

ŒUVRES COMPLETES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PUBLIÉES PAR SON FRÈRE, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

TOME XI

CORRESPONDANCE INÉDITE

I

1861 à 1875



PARIS

DESCLÉE, DE BROUWER & C^{ie} | VICTOR RETAUX, LIBR.-ÉDITEUR
30, RUE SAINT-SULPICE, 30 | 82, RUE BONAPARTE, 82

1901

Tous droits réservés



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

CORRESPONDANCE INÉDITE

I

1861 à 1875

DES MÊMES AUTEURS

J.-B. Aubry, Missionnaire, Théologien, 1 v. in-12	3 fr. 50
Les Chinois chez eux, 1 vol. in-8, illustré.	4 fr. 00
La Méthode des Études sacrées en France, 2 ^e ÉDITION, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Les Grands-Séminaires, 1 vol. grand in-8, 700 p.	8 fr. 00
Mélanges philosophiques, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Théorie catholique des Sciences, 1 vol. in-8 . . .	6 fr. 00
Le Christianisme, la Foi, les Missions, 1 v. in-8.	6 fr. 00
L'Église, le Pape, le Surnaturel, 1 vol. in-8 . . .	6 fr. 00
Méditations sacerdotales, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Études sur l'Écriture-Sainte, 1 vol. in-8, 768 p.	7 fr. 50
Le radicalisme du sacrifice, 2 ^e ÉDITION, 1 vol. in-32	0 fr. 30
Cours d'Histoire ecclésiastique, 2 vol. in-8 . . .	12 fr. 00
Introduction à l'étude des Sciences sacrées et conseils pratiques aux étudiants, 1 v. in-8.	6 fr. 00

(Chaque volume se vend séparément.)

Lille, le 3 décembre 1900.
En la fête de saint François Xavier.

MONSEIGNEUR,

On se propose de publier, toutes les lettres qu'on a pu réunir, et qu'a écrites le P. Aubry, des Missions Étrangères, de pieuse et sainte mémoire.

Ces lettres, qui n'étaient pas destinées à la publicité, font voir ce prêtre d'élite avec sa grande intelligence, sa vaillante et robuste nature, dévoué à tous les sacrifices pour obéir à la voix de Dieu. Elles laissent apercevoir aussi peut-être quelques-uns des défauts inhérents à ces grandes qualités.

Je les ai lues et examinées avec soin et avec le plus vif intérêt. Si j'y ai rencontré quelquefois certaines impressions personnelles un peu vives, je n'y ai rien trouvé qui ne soit digne du théologien savant et irréprochable que ses ouvrages précédents nous ont déjà révélé.

Je prie donc Votre Grandeur de vouloir bien donner l'Imprimatur à ces nouveaux volumes.

Daignez agréer, Monseigneur, les hommages bien respectueux et bien dévoués de votre très humble et obéissant serviteur,

L'abbé A. PILLÉT,
Professeur à l'Université Catholique de Lille.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous ne pouviez pas choisir mieux qu'en vous adressant à notre excellent Monsieur Pillet — pour patron du volume nouveau que vous êtes disposé à livrer à la publicité.

Je n'éprouve donc aucune hésitation à vous accorder l'IMPRIMATUR. Une fois de plus, je souhaiterai bon succès au nouveau venu.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

† M. A. SONNOIS,
Archevêque de Cambrai.

Cambrai, le 11 Décembre 1900.

LETTRE I

A. M. l'abbé Boulenger, (1)

Saint-Lucien, 7 décembre 1861.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous vous demandez sans doute si nous ne sommes pas morts de froid, ou gelés sous la glace.

Vraiment ce n'en est pas loin ; et, ces jours derniers, toute la cour était tellement couverte de verglas, qu'il était dangereux de laisser coller ses pieds à terre.

Pourtant, l'hiver ; s'il se présente comme il s'annonce, sera encore très supportable. S'il pouvait ne pas y avoir de neige, ce serait un hiver de sucre.

Je voudrais bien voir la figure que ferait François (2), si, au lieu de travailler tranquillement au presbytère, il se trouvait à la place d'un pauvre petit moutard qui n'a que onze ans, qui n'est ni plus grand, ni plus fort que lui : c'est mon voisin d'Étude. Je regarde quelquefois ses copies, mais il n'écrit pas *parolles*, ni *accions*, ni *âme*.

Pour nous, tout va bien en classe. J'ai été le premier en

1. Curé d'Orrouy et premier maître de J.-B. Aubry.

Nous n'avons malheureusement retrouvé qu'un petit nombre de lettres des premières années d'études de J.-B. Aubry.

2. M. le comte François Doria, alors élève de M. Boulenger, et ami de J.-B. Aubry.

Version grecque, en Vers latins, en Excellence ; le second en Diligence ; le troisième en Narration ; le cinquième en Géométrie ; le sixième en Géographie ; on donne lundi les places en Histoire, j'en aurai une bonne encore. Nous avons composé en catéchisme avec les rhétoriciens, j'ai été le troisième des deux classes réunies, et le second de la mienne ; le premier était un rhétoricien.

S'il nous manque quelque chose, ce n'est certes pas le devoir ; moi qui travaille lentement, comme une tortue, je n'ai jamais un moment de répit : toujours quelque cahier à mettre au courant !

Je ne reçois pas de nouvelles de mes parents, ce qui veut dire que ce n'est pas l'ouvrage qui manque le plus là-bas, et que, pour se divertir, l'Empereur ne mesure pas le mal qu'il donne sans s'en douter.

Pas de nouvelles des vacances de l'an ; sans doute elles sont gelées, et il faudra, bon gré mal gré, se résigner à attendre que Pâques ramène le printemps et le dégel.

Madame Boulenger est trop bonne de m'envoyer du chocolat ; si cela peut se payer en amitié, dites-lui qu'elle est bien payée.

J'offre aussi mon respect à Madame de Suzenet ⁽¹⁾ ; bonjour à notre petit supplantateur de François.

Je termine, Monsieur le Curé, en vous offrant la soumission très respectueuse de votre élève très reconnaissant,

J.-B. AUBRY ⁽²⁾.

1. Madame la comtesse de Suzenet, aïeule de M. le comte Doria.

2. J.-B. Aubry était alors en *Seconde* au Petit Séminaire de Saint-Lucien.

LETTRE II.

A. M. l'abbé Boulenger

Saint-Lucien, 1^{er} janvier 1862.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous sommes, en ce moment, en classe de Mathématiques, et nous venons de voir le carré de l'hypoténuse, dont on m'avait fait un si triste portrait, quoiqu'il me semble bien simple. Monsieur Vachette (1) nous a donné du temps en classe, j'en profite pour vous écrire.

Eugène (2) vous a dit sans doute que Monseigneur était venu, ces jours derniers, avec l'évêque de Belley. J'ai lu quelques vers sur *Le Chemin de fer*, que je décrivais d'abord ; puis je lui disais de se hâter de nous apporter l'ami de Monseigneur, et je priais Monseigneur de Belley de ne plus s'exposer au danger d'être tué dans les wagons, mais de rester avec nous, et qu'alors nous aurions deux pères.

C'est alors qu'on nous a annoncé la nomination de M. Catel (3) comme notre supérieur. Monsieur Bessière (4) restera encore avec nous à Saint-Lucien.

On nous a donné des places dimanche dernier ; j'ai été le premier en Narration, le deuxième en Géométrie, le troi-

1. D'abord professeur au Petit Séminaire, ce prêtre, éminent par la vertu comme par la science, est aujourd'hui abbé mitré de la Trappe de N.-D. de Melleray, et un des religieux les plus distingués de son Ordre.

2. M. l'abbé Eugène Gossier, compatriote et condisciple de J.-B. Aubry, comme lui élève de M. Boulenger, plus tard et pendant de longues années, professeur au Petit Séminaire de Saint-Lucien.

3. M. l'abbé Catel, pendant près de vingt ans supérieur du Petit Séminaire, et un des prêtres les plus distingués et les plus sympathiques formés à l'école de Mgr Gignoux.

4. Avec Mgr Gignoux, M. l'abbé Bessière fut un des vénérables fondateurs du Petit Séminaire de Saint-Lucien.

sième en Diligence ; j'avais été déjà le deuxième en Version grecque et le premier en Vers. Nous attendons encore des places, et de bonnes, en Version latine et en Catéchisme.

Vous me parliez de congrégation, je vous remercie d'abord de n'avoir pas entamé cette question en vacances, je n'étais pas de bonne humeur là-dessus. J'ai demandé. Depuis ce temps, on a été une fois au conseil ; rien pour moi. Depuis la grande rentrée, je fais de mon mieux ; on ne me reproche plus rien ; et puis, on nomme par ci, on nomme par là, et moi je reste toujours au même zéro. C'est par trop décourageant ! On me dira que si ma conduite est bonne, mon caractère, au fond, est toujours le même ; comme si un caractère se changeait ! On ne me tient aucun compte des efforts que je fais pour ne pas laisser le mien se montrer. Au reste, depuis que je suis ici, j'ai eu bien peu d'encouragements. A ce moment-ci, j'ai la tête rompue, si je ne me retenais pas, et si ce n'était ce que je vous dois, je dirais adieu à la Congrégation, pour rester, comme on dit, simple soldat, puisque je ne puis obtenir aucun résultat.

Ceci dit, je tremble de vous avoir contristé, mais, désormais, je ne vous cache rien de ce que je pense.

Quelle énorme lettre nous allons avoir, si je joins à tout cela les vers que j'avais faits pour vous. Je les ai faits sur *L'Enfant-Jésus*. C'est un bouquet tardif, mais un bouquet qui ressemble à des orties ; peu importe ; l'Enfant-Jésus vous le rendra peut-être agréable, ainsi que les souhaits que je vous fais, non pas seulement pour l'année, mais pour la vie et le ciel. Au reste, leur mauvaise qualité aura l'avantage de vous prouver qu'ils sont de moi, et que depuis l'an je n'ai pas seulement eu une minute pour les retoucher ni même les relire.

Tous mes cahiers sont en retard, et je ne sais trop où donner de la tête ; tout tourne donc mal. Joignez à cela tous les ennuis dont je vous parlais tout à l'heure ; voilà une jolie idée de mon état.

Cependant, je n'oublie pas la piété, et quand cela me tourmente le plus, je prie, et je suis plus tranquille !

J'embrasse bien Madame Boulenger (1), et je n'oublie pas non plus les bonnes personnes du château ni François.

Je termine, Monsieur le Curé, en vous offrant le respect et l'affection de votre élève obéissant,

J. B. AUBRY.

A Jésus dans la Crèche.

*Turba pastorum pecudes alacris
Linque, gaudens ad Bethleem triumpho
Curre, nam cunctis hodie diebus,
Inclita præstat.*

*Hoc sub immundum stabulum venite,
Et pii ad viles properate cunas,
Hic jacet Jesus palcaque corpus
Molle recumbit.*

*Vix tegunt pannæ miseræ potentem
Orbis auctorem, trepidant tenella
Membra. Qui frigus facit, ipse nudus
Frigore torpet.*

*Irrigant durum lacrimæ cubile
In genas fœnumque rigens fluentes.
Quam mihi dulces gemitus videntur,
Parvule Jesu !*

*Te salus terræ, veneratur ipsa
Mater, infantisque pedes lacertis
Pressat, amplexuque fovet trementis
Frigida membra.*

*Nonne tu, magni Genitoris ingens
Filius, mundum tua nonne virtus
Fecit et reges populosque fortis
Dextera ducit ?*

1. La mère de M. l'abbé Boulenger avait pour les élèves de M. le Curé toutes les attentions et toutes les tendresses d'une mère.

*Quid legis pauper stabulum illud aulam,
Bestias viles socios habere,
Quid legis ? Duro tenera et cubili
Membra reponis ?*

*Te, pius saltem chorus angelorum
Laudat, et servire tibi phalanges
En sacræ gaudent, gemitusque mulcent
Carminè dulci.*

*Te Dei laudant pueri fideles.
Te sinas, quæso, ut foveamus et nos
Parvulum in nostro liceat premamus
Pectore corpus.*

*Tunc celebrabo te, hilarisque mecum
Terra ovabit, carminibusque semper
Dulcia et Jesu canat et Mariæ
Nomina lingua.*

1^{er} janvier 1862

LETTRE III

A M. l'abbé Boulenger

Saint-Lucien, mai 1862.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous ne sommes pas excusables cette fois-ci de tant tarder à vous écrire ; c'est de la négligence toute pure. Il y a très longtemps que nous y pensons, mais notre vie n'est pas tellement semée d'épisodes que nous ayons beaucoup à vous dire.

Monsieur Catel est donc à Rome ; il a écrit deux fois. Ce qu'il nous disait, vous le devinez : il nous parlait du Pape, de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait. Il ne reviendra

guère avant trois semaines. Je me confesse à Monsieur Bessière pendant son absence.

On a tiré hier la loterie ; la montre, comme il était bien naturel, a été gagnée par celui qui en avait le moins besoin, un riche élève de Saint-Vincent ! Notre concierge a gagné une vaste galette, lot dont il a été fort content contre son ordinaire, disant que Monsieur Sagniez (1) avait été assez raisonnable cette fois. Je n'ai rien gagné, pour une cause bien simple, bien claire, c'est que je n'avais pas de billets, ou, ce qui revient au même, je n'en avais que trois.

Il paraît que nous irons en grande promenade mardi ; je ferai de la Botanique, comme j'en fais souvent. J'ai trouvé une géraniacée rare, le *géranium*... l'adjectif m'échappe, je crois pourtant que c'est *sanguineum* ; elle n'a rien d'extraordinaire, sinon qu'elle est petite et n'a qu'une fleur par tige. Je viens d'étudier la *mâche*, *Valerianella olitaria* ; quel petit brin ! on y passe un temps infini.

François a dû travailler joliment durant le mois de Marie !

J'embrasse bien Madame Boulenger qui a, pour sûr, des pois et des pommes de terre nouvelles.

La santé, on n'en parle pas, elle est florissante.

Je termine, Monsieur le Curé, en vous offrant le respect et l'affection de votre élève obéissant,

J.-B. AUBRY.

1. Professeur de Rhétorique et directeur de la *Conférence de S. Vincent de Paul*, fondée au Petit Séminaire dans le but d'initier les élèves à l'apostolat de la charité.

LETTRE IV

A. M. l'abbé Petit (1)

Saint-Lucien, 1863.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous serez étonné, sans aucun doute, de recevoir cette lettre de moi ; et vous le serez encore plus, quand vous apprendrez pour quel motif je vous écris. Voici donc ce que j'avais à vous dire : Je connais quelqu'un qui croit depuis longtemps avoir la même vocation que vous. Ce quelqu'un, hélas ! il est bien peu digne d'une telle faveur du Ciel ; il est méchant et dissipé, faible ; vous le connaissez, c'est moi. Depuis que je me connais, j'ai toujours eu de beaux rêves en pensant aux missionnaires ; j'ai fait bien des fautes, bien des lâchetés, toujours ma vocation m'a resté. Jamais je ne me l'étais bien avoué ; je n'aurais pas osé prendre une décision là-dessus, d'autant plus que mes parents ont eu des malheurs. La seule espérance qu'ils voyaient dans l'avenir, c'était moi ; je voulais être prêtre pour eux ; ils ne voyaient en cela rien de surnaturel, mais bien du bonheur pour moi et une consolation pour eux. Ils ont perdu, il y a trois ans, mon frère, âgé de 18 ans, et vous pouvez comprendre quel coup leur ferait mon dessein.

Je vous donne ces détails, afin de vous mieux faire juger de ma position et de la leur. Pour moi, il y a bien longtemps que je pense à ce que je vous dis. Avant ma Seconde, ce n'était qu'un rêve ; depuis que je suis en Seconde, et surtout depuis cinq mois, j'y pense plus que jamais. C'est pourquoi j'ai voulu vous demander conseil, à vous qui savez ce qui en est de cette vocation. Si vous pouviez bientôt m'écrire une petite lettre, me parler un peu de votre manière d'envisager

1. Alors élève du Grand Séminaire, aujourd'hui écrivain savant et prêtre distingué.

les choses, des conditions qu'il me faut pour prendre une résolution définitive, ce serait pour moi un grand bonheur.

Je vous prie aussi de ne pas en parler à Sinet (1) qui vous remettra cette lettre ; l'affaire est entre nous deux, bien entendu, car je ne puis encore me décider entièrement. J'attends avec impatience, à cause de cela, le retour de M. Catel ; il est mon confesseur, et il me donnera des conseils.

En attendant, j'espère que j'aurai part à votre amitié en Jésus et en Marie.

J.-B. AUBRY,
Élève de Seconde.

LETTRE V

A. M. l'abbé Catel

Orrouy, vendredi 11 septembre 1863.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Vous nous avez dit bien souvent que plus nous avançons dans la vie, plus nous verrions le vide se faire autour de nous. Ah ! je puis dire que cette parole est déjà bien vraie pour moi. Je ne suis pas encore loin dans la vie, mais déjà voici le vide qui se fait. Il y a quatre ans, je perdais un frère de dix-sept ans et demi ; il y a huit jours, la mort frappait une tête bien chère, celle d'une pauvre sœur, âgée de seize ans et demi. Oui, le vide se fait et il avance toujours sur moi, et il se fera d'autant plus vite, que les plus jeunes de ma famille disparaissent d'abord. Quand on est chrétien, Monsieur le Supérieur, quand on a pris auprès de vous des

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, attaché plus tard à l'ambassade de France à Pékin.

leçons de résignation, une mort comme celle de ma sœur est encore consolante ; et si on pleure, — car la nature est toujours forte, — on se dit pourtant : Après tout, elle n'a fait que nous devancer !

Ma sœur était à Compiègne, dans une maison tenue par des Religieuses ; elle est morte après un mois de fièvre typhoïde, et il semblait que, par une permission de Dieu, elle devait n'avoir en mourant que des consolations chrétiennes. Mes parents sont si loin, qu'ils n'ont pu la voir que fort peu. Elle ne voyait donc autour d'elle que des visages étrangers, elle avait été jusque-là privée des joies de la famille, et elle mourait enfin loin de nous tous, sans pouvoir nous dire et recevoir un seul mot d'adieu. Mais, d'un autre côté, elle restait presque jusqu'à sa mort en pleine connaissance, elle mourait dans une maison chrétienne, après une maladie qui lui laissait le temps de se préparer, de recevoir les sacrements et toutes les consolations que la Religion donne aux malades. Voilà donc le sujet de notre chagrin, et pour moi, quand je me raisonne, c'est presque un sujet de joie.

Ma pauvre sœur serait rentrée chez nous au mois de janvier ; que serait-elle devenue, dans un pays aussi peu chrétien que Meudon (1) ? Jamais elle ne pouvait se trouver mieux disposée à la mort, qui est, après tout, notre acte principal ! Dieu fait bien ce qu'il fait, ma sœur est au Ciel, voilà mon espérance et ma consolation unique ; n'est-ce pas le cas de redire : « Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a ôtée, que son nom soit béni ! » Pourquoi pleurer si longtemps les morts, quand ils sont plus heureux que nous ? C'est donc par égoïsme qu'on les regrette, puisqu'on voudrait, pour jouir d'eux, les priver du Ciel. Non, non, puisque le Ciel est notre but, je ne regrette pas ma sœur ; elle a pris les devants, j'envie son sort, je prie pour qu'elle soit arrivée, et je la prie elle-même de m'aider, moi aussi et tous ceux que j'aime, à arriver près d'elle.

1. Les parents de J.-B. Aubry habitèrent Meudon de 1862 à 1869.

Faut-il enfin vous parler de moi, Monsieur le Supérieur ? Ah ! cette mort m'a servi de préparation au Séminaire, et je crois qu'ici encore elle m'a été utile, elle m'a donné du sérieux, des réflexions et une leçon salutaire. A Orrouy, mes habitudes et mes devoirs n'ont guère à souffrir ; cependant, je me suis rappelé qu'on n'en fait jamais trop pour celui qui vient comme un voleur, et je me suis souvenu d'une autre de vos paroles : « Vous sentirez de plus en plus le besoin de vous serrer contre l'autel. »

Je termine, Monsieur le Supérieur, en vous offrant, de la part de Monsieur le Curé d'Orrouy, ses amitiés respectueuses, et en vous offrant l'affectueux et sincère hommage de votre enfant spirituel,

J.-B. AUBRY.

LETTRE VI.

A M. l'abbé Boulenger

Grand Séminaire, 17 novembre 1863.

MONSIEUR LE CURÉ (1),

La lettre que vous attendiez s'est un peu fait désirer ; mais il fallait, pour vous répondre sur tous nos petits détails, avoir passé nous-mêmes par ces détails ; pour vous parler des *Racontés*, il fallait nous-mêmes avoir goûté de cela. Enfin, la chose s'est faite ; j'ai raconté, il y a déjà un peu de temps, la vie de sainte Thais, cette pénitente qui disait toujours : « O vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » Je n'ai pas cherché à faire rire, quoique, trop souvent peut-être, ce soit ici la mode, même dans les sermons. Mais on voit fort bien que M. le Supérieur est très taquiné d'entendre des pointes ou de surprendre dans un jeune homme qui raconte ou qui

1. J.-B. Aubry venait d'entrer au grand Séminaire de Beauvais le 4 octobre 1863.

prêche, une intention de faire l'original. Quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup de plaisir à entendre ces racontés, sermons, formules, etc. Les *Conférences*, à la lecture spirituelle, sont à peu près ce qui se fait de mieux.....

M. le Supérieur est notre directeur à tous deux ; il nous témoigne beaucoup de confiance ; il nous a dit que nous étions recommandés à sa sollicitude paternelle, il nous a laissé à deviner par qui, et nous y sommes tombés juste du premier coup. Je vous propose la même énigme.

M. Duporcq (1) m'a mis préparateur de Physique ; et quoiqu'il soit un peu difficile en classe pour les élèves, je suis très bien avec lui

M. Lefèvre (2) est le meilleur des professeurs ; il témoigne aux élèves une confiance, une bonté très grandes ; enfin il nous traite tout à fait en hommes. Il n'a pas encore fait un seul reproche à qui que ce soit, et la classe ne va pas mal du tout.

J'ai fait une objection à M. Delacroix (3) ; il m'a répondu par le ridicule. Cependant mon objection était, ce me semble, raisonnable ; c'était celle-ci : « La simplicité de style qu'on remarque dans l'Évangile, n'était-elle pas calculée par ses auteurs pour faire effet plus tard, comme celle qu'on remarque dans certains récits de M. de Lamennais entre autres, qui, tout en étant fort chaleureux, a composé certains opuscules d'une naïveté biblique mais calculée ? »

Il ne m'a répondu qu'en se moquant de moi ; il a fait une pointe ; on a ri, et voilà. C'est du reste sa seule et unique manière de répondre aux difficultés qu'on peut lui soumettre. Il me donne bien envie de rire, quand, en nous dictant le questionnaire qu'il fait, il dit : *Enim*, sens et portée de ce mot ?... *Autem*, quelle est la fonction de ce mot dans la phrase ? *Et*, importance de la particule ? »

1. Professeur de sciences au grand Séminaire de Beauvais.

2. Alors professeur de philosophie, plus tard supérieur du grand Séminaire.

3. Professeur d'Écriture Sainte.

Monsieur Heu (¹) travaille sur les diacres ; M. Levasseur est un petit homme noir, vif, à l'air malin ; les théologiens le disent très bon en classe, et même respectueux pour ses élèves.

Il y a trois semaines que je ne dors plus à l'Oraison..... Je ne sais pas si je vous ai dit que j'avais un petit poêle ; je l'ai acheté quatre francs à un séminariste.

Depuis quinze jours, il pousse ici grand'foison de bacheliers ; je vous ai peut-être dit que M. le Supérieur m'avait un peu tourmenté au commencement, pour me préparer à faire mes preuves l'an prochain, mais il n'a pas insisté fort longtemps, quand il a vu que le noble métier de professeur me charmait si peu.

Nous sommes très sensibles, mes parents et moi, Monsieur le Curé, à cette charitable attention que vous avez eue de faire placer une croix sur la tombe de ma pauvre sœur. Cette marque d'intérêt leur a fait d'autant plus de bien que leur perte était plus pénible ; pour moi, je vous remercie bien sincèrement pour eux, car je sais combien vous leur faites de plaisir par là.

L'hiver vient, et, pour François, hiver est synonyme de réclusion, et réclusion synonyme de travail ; mais aussi l'hiver on a plus de courage, les alouettes ne vous distraient plus, et Cristophe (²) ne demande plus à ce qu'on le mène courir. Et puis, rien n'est si doux que de faire une bonne petite version d'*Épitome* ou de *De Viris*, là, à droite du feu, dans la petite salle du presbytère, tandis que le vent se lamente et que la pluie cingle sur les carreaux. Une vie pareille, c'est le ciel sur la terre ! Je doute pourtant que ce ciel ait beaucoup d'appas pour François ; peut-être aimerait-il mieux le purgatoire, si le purgatoire consistait à ne rien faire et à se promener tous les jours, fût-ce même à être pris par des voleurs, en allant promener à Saint-Sauveur, et attaché

1. Supérieur du grand Séminaire pendant de longues années ; prêtre austère et vénérable ; l'un des collaborateurs les plus actifs de Mgr Gignoux.

2. Le vieux chien du presbytère.

à un arbre ('). Mais, de ce train-là, il serait encore en *Huitième* à soixante-dix ans. Ah ! si la science se vendait, quel plaisir on aurait !

J'ai lu à midi, au réfectoire ; il paraît que j'ai couru la poste. Si j'allais faire comme cela quand je prêcherai ! Vite, il faut que je me corrige.

La suite au prochain numéro ! Nous nous appelons : *Monsieur*, nous deux Gossier, et nous disons : *Vous*, gros comme le bras ! Quel plaisir ! Avons-nous bien ri la première fois !

Je termine, Monsieur le Curé, en vous offrant l'affection et le respect de votre enfant très soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE VII

A M. l'abbé Boulenger

Grand Séminaire, 31 décembre 1863.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ni les Muses, ni Pégase, ni Apollon, ne feront plus désormais les frais de nos petites fêtes ; ils n'ont rien à voir dans les souhaits que vos enfants font pour vous. Notre Apollon du reste est maintenant un vieux goutteux, nos muses de vieilles grand'mères, et Pégase une bique boiteuse. Donc, il faut laisser dormir ces vieux radoteurs du temps passé. Aussi bien, le séminariste n'a plus qu'une muse, c'est Marie, et les vers qu'elle inspire sont le chapelet. Or, de ces vers-là, je veux vous en dire beaucoup. Tout ceci est pour nous excuser de ne plus rien vous offrir.

Voici donc une nouvelle année qui commence ; quand je regarde celle qui finit, j'y vois plusieurs choses qui, sans vous

1 Allusion à une espièglerie dont J.-B. Aubry avait été le héros.

toucher directement, ne vous sont pas étrangères. La première, c'est la mort de ma pauvre sœur ; ah ! que cette mort m'étonne toujours quand j'y pense !

La seconde chose, c'est la chute de M. votre père ; mais, à vrai dire, quand j'ai su la conséquence de ce malheur, j'ai pensé, malgré moi, à *felix culpa*. C'est évidemment un malheur, puisque M. Boulenger a souffert et couru un danger ; mais, puisqu'il reste à Orrouy, et que le danger est passé, qu'il n'en reste rien, j'ai besoin de me retenir pour ne pas dire que c'est tant mieux. Que M. Boulenger me pardonne cette mauvaise pensée, elle provient d'un bon sentiment.

La troisième chose que je vois dans l'année 1863, c'est notre entrée au séminaire. Il me semble que ceci est bien un événement heureux pour vous peut-être, toute suffisance de notre côté mise à part.

Mais que vous souhaiterai-je pour l'avenir ? Je vous souhaite, Monsieur le Curé, d'abord d'avoir parfaitement réussi en nous. Ce souhait vous paraît intéressé, mais pourtant vous ne le dédaignerez pas ; car, s'il s'accomplit, comme j'espère y travailler, ce sera une bénédiction pour vous à qui nous devons tout. Je vous souhaite, en second lieu, de vivre bien longtemps ; je suis bien fâché que ce souhait soit banal dans le monde ; il ne l'est qu'à force d'être sifflé par les perroquets ; pour moi, il ne l'est pas le moins du monde, puisque je le fais avec un cœur de fils, au lieu de le faire avec un bec de perroquet.

Qu'est-ce que je souhaite à Madame Boulenger ? C'est aussi beaucoup de bonnes années avec vous, une vie longue, tranquille et heureuse. Pour M. Boulenger, je lui fais d'abord ce souhait général, mais compliqué d'un autre plus particulier, c'est de retrouver une paire de jambes de vingt ans, et de perdre le caprice de porter les voitures au lieu de s'en faire porter. Enfin, je souhaite à François les sept dons du Saint-Esprit, surtout celui dont la source est si amère.

Et par-dessus tout cela, s'il faut terminer comme les orateurs, je souhaite à tous ceux qui me font du bien, à tous ceux qui me font du mal, et à tous ceux qui ne me font rien

du tout, le Ciel, qui est bien la plus désirable de toutes les étrennes et le plus grand des souhaits, d'autant plus qu'on peut travailler à le leur faire obtenir en priant pour eux, ce que je fais certainement pour vous de tout mon cœur.

Il n'y a pour l'an ni vacances, ni sortie, ni promenade, enfin rien du tout ; si ! pourtant, il y a quelque chose : M. le Supérieur a coutume de donner à tous les séminaristes, quand ils vont lui souhaiter la bonne année, une mortification à faire chaque semaine. Quel cadeau !.....

Je termine, Monsieur le Curé, ou plutôt, pour prendre ma formule des grands jours :

Agréez, Monsieur le Curé, le respectueux attachement, la reconnaissance et les souhaits sincères de votre élève et enfant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE VIII

A M. l'abbé Boulenger

Grand Séminaire, 17 octobre 1864.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous voilà, j'espère, de gros personnages, qui représentent un peu mieux que de méchants philosophes ; et si nous ne vous écrivons que si tard, c'est qu'avant de daigner mettre la main à la plume, nous voulions être bien affermis dans notre position sociale.

Nous voyons le traité des *Péchés* en Morale, et celui de l'*Église* en Dogme. Ma première impression théologique a été une impression de désespoir, de *vrai désespoir* ; quand j'ai vu tous ces textes, toutes ces thèses, ces divisions et subdivisions, ces renvois à l'Évangile, aux Saints Pères, et surtout ce formidable traité des *Contrats*, tout cousu de numéros et de lettres italiques, la terreur naturelle à quelqu'un qui

aime le repos m'a saisi ; mais aujourd'hui les premiers pas sont faits, me voilà rassuré. Les classes de Morale ont même un certain agrément ; nous quĩ sommes nouveaux, nous nous divertissons beaucoup.... Ces classes sont de vrais sabbats, tant on y fait de tapage ; chacun crie de son côté, on se dispute deux à deux sur tout autre chose que sur la nature ou la distinction des péchés. Celles de Dogme sont séricuses ; celles d'Histoire désolantes, tant on y crie aussi ; on abuse vraiment trop de la bonté de M. Levasseur ; il est très indulgent, aussi ne l'écoute-t-on pas du tout, du moins la majorité... Il parle, on cause ; il est distrait par le bruit, ses expressions ne viennent pas. Ce serait amusant si ce n'était pas ennuyeux, et si on ne plaignait ce pauvre professeur qui s'évertue sans dominer le tapage. Vous voyez quelle joyeuse vie !

François vous a sans doute écrit aussi ses impressions ; je suis sûr qu'elles ne sont pas si joyeuses que les nôtres ; nous espérons bien que vous nous en direz un petit mot.

M. Laurent donne demain à l'évêché le gala de son installation. On dit que si on n'eût pas empêché sa générosité, il aurait régalaé toute la ville, tant il invitait de monde.

La lettre que j'ai reçue de vous à Meudon ne m'a pas trop étonné, j'avais vu quelques petites choses dont vous me parliez, et j'avais pris une résolution que votre lettre a consolidée : c'est non seulement de ne rien laisser paraître au dehors, mais surtout de ne rien laisser subsister au dedans qui puisse me compromettre, soit auprès des professeurs de la terre, soit auprès du grand Professeur de vertu..

Je veux vous rappeler qu'à l'article : *Projets*, de votre agenda, il y a un voyage à Beauvais ; quand le mettrez-vous à l'article : *Exécution* ?

Nous comptons sur la bonne santé de M. et de M^{me} Boulenger ; veuillez leur dire pour moi trente-six mille compliments affectueux. Quant à votre santé, je n'en parle pas, puisque vous sortez de la mer. A plus forte raison ne parlé-je pas de la mienne, puisque j'ai *vingt ans* depuis bientôt

quinze jours. Je ne reviens pas de mon étonnement, avoir vingt ans, est-ce drôle !

Si le dernier cours passe tout entier aux ordinations, il y aura vingt et un prêtres à la Passion. Il faudra que vous veniez voir cela ; je n'ose pas vous dire que peut-être vous aurez une raison toute spéciale d'assister à cette belle cérémonie, et que vous pourrez y être intéressé. On ne peut pas répondre de l'avenir, et il pourrait bien se faire qu'à ce moment-là je préférerais ne pas vous voir ici ; pourtant cela me ferait gros cœur. Voyez un peu combien je prends de précautions hypocrites ; c'est afin de ne pas vous causer d'étonnement si, dans six mois, on oubliait, par hasard, de me tonsurer, car vous comprenez bien que cela n'arriverait que par hasard, et par une injustice criante, bien entendu !... — Je passe à ma théologie.

Agréez, Monsieur le Curé, les sentiments très respectueux de votre élève et enfant,

J-B. AUBRY.

Théologien gros comme le bras !

LETTRE IX

A M. l'abbé Boulenger

Grand Séminaire, février 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Oui, vos conseils sont vraiment d'un père, et je les suivrai comme un fils, soyez-en sûr. Je vous connais trop de sagesse et de véritable amitié pour vos enfants, pour aller contre votre volonté, contre vos désirs, et quand vous ne feriez rien que me conseiller, je me rendrais.

Mais je tâcherai de faire que vous me conseilliez de suivre la voix de Dieu, car je crois plus que jamais que c'est elle

qui parle. Je dois vous le répéter, ma vocation n'est pas d'hier, et elle est assise sur bien des difficultés et sur plus d'une épreuve. En face d'une pareille douleur à imposer à ma famille, j'ai longtemps hésité, mais pourtant, il faut bien se rendre et en finir. Je devais vous dire, il y a un an, ce que je ne vous ai dit que dans ma dernière lettre ; mais la première fois que j'ai parlé de mes vues à M. le Supérieur, il m'a défendu d'y penser, et puis, les offres brillantes qu'il m'a faites alors m'ont vraiment arrêté un peu, en sorte qu'un moment j'ai cru mes premiers goûts envolés. Quoi qu'il en soit, si la nouvelle de ma vocation a pu vous causer un peu de contentement, réjouissez vous tout à fait, car je crois plus que jamais que la chose se fera.

Je dois vous dire que je me suis mal expliqué, en disant que M. Catel était un peu de mon avis ; il ne me l'a pas dit formellement, il m'a même conseillé d'attendre encore ; mais il m'a bien laissé voir qu'il croyait à ma vocation, et qu'il la jugeait solide et bonne à mettre à exécution. C'est qu'en effet il y a longtemps que je la lui ai confiée, et si elle a duré depuis, il en conclut, sans me le dire du reste, qu'il n'y aurait plus imprudence maintenant à agir. Depuis un mois, du reste, M. le Supérieur a un peu modifié sa tactique ; il m'a d'abord avoué qu'il ne m'avait tant tourmenté que pour essayer jusqu'où j'irais et pour m'éprouver ; enfin, il m'a promis de me laisser partir aux grandes vacances. C'est déjà quelque chose, et j'en conclus que s'il me permet cela, il ne me défend pas de partir à Pâques.

Enfin, j'ai écrit au supérieur des *Missions Étrangères*, afin de me préparer les voies. Je lui ai exposé sans détour mes raisons et mes difficultés ; il m'a répondu qu'à Pâques la porte me serait ouverte, moyennant consentement de mes supérieurs ; M. Marthe lui-même a bien voulu lui écrire, et il n'a pas défendu qu'on me reçût. Vous voyez que tout s'aplanira.

Reste encore tout ce qui me fait trembler, mes pauvres et chers parents !

Mais d'abord, étant si près d'eux, je les verrai et je

tâcherai de les consoler un peu. J'espère que je pourrai amener Maman à me dire une bonne fois : Oui ! Et alors tout est gagné. S'ils peuvent passer tranquillement le reste de leurs jours à Meudon, après tout, une fois déchargés de moi, ils vivront sans trop de gêne.

Du reste, Monsieur le Curé, est-ce la première fois que Dieu choisit pour porter l'Évangile au loin les enfants des pauvres ? Et depuis les apôtres, qui n'étaient pas de si grands seigneurs, n'a-t-on vu que des hommes de fortune quitter leur famille pour l'Église ? Et à notre époque surtout, on aurait bonne grâce d'attendre des prêtres, à plus forte raison des missionnaires, d'ailleurs que chez les pauvres ; non, ce n'est pas aux enfants des riches que Dieu demande de quitter leur patrie, ils auraient trop à quitter, trop de liens à rompre et trop de jouissances à abandonner. C'est à nous, qui n'avons rien, qu'il est plus facile de donner tout ce que nous avons, et d'aller au secours de ceux qui sont encore plus pauvres que nous, puisqu'ils n'ont pas la foi et l'Évangile.

Encore une fois, je ne suis pas le premier qui ait à vaincre un pareil embarras, et sans aller si loin, le jeune missionnaire qui vient de partir à Noël pour la Cochinchine, et qui était de ce diocèse, était obligé, avant son départ, de venir passer trois ou quatre semaines chez ses parents, pour calmer son père qui voulait tout tuer ; j'espère bien que le mien n'en viendra pas là. Un autre que j'ai connu avait perdu deux grands frères et il laissait une mère veuve et vieille, avec une rente de cinquante francs pour toute ressource, et une sœur de dix-sept à dix-huit ans. Je n'en suis même pas là non plus ; outre que si je me sacrifie à Dieu, je puis bien lui confier ceux que j'abandonne...

Une autre difficulté qui n'est pas non plus la moindre, c'est celle qui vient de moi-même ; comment ferai-je pour me soutenir dans les pays étrangers, tout seul, abandonné, perdu et loin de tout appui religieux ? Je sais que dans ces pays les occasions de péché, les tentations, les dangers sont mille fois plus nombreux ; on y retrouve des hommes, et de

mauvais ; aussi M. le Supérieur me dit-il qu'il voudrait qu'un missionnaire fût capable, à son départ, de passer un an sans se confesser. Encore ai-je, plus que tout autre, besoin d'être soutenu et conduit en quelque sorte par le nez ; et M. le Supérieur m'a dit bien des fois que le ministère, même en France et dans la plus tranquille paroisse, serait pour moi rempli des plus grands dangers. Je le crois et je le sens. Que sera-ce donc si je deviens missionnaire ? Pourrai-je résister alors, si je dois avoir tant de mal dans les plus simples conditions ? Que voulez-vous que je réponde à une question de ce genre, sinon la parole de S. Paul : « Je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout en Celui qui me fortifie. » — En piété, en charité, et en toute autre chose encore plus grave s'il est possible, je ne puis absolument rien du tout. Personne, je le sais, n'est aussi faible que moi, et aussi porté à trouver en toutes choses une occasion de péché ; les tentations me viennent et me viendront de tous les côtés ; que voulez-vous ? ce n'est pas sur moi que je compte. Si je donne tout à Dieu, il pourra bien me rendre quelque chose en échange ; et la seule chose qui me rassure un peu sur ce point, je puis vous le dire en toute sincérité, c'est que je me sens absolument incapable de persévérer, une fois livré à moi-même, pendant deux jours, dans quelque vertu que ce soit. Je vous dois beaucoup, car je sens que si j'étais resté dans le monde, j'aurais fait quelque chose de bien mauvais. Je crois que je n'aurais pas perdu la foi, au moins de si tôt ; mais je n'en aurais été sans doute que plus coupable, car je sens en moi tout ce qui est requis pour faire un mauvais garnement forcené, dans toute la force et l'étendue du terme. Est-ce rassurant pour l'avenir ? Oui et non ; non, parce que, dans une position pleine de dangers, il faudrait au moins une âme qui ne se crée pas à elle-même des dangers ; oui, parce qu'avec la grâce de Dieu, après avoir sacrifié ici ma famille et tout ce que j'aime, là-bas ce sera moi que je sacrifierai ; le premier sacrifice m'aidera à faire les autres ; d'ailleurs, j'aurai aussi pour ressources les fatigues du ministère, qui seront très grandes, et ce sera pour

moi un bonheur, parce que le travail m'empêchera de m'arrêter au danger. Mais ce moyen est humain ; j'en aurai donc de plus forts, la prière et l'humilité, deux choses qui me sont si peu naturelles, mais que j'acquerrai, ou il m'en coûtera beaucoup, et qui me seront surnaturelles si elles ne me sont pas naturelles.

Et puis, qui dit qu'un beau jour je n'aurai pas l'honneur d'être roué ou pendu pour la foi ? Cela ne serait pas si mal, et cela trancherait la question de la persévérance.

Vous voyez, Monsieur le Curé, que je parle de l'avenir comme s'il était présent. En tous cas, j'irai à Pâques me faire gronder par vous de ce que je veux vous quitter, et je tâcherai que ce soit la dernière fois que je voie Orrouy et que je prie sur la tombe des deux pauvres défunts que j'y laisse. Mes pauvres parents ! mes pauvres parents ! Je ne puis que répéter cela, et plus je le dis, plus j'ai envie de le dire !

M. le Supérieur me dit de vous presser de venir aux ordinations, il veut encore causer alors avec vous ; il me dit que peut-être nous serons tonsurés ; du reste nous vous écrirons d'ici là.

J'ai beaucoup besoin que vous priiez pour moi, afin que j'aie lumière et force.

Agréez, Monsieur le Curé, les sentiments très respectueux de votre élève et enfant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE X

A M. l'abbé Boulenger

Grand Séminaire, 1^{er} avril 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ma lettre de faire part n'est pas imprimée, tant pis, ou plutôt tant mieux, car je suis bien sûr que de votre temps on ne faisait pas encore imprimer ses lettres. Nous sommes

donc appelés à la tonsure, et nous prendrons part à l'ordination qui se fera de samedi en huit jours. C'est le premier pas dans le sanctuaire, et le prélude de cette dernière ordination que je recevrai je ne sais quand et je ne sais où, mais que je désire depuis longtemps et qui est aujourd'hui plus que jamais ma plus chère espérance.

Je ne parle pas des prières que nous vous demandons ; je sais que vous prierez pour que nous soyons, dans quelques jours, de pieux tonsurés, et dans quelques années, de bons prêtres, dignes de leurs pères dans le sacerdoce.

La cérémonie sera belle, je crois ; il doit y avoir dix-huit prêtres ; elle se fait à la cathédrale ; il y aura beaucoup de monde, car les circulaires imprimées de M. M. les aspirants au sacerdoce font merveille, dit-on ; tout le monde convoque sa famille et son curé ; ne pouvons-nous pas compter que le nôtre viendra assister au premier engagement que ses enfants vont faire ? Nous l'espérons certainement, et je vous rappelle que M. le Supérieur m'a chargé, il y a quelques semaines, de vous en prier pour lui ; c'est donc chose à peu près entendue.

J'allais oublier de vous faire encore part d'un autre événement : il y a huit jours, mon père s'est rajeuni de trente ans ; il est allé, comme dans son temps, mettre la main dans l'urne fatale, afin de me tirer un numéro ; et il a prouvé qu'il avait encore la main adroite. Il a pris 34, et je suis pioupiou ; à peu près tous les conscrits du séminaire sont dans le même cas. Vous pouvez croire que nous n'en perdons pas une minute de sommeil pour cela.

J'ai appris en même temps que ma mère était assez souffrante, mais je suppose que ce n'était qu'une indisposition momentanée et qui est sans doute passée en ce moment.

Il y a longtemps que nous n'avons pas eu de nouvelles de François, et de vous-même il y a déjà quelque temps ; mais vous nous réservez tout cela pour bientôt.

Le printemps va venir, ne sera-ce pas pour M^{me} Boulenger l'occasion de quelques fatigues encore ? Oh ! dites-lui que nous prions pour sa santé, nous aussi.

Vous voyez que je suis sage et obéissant, je ne dis pas un mot de ma vocation. Ne donnez pas à mon silence sur ce chapitre le sens d'un rêve qui s'envole. Je ne concède rien, si ce n'est que j'ai besoin de mûrir mes idées et d'attendre, oui, d'attendre, car, malgré tout, je ne voudrais pas agir définitivement dans la disposition où je me trouve. J'avoue qu'il peut y avoir un peu de jeunesse dans mes projets ; peut-être qu'en enlevant ce qui est jeune, le temps laissera ce qui est chrétien. En tous cas, à la volonté de Dieu ! Tout ce que je désire, c'est qu'elle se montre. Il me semble qu'elle serait moins difficile à exécuter qu'à trouver. Du reste, nous parlerons encore de tout cela ; nous en parlerons, comme dit M. Marthe (1), avec calme et sans précipitation. Voyez quelle concession je vous fais, ne la regretterai-je pas demain ?

Mon très humble respect à M^{me} de Suzenet ; combien elle va nous vénérer davantage encore, et nous traiter en dignitaires de l'Église et en personnages importants, quand nous aurons la tonsure !

Mes compliments très affectueux à M. et à M^{me} Boulenger. Je souhaite à vos arbres un bon paillason contre la gelée, à votre troupeau un bon jubilé, et à vous-même, outre ce qui peut vous rendre heureux, autant d'affection pour vos deux enfants qu'ils en ont pour vous.

Je termine, Monsieur le Curé, en vous offrant le très sincère et respectueux attachement de votre élève et fils,

J.-B. AUBRY.

1. Supérieur du grand Séminaire et directeur de J.-B. Aubry.

LETTRE XI

A M. l'abbé Boulenger

Grand Séminaire, juillet 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous voilà au beau milieu de l'examen, je ne vous dirai donc que quelques mots ; notre cours étant le dernier, nous n'avons encore passé qu'une épreuve écrite de Morale, que j'ai passablement sue ; je voudrais pourtant savoir mieux l'oral et tout le Dogme.

Vous parlerai-je de notre affaire ? Décidément, comme je ne veux plus que vous disiez que je suis plutôt mes désirs que vos conseils, je ne ferai rien avant la fin de l'année scolaire ; mais je veux que vous croyiez et que vous sachiez que c'est à vous que j'obéis en cela et non à M. le Supérieur ; je lui avais résisté jusque-là, et je vous assure qu'il ne me retenait plus trop. Je suis allé le voir après votre lettre reçue, et je lui ai dit que vous me décidiez à retarder.

Vous me dites un peu que l'orgueil et l'attachement à mes opinions personnelles peuvent entrer dans la décision que je voulais prendre de suite et malgré ce qu'on m'opposait ; ceci m'épouvante et je vous certifie, sans hésiter, que si, dans une affaire de ce genre, je me savais mû, en quelque chose que ce soit, par un motif d'orgueil, je renoncerais à tout, de grand cœur et sans broncher ; je donnerais beaucoup pour voir clair dans mon pauvre cœur et y distinguer mes intentions et ma vocation, et si j'y voyais pointer un aussi vil motif, soyez bien sûr que je n'insisterais pas davantage pour vous désobéir. Choisir un tel parti de mon propre gré, et sans y être appelé, ce serait voler mes parents, puisqu'ils auraient des droits à mon avenir, Dieu ne m'appelant pas ailleurs ; ce serait démériter vos prières et votre affection paternelle ; ce serait m'exposer au triste châtement qui est

la conséquence naturelle de l'orgueil ; je le sais et on nous en met quelquefois sous les yeux de terribles exemples. Si c'est un sacrilège d'entrer sans vocation dans le sacerdoce, c'en est un autre de se jeter par un motif humain dans une branche du sacerdoce quand on est appelé dans une autre.

Je sais bien ce que vous pensez de moi, mais, je vous en prie, ne me croyez pas assez présomptueux pour aller contre le désir de mes supérieurs et de vous, et mettre mes idées avant leur expérience et la vôtre.

Je termine, Monsieur le Curé, en vous offrant le très sincère et respectueux attachement de votre élève et fils,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XII

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 6 juillet 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Il y avait, dans votre avant-dernière lettre, des petites choses que vous me permettrez de ne pas laisser passer outre et de vous contester respectueusement. Il s'agissait comme toujours de nos discussions d'avenir. Vous me dites que, même étant appelé aux missions, je puis ne pas m'y rendre, parce qu'une vocation de ce genre n'est qu'un conseil ; et qu'il n'y a pas besoin, du côté de la famille, d'un vrai besoin, mais que les raisons de cœur et d'attachement légitime suffisent pour me retenir.

Or, voilà qui n'est pas dans l'Évangile, où Jésus-Christ ne manque jamais de dire, en appelant les apôtres : *Sequere me*. Est-ce un conseil ou un ordre ? Il n'a guère dit aussi souvent : *Si vis perfectus esse... abnega teipsum*. Cette simple invitation est, nous disait-on il n'y a pas longtemps, pour l'état religieux ; tandis que l'ordre, *Sequere me*, est pour

l'apostolat : deux choses bien différentes et que l'Évangile ne prescrit pas avec la même rigueur.

De plus, qu'un jeune homme qui va entrer dans la vie soit rigoureusement obligé de suivre la voix de Dieu, et de ne pas manquer sa vocation, sous peine de ne rien faire de bien et de se perdre en perdant les autres, c'est ce que vous savez mieux que moi, et ce que vous me diriez vous même, si je me faisais prêtre sans vocation.

Enfin, que les raisons de cœur suffisent pour empêcher un fils de quitter sa famille, c'est ce que je n'admets pas davantage ; car ces raisons existent pour tout le monde, et s'il fallait s'y rendre, il y aurait bien peu de prêtres et pas un missionnaire. J'ai aimé mes parents et ne suis ingrat ni pour eux, ni pour vous, j'espère que vous le croyez ; mais entre la voix du cœur et celle de Dieu, vous ne direz pas que j'ai le choix. Vous m'avez dit de ne pas partir pour des motifs humains, vous ne me direz pas de rester pour des motifs humains.

De tout ceci que dois-je conclure ? Que mon parti est pris ? mais au moins ce que je vous dis pourra me servir au besoin. Je ne puis faire une aussi grande chose tout seul, sans y être autorisé par le consentement de ceux qui ont droit à mon obéissance. Ils me disent d'attendre que Dieu se fasse mieux comprendre ou aplanisse les obstacles. Il faut bien que je le fasse ; mais je ne dois pas prendre pour obstacle ce qui n'est que difficulté ; autrement, je serais un lâche, et je ne veux ni l'être ni le paraître à vos yeux.

Voyez combien je suis orgueilleux, je ne veux pas que vous me regardiez comme un lâche qui n'ose faire ce que Dieu lui demande, ou comme un enfant qui sort d'un rêve ; je crois n'être ni l'un ni l'autre ; si je vous le dis, ce n'est pas pour me vanter, c'est parce que je tiens à votre estime.

M. le Supérieur compte vous voir à la retraite et vous parler de nous. Je vous en prie, prenez ma cause en main auprès de lui, je vous la laisse tout entière comme à un père ; et puisque M. le Supérieur doit vous parler pour moi

de Rome et de ses projets, dites-lui ce que vous en pensez, sans réserve, sans craindre de gêner mon avenir sacerdotal et de me priver des belles choses qu'il me veut. Voici toute l'affaire : il me ferait partir pour Rome et revenir avec quelque titre, je ne sais lequel ; puis, je serais professeur au grand Séminaire à mon retour, dussé-je, après quelques années, repartir pour des pays bien plus lointains, où ma place est peut-être plutôt qu'ici.

Je vous ai déjà dit que je ne me laisserais pas éblouir, et que vous ne deviez par avoir peur de me désenchanter ; puis-je accepter à ce compte ? — Il y a mieux : M. le Supérieur veut me faire partir, avec les trois qui sont déjà à Rome, à la rentrée prochaine ; il m'a dit cela, il y a quelques semaines ; j'en suis épouvanté, vraiment épouvanté. Voyez un peu : il m'empêche de brusquer de mon côté les projets que je lui sou mets, et voilà qu'il veut me faire brusquer les siens. Il vous parlera de la chose, et je vous conjure de lui répondre tout à votre sens. Vous déciderez avec lui. *Vous déciderez*, le mot n'est pas trop fort et il exprime tout ce que je désire. Je me tiens, en attendant l'issue et la décision, dans une véritable indifférence ; car, après tout, je ne suis prêtre ni pour moi, ni pour mes parents, ni pour vous -- ce n'est pas être insolent que de vous le dire. Je dois donc ne tenir nullement à ses offres, qui me souriraient si je cherchais une situation sociale ou un métier avantageux.

Nous avons été bien touchés de ce que vous nous avez appris de la santé de François. Pourquoi la santé ne se donne-t-elle pas ? Je connais quelqu'un qui lui donnerait de grand cœur un bout de la sienne, qui est très bonne, afin de payer ce qu'il doit de reconnaissance à sa famille. Le mot de bronchite que vous nous disiez de lui, nous a effrayés, car nous avons autour de nous cinq ou six bronchites qui ne sont pas appétissantes. Un de nos confrères, entre autres, vient de partir avec cette maladie ; je l'ai vu cracher d'énormes morceaux de sang caillé qui lui remplissaient la bouche et qui épuisaient sa poitrine, et cela assez souvent. Mais je me rassure, il doit y avoir une différence entre une bronchite soignée par

Henriette (1) et celle qui vient se loger dans la poitrine d'un séminariste qui, entre autres imprudences, passe ses nuits avec sa fenêtre ouverte, et plus ou moins couvert sur son lit.

Les élèves de *Saint-Vincent* (2) sont venus nous voir en grande promenade jeudi dernier. Ils ont dîné ici, et ils y ont eu à peu près une heure de récréation. La grande division a passé une bonne partie de ce temps cachée derrière les bosquets et les pommiers du séminaire, occupée à dévaster les groseilliers. Une troupe d'élèves plus petits s'était jetée pendant ce temps sur un très beau parquet de framboises où personne ne les voyait. Gérard (3) n'y était pas, ou bien nous ne l'avons pas reconnu ; mais s'il ressemble à ses petits camarades, il n'est guère aussi consciencieux qu'un autre enfant d'Orrouy dont il a manqué d'être le condisciple.

Votre dernière lettre m'a montré que ma demande pour mon frère était vraiment inconsidérée et trop hardie, comme j'en avais peur. Sur le moment j'ai regretté vivement d'avoir entrepris cette affaire. Pourquoi aussi me dites-vous qu'il faut s'arrêter en chemin, quand on s'aperçoit que la vocation de l'enfant a changé, et ne pas faire comme Dubreuil ? N'est-ce pas bien entendu ? M. le Supérieur n'a jamais eu d'autre intention ni moi non plus ; et je ne voudrais jamais être du nombre de ces sans-cœur qui abusent des bienfaits de leurs protecteurs pour leur jouer ensuite le tour le plus honteux. Si mon frère se désiste, il me le dira et nous n'irons pas plus loin. Mais encore, puis-je vous affirmer que cette demande était d'abord bien loin de ma pensée. M. le Supérieur paraissait tenir à cette affaire ; il l'a entreprise avec une grande bonté pour moi ; mais j'ai certainement combattu la pensée qu'il avait de demander main-forte à mes bienfaiteurs, non que je me sois défié de leur bonté ni de la vôtre ; je sais

1. La nourrice de M. François Doria fut adoptée et demeura jusqu'à sa mort au château d'Orrouy.

2. Collège ecclésiastique de Senlis, alors propriété du diocèse, dirigé aujourd'hui par les Pères Maristes.

3. Gérard de Seroux, aujourd'hui propriétaire du château de La Mothe, à Béthisy-Saint-Martin.

depuis longtemps à quels nobles cœurs j'ai affaire et combien je vous dois ; mais parce que je craignais d'être à la fin fatigant.

Tout cela n'est du reste qu'une hypothèse, mon frère n'est pas encore à Saint-Lucien ; je n'ai pas encore parlé de mon projet à son vicaire ; je ne l'ai pas encore fait travailler lui-même ; les vacances ne sont pas encore commencées, et ce que vous me direz sur ce point pèsera bien aussi quelque chose dans la balance.

Qu'il doit faire bon barboter dans l'Autonne ⁽¹⁾ ; François doit y être du matin au soir ; veuillez lui souhaiter pour moi bonjour, bonnes vacances et très bonne santé.

Je n'ai plus de place que pour vous présenter la part de reconnaissance filiale que je vous dois à vous-même ; elle est grande et largement payée, vous le savez.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XIII

A. M. l'abbé Gossin ⁽²⁾

Meudon, 11 août 1865.

MON CHER AMI,

..... Que nous serons heureux, contents et unis, n'est-ce pas ? Nous verrons toutes ces belles choses auxquelles je ne puis croire encore, nous verrons le Pape et les Catacombes. Oh ! le Pape et les Catacombes, voilà les deux mots qui me

1. Petite rivière, aux eaux vives et limpides, qui coule au pied du presbytère et du château d'Orrouy.

2. Compagnon d'études et ami de J.-B. Aubry ; comme lui, il devint professeur au grand Séminaire, puis quitta le diocèse pour entrer dans l'Ordre de S. Dominique.

L'abbé Aubry venait d'être choisi, avec plusieurs autres séminaristes, pour étudier la théologie au Collège Romain.

font exulter à tout instant du jour et gigotter à tout instant de la nuit.

Et puis, nous étudierons, et vraiment c'est déjà un bonheur pour moi de penser à ces grandes leçons que je pourrai recevoir à Rome et où l'âme d'un chrétien trouve de quoi se remplir et se dilater.

Enfin vous connaissez mon faible et vous m'aidez à être sage et recueilli !.....

Vive Pie IX ! voilà le mot d'ordre ; si nous ne l'écrivons pas à la voûte des Catacombes comme aux carrières de Goincourt, portons-le bien écrit aux trente-six endroits de notre cœur ! Prions les uns pour les autres et crions à perdre haleine : Vive Pie IX !.....

J.-B. AUBRY.

LETTRE XIV

A M. l'abbé Marlé (1)

Rome, novembre 1865.

MON CHER MONSIEUR MARLÉ,

Voyez quelle belle grâce je vous fais, et combien vous devez être honoré de recevoir de la Capitale du monde chrétien tout un bout de papier comme celui-ci ! Qu'il serve au moins à vous montrer qu'on pense à vous quelquefois, même d'une manière efficace, et que les splendeurs dont nous sommes témoins ne nous font pas oublier nos amis, permettez-moi l'expression. Qu'il vous montre aussi que vous pouvez, sans vous gêner, profiter de mon grand crédit auprès du Saint-Père, pour vous obtenir les faveurs dont vous avez besoin et qui exigent un intercesseur puissant et zélé. Il a au moins pour ses anciens confrères cette dernière qualité

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, plus tard professeur de son frère au petit Séminaire, aujourd'hui doyen de Chambly.

croyez-le, et, si vous voulez bien que je vous le dise, il l'a particulièrement pour un certain théologien de seconde année qui, j'en ai peur, ne lui rend pas beaucoup la pareille ; mais enfin il faut se résigner aux amertumes de la vie, et attendre, pour vous en faire des reproches, le temps où je vous verrai de plus près.

Adieu ! on sonne pour le cours, je me sauve et vous embrasse en frère et ami.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XV

A M. l'abbé Boulenger

Rome, Séminaire Français, 14 novembre 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous sommes ici tellement près du ciel, que j'ai été, pendant quelques jours, tenté d'oublier la terre natale, et même cet endroit du monde qui s'appelle Orrouy et que j'oublierai le dernier de tous. Mais la tentation n'a été ni forte, ni longue ; et le souvenir du pays et de tout ce que j'y laisse me revient, Dieu merci, plus vivant que jamais.

Que puis-je vous dire de nouveau et d'intéressant, sinon que j'ai vu le Pape, et que j'aurais pu le toucher si mon bras avait été d'un mètre plus long. C'était le lendemain de notre arrivée, à l'église Saint-Charles où il y avait gala, c'est-à-dire grande fête ; il sortait de voiture et entrait dans l'église entre deux lignes de soldats que nous poussions bien fort, pour voir encore de plus près le saint qui passait devant nous. Quelques instants après, Pie IX montait sur la *Sedia gestatoria* dans l'église même, et nous pouvions encore admirer pendant assez de temps cette figure souriante, tranquille et paternelle dont on nous avait tant parlé. Vous pouvez penser que, pour moi surtout qui suis nouveau venu, ce

moment comptera dans ma vie comme un souvenir bien précieux. Je ne vous parle pas des cardinaux, des prélats et de tout ce cortège de soutanes de toutes couleurs qui entourent le Pape ; tout cela ne fixe guère l'attention, quand on a devant les yeux la figure si belle et si grande de Pie IX.

Dès notre arrivée, nous sommes allés nous prosterner devant la Confession de Saint-Pierre, et après quelques jours, j'y retournai encore. J'ai donc eu le bonheur de baiser le pied de cette vieille statue du premier Chef de l'Église ; je n'ai pas oublié que j'avais commission de déposer devant cette statue la part de respect et d'amour de toute cette famille ecclésiastique dont vous êtes le père.

Ce premier devoir rempli, j'ai admiré bien des choses à Saint-Pierre ; plus tard je pourrai vous en parler plus à loisir ; en attendant, vous pouvez dire à M. Cals (1) que j'ai vu là de bien splendides tableaux en mosaïque, comme la *Transfiguration*, la *Communion de saint Jérôme*, et bien d'autres. Du reste, nous sommes ici dans le pays des beaux-arts ; à chaque pas l'on rencontre des antiquités de tous les genres : ce sont les ruines imposantes du Colysée, c'est le Capitole, le vieux et bien triste Forum, la prison Mamertine, le Panthéon ; au reste, vous savez tous ces noms, et il ne vous manque qu'une chose, ne la ferez-vous pas quelque jour ? et ne viendrez-vous pas vous-même faire votre pèlerinage dans tous ces vieux sanctuaires qui renferment chacun leur souvenir ?

Et les cours du *Collège Romain* ? Voilà bien le plus merveilleux ; cela m'a paru d'autant plus beau que, pendant les premiers jours, je n'ai presque rien compris de ce latin prononcé à la chinoise. Me voici maintenant un peu plus au courant ; je comprends à peu près, mais je ne puis encore prendre que quelques notes ; cependant, j'ai déjà assez entendu pour me convaincre qu'il y a bien loin de cet enseignement large, philosophique et raisonné, et en même temps

1. Peintre distingué, ami et commensal du comte Doria qui fut son bienfaiteur, et dont il enrichit la galerie de plusieurs tableaux remarquables.

substantiel et profond dont nous devons nous nourrir, aux maigres points de vue et aux petits syllogismes qu'on tire de Bouvier au Séminaire de Beauvais. Quelle différence d'études ! Je ne fais guère cette année que de la théologie et du droit canonique en seconde ligne. Plus tard, j'aurai plus de temps pour vous parler de tout cela ; comme nous n'avons d'occasion pour nos lettres que le mardi, j'abrège un peu avec l'espoir de continuer bientôt la conversation.

J'ai, parmi mes confrères, M. de Bretenières avec qui j'ai fait, hier même, connaissance en lui parlant de la famille Doria d'Orrouy qui est la sienne un peu, et de son frère qui est en Corée (1). Il est, je crois, du même cours que moi ; il connaît la famille de M^{me} de Suzenet seulement par ce qu'il en a appris ; mais il m'a dit sur les de Suzenet de Dijon, des choses qui m'ont édifié sans me surprendre. Nous sommes ici, nous autres roturiers, un peu entourés d'aristocrates, et les noms qu'on accole auprès des nôtres ne sont pas toujours aussi modestes.

Je ne vous parle pas de notre voyage ; hélas ! il a été semé de tant de péripéties : fumigations de chlore de peur du choléra, traversée en mer de Gênes à Livourne ; à Gênes, j'ai remarqué le nom d'André Doria sur un vaste édifice qui me paraissait être un hospice. Et le Jura, et les Alpes, et le mont Cenis surtout, Dieu qu'il est beau ! Et Saint-Jean-de-Maurienne avec ses montagnes ! et les nuits passées en route, et passées autant à rire qu'à dormir !

Je tâcherai de vous écrire bientôt ; aujourd'hui, je ne le puis plus, on sonne. Adieu, mon respect ou mes très affectueux compliments à tout le monde, que je n'ai plus le temps de nommer.

Votre élève très reconnaissant et affectueux,

J.-B. AUBRY.

1. Just de Bretenières, martyrisé en Corée, avait été, à Meudon, l'ami de J.-B. Aubry.

LETTRE XVI

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 17 novembre 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ma dernière lettre a été si brusquement terminée, que j'ai besoin de réparer aujourd'hui le mauvais effet qu'elle a pu vous produire. L'hiver est jusqu'ici bien paisible, et nous employons nos cinq ou six quarts d'heure de promenade chaque jour, à courir tous les coins de la ville pontificale. Hier, par exemple, nous étions assis sur le gazon et sous le chêne sous et sur lesquels le Tasse méditait son grand poème. Aujourd'hui, nous revenons de vénérer le corps très bien conservé du bienheureux Léonard de Port-Maurice, et nous rentrons les poches pleines de feuilles des deux palmiers plantés par S. Bonaventure.

En revenant, nous avons rencontré une petite et simple voiture qui portait le roi et la reine de Naples. Ces rencontres sont du reste de tous les jours ; aussi vous pouvez croire que je regardé de tous mes yeux et de toutes mes forces. J'ai encore rencontré plusieurs fois le Saint-Père à la promenade ; imaginez-vous que les Romains lui font fort peu d'accueil, et que, parmi les voix qui l'acclament, presque tout est français.... Un détail m'a surtout très péniblement affecté, c'est que la bourse du Saint-Père est complètement à sec, et que Pie IX n'a littéralement pas le sou ; ceci est facile à constater, car je voyais aujourd'hui, aux portes des changeurs, qu'on donne, pour un *Napoleone* français, 20 francs romains et six baïoques, tandis qu'autrefois on ne donnait même pas, je crois, 19 francs. D'où l'on conclut, avec assez de vraisemblance, que le gouvernement piémontais, ne voulant pas prendre Rome au Pape, veut le forcer par tous les moyens à la livrer lui-même.

Vous pouvez croire que nous ne manquons pas ici de pessimistes qui assurent que tout est perdu fors l'honneur ; fors aussi l'espérance, car nous savons bien que le bon Dieu n'est pas mort, et que le sort du Saint-Siège lui importe en quelque chose. On me disait encore, il y a quelques jours, que le Saint-Père, en donnant une dernière bénédiction à une douzaine d'officiers français sur leur départ, se serait fort ému, et leur aurait dit, presque en pleurant : « Quoi ! vous m'abandonnez?... Les Français m'abandonnent ! » Et cependant, les Romains ont de Napoléon III la plus haute idée, comme politique, puissance et gouvernement.

Voici bien des on-dit qui sont pour moi autant de problèmes. Une seule chose est positive, c'est que rien mieux que le séjour de Rome, la vue des grands souvenirs que nous y contemplons chaque jour, et le spectacle de cette Église à la fois militante et souffrante, n'est propre à nous attacher par le fond du cœur à la Religion et à l'Église.

Il y a cinq ou six jours, c'était fête à Saint-Clément ; Pie IX y était ; il s'était laissé entourer d'étudiants ecclésiastiques du Collège Romain ; les Français surtout avaient pris les premières places autour de lui ; deux ou trois bonnes femmes vinrent lui présenter des suppliques, pour lui demander une assistance, et le Pape leur donna à chacune une pièce vingt sous ; tous mes confrères l'ont vu ; je n'étais pas là, mais je l'ai su par eux. Un Pape, et surtout Pie IX, si bon et si large, ne pouvant plus faire ses largesses royales que de pièces de vingt sous, je vous laisse à penser nos commentaires là-dessus !

En fait de curiosité, j'ai visité, il y a huit ou dix jours, le couvent des Capucins, où se trouve un cimetière exclusivement réservé aux religieux. Tous les squelettes, une fois desséchés, sont tirés de la terre et rangés en ordre dans plusieurs salles basses du couvent. Les murailles sont cachées par des monceaux de têtes de morts et de toutes les autres parties du corps rangées symétriquement ; les plus petits ossements, comme ceux des doigts ou de la colonne vertébrale, sont disposés en festons et en guirlandes à la voûte, ou suspendus

en lustres. Dans les monceaux de têtes, on a réservé des niches où un squelette moins brisé est debout ou couché dans l'attitude de la prière, avec le vieux froc et le chapelet qu'on a enterrés avec lui. A la voûte de la première salle, le squelette de la princesse Barberini, fondatrice du couvent, est armé d'une faux et d'une balance, le tout en ossements, afin de jouer le rôle de la mort ; et ceux des deux petits princes, ses enfants, surmontent le tabernacle d'un petit autel qui se trouve un peu plus loin. Ce n'est pas là assurément le spectacle le plus aimable que j'aie vu de ma vie.

Il me reste encore à visiter les Catacombes, où je n'ai pas encore pu aller. Du reste, à quoi bon vous parler de toutes ces choses ? c'est diminuer le bonheur que vous aurez de les voir aussi quelque jour, j'allais dire bientôt. Oh ! si vous pouviez visiter Rome pendant que j'y serai, par exemple, venir me chercher une année, comme l'année du doctorat, où vous assisteriez en même temps à mes examens, que je passerais sans respect humain devant vous qui êtes mon premier maître et mon père dans le sacerdoce, je puis déjà le dire par anticipation et par vœu. Que je serais heureux de vous montrer tout cela pendant un mois ou deux, moi qui vous dois de les voir pendant plusieurs années probablement. Peut-être verriez-vous encore Pie IX ; c'est bien la plus belle, la plus aimable, la plus touchante des choses que l'on puisse voir ; et il viendra bien un temps où on ne la verra plus. Aussi, je me retiens pour ne pas faire l'insolence de vous conseiller de commencer un petit magot pour le temps opportun. Je vous laisse sur ce souhait, que je ne fais pas du reste pour vous seul, mais que je fais pour vous surtout, car autour de votre nom j'en groupe encore plusieurs autres qui me sont chers, vous savez à quels titres, et vous savez quels noms. Je dis *sur ce souhait*, j'ajoute sur cette espérance.

Veillez présenter mon très respectueux hommage aux habitants du château, et leur dire que j'ai bien eu garde d'oublier, aux pieds de saint Pierre et sur le tombeau de tous ces martyrs, ceux à qui je dois tant. Je pense plus d'une fois à M. Cals en voyant toutes ces belles peintures et statues du

Vatican et d'ailleurs. Si François est à Orrouy, comme je ne lui donne pas de très respectueux hommages, je l'embrasse très affectueusement : j'allais même vous prier très indiscretement de lui dire que je retenais une place pour lui dans cinq ou six ans au Séminaire Français de Rome, je me rétracte. Veuillez dire aussi à M. et à M^{me} Boulenger que je les embrasse avec beaucoup d'affection, et que si je pouvais leur envoyer par la poste quelqu'un des beaux orangers des jardins de Rome, je le ferais d'autant plus volontiers, que les oranges coûtent fort peu de chose et que le bouquet serait à la fois beau et bon.

Agréez, Monsieur le Curé, le filial et très affectueux respect de votre enfant très soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XVII

A M. l'abbé Catel

Rome, 7 décembre 1865.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Nous sommes ici tellement près du ciel, que je suis quelquefois tenté d'oublier la terre natale et ceux que j'y ai laissés en partant pour ce bienheureux exil ; cependant, il se passera bien encore quelques années avant que j'oublie Saint-Lucien à qui je dois tant, et surtout ceux qui m'y faisaient du bien. D'ailleurs, j'y laisse quelque chose qui m'inquiète assez pour me faire passer toute envie d'oublier (1).

Ai-je besoin de vous dire mes impressions sur la Ville pontificale, Monsieur le Supérieur ? Vous avez vu tout ce que je vois, et vous le verrez encore ; je n'ai donc rien à vous apprendre. Puis-je vous dire autre chose, sinon que j'ai vu Pie IX, que j'ai admiré sa figure tranquille, souriante et

1. Son jeune frère venait d'entrer au petit Séminaire.

paternelle, et qu'il faut être bien méchant pour lui vouloir du mal? Aussi, je suis fort étonné que les Romains lui fassent assez peu d'accueil dans les fêtes publiques. Presque tout ce que j'entends acclamer le Saint-Père est Français, et nous trouvons pour lui chez les Italiens assez peu d'enthousiasme, quoi qu'en dise la *Foi picarde* (1). J'ai été scandalisé de leur indifférence ; c'est à peu près du reste, avec leur paresse, la seule chose qui m'ait choqué jusqu'ici. J'oublie cependant la manie qu'ils ont de mettre les mains dans les poches de leurs voisins, et aujourd'hui même, dans une fête aux Saints-Apôtres, au moment où je criais à tue tête : « Vive Pie IX ! » je rencontrais par hasard dans ma poche une main complaisante qui, après m'avoir déchargé de mon encrier, seul habitant du lieu, me rendait gracieusement ma clé, dont elle n'avait sans doute que faire. J'ai vu aujourd'hui Pie IX d'assez près, je le trouve vieux et courbé ; sa figure cependant est toujours aimable et fraîche, et sa voix est bien plus forte encore que celle de presque tous les vieillards que j'ai vus en France, n'ayant même pas son âge et n'ayant pas surtout ses soucis.

Ma santé est florissante, j'ai trois ou quatre mentons et des couleurs très accentuées. Voyez un peu le changement ; je commence à croire que Saint-Lucien m'est aussi contraire sous le rapport de la santé, qu'il m'est cher et agréable sous tous les autres rapports, sans aucune exception. On va bientôt, dit-on, canoniser la bienheureuse Germaine Cousin, et les colonnes du vestibule de Saint-Pierre portent ces mots sur une affiche : *Tuto procedi potest !* Quelle belle occasion pour voir Rome ! Ce sera 1^o une grande fête, 2^o à la veille du fameux quinze septembre, 3^o Pie IX est âgé et la prophétie dit : *Non videbis annos Petri !* Que de raisons pour venir à Rome l'été prochain, ou pour y revenir si on veut la voir par son côté chrétien, et la voir surtout ornée de Pie IX !

Nous allons demain au Vatican ; il y a chapelle Sixtine, et nous y entendrons sans doute le fameux Mustapha avec

1. Journal religieux fondé à Noyon par M. l'abbé Lécot, alors vicaire de la cathédrale, aujourd'hui cardinal-archevêque de Bordeaux.

sa voix de rossignol ; je l'ai déjà entendu du reste, mais je n'aime guère cette musique dissipée ; notre pieux et digne Neukomm est bien plus recueilli.

Veillez, Monsieur le Supérieur, présenter mon respect à ces Messieurs, et dire à ceux qui apprendront cette lettre, que je n'ai pas oublié mes anciens maîtres sur les tombeaux des Apôtres et de tous ces Martyrs dont Rome est peuplée.

J'attends une lettre de mon frère ; j'ai hâte de savoir comment il va, sous tous les rapports ; plus tard, Monsieur le Supérieur, et quand nous rentrerons en France, je vous demanderai à vous-même ce que vous pensez de lui et de ce qu'il peut faire ; je sais trop ce qu'est et ce que doit être un prêtre, pour abuser sur ce point de vos bienfaits, si quelque chose vous semble peu rassurant dans cette affaire. Vous m'avez toujours traité avec la confiance d'un père, Monsieur le Supérieur, et je puis dire que j'y ai toujours répondu par le respect et la confiance d'un fils ; j'espère donc qu'en ceci, comme en d'autres choses, vous me direz votre pensée sans ménagement et sans crainte.

MM. Renaud et Gossin me recommandent de les rappeler à votre souvenir ; et moi, Monsieur le Supérieur, je m'y rappelle moi-même et vous prie d'agréer mon filial et respectueux attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XVIII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 1^{er} janvier 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Combien j'ai été heureux de recevoir, il y a huit jours, votre très aimable lettre avec quelques autres de Beauvais ! Vous m'y demandez toutes sortes de détails ; le premier et

le plus important de tous pour aujourd'hui, c'est que je vous souhaite une bonne année 1866, et sur cette année deux mois de séjour à Rome. Pour les autres détails, j'y tiens moins qu'à celui-ci, car de tous les événements qui peuvent m'arriver ici, ce serait bien le plus agréable. Nous voici en pleines fêtes de Noël, nous avons vacances pour huit jours, et nous en profitons pour courir. Hier matin, il y avait messe pontificale à Saint-Pierre ; nous nous étions serrés autour de la Confession, et j'étais assez près de l'autel pour voir avec quelle dévotion Pie IX dit la Messe.

Vraiment, si l'on veut voir Rome et la voir dans son vrai jour chrétien, il faut la voir en fête ; les églises prennent ces jours-là un air joyeux et resplendissant qui les fait aimer davantage et qui transporte et réjouit le cœur ; de plus, on étale, dans chacune d'elles, toutes les reliques qui s'y trouvent ; en temps ordinaire, les plus précieuses de ces reliques restent cachées, et on est obligé, pour les voir, d'user de baïoques, formalité qui, par sa répétition, devient assez onéreuse, et qui, de plus, ne réussit pas toujours ; tandis que, pendant les semaines de fête, presque tout est exposé. C'est ainsi que nous avons vu, depuis quelques jours, la sainte Crèche, un morceau des langes du Sauveur, la Vierge peinte par S. Luc, la table de la Cène et mille autres objets précieux par les souvenirs. Cette dernière table est, à l'un de ses coins, entièrement pourrie, et la tradition rapporte que Judas se trouvait à ce coin.

Aujourd'hui même, nous venons d'entendre, dans plusieurs églises, les petits prédicateurs de l'Enfant-Jésus. Pendant ces huit jours, dans beaucoup d'églises, on dresse de charmantes crèches avec personnages en cire ou en bois peint, avec rochers, grottes, paysages, cascades, bergers, moutons ; en face de la crèche une petite chaire est improvisée, et de charmants enfants de six à dix ans, garçons et filles, s'y succèdent pour y débiter, avec gestes et ton naturels, de petits sermons ou de petits dialogues à la louange du *divino Bambinello* et de la *Virginella*. Les Romains, grands et petits, riches et pauvres, sont très friands de ces petites pré dica-

tions qui ravissent le peuple, et qui arrachent surtout aux mamans des petits cris d'extase et des larmes d'attendrissement. Elles ne sont pas les seules touchées du reste, car j'ai vu jusqu'à de vieux Capucins s'extasier en écoutant ces enfants, *Che grazioso piccolo*.

Faites donc cela en France, à Paris ; on traiterait de niaiseries ces simples spectacles, on hausserait les épaules ; à Rome, on est encore assez naïvement chrétien pour admirer, et des gens bien mis et de bonnes manières ne dédaignent pas de prendre plaisir à ces simples merveilles.

Il y a douze ou quinze jours, tout le Séminaire Français avait l'honneur d'être admis en audience particulière devant Pie IX, dans une salle du Vatican. C'est là surtout que j'ai pu juger de la paternelle et aimable simplicité de Pie IX. Après nous avoir bénis et adressé quelques paroles dans un français un peu embarrassé et prononcé à l'italienne, le Saint-Père se mit à parcourir nos rangs, en disant presque à chacun un petit mot bienveillant, souvent un mot pour rire ; M. Philippet a eu ainsi l'heureuse chance de recevoir de Pie IX quelques paroles d'amitié pour Beauvais. Puis le Pape nous permit de lui baiser les mains ; vous pensez qu'on ne se fit pas prier. Figurez-vous soixante-dix ou quatre-vingts séminaristes à genoux tout autour du successeur de saint Pierre, occupés à faire les fous, à se disputer chacune de ses mains, à se pousser les uns les autres pour arriver jusqu'à lui ; et au milieu, Pie IX tout gai et riant, qui répétait : « Allons, allons, retirez-*vos*, je vais *vos* faire *dou* mal, je vais *vos* écraser. » — J'ai été ravi de voir avec quelle bienveillance il se laisse entourer et presque culbuter par ses enfants turbulents ; si vraiment il s'était agi d'un évêque de France ou de quelque personnage civil, nous aurions été en cela les plus insolents visiteurs qu'on puisse rencontrer.

Ma dernière lettre a dû vous arriver enfin ; j'ai vu, par la vôtre, que vous ne l'aviez pas encore reçue ; je dois vous dire que si quelquefois mes lettres tardent un peu, il ne faut pas l'attribuer à ma paresse ; je vous dois assez pour vous consacrer de temps en temps une heure, d'autant plus que, loin

d'être un sacrifice pour moi, c'est un bonheur et un délassément au milieu de nos hautes occupations. Mais ma lettre peut être écrite et partie, et se trouver prisonnière dans le portefeuille d'un commissionnaire négligent. Du reste, les dates vous feront connaître les retards et témoigneront de mon exactitude.

Vous me parlez de ce pauvre François ; je conçois sa peine et j'y compatis d'autant mieux que, comme vous le dites, j'ai ressenti quelque chose d'analogue dans les premières semaines de mon arrivée ici. Me voici maintenant familiarisé avec le latin du pays, j'espère qu'il en sera bientôt de même pour François, et je le lui souhaite pour cette nouvelle année.

Quant au voyage, dont je ne vous ai pas seulement encore dit un mot, il a été des plus agréables. Nous partions de Paris avec un Anglais fort sot, qui s'était adjoint à nous, parce qu'il savait trois ou quatre mots de latin, et qui nous a bien divertis ; il mangeait comme six, et, pendant le premier jour, nous lui offrions quelquefois nos vivres pour qu'il en prît un morceau, mais il prenait tout et le dévorait comme un ogre. — Nous étions tout transportés de joie à la vue des montagnes du Jura, que le chemin longe et traverse assez longtemps ; nous avons surtout remarqué que la plupart des villages sont protégés par des statues de la Vierge, établies sur quelque pic plus élevé que les autres, comme pour réjouir l'œil et le cœur des voyageurs lorsqu'ils sont chrétiens et, à plus forte raison, lorsqu'ils sont ecclésiastiques. Je comprends que M. Bonnivart aime Saint-Jean-de-Maurienne ; ce pays m'a semblé magnifique ; et moi qui, en fait de montagnes, avais vu le Mont Maigre, le Pain-de-Sucre et Beauvoir⁽¹⁾, combien je me sentais écrasé en passant au pied de ces immenses rochers ! Le Mont-Cenis est surtout magnifique, et quiconque vient à Rome sans le traverser, me semble faire fausse route ; je ne sais pas si je ne le préfère pas à la mer, tant on se sent écrasé par l'aspect de ces énormes montagnes et de cette nature colossale ! Nous l'avons tra-

1. Collines de la forêt de Compiègne, aux environs d'Orrouy.

versé la nuit, mais avec un clair de lune qui nous le laissait voir et qui lui donnait un aspect encore plus terrible. Mes confrères ont dormi longtemps ; pour moi, il m'a été presque impossible de fermer l'œil pendant presque tout le voyage, en sorte que je voyais sur mon passage tout ce qui s'y trouvait de visible.

A Gênes, nous nous embarquons avec un vent assez fort ; on nous promettait huit heures de traversée, nous en avons eu un peu plus du double. M. Renaud ⁽¹⁾, après vingt minutes, *rendait ses comptes* et prolongeait pendant toute la nuit cette agréable opération ; les trois autres ont peu souffert ; pour moi, je n'ai presque rien senti, sinon l'odeur infecte des cabines et l'eau de mer qui, en tombant sur le pont, passait à travers ses jointures et me perçait jusqu'à la moelle. A Livourne, les garçons d'hôtel se jettent littéralement sur nous, et nous martyrisent de leurs sollicitations ; nous y passons la nuit, et le lendemain matin nous partons pour Nunciatella, où notre Anglais dévore au moins une dizaine de bécassines, gibier commun du pays ; nous y prenons des voitures qui doivent nous conduire jusqu'à Civitta-Vecchia ; mais en chemin, à la frontière, il faut subir, nous et nos bagages, la fumigation du chlore, dernière précaution contre le choléra. Les voitures vont si vite que nous manquons le train de Civitta ; il faut donc attendre le lendemain ; un particulier, d'assez mauvaise mine, nous force d'accepter un logis dans sa maison ; nous le suivons jusqu'à la porte ; il entre en nous criant de le suivre, et pendant qu'il appelle sa moitié encore endormie, nous nous sauvons à toutes jambes ; le monstre court après nous, mais nous nous laissons conduire par un autre qui nous fait entrer au fond d'une vieille cour, dans une horrible maison qui avait tout l'air d'un guet-apens. Nous nous enfermons tous dans une même chambre, et nous passons la nuit à rire et à nous réveiller les uns les autres.

Le lendemain, nous quittons la chambre en laissant dans

1. Condisciple de J.-B. Aubry, comme lui, plus tard, professeur au grand Séminaire, et théologien de la plus haute valeur.

une sorte de chaufferette que nous avons dénichée au fond d'un meuble, des choses innommables dont nous n'avions pu nous défaire depuis Livourne, et que nous abandonnons au maître de la maison en souvenir de notre passage. Puis nous partons pour Rome, où nous entrons vers midi. Vous dire tout ce qu'on éprouve en apercevant à l'entrée de la Ville Éternelle Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, et, plus loin, cette forêt de croix qui dominant les toits de Rome, c'est chose impossible ; pour finir comme j'ai commencé, quand donc verrez-vous tout cela ?

Vous me parlez de la jeunesse d'Orrouy dans des termes qui ne m'étonnent pas ; mais, quoiqu'il y ait bien du bon chez les Italiens, on dit sur leur jeunesse des choses qui ne sont pas toujours rassurantes pour l'avenir ; Pie IX est pourtant, j'ose le dire, leur curé ; faut-il qu'il s'attribue les péchés de son peuple, ou qu'il s'en désole ? Je ne crois pas qu'il le fasse, et je suis sûr que vous ne le désapprouvez pas.

Je n'ai plus de place que pour vous offrir de nouveau mes souhaits de bonne année pour M. et M^{me} Boulenger ; veuillez leur dire que je pense à eux bien souvent et que je les aime de loin comme de près. Pour M. et M^{me} Lesieur et avant tout pour vous-même, agréez, Monsieur le Curé, le respectueux et filial attachement de votre élève et enfant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XIX

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 11 février 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

J'arrive de voyage, et mon premier soin est de vous écrire, car voici bien longtemps que je ne l'ai pas fait. Nous avons visité, pendant ces vacances de huit jours, le berceau

de l'Ordre de S. Benoît, à dix-sept lieues d'ici, à Subiaco, Départ mercredi dernier à pied jusqu'à Tivoli ; nous admirons là cette admirable cascade que tout honnête homme doit connaître : immense ravin taillé à pic et formé par de gigantesques rochers qui paraissent être tout entiers des pétrifications ; et, au milieu de ces rochers, des grottes, des couloirs, des gouffres où l'eau se précipite en tourbillonnant. Nous couchons à Tivoli, et le soir on illumine les rochers en brûlant des bottes de paille dont la flamme produisait, au milieu du paysage, les reflets les plus lugubres et les plus admirables effets que j'aie jamais vus. Les enfants du pays, dressés à ce manège, augmentent le pittoresque du paysage en dansant comme des bacchantes, avec les cris les plus sauvages qu'on puisse entendre. Nous étions là dix-sept séminaristes, je n'ai pas besoin de vous dire que notre soirée à l'hôtel fut tapageuse. Le lendemain, nous partons pour Subiaco en voiture ; mais nous nous arrêtons dans une ville appelée Vico-Varo, pour vénérer une Vierge miraculeuse. Jamais je n'ai vu de ville plus horriblement sale et mal bâtie ; les rues sont étroites, puantes et émaillées de larges fleurs jaunes, qui laissent à peine un pavé libre pour le pied du voyageur déjà bien occupé à se tenir le nez ; les enfants sont à demi nus, les gens en haillons, les femmes échevelées comme des sorcières. Le grand hôtel de la ville est un taudis tellement sale que nous n'osons ni manger ni boire les horreurs qu'on nous sert, après une heure d'attente. Vous voyez que le paysage est gracieux. Je comprends vraiment pourquoi l'on reproche à ce pays d'être d'un siècle en retard ; il l'est de six sous le rapport matériel ; il l'est aussi, heureusement, sous d'autres, car il n'y a pas une porte de maison, à Vico-Varo, où nous n'ayons trouvé collé un papier portant ces mots : *Viva Maria !... Coraggio e Speranza !*

Nous y étions encore au moment de l'*Angelus* ; de toutes les personnes que j'ai pu voir en cet instant, pas une qui ait omis le signe de croix et la prière, soit dans la maison, soit sur la porte, soit au milieu de la rue. N'est-ce pas là le secret des miracles qui se font au milieu de ces pauvres gens ?

À l'extrémité de la ville, nous visitons un couvent de Franciscains où se trouvent les premières grottes habitées par S. Benoît et ses compagnons ; c'est au fond d'un vallon sauvage ; on descend un escalier taillé dans le roc, avec vingt chances de se casser le cou et de dégringoler du haut des rochers dans le torrent qui gronde à quelques cinquante pieds au dessous. D'étage en étage, on trouve une grotte, étroite, basse, sombre, horrible, taillée dans le roc ; c'est ici qu'habitait tel Saint ; il fallait l'être en effet pour habiter là ; ici, c'était la chapelle ; Bethléem n'était assurément pas plus pauvre ; ici, le réfectoire où quelques moines voulurent empoisonner S. Benoît ; une vieille peinture sur les rochers le représente brisant, par une bénédiction, le verre qui contenait le poison.

Nous repartons pour notre dernière étape, sans oublier de nous mettre à la portière pour observer le pays et ses habitants ; la route longe ordinairement les montagnes, qui paraissent de vastes rochers sans végétation ; de distance en distance, on aperçoit d'immenses troupeaux de brebis blanches et noires, de chèvres et de pourceaux noirs, qui semblent se suspendre au sommet des rochers, pour brouter quelques maigres poils d'herbe. Jamais je n'ai vu de pays plus pittoresque et plus sauvage ; les monts Jura sont bien loin de le valoir.

Enfin, nous voici à Subiaco ; quelques-uns d'entre nous restent à l'auberge ; plusieurs autres, dont je faisais partie, vont coucher au couvent, à quelques kilomètres plus loin. Nous assistons au souper de la communauté ; on psalmodie la prière du repas, qui dure bien vingt minutes ; on nous sert des choux sous diverses formes plus ou moins agréables ; quelques moines en retard viennent se prosterner devant l'Abbé, en attendant qu'il veuille bien leur faire signe de prendre leur repas. Quelle singulière communauté et combien cette vie nous paraissait lugubre ! Et pourtant nous avons vu parmi les moines une trentaine d'enfants portant le même habit et partageant leur vie ; il est vrai que les pauvres petits, n'osant manquer à la gravité monacale, jetaient de

temps à autre vers nous un regard furtif et dérobé ; après le souper, un moine nous conduit au salon et cause avec nous d'une manière fort aimable ; jamais je n'ai vu autant de simplicité et d'affabilité, unies à autant d'austérité et de détachement. Tous ces moines ainsi que leur maison étaient d'une exquise propreté, ce qui détruisait chez moi un préjugé contre les Bénédictins.

Le lendemain, nous quittons le premier couvent pour monter au second, plus haut placé sur la montagne. On nous y fait admirer les nombreux souvenirs du grand patriarche : la grotte où il fut tenté, les rosiers qui poussèrent à la place des épines où il se roula, son ermitage, l'énorme pierre qui menace depuis bien des années de tomber du haut des rochers et que son bras retient suspendue au-dessus ; nous disons ou servons la messe dans son église ; nous faisons devant chacun de ces précieux souvenirs, une prière pour tous ceux envers qui la reconnaissance ou quelque autre devoir nous oblige, et nous gravissons l'énorme montagne qui domine le couvent. Il est impossible de voir paysage plus grandiose ; ces immenses rochers font penser aux montagnes que les Titans entassèrent, dit la Fable, pour arriver au ciel ; seulement, quelques croix plantées au milieu d'eux, rappellent que si, par ces montagnes, on arrive aussi au ciel, une pensée plus noble et plus efficace anime les vertueux géants qui les peuplent. La ville de Subiaco, assez grande et assez élevée, paraît à nos pieds un pauvre amas de quelques maisons ; on découvre au loin les hautes cimes des Apennins, des villages pittoresques, des couvents isolés, des neiges, des ravins. Dieu, quel pays ! Quand donc le reverrai-je avec vous ? Nous comparerons notre Pain-de-Sucre à ces immensités, et nous dirons qu'il y a quelque chose de plus beau que notre Picardie !

Le lendemain, nous partons à travers les montagnes, pour prendre, à dix lieues de Subiaco, le chemin de fer qui doit nous ramener à Rome. Nous avons la tête un peu troublée par les histoires de brigands qu'on raconte de ces montagnes, autre avantage d'un pays si accidenté. Nous

étions prêts au combat, mais pas un brigand n'a osé se montrer, et nous sommes rentrés hier soir, harassés, la bourse un peu plus légère, le dos chargé des puces ramassées dans les lits des auberges italiennes, mais rapportant avec nous une grande impression et des souvenirs que le temps n'effacera pas. J'ai vu partout sur mon passage un peuple qui paraît bien misérable, mais aussi profondément chrétien. Le jour de notre départ de Subiaco, le samedi, nous étions à l'église à cinq heures pour la messe ; elle était pleine de gens en guenilles qui chantaient un cantique du matin et qui entendaient la messe avant leur travail : hommes et femmes dans la force de l'âge ; il y en avait jusque sur les marches des petits autels, et une bonne femme s'occupait même des cierges et des burettes qu'un enfant de chœur oubliait de préparer. Quel peuple simple, quel peuple chrétien, et combien il est heureux que la civilisation ne l'ait pas encore tiré de ses précieuses ténèbres ! Que ferait donc à la tête d'un tel peuple tout autre roi qu'un Pape !

Assez et trop sur ce chapitre. Si MM. de Lavaux étaient à Rome, il y a longtemps que je les aurais vus ; mais il n'y a pas de zouaves à Rome, leurs garnisons se trouvent dans quelques autres petites villes des États de l'Église. Les deux MM. en question sont, je crois, vers la frontière napolitaine ; le concierge du séminaire français est un ex-sergent qui a connu l'un d'entre eux ; trois de mes confrères sont dans le même cas. MM. de Lavaux viennent rarement à Rome ; pourtant ils y viennent quelquefois, et notre concierge m'a promis de tâcher de savoir quand l'occasion se présentera.

M. de Thury est à Rome depuis la fin de décembre ; il s'est présenté une fois ici, et mes confrères de Beauvais lui ont fait, paraît-il, assez maigre accueil. Pour moi, je ne savais même pas qu'il fût venu ici ; je m'en suis occupé en recevant votre dernière lettre, et j'ai appris ce que je vous dis là ; en sorte que je ne connais pas encore M. de Thury. On ne l'a encore vu du reste ni au Droit canonique, ni au Collège Romain. M. Martignon est avec nous au Séminaire, attendant tous les jours une place à Saint-Louis, et tous les

jours déçu. Deux ont déjà passé avant lui, et il commence, je crois, à perdre espoir. Il paraît depuis quelque temps assez triste et préoccupé ; du reste sa santé n'est ni meilleure ni pire.

Voilà quelques jours que nous commençons à griller du soleil, que sera ce donc en été ? Le climat de Rome nous rend vraiment Italiens, c'est-à-dire mous et lourdauds ; moi surtout qui ai déjà quelque propension à cela, je m'aperçois fort de l'influence du climat.

Je pense écrire dans huit ou quinze jours à M. Doria, qui m'a demandé un petit détail sur nos études. J'ai assurément le plus grand plaisir à recevoir ses réponses, surtout quand elles sont aussi aimables que la dernière ; pourtant, comme je le sais fort occupé, je n'en attendrai pas toujours ; si elles viennent, je m'en réjouirai, car nous nous disputons littéralement les lettres qui arrivent de France. Si j'avais et plus de place et surtout plus de temps, je vous parlerais du carnaval de Rome. Il est fort animé et très innocent. Des chars parcourent les longues rues du Corso, chargés de personnes costumées ; de toutes les fenêtres on leur jette des nuées de petites boules de plâtre appelées *confetti* ; ils répondent de même ; mais assez souvent ils jettent à une fenêtre quelques bouquets, et on leur rend encore la pareille ; le roi, la famille royale de Naples, installés à leur balcon, prennent fort gracieusement part à la fête et renvoient d'énormes bouquets à ceux qui leur font la courtoisie de les en assommer. Le char des officiers français, celui des hussards et celui des zouaves pontificaux, se font surtout remarquer par cette courtoisie. J'ai assisté lundi au carnaval. Vers la fin de l'après-midi deux des balcons royaux se livrent la guerre et se lancent une grêle de *confetti* ; le tout se termine par une course aux chevaux. On croirait que rien n'est plus niais que cette guerre des *confetti* et des bouquets, rien pourtant n'est plus animé ni plus intéressant, surtout si l'on s'installe, comme je l'ai fait hier, en face des balcons royaux, et qu'on remarque avec quelle grâce et quelle loyauté on répond à tous les bouquets. La reine

elle-même a daigné plus de vingt fois attacher un bouquet à un fil, et le faire ainsi descendre dans les mains de quelque adroit jeteur qui, de peur que le bouquet à lui destiné ne tombât dans les mains d'un autre, venait se placer au pied même du balcon.

Aujourd'hui, nos supérieurs nous mènent, nous aussi, carnavaler dans une villa des environs ; aussi je me hâte de terminer ; de là vient qu'il me reste à peine une minute pour ce dont j'aurais dû vous parler tout d'abord. Oui, vraiment, il faut aussi un effort, à Rome même, pour être pieux, humble et vertueux. Pourtant l'on y a bien un avantage, on est bien plus entouré de choses qui rappellent de bonnes et pieuses pensées ; l'atmosphère de Rome est tout juste le contre-pied de celle de Paris ; je ne traverse pas une fois la Capitale de la France sans me sentir moins séminariste et moins chrétien, tandis qu'à Rome, même dans un jour de carnaval, on ne perd rien ou presque rien, tant le peuple de la ville, et en quelque sorte l'air, sont différents. Nous nous préparons, pour ce soir, à *aller au théâtre* à la Propagande ; vous voyez que je profite des leçons de modestie et de gravité ecclésiastique que j'ai reçues.

J'espère que la santé de M^{me} Boulenger se conserve et va reverdir avec le printemps ; veuillez lui dire, ainsi qu'à M. Boulenger, que je pense toujours à eux avec affection. Mes compliments aussi très affectueux à M. et M^{me} Lesieur et, avant tout, mon très respectueux hommage aux habitants du château.

Agréez, Monsieur le Curé, le tendre et filial respect de votre fils reconnaissant et soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XX

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 13 mars 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Comme je compte vous écrire après les fêtes de Pâques, je le fais aujourd'hui, quoiqu'il n'y ait pas longtemps que nous nous soyons vus par la poste, afin de ne pas laisser passer ce mois sans vous envoyer un signe de vie et de souvenir.

Je lis à l'instant, dans la *Foi picarde*, que c'était hier confirmation à Orrouy ; vous aurez dû être, pour le coup, en grande fête, mais pour cela même en grande fatigue ; j'espère que le passage de notre évêque et le sacrement qu'il donnait, auront apporté à Orrouy les sept dons du Saint-Esprit, dont il a sans doute besoin. Combien je souhaite souvent à votre troupeau la foi que je vois tous les jours briller en celui de Pie IX !

Nous étions, il y a quelques jours, au Colisée ; quel spectacle touchant que de voir cette foule de peuple rassemblée dans ce lieu saint, et avec le plus grand recueillement, écoutant en plein air le sermon d'un Franciscain, puis cette même foule chantant des cantiques, marchant sans façon en procession par quelques rues, et revenant finir sa station à la chapelle auprès de laquelle demeurait Benoît Labre ! Voilà sans doute ce qui fait vivre la foi par ici ; tout est rempli des restes des saints et de la cendre des martyrs.

Un peu auparavant, nous assistions à un salut de carême dans une petite église, le peuple répondait aux chants du clergé ; à entendre prier et chanter en masse cette foule d'hommes et de femmes de toute condition et de tout costume ; à voir ces hommes agenouillés bravement sur le pavé au milieu des églises, ces bonnes femmes qui répondent aux litanies avec une voix plus ou moins juste, mais unanime

au moins ; cette tenue qui montre qu'on est encore habitué à l'église et à la prière, on sent que la foi est vivante au milieu de ce peuple en retard, que la religion n'est pas morte ici, et que Rome sait vraiment profiter pour elle-même des trésors qu'elle envoie jusqu'au bout du monde. N'aurais-je vu que cela à Rome, ce serait déjà beaucoup ; j'aurais vu un vrai peuple chrétien ; la chose est rare dans notre siècle, et surtout dans notre pays.

M. Doria vous aura dit que je lui avais écrit il y a huit jours, c'était autant pour vous que pour lui. Je lui disais, entre autres choses, qu'on accuse ici les Français, le clergé français surtout, de rigorisme dans les doctrines ; rien n'est plus vrai ; et cela est vrai surtout dans la Morale ; nous avons un professeur qui joint à la science des auteurs et des principes, celle de la plus grande expérience et du plus actif ministère. Il accuse à tout instant, et avec tout le fiel dont il est capable, toute notre théologie morale française d'avoir gardé du jansénisme et de la noirceur, de quoi effrayer tout le peuple et l'écarter de l'Église. Il exagère assurément, pour nous mieux faire voir ; mais lorsque je compare ses solutions et son enseignement à ceux qui se donnent chez nous, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vu et par ce qu'en disent tous nos confrères, ce sont deux choses différentes sur plus d'un point.

Nous attendons d'ici à peu de jours le père de M. Gossin ; son fils, dont la bourse se faisait justement fort plate, devient lui-même un peu fou dans l'attente de cet heureux événement qui doit, dit-il, remonter ses finances.

M. Martignon est toujours là, courant de côté et d'autre pour tâcher d'attraper un bon renseignement sur son affaire de Saint-Louis, échouant toujours. Aussi, depuis quelque temps, il nous paraît assez triste et ne sachant guère que devenir. Sa santé paraît n'être ni pire ni meilleure.

Je m'aperçois que je m'habitue à voir les curiosités dont Rome est remplie. Déjà la vue de Pie IX nous est tout ordinaire ; on le rencontre souvent à la promenade ; il est pourtant toujours ce que Rome a de plus aimable et de plus

touchant à voir, et ce à quoi on ne devient jamais indifférent. Mais des tableaux, des statues, des antiquités, Rome en est toute pleine, et nos yeux ne trouvent même plus de surprise dans tout ce que nous rencontrons ici. Que ne puis je vous faire voir une fois tant de grandes choses que nous pouvons contempler tant de fois, et pour lesquelles nous ne nous dérangeons même plus !

Un souvenir précieux pourtant que nous visitons il n'y a pas longtemps, c'est, dans l'ancien palais du sénateur Pudens, la première chambre et le premier autel de Rome où S. Pierre offrait la Sainte Eucharistie devant l'assemblée des chrétiens ; puis la maison et une foule de souvenirs de S. Grégoire-le-Grand ; ailleurs, à Sainte Croix de Jérusalem, un des clous sacrés, deux épines de la couronne du Sauveur, une grande pièce de la vraie Croix, le titre qui fut attaché à cette même croix, le doigt que S. Thomas, apôtre, mit dans le côté de Notre-Seigneur, et une foule d'objets de piété, d'art, et d'antiquités, dont une de nos églises serait glorieuse comme d'un trésor si elle en possédait un seul. Vous voyez, Monsieur le Curé, que nos yeux ne se contentent pas des spectacles vulgaires, mais ne contemplent que des choses royales, ou plutôt des choses saintes ; puisse-t-il m'en rester quelque chose !

On voit partout, dans la ville, d'immenses groupes de Belges que leur figure flamande et leur casquette font reconnaître facilement ; ils viennent se faire zouaves pontificaux ; aussi, les soldats français affectent-ils de les regarder avec beaucoup de mépris, car ce sont deux classes d'hommes qui ne se fréquentent ni ne s'aiment guère ; leurs rixes, m'a-t-on dit, sont la cause qu'il n'y a pas de zouaves à Rome. On ne parle plus, depuis quelques semaines, que de révolution et de révolutionnaires ; il est vrai que les rues sont fort paisibles et que rien n'annonce de danger, sinon peut-être de nombreuses patrouilles tant de Français que de Suisses qu'on voit parcourir dans tous les sens la Ville Éternelle.

Je me réjouis à la pensée d'assister bientôt aux belles solennités de la Semaine Sainte à Saint-Pierre et au

Vatican ; nous aurons vacances pour ce moment, et ce ne sera pas un malheur, car nos cours se suivent de si près et sont tellement remplis, qu'on a par moments bien du mal à les suivre ; c'est du reste un plaisir de voir combien tout le Séminaire Français est livré au travail : il a sous ce rapport bonne réputation, je crois. Nous aurons, pendant cette grande et pieuse semaine, repos et jouissance ; croyez bien, Monsieur le Curé, que le représentant d'Orrouy à Rome n'oubliera, pendant ces jours, ni son pays, ni son pasteur, ni le troupeau qui reste autour de ce pasteur.

Veillez faire part de mon respectueux hommage aux excellentes personnes du château.

Je n'oublie pas M. et M^{me} Boulenger, je leur souhaite toujours une excellente santé et je les embrasse aujourd'hui comme l'enfant de leur maison.

Agréez, Monsieur le Curé, le respectueux et tendre hommage de votre enfant très soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXI

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 4 avril 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ma lettre est vraiment bien heureuse de partir pour ce lointain et cher pays, et je ne me console de rester en exil, qu'en pensant qu'elle arrivera juste à propos pour me représenter au jour de la St-Jules, et rappeler à la famille, assemblée sans doute par les vacances, qu'elle n'est pas au complet et qu'un de ses membres soupire loin d'elle ; puisse-t-elle vous trouver, vous, l'abbé Gossier et François, réunis, prêts à partir pour quelque promenade par laquelle on fêtera notre Saint de prédilection ! J'ai même voulu joindre

ma fleur au bouquet ; c'est pourquoi j'ai très à propos retrouvé deux ou trois feuilles des roses qui poussèrent à Subiaco sur les épines où S. Benoît s'est roulé ; pour compléter, j'y joins deux petites fleurs jaunes cueillies au Colisée, à quelques pas au-dessus du coin où Benoît Labre se tenait en oraison. Que ces deux Benoît et que le Saint du douze avril vous protègent, vous rendent tout ce que je vous dois, et vous bénissent tous ensemble ! Quant à mon bouquet microscopique, qu'il vous dise tout ce qu'il voudra, ce sera vrai pourvu que ce soit bon, filial et respectueux.

Voilà une grande semaine passée ; je ne saurais par où commencer, s'il fallait vous en faire le détail ; n'avions-nous pas toutes les splendeurs réunies, lorsque nous voyions, par exemple, le Vendredi-Saint, Pie IX, dépouillé de tous ses ornements, adorer la Vraie Croix, dont une grande pièce était devant nous ; et cela pendant que les voix de la chapelle papale, c'est-à-dire des voix comme on n'en entend nulle part ailleurs, chantaient du Palestrina ; et le tout dans la chapelle Sixtine où étaient réunis vingt-cinq ou trente cardinaux, avec toutes les grandeurs diplomatiques, militaires et royales : M. de Montebello, M. de Sartiges, le comte de Flandre et la reine de Saxe, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, etc., et devant vingt ou vingt-cinq grandes fresques de Michel-Ange, son immense tableau du Jugement dernier, où il a mis des papes et des cardinaux en enfer, occupant le fond ? Mais ce que j'ai vu de plus beau, c'est bien la grande bénédiction donnée par le Saint-Père, le jour de Pâques, du haut du balcon de Saint-Pierre. Figurez-vous l'immense place de Saint-Pierre capable de contenir toute une grande population, et cette place toute pleine de soldats, de laïques, d'ecclésiastiques, de Français, d'Italiens, d'Anglais ; les terrasses de Saint-Pierre sont couvertes de monde, les balcons, les fenêtres, les plates-formes des maisons, tout est plein ; on aperçoit même, à une petite distance, une colline sur le sommet de laquelle se sont groupées des centaines de spectateurs, friands d'admirer, avec le charme du lointain, le coup d'œil. Tout à coup on

aperçoit la tiare, puis la tête, puis Pie IX tout entier, vêtu d'or, porté sur la *Sedia* ; une immense clameur s'élève du milieu de la foule qui agite mouchoirs et chapeaux et qui crie à perdre haleine : Vive Pie IX, Pontife et Roi ! J'ai entendu une bonne dame qui, à mes côtés, a crié plus de cinquante fois, même pendant les silences, avec un enthousiasme comique : *Viva il Papa Re !* D'ailleurs, nous étions bien heureux, nous autres, de constater que les deux tiers de ces cris sont français. Tout à coup, le Saint-Père fait un mouvement, tout le monde tombe à genoux ; Pie IX lit d'une voix claire et distincte une longue formule de bénédiction, puis, il se lève debout sur le bord de la *Sedia*, et là, dominant toute cette immense population, suspendu en quelque sorte en dehors de l'édifice et paraissant tout prêt à s'envoler, il lève la tête vers le ciel, étend vers son peuple ses deux bras tout grands ouverts, et les ramenant sur sa poitrine avec un geste que rien ne peut décrire, il bénit toute cette grande foule et remplit cette immensité de sa grande et forte voix, qui, dans un autre sens, remplit toute la terre. Au moment où il finit, le canon retentit au fort Saint-Ange, toutes les cloches se mettent en volée, pendant que le peuple recommence ses cris et ses signaux, étend les bras vers le bienheureux balcon où Pie IX reste encore quelques instants, et semble chercher à sauter jusqu'à ses pieds. Jamais, jamais, je n'ai vu de spectacle aussi émouvant, on est écrasé par la majesté de cette scène ; dans d'autres occasions, il y a toujours quelques Anglais qui refusent de se mettre à genoux, ou même d'ôter leur chapeau ; ici, tout le monde est écrasé et on ne se possède plus. Je vois encore une de ces familles italiennes paysannes, pittoresquement vêtue, qui, après au moins vingt minutes, se tournait encore vers le balcon, la bouche toute grande ouverte, pendant que le plus âgé, regardant toujours l'endroit où le Saint-Père s'était montré, agitait de bas en haut sans cesse et sans autre préoccupation son immense chapeau.

Le Jeudi-Saint, c'était une scène d'un autre genre ; le peuple s'était entassé au-dessus de Saint Pierre dans une

vaste salle où trois ou quatre maisons pourraient danser en rond sans se cogner au mur ; nous y étions si serrés, que nos chapeaux étaient aplatis et qu'il n'y avait pas entre tous nos ventres un interstice de deux doigts. Treize prêtres viennent prendre place à une grande table dressée au milieu. Le Saint-Père arrive après eux et se met à les servir. A force de coups de poing, de coude et de genou, j'étais parvenu tout auprès des convives. Je vois encore Pie IX, allant de l'un à l'autre, leur portant les assiettes pleines, leur versant à boire, disant un petit mot à chacun, et charmant toute l'assistance par cette figure souriante et paternelle qui ravit tout le monde ; pendant ce temps, nos convives avalent comme des gloutons le potage servi par cette main auguste, empochent et font ramasser tout le reste, les mets solides, le dessert, les bouteilles avec leur contenu, les verres, la vaisselle et jusqu'aux couverts d'argent, car on leur donne tout. Puis la foule se culbute, se bat, se prend au bec et aux cheveux pour s'arracher les fleurs qui couvrent la table. On sort, l'encombrement est au comble, les femmes crient et se meurent, les hommes rient, les soldats se mettent en quatre pour mettre ordre à tout.

Le Vendredi-Saint, autre spectacle encore ; pendant ces jours, un immense hospice est ouvert aux pèlerins pauvres ; une confrérie, fondée par S. Philippe de Néri, les reçoit, les héberge et les sert. Or, cette confrérie se compose de pieux laïques, de prêtres, de religieux, de magistrats, de dignitaires. Tous prennent un habit commun ; le public est admis, le Vendredi-Saint au soir, à les voir dans leurs fonctions. Nous voici dans une salle de l'hospice, on introduit une trentaine des pèlerins qui sont en très grand nombre ; nous reconnaissons, sous l'habit des confrères, un laïque des premiers placés auprès du Saint-Père, le Général des Dominicains, le cardinal Barnabo, qui du reste n'est pas le seul. Les pèlerins sont assis ; je m'étais fixé derrière l'épaule du Cardinal à deux genoux sur le carreau devant son homme. Le pèlerin ôte sa chaussure de paysan italien, c'est-à-dire un morceau de cuir assujetti sous le pied par

des ficelles, puis un vrai fagot de chiffons immondes aussi ficelés autour du pied et du mollet. Le pied n'ayant pas été autrement préparé à la cérémonie, vous devinez quels parfums s'en échappent ; on remplit un bassin d'eau tiède, le cardinal frotte à deux mains, puis essuie avec un linge et en même temps récite avec le patient *Pater, Ave, Credo* ; quand tout est fini, il baise ces deux pauvres pieds ; le tout se fait avec une simplicité qu'on ne connaît pas en France, même à Beauvais, où Monseigneur n'avait à laver qu'un pied rose et propre. Puis le souper : les mêmes confrères portent les assiettes aux pèlerins et les servent en tout. Avec quel appétit ces pauvres gens mangeaient ! J'en ai vu un engloutir avec délices deux énormes écuelles d'une soupe au vermicelle qu'il avait l'air de trouver irréprochable ; plusieurs buvaient trois ou quatre fois avant, pendant et après le potage ; d'autres, ne sachant ce que c'est qu'une table où il y a plus d'un plat, se jetaient tout de suite sur le dessert. Les étrangers regardaient, les uns approuvant et admirant tout, les autres blâmant tout. J'entendais un Français qui, devant cette scène, parlait d'égalité et de fraternité ; voici une de ses phrases : *Après tout l'homme est ÉGAUX à l'homme !*

J'ai interrompu ma lettre pour aller, devinez où ? Au Vatican ! Il y avait audience du Saint-Père pour les seuls Français. Quelle scène touchante encore ! Je passe par-dessus l'illumination de tout Saint-Pierre et le feu d'artifice, pour vous dire un mot de cette audience. Nous voici dans une grande salle du Vatican, ecclésiastiques et laïques français, au nombre de trois ou quatre cents ; pas de femmes ; en attendant le Saint-Père, on se montre les célébrités : M. Freppel, M. de Rohan-Chabot, M. de Mortemar, M. Martinet, voire même M. Boulanger d'Amiens avec son immense voix et son grand vicaire, puis des croix de la Légion d'honneur, et tout un vrai choix d'hommes de fort bonne mine et de tournure distinguée.

Le Saint-Père arrive ; tout le monde est à genoux ; il se place devant un fauteuil sur une petite estrade d'où tout le

monde le voit, il nous fait lever et faire cercle. M. de Rohan-Chabot s'avance, accompagné d'un autre monsieur de bonne figure ; il tient un papier sur lequel on voit de nombreuses signatures ; il fait la génuflexion et se met à lire tout en tremblant et avec la plus grande émotion, sur ce petit ton français un peu raide, militaire, mais simple, convaincu, pas emphatique, à lire donc une adresse qui m'a paru fort touchante et significative, et qu'on interrompait par des bravos à chaque endroit plus saillant. En voici deux ou trois idées, je ne mets que ce dont je suis sûr.

« Très Saint-Père, la France, dont nous sommes fiers d'être les enfants, a toujours compté parmi ses titres de gloire les plus chers, celui de fille aînée de l'Eglise. Elle s'est toujours distinguée par son attachement filial pour le Saint-Siège, et ses fautes ont été expiées par de grandes infortunes. Maintenant plus que jamais, elle comprend que sa gloire et sa prospérité sont liées à celles de l'Eglise et au maintien du pouvoir temporel, source de bonheur, de consolation et de vraie liberté. Aussi, les sympathies de nos Chambres n'ont été que le faible écho de nos sentiments catholiques (bravos et applaudissements qui se terminent par d'immenses : Vive Pie IX ! J'entends encore la voix de M. Boulenger faisant trembler les vitres de la salle.) C'est pourquoi, au nom de tous les Français, nous venons ici devant Dieu, devant Jésus-Christ dont vous êtes le Vicaire, protester qu'il y aura toujours autour de votre trône des Français pour le défendre, et proclamer, du fond de notre cœur, votre royauté temporelle ; les siècles l'ont faite et ils ont bien fait. (C'est vrai ! c'est vrai ! un tonnerre d'applaudissements. Vive Pie IX, Pontife et Roi ! Le silence se rétablit, une voix se remet à crier : Vive Pie IX, Pontife et Roi ! L'enthousiasme recommence, tout le monde est en larmes, les gens du pape s'essuyent les yeux, le Saint-Père baisse la tête et paraît dans la plus grande émotion.) Qu'il nous soit permis, après les touchantes solennités dont nous venons d'être les témoins et dont nous ne perdrons jamais le souvenir, d'offrir à Votre Sainteté le témoignage de notre

fidélité, de notre attachement, comme consolation dans ses douleurs ; il ne nous reste plus qu'à vous présenter nos vœux pour la tranquillité de ce règne déjà traversé par tant d'épreuves ; nous prions Dieu de vous maintenir pendant de longues années encore sur ce trône si attaqué, et de vous conserver cette couronne dont nous voudrions arracher les épines au prix de notre sang. »

Le discours fini, et il était temps, car je voyais le moment où la parole manquerait à M. de Rohan, le digne homme se retire simplement dans la foule en essuyant ses yeux. Le Saint-Père répond avec ce charmant embarras qui l'embrouille dans chaque phrase lorsqu'il parle français.

« Les jours de Pâques sont toujours pour moi une source de joie, et de consolation à cause des grandes choses qui se passent ; mais cette année ils le sont plus encore, puisque vous êtes ici et vous êtes pour moi le sujet d'une grande consolation (il s'arrête un moment et baisse la tête avec une petite moue causée par l'émotion ; rien ne décrit ces petits mouvements.) Depuis vingt années que je suis ici par la grâce de Dieu, les Français m'ont toujours donné bien de la consolation ; la France m'a prêté force et appui, j'en ai toujours reçu les marques d'un amour filial et d'une bienveillance continuée ; j'ai toujours eu autour de moi de nobles cœurs pour me protéger. Autrefois, j'ai été hors de Rome, parce que j'y suis été obligé ; eh bien ! un ambassadeur français était auprès de moi jusqu'au dernier moment pour couvrir comme ça le départ même, afin qu'on puisse y rien comprendre. Quand j'ai été rentré, j'ai vu à cheval à côté de ma voiture un général français qui est aujourd'hui maréchal de France. Oui, j'ai dit avec un grand plaisir au fond de mon cœur, la France m'a toujours protégé et consolé dans mes besoins, et ce ne sont pas seulement les Français, mais c'est le gouvernement lui-même, dans ces derniers temps, et ses représentants ici, qui m'ont toujours donné beaucoup de consolation, et j'espère que ce pouvoir me sera conservé, car on comprend que ce pouvoir temporel

est absolument nécessaire pour ma juridiction spirituelle; il faut que je sois libre : les révolutionnaires et les incroyables font des efforts pour me le ravir, mais moi, je ne puis pas laisser prendre le dépôt qui m'a été confié. Jé l'ai déjà dit bien des fois, moi je ne tiens ni à être roi, ni à être rien, mais puisque Dieu m'y a mis, je dois être fidèle à mon devoir, et j'espère que dans les temps futurs, je pourrai exercer ici encore ma juridiction, car, jé le dirai par un mot italien : Dieu le veut (et il dit un mot italien que je n'ai pas entendu et qui signifie : la parole de Dieu ne s'efface pas). — Et que vous dirai-je aujourd'hui ? Jé vous dirai ce que j'ai vu tout à l'heure à la messe que jé viens d'écouter, que les apôtres, privés du maître, étaient embarrassés. Jésus-Christ vient avec eux, pour les consoler et leur faire courage, et il leur dit : *Pax Vobis !* Moi aussi, je vous dirai : *Pax vobis !* C'est le meilleur trésor ; elle peut venir de Dieu seul ; jé vous souhaite cette paix qui vient directement du ciel. Vous savez, c'est comme le père de famille : *Secura mens quasi jure convivium* ; il est au milieu du repas, au milieu de ses enfants. Ainsi afin que la paix soit avec vous, je vous souhaite que Dieu soit avec vous (une voix : « Et avec notre Saint-Père ! » Toutes les voix : « Oui, Vive Pie IX ! ») Il ajoute quelques mots : Jé le demanderai à Dieu, car il faut compter pas sur notre mérite, nous sommes indignes, mais sur sa miséricorde ; jé prierai pour la France, que Dieu la bénisse, pour l'Europe maintenant si bouleversée, pour cette misérable (il se reprend) pour cette malheureuse Italie travaillée par tant de partis ; et moi, au nom de Dieu, dont je suis, quoi qu'on en dise, le vicaire, je vous bénis tous afin qu'il vous bénisse. »

Je laisse à ces paroles les fautes et la prononciation, car elles ont non pas ici, mais dans sa bouche, quelque chose de naïf et d'embarrassé qui ravissait tout le monde. Il pourrait sembler, en lisant ceci, que les paroles du Saint-Père fussent endormantes ou froides ; c'était tout le contraire. Rien ne peut exprimer tout ce qu'il y avait de paternel, d'émouvant dans son émotion, dans son geste, dans sa noble et sainte

figure ; et combien sa parole avait bien vite trouvé le cœur de tous. On y voit en même temps la volonté puissante et forte du chef de l'Église en possession de la justice, affirmant que pour ce qui le regarde, il ne désire « Ni être roi, ni être rien, mais puisque Dieu l'y a mis, il y restera » ; le tout joint à des gestes et à un ton d'autorité proportionnés. Aussi, qu'on dise de Pie IX : il est mené, je ne comprends cette erreur qu'en remarquant à côté de cela sa grande bonté et tout ce qu'on voit en lui de simple et de paternel.

Il y a quelques jours, il passait dans un jardin public à pied, sa voiture à quelques pas derrière ; il ne manque pas un passant à bénir ; deux ou trois paysans, qu'il n'avait pas sans doute aperçus ou qui se croyaient oubliés, attendent à genoux sa bénédiction ; l'un d'eux, désespéré, s'écrie : *Santo Padre, la benedizione !* le Saint-Père se retourne, et leur donne en souriant une bénédiction toute spéciale.

Une autre fois, nous nous trouvons sur son passage, il nous bénit ; nous remarquons par où se dirige sa voiture, et, sortant de la ville, nous coupons au plus court et nous retrouvons à sa rencontre, tout seuls dans la campagne ; après nous avoir bénis de nouveau, il nous reconnaît, et alors il se met à rire, mais à rire de toute son âme et de toutes ses forces, au point qu'il en était tout rouge ; et cela, en faisant des deux mains un grand geste qui voulait dire : « Ah ! coquins, je vous reconnais, vous m'escamotez des indulgences ; mais si je vous les donne, c'est de bon cœur et à bon escient. »

Encore quelques mots du Samedi-Saint. Ce jour-là, après avoir assisté à deux baptêmes solennels près de Saint-Jean-de-Latran, à l'endroit même où Constantin fut baptisé, j'allais, tout près de là, faire sur les genoux l'ascension de l'escalier du Prétoire, la *Scala santa*, et baiser les quelques gouttes de sang que Notre-Seigneur y a laissé tomber et qu'on a recouvertes d'une petite plaque de cristal. Quel souvenir et quel bonheur de payer un peu mes dettes en priant devant ces grandes reliques pour ceux à qui je dois tant ! De là, je m'en vais au Colisée, où je fais un chemin de

croix que m'a demandé M. Catel pour mon ancienne maison ; cette intention comprend tous les élèves qui passent, qui passeront et qui sont passés par Saint-Lucien ; mais rien n'empêche de spécifier pour ceux qui sont de ma famille soit par le sang, soit par d'autres liens ; c'est là et ce jour-là que je cueille ces petites papillonacées jaunes. De là, au pied du Capitole, je vais boire à votre santé de l'eau miraculeuse qui coule au fond de la prison Mamertine. Que de choses d'une avant-midi ! Que ne pouvez-vous me rejoindre dans la promenade que je vous supposais prêt à faire au commencement de ma lettre ! Mais non, ne venez pas encore ; venez l'année prochaine et assistons ensemble à cette grande fête séculaire de Saint-Pierre qui se prépare ; voilà un spectacle unique dans une vie. Si on voit 1867, on ne verra pas 1967 ; si on voit Rome plus tard, on ne la verra peut-être pas triomphante, et surtout au déclin de la vie d'un pape saint et glorieux. Ne nous disons pas que, dans les âges futurs, nous verrons ou reverrons Rome tous ensemble, que la famille sacerdotale d'Orrouy se sera alors accrue de quelques membres ; voyons-la dans ses beaux jours et au plus vite, plus tard comme plus tard ; mais si, alors, quelques nouveaux enfants viennent grossir la famille, quelques autres pourraient bien manquer à l'appel, au moins quand il s'agira de faire voile pour ce pays.

On ne parle que de prophéties ; une religieuse, dont le confesseur est à Rome, aurait prédit des revers et un triomphe ; Pie IX aurait dit la même chose et de plus : « Dans un an ma grande fête, un an après ma messe de *Requiem*. » Si vous alliez arriver pour le premier de ces deux événements, je bondirais d'allégresse comme les montagnes de l'*In Exitu* ; je ne bondirais pourtant pas bien haut, car Rome est trop favorable à ma santé, et puis ce climat nous rend lourds et pesants ; je ne pourrai certainement pas vous suivre dans nos courses aux prochaines vacances ; nous marcherons derrière, nous deux François ; il est vrai qu'il va être de beaucoup le plus robuste de la bande. Je marcherai seul alors.

Nous commençons à cuire dans notre jus ; aussi, jour et nuit les puces me dévorent, beaucoup plus que le zèle de la maison de Dieu, et mon temps est très agréablement partagé entre les plaisirs de l'étude et ceux de la chasse ; je ne parle pas de ceux du sommeil, ce ne sont plus des plaisirs, tant ces ennemies du genre humain l'interrompent et le rendent insupportable.

Le papa Gossin scra rentré quand on revicndra au Séminaire de Beauvais, ou ne tardera guère ; j'ai reçu par lui quatorze lettres du Séminaire ; j'aurais bien mauvaise mine et mauvais sens de me prévaloir de rien, mais encore dois-je vous dire que je suis le seul qui en ait reçu autant, afin de vous prouver combien étaient fondées certaines assertions d'un directeur du Séminaire au sujet de mes rapports avec mes confrères. L'abbé Gossier distribuera mes réponses, elles sont déjà parties, hier dès le matin, avec le digne homme ; c'est à lui-même que j'aurais dû faire la plus longue lettre, c'est à lui que je fais la plus courte ; je lui en dis mes raisons, et il sait comprendre lui-même que je lui écris en même temps qu'à vous, et que j'en use avec lui en frère.

Je présente tout ce que j'ai de plus respectueux à M^{me} de Suzenet ; je n'ai pas de respects pour François, mais bien quelque chose de très affectueux ; j'ai les deux choses pour M. et M^{me} Boulenger ; j'embrasse fraternellement notre soldat de papier mâché qui n'est guère aussi hardi caporal que moi ; je le prie de faire mes compliments à son oncle et sa tante.

Agréez, Monsieur le Curé, les respectueux hommages de votre fils très affectueusement soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXII

A M. l'abbé Catel

Rome, 24 avril 1866.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Nous avons rempli avec plaisir, avec bonheur, les pieuses commissions que vous nous donniez, et nous espérons les remplir encore plus d'une fois. Nous sommes trop reconnaissants à Saint-Lucien de l'immense bienfait que nous y avons reçu, pour oublier que nous sommes ici les représentants d'une famille, et que cette famille a droit à une grande portion de nos prières, si elles valent tant soit peu.

Nous sommes ici tout près de la porte du ciel ; si je savais mieux m'y faire entendre, assurément les premiers cris que je pousserais seraient pour demander au concierge de nombreuses permissions d'entrer pour mes frères, et pour obtenir à la maison à laquelle je dois tant, des hôtes un peu meilleurs que moi.

Vous avez bien raison d'envier notre sort, Monsieur le Supérieur ; nous avons senti, mieux que jamais, pendant le grand jour de Pâques, combien il est précieux, si nous savons en profiter sous tous les rapports. Vous le partagerez encore quelque jour, j'en suis sûr, car vous dites qu'il ne faudrait pas vous en défier ; or, nous vous en défiions tous quatre, et je vous en défie de toutes mes forces ; pas pour cette année cependant, il vaut mieux se réserver pour l'an prochain, à la grande fête séculaire de S. Pierre. Voilà certes une circonstance unique dans une vie ; et puis, au déclin de Pie IX, après peut-être ou avant quelque secousse, quelle aubaine à saisir au passage !

Tout le monde nous accable de prophéties ; une stigmatisée de Naples a déclaré ceci, une religieuse de Rome a annoncé cela, une sainte femme d'ailleurs a dit

autre chose, le Saint Père a dit lui-même : « Dans quelques mois du sang, l'an prochain la fête de S. Pierre, un an après ma messe de *Requiem!* » Puis des commentaires ! Des récits qui se mêlent, qui se complètent, qui se détruisent ! Des prophéties qui se contredisent ! Quel plaisir !

Pour moi, quand je pense à tout ce qu'il me sera donné peut-être de voir ici, je voudrais que toute la France accourût à Rome, ou du moins certaines parties de la France qui me sont chères à bien des titres.

Vous aurez sans doute appris par M. Gossin tout ce qu'il a et que nous avons vu aux jours de Pâques ; je n'ai donc besoin de rien répéter là-dessus, si ce n'est que quiconque n'a pas vu la grande bénédiction donnée du haut du balcon de Saint Pierre, n'a jamais vu de spectacle émouvant ni de scène où l'Église catholique montre un rayon de sa beauté. Mais M. Gossin est parti avant ce qu'il y avait de plus intéressant : l'audience des Français devant Pie IX, le mardi de Pâques. Vous en avez lu le récit, je pense, dans *Le Monde* ; je ne sais ce qu'il en a dit, mais il ment, s'il ne dit pas que tout le monde était en larmes au discours du Saint-Père, et que tous ceux qui lui veulent du mal lui voudraient du bien, s'ils avaient assisté à une scène aussi touchante et entendu d'aussi belles paroles.

On me parle de la bonne conduite de mon frère ; j'y crois, et je confesse qu'après tout, il ne fait que retracer mes vertus ; vous voyez qu'il pourra encore retracer mon humilité. Je ne souhaite pourtant pas qu'il soit sage à la façon des bûches qui ne se remuent pas, parce qu'elles ne savent pas le faire. Dieu veuille qu'il aille bien sous tous rapports. Je suis du reste un peu inquiet de n'avoir reçu depuis longtemps aucune nouvelle de lui ou de nos parents. Agréez, Monsieur le Supérieur, le respectueux hommage d'un fils toujours reconnaissant et soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXIII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 12 juin 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici devenu bien négligent ! Non pourtant, car j'attendais de jour en jour quelque nouvelle d'Orrouy ; je m'aperçois bien qu'il ne faut pas plus de six mois à un exilé pour être complètement mis au panier des choses oubliées ; c'est de quoi je ne me consolerais pas, encore que je sois à la source des consolations.

J'ai reçu les ordres mineurs à la Trinité, et je suis inexcusable de ne pas vous l'avoir écrit d'avance. J'ai eu l'honneur de passer mon examen d'ordination devant le Père Perrone⁽¹⁾, qui m'a interrogé tout le temps lui-même, vu qu'il ouvrait, comme président, la liste des examinateurs, et moi, en vertu de mon nom, la liste des examinés. Je vous dirai plus tard combien il est vieux, rabougri et brave homme, jetant des exclamations de bonheur au moindre mot de réponse qu'on lui fait.

La chaleur, pour nous autres, enfants des neiges du Nord, devient insupportable ; pas un souffle, soleil de feu, chambres étroites et mal faites où l'on grille, petits animaux rouges qui nous dévorent tout vifs : cela rend la vie bien amère, et la rendrait impossible, si l'on n'avait pour se rafraîchir le cerveau, le souvenir des beaux jours qu'on a passés et l'espérance de ceux qu'on passera sous un ciel plus doux que ce beau ciel d'Italie. Nous dormons tout le jour, on travaille un peu sur le soir, et l'examen approchant, il faudra bien prendre un peu sur la nuit.

J'étais, il y a quelques instants, c'est-à-dire à la tombée

1. Alors professeur de théologie au Collège Romain.

du jour, sur une haute terrasse qui sert de toit au Séminaire et de lieu de récréation aux séminaristes ; vraiment le point de vue à ce moment est magnifique ; Saint-Pierre se dresse à l'extrémité de la ville, comme un rocher au milieu d'un monde de croix qui surmontent les églises rangées à son ombre ; on aperçoit au loin le clocher blanc et à jour de Saint-Paul-hors-les-murs ; voici le Panthéon tout noirci par le temps et les soucis, voici Saint-Laurent-hors-les-murs où Pie IX a marqué la place de son tombeau, voici Sainte-Agnès sur le Lupanar où elle fut exposée ; voici le Janicule où j'ai vu le trou de la croix de S. Pierre, la montagne du Tasse où il a médité ses vers, la tour bâtie sur l'emplacement de celle où Néron chantait tandis qu'on brûlait Rome ; un palais nous cache le Capitole, dont on ne voit que la statue de marbre blanc qui le domine une croix à la main ; on devine derrière lui le Colisée, le Forum et Saint-Jean-de-Latran ; voici le Monte-Mario au-dessus duquel on croit voir encore le *Labarum* apparaître pour annoncer des victoires à l'Église ; dans la même direction, le S. Michel en bronze qui domine le fort Saint-Ange, fait sur l'horizon tout rougi par le soleil couchant le plus étrange effet ; ses ailes noires sont déployées comme s'il prenait son vol, et on dirait que sa lance s'échappe de ses mains pour aller frapper quelqu'un des soldats français qui logent dans le fort, et qui représentent assez bien l'antagoniste de S. Michel ; on dirait assez l'ange de l'Apocalypse qui va combattre pour l'Église ; puis, derrière, ce sont les montagnes, ... et derrière ces montagnes, il me semble apercevoir au loin une vallée, un clocher de la fin de la période romane avec une église d'autre époque, un cimetière avec quelques tombes dont les habitants me sont trop bien connus, un presbytère tout neuf, un jardin avec bosquet où quelqu'un travaille pendant qu'un ecclésiastique y récite son bréviaire ; un chien blanc poursuit les oiseaux.

Vous voyez qu'après avoir séché ou fondu tout le jour, nous trouvons encore un instant pour rappeler nos souvenirs de jeunesse. Pendant qu'on rêve ainsi, une cloche se fait

entendre, puis une autre, puis une autre, et voilà qu'en un instant toute la ville est remplie de cette musique triste et douce qui n'en diminue pas le caractère chrétien.

Mais je retourne au jardin du presbytère d'Orrouy et, sur ma route, je voudrais faire un formidable bouquet de *Marguerites* de toute couleur et de tout pays, pour en faire hommage à Madame Boulenger à l'occasion de la fête du dix avril. Mon bouquet arrive bien un peu tard, mais il faut accuser de tout la poste et les commissionnaires ; et M^{me} Boulenger, en recevant ma toute petite fleur du Colisée, voudra bien penser que, si je lui envoie peu et tard, je lui souhaite beaucoup et depuis longtemps. Je l'embrasse donc deux fois pour une aujourd'hui. M. Boulenger sait bien aussi qu'il me faudrait du temps et de rudes distractions pour oublier de penser à lui.

J'écrivais à M. Doria il y a huit jours, pour lui parler un peu de nos études, comme il me l'avait demandé. Une des choses dont je lui parlais et qui vous intéresserait, je pense, plus que lui qui n'est pas confesseur, c'est la douceur de la morale comme on nous l'enseigne ; aussi ne puis-je m'empêcher de revenir un peu avec vous sur ce chapitre. Je me souviens de vous avoir entendu dire quelquefois qu'il était impossible d'appliquer toujours, dans le ministère par exemple de la confession, de l'admission des jeunes gens aux sacrements, etc., les rigidités des Grands-vicaires, ou celles qu'on reçoit au Séminaire des professeurs qui n'ont jamais exercé. J'ai été tout à fait frappé d'entendre ici absolument la même chose et tous les jours ; cette remarque me prouve qu'un bon jugement suffit pour trouver le vrai dans tout cela, et que, pour avoir les idées romaines, il n'est pas besoin d'exiger, au catéchisme, au confessionnal et dans le ministère, plus qu'on n'exige à Rome même. Nous avons le professeur de Morale à la fois le plus *érudit* et le plus *expérimenté* qu'on puisse désirer. A ses yeux, les théologiens français sont tous un peu jansénistes ; il faut l'entendre reprocher à nos auteurs et docteurs d'écarter les gens de l'Église, en rendant la religion impossible ; il substitue à tout cela des principes solides

mais larges, et ouverts, nous dit-il souvent, comme les deux bras de la croix ; il les prouve, non pas en traduisant Bouvier mot par mot, mais en lisant et expliquant S. Thomas ; il les raisonne, les discute, et nous prouve tous les jours que la classe est donnée à un professeur non pas pour gagner six cents francs et sa nourriture en *empêchant* les élèves de travailler pendant l'heure qu'il *passé* avec eux, et en les empêchant de prendre goût au travail, mais bien pour les instruire et les préparer à la vie et au travail. Jamais je n'ai vu un cours aussi intéressant par les remarques vraies, les exemples pratiques et les observations naturelles ; aussi solide par les preuves, et aussi rempli de cette simplicité qui met l'Évangile à la portée de toutes les âmes, et qu'on a si grand tort d'ôter à la morale.

On ne parle que de guerre ; Rome est si calme, qu'on ne la dirait guère enclavée dans le royaume d'Italie. On ne s'aperçoit des troubles extérieurs qu'au manque de pièces monétaires qui, au moment où elles sont frappées, passent, dit-on, immédiatement en Piémont par les soins des révolutionnaires. Aussi le peuple, n'ayant plus de petite monnaie, se presse autour de la banque pour le change : ce matin même, une immense queue dont un bout était à la porte du banquier du Pape et l'autre devant le Collège Romain, attendait tranquillement pour faire provision de baïoques ; depuis quelques jours c'est la même chose, on ne refuse personne, et le Saint-Père suffit à tout et à tous. On se demande si la multiplication ne se fait pas dans sa caisse, car tous les jours on annonce qu'il n'a plus le sou. Il a du reste dans son palais plus d'une pierre précieuse dont il pourrait faire des sous, et dans ses musées plus d'une œuvre d'art, comme l'Apollon et la Transfiguration, qui vaut bien des provinces.

On sonne, adieu ! Mon respectueux hommage à M^{me} de Suzenet.

Agréé, Monsieur le Curé, le respectueux attachement de votre élève soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXIV

A M. l'abbé Boulenger

Meudon, 18 octobre 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Dans toutes mes courses de vacances, j'ai rencontré deux confrères de Rome. M. de Bretenières est venu à Meudon pour me voir, mais voyez l'aventure ! La porte de notre cour est dure à la détente, il la secoue ; je me trouvais dans la cour même avec mon père à qui je dis : « Voici quelqu'un. » Mon père répond : « C'est un passant qui lit une affiche collée près de la porte ! » Le quelqu'un, voyant que la porte résiste, s'en va, et j'apprends un peu après qu'un grand abbé maigre est venu pour me voir ; les missionnaires m'ont bien dit que c'était lui ⁽¹⁾. Son frère et les huit autres sont de vrais martyrs ; on a chanté un *Te Deum* pour eux et on ne prie pas pour leur âme.

Mes cahiers de Droit canonique sont à Beauvais, et l'abbé Gossier m'écrit que le souvenir que vous avez de les avoir mis dans un tiroir pour m'attendre, doit être bien vague, comme vous le dites. Ils m'arriveront par quelqu'un de mes compagnons de voyage.

Je ne sais pas encore quel jour nous partirons ; on parle de quarantaine par la Méditerranée, d'inondations interrompant la voie par le Mont-Cenis ; le Supérieur du Séminaire Français est reparti par l'Est, de Paris à Mulhouse, à Bâle, à Milan, Bologne et Ancône ; il nous conseille la même voie ; elle n'est pas considérablement plus coûteuse ; il est donc probable que nous la prendrons, peut-être d'aujourd'hui en huit jours, peut-être plus tôt encore selon que M. le Supérieur va décider. Je vous fais donc en ce moment mes adieux

1. La famille de J.-B. Aubry habitait alors à Meudon, en face de la maison de campagne du Séminaire des Missions Étrangères.

sous condition ; il est possible que ma première lettre soit datée de Rome, mais les distances n'y font rien, et je vous ai déjà dit qu'on voit aussi bien Orrouy du haut des terrasses du Séminaire Français que de celle du château de Meudon.

J'embrasse donc, une dernière fois pour la France, M. et M^{me} Boulenger, et vous prie d'agrèer encore une fois mon respectueux et filial attachement dont l'expression vous viendra peut-être de plus loin, mais jamais d'un cœur plus reconnaissant.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXV

A M. l'Abbé Boulenger

Meudon, 23 octobre 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Singulière nouvelle ! je reçois à l'instant une lettre de M. Marthe, par laquelle il m'apprend, sans autre commentaire, qu'il ne faut plus penser à retourner à Rome pour le moment ; un de nos directeurs lui en donne avis hier. Je suppose que les Jésuites commencent à lever le pied, et que voilà le motif de la déconfiture. M. le Supérieur ne me dit rien de plus, sinon qu'il reçoit en même temps de Vienne une lettre du Père Schrader et d'ailleurs une autre du Père Ramière, lui conseillant de nous emballer pour Insprück, c'est le parti qu'il prend ; je n'ai pas besoin de vous dire que je suis désolé de ce contre-temps. Mais ne pleurons pas nos malheurs, pleurons ceux de l'Eglise que cette décision suppose en grand danger, non pas de périr, mais d'être secouée par les serviteurs et les envoyés du démon.

Notre voyage était décidé par Bâle, la Suisse et Milan ; il faut tout changer, et à quand le départ ? Que vais-je faire ?

Je grille de recevoir d'autres nouvelles. Quel malheur ! quel malheur ! et pour ce pauvre Saint-Père et pour ce pauvre clergé romain si paisible à l'ombre du Vatican, et pour nous, et pour les victimes, et pour les coupables et pour les *complices*, qui sont assurément les plus méchants, étant les plus hypocrites et les plus puissants.

Je vous donnerai avis de tout ce que j'apprendrai et des décisions qui vont se prendre.

J'ai reçu votre lettre hier soir ; merci des aimables choses que vous me dites, je ne manquerai pas au rendez-vous de chaque jour à *Prime*. J'ai reconnu dans cette lettre votre cœur ; vos conseils seront toujours pour moi les premiers et les plus chers.

Quant au livre dont vous me parlez, mes impressions ont été absolument les vôtres (sur le livre de Nicolas : *Mémoires d'un père sur la vie et la mort de son fils*). Quelle admirable et sainte famille ! La vie de ce jeune homme angélique n'a rien de prodigieux ni d'extraordinaire, mais qu'elle est belle ! et qu'une âme aussi chrétienne au milieu d'un siècle comme le nôtre fait regretter les siècles passés où toutes les familles chrétiennes étaient comme celle-là ! C'est une perle au milieu du fumier, tant cette maison respire l'innocence et la paix. Je n'avais pas encore lu de livre qui donnât un aussi beau tableau du bonheur d'une famille chrétienne, autant de goût pour la vertu et de désir d'être à Dieu ; c'est un vrai livre de piété et des plus propres à la donner. Je vois encore ce père causant piété et vocation avec ses enfants, et leur servant de directeur spirituel ; cette sainte famille *réchauffant*, par sa piété, l'église déserte de ce petit village qui est à deux lieues d'ici, et la dernière décision de ce jeune homme ; voilà les trois souvenirs que je crois les plus touchants de ce livre, et qui me le font trouver admirable.

Voilà le papier blanc qui se noircit ; j'avais résolu de vous parler un peu de moi-même, de ce que j'éprouvais depuis mon sous-diaconat et de ce que j'ai éprouvé pendant les deux mois de vacances qui l'ont précédé : c'est pour plus

tard, j'ai d'ailleurs le sang tout troublé et la tête toute remuée de ce que je viens d'apprendre. — A bientôt.

Agréez, Monsieur le Curé, le respectueux hommage de votre élève très filialement affectionné,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXVI

A M. l'abbé Boulenger

Meudon, 28 octobre 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Voici l'heure bien avancée, je viens de mettre la dernière main à mes préparatifs de voyage, c'est-à-dire de coller sur ma malle une adresse portant mon nom suivi de celui du Séminaire Français à Rome ; il ne me reste donc plus qu'à vous écrire deux mots pour vous dire que la question romaine est tranchée pour nous et que MM. Beaudet, de Mairville et moi, partons pour la Ville Éternelle ! M. Billa (1) garde son neveu, pour lequel il a peur.

C'est un peu tout le monde qui a contribué à rétablir ainsi nos affaires. Monseigneur a dit : « La position est alarmante en effet, mais il n'est jusqu'à présent rien arrivé que ce qu'on a prévu ; les Jésuites ouvrent leurs cours, donc ils demandent leurs élèves ; il n'y a, de plus, aucun danger pour nous. » — J'arrive, il y a quelques heures, de Beauvais où j'étais allé, parce que je ne pouvais plus vivre dans une pareille anxiété. Enfin, nous partons demain, lundi, à 8 heures du soir, en wagon de première classe, jusqu'à Milan, par Strasbourg, Bâle et la Suisse ; après Milan, ce sera Bologne, Ancône, Lorette ; nous serons à Milan mercredi soir ; peut-être y ferons-nous la Toussaint, à moins qu'un train com-

1. Supérieur du petit Séminaire de Noyon.

mode puisse nous transporter pour la faire un peu plus loin. Chacun portera sa bourse et sera son propre économe.

Je ne saurais vous dire avec quelle impression de bonheur, avec quelle confusion de toutes sortes de sentiments, je me prépare à partir pour ce Lieu saint. Que l'Église a besoin des prières de ses enfants pour la protéger et de leur amour pour la consoler !

On n'a pas voulu nous dire par qui étaient venus les conseils donnés à M. le Supérieur de nous garder, mais j'ai reconnu M. Martignon, pessimiste et cédant à une impression passagère qui, en un moment, suffit à lui faire tout voir en noir et désespérer de tout. Je pense qu'il s'exagère les dangers ; je les crois nuls pour nous. Il est pourtant fort possible qu'après quelques mois nous soyons obligés de sortir, à cause du départ des Jésuites ; j'ai montré cette perspective à M. le Supérieur ; il a répondu que ce n'était pas ce doute qui l'arrêterait ; mais la seule pensée qui pût le faire hésiter, était celle d'un danger personnel pour nous ; que, ne croyant pas à ce danger, il nous autorisait à partir, mais que pourtant, si nous avions quelque appréhension, il nous laissait libres de rester. Et nous partons gais et gaillards, comme m'écrit M. de Maindreville (1).

..... Mes parents me chargent de compliments pour vous, pour M. et M^{me} Boulenger. Maman en particulier m'a recommandé de vous bien remercier du bon accueil qu'elle a reçu à Orrouy.

Je suis passé plusieurs fois devant Vaugirard, j'aurais voulu y voir François ; impossible soit de m'arrêter, soit de renverser l'obstacle de la règle.

Je vous écrirai d'ici à quelques jours ; en attendant, croyez bien que les mers ni les espaces ne m'empêcheront jamais d'être votre reconnaissant et respectueux enfant en N.-S J.-C.,

J.-B. AUBRY.

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, plus tard curé de St-Antoine de Compiègne.

LETTRE XXVII

A M. l'abbé Boulenger

Fluelen (Suisse), 30 octobre 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

C'est vraiment pittoresque de vous écrire de l'hôtel de la Croix-Rouge, à Fluelen, sur le bord du lac des Quatre-Cantons, dans le canton d'Uri, au pied d'immenses rochers du haut desquels on doit apercevoir la flèche d'Orrouy. Pour arriver là, nous avons pris le bateau sur le lac, à Lucerne, et nous avons vogué dans le plus pittoresque pays que j'aie jamais vu : montagnes gigantesques, les unes couvertes de neiges et de glaciers qui reluisent au soleil, les autres toutes chamarrées de verdure et des teintes de l'automne ; villages coquets, jetés de côté et d'autre dans les vallons, chalets semés sur tout le versant des montagnes ; je vous laisse à deviner le paysage. Il nous reste pour demain à franchir le Saint-Gothard. Pensez si nous nous promettons du plaisir ! Nous avons déjà vu, sur notre passage, la chapelle de Guillaume Tell, l'endroit où lui et ses complices firent, la nuit, leur serment solennel, etc., etc. Avant de souper, il y a une heure, nous étions allés à deux pas de notre hôtel, dans l'église de la paroisse, charmant petit clocher pointu qui fait auprès des montagnes l'effet d'un roitelet auprès d'une autruche ; nous y étions depuis un moment, quand arriva une bande de petits garçons et de petites filles, qui se mirent à faire la prière ; quelle singulière impression nous faisait à tous cette prière dite en allemand par le curé tour à tour et par toute sa petite famille, dans cette petite église si gentiment jouquée entre l'eau et la montagne ! Puis, le curé vient nous présenter l'eau bénite avec une longue branche de buis. A notre sortie, gamins et gaminés accourent, baisent leur main et nous la présentent à secouer, ce que nous ne man-

quons pas de faire avec une dignité toute proportionnée au respect qu'on nous porte. Enfin, nous voici à l'hôtel, lestés d'un dîner proportionné à notre appétit qui était formidable et pour lequel j'ai peur qu'on ne nous fasse un rude mémoire.

M. de Maindreville propose de nous fourrer tous trois ensemble dans un des trois lits dont est meublée notre chambre ; son projet va être solennellement discuté, après quoi nous nous livrerons aux douceurs du sommeil ; je vous invite donc pour demain à six heures et demie du matin à notre frugal déjeuner ; il aura l'inconvénient de rompre le jeûne de la vigile et l'honneur de nous préparer au Saint-Gothard ; vous passerez avec nous le Pont-du-diable, et de là nous gagnerons Milan et ne serons guère à Rome avant vendredi soir.

Avant de quitter Paris, lundi soir, j'y trouvais, au Saint-Esprit, une lettre par laquelle M. le Supérieur me disait que M. Martignon vient de lui écrire des nouvelles confidentielles de plus en plus alarmantes ; mais comme les Pères du Saint-Esprit me rassuraient complètement et de la part des Pères de Rome et de celle du Nonce de Paris, qui doit être informé, nous sommes partis sans souci ; sur toute la route on nous renouvelle les mêmes assurances, et nous ne faisons plus que rire de M. Martignon.

Adieu ! Les deux autres terminent chacun une lettre, j'en fais autant, et vous prie de dire à M. et à M^{me} Boulenger que, même dans un beau pays, on n'oublie pas ceux à qui l'on doit affection et souvenir.

Même en Suisse, on ne manque pas à son rendez-vous à *Prime*.

Agréez, Monsieur le Curé, le respectueux hommage de votre élève très filialement dévoué,

J.-B. AUBRY.

LÈTTRÉ XXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 10 décembre 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Le moment fatal approche toujours, rien pourtant, dans la Ville Éternelle, n'a changé de figure ; Rome est éternellement paisible ; et si quelque chose s'y modifie, c'est dans le sens de la confiance, moins les élégies de M. Martignon, qui continuent de nous pleuvoir drû comme grêle. Les couvents-casernes se vident toujours, aux grands applaudissements des religieux de toute couleur, car personne ne paraît croire aux catastrophes tant annoncées, et franchement je n'en crois rien non plus, car à mesure que nos insolents soldats se retirent, l'espérance nous arrive des quatre coins du globe.

Le pape n'espère rien de la France et ne croit qu'à l'inqualifiable hypocrisie, coquinerie de celui qui la tient par le nez.

Je pense que les journaux français retentissent de clameurs dans tous les sens ; eh bien, ils n'en disent pas autant que ceux d'Italie ; les mauvais crient contre le pape et chantent d'avance son *De Profundis*, mais en même temps ils beuglent contre l'empereur et annoncent sa prochaine dégringolade ; il est incroyable combien on parle de cela et pour bientôt ; les bons crient pour le pape et contre l'empereur qui, ainsi, se trouve avoir sur le dos ceux qu'il vexe par ses lâchetés, et ceux pour qui il a tant fait de bassesses ; voilà bien la récompense !

Ce qu'on pense ici, c'est que le pape triomphera, et que l'Empire, après être sorti d'ici avec tout le déshonneur de la guerre, se trouve encore entre dix huit feux. On me citait tout à l'heure un article de l'*Unita Cattolica* où il est dit et démontré que le premier Empire, s'étant élevé sur un pres-

tige militaire et sur l'aide qu'il prêtait à l'Église, était tombé quand ces deux causes de prospérité avaient manqué ; et que, le deuxième s'étant élevé par les mêmes causes, il devait lui arriver quelque chose d'analogue, puisque ces deux mêmes causes sont absentes aussi. Notez que cet article a été envoyé personnellement à l'empereur, en *lettre brivée* de l'*Unità*. Ce sera le dernier acte. Ne pensez-vous pas qu'au jour de cette chute le masque va tomber, et qu'on verra la pourriture cachée sous la poudre d'or et les belles phrases qui se sont débitées depuis trop longtemps ? Nous verrons bien, mais, en attendant, tout le monde dit et chante que nous sommes à la veille du jour de la justice. On n'attend plus que le mot de Dieu, il faut qu'il vienne, puisqu'on n'attend plus rien du côté des hommes. Il y a des temps et des pays où le mot de Providence est une banalité qu'on répète tout en faisant ses préparatifs pour la fuite. Il n'en est pas de même ici. On prend sans doute les précautions qu'exige la prudence, mais c'est du fond de l'âme que tout le monde dit : « Dieu nous reste ! » et c'est bien la principale pièce. Vous me disiez que tout crie en France à l'entêtement et aux réformes. Cet entêtement est de l'héroïsme, et les réformes qu'on exige du pape, que Napoléon particulièrement lui a toujours proposées, imposées, sont des iniquités, puisqu'elles se résument en ces quatre mots : sécularisation des ministères, gouvernement libéral, code Napoléon et spécialement mariage civil. Le libéralisme et le code ont fait leurs preuves ; il est seulement fâcheux qu'on ne les juge pas à leurs fruits, et qu'on ne leur attribue pas ces fruits.

Si le pouvoir temporel pouvait tomber, il reviendrait assurément ; mais tout le monde, à partir de Pie IX jusqu'à notre excellent supérieur, en passant par tous les cardinaux, jésuites, etc., pense que nous voilà sauvés pour cette fois. D'où viendra le secours ? Personne ne le sait ; viendra-t-il ? Tout le monde le dit et je le crois. On dit qu'en Prusse, s'il se prépare des soldats contre la France, il se prépare du soutien pour l'Église. On parle de congrès de souverains, de promesses faites au pape (elles sont certaines du côté de

l'Angleterre et de la Prusse), de ceci, de cela Il est à noter au moins, de tous ces bruits, que la résultante en est toujours une pensée d'espérance. Pour un chrétien, tout ce qui arrivera sera toujours explicable ; si c'est du mal, il vient de l'enfer, quel qu'en soit l'instrument; si c'est du bien, il ne se fait pas sans l'aide de Dieu. Or, tout le monde pense que Pie IX a droit à quelque secours du Ciel, puisque l'époque fatale tombe justement dans l'octave de l'Immaculée-Conception. C'est le huit que partent d'ici les lettres de convocation aux évêques pour la Saint-Pierre prochaine. Vraiment, nous verrons cette année de belles choses : le triomphe de l'Eglise couronné et complété par ces belles fêtes. Je crois que pour moi, à cette époque, si j'étais curé d'Orrouy, je ferais plutôt six cents francs de dettes, afin de me payer cette consolation, ce spectacle unique dans une vie.

A propos de bruits, comme on a parlé de cet absurde voyage de l'impératrice et de son fils à Rome ! Les journaux ont donné la chose comme sûre. Pauvre femme ! Elle viendrait (innocemment, de sa part à elle) dorer la pilule. Qui s'y tromperait ? Ce ne serait pas le Saint Père.

Vous me parlez des rumeurs qui courent sur la Légion romaine. A priori il semble qu'on la calomnie, par cela même qu'elle est dévouée au pape. Je n'ai rien appris du reste sur la composition de cette légion, qui n'est pas casernée à Rome. On m'a dit seulement qu'elle a d'excellents chefs, et on nous a montré entre autres M. d'Argies à Sainte-Cécile, le jour de la fête ; il se tenait en chrétien. Les zouaves attendent, avec un enthousiasme impatient, le jour où ils occuperont Rome, c'est-à-dire le jour même du départ du dernier Français. Ils ont faim et soif de montrer ce qu'ils valent ; pourtant, il y en a parmi eux de bien jeunes.

Votre dernière lettre a rencontré la mienne. Pourquoi donc faites-vous toujours fausse route dans vos voyages ?

Nous ne sommes restés à Milan, le jour de la Toussaint, que le temps d'entendre la messe, voir la cathédrale, déjeuner et filer... Nous n'avons pas vu Lorette, mes deux confrères n'ont pas voulu faire ce petit détour.

Veillez vous charger de mes respectueux hommages pour M^{me} de Suzenet. M. et M^{me} Boulenger savent que, de loin comme de près, je pense toujours à eux et les embrasse filialement.

Adieu ! puissent les journaux vous dire, d'ici à ma prochaine lettre, la victoire de l'Eglise et la honte des démons ! Puisse la défaite de ces derniers n'avoir en France que d'heureux effets sans trop grosse secousse !

Agréez, Monsieur le Curé, le respectueux attachement de votre très affectueux fils,

J-B. AUBRY.

LETTRE XXIX

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 24 décembre 1866.

MONSIEUR LE CURÉ,

Une occasion se présente pour la France, vite, profitons-en, car elles peuvent devenir rares, vu le départ de notre armée et le petit nombre d'étrangers ; car il n'y en a pas à Rome, grâce aux complaisants journaux qui sèment en Italie et en France les bruits de choléra, d'assassinats, enfin toutes les histoires les plus propres à faire dresser les cheveux sur la tête, ou du moins à priver les Romains de leur grande ressource, qui est de loger et de guider les voyageurs. Quoi qu'il en soit, ou plutôt quoi qu'il n'en soit rien de ce choléra et de ces assassinats, nous voici heureusement arrivés à Noël, et je puis encore, avant de vous envoyer mes souhaits de bonne année, leur donner le petit avantage d'avoir passé par la vraie crèche, exposée aujourd'hui à Sainte-Marie Majeure, ou Sainte-Marie-aux-Neiges ou *ad Præsepe* ; c'est ce que j'ai fait il y a une heure, et l'Enfant-Jésus n'a plus qu'à nous accorder ce que je lui ai demandé pour vous et pour votre cher trou-

peau, les bénédictions qu'il ne refuse qu'aux hommes de mauvaise volonté. Je lui demande spécialement de vous rendre au ciel et sur la terre tout ce que vous avez fait pour moi, et le bonheur que j'ai eu, pendant cette année qui finit, de m'engager pour toujours dans la milice où je ne suis entré que par vos bienfaits. Que se passera-t-il dans l'année qui commence ? Le sacerdoce est depuis bien longtemps le but de ma vie, il est plus que jamais tout mon désir ; cependant je tremble en y pensant, parce que je suis bien convaincu de ce qui me reste à faire pour avoir comblé l'abîme et acquis les vertus ou du moins diminué les défauts, comme l'exige le sacerdoce. Voilà pour nous.

Pour l'Eglise que se prépare-t-il ? Dieu le sait ! Il est à croire que c'est le triomphe ; mais, comme nous disait un de nos professeurs, s'il est de foi que la barque ne sera pas submergée, il n'est pas aussi certain que la tempête épargnera tous les passagers.

Nous sommes sous le bouclier des zouaves, sans crainte et sans souci. Quels excellents jeunes hommes ! Ce ne sont plus ces truffards tapageurs et insolents qui apportaient quelque désordre dans toutes les fêtes et quelque grossièreté dans toutes les circonstances solennelles ; ce sont des figures simples, franches et portant presque toutes le cachet de l'éducation et de l'honnêteté. Leurs chefs surtout, dont la plupart sont logés près de nous, à la Minerve, ont une figure autrement distinguée et des manières autrement dignes que celles mêmes des officiers de l'armée qui vient de partir. On a, depuis quelques nuits, placardé quelques murailles d'injures contre ces braves chrétiens ; mais les injures ne retirent rien au mérite de celui qui les reçoit, elles le prouvent quelquefois. Du reste, calme plaç ; il suffit de dix hommes pour placarder les murailles d'une ville en une nuit ; or, le fait dont je parle se borne à trois ou quatre affiches grossières et mal écrites. Nous sommes sans aucune espèce d'inquiétude. L'armée pontificale suffit amplement à la police intérieure ; deux cents hommes suffisent pour tenir tout un peuple en respect, quand ce peuple est italien, c'est-à-dire

lâche et tremblant à la vue d'une capsule. Or, il y a dans Rome, outre la troupe pontificale, quinze cents zouaves qui grillent de couper la gorge aux ennemis du pape ; plusieurs centaines de légionnaires français qui, jusqu'à présent, nous paraissent avoir de français la fidélité, la bonne tenue et l'honnêteté ; quelques milliers de gendarmes dont la fidélité est aussi à toute épreuve ; cent suisses idem, cent gardes-nobles, idem. On ne craint donc que l'ennemi extérieur ; or, il a promis de ne venir que pour *pacifier* Rome, c'est-à-dire, dans le cas où le peuple romain aurait lui même mis fin à son propre bonheur. Il est vrai qu'on travaille par les journaux à l'extérieur, et par des menées infernales à l'intérieur, à nécessiter cette secousse, et que, si les Piémontais tiennent leur promesse, il faudra attribuer leur patience à l'impossibilité où ils seront d'en agir autrement. Mais, pour prendre les choses au pire, s'ils viennent à Rome, peuvent-ils nous massacrer, eux qui sont « censés » venir sur l'appel du peuple pour sécher ses larmes et mettre fin à ses soupirs ? Espérons tout.

Je compte sur une bonne année de paix et d'études, terminée par des fêtes dont le souvenir aura, certes, quelque place dans ma vie. Puisse le divin Enfant vous accorder de venir partager ces grands spectacles ; ne laissez pas mourir Pie IX sans le voir. Les saints qui doivent être canonisés l'été prochain, laisseront-ils exiler Pie IX ou crouler son trône pour cette époque ? Voilà donc mon dernier souhait pour vous : un voyage à Rome l'été prochain.

Veillez dire à M. et à M^{me} Boulenger tout ce que je leur souhaite de bonnes années ; assurez-les que je ne manque pas de me souvenir d'eux dans ces jours de fête, devant chacune des précieuses reliques étalées sur tous les autels de Rome. Bonne année aussi à M. et à M^{me} Lesieur.

Quelle gracieuse fête de Noël ! je ne puis entendre l'*Adeste fideles* sans me rappeler Orrouy, Saint-Lucien, et sans me figurer même que j'étais à Bethléem, et que j'ai assisté à la visite des pasteurs.

M. Martignon a encore écrit que nous allions partir.

Quelle blague ! N'est-il pas désolant que le départ, objet de tant de soupirs, n'arrive pas ?

Je termine ma lettre la nuit de Noël, grâce à toute une bouteille de café que j'ai avalée pour me tenir en éveil jusqu'à la messe de minuit...

Adieu, il ne me reste plus de place et bien peu de temps ; soyez sûr que le cœur est plein et les sentiments proportionnés aux bienfaits.

Votre fils respectueux et tendrement dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXX

A M. l'abbé Catel

Rome, 25 décembre 1866.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

N'est-ce pas un miracle, au moins de l'ordre naturel, que nous puissions encore aujourd'hui, jour de Noël 1866, entendre à Saint-Pierre la messe solennelle du Saint-Père, et que je puisse, avant de vous envoyer mon filial et respectueux souhait, lui donner le petit avantage d'avoir passé par la crèche ? C'est ce que j'ai fait hier soir à Sainte-Marie-Majeure, où nous avons pu contempler de tout près ce reste précieux. J'y ai pensé à cette maison bénie où vous êtes le père et où j'ai été l'enfant ; j'y ai demandé pour toute la famille bénédiction et prospérité sous tous rapports. A l'Enfant Jésus de remplir le programme ; tout ce que je puis, moi, c'est d'offrir devant les millions de souvenirs chrétiens de la Ville Eternelle, mes pauvres prières pour Saint-Lucien à qui je dois tant.

J'ai vu Lizon (1) il y a quelques jours ; le pauvre garçon

1. Condisciple de J.-B. Aubry au petit Séminaire, alors volontaire dans le corps des zouaves pontificaux, tué à l'atay pendant la guerre franco-allemande.

est parti pour Viterbe, bien désolé de quitter Rome et le Saint-Père ; ce n'est pas qu'il crût aller dans un poste plus dangereux, mais il avait espéré être enfin caserné dans la Ville Eternelle afin d'y courir pour la cause du Ciel un danger qu'il croit plus prochain ici. Je le crois dans l'erreur ; à Viterbe il est sur la brèche, exposé au premier feu, et nous avons peur qu'on ne dise un jour : *les Martyrs de Viterbe*. J'ai été édifié de ses bons sentiments, charmé de sa simplicité et du cœur qu'il met à sa cause ; je le crois digne de remplacer ces zouaves martyrs dont vous nous lisiez autrefois l'Histoire à la lecture spirituelle. Nous sommes d'ailleurs enchantés de la bonne tenue et de l'honnêteté des zouaves pontificaux. On voit parmi eux plus d'une figure qui ne sent pas la roture ; quelques-uns portent encore, sous leur képi, une légère trace de tonsure ; la plupart ont sur le visage quelque chose qui respire la foi, la bonne éducation, quelquefois même le petit Séminaire.

Quel été splendide nous aurons cette année ! Est-il possible qu'il nous soit donné d'assister à des fêtes comme celles qui se préparent ? Ce n'est pas le matériel de ces fêtes qui me charme le plus, c'est ce je ne sais quoi qui se respire, qui ne se voit nulle part et qui se voit partout, et qui reste dans l'âme comme un souvenir unique dans une vie. Les illuminations, la musique, les grands chiffons rouges tendus aux murailles, me sont très indifférents et me déplaisent même quelquefois. Ce que je regarde comme un bonheur inappréciable, c'est d'avoir à Rome un petit coin d'où je puisse assister au triomphe de l'Église, admirer le Saint-Père, et crier à perdre haleine : « Vive le Pape-Roi ! » comme nous l'avons crié le 7 décembre aux Saints-Apôtres, où il y avait gala. C'était à la veille du départ de l'armée française, à la veille peut-être d'une secousse. Nous en sommes tous revenus enroutés et privés pour longtemps de la faculté de nous faire entendre ; jamais je n'ai vu pareil enthousiasme ; tout le monde s'essuyait les yeux, tant l'émotion était vive, à cause même des craintes du lendemain. Mais il y aura mieux que cela dans six mois ; vous verrez, Monsieur le

Supérieur, il ne restera plus alors que la joie et l'espérance pour les catholiques, la honte pour les autres.

Voici mon dernier souhait, Monsieur le Supérieur : c'est que vous puissiez, pendant l'année qui commence, venir puiser au sein de l'Église ces bénédictions qui porteront bonheur à Saint-Lucien.

J'ai reçu une lettre du petit frère ; je compte sur sa bonne conduite, et je ne suis pas inquiet sur son sort, sachant en quelles mains il est. Il vous doit aussi beaucoup, Monsieur le Supérieur, merci pour lui et pour moi ; c'est Dieu qui vous rendra ce que nous ne pouvons que souhaiter ; c'est lui aussi qui nous rendra plus dignes tous deux de tous les bienfaits dont nous sommes l'objet.

Agréez, Monsieur le Supérieur, l'hommage respectueux du cœur le plus filialement dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXXI

A M. l'abbé Gossin

Rome, décembre 1867

MON CHER AMI,

... J'aime Rome plus que jamais, tout ce que je vois ici me dit que voici mon plus beau temps ; tout ce que j'apprends d'ailleurs me dit que ce temps doit passer ; votre expérience, à vous, disons-le tout net, me profite et me profitera... (1)

J.-B. AUBRY.

1. M. Gossin était alors professeur au grand Séminaire de Beauvais.

LETTRE XXXII

A M. l'abbé Marlé

Rome, 1^{er} janvier 1867.

MON CHER MONSIEUR MARLÉ,

Nous voici au 1^{er} janvier 1867 ; il est bien matin, puisque je suis levé depuis dix minutes, vous avez donc ma première pensée de cette année, comme M. Léguillon (1) a eu ma dernière de l'an passé, ainsi que je le lui dis. Pour vous, je vous ferai dix-huit souhaits dont le premier sera de vous voir assister aux fêtes splendides qui vont avoir lieu cet été, n'en déplaise aux Piémontais, et quoi que disent de l'avenir les prophètes à galoches. Ne sentez-vous pas votre cœur (comme je sens le mien) se liquéfier, à la pensée que vous verrez un spectacle qui certainement n'a pas de précédent depuis Notre-Seigneur : tant d'évêques de tant de pays, réunis malgré tant de persécutions, et pour tant de motifs ; fête séculaire de saint Pierre ; canonisations ; triomphe de l'Église ; et qui sait quels motifs peuvent encore s'y adjoindre ?

L'invitation à tous les évêques est partie d'ici le 8 décembre ; cette date de l'envoi me semble une belle petite garantie pour l'exécution.

Que parlez-vous de choléra et de révolution à Rome ? Ici, le choléra est encore à l'état de blague destinée à écarter les étrangers qui sont la principale ressource des naturels du pays ; la révolution est à l'état de danger sans doute, mais le plus dur est passé. Pourquoi les Piémontais ne sont-ils pas venus ? Vous qui lisez *Le Monde*, vous devez connaître les causes des choses, comme disait Castellan (2) ; ces causes

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, alors professeur au petit Séminaire, aujourd'hui curé de Campeaux.

2. Condisciple de J.-B. Aubry, professeur au collège Saint-Vincent de Senlis, puis curé aux environs de Noyon.

seront-elles disparues dans deux mois ? A entendre tout le monde lors de notre départ, nos ossements, pour le 15 décembre, étaient classés et étiquetés dans les Catacombes. Nous voici en 1867, moins mourants que jamais, vivant beaucoup d'espérance et déjà un peu de réalité. Rome est éternellement tranquille, c'est quelque chose ; je ne dis pas qu'il n'y a pas de braises sous la cendre, mais si nous gagnons du temps, tout est gagné. Je vous demande un peu, après l'élan que donneront en Europe les fêtes de l'été prochain, après le réconfort que les évêques apporteront sans doute à la pauvre bourse du Saint-Père, pensez-vous qu'une espièglerie sera possible ? J'ai vu Lizon, c'est un brave cœur et une âme chrétienne. Tous ses camarades sont comme lui ; leur fidélité et leur bonne tenue, celle de la légion, sont plus qu'il ne faut pour nous garantir de la révolution à l'intérieur ; voilà nos raisons naturelles d'espérer ; les raisons surnaturelles, vous les savez. Du reste, si le Piémont venait ici, pourrait-il donc massacrer ce peuple qui est *censé* lui tendre les bras, ce clergé qui est *censé* opprimé et soupirant après des libérateurs ?

Une confidence : figurez-vous que des ciseaux indiscrets ont retranché de votre lettre deux lignes qui contenaient sans doute quelque grosse calomnie, médisance ou mauvais rapport. Au-dessus de l'endroit coupé j'ai remarqué la tête de plusieurs lettres qui pourraient bien faire partie du nom de M. Philippet (1). Je reçois en effet une lettre composée de phrases très embarrassées qui me prouvent son inquiétude sur l'opinion que j'aurai de ce raffinement de précaution. Ainsi, je vous prie de m'envoyer bientôt tout un paquet de pelures d'oignon couvertes de médisances sur son compte, Je vous prierai donc de ne jamais faire passer vos lettres par le Séminaire. Dites-le à M. Thiot (2), de qui j'attendrai quelque chose, et à M. Léguillon.

Voudrez-vous transmettre un petit mot de respectueux

1. Condisciple de J.-B. Aubry à Rome, devenu professeur de Dogme au grand Séminaire de Beauvais.

2. Autre condisciple de J.-B. Aubry à Beauvais.

souvenirs et de bonne année à MM. Lemaire, Racinet, Sagnier, Lefèvre? Veuillez dire aussi un mot d'amitié à M. Caux (1). J'écrirai quelque jour à M. Thiot; une lettre de lui m'ira là! Je compte bien de temps en temps recevoir de vous un petit mot; écrivez-moi sans soin, sans ordre, sans façon.

J'ai causé assez longtemps avec Lizon; il est comme moi; à la distance où nous sommes de Saint-Lucien, le moindre souvenir de la maison paternelle cause de l'émotion. Adieu, je n'ai plus de place pour vous dire de ne pas permettre à vos cheveux de se dresser sur votre tête en lisant *Le Monde*. On est plus inquiet en France pour Rome, qu'à Rome, et à Rome pour la France, qu'en France; il n'est pas de foi que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre la France, l'Église passe avant la patrie.

Adieu, peu de paroles, beaucoup de sentiments.

J. AUBRY.

LETTRE XXXIII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 11 février 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Cette fois me voici bien en retard; mais j'avais pour avant-hier à préparer un bout d'argumentation publique qui m'inquiétait beaucoup et m'empêchait de penser à toute autre chose sérieusement; voilà pourquoi j'ai un peu tardé à vous écrire. Aujourd'hui, je suis débarrassé, la chose ne s'est pas trop mal passée; j'avais à exposer une thèse sur la *Satisfaction* après le sacrement de Pénitence, sur la relation des mérites de Jésus-Christ avec nos mérites dans cette

1. Quatre professeurs du petit Séminaire.

satisfaction, et à la défendre contre les objections. Me voici libre, et mon premier acte de liberté est de vous écrire.

J'ai vu, dans plusieurs de vos lettres et un peu dans la dernière, une petite inquiétude que je tiens à rassurer. Vous avez peur de voir chez moi une pointe démocratique et un petit instinct à détester à priori les hommes d'une certaine classe et d'un certain nom. J'ai fait, à ce sujet, l'analyse de mes sentiments, et je puis vous rassurer sincèrement et de tout mon cœur. Je puis vous dire sans arrière-pensée et sans intention de vous ôter une mauvaise opinion de la générosité de mes sentiments, qu'au contraire j'aime à priori un beau et vieux nom et un sang un peu illustre dans l'Histoire ; si j'ai médité quelquefois de certaines personnes appartenant à cette classe, ce n'est pas par préjugé contre elle, c'est que rien ne m'exaspère comme de voir un jeune homme de noble famille, paresseux, gourmand, vicieux, malpropre, pédant, et n'ayant à exprimer que des sentiments ignobles ; alors je me mets à mépriser cordialement, non pas le sang ni le nom, mais la personne qui les déshonore. J'aime et j'estime décidément Saint-Lucien pour des enfants de ma classe, mais je crois qu'une classe plus élevée n'y fera rien de bon, et j'ai vu plusieurs fois des enfants de bonne famille y tourner bien tristement. J'en ai vu d'autres, pédants et fiers de leur haute majesté ; j'ai trouvé cela méprisable, mais je n'en ai jamais rien conclu pour la généralité. Je crois qu'un des bienfaits que j'aurai puisés surtout à Rome, ce sera de juger des hommes, quels qu'ils soient, par le rôle qu'ils ont en face de l'Église et de la religion. Or, je sais trop aujourd'hui où sont réfugiés les traditions religieuses et les vrais sentiments chrétiens, pour jeter l'anathème à toute une société que je crois représenter les défenseurs de l'Église dans le monde. Un jeune homme d'autre race que moi, prend au berceau ses opinions. Pour nous, nous ne pouvons nous faire une opinion qu'en étudiant et en voyant. Comme nous sommes catholiques, nous avons une règle sûre, pour suppléer aux défauts de notre jugement par celui de l'Église ; cette conviction n'est pas dans nos veines, mais elle est dans

notre âme ; c'est je crois, plus sûr et plus conforme à la vérité. Cependant, j'admire et j'aime beaucoup ces traditions de famille qui n'admettent pas l'orgueil ridicule d'un parvenu, et qui transmettent de père en fils, avec le sang, de vieilles opinions consacrées par la religion, les années et souvent le malheur ; j'admire un père chrétien qui fait l'éducation de ses enfants et qui leur met dans le cœur ce qu'il a dans le sien. Voilà ce que je pense ; du reste, rassurez-vous, j'ai encore le cœur israélite et j'aime autant que qui que ce soit un noble nom et un noble sang noblement portés. Je crois que nous avons à Orrouy et aux environs un type de ce genre ; concluez-en mes sentiments, et veuillez les dire quelquefois, comme et quand vous le jugerez opportun.

Ici, du reste, nous avons aussi du bon de ce côté ; M. de Bretenières est un modèle de sentiments nobles, d'énergie et de simplicité ; je me flatte pourtant de n'être pas son ennemi, tant je suis peu anti-aristo. Nous avons un M. Costa de Beauregard dont le nom dit quelque chose dans l'histoire de Savoie, idem ; un autre est Breton, c'est un saint jeune homme que je crois le meilleur du Séminaire ; sans effort de vertu je suis tout d'accord enfin avec M. de Maindreville. Ne croyez pas que je passe ici tout mon temps à critiquer et à passer en revue mes confrères. J'avoue qu'étant aveugle sur moi-même, je ne puis m'empêcher de remarquer instinctivement et de commenter intérieurement le moindre geste chez les autres ; je serais déjà heureux de parvenir complètement à ne rien laisser sortir de là : j'y travaille tout doucement, mais je pense que ce n'est pas une indiscretion que de vous dire ma pensée là-dessus...

Il y a quelques jours, nous avons rencontré M. de Lavaux père, qui a l'air d'un homme respectable ; M. de Maindreville lui a parlé ; mais moi, quel motif et quel titre aurais-je eu à lui parler, ainsi qu'à ses deux fils ? J'estime beaucoup leur famille, et je sais qu'ils sont là par un dévouement qui, grâce à Dieu, n'est pas rare dans la noblesse française ; mais je crois que je serais indiscret d'aller au-devant de leurs

relations. Je n'ai pas vu davantage le fils de M^{me} Allou (*) ; j'aurais eu beaucoup de plaisir à le voir. Il n'y a de zouaves qu'à Rome et à Viterbe ; le plus grand nombre en est ici ; ils sont tous édifiants, et portent pour la plupart, dans leurs traits, quelque chose de distingué et de loyal qui fait plaisir à voir.

J'ai assisté à la béatification du Capucin Benoît d'Urbin, espérons que c'est le prélude des fêtes prochaines de juin. Quel beau moment que celui où, la lecture du bref étant achevée, Rome tout entière retentit au dehors du bruit des cloches et des canons. Alors, au-dessus d'un peuple immense qui chante le *Te Deum*, au milieu des voûtes illuminées de Saint-Pierre, un rideau tombe, et le Bienheureux apparaît montant au ciel sur les ailes des anges ; comme on sent bien alors ce que valent la vertu et la mortification, et ce que ne valent pas les gloires humaines ! Tous les vieux Capucins réunis devant leur frère béatifié pleuraient de joie et d'émotion ; le reste des assistants en tenait bien quelque chose aussi, et nous aurions voulu rester là tout le jour, malgré la chaleur, oui, la chaleur et une pluie intermittente de cire qui coulait des voûtes, heureusement déjà un peu congelée.

On vient d'achever de nous lire la brochure de Monseigneur Dupanloup au réfectoire ; j'avais lu il y a quelque temps *Les Odeurs de Paris*. Voilà deux livres bien différents et bien semblables : tous deux opportuns, tous deux généreusement écrits, et prouvant la même thèse ; il me semble qu'aujourd'hui Mgr Dupanloup a tout doucement mis de côté *presque* toute sa couleur de libéralisme. Son tableau de la France est effroyable ; celui de Veuillot ne l'est pas moins. Qui sait où nous allons ? Ici nous avons toujours la paix parfaite ; on a bien assassiné un zouave, mais cela prouve *un* assassin, vous avez su son nom ? De temps à autre aussi, on entend un peu de criaileries la nuit ; mais deux ou trois voyous ne renversent pas un trône. Les enne-

1. La sœur de Mgr l'évêque de Meaux.

mis du pape sont plus nombreux sans doute, et surtout il y en a derrière eux dont l'intention est peu connue du public ; mais s'ils n'ont rien fait encore, je crois qu'il leur faut des motifs, et j'espère que ces motifs dureront encore longtemps. Nous vivons du reste sans inquiétude de l'avenir, sans inquiétude pour nous, sans inquiétude pour l'Église, inquiets seulement pour ses ennemis et pour nos compatriotes que l'enfer travaille si activement.

Nous avons reçu dix mille francs que nous devons porter sous peu au Saint-Père ; ce sera un beau jour pour nous, je vous en parlerai plus tard.

Tout mon respect à M^{me} de Suzenet, dont le sort fait vraiment peine. Quand vous écrirez à François, veuillez le remercier pour moi de ses aimables souvenirs, et lui dire que je n'oublie pas non plus un aussi brave enfant que lui. Tous mes compliments d'amitié et de bonne souvenance à M^{me} Boulenger, à qui j'envoie là un petit brimborion de rameau d'or cueilli tout au sommet du Colisée.

Quant à vous, Monsieur le Curé, je sais ce que je vous dois de souvenir respectueux et d'affection filiale. Croyez que je paye ma dette en fils reconnaissant et dévoué.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXXIV

A M. l'abbé Catel

Rome, 25 février 1867.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

J'ai appris, et vous pouvez penser avec quelle désolation, la grande épreuve par laquelle il a plu à Dieu de faire passer encore une fois votre chère famille. Moi qui connais par expérience le cœur du pasteur, je sais ce qu'il a dû souffrir dans ces pénibles circonstances ; mes pauvres prières sont

donc pour cette maison bien-aimée à laquelle tant de raisons donnent la plus douce place dans mes souvenirs.

Lizon me paraît un bon et digne soldat, chrétien jusqu'au fond de l'âme, comme tous ses confrères ; il fera quelque jour un bon sujet pour le Séminaire ; en attendant, il me paraît s'ennuyer un peu de sa vie oisive et désœuvrée ; il vient me voir très souvent, presque trop souvent ; nous faisons à nous deux de vrais rêves d'enfants ; *verbi gratia* ; un jour, à peu près à la même époque, nous quitterons Rome ; son séjour, les choses qu'on y voit, celles qu'on y respire, nous auront mis à tous deux dans la tête un peu de ce plomb dont nous avons grand besoin, chacun pour notre compte. Lizon reverra Saint-Lucien en élève sérieux, mûri par les années, les aventures et la gamelle. Qui sait si, à la même époque, on ne m'y trouvera pas, à moi aussi, un petit coin où je puisse travailler, avec la grâce de Dieu, à réparer le mal que j'y ai fait autrefois ! C'est Dieu qui disposera, mais vous savez que l'homme propose toujours et rêve toujours. Je me suis mis, en venant à Rome, dans l'impossibilité de réaliser, au moins pour un temps, un autre rêve toujours bien cher et bien peu oublié ; je me venge en le conservant sous la cendre, et en faisant une foule d'autres rêves ; celui de Saint-Lucien n'est pas le moins doux.

Ne croyez pas que je passe mes jours et mes nuits à rouler des projets ; je pense surtout au présent, sans m'inquiéter de l'avenir, qui apparaît de temps à autre à la surface sans rien troubler du calme de notre vie ; ce calme n'est troublé tout au plus que par les bruits du carnaval, bruits du reste assez modestes cette année, au moins pour ces deux premiers jours, car les suivants seront un peu animés par une mascarade de zouaves pontificaux. On a bien trouvé une affiche ornée d'une signature révolutionnaire, et portant ces trois mots : « Les zouaves ont commencé le carnaval, nous le finirons ! » Mais c'est de la fanfaronnade, et tout le monde pense que cette affiche se réalisera comme les précédentes, et que l'année, sinon plus, sera la plus calme du XIX^e siècle. Quant à l'avenir, qui peut en répondre ? Nos regards ne

portent pas si loin, et quand on est chrétien, on ne voit que deux points : le présent et l'éternité ; ce qui peut séparer ces deux points n'importe guère, et ceux-là mêmes qui croient y voir quelque chose, ne distinguent pas très bien.

M. Louis Veuillot est ici ; il sort à l'instant du Séminaire Français ; il a causé avec notre Supérieur de ses grandes affaires. Voilà au moins un prisonnier qui n'a pas volé sa liberté.

J'ai reçu une lettre du petit frère qui me paraît sans fièvre et sans préoccupation ultérieure sur quelque sujet que ce soit.

Agréez, Monsieur le Supérieur, mon respectueux et reconnaissant hommage.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXXV

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 17 mars 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vos lettres et celles de M. le Supérieur ont la vertu de me faire toujours prendre quelque bonne résolution, et de me donner le désir de corriger mes défauts ; la conclusion n'est-elle pas que je dois souhaiter d'en recevoir souvent ? Je regrette vraiment de vous avoir ainsi parlé dans ma dernière, surtout sur un point où j'avais mis un peu de ma vieille humeur et du pauvre levain que vous connaissez. Le sang étant calmé au moment où je relisais votre lettre, j'ai rougi avec moi-même d'avoir parlé si méchamment *dans un instant peut-être de dépit* ; je dois vous dire que ce jugement était très exagéré, que j'en reviens beaucoup, et que je ne veux avoir pour aucun de mes confrères un sentiment aussi méprisant que la *pitié*. J'aurai, avec la grâce de Dieu, la cha-

rité pour tous, quelquefois la patience ; on l'a tant pour moi ! mais pour tous aussi l'estime qui sera fondée sur leur vocation, sur le sacrifice que plusieurs ont fait d'un certain rang dans le monde, sur leur mérite même et leurs vertus, qui n'ont pas grand mal à surpasser les miennes!!!. Je dois seulement vous prier ici, vous conjurer même de me reprendre toujours à l'avenir, dans tout ce que je dirai ou ferai contre cette résolution, et de me dire tout net ce que vous pensez et tout ce qu'on pense de mal sur mon compte.

Nous avons donc vu le Saint-Père en audience ; voulez-vous le voir aussi bien que nous ? Figurez-vous d'abord que vous entrez dans une humble petite chambre, parquetée en carreaux de briques de vingt centimètres carrés ; nous entrons, sans nous douter que c'est là que demeure la première, la seule majesté de la terre ; au fond, un petit bureau plus que simple, comme le moindre abbé peut s'en payer un sans luxe ; dessous, un très modeste tapis ; derrière, un fauteuil en proportion ; et voilà le palais. Ce n'est qu'après avoir parcouru le tout en un clin d'œil, qu'on s'aperçoit avec étonnement qu'il y a quelqu'un, et que ce quelqu'un c'est Pie IX, qui vous regarde tout riant et tout allègre, et vous dit d'avancer. Nous approchons alors, en dissimulant aussi bien que possible le cliquetis des chapelets et des médailles qui pendent à notre bras. Le Saint-Père rit beaucoup de notre empressement à faire toucher toute cette cargaison à sa main, à son pied, à sa soutane ; il prend une bonne prise dans une petite tabatière qui peut avoir coûté trente sous, et se met à nous demander si nous sommes tous trois de Beauvais, comment va Monseigneur, si nous suivons la théologie du Collège Romain, dont il connaît personnellement et nous nomme les principaux professeurs, si nous avons assisté, la veille, à la visite solennelle qu'il a faite lui-même au Collège Romain pour une séance du procès de béatification des martyrs japonais ; il nous parle alors de ces martyrs et nous raconte quelques petits traits de leur histoire, entre autres celui d'un tout jeune enfant qui, voyant sa mère décapitée pour la foi, se met devant le bourreau et lui montre son cou

pour lui faire signe de le couper. Le Saint-Père ajoute qu'il espère beaucoup pour l'Eglise en glorifiant tous ces martyrs, dont on a repris la cause depuis qu'il *est ici*, parce que le spectacle et le mérite surnaturel de leurs sacrifices doivent attirer sur la chrétienté des grâces de renoncement et de mortification ; que Dieu glorifie des hommes de sacrifice quand il voit les hommes devenir sensuels, des hommes de foi quand les chrétiens perdent la foi, des hommes de prière quand les hommes ne prient plus. Puis, le Saint-Père se met à nous exhorter à cet esprit d'abnégation et de renoncement qui est aujourd'hui si nécessaire, particulièrement en France parce que le monde devient de plus en plus matériel, que la foi ne se perd qu'après le renoncement perdu, et que, les chrétiens quittant l'Eglise par attachement aux choses de la terre, on ne peut les y ramener que par le principe opposé ; que le prêtre doit pratiquer cela pour pouvoir le recommander aux autres, qu'il est la victime pour les péchés du monde, et doit en conséquence se détacher autant de la terre qu'il voit les autres s'y attacher.

Le Saint-Père nous a parlé ainsi pendant un bon moment ; je rapporte ses paroles aussi fidèlement que possible ; elles ne sont pas textuelles, mais chaque pensée, chaque phrase et presque chaque membre de phrase est de lui ; tout cela était dit avec une simplicité, une affabilité et une conviction qui ne peuvent pas se dire et par conséquent s'écrire. Pendant les petits moments d'intervalle, pendant sa bénédiction, pendant qu'il nous présentait ses mains et ses pieds à baiser, nous jetions un œil furtif sur la chambre, sur le bureau orné d'une grande image de l'Immaculée-Conception, d'une autre du Sacré-Cœur de Jésus, d'une autre du Saint-Cœur de Marie, d'une de S. Joseph ; mais surtout, pendant ces petits instants de repos, faut-il demander si je me pressais de penser à tous ceux à qui je devais penser là ? Je me figurais déposer aux pieds du Saint-Père le respect, les affections, le dévouement de tous, particulièrement et avant tout le vôtre ; à qui dois-je en première ligne le bonheur d'être à Rome et toutes ces faveurs que j'y ai reçues ? Je me le suis dit aux

pieds du Saint-Père, tout en l'écoutant : « C'est pourtant bien moi qui suis là et qui reçois ces précieux conseils du pape lui-même, c'est pour moi qu'il a perdu un quart d'heure de ses précieux moments. A qui dois-je, au lieu de tout cela, de n'être pas resté dans mes bois, courant après le lapin ou le braconnier, ou bien, comme mes anciens camarades, courant après le plaisir, le péché et la misère ? » — Soyez sûr que ce ne sont pas là des sentiments que je produis après coup et sur le papier ; j'ai besoin de vous les dire, et il faut que je vous les dise sur le papier, mais toutes ces pensées m'ont repassé par la tête pour la millième fois sous la bénédiction du Saint-Père ; je me fais un devoir religieux de les y faire repasser toutes les fois qu'il m'arrive quelque chose de semblable. Enfin, après une dernière bénédiction et un mot du Saint-Père pour remercier Monseigneur du Denier de Saint-Pierre que nous lui avons remis, il nous fallut bien sortir.

Lorsqu'on pense de loin à une audience du Saint-Père, on s'imagine qu'on va mourir de joie en entendant sa voix, que tout au moins on va éprouver de grandes émotions ; pas du tout. Si on vient chercher de grandes impressions auprès de lui, on est déçu ; si on connaît déjà un peu le Saint-Père, on n'est que surpris de voir qu'il est l'homme du monde le plus simple ; on sort de sa chambre en se demandant comment il se fait qu'on n'a ni pleuré, ni jeté de grandes exclamations d'enthousiasme. Voilà mon impression ; tant pis si d'autres éprouvent le contraire ; mais quand je fus rentré dans ma chambre, et que je pus repasser dans ma mémoire ce que j'avais vu, je me suis senti je ne sais quelle joie d'appartenir à l'Eglise, et quel désir de travailler mieux que par le passé à purifier mon âme, et à gagner ces vertus que le Saint-Père nous avait recommandées. Voilà, je crois, ce qu'il est impossible de ne pas éprouver auprès du Saint-Père, et ce qui vaut mieux que de grandes considérations sur un tas de choses qu'on oublie devant lui, pour admirer comme il est bon et comme il est simple et paternel.

En voilà bien long sur ce chapitre ; je n'ai plus le temps

de vous dire grand'chose..... Veillot a déjeuné, il y a peu de temps, au Séminaire Français ; il a raconté sans façon qu'étant venu à Rome chercher une bénédiction pour son entreprise, il y avait en outre trouvé un conseil, et qu'il avait pris auprès du Saint Père une résolution (c'est toujours là le résultat des audiences du Saint-Père) : c'était de *ne plus se servir du mépris* dans ses luttes, ceci est textuel. On dit qu'il gagnera cette fois en retenue, et — disons le mot, puisqu'il est reçu — en tolérance.

Les étrangers arrivent à grands flots ; tout annonce une belle fin d'année ; ai-je bien fait de revenir à Rome ! L'infortuné neveu de M. Billa (1) s'ennuie à mourir à Insprück et se tue, en nous écrivant, à nous prouver que Rome est à la veille d'une révolution terrible.

Mes compliments à M^{me} de Suzenet, à M. et à M^{me} Boulenger ; ce sont là de chers souvenirs qui se rangent toujours et partout autour de celui du pasteur ; je leur envoie donc, par la poste du bon Dieu, une bonne part des bénédictions du Saint-Père, que nous pourrons d'ailleurs recevoir très souvent. Un autre souvenir tout spécial que j'ai eu dans la même circonstance, c'est celui de mes frères et sœurs du Rosaire, que je n'oublie pas.

Agréez, Monsieur le Curé, le filial et affectueux respect de votre très obéissant en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

1. L'abbé Bocquet, jeune condisciple de J.-B. Aubry, comme lui plus tard professeur au grand Séminaire de Beauvais.

LETTRE XXXVI

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 13 avril 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Pour le coup, je suis pris ; voilà que j'ai laissé passer le douze avril sans donner un signe de vie, je ne veux m'excuser que par des raisons qui soient vraies ; je commence donc par confesser que depuis quelques jours j'avais oublié que cette date n'est pas indifférente à vos enfants, et que le saint du jour a droit à leur hommage ; ceci est mon aveu. Voici maintenant mes excuses : Je me suis dit, vers le deux ou trois avril : « Pensons au 12, et ne le laissons pas passer ! » J'y songeais déjà depuis assez longtemps, vraiment, et si j'ai été coupable, depuis le trois avril jusqu'hier douze où le souvenir m'est revenu, c'est envers S. Jules que je suis coupable d'oubli mais non envers vous. Je crois inutile de vous le prouver. De plus, je me suis habitué à n'écrire que quand il se présente une occasion pour la France ; nous avions jusqu'en ces derniers temps la complaisance des légionnaires, qui prenaient nos lettres chaque lundi et les faisaient passer pour les leurs à la poste française ; or, on a tout dernièrement déjoué notre artifice en faisant des misères à un soldat chargé de nos lettres, en sorte que la Légion nous a manqué lundi et nous manque désormais. J'ai, par suite de cela, oublié que je ne devais pas attendre et qu'un devoir de fils me défendait d'attendre. Enfin et voici la dernière : le douze avril, les Romains fêtent leur père de Rome comme nous fêtons notre père d'Orrouy ; je suis heureux de cette coïncidence ; on célèbre ce jour-là le retour de Gaëte et le miracle (beaucoup de personnes y ont vu un miracle) par lequel Pie IX a échappé à la mort dans la *dégringolade* de Sainte-

Agnès (1), c'est son mot. Les apprêts de la fête auraient dû me rappeler qu'elle se faisait pour vous, ils m'ont distrait de cette pensée.

Assez d'excuses ; je passe à la réparation, et je vous proteste que si la fête d'un père consiste pour ses enfants à *penser à lui* avec tous les sentiments de reconnaissance et de respect dont leur cœur est capable, à demander pour lui santé, vie longue et heureuse, consolations spirituelles et temporelles avec le voyage de Rome en plus, alors votre fête tombe pour moi tous les jours et plusieurs fois par jour, particulièrement pendant *Prime* où vous m'avez donné rendez-vous. Les deux petites fleurs roses que j'enferme ici vous diront le reste ; je les ai cueillies au carnaval à Castel-Gandolfo tout contre la villa pontificale, qui n'est rien moins qu'un château de fée enchanteresse. Si je n'étais pas devenu absolument ignorant en botanique, je trouverais des rapports très prochains, très évidents entre leur couleur, leur forme, le nombre de leurs pétales, la longueur de la tige, la largeur de leur corolle, le lieu où le bon Dieu les a fait naître, etc., etc., et la couleur, la forme et les dimensions de ma reconnaissance, le nombre de douzaines d'années que je vous souhaite, et le lieu où j'ai commencé à marcher vers le sacerdoce. Mais je m'aperçois que si nous ne reprenons pas le *Vademecum* quelque jour, j'oublierai jusqu'aux quatre graines au fond du calice qui caractérisent les Labiées et les Borraginées ; j'en ferai autant pour l'archéologie ; c'est le moment de prendre une double résolution et je la prends, sauf à y manquer en temps convenable.

La fête d'hier a été splendide ; nous avons passé une partie de la nuit, jusqu'à dix heures et demie, à rouler de place en place pour examiner l'illumination ; elle est sans doute bien loin derrière celles du quinze août à Paris, mais il y a quelque chose que Paris n'aura jamais, et que ne remplaceront jamais les feux d'artifices, les montagnes de

1. Pendant une cérémonie présidée par le Souverain-Pontife à Sainte-Agnès-hors-les-murs, la tribune qui supportait le trône pontifical s'était écroulée, entraînant et blessant un grand nombre de personnes.

lumières : c'est l'amour du peuple pour son roi, cela est écrit en lettres de feu et de verdure à toutes les fenêtres et sur toutes les murailles ; tout se fait au compte des particuliers, qui sont libres de se réunir, de se séparer, d'allumer, d'éteindre, d'illuminer, chacun pour son compte, de se cotiser pour faire plus d'effet. Or, la fête m'a paru bien plus belle que l'an dernier ; pas une fenêtre qui n'ait son petit lampion entouré de papier jaune et blanc, ou bien son petit transparent représentant le Saint-Père au milieu des S.S. Pierre et Paul ou aux pieds de la Sainte-Vierge. Les élèves du Collège Romain s'étaient tous cotisés pour illuminer la place du Collège, ce qui nous avait donné un petit surcroît, car nous avons déjà donné une cotisation pour la place de la paroisse. Le Saint-Père est passé assez tard au milieu de tout cela, radieux et tout illuminé de joie ; pas une bombe n'a éclaté dans sa voiture, pas un coup de pistolet ne l'a atteint. On a dit que les révolutionnaires avaient illuminé, et je le croirais, car le prince Doria avait fait poser deux lanternes vénitiennes sur chacune des fenêtres de son palais, qui est une immensité.

Ma lettre a été interrompue plusieurs heures, le neveu de M. Billa est arrivé ; le pauvre garçon n'entrait en Italie qu'en tremblant, et il nous a dit qu'il avait été bien surpris de trouver Rome tranquille et encore toute remplie des restes d'une fête religieuse-papale. Il aura bien d'autres surprises. Nous n'avons pas essayé de ramener les discussions que nous avions avec lui par lettres ; seulement, nous l'avons conduit dans Rome, et nous lui montrons tout ce qui peut le désabuser de ses frayeurs et la lui faire aimer. Après une visite à M. Martignon, nous sommes allés à Saint-Pierre et au Colisée. Or, M. Martignon nous y rejoint et nous dit : « Je sors de l'ambassade de Prusse (!!!!!), les affaires sont en bien mauvais état, et tout le monde (!!!) craint pour Rome des bouleversements prochains ; les fêtes pourraient bien ne pas avoir lieu. » Il est inutile de vous dire si je me retenais de lui crier qu'il est stupide de persister ainsi à vouloir tout noircir, à exagérer, à *fausser* même les renseignements, car

le mot *fausser* est le seul vrai, et à paraître ainsi désolé de voir les faits contredire ses prédictions sinistres.

Nous avons reçu les comptes-rendus de la fête de Monseigneur par le *Journal de l'Oise*, la *Foi picarde* et la brochure de M. Sagniez, qui me paraît s'être battu les flancs.

M. de Bretenières vient de recevoir toute la relation du martyre de son frère ; elle sera bientôt dans la *Propagation de la foi* ; cela ressemble à une scène de martyre des premiers temps du christianisme.

L'abbé Gossier vous a sans doute parlé et vous parlera du *système romain* au Séminaire ; plusieurs élèves nous en ont déjà écrit quelques mots : je désire beaucoup qu'il m'écrive là-dessus toute sa pensée. *J'ai toujours cru* — ceci n'est pas une prédiction faite après coup — j'ai toujours cru à ce qui arrive aujourd'hui. La méthode romaine est excellente, mais difficilement applicable à Beauvais. Il me semble que cette méthode a été appliquée trop vite, trop exclusivement ; je ne sais pas pourquoi, je suis tenté de dire : avec trop peu de discernement. Ne croyez pas que tout ceci soit dit par moi par méchanceté et par esprit de médisance. Je vous le dis à vous, et je n'en souffle mot ni ici ni ailleurs, j'ai besoin de savoir ce qui se dit à Beauvais pour m'instruire ; je vous prierai donc de m'en dire aussi quelque chose, ainsi que M. Gossier.

Je savais M. Philippet tout plein de rêves et d'utopies ; je regrette que ses élèves jugent de la *Méthode Romaine*, comme ils nous l'écrivent tous, par l'application qu'elle peut avoir à Beauvais. Je pense que la première chose à se dire en y entrant était celle-ci : « Je vais avoir affaire à des intelligences de toutes les trempes ; il faut que la classe soit accessible aux moins favorisées. »

Grondez-moi pour cette tirade, mais j'ai réfléchi avant de vous parler de tout cela ; je n'en dirai jamais un mot à M. le Supérieur et je vous en parlerai encore. Je n'accuse personne ; M. le Supérieur est un homme sage, prudent, que je respecte sous tous rapports. Il ne pouvait pas régler l'application de nos méthodes, qu'il ne connaissait pas. M. Philippet est un

homme de zèle et d'intentions très chrétiennes, qui n'a fait que ce qu'il a cru plus utile au bien des élèves et capable de relever leurs études ; je le savais capable de risquer sa santé pour le bien, je sais qu'il le fait. N'est-ce pas une ardeur précieuse dépensée inutilement ?

Encore une fois, grondez-moi de tout ce que je dis là, mais songez aux raisons que j'ai de vous le dire. Dans un an et demi, on me mettra où l'on voudra, peu m'importe ; mais ne ferons-nous pas des pieds et des mains pour obtenir des autorités un petit trou où, en travaillant de mon mieux à la vigne sainte, je puisse prendre de la science, de la prudence, et tout ce qui me manque de vertu ? J'ai demandé à M. le Supérieur de vous faire mettre doyen de Crépy avec deux vicaires élevés à Orrouy. Et après ! Oh ! si vous saviez les rêves qui me traversent par moments la tête ! Me voici tenu pour longtemps ; les années porteront conseil sans doute ; je ne désire que le conseil de Celui à qui appartiennent les vocations, et lui demande de ne pas être inutile aux autres comme je suis inutile et trop souvent nuisible à moi-même.

Agréez, Monsieur le Curé, le filial et affectueux respect de votre très obéissant et dévoué en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXXVII

A M. l'abbé Lefevre (1)

Rome, juin 1867.

MON CHER AMI,

Je sens, en me disant que M. L*** est mort, un vrai besoin de resserrer avec mes anciens condisciples cette amitié chrétienne qui ne devra pas nous quitter, puisque

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, plus tard prêtre au diocèse de Beauvais.

nous devons travailler au même troupeau ; amitié qui doit se fonder uniquement sur l'amour de l'Église, le détachement des choses du temps et le désir de conduire les autres au Ciel, où M. L*** nous a devancés, je n'en doute pas... Quelque jour nous serons prêtres tous deux ; quelle charge, mais quel bonheur ! Voilà le but auquel nous courons depuis si longtemps ; croyez moi, j'ai appris à Rome ce que c'est que l'Église et ce que vaut une vocation : j'y ai appris à considérer dans la nôtre son côté surnaturel, et je ne puis penser à l'avenir sans faire quelques petits rêves dorés, mais toujours chrétiens ; je me fais probablement quelques illusions, et je ne doute pas que vous n'en fassiez autant ; mais, après tout, nos rêves, se faisant en Dieu, ne peuvent nuire à notre présent, et ils peuvent peut-être servir à notre avenir. N'est-ce pas en cela que peut être utile notre petite union de prières ? Dites à M. Tatin (1) que je suis bien content de l'y voir entrer, parce que je sais qu'il a un grand cœur dans un petit corps salé...

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 1^{er} juin 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ma lettre sera d'autant moins longue, qu'un gros clou au sourcil droit m'a enflé l'œil et le visage, et n'a laissé qu'un œil à ma disposition pour le moment, chose peu commode pour écrire ! Comme, d'un autre côté, vous devez attendre ma lettre à cause des renseignements qu'elle devrait contenir pour M. Objois, je ne veux pas attendre plus longtemps.

1. Autre condisciple et ami de J.-B. Aubry, plus tard prêtre distingué, malheureusement infidèle à sa vocation.

L'introducteur de cette lettre est M. Beudet (1), que sa pauvre santé oblige absolument à quitter Rome avant le mois de juin, sous peine de perdre même le peu qui lui reste de forces.

Pour M. Objois, vous me dites qu'il voudrait vivre économiquement à Rome ; veuillez lui répondre que l'économie sera possible à Rome, pendant les fêtes comme en d'autres temps, mais dans d'autres proportions, à savoir : de même qu'en temps ordinaire on est libre de prendre une chambre à deux francs ou une à six francs, de même, pendant les fêtes, on sera libre entre une à six francs et une autre à quinze francs ; je crois cependant que celles à quinze francs et au-dessus seront moins rares que les autres ; ce que je dis des chambres, pensez-le de tout le reste.

Pour le voyage, c'est autre chose, on peut le faire avec assez peu de frais. Le trajet, en troisième classe, entre Paris et Marseille, n'est pas si impossible qu'on le pense ; il y a des trains spéciaux pour le Midi, où l'on n'est ni trop abondamment ni trop mal accompagné, en sorte que les wagons de troisième classe sont encore les moins chauds, vu leur grandeur. Un bateau des Messageries impériales part le jeudi soir de Marseille ; il contient quatre classes, dont la première paye, je crois, cent dix francs, et la quatrième, trente francs ; cette quatrième consiste en une place sur le pont, de jour et de nuit ; quand il fait beau, c'est la plus agréable de toutes les places, parce qu'on y voit la mer et qu'on y respire à discrétion, tandis que les cabines me sont, à moi du moins et à beaucoup de mes confrères, insupportables, à cause de l'odeur infecte des bateaux à l'intérieur ; le seul avantage qu'on a dans les autres classes, c'est d'être nourri par l'établissement, mais la plupart des voyageurs, au lieu de manger... Le bateau des Messageries s'arrête à Livourne, ville très drôle et très italienne, où M. Objois risque bien de se voir chiper sa perruque. Arrivée à Civitta le samedi, je pense ; de Civitta-Vecchia à Rome, chemin de

1. Etudiant du séminaire français et ami de J.-B. Aubry.

fer en trois heures. A Rome, il n'y a évidemment plus un panier de libre dans les hôtels, on se loge dans les familles, qui se retirent au grenier ou à la cave, pour faire argent de tous les taudis de leurs palais ; le prix n'a donc rien de fixe et se discute selon le caprice ou la rapacité d'un chacun. Si M. Objois aime les cérémonies, qu'il vienne pour le *Corpus Domini* ; d'ailleurs les fêtes seront distribuées en plusieurs parties, savoir : 1^o la Saint-Pierre, 2^o le dimanche suivant, canonisations, 3^o huit jours après encore, béatifications. Il peut, d'après tout cela, régler un peu la durée de son séjour. On pense que, dès le lendemain de la Saint-Pierre, il y aura déjà un peu de débâcle pour les départs. Je vous prierais presque de bien faire entendre à M. le Curé de Saint-Jean-aux-Bois que Monseigneur loge au Séminaire Français, ce qui est vrai ; c'est un bon moyen de m'éviter sa visite, au moins d'éviter qu'il la répète trop ; pourrait-il s'empêcher de venir tourmenter notre pauvre Supérieur pour lui conter qu'il est de Maisoncelle, que ce pays a produit cinq prêtres, que Pont-l'Évêque vaut mieux que Saint-Jean et le reste...?

J'ai vu M. Paul Allou, sergent de la Légion ; je m'attendais à voir arriver un grand seigneur à belles manières, et j'ai été attrapé. C'est un jeune soldat tout simple et sans façon, qui ne me paraît même pas avoir d'autre lustre qu'une bonne figure et une éducation sérieuse ; il m'a paru très bon et très franc ; nous avons fait ensemble une immense promenade où la conversation n'a pas languie du tout, et il doit revenir me voir.

Je suppose bien que le portrait du Saint-Père dont vous m'avez parlé est un portrait photographié ; je vous prierai pourtant de me dire positivement la chose.

Voici venir la Sainte-Marguerite, c'est le 10 juin ; si nous étions là, il y aurait bouquet formidable présenté militairement au bout d'une pique. Je n'y serai pas de corps, mais il n'y manquera vraiment que cela ; si donc il y a un bouquet, veuillez penser à mettre une fleur pour moi, et à rappeler que cette fleur, c'est celle du cœur, qu'elle a toutes les cou-

leurs, c'est-à-dire tous les sentiments, et que ces couleurs durent toujours.

J'ai reçu un bout de lettre de M. Catel, dans une lettre de mon frère ; il me disait de mon frère d'excellentes choses qui me rendent bien heureux de le voir à Saint-Lucien...

Nous recevons assez souvent — des confrères de Beauvais — des petits mots de critique... Leurs jugements sont quelquefois un peu amers et me font croire qu'il y a quelque exagération et un petit élément de paresse qui concourt bien un peu à faire pousser de si grands cris. M. Renet (1) rentre au Séminaire avec la inozette ; il faut bien espérer que sa main sûre et compétente saurait mettre l'ordre là où il ne serait pas.

Agréez, Monsieur le Curé, le respectueux et sincère attachement de votre fils très affectueusement soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XXXIX

A M. l'abbé Boulønger

Rome, 8 juin 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vite que je répare une inexactitude de ma dernière lettre. En y causant de la cherté des logements, je parlais sur les renseignements de plusieurs de mes confrères qui avaient été eux-mêmes chargés de trouver des logements pour des compatriotes, et qui n'en avaient trouvé que de très chers et hors de prix ; et puis, au premier prix qu'on fait avec des Italiens, ils commencent par demander vingt francs, et on les voit souvent descendre de fil en aiguille jusqu'à vingt sous.

1. Successivement professeur et supérieur du grand Séminaire, prêtre d'un grand mérite, savant distingué, auteur de plusieurs ouvrages estimables.

Depuis, j'ai su qu'on trouverait des chambres peut-être jusqu'à deux francs par jour, mais pas au-dessous, je pense, quoiqu'en temps ordinaire on en ait de belles à un franc. Le vivre ne sera pas bien cher, je pense, bien qu'on coure risque de se faire attraper quelquefois. Rome est un peu comme la maison de Dieu : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt*. Il y en a pour les princes et pour les petites gens, pour les cardinaux et pour les curés du canton de Guiscard ; d'autant plus, comme je vous l'ai dit, qu'on se loge dans les familles à l'amiable, et que quiconque n'est pas difficile peut toujours trouver un nid. On dit déjà que tout est plein ; tous les jours cependant il arrive des nuées de voyageurs, et je pense que pas un ne couche dans la rue.

On parle, sérieusement cette fois, du voyage de tout le Séminaire de Montauban ; ils sont une centaine, gouvernés par des Jésuites ; leur logement, dit-on, est déjà réservé à la *Trinité des Pèlerins*, immense hospice pour les voyageurs où ils seraient logés et nourris *gratis pro Deo* ou à peu près. Le voyage de chacun serait, par suite de conventions, au prix de cent vingt ou cent quarante francs, je ne sais plus lequel. L'évêque de Nîmes, Mgr Plantier, est installé au Séminaire Français, en attendant les autres Grands. Du reste, les évêques commencent à pulluler dans les rues, il y en a de toute couleur et de tout vêtement.

Comme ma première lettre pouvait influencer sur la décision dernière de ce bon Curé, j'ai voulu réparer au plus vite mon erreur ; je suis d'ailleurs un peu pressé, la chaleur est suffoquante, bien plus et bien plus tôt que l'an dernier. Je termine donc tout de suite, en vous présentant mes sentiments affectueux.

A Rome, la fête du Saint-Sacrement, que je recommandais à M. Objois et qu'on peut et doit recommander à tout le monde, se célèbre le jeudi même de la fête, et, pendant l'octave qui suit, dans chacune des églises principales. Pourquoi ne vous donné-je ces détails que pour un autre et non pas pour vous-même ?

Voilà les pourparlers qui commencent à propos d'ordina-

tions ; je n'ai rien dit à notre Supérieur des intentions de M. Marthe, en sorte qu'il a cru que je serais diacre en octobre prochain ; quand il n'a plus été temps j'ai dit la chose à M. Marthe, qui veut encore me faire diacre avant mon départ de Rome ; mais je vois que tout s'arrangera pour la négative et pour le sacerdoce en 1868, et j'en suis très heureux...

Agrécz, Monsieur le Curé, le respectueux attachement de votre fils très affectueusement soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XL

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 15 juillet 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Quoi qu'il en soit des énormes retards que je mets à vous écrire et pour lesquels je réclame votre indulgence, c'est aujourd'hui que je devrais endosser le cothurne et appeler à mon secours le style flamboyant.

Parlons toutefois sans façon et sans solennité ; j'ai passé mon examen aujourd'hui, et me voici tranquille de ce côté, bien que je n'en connaisse pas encore le résultat ; je pense au moins que j'obtiendrai mon diplôme, et que mes notes ne seront pas mauvaises. Il y avait une quinzaine de jours que j'avais fait ma thèse écrite : *Duplex voluntas ac generatim duplex diversus ordo operationum divinarum et humanarum unius personæ Christi credi debet.*

J'ajoute les quatre thèses sur lesquelles j'ai subi aujourd'hui l'opération orale.

1. *Sensus decretorum Concilii Trid., sess. IV, is defenditur, ut vetus vulgata editio latina Scripturarum authentica habenda sit non solum generatim quoad rei summam, sed etiam speciatim quoad ejus textus in iis quæ per se sunt res fidei et morum*

regula, verbum Dei scriptum quod substantiam dogmatis sincere exhibeant.

2. Est Deus infinitè perfectus et absque ulla compositione purissimus actus, ex quo tamen non est negandum multiplices Dei perfectiones virtualiter distingui.

3. Tum in Scriptura, tum in professione et explicatione Ecclesiæ etiam ante Concilium Nicænum, exhibentur tres realiter inter se distinctæ personæ divinæ, Pater, Filius, Spiritus Sanctus, qui sunt unus Deus unitate numerica absolutæ substantiæ ac naturæ; quare omnis perfectio absoluta et omnis operatio ad extra est una communis tribus personis, personæ autem relationibus substantivis constituuntur inter se realiter distinctæ.

4. Christus est ontologice unus Deus-homo, non alius Deus alius homo, adeoque una est hypostasis subsistens in duplici natura.

Vous vous trompiez donc en craignant que votre dernière lettre dût revenir me trouver à Meudon ; je ne partirai guère d'ici qu'à la fin du mois, c'est-à-dire avec M. Lefèvre ; nous irons d'abord à Naples, peut-être de là, par mer, à Ancône, Lorette, Bologne, Florence, Milan (toutes villes que j'ai vues), puis Venise, et de là il y a deux projets dont un seul peut se réaliser à la fois : le premier c'est Einsiedeln et la Suisse, avec Strasbourg ensuite ; le second c'est Trente, Insprück et Munich, toujours avec Strasbourg à la suite. Que ferai-je d'ici au départ ? S'il ne faisait pas si chaud, je courrais pour récollectionner ma connaissance de Rome ; mais le moyen avec un pareil soleil ? Les vraies chaleurs ne sont pourtant venues que depuis cinq ou six jours ; jusque-là, depuis la mi-juin, pluies et nuages qui nuisaient fort aux récoltes, mais qui rendaient un peu plus douce la préparation des examens.

Nous sommes sept du Séminaire Français postulant pour le doctorat ; je suis le seul qui ai passé ; les autres vont venir dans très peu de jours ; M. de Bretenières en est un ; nous nous étions réunis à trois pendant toute cette année pour revoir toute la théologie ; cette méthode nous a été fort

utile pour la facilité et l'agrément ; le troisième, avec M. de Bretenières et moi, était un Parisien excellent avec lequel nous resterons amis de loin comme de près. — Je m'en vais vous dire une chose qui vous surprendra peut-être un peu, et pour laquelle je vous prie de ne pas vous fâcher contre moi : dans nos petites séances, on causait souvent du pays et de toutes sortes de choses, nous devons nous revoir en vacances, à Paris et à Meudon, ces deux excellents confrères et moi ; mais M. de Bretenières m'a demandé s'il ne serait pas indiscret à lui de venir me dénicher jusqu'à Orrouy et chez vous ; je vous assure que c'est lui qui m'a fait la proposition ; je ne voudrais pas abuser des droits de cité ni des droits de famille que j'ai à Orrouy ; néanmoins, le projet m'a tellement souri, que je l'ai encouragé. Si donc vous me le permettiez, combien je serais heureux de vous faire faire connaissance avec les deux meilleurs amis que j'aie jamais eus au Séminaire ! C'est *nous* qu'ils viendraient voir, et probablement ce serait vous qu'ils embarrasseraient, — comme je le fais si souvent, pendant deux ou trois jours ; mais ce sont les deux hommes les plus simples du monde, qui seraient fâchés et confus de voir qu'on se gênât pour eux ; et je ne doute pas que vous soyez content de les avoir vus.

J'espère que vous me répondrez là-dessus un petit mot, me disant nettement ce que vous en pensez et si la chose ne vous déplaît pas. Si ce petit mot pouvait m'arriver ici avant la fin de juillet, je pourrais agir en conséquence ; néanmoins, quand je ne le recevrais qu'à Meudon ou à Orrouy même, comme je verrai mes confrères en France, il serait encore temps.

M. Lefèvre a appris par moi, et j'ai appris par vous seul la mort de M. de Seroux ; il a depuis reçu le faire-part et envoyé ses condoléances ; nous nous sommes figuré bien facilement le deuil qui va régner à Lamothe et la désolation de M^{me} de Seroux, qui s'affectait déjà tant à la mort de M. de Lorières. J'ai été d'autant plus peiné moi-même, que j'avais vu pendant les vacances le bon cœur et les sentiments

d'affection que vous ont montrés M. et M^{me} de Seroux, quand vous étiez vous-même dans le chagrin.

Je comprends bien la peine que vous me dites éprouver pour certaines causes dont je ne veux pas parler ici trop clairement. Chose étonnante qu'un homme puisse, avec autant d'esprit et autant de cœur, rompre avec un passé où se trouvent tous ses souvenirs les meilleurs et les seules affections dont il puisse vraisemblablement garder quelque chose. M. Thémé (¹), dans ses promenades, m'a dit plusieurs paroles qui montrent combien il a vu loin et clair ; j'ai fait avec lui quelques indiscretions dont j'aurais du regret si elles n'avaient pas été faites à un homme sûr ; d'ailleurs, pas une n'avait pour objet ce que je ne savais que par vous et par confiance. Je ne lui ai même pas dit la principale nouvelle que vous me donniez dans votre avant-dernière lettre sous le sceau du secret, et que, dans la dernière, vous me dites connue de tout le monde.

Gossier est un vrai négligent dans sa correspondance, nous lui tirerons chacun une oreille aux vacances. Néanmoins il a été relativement exact pour moi cette année ; j'ai reçu une lettre de lui dans les premiers jours de mai ; du reste, je crois que c'est celle qui venait d'Orrouy.

Voici donc, pour parler un langage un peu écolier, voici mes études finies ; il me reste maintenant le plus sérieux et le plus difficile à faire. Je ne recevrai bien certainement le sacerdoce qu'en octobre, car je ne pourrai voir Beauvais qu'après le quinze août et Orrouy tout de suite après ; je ne puis même pas me dire à moi-même à quel moment.

Que ferai-je après le sacerdoce ? Je n'en sais pas davantage, sinon ce que je devine des rêveries de M. le Supérieur. Ces rêves me font trembler, parce qu'il me semble qu'on joue avec toute une génération de prêtres ; et je crains qu'on ne la reconnaisse dans dix ans d'ici. M. Marthe va certainement vous parler de ses projets ; je vous en prie, ne vous

1. Curé-archiprêtre de la cathédrale de Beauvais, ami de M. l'abbé Boulenger et de la famille Doria, avait, pendant quelque temps, rempli les fonctions de curé d'Orrouy.

laissez pas éblouir par ces plans d'université et par ces hautes combinaisons auxquelles il ne manque rien que le principal. Si seulement M. Marthe avait pu lire une des dernières lettres reçues par M. Lefèvre, il me semble qu'il aurait pu revenir de loin ; nous en avons reçu bien d'autres, et toutes me font appréhender au-delà de toute expression l'enthousiasme et les hauts cris que le seul nom de Rome ou de Collège Romain fait pousser à Beauvais.

Je viens de voir M. Lefèvre ; il prépare son examen, lui aussi, et n'est pas encore sûr de pouvoir le passer, vu qu'il faut pour le doctorat en philosophie une certaine dose de sciences exactes et surtout d'astronomie, qui ne s'improvise pas. Il a eu tous les malheurs du monde depuis Pâques ; presque toujours il a été occupé par quelque petite maladie qui l'empêchait d'avancer aussi activement qu'il l'aurait voulu ; aujourd'hui, il relève de quelques jours de dysenterie.

Je suis, depuis le premier juillet, le seul Beauvaisien resté au Séminaire Français ; notre pauvre Dupont est parti le quinze juin, avec une mine à faire peur, ou au moins à inspirer à tout autre qu'à M. Marthe la bonne pensée de le laisser mourir en France. M. de Maindreville est parti le dix-neuf du même mois, aussi heureux de quitter Rome que d'autres sont heureux d'y revenir ; M. Bocquet est parti vers le premier juillet, emportant ma malle que mon père m'écrit avoir été prendre à Paris, gare de Lyon, en sorte que je suis resté ici avec quelques chemises et mouchoirs, de quoi attendre le retour.

Je pense vous écrire encore une fois de Rome et aussi dans mon voyage, s'il n'est pas trop brusque ; et puis, ce sera fini de Rome pour moi ; je puis à peine me le persuader.

Mes compliments les plus affectueux à M. Boulenger.....

Agréez, Monsieur le Curé, les sentiments d'affection et de respect de votre élève et enfant reconnaissant et soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLI

Au Révérend Père Freyd (1)

Meudon, 16 septembre 1867.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Faut-il que je sois négligent pour n'avoir pas devancé votre lettre par la mienne ! Vous excuserez pourtant ma conduite, si vous comprenez ce que c'est qu'un séminariste en vacances, et combien il éprouve de tiraillements quand il a, comme moi, trente-six pays et trente-six familles. Il y a longtemps du reste que je pense à vous écrire, mais je voulais auparavant être allé à Chevilly et avoir vu mes confrères de Beauvais. Or, je suis allé hier à Chevilly, quel plaisir ! J'arrive pendant la messe de communauté ; à la fin de cette messe, je contemplais d'un œil édifié le défilé des scolastiques et des novices, quand, tout à coup, j'aperçois au milieu d'eux la plus angélique de toutes les figures, celle de M. Duplessis(2) qui s'avancait les yeux baissés et le visage empreint de cette tranquillité qui lui va si bien. J'étais un peu, mais pas beaucoup étonné de le voir en lieu si édifiant. Il était arrivé depuis la veille et déjà il m'a fait, avec M. Brunetti, les honneurs de la maison.

J'ai reçu avec bonheur et respect, mon cher Père, les conseils que vous me donnez pour ma préparation au diaconat ; je n'ose pas dire que ces conseils ont trouvé mon âme bien préparée à la grâce et parfaitement courageuse pour se donner sans réserve à l'Esprit-Saint, mais je puis vous assurer qu'ils ne tomberont jamais dans un cœur plus filial et mieux animé du désir de mettre à profit les bienfaits de la

1. Supérieur du Séminaire Français à Rome, directeur de J.-B. Aubry, prêtre d'une science profonde et d'une autorité considérable.

2. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, actuellement Directeur du Séminaire Français à Rome.

Providence. Combien de fois ai-je éprouvé que ce ne sont ni les bonnes pensées, ni les désirs chrétiens qui me manquent, mais bien le courage de mettre dans ma conduite tout ce que Dieu met dans mon âme d'aspirations vers quelque chose de mieux et de plus surnaturel !

Combien de fois me suis-je aperçu que je perdais mon temps à considérer théoriquement ce que l'Esprit-Saint m'inspirait et me demandait, au lieu de mettre la main à l'œuvre avec le courage des petites choses et l'abnégation pratique ! J'espère avancer un peu plus dans l'année qui me reste ; vos conseils me serviront à utiliser les grâces du diaconat, mais ils ne me serviront plus à le recevoir, car déjà je suis diacre depuis un mois. A mon arrivée, M. le Supérieur m'annonça, comme une chose toute décidée, que je serais prêtre en octobre, et que je devais me préparer au diaconat pour le mois d'août. Je répondis avec la même assurance, que je ne serais pas prêtre cette année et que, par conséquent, je pouvais attendre le 6 octobre ; on me répondit de me préparer au diaconat pour le 5 août ; je le fis pour contenter Monseigneur et M. Marthe qui paraissaient y tenir, mais j'ai bien fait entendre à M. le Supérieur que je ne puis pas être prêtre sitôt, et que j'ai trop besoin de mon année pour consentir à ce qu'on me proposait par un excès de confiance. Je ne saurais vous dire combien j'ai dû faire d'efforts pour décider M. le Supérieur à me laisser diacre. Lui, qui ne nous voit qu'un peu en vacances et par le beau côté, s' imagine que si nous refusons le sacerdoce, c'est par humilité. Je lui ai dit que j'étais et que vous me croyiez non seulement indigne comme tout le monde, mais incapable d'un pareil honneur. Il paraît enfin se résigner et j'en suis bien content. Je lui ai montré les motifs de ma conduite, vous les connaissez, mon Père ; il répugnait en quelque sorte non pas à ma vocation et à mes goûts, mais à ma conscience, d'accepter un tel arrangement, et je me sens beaucoup trop loin de ce que je veux être quand je recevrai le sacerdoce, pour songer même à la possibilité de le prendre aussi prématurément.

Voilà, mon cher Père, l'état de nos affaires. Je me liquéfie

de joie et d'espérance à la pensée de retourner bientôt à Rome ; je ne sais pas encore combien nous y serons de Beauvais, mais si notre nombre doit changer, il me semble que ce sera en plus, bien que pour M. L***, il doive rester en France. On m'a dit qu'il renonçait au doctorat ; sur quoi quelqu'un faisait la réflexion suivante : « Il veut au moins sauver la réputation du doctorat, sachant qu'il a compromis celle de la licence. »

Je savais bien que, de tout ce qui se disait sur Rome, la moitié était de la fable et une bonne partie de l'absurdité.

Recevez, mon révérend et bien cher Père, le respectueux hommage de mon filial et très sincère attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLII

A M. l'abbé Boulenger

Genève, 3 novembre 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Le nom du pays d'où je date ma lettre vous dira que nous sommes encore en veine d'aventures merveilleuses et surprenantes, et que la Suisse est encore cette année le théâtre de nos exploits.

La chambre d'où je vous écris appartient à un Hôtel du Lac où nous sommes traités princièrement ; il nous en coûtera bon. Nous sommes arrivés ici à midi, en seconde classe, depuis Paris, et nous nous embarquerons demain à 2 heures du soir pour le lac et ensuite le Simplon. Entre chaque ligne que j'écris, je n'ai qu'à lever l'œil pour m'extasier dans la contemplation du magnifique lac Léman, avec lequel nous ferons demain connaissance. Déjà nous avons couru la ville ; le pauvre M. Dupont est esquinaté, nous l'avons laissé couché,

et nous deux Bocquet nous connaissons Genève comme nos poches.

Il y a ici de quoi s'édifier et de quoi gémir ; plus d'un *Couac* et bien des œillades méprisantes nous ont montré ce qu'était une ville protestante ; mais, de temps à autre, notre habit nous attirait un profond salut d'enfant ou de personne d'âge. Visite à la cathédrale protestante, église du XV^e siècle, autrefois catholique, depuis souillée par toutes sortes de souvenirs protestants ; le siège de Calvin comme à Rome celui de S. Pierre ; des tombeaux d'illustres protestants ; tout cela nous était montré par une digne protestante qui nous faisait remarquer que les chaises ne se louaient ni ne se vendaient, que tout était gratuit et autres gentilleses, et qui pourtant ne refusa pas notre pourboire.

Visite à Notre-Dame, cathédrale catholique où nous n'eûmes besoin ni d'introducteur, ni d'introductrice à gages, attendu que toutes les portes étaient grandes ouvertes. Figurez-vous l'audace ! Nous allons demander à la sacristie l'adresse de Mgr Mermillod ; on nous la donne ; nous allons tous trois bravement nous présenter à sa porte et dire à son domestique que trois séminaristes de *Beauvais*, voyageurs pour le *Séminaire Français*, demandent à Sa Grandeur si elle veut bien les admettre demain matin à l'honneur d'assister à sa messe et de communier de sa main. La naissance de Calvin dans nos contrées et le sacre de Mgr Mermillod dans la chapelle du Séminaire Français, sont pour nous deux titres à sa bienveillance. Et voilà ce qui nous attend pour demain.

Après cet acte de haute dévotion, nous irons nous risquer à la cathédrale protestante, derrière une colonne, pour assister au prêche ; ne serons-nous pas écharpés ou brûlés sur les cendres de Servet ?

Dimanche 10 à midi. Nous sommes allés à notre messe, et nous avons communié de la main de Mgr Mermillod. Quelle bonne matinée et comme je suis content d'être passé ici ! Monseigneur nous a dit de l'attendre, et nous a fait prendre le petit déjeuner avec lui, puis nous a parlé assez

longtemps et a fait venir un jeune homme fort comme il faut qui nous rejoindra dans quelques jours au Séminaire Français. Le même jeune homme nous a conduits à la grand'messe catholique ; nous sacrifions l'office protestant de peur du scandale, d'autant plus que Genève est aujourd'hui portée à l'effervescence, car c'est jour d'élection des sept conseillers d'État.

Il est faux qu'on ait sifflé, chassé, honni Garibaldi après le congrès. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'étant arrivé ici au milieu de l'enthousiasme des protestants révolutionnaires, il est reparti au milieu du silence et sans aucune démonstration, ni dans un sens ni dans un autre ; les journaux exagèrent toujours un peu, même les bons journaux.

Quelle belle chose que de voir ces catholiques génevois à leur messe, se tenant comme des saints, ou nous saluant dans les rues avec autant d'amabilité que les protestants ont d'arrogance dans leurs regards !

Adieu, voici l'heure du départ qui vient, j'ai fait mon devoir et obéi à mes sentiments en vous envoyant cette marque de souvenir filial. Je termine donc en faisant mes compliments à M. Boulenger et en vous priant, Monsieur le Curé, d'agréer mon respectueux et sincère attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLIII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 20 novembre 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous voici arrivés depuis huit jours, et personne ne nous a encore assassinés, ni en route ni à destination ; bien plus, nous avons voyagé en Italie sans recevoir ni un *Couac*, ni une injure, ni une avanie quelconque ; le pire de notre

affaire est donc que la dépense pour trois s'élevait à six cent quatre-vingts francs, et j'ai hâte de recevoir une lettre de Monsieur le Supérieur pour voir quel effet ce chiffre produira sur lui. Mais aussi, nous avons un compagnon malade, il nous fallait voyager avec lui commodément, lui ménager des haltes et du repos, en prendre par conséquent avec lui, car nous ne pouvions faire une imprudence qu'il ne s'obstinât à la faire aussi ; encore est-il arrivé au bout de ses forces en même temps qu'au bout de la route ; il est vraiment bien faible, il me le paraît plus encore à beaucoup près que ne l'était il y a un an M. Beudet.

Après Genève d'où je vous ai écrit et où nous avons passé une fort belle journée, le bateau du lac ayant eu un accident la veille, nous avons gagné Sion en chemin de fer, côtoyant le lac et les montagnes, en sorte que nous n'avons rien perdu au point de vue du paysage. Puis le Simplon : vingt-quatre heures de voiture plus commode et moins dure qu'au Mont-Cenis ; nous avons eu, même la nuit, aussi chaud qu'on peut l'avoir dans un lit bien couvert. Le temps était superbe et l'escalade de la montagne proprement dite commençant le matin, nous avons fait à deux presque toute la montagne à pied jusqu'à l'hospice qui se trouve au sommet, juste à point pour que le voyageur puisse recevoir et avaler, *gratis pro Deo*, un bouillon généreux et tout ce dont il a besoin, car les religieux n'épargnent rien.

J'avais la curiosité de visiter un de ces fameux chalets dont on parle tant ; j'ai pu ce jour-là contenter mon désir. Nous avisons une immense boîte fumeuse et percée de fenêtres microscopiques ; nous ouvrons une porte inférieure, et la première chose qui nous frappe, c'est une bouffée de chaleur et d'odeur plus que forte ; nous nous trouvons au milieu de cinq ou six vaches, une dizaine de chèvres et quelques-uns de ces animaux qui se nourrissent de glands ; un petit escalier nous conduit au-dessus du logement des animaux, dans celui des hommes : même bouffée de chaleur, odeur aussi forte mais d'une autre nuance, un peu plus de propreté, pas beaucoup ! Vous dire ce que j'ai vu là, ce n'est

pas possible, il faudrait la plume d'Isaïe, comme dit la chanson. D'abord, il y avait une grande image rouge représentant la Sainte Vierge le cœur percé d'un immense glaive ressemblant assez à l'instrument du boucher, donc nous sommes en pays catholique. Des lits impossibles, des vêtements comme l'œil d'un Picard n'en a point vu, des fromages comme son estomac n'en a point senti, des chaises qui datent de la période antédiluvienne, des meubles de l'autre monde. Mais, au milieu de tout cela, des figures comme on n'en voit plus chez nous et comme on n'en verrait plus ici, si la civilisation y avait passé. Je vois encore cette bonne vieille qui, en nous apercevant, se sauve dans un coin, chausser sa tête d'un bonnet, mais d'un bonnet comme je n'en ai pas vu à l'Exposition ; puis elle revient toute riante nous faire les honneurs. M. Bocquet explique en allemand que nous venons nous réchauffer les pieds, ce qui n'est pas trop vrai ; vite un fagot, un vrai fagot sur le feu ; au moyen de quelques sous aux enfants, nous avons bien disposé tout le monde et nous pouvions contempler tous ces visages honnêtes où la simplicité et l'innocence reluisent bien plus que sur n'importe quel visage rasé, lavé ou même fardé de Parisien. Je donne un grand portrait du Pape à la grand'mère, il est reconnu tout de suite, et on nous demande si nous venons de Rome et si nous avons vu *le grand pape* nouvelle preuve qu'on est catholique. M. Bocquet donne une autre image qui passe de main en main, et nous voilà invités à prendre le café ; malheureusement, le cœur ne nous en disait guère, vu l'état dans lequel nous voyions les ustensiles de ménage, et nous sortons là-dessus avec toutes les bénédictions de la famille. Je n'ai passé là qu'une demi-heure, mais c'est l'un des souvenirs les plus agréables de tout le voyage, parce que, si l'on est toujours déçu à la vue d'un monument ou d'une curiosité qu'on a désiré voir, il y a toujours bien du plaisir à constater par soi-même que le progrès matériel *exclusif* n'a pas encore balayé la foi partout. Il serait mieux sans doute que les gens fussent à la fois vêtus comme on l'est à Paris et chrétiens comme ils le sont ;

mais si les choses sont incompatibles, de droit ou de fait, n'est-il pas mieux de leur souhaiter de rester ce qu'ils sont ?

Après le Simplon, nous étions assez pressés d'arriver au but, car notre argent défilait : nous avons eu deux heures à Milan ; nous avons visité assez en détail la cathédrale, que j'avais vue déjà un peu l'an dernier ; le reste de la ville offre assez peu d'intérêt, si ce n'est une grande statue de Cavour sur son piédestal de marbre blanc qui n'existait pas il y a un an.

Quant à la Ville Éternelle, nous l'avons trouvée toute pacifiée, comme on la disait et comme elle est toujours. J'ai visité la caserne des zouaves qu'on a fait sauter ; chose étonnante, ceux qui ont péri étaient des musiciens, c'est-à-dire tous Italiens et d'assez peu de valeur sous tous rapports. Les travaux provisoires de fortification sont restés en attendant ; on les continue même tout doucement, en y employant les soldats français, soit comme exercice pour eux, soit en prévision de l'avenir, car on dit que tout n'est pas fini, et cela paraît bien vraisemblable. Il nous revient chaque jour une foule de traits touchants sur la mort de celui-ci, sur les actions de celui-là, sur la manière dont a été découverte toute la trame révolutionnaire ; il y a là quelque chose de plus que curieux, et j'espère que tous ces traits seront réunis et divulgués quelque jour.

Vous savez sans doute que les prisonniers garibaldiens arrivant ici en grand nombre, il y a quelques semaines, et ne sachant que faire, le Saint-Père les mettait en retraite spirituelle, d'où les trois quarts et plus sortaient tout sanctifiés ; vous savez sans doute qu'il allait les voir en prison, et que dans une de ses visites, il leur disait : « Eh bien ! le voilà ce chancre, ce vampire, ce tyran ; toi, tu n'as pas de souliers, le tyran de l'Italie t'en donnera ; toi, pas de veste, etc. »

M. Lefèvre porte aujourd'hui au Vatican sa demande d'audience pour nous tous, afin de remettre au Saint-Père six mille francs que j'ai apportés.

Une curiosité ! L'autre jour, je me promenais dans un

corridor, passe l'évêque d'Haïti, qui se trouve ici depuis longtemps ; il me demande d'où je suis ; sur ma réponse : « Ah ! j'étais l'autre jour chez le Saint-Père ; je lui présentais une lettre de l'évêque de Meaux, il s'écrie : Ah ! il va me demander encore des choses incroyables, incroyables ! ils sont deux comme cela, l'évêque de Meaux et celui de Beauvais, qui me font toujours des demandes incroyables ! » Notez que nous sommes chargés de lettres de l'Évêché qu'il nous faudra bientôt remettre.

Je ne vous dis pas, mais je vous prie de croire que je suis rentré ici avec bien de la joie ; j'ai à travailler à bien des choses cette année, veuillez demander à Dieu que je ne travaille pas en vain.

Agréez, Monsieur le Curé, les sentiments de votre enfant affectueux et reconnaissant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLIV

A M. l'abbé Catel

Rome, 2 décembre 1867.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Ce matin, à cinq heures moins un quart, il a passé sous ma fenêtre de longues files de truffards qui n'avaient pas l'air de s'apitoyer beaucoup sur notre sort ; le dernier a quitté Rome aujourd'hui, dit-on ; nous voici donc seuls encore une fois, et je puis vous inviter à prendre et à faire prendre le deuil à l'occasion de notre mort prochaine, surtout à l'occasion du trépas de l'Eglise, qui ne peut tarder !

Il est au moins remarquable que l'évacuation, *Lo sgombro ! Lo sgombro !!!* s'effectue toujours dans la semaine de l'Immaculée-Conception ; c'est assurément une pieuse pensée de l'empereur !!!

Lizon est déjà venu plusieurs fois me raconter ses prodiges de valeur, qui me paraissent se borner à beaucoup de fatigues. Ces pauvres zouaves sont accablés, accablés, mais ils sont admirables, même de près ; on en voit arriver de toute langue et de tout pays. — *Ex omni tribu et lingua* ; sera-t-il dit qu'il n'en viendra plus de Beauvais ? cela me fait bisquer ; et je crois bien que si je n'avais pas ce qu'on appelle à Beauvais le divin crampon, je ne ferais ni une ni deux, voici le moment. Du reste, on ne rencontre dans les rues que des groupes de jeunes gens à figure française, la plupart à figure de séminariste ; ils trouvent ici de dignes chefs, de dignes camarades et beaucoup de nobles exemples ; ils y trouveront plutôt qu'ils n'y perdront leur vocation ; il y a surtout une grande quantité de séminaristes du Midi ou de la Bretagne ; vous savez sans doute que le prieur de la Trappe d'Echell a envoyé cinq de ses novices. Nous avons vu un ex-rhétoricien de Noyon engagé pour deux ans ; il est arrivé deux jours avant nous, il a l'air d'un excellent jeune homme, plein d'ardeur, de franchise et de chevalerie ; il nous dit qu'il vient ici se préparer au grand Séminaire. Nous lui avons fait faire connaissance avec Lizon, qui m'a paru aussi rempli de très bons sentiments. Le pauvre garçon a perdu son bibelot, comme il dit, dans l'écroulement de la caserne dont j'ai vu les débris ; il m'a raconté l'histoire de sa petite dette ; je crois qu'il y a du vrai et qu'il mérite toute la miséricorde qu'il demande ; je lui ai donc lâché en deux fois ses vingt francs, qui n'ont pas moisi dans sa poche.

Il nous revient tous les jours quelques particularités des dernières luttes et tentatives, belles actions des zouaves et des gendarmes pontificaux qui les valent, visites du Saint-Père aux prisonniers de Garibaldi, aux blessés, conversion de la plupart ; vous savez sans doute qu'à leur arrivée à Rome, tous ces garibaldiens ont été mis en retraite spirituelle avec prédication et tout le reste..

Agréez, Monsieur le Supérieur, mon respectueux et filial attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLV

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 26 décembre 1867.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vois bien que vous êtes encore dans la tristesse ; je ne puis donc mieux faire, au commencement d'une année, que d'adoucir bien vite votre peine et de vous donner, pendant l'année qui commence, tout ce qui peut vous rendre la joie.

Le vide qui s'est fait autour de vous n'est pas de ceux qui se remplissent, je le sais bien ; mais il n'est pas non plus de ceux dont rien ne peut diminuer la grandeur ; si le respect et l'amitié des hommes pouvaient en ôter quelque chose, vous savez déjà que ni l'un ni l'autre de ces deux sentiments ne vous a fait et ne vous fera défaut dans quelque circonstance que ce soit.

Je pense que l'abbé Gossier, redevenu petit-séminariste, peut se trouver chez vous au moment où vous recevrez ma lettre ; veuillez lui dire que je lui souhaite aussi bonne année avec tout ce qui peut faire ressembler sa classe à une heureuse famille autour d'un heureux père.

Vous avez appris de première main, sans doute, les belles nouvelles qui nous arrivent ici quinze jours après, en passant par les mains de M. Billa et en nous venant par celles de M. Lefèvre. Le calme est parfait ici ; on dit bien que ce calme couvre une tempête, et la chose n'est pas invraisemblable, mais si la France, comme nous pouvons l'espérer maintenant, a dit son dernier mot, l'on peut croire que cette tempête sera le jour de la Providence attendu depuis si longtemps, et que la crise sera salutaire.

Il y a quelques jours, j'ai fait l'école buissonnière pour aller voir une revue des troupes pontificales avec grandes distributions de médailles insignes aux soldats qui se sont

le mieux montrés dans les dernières affaires ; tout cela se faisait sur la place Saint-Pierre, sous les fenêtres du Pape qui apparaissait de temps en temps. Quelle jouissance de savoir que toute cette petite armée est chrétienne, que le mobile de chacun est le dévouement à l'Église, et qu'à chaque rang on parle français ! car enfin c'est pourtant la France, avec toutes ses misères, qui produit une bonne partie de tout cela. A chaque peloton qui passait, on se montrait les principaux personnages : voici Charette, voici son frère, voici encore son frère ; voici le général Coste qui a résisté trente-trois heures dans Monte-Rotondo ; voici un des messieurs de Maistre, etc., etc.

Nous voyons assez souvent M. Lefèvre avant l'entrée des cours, et j'ai réussi l'autre jour à le débaucher pour la revue ; en sorte qu'il a fait, lui aussi, l'école buissonnière, ce dont je n'ai pas manqué ensuite de me dire scandalisé.

J'ai dit tout bas dans le tuyau de l'oreille de notre supérieur, en direction, ce dont j'avais peur pour l'an prochain, et pourquoi j'en avais peur ; et voilà que, sans me le dire, il écrit à M. Marthe qu'après cette année il m'en faut encore une de séjour à Rome. Sa lettre partie, il m'en a dit le contenu ; au premier moment, la pensée de ma famille et de bien des choses m'a fait rejeter cette idée ; la seconde impression a été au contraire de l'accueillir ; cependant cela m'entraîne bien loin et m'engage de plus en plus ; j'ai écrit à M. Marthe que je signais des deux mains la demande de mon supérieur, mais que cependant je ne le faisais que selon les règles de la discrétion, ne voulant ni priver d'autres élèves du même privilège, ni abuser des bontés qu'on a eues pour moi. Je ne sais ce qui sera décidé, mais je suis sur ce point presque indifférent ; il y a des deux côtés avantages et inconvénients.

Je souhaite à M. Boulenger santé parfaite, bonnes et nombreuses années.

Agréez, Monsieur le Curé, le filial attachement de votre respectueusement dévoué

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLVI

A M. l'abbé Marlé

Rome, 11 janvier 1868.

MON BON PÈRE,

Étant le frère de mon frère qui est votre fils pour le moment, il s'ensuit que me voici votre fils ; c'est pourquoi je vais tâcher d'ajouter mes sentiments filiaux à tout ce que j'ai déjà à votre endroit. Je vous souhaite donc, comme à M. Gossier, l'inspiration de m'écrire d'ici à peu de temps, pour me dire un peu ce que vous faites et ce que fait mon pauvre frère, dont je suis un peu inquiet. Je ne lui souhaite pas bien ardemment de beaux succès classiques, je dirais presque que je désire plutôt le voir dans un honnête milieu où il puisse, en combattant ses difficultés de cervelle, acquérir un peu d'énergie et de consistance, ce qui est autrement précieux que de la facilité ; je désire surtout qu'il satisfasse en toutes choses son professeur et qu'il ne fasse pas dire à ses maîtres : Cet enfant n'est pas à sa place ici. Je vous conjure, mon cher Monsieur Marlé, par tout ce que je vous connais à vous-même de sentiments fraternels, de me parler franchement et de me croire animé de sentiments assez chrétiens et assez ecclésiastiques, pour accepter là-dessus toute vérité et toute confiance.

Je vous envoie pour le bouquet de mes sentiments une chiquette de papier qui n'est pas autre chose qu'une cartouche ramassée à *Mentana*. Je suis allé faire un tour par là ainsi qu'à *Monte-Rotondo* pendant les vacances de Noël ; je voulais ainsi compléter mes études militaires, que j'avais commencées l'été dernier en allant faire une petite prière à *Castelfilardo* (1).

1. On sait la résistance héroïque opposée sur ces trois points par les troupes pontificales à l'envahissement des hordes de Garibaldi.

Vraiment je comprends la rage de ces innocents Garibaldiens : Rome est au milieu d'une immense plaine ; tout autour, d'immenses montagnes séparent ce petit État du royaume d'Italie ; Garibaldi prend toute la montagne ; sur le versant qui est à l'intérieur du demi-cercle, on voit Rome à deux pas et son dôme, qui ne paraît pas ce qu'il est quand il n'est pas vu à cette distance ; Mentana est au pied de ces montagnes ; entre ce petit pays (qui est un trou) et Rome, rien, pas un toit, pas un mur, pas un arbre, pas un obstacle ; on pense tout naturellement : nous y serons dans quatre heures ; et dire qu'il faut reculer !

Nous avons vu là des traces encore fraîches du combat, des tombes, des milliards de cartouches, des débris de chiffons et de papiers ; et voilà un nom qui va passer à la postérité. Lizon m'a dit qu'il y avait combattu. Je le vois assez souvent et je puis vous dire que si ses anciens camarades ou maîtres veulent lui envoyer de temps en temps une pièce de vingt francs, il m'a l'air disposé à ne pas faire le dédaigneux.

Adieu, mon cher Monsieur Marlé ; ayez grand soin que mon frère fasse en sorte de vous rendre content de lui, et ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublie.

Votre très affectueusement dévoué

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLVII

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 8 février 1868.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je dois vous confesser d'abord que je suis en colère, oui, en colère contre vous, en voyant que vous n'acceptez pas une offre comme celle qui vous est faite d'aller à Cannes,

même quand vous ne devriez pas pousser jusqu'ici, mais à plus forte raison si vous deviez le faire. Je ne désespère, pourtant pas d'arpenter quelque jour avec vous les rues un peu crottées de la Ville Éternelle, ne fût-ce que l'an prochain. Je crois vous avoir dit qu'il s'agissait pour moi d'une quatrième année à Rome, c'est le désir du Père supérieur d'ici. Que la chose me sourie, vous n'en doutez pas ; j'y vois pourtant bien des inconvénients ; je ne ferai aucune instance pour l'obtenir, et je laisserai mes deux supérieurs s'arranger ; je demande seulement que celui de Rome, qui me connaît mieux et qui ne me voit pas à la distance de quatre cents lieues, ne soit pas étranger dans la décision qui sera prise pour mon avenir. Si je revenais, j'aurais moins à faire que cette année, avec plus de loisir et plus de tranquillité d'âme. Quel plaisir j'aurais à vous voir aborder un beau matin sur ces plages et à vous offrir le secours de *ma grande expérience* ! Dans ce cas là, je finirais mon Droit canonique non pas par goût, non pas par conviction de l'utilité de cette science pour nous, mais pour gagner une bonne année de bon temps, car je sais bien que ce sera fini après cela. J'ai reçu dernièrement une lettre de ce bon M. Gossin avec qui je suis resté en relations amicales, et j'ai vu dans cette lettre que tout n'est pas roses dans le métier, loin de là. A quelque chose que le bon Dieu m'appelle, je tâcherai pourtant de prendre ma tâche au sérieux et par le côté chrétien.

Nous recevions aussi, il y a peu de jours, une lettre de M. Marthe qui nous disait, un peu sous le secret, ce qui se passe. M. Magne ⁽¹⁾ est nommé Grand-Vicaire *in petto*, pour le cas où il reviendrait à la vie ; on tourne autour de M. Catel pour Saint-Vincent, et on espère qu'il se résignera. M. Catel m'a écrit un mot où il me dit que le futur supérieur de Senlis sera ou M. Laffineur, qui remplit l'intérim avec succès, ou lui-même, qui se rattache à Saint-Lucien de toutes ses forces. M. Marthe ajoute qu'il va y avoir des changements et un petit cataclysme ; ne craignez-vous pas d'y

I. Alors supérieur du collège Saint-Vincent de Senlis.

trouver part ? Ma question est indiscrette, et elle ne s'expliquera bien que par une confiance indiscrette : avant mon départ de Beauvais, M. Marthe me conduisit chez Monseigneur ; Sa Grandeur me parla d'Orrouy et de vous, comme elle en parle toujours, avec des paroles d'affection et d'estime ce qui ne manque pas de me faire bien plaisir ; or, dans un entr'acte, M. le Supérieur fit la remarque — et je ne l'ai pas laissé perdre — que vous n'aviez plus à Orrouy d'attaches bien étroites, et que vous y aviez maintenant un sujet de chagrin. Gare ! Pensez si j'ai noté la chose dans mon cœur, et si la langue m'a chatouillé jusqu'aujourd'hui ! Surtout ne me faites pas pendre.

J'ai donc reçu une lettre de Saint-Lucien, c'est la première ; elle contient une page de mon frère me disant qu'il m'a déjà écrit ainsi que l'abbé Gossier ; je n'ai pas reçu cette lettre. M. Catel me dit du bien de tous les deux et, assurément, j'en ai été on ne peut plus heureux... M. Catel me remplit de joie en me disant que mon frère se développe peu à peu et qu'on espère en tirer bon parti ; je lui souhaite mieux que la mémoire et le succès en classe, savoir : le jugement et la piété.

Nous avons toujours bien du plaisir dans notre théologie ; je craignais pour moi-même que le travail de cette année ne fût un peu brutal et matériel, il n'en est rien ; nous avons à revoir tout, et à coordonner la matière des quatre années sous cinquante chefs ; ce travail de synthèse est plein d'avantages, de découvertes et de jouissances.

Vous me dites que M. Doria paraît content de ma dernière lettre ; j'en étais un peu inquiet pourtant ; cette lettre avait été faite à la hâte, et je crois que de toutes celles que je lui ai faites, c'est celle où j'ai mis le moins de soin. Vous savez que je ne désire pas, sur cet article et sur tous les autres encore, autre chose que la vérité toute nette, et que si vous vous aperceviez de quelque faute, maladresse, importunité ou n'importe quoi, je recevrais vos avis avec reconnaissance, soumission et bonheur.

Je suis peiné de vous voir dans la tristesse toujours, et le désir de vous voir plus heureux m'a fait accueillir comme une bonne idée celle qui pointait dans la parole de M. Marthe à Monseigneur; peut-être y a-t-il là un bon moyen d'arranger bien des choses. Que serait-ce si M. le Supérieur méditait de rapprocher un peu le père et les enfants ? A la grâce et à la volonté de Dieu ; vous savez que l'affection de vos enfants a grandi et s'est solidifiée avec les années, et que nous serons toujours heureux de partager vos peines et de vous aider à les porter.

Je vois d'ici l'ex-Ruelle (1) en adoration devant sa fille, ou, comme il disait un jour, « devant ce petit être que j'adorerai, je crois ?..... »

Le petit coin de papier que je joins à cette lettre est une cartouche de Mentana ; je suis allé faire un tour dans ce petit pays si célèbre, c'était à l'An ; on y voyait encore bien des traces de la bataille ; les maisons criblées de balles, la terre couverte de cartouches, les églises affreusement dévastées, pillées, déchiquetées. Un seul couvent de Capucins a été épargné, sinon que les Garibaldiens ont bu tout le vin et volé le linge ; un Frère nous montrait en soupirant le poulailler vide. Or les Garibaldiens avaient logé dix jours dans ce couvent, et il m'a semblé comprendre, aux discours des bons Pères, qu'ils n'avaient pas protesté, mais plutôt épargné la chèvre et le chou, en tâchant de faire bon ménage avec les Garibaldiens.

Il faut avoir vu ce pays pour comprendre le miracle du pouvoir temporel ; on y aperçoit le dôme de Saint-Pierre comme à deux lieues : entre Rome et Monte-Rotondo pas un arbre, pas une maison, pas un obstacle ; et dire qu'il faut s'en aller quand on a pu croire que dans quatre heures on serait aux portes de la ville !

Nous attendons d'un jour à l'autre dix mille cinq cents

1. Compatriote et ancien condisciple de J.-B. Aubry au Séminaire, devenu plus tard Principal du collège d'Etampes.

francs de Beauvais pour le denier de Saint-Pierre ; que n'êtes-vous là pour les présenter à Pie IX !

Veillez croire, Monsieur le Curé, à mes sentiments d'affection filiale et de souvenir respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLVIII

A M. l'abbé Catel

Rome, 25 février 1868.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Vous dire quel bonheur j'éprouve en apprenant que mon frère ne va pas contre vos désirs, ce n'est pas dans les choses possibles ; ce ne l'est pas davantage de vous dire comment je reconnais et comment j'apprécie ce qu'il reçoit et ce que j'ai reçu moi-même de Saint-Lucien et de vous.

Ici tout va au mieux, excepté le carnaval qui tourne tout à fait au désert, malgré les efforts d'un certain nombre de zouaves qui prennent à tâche de divertir les Romains ; vains efforts, le carnaval se meurt visiblement.

J'arrive de Subiaco avec M. Lefèvre, M. Bocquet et deux autres ; j'avais déjà fait ce charmant voyage il y a deux ans, et je ne pensais guère à le refaire. Ces messieurs m'ont tellement pressé de leur servir de guide et d'interprète, que je me suis laissé faire cette douce violence, d'autant plus douce qu'ils me payaient le voyage. Je ne sais pas si vous avez vu Subiaco, mais je me permets, dans le doute, d'ajouter à cette lettre une petite feuille des fameux rosiers ; la saison était trop avancée pour que la figure du serpent fût visible. Le bon père Dupont était resté, ne pouvant courir comme nous autres par vaux et par monts. Son état est beaucoup meilleur depuis Noël ; je parle de son état actuel, car, pour le fond de la santé, je reste pessimiste avec beaucoup d'autres,

bien qu'il soit lui-même optimiste et pour cause. Nous sommes au reste dans la meilleure saison, et notre économe, qui se connaît un peu en santés, me disait l'autre jour qu'on ne jugerait pas bien de cette pauvre poitrine avant la fin d'avril ou la mi-mars.

J'ai vu Lizon hier ; je le trouve plus posé et plus homme que l'an dernier, dans ses conversations, dans ses pensées et dans tout le reste... Je crois qu'il sera de ceux à qui la caserne pontificale aura fait du bien. Je suis parfaitement heureux de ne pas l'entendre comme quelques autres, qui sont revenus de leur premier enthousiasme et qui trouvent la gamelle peu poétique, critiquer tout, ne parler que de l'injustice des chefs, des inconvénients de la caserne, des embêtements du métier et de ce qu'ils auraient fait s'ils avaient su... Bref, il y a progrès, bonne volonté et une certaine ardeur qui peut fort bien être utilisée avec le grain de sel...

Voici ce que j'ai suggéré à Lizon. L'été prochain, il y aura peut être à Saint-Lucien quelque petite manifestation catholique dont le résultat sera de présenter au Saint-Père un zouave ou une fraction de zouave, en argent ; il vous demandera l'honneur de présenter au Saint-Père ce petit bouquet avec un compliment comme le Saint-Père en reçoit souvent et jamais sans plaisir. De mon côté, comme devant bientôt partir moi aussi, je porterai ou la bourse ou le papier et nous ferons ainsi bénir notre avenir. Si M. Dupont restait jusque-là, nous serions trois pour dire au Saint-Père qu'il y a, dans un des plus frais vallons qu'arrose le Thérain, une maison où le nom de Pie IX est aussi vénéré qu'aucun nom peut être vénéré sur la terre.

En attendant, nous n'oublions pas de tenir nos bras levés vers le Ciel pour demander à Dieu de considérer que cette maison est la sienne, et de conserver à la famille qui l'habite le plus dévoué de tous les cœurs et le plus aimé de tous les pères.

Agréez, Monsieur le Supérieur, le respectueux et sincère hommage de votre tout filial

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLIX

A M. l'abbé Lefeuve

Rome, 25 février 1868.

MON CHER AMI,

Quoi qu'il en soit de ce long silence, n'en concluez pas que votre nom soit effacé de mon cœur, vous seriez loin de la vérité ; n'en concluez pas non plus que votre souvenir soit sorti de la mémoire du peuple romain, ce serait également faux.

Ce qui est vrai, c'est que depuis un mois et demi je suis rongé de remords en songeant que je vous fais attendre ma réponse ; et un million de dérangements que je vous laisse à penser, me fait remettre toujours à un moment plus tranquille la réponse à vos bonnes lettres...

Que je suis jaloux de vous voir si près du sacerdoce et si près du jour où vous serez envoyé à la vigne de l'Église ! Croyez bien que, dans quelques semaines, ce ne sera pas sans un petit serrement de cœur ni une arrière-pensée de regret que je lirai tous vos noms avec ceux de vos nouvelles paroisses ; je vous prie de le dire à tous ceux de notre cours ; je leur souhaite à tous et à vous aussi, non pas un poste lucratif ou brillant, non pas un beau presbytère et une paroisse avantageuse, mais tout ce qu'il faut à un curé pour succéder aux apôtres et mériter de convertir tout son troupeau. Pour mon compte, le bonheur même de passer trois ans à Rome n'est rien du tout à côté de celui de travailler à la propagation de la foi et au triomphe de l'Église au fond des campagnes ; et je n'aurais jamais accepté de venir ici, si je n'avais cru que je pourrais quelque jour travailler à autre chose qu'à la confection des syllogismes ou à celle des vers latins. Si j'étais de vous, voici la devise que je prendrais dans un mois : *Evangelizare pauperibus.*

Comment ! vous allez être curé ? mais je ne puis pas le croire ; je m'imagine vous apercevoir d'ici, par-dessus les Monts Toscans : vous arrivez dans votre nouvelle paroisse au son des cloches et du canon ; vous ouvrez la bouche pour prêcher, tout le monde se convertit à la première phrase, et vous voilà occupé à confesser tout ce monde-là et à conduire vos brebis au triple galop dans le chemin du Ciel ! Si la chose se faisait comme cela !!!

Adieu, cher ami, recevez l'expression de mes meilleurs sentiments.

J.-B AUBRY.

LETTRE L

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 8 avril 1868.

MONSIEUR LE CURÉ,

Il y a bien longtemps que je n'ai causé avec vous ; un peu de presse dans le travail en est la raison, que ce soit aussi toute mon excuse.

La petite lettre de Paul Gressier (1) m'a fait grand plaisir, comme vous le pouvez croire, et ce bon aveu ne m'a pas considérablement surpris, pas plus que ne me surprendrait, dans quelques mois ou années, l'aveu d'avoir laissé couler à fond ce généreux mouvement. Les expressions dont il se sert sentent un peu le roman à quatre sous, mais j'ai vu dans sa lettre une résolution tout à fait sincère et un vrai désir de conversion ; et je ne doute pas que ce pauvre garçon, en dépit ou même en raison de la faiblesse de son caractère, ne soit toujours assez facile à ramener à l'Église, par ce moyen si providentiel et si puissant, quand il n'est pas étouffé : le

1. Autre élève de M. Boulenger et ami de J.-B. Aubry.

souvenir de la Première Communion ! C'est ce qui m'avait engagé à lui écrire avec autant de liberté, parce que, pour moi, il était évident que ce sentiment était resté, malgré toutes sortes de misères, dans un petit coin du cœur de Paul, avec toute la vivacité d'un souvenir d'enfance. Je prendrais plus de précautions avec Poidevin, qui n'a pas les mêmes ressources de caractère.

J'ai reçu une lettre de M. Doria, Cannes, dix-huit mars ; je regrette assurément toujours que vous ne tendiez pas votre voile pour le Midi, surtout pour Rome où je passe, sans aucun doute, ma dernière année ; mais je comprends bien facilement les motifs de votre abstention et je ne ferais pas autrement à votre place — *Intelligenti pauca.*

.... Veuillez répondre à la question de François, que ses marrons ne sont tombés ni dans la Méditerranée, ni dans le Tibre, ni dans le Pô, mais qu'ils sont là, dans mon tiroir, en train de sécher et de se racornir, et que je le prie seulement de garder une petite place dans son cœur à ses amis d'enfance aussi fidèlement que je lui rapporterai ses marrons.

L'abbé Gossier sera chez vous à la même époque ; si vous alliez m'écrire avec lui d'Orrouy pendant les vacances ; il faut bien qu'il me dise s'il a assisté il y a bientôt quinze jours à l'ordination de nos confrères, et ce qu'il a éprouvé ce jour-là. J'ai reçu sa dernière (et première lettre) avec bien du plaisir, ainsi que celles de mon frère et de M. Marlé. Ce dernier me donnait sur notre bon petit Augustin toutes sortes de détails qui m'ont donné bien de la joie et de l'espérance et que je crois exacts, car j'y ai reconnu ce que j'avais vu moi-même dans mon frère.

Si vous revoyez M. Cals, en personne ou par la poste, veuillez lui dire que je suis toujours bien sensible au petit mot aimable qu'il m'a fait transmettre, et que s'il a bien voulu faire partie de notre petite famille, il peut compter que son nom est maintenant mêlé aux affections et aux souvenirs qui se rattachent pour nous au presbytère d'Orrouy. Les souvenirs du presbytère d'Orrouy, croyez bien, Monsieur

le Curé, que ce seront toujours les meilleurs de notre vie ; c'est toujours là que nos cœurs se réuniront, et qu'ils se réuniraient quand même vous quitteriez Orrouy, ce qui, après tout, n'arrivera pas de si tôt. Je sais bien qu'il y a maintenant une cause de tristesse, pour vous et pour nous, entre nos plus heureuses années qui sont passées et celles qui doivent venir ; mais la mémoire des premières sera toujours bien capable de remonter mon courage, et je souhaite qu'elle puisse aussi vous adoucir les amertumes de la vie et les soucis du ministère. Voilà ce que j'avais besoin de vous dire pour le douze avril, fête de saint Jules, jour où je ne veux pas manquer de vous répéter une fois de plus mes promesses de filial et respectueux attachement.

Vous savez sans doute que M. Billa est ici depuis quelques jours ; il a amené avec lui trois jeunes Noyonnais, ses anciens élèves. Il partira pour Naples la semaine de Pâques. M. Lefèvre, qui doit y aller aussi à la même époque, m'a joué le bon tour de me faire payer aussi ce voyage par M. Marthe, qui n'a pas fait une difficulté et qui est toujours rempli de bonté pour moi. Je vois bien qu'il veut à tout prix que je ne mette pas mes sentiments en contradiction avec ses bienfaits ; il ne sera pas dit qu'il s'est trompé.

Figurez-vous qu'il y a quelques semaines, M. Gossin m'écrivit pour me donner commission de retenir un logement destiné à une famille qui doit visiter Rome à Pâques ; je retiens le logement sans savoir le nom de cette famille, quand un jour je reçois une dépêche télégraphique de Menton, dans laquelle le chef de la famille en question me demande au plus vite si son logement est retenu, signé : de Wimpffen..... La dépêche fut suivie d'une lettre où il me demandait le lieu, le prix et la composition de son logement avec des nouvelles de mes parents ; puis, sur ma réponse, seconde lettre où il me dit que lui non plus n'a pas manqué de tristesses et qu'il a perdu, il y a quatre ans, une fille âgée de vingt ans, et, il y a six mois, un fils âgé de dix-huit ans ; il aurait pu ajouter que lui aussi est tombé en disgrâce depuis plusieurs années, et qu'en se trouvant évincé de la

forêt de Compiègne, il avait vu qu'on pouvait être honnête et accusé. Il est arrivé à Rome depuis quelques jours, et l'une de ses premières visites a été pour moi ; c'est d'ailleurs un très vaillant chrétien.

Il avait été question de nous faire revenir à Pâques, M. Lefèvre et moi ; aujourd'hui tout est calmé ; ce qui reste à peu près clair, c'est que je n'aurai pas de quatrième année ici ; je le regrette, et je ne puis pas m'en plaindre ; je ne sais d'ailleurs absolument rien de ce que je ferai.

Paul Allou doit rentrer à Rome un de ces jours, après avoir passé tout l'hiver à Monte-Rotondo, où la vie n'est pas amusante. Il y a une heure, je voyais de ma fenêtre charger une voiture d'un cercueil qu'on prenait dans une menuiserie située sous notre maison et qu'on portait à Monte-Libretti, où il recevra le corps de Guillemain retrouvé hier. Un des cinq zouaves de notre diocèse vient de mourir des fièvres ; c'était un pauvre jeune homme bien pieux et le plus vertueux de sa compagnie, ancien domestique au Sacré-Cœur de Beauvais où il a été converti par la Supérieure.

Voici la Semaine-Sainte commencée ; j'assisterai aux cérémonies sans y tenir beaucoup ; que ne puis-je vous céder ma place ; tant de choses que nous voyons jusqu'à satiété, et nous ne pouvons pas même prêter une de nos journées !

Veillez agréer, Monsieur le Curé, l'expression des sentiments très affectueux de votre enfant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE LI

A M. l'abbé Boulenger

Rome, 15 mai 1868.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous voici au fort de la besogne ; cette raison suffira sans aucun doute à vous faire comprendre pourquoi ma lettre n'est pas plus longue. Je n'ose pas vous souhaiter d'être en ce moment à Rome, il fait si chaud et si lourd ! Pourtant, n'auriez-vous pas eu du plaisir, il y a deux heures, à vous trouver aux pieds du Saint-Père avec M. Thémé ? car enfin M. Thémé est ici, bien que vous n'en ayez rien su, comme je le vois par votre lettre. Il vient de présenter au Saint-Père quelques milliers de francs, et il est encore sous l'impression que fait toujours la vue de Pie IX. Il me charge de vous dire que vous étiez en première ligne des amis pour lesquels il a reçu la bénédiction apostolique et auxquels il a pensé en la recevant. Vous ne savez sans doute pas, non plus pourquoi et comment il est venu. Mgr Obré (1) se préparait lui-même à ce voyage pour *grosses affaires*. Au dernier moment, le motif du voyage disparaît. M. Thémé qui l'accompagnait ne recule pas et vient tout seul ; il est ici depuis trois semaines. Or, cette grande affaire qui amenait ici Mgr Obré et qui n'a échoué qu'au dernier moment, c'était la cession de Saint Vincent aux Jésuites ; ils refusent. Surtout ne me faites pas pendre, ce que je vous dis là est un secret, je ne l'ai soutiré à M. Lefèvre qu'au moyen des promesses les plus solennelles de n'en rien dire ; cependant, je ne crains pas qu'il sache que j'ai violé mes serments auprès de vous.

1. Grand vicaire et collaborateur de Mgr Gignoux pendant de longues années, plus tard son coadjuteur.

Nous devions, M. Lefèvre et moi, aller à Naples, aux vacances de Pâques, avec M. Billa, son neveu, et trois jeunes laïques noyonnais ; nous avons remis tous deux notre course un peu à cause du mauvais temps, un peu à cause d'une indisposition de M. le Chapelain de Saint-Louis, un peu parce que M. Billa et les siens se proposaient de voir trop vite. Nous avons ensuite voulu faire le même voyage avec M. Thémé dans les premiers jours de mai, c'est alors que se fait le fameux miracle de S. Janvier. Je n'ai pas obtenu la permission du Père supérieur, et il a fallu rester. M. Lefèvre a fait comme moi, ne se trouvant pas assez fort pour affronter le Vésuve. A plus tard donc ; les deux cents francs que M. Marthe a eu la bonté de m'envoyer pour cela seront encore bons dans deux mois.

M. Gossin persiste au Mesnil-Saint-Firmin ; j'apprends, par deux voies différentes, que la chaire d'Histoire attend M. de Maindreville !!! Ne dites pas que c'est invraisemblable, tout est vraisemblable.

Je suis certain que M. Marthe vous demandera votre avis sur les choses qu'il prépare, au moins quant à ce qui me concerne. Je vous en prie, dites-lui ce que vous pensez et ce qu'on dit ; pour moi, du jour où l'on dira que je vais au Séminaire, je ne lui cacherai rien de ce qui me déplaît. Je lui ferai mes observations avec le respect que je lui dois et que je lui rends, mais aussi avec la clarté qu'exigent des choses si graves ; je lui dirai particulièrement ce que je pense de l'introduction du *système romain* à Beauvais, de l'abandon des rênes du gouvernement au plus jeune de ses professeurs et aussi au moins prudent, et de la crainte où je suis d'imposer à mes confrères, quand ils rentreront ici l'an prochain, la pénitence que j'ai subie moi-même, il y a deux ans. « Que fait M. Philippet ? Que fait M. Gossin ? — Professeurs au Grand Séminaire ! » Il m'a fallu, pendant un mois, essuyer les éclats de rire de toute la communauté et le reste.

Je crois bien qu'il me sera impossible de faire une nouvelle lettre à M. Doria, faute de temps, mais non pas faute de matière, car le traité de l'Eglise que nous voyons cette

année est bien, de tous les traités, le plus riche en questions pleines d'intérêt.

J'ai reçu une lettre de mon frère, datée de Meudon ; il me dit qu'une bonne dame à qui j'avais donné une médaille et un chapelet du Saint-Père, vient de mourir, et qu'auparavant, par grande dévotion au Saint-Père, elle a demandé qu'après sa mort on lui mît dans une main ledit chapelet, dans l'autre ladite médaille : ainsi, ajoute le narrateur, elle pourra dans le ciel dire son chapelet pour nous !

La chaleur et un peu de fatigue commencent à me faire désirer les vacances, bien que je les redoute comme les dernières vacances avant la vie réelle ; bien d'autres raisons encore me les font désirer, surtout le plaisir que j'aurai de revoir Orrouy, le désir que j'ai d'aller causer avec vous, et, si je le puis, de vous faire oublier un moment les peines qui vous préoccupent toujours, je le vois bien.

Interruption à ma lettre. Je suis allé conduire M. Thémé au Quirinal, dont nous avons visité les jardins et le palais, la chambre où Pie VII a été enlevé pour Fontainebleau, et d'où Pie IX s'est échappé pour Gaëte. Overbeck a peint à la voûte Notre-Seigneur poursuivi et menacé du poing par les pharisiens.

Nous recevons une lettre de M. Marthe nous parlant de l'interminable horloge qui, jusqu'à présent, n'a rapporté que des procès ; mais enfin on est au dernier, qui se passe entre M. Marthe, comme représentant ses actionnaires, et le P. Pierard lui-même, l'architecte du meuble ; il paraît, dit-il, que nous le perdrons ; on ne sait pas à quel chiffre peuvent monter les frais.

Je ne suis pas sûr d'obtenir du bois de la vraie Croix ; pourtant je l'espère, parce que si la chose est difficile en principe, attendu qu'on n'en donne qu'avec une signature d'évêque, d'autre part il suffit de connaître quelqu'un connaissant les *agies* ; or, je connais quelqu'un de ce genre...

Je termine, Monsieur le Curé, en vous renouvelant l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LII

A M. l'abbé Marlé

Rome, 16 mai 1868.

MON BIEN CHER AMI,

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre lettre d'avant Pâques, mais ce que je sais bien, c'est que cette lettre m'a fait le plus grand plaisir, à cause de l'intérêt que je vois que vous portez à mon frère. J'y ai reconnu bien des choses que j'avais observées moi-même en lui, il y a déjà du temps ; je vous remercie encore une fois des bons sentiments que vous voulez bien avoir pour lui.

Que n'êtes-vous venu au moins avec M. Thémé ! nous aurions fait ensemble nos petites tournées. Je devais faire avec lui celle de Naples dans les premiers jours de mai, c'est-à-dire à une des époques où se fait le miracle de saint Janvier ; il n'y a pas eu moyen d'extorquer une permission à notre Père supérieur. Les supérieurs n'entendent pas la risée décidément. M. Lefèvre est pâle et amaigri... Je lui prophétise qu'une fois rentré en France, son ventre va se mettre à grossir, pour se venger de ce répit, avec une vélocité, mais une vélocité...

Vous avez été jaloux, n'est-ce pas ? de nos confrères envoyés dernièrement à la vigne ; pour moi, je l'ai été de tout mon cœur, même de ce bon père Eustache. Et dire que ce sera mon tour dans quatre ou cinq mois ! Par où devrai-je porter ma besace ? je n'en sais rien ; mais si je dois être professeur, mon ambition serait de vous rejoindre ou supplanter à Saint-Lucien. J'apprends par ce pauvre père Légillon que vous jouez comme un vrai sixième de vos élèves, pour animer leurs jeux ; cela m'édifie. J'apprends aussi les maladies, les défroquements ; chose singulière que ces défroquements de la part d'hommes si bien posés que

Jonard et Beauvils. On dit bien que ce sont les fruits de Saint-Vincent ; vous avez beau dire, il me semble que j'aurais plus résisté que cela. Voulez-vous donner pour moi un petit bec à M. Tatin, dont j'ai appris avec beaucoup de plaisir le succès ?

Adieu, je suis actuellement un peu abruti par un travail forcé au milieu de la chaleur ; croyez bien que le meilleur rafraîchissement et le calmant le plus efficace est encore la pensée de la patrie et de ceux que j'y ai laissés, mais que je retrouverai bientôt. Il faudra quitter Rome sans doute pour toujours ; ce ne sera pas sans regret pour les bonnes années que j'y ai passées, mais ce ne sera pas non plus sans joie que je verrai le jour du sacerdoce et de l'apostolat.

Adieu, mon cher Monsieur Marlé ; faites de temps en temps une petite prière pour moi, afin que je me prépare bien ; j'en ferai autant pour vous.

Votre tout reconnaissant et affectueux en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE LIII

A M. l'abbé Catel

Rome, 16 mai 1868.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Il y a si longtemps que je vous dois une lettre et que le remords me bourrèle à cet endroit ! Veuillez m'excuser sur un peu de surcroît dans le travail, sur toutes sortes de causes, excepté celles qui proviendraient de la mauvaise ou même indifférente volonté.

J'arrive au principal sujet qui me faisait désirer depuis longtemps de vous écrire. Il y a quelques semaines, c'était, je crois, le 24 mars, veille de l'Annonciation, ou à la veille d'une autre fête de la Sainte Vierge, un de nos professeurs

dû Collège Romain, terminant sa classe, comme c'est l'ordinaire ici, par une petite fleur de spiritualité sur la solennité du lendemain, nous parla en termes fort touchants du grand élan de piété qui, à notre époque, et parmi le peuple chrétien, s'était produit sur le culte de la Sainte Vierge ; entre autres manifestations de cet élan, il nous cita le développement qu'avaient pris dans les écoles chrétiennes les congrégations de la Sainte Vierge, tout spécialement par l'affiliation de ces pieuses sociétés à celle qui se réunit au Collège Romain et qui, en raison de son but, s'appelle la *Prima primaria*. Elle a été fondée par les Papes dans le but exprimé tout spécialement de centraliser les autres, et de s'établir avec elles en communication de mérites et de grâces. J'ai entendu l'an dernier Pie IX prononcer un discours italien au Collège Romain dans la salle de réunion, qui s'appelle aussi *Prima primaria*. Elle est naturellement, et ses sœurs (il y en a dans le monde entier) sont, avec elle, enrichies des indulgences les plus considérables ; ces Jésuites ont tant de pouvoir au Ciel et sur la terre ! Pour participer à tout cela, il suffit de s'affilier à la *Prima primaria* par un acte passé au Gesù, ce qui se fait plus que facilement. J'ai donc pensé tout de suite à Saint-Lucien ; et je me suis promis de vous demander si votre congrégation de la Sainte Vierge avait cette affiliation, et, dans le cas où elle ne l'aurait pas, s'il vous serait agréable de la lui procurer.

Je serais impertinent assurément de vous faire remarquer que c'est peut-être un bon moyen de faire passer dans notre chère famille un de ces courants catholiques dont la source n'est pas ailleurs qu'ici ; je ne le serais pas moins de vous dire qu'ici est, pour le clergé, et principalement pour nos maisons ecclésiastiques, toute la raison d'espérer en l'avenir, et d'attendre de la Providence, pour l'Église un triomphe plus complet, pour nos pauvres villages une restauration de l'esprit chrétien, et pour les vocations au sacerdoce l'élément surnaturel qui peut leur manquer plus ou moins.

J'ai craint d'être indiscret en vous parlant de cela ; ce qui

m'a décidé à le faire, c'est que M. Billa vient lui-même d'y affilier sa congrégation.

Un détail que je sais authentique et que je ne donne qu'à titre de curiosité et non de recommandation, c'est que Napoléon (!!!), dans son enfance élève du Collège Romain, faisait partie de cette congrégation, dont les registres ont conservé son nom avec bien d'autres, je ne dis pas plus célèbres, mais assurément plus saints ; il a fait sa première Communion dans la chapelle de la congrégation qui s'appelle chapelle du Vœu, parce que c'est là même que saint Louis de Gonzague a fait ses vœux.

Voici l'été ; ce sera encore un été romain ; il est venu assez brusquement, et l'on craignait un peu de sa brusquerie les mauvaises maladies, mais rien n'est venu, très heureusement. Ici on voit les mines s'allonger un peu ; l'allongement de celle de M. Lefèvre est remarquable...

Interruption à ma lettre par une longue course dans laquelle j'ai conduit M. Thémé faire ses adieux aux basiliques. Il est étonnant que dans cette course des adieux on rencontre toujours le Saint-Père ; j'ai reçu sa bénédiction pour moi, pour mon frère, pour tous ceux à qui je dois et rends affection et respect.

Agréez, Monsieur le Supérieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LIV

A M. l'abbé Pihan

Rome, mai 1868.

MON CHER MONSIEUR PIHAN (1),

Si la poste voulait se charger de mes commissions, je me ferais un plaisir de vous envoyer un bon panier de citrons, pour vous exprimer mes regrets de n'avoir pas répondu plus vite à votre aimable lettre ; mais lesdits fruits auraient, avant d'arriver à Beauvais, perdu cette saveur que vous leur connaissez ; ils seraient donc incapables de vous dire quoi que ce soit.

On nous faisait espérer, il y a quelques mois, de vous revoir ici pendant cette année, mais vêtu d'un nouveau et gracieux costume que vous avez appris à connaître. Comment l'enthousiasme s'est-il apaisé si vite ? Lizon attendait tous les jours quelque nouveau camarade, et enfin il s'est résigné à attendre jusqu'au mois de juillet qu'un nouveau Beauvaisien vienne représenter Saint-Lucien, porter à sa place le bouclier et la flamberge, et dévorer le citron de l'enthousiasme et le macaroni de la patience.

Et vous, cher Harpagon, avez-vous aussi rengainé votre ardeur antique ? Je vous vois encore, tous quatre, parcourant au galop les souvenirs chrétiens qui remplissent la Ville Éternelle. C'est pour moi un nouveau charme, quand je traverse, par exemple, le *Ghetto*, de me rappeler qu'il y a huit mois vous respiriez avec nous cette balsamique, aromatique, poétique odeur de poisson. Hélas ! quand on ne passe qu'une quinzaine à Rome, on n'a guère le temps que de courir un peu ses rues et de renifler ses parfums, qui ne sont

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, plus tard vicaire général de Mgr Péronne, aujourd'hui doyen d'Estrée-Saint-Denis.

pas toujours des plus suaves, quoi qu'en dise Veillot. Je désire donc que votre grand profit, l'an dernier, après celui de contempler Pie IX et l'Épiscopat du monde entier réuni à Saint-Pierre, ait été un désir ardent de revoir Rome plus tard, plus longtemps, et dans une saison moins incommode.

M. Lefèvre et mes confrères d'ici me chargent de vous transmettre l'expression de leurs sentiments respectifs ; je vous prie de me rendre le même service auprès de Normand et Cressonnier (1) ; mais, particulièrement, de demander à Normand s'il a toujours des apparitions de spectres et de fantômes, en rentrant dans sa chambre le soir après la prière.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends qui vous appelez le Grand *Ycnoc*, puisqu'il est votre voisin ; quoique je lui fasse déjà dire un mot par M. Defrance, dites-lui-en deux pour moi ; tourmentez-le, faites tapage quand il est là, frappez à son mur, troublez son sommeil, et dites-lui que c'est ma vengeance et que le mal qu'on lui fera, je le regarderai comme du bien qu'on me fait à moi-même. Un petit bec aussi à votre compagnon en vol, le bon père Nizier.

Adieu, mon fils, j'espère que M. Catel aura enfin reçu ses pouvoirs du Saint-Esprit, et je suis vraiment fâché de n'y avoir plus pensé de toutes les vacances.

Votre tout affectueux et dévoué

J.-B. AUBRY.

1. Autres condisciples de J.-B. Aubry à Beauvais.

LETTRE LV

Au Révérend Père Freyd

Meudon, 24 septembre 1868.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Me voici arrivé presque à la veille du sacerdoce, et, contre mes résolutions, je ne vous ai pas encore écrit. La raison principale en est que j'aurais voulu vous dire ce qui se décidait à mon endroit ; mais, depuis mon arrivée, Monseigneur n'a pas été un instant à Beauvais, occupé qu'il est de refaire à Arcachon une santé usée ; encore avons-nous tous grand'peur qu'il ne soit au bout de sa carrière ; tout le monde le dit vieilli, cassé et méconnaissable depuis un an. De nombreux chagrins qu'il a eus, dans ces derniers temps, en sont sans doute la cause en grande partie.

Pour moi, me voici sur le point de partir pour Beauvais, où je dois commencer samedi, après-demain, la retraite préparatoire au grand jour. Vous dire, bien cher Père, les sentiments que j'éprouve à l'approche de ce moment si décisif et si redoutable, n'est pas possible. C'est aujourd'hui que je vois combien je suis peu préparé au sacerdoce, et combien j'aurai à faire encore après l'avoir reçu, pour me mettre à sa hauteur autant qu'il me sera possible.

Je serai prêtre dimanche 4 octobre ; je vous prie, mon Père, d'avoir ce jour-là, dans votre messe, un pieux souvenir pour vos enfants de Beauvais qui recevront l'ordination ; vous savez ce qu'il me manque à moi, et ce que, par conséquent, l'on peut demander à Dieu pour moi.

M. Marthe vous a dit sans doute ses projets. Il voulait, au moment où je l'ai quitté, c'est-à-dire il y a quinze jours, séparer des autres élèves ceux qui commencent la théologie, leur donner un professeur spécial qui enseignerait chaque année aux commençants la *Religion* et l'*Eglise* ; ce profes-

seur serait moi. J'ai combattu ce projet pour bien des raisons dont quelques-unes vous sont connues. Je puis vous dire pourtant que je l'ai combattu respectueusement et en subordonnant toujours mes vues particulières à l'obéissance que je dois et que je rendrai à mon évêque. Depuis quelques années, les élèves sont peu nombreux au Séminaire de Beauvais, le niveau des intelligences est actuellement *fort bas*, et je trouve ce projet ainsi que beaucoup d'autres, le dirai-je ? un peu ambitieux et un peu relevé pour de pauvres diables qui ont grand'peine à suivre le tout petit ordinaire. Toutes les innovations qu'on a faites chez nous, en matière d'études, me paraissent — et je l'ai dit à M. le Supérieur, qui en a été peiné — un peu empreintes d'exagération et d'*enthousiasme* ; ce qui fait que les élèves détestent le *système romain*, comme ils disent, et chahonnent leurs professeurs. Ceux ci sont fort divisés entre eux, et en entrant dans une pareille bagarre, moi, jeune comme je suis et avec mon caractère, je craindrais fort de ne pas contribuer au bien. J'ai pris à ce sujet les meilleures résolutions, et il me semble que j'y tiendrai ; mais mon entrée au Séminaire ne peut qu'être mal vue et par plusieurs professeurs et par la majorité de notre clergé, qui dit que notre Séminaire *tombe en enfance*. Du reste, j'ai reçu, à Rome, des lettres qui m'ont ou qui m'auraient ôté l'envie d'entrer au Séminaire, si je l'avais eue.

Je vous dis tout cela, mon Père, non pas pour faire du mauvais esprit, ni pour dénigrer ceux à qui je dois tant, mais afin que, voyant ma position, vous soyez plus à même, dans l'occasion, d'adapter vos conseils à mes besoins, et de me dire tout net le mal que vous apprendrez sur mon compte. Vous m'avez fait, à ce sujet, certaine promesse que je n'oublierai pas et que je vous prie de tenir ; ne m'épargnez pas, j'ai bonnes épaules et recevrai toujours vos avis, de loin comme de près, avec reconnaissance, avec les sentiments du plus filial attachement.

J'ai déjà vu M. Duponchel plusieurs fois ; il attend sa mission avec beaucoup de patience, il est plus maigre et plus jaune que jamais, bien que Mgr Sura lui ait prescrit de se

replumer au plus vite ; il me fera le plaisir de se trouver à mon ordination ; M. de Bretenières sera peut-être aussi de la partie.

Mon cher Père, je vous ai demandé tout à l'heure de prier pour mon sacerdoce, ah ! priez aussi pour mon avenir et pour mon ministère, quel qu'il soit ; c'est aujourd'hui où je vais entrer dans la vie réelle, que mes souvenirs se réveillent et que je vois ce que valent les années passées à Rome. Soyez sûr, bien cher Père, que mon désir est de faire profiter au service de Dieu ce que j'ai reçu là-bas, et que le souvenir de mes trois années passées au Séminaire Français restera toujours le meilleur de ma vie.

Je vous prie de me rappeler au bon souvenir des Révérends Pères Daum et Eshbach, et aussi de leur demander pour moi des prières ; la même chose auprès des chers confrères qui ont encore le bonheur de se trouver à Rome.

Pour vous, mon Révérend et bien cher Père, je sais ce que je vous dois et vous savez par quels sentiments je paie ma dette.

Agréez, mon Révérend Père, mon plus respectueux attachement et ma filiale reconnaissance.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LVI

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 24 septembre 1868.

MON BIEN CHER AMI,

Tout ce que j'ai vu et entendu n'est pas de nature à me lancer dans des rêveries trop poétiques, ni même à m'adoucir le caractère.....

Je vous en conjure, aidez-moi un peu à me préparer à l'ordination ; une prière pour moi quand vous dites la messe ;

j'en ai, dans la disposition où vous me voyez, le plus grand besoin.

J'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, absolument tout, en ne compromettant que moi-même ;... et j'ai pris la résolution de garder mon franc-parler et de ne jamais applaudir ce qui me paraîtra blâmable. Du reste, si j'entre au Séminaire, c'est avec le désir intime d'en sortir à la première occasion (1)..

J.-B. AUBRY.

LETTRE LVII

Au Révérend Père Freyd

Beauvais, 29 octobre 1868.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Nos cinq voyageurs vont partir et je n'en suis plus ; il est donc vrai, je ne reverrai plus Rome, et mes beaux jours sont passés ! J'ai eu le temps déjà de m'en apercevoir, et de regretter bien amèrement les années écoulées ; j'ai eu le temps aussi de faire connaissance avec ma nouvelle position, et de voir jusqu'à quel point mes craintes et mes répugnances, à cet endroit, étaient fondées.

Merci, bien cher Père, des quelques lignes que vous m'avez envoyées ; elles ont été pour moi un gage nouveau d'une affection dont le souvenir m'est de plus en plus cher, et à laquelle je serai toujours reconnaissant, dans quelque voie que la Providence me pousse. Elles ont été aussi pour moi l'occasion de renouveler mes résolutions, et de jeter encore une fois tout mon cœur au pied de l'autel ; une parole que vous m'y disiez m'a surtout frappé, parce qu'elle exprime

1. L'abbé Aubry était à la veille de son ordination sacerdotale, et il venait d'être désigné pour la chaire d'*Histoire ecclésiastique* au grand Séminaire.

bien toutes les impressions de mon sacerdoce et de mon sous-diaconat : « Être bien avec tout le monde et *intime avec Dieu seul.* » Je n'ai pu lire cela sans une vive émotion, parce que je me suis rappelé une pensée qui avait jailli tout spontanément dans mon âme avant le sous-diaconat : « Je vais m'engager pour toujours à vivre dans l'isolement, à vieillir sans famille et à mourir sans parents, je dirais volontiers sans amis. »

Est-il possible qu'aujourd'hui je sois prêtre, moi, ce séminariste si peu édifiant que vous avez connu, mon cher Père, dont vous avez vu les défauts et la lâcheté, et qui n'a pas toujours été votre consolation ? C'est aujourd'hui que je vous demande pardon de tout cela.

Ces Messieurs vous diront que je suis professeur d'Histoire, science que je n'ai jamais fort cultivée, et dont je n'ai pas fait un mot à Rome. J'ai donc commencé sans avoir aucune méthode ni donnée pour m'en faire une ; j'ai été embarrassé les premières fois ; aujourd'hui, je suis un peu plus au courant, mais je ne saurais vous rien dire de l'impression que fait ma classe, car celui qui est le plus intéressé à savoir ce qu'on dit, est le seul à qui on ne dise rien. Je veux vous rappeler la promesse que vous m'avez faite, un jour, de me dire sans pitié tout le mal que vous apprendrez sur mon compte ; personne ici ne rend ce service à son voisin.

Du reste, mon programme est on ne peut plus modeste, pour dix-huit raisons principales, dont la première est que moi-même je ne sais pas mon histoire. J'ai pris pour devise ; *clarté, brièveté, simplicité*, et je crois que c'est la bonne, car notre niveau d'intelligence est bien bas. Le niveau du bon esprit n'est pas plus élevé ; vous dirai-je que les élèves chansonnent leurs professeurs et se chansonnent les uns les autres, qu'on ne travaille aucune des sciences ecclésiastiques et que les examens sont pitoyables ? D'ailleurs, depuis trois ans que j'étais absent, la physionomie du Séminaire a complètement changé, et vous croiriez que j'exagère si je vous en faisais la description.

Vous avez probablement appris la mort de M. Delacroix⁽¹⁾; c'est, pour le Séminaire, une perte considérable au point de vue du talent, et au point de vue bien plus important de la direction, car il était fort apprécié comme *directeur d'âmes* — *cosa rara in nostra casa*.

Pour moi, je cherche avant tout, pour le moment, à gagner le cœur de mes élèves — loyalement et sans aucune bassesse ni transaction, — persuadé qu'il n'y a pas moyen d'arriver à quoi que ce soit sans cela ; car les élèves sont on ne peut plus aigris, dégoûtés ; les plus forts, comme intelligence, sont les plus montés, et ne font absolument rien de leurs devoirs de classe ; croiriez-vous que dix ont défroqué depuis un an ? L'autorité cherche à se faire illusion et se dit que tout va bien, que tout va à merveille ; elle verra dans dix ans ce que sera la génération qui peuple aujourd'hui le Séminaire.

Non, mon cher Père, tout n'est pas gai ici, et si je craignais d'y venir, c'était, entre autres raisons, parce que je n'appréciais pas la situation des esprits comme plusieurs l'appréciaient ; si mon jugement était faux, on a eu tort de ne pas me le dire, car je suis disposé à tout entendre et à profiter de toutes les ouvertures ; ne pensant pas comme les autres, je craignais de me trouver avec eux.

J'espère, mon cher Père, que vous penserez un peu à moi dans vos prières, de temps en temps du moins. Pour moi, j'ai toujours pensé au Séminaire Français, depuis mon sacerdoce, au *Memento* ; déjà c'est presque un vieux souvenir pour moi, mais il n'en est que plus cher, comme les souvenirs d'enfance, et il me semble que la distance des trois mois qui se sont écoulés depuis mon départ, m'a rattaché bien davantage à ce que j'ai perdu.

J'ai vu mes bons amis, MM. de Bretenières et Duponchel ; ils devaient venir à mon ordination, ils n'ont pu arriver que le lendemain, au milieu de ma première messe ; je la disais dans une pauvre petite communauté de religieuses dont je reste l'aumônier — moins les confessions, — et quand je me

1. Professeur d'Écriture Sainte au grand Séminaire.

retournai, après la communion, ne me doutant de rien, avec quel plaisir je leur dis : *Dominus vobiscum* ! Je ne comptais plus sur eux ce jour-là. J'avoue cependant que je ne fus pas surpris, et que je trouvai leur présence toute naturelle ; nous n'allions jamais l'un sans l'autre à la Villa Borghèse. Nous devons rester en relations ensemble pour nous aider à travailler et pour nous faire courage ; c'est devant la *Confession* de Saint-Pierre qu'est notre rendez-vous et que chacun de nous dépose pour les autres son bonjour ; c'est là aussi, mon cher Père, que je dépose pour vous et les Révérends Pères à qui je dois tant, l'hommage bien filial de mes sentiments les plus respectueux, de ma reconnaissance et de mon affection la plus sincère.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LVIII

A M. le Comte Doria

Orrouy, 29 décembre 1868.

MONSIEUR LE COMTE,

Voici tout Orrouy en compliments, depuis M. le Magister qui, ces jours-ci, préside gravement à la confection des souhaits pompeux et des belles lettres à fleurs et à dentelle, jusqu'à la petite fille de Virginie qui, depuis huit jours, n'arrive pas une fois de l'école, sans réciter à sa mère qu'elle « vient célébrer les nobles sentiments !... »

Pour moi, que des vacances inattendues ont amené ici pour quelques jours, si le vent recevait les commissions, j'aurais, depuis mon arrivée, à confier pour vous à celui qui secoue vos arbres, un secret, mais un secret !... Enfin il est tellement secret qu'on m'a expressément défendu de le dire à personne ; c'est pourquoi je ne vous dirai pas que bientôt M. le Curé... Silence, ma plume, car si je le dis, plusieurs

têtes féminines sauront bientôt l'affaire et adieu le secret !

Une confiance qui me compromettra moins et que je suis prêt à faire sur les toits, et chaque année, et toujours avec plus de vérité et plus de plaisir, c'est celle qu'un sentiment bien profond, beaucoup plus que l'usage, me permet de vous faire aujourd'hui. Je croirais manquer au plus doux et au plus cher de mes devoirs, si je ne vous renouvelais, au seuil de ma vie sacerdotale, commencée depuis si peu de temps, l'offrande bien respectueuse de mes souhaits les plus sincères et de mes meilleurs sentiments ; vous en connaissez, Monsieur, les raisons et la sincérité ; Dieu seul sait par quelles joies et quelles prospérités je voudrais voir compensé ce que je vous dois, et réalisé ce que je vous souhaite pour vous-même et pour vos enfants.

J'avais le projet de vous parler aujourd'hui de mes études, et de ma double classe d'Archéologie et d'Histoire ; mais je sais que vos occupations sont nombreuses et absorbantes ; elles vont se compliquer de bien des lettres à lire ; Orrouy vous en prépare sans doute dans tous les styles ; je termine donc la mienne, déjà trop longue, en me félicitant d'avoir pu surmonter les démangeaisons de ma langue ; ce n'est pas moi qu'on verra trahir un secret, ce n'est pas moi qu'on verra faire une semblable indiscretion ; jamais, non, jamais je ne vous dirai qu'on se prépare à enlever à Orrouy son pasteur, et à notre chère église celui qui représente nos meilleurs souvenirs et autour duquel sont groupées nos meilleures affections. La chose est trop cachée pour que j'en parle à qui que ce soit, aussi je ne vous en dis pas un mot, et encore bien moins à ces demoiselles, bien que j'aie en réserve, pour elles aussi, une large part de respectueux sentiments.

J'espère toujours, Monsieur le Comte, que vous voudrez bien agréer l'hommage de mon plus inaltérable et respectueux attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LIX

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 26 avril 1869.

MONSIEUR LE CURÉ,

La fin de ma conversation, commencée l'autre jour, sera un peu écourtée, car je me suis laissé distraire par toutes sortes de choses, et il ne me reste, avant le départ de M^{me} Delacroix, qu'une heure sur laquelle je dois prendre le temps de porter cette lettre. Elle m'a dit que M. Boulenger voulait positivement aller faire un tour dans son pays, cette semaine ou bientôt. Je compte le voir à ses deux passages, et déjeuner avec lui au petit réfectoire, ce qui se pratique souvent ici.

Interruption de ma lettre par le père Labitte qui me raconte les histoires de Carrier, son camarade de chambre depuis deux mois ; c'est pitoyable de lâcheté, d'abrutissement et d'ignominie. Lacherez a fait demander le dit Carrier pour le voir (1) ; mais celui-ci a refusé, et s'est drapé dans son reste de dignité. Il est bon de dire qu'il est irréprochable dans sa vie extérieure au moins pour la pureté. Il est parti pour Paris depuis huit jours, après avoir ruiné ce pauvre Labitte, et lui avoir fait des dettes par sa gourmandise et sa paresse.

Autre histoire également triste : on vient de renvoyer un pauvre élève, pour mauvais livres conservés et prêtés. Œuvres complètes de La Fontaine, contes de Diderot, romans de Voltaire, etc., etc... Peut-on se faire l'idée de pareilles horreurs ! Notez que l'élève en question était très intelligent, très régulier, et que, depuis un an, il faisait des pieds et des mains pour passer aux Dominicains.

1. Deux prêtres infidèles à leur vocation, et tombés dans la plus profonde misère.

Du coup, j'ai été chargé de passer en revue les bibliothèques des deux étages que je visite le matin ; voici le résultat : quelques livres demi-graveleux, beaucoup de légers, une masse de poésies, Victor Hugo, Lamartine et autres ; plusieurs collections des œuvres complètes de Chateaubriand et de Molière. Les bibliothèques sont pitoyablement composées ; si vous y cherchez un livre sérieux, avec les auteurs de classe, vous verrez quelques opuscules de Mgr de Ségur, de Louis Veillot et autres modernes. En voilà des livres de fond ! Il y a pourtant quelques chambres qui font exception. Je suis probablement téméraire d'avoir un avis sur les causes du triste état où je vois le Séminaire ; mais, jusqu'à de nouvelles observations, il me semble qu'on peut les résumer dans ces deux mots : pas assez de choix dans les vocations, pas assez de vigueur *modérée et soutenue* dans la direction spirituelle. Évidemment, je ne parle de cela à personne, et je ne le pense que sous toutes réserves et avec des restrictions...

Cette semaine, j'ai fait vendre à Paris des *Migne* ; ces livres sont ici en triple et en quadruple exemplaire ; il y avait à la bibliothèque neuf *Cours d'Écriture Sainte* de Migne dont pas un volume n'était prêté ; allons donc ! si c'était du Victor Hugo ou du A. Dumas, on les lirait ; mais de la théologie et des choses sérieuses ! Tous ces volumes sont des legs de curés morts.

Notre Mère Sainte-Angèle ⁽¹⁾ ne se lève plus, n'a plus de forces ; elle s'épuise de plus en plus ; je pense bien qu'elle ne vivra plus longtemps... Je crois que les pauvres Sœurs sont, pour le moins, aussi à plaindre que nous, sous le rapport des vocations. Notre Mère Générale est venue, la semaine dernière, passer quelques jours ici ; j'ai déjeuné avec elle ; c'est une bonne brave femme, très simple et très commune, *omnis pulchritudo ejus ab intus* ; elle a un nez bourgeonné dans le genre de celui de M. Hubaine.

1. Supérieure du couvent des religieuses du Sacré-Cœur de Saint-Aubin, dont l'abbé Aubry était devenu aumônier, le lendemain de son ordination sacerdotale.

Voici l'heure ; j'attends M. Boulenger et, par lui, de vos nouvelles ; puisse-t-il me dire que votre église est à terre, que le presbytère la suivra de près, que vous êtes parfaitement heureux et sans souci (¹) ; voilà le vœu de votre fils très affectueusement soumis,

J.-B. AUBRY.

LETTRE LX

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 6 juillet 1869.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici bien en retard avec vous ; j'en suis vraiment confus, d'autant plus que les affaires qui me retardent sont vraiment des riens ; je me dis, depuis trois semaines : « Après telle chose j'écrirai ; » puis, une autre arrive et je remets encore. La dernière était un sermon à faire pour S. Lucien, avant-hier soir, à propos de la Saint-Pierre ; l'épine est maintenant tirée du pied ; je vois que depuis longtemps les épines de ce genre sont nombreuses à vos pieds, et je compatis vraiment à vos souffrances, car il n'y a pas de trouble-fête comme celui-là.

Je ne sais guère quand j'irai à Ribécourt, c'est maintenant tout à fait remis aux vacances ; à plus tard. donc. Nos vacances commencent le 15 juillet jusqu'au 9 octobre ; pour moi-même, elles commenceront un peu plus tard, et je me propose d'attendre ici la sortie de mon frère, vers le 7 août ; j'espère donc vous voir à la première retraite.

Il est arrivé bien des histoires depuis que je n'ai causé avec vous. L'histoire Pillon d'Ercuis n'est pas la plus édi-

2. M. Boulenger était devenu curé-doyen de Ribécourt, avec mission de travailler à la reconstruction de l'église.

fiantc (1) ; vous savez sans doute qu'il est interdit actuellement, et que, malgré le calme apparent de sa dernière circulaire, il menace de lancer un mémoire justificatif fort peu aimable pour Monseigneur. M. Sellier, de Neuilly-en-Thelle, a été chargé de lui signifier son interdit et de chanter la messe le dimanche à Ercuis ; il y a eu sept personnes à l'église.

J'ai lu et consulté pour votre question sur les parrains au baptême. Le résultat de mes consultations, c'est que l'on ne pense rien là-dessus, pas plus que sur bien d'autres choses. M. Renet lui-même m'a dit : « Je n'ai pas d'opinion là-dessus, et n'ai pas encore étudié la question ; aussi, la rencontrant dans Gury, il y a quelques jours, je me suis trouvé un peu surpris, et tout ce que j'ai pu dire, en attendant meilleure information, c'est que si les parrains et marraines n'ont pas touché l'enfant, on peut, dans la pratique, les regarder comme n'ayant pas contracté l'empêchement, puisque cette opinion est au moins probable. » — Pour moi, je suis maintenant persuadé qu'un tact physique est requis ; je vous envoie, sur une feuille séparée, un résumé de tout ce que j'ai trouvé là-dessus, ou plutôt les autorités de part et d'autre.

Ici, les élèves parlent un peu, et non sans raison, de changement dans le corps professoral. On soupçonne que M. Bieuvelet irait au Concile avec Monseigneur... M. Renet devrait obtenir cela ; d'autres disent qu'il serait professeur de Dogme et que M. Philippet retournerait à Rome ; je ne crois ni l'une ni l'autre de ces deux choses ; mais M. Renaud est à peu près sûr de sortir d'ici, et je risque fort de gagner l'Écriture Sainte, outre ce que j'ai déjà, ce qui fera de moi le professeur le plus chargé de la maison ; M. le Supérieur m'a donné de vagues atteintes de cela. Ne crions pas misère avant le temps ; mais je n'exprimerais que bien juste ma pensée en vous disant que je me plais de moins en moins ici ; ce n'est

1. L'abbé Pillon, prêtre distingué, curé d'Ercuis, organisateur et directeur d'une fabrique importante, causa, par sa situation anticanonique et par son opposition irréductible, de grandes peines au vénérable Mgr Gignoux, scandalisa le diocèse et toute l'Église de France.

pas ma faute, et, provisoirement du moins, je n'en dis rien du tout à M. Marthe, qui s'en aperçoit d'ailleurs, qui est déjà fort monté contre moi, et qui pardonne tout, excepté de se déplaire ici, et de songer même à autre chose. On me ferait bien plus de plaisir de me retirer d'ici, et j'ai, par moments, la tentation d'en écrire à Monseigneur, à qui en somme on a caché mes réclamations et ma répugnance à venir ici, tout en me disant qu'il les connaissait et qu'il passait outre.

Comme vous devez penser à votre paisible Orrouy, dans ce tohu-bohu de Ribécourt ! Je ne prononce pas ce nom sans avoir aussi un petit retour amer vers le bon temps.

Votre tout respectueux et filial

J. B. AUBRY.

LETTRE LXI

Au Révérend Père Freyd

Beauvais, 25 août 1869.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Surtout ne vous fâchez pas contre moi pour le retard que j'ai mis à vous écrire ; je me reconnais un peu coupable, mais je ne puis vous permettre d'attribuer mon abstention à quelque sentiment de défiance ou à quelque oubli que ce soit. Voici ce qui m'excusera : depuis l'ouverture des vacances, c'est-à-dire depuis le quinze juillet, époque à laquelle nos préparations d'examens me faisaient remettre de vous écrire, je suis en affaires bien absorbantes : ma famille quittait Meudon pour venir s'installer à Beauvais ; j'étais naturellement chargé des opérations, lettres et courses, que nécessite un changement de ce genre ; aussi, depuis un mois et demi, ma tête n'a pas désempilé de préoccupations.

J'ai donc vu, dans votre dernière lettre, un mot, un seul

mot, bien discret, bien mystérieux, bien voilé, d'allusion à ma conduite et de reproche pour les sottises que je fais ici ; et en le lisant je me suis dit : « Il faut que je sois bien orgueilleux et bien susceptible, pour que mon vieux Père de Rome hésite ainsi à me dire mon fait, et sente autant le besoin de tourner autour de la question, au lieu de parler net comme je l'en ai conjuré. » Hélas ! pauvre victime que je suis, on m'a cafardé auprès de vous, on m'a noirci ; et si vous prêtez l'oreille aux insinuations des méchants, vous serez cause que je vais devenir Gallican et dire partout qu'à Rome on condamne sans entendre.

Toutefois, ce n'est pas que je sois complètement innocent ; j'ai fait, cette année, un peu de mauvais esprit ; j'ai plus d'une fois blessé la charité envers mes confrères, et manqué d'union avec eux ; ceci est grave. Mais aussi, pourquoi m'a-t-on mis dans un séminaire ? J'ai toujours soupiré après le jour où je ne vivrais plus en communauté, et m'y voilà de plus belle. Vous me direz, mon cher Père, qu'il faut obéir, et obéir de bon cœur ; c'est vrai, mais, quand j'exprimais à M. le Supérieur mes répugnances pour la communauté en général et pour le séminaire en particulier, pourquoi les cachait-il à Monseigneur ? pourquoi lui faisait-il entendre que j'étais heureux d'entrer ici, tout en me faisant entendre à moi que Monseigneur connaissait mes répugnances et passait outre ? Vous me dites, mon cher Père, qu'il faut être tout un avec son supérieur ; c'est vrai, mais comment faire, s'il fait consister l'unité dans l'abnégation non seulement de mes sentiments personnels, mais surtout dans celle de mes vues, de mon jugement et de mes opinions ; s'il exige que j'applaudisse à tout ce qui s'est fait avant mon arrivée, à tout ce qui se fait encore, et que je me pâme d'enthousiasme, quand tout ici me semble aller à la dérive : direction, méthode d'études, administration ? Je sais bien que je suis trop jeune pour juger, et je ne me targue pas de prudence ; mais je juge avec mon jugement, et quand on me le demande, si en même temps on exige qu'il soit conforme à celui de tel ou tel autre, si, par exemple, on m'interdit d'avoir un avis contraire à ceux de

M. Philippet, et cela sous peine d'être un révolté, s'il m'est interdit, sous la même peine, de dire un seul mot à Monseigneur de ce que je vois et de ce que je pense, que voulez-vous que je fasse? J'ai conservé à M. le Supérieur toute ma reconnaissance et tout mon respect ; mais je ne puis, sans être un ingrat, ni m'abstenir de dire mon avis, ni le donner contraire à ce que je vois faire. J'ai beau lui dire que, sous prétexte de reconnaissance et de soumission à l'autorité, il tyrannise ma conscience et mon jugement, je suis un ingrat et un révolté dès lors que je m'abstiens de me pâmer d'admiration ou de dire à Monseigneur que le Séminaire va à ravir !

Où suis-je parti ? Vous voyez, mon cher Père, que la vieille nature n'est pas morte en moi. Je vous en prie, ne me croyez pas si révolté que j'en ai l'air ; ce sont mes pensées intimes que je vous livre là, et je vous parle de mes ennuis sous le plus grand secret et comme à mon vénéré Père qui ne me fera pas pendre. Voilà tout mon raisonnement. Ce qu'on fait ici par principes, par méthode, choque mon jugement et renverse les principes et la méthode que j'ai dans la conscience ; donc il faut que je sorte. Voilà bien des récriminations ; c'est vous, mon cher Père, qui les avez sollicitées ; d'ailleurs il me suffit de vous les écrire pour leur ôter toute l'amertume que je leur donnais à part moi.

J'ai appris qu'on pensait sérieusement à organiser des réunions annuelles des anciens élèves de Rome, réunions qui se feraient au Séminaire du Saint-Esprit à Paris. Cette nouvelle avait mille raisons de me combler de joie. Je gage que quelqu'un de mes successeurs de Sainte-Claire se sera paré de mes plumes, et se sera donné les gants d'avoir eu le premier l'idée de ces réunions. Qu'on le sache bien, et je vous conjure, mon Père, de le rappeler à qui de droit, c'est à moi qu'appartient l'initiative dans cette affaire. Je parlais sérieusement l'an dernier, quand je communiquais ce projet par lettre à M. Nicolas, et de vive voix à vous-même, s'il m'en souvient, au P. Eschbach et à beaucoup de mes confrères. Oui, oui, cette nouvelle m'a transporté d'enthousiasme ;

mais elle m'a causé aussi une pointe d'indignation. Comment ! quand j'en parlais l'an dernier, on riait de moi, on traitait mon projet d'enfantillage, et voilà qu'aujourd'hui on est tout heureux et tout aise de me le voler, pour en faire les honneurs à d'autres ! Si je mets tant de susceptibilité à en réclamer la propriété, c'est, mon cher Père, parce qu'il faut que vous sachiez combien mon cœur est resté avec vous et avec mes confrères, combien il m'en coûtait de quitter une maison où j'ai passé les trois plus belles années de ma vie, et combien je désirais voir se perpétuer, par des réunions périodiques, mes bons souvenirs romains.

A Beauvais, ce projet ne rencontrera jamais que de l'enthousiasme ; je sais quelles objections on y fera, mais elles sont faciles à résoudre. Le président du Conseil des anciens élèves ferait un petit article dans notre bulletin annuel, pour exposer le projet qui rend sensible, réelle et concrète en quelque sorte, notre association pieuse ; chaque année, le bulletin annonce le jour du rendez-vous et celui des Révérends Pères qui présidera ; belle grand' Messe, beau dîner. On dira que le projet est applicable aux anciens élèves rapprochés de Paris, mais inapplicable aux autres. Eh bien ! que ces premiers y viennent déjà, ils seront assez nombreux, et ne seraient-ils que vingt ou moins encore, où est le mal et quel tort causeront-ils aux absents, sinon de médire un peu sur leur compte ? Et puis, il arrive de temps en temps que tel ancien élève, résidant au loin, vient à Paris ; il porte encore au cœur (et qui peut en douter ?) le saint amour de la patrie ; quelle aubaine de pouvoir, en reculant ou avançant tant soit peu son voyage, le faire coïncider avec le nôtre, embrasser les bons vieux amis, causer du temps passé et raviver ses vieux souvenirs, le tout en versant une petite larme... dans son gosier ! Je vous en supplie, mon cher Père, entrez dans ma pensée ; comprenez bien qu'en toute hypothèse il n'y a, dans tout cela, rien à risquer, aucun danger à courir (sinon d'être peu nombreux, et si peu qu'on soit, on rira pour beaucoup) ; il n'y a aucun inconvénient à craindre, mais bien des avantages à espérer. Les anciens élèves, vos

enfants, forment une association ; pour s'associer, il faut se connaître ; pour se connaître, il ne suffit pas de se lire les uns les autres, nommés chaque année dans une liste qu'on reçoit au milieu d'un paquet de prospectus ; pour se connaître il faut, morbleu, dîner ensemble, il faut, au moins une fois en sa vie, trinquer ensemble :

*Non, les Français n' sont pas si fous
Que d' se quitter sans boire un coup.*

Il faut, mieux que cela et plus sérieusement que cela, *prier ensemble.*

Voilà, mon cher Père, à quoi j'ai souvent pensé depuis deux ans, et ce que je désire encore ; plus j'y pense, plus je m'imagine que la chose est facile à faire et causera du plaisir à nos confrères ; je vous prie, et je prie mes anciens et toujours bien chers Maîtres, de voir dans la communication que je vous fais, au moins la preuve du plus respectueux attachement pour vous et pour eux ; ce sont là, mon Révérend et bien cher Père, les sentiments que j'ai conservés depuis mon départ de Rome, que je conserverai toujours, et dont je vous prie d'agréer l'hommage bien filial.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XLII

Au Révérend Père Freyd

Beauvais, 30 octobre 1869.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Bien que j'aie d'ici à ce soir un sermon à faire pour une pauvre paroisse sans curé, qu'il me faut évangéliser demain, jour de la Toussaint, je ne veux pas que M. Dubois (¹) parte

1. Condisciple et ami de J.-B. Aubry, alors élève du Collège Romain, aujourd'hui curé de Saint-Etienne de Beauvais.

pour Rome sans emporter de moi une petite lettre pour vous. Je n'aurai pas le loisir de vous y dire grand'chose, mais vous y verrez mon bon désir et le sentiment filial que vous connaissez.

Heureux mortels que ceux qui vont être à Rome cette année ! Vous allez vous trouver encore fort encombré et tiraillé, bien que notre Séminaire ne fournisse plus au vôtre un gros contingent ! Je travaille un peu avec M. Dupont, tout malade qu'il est, pour lui faire achever ses traités ; je suis tout heureux de me retrouver ainsi dans mes chères thèses de théologie, que ma paresse naturelle m'a fait complètement négliger l'année dernière.

Je vous ai fait mes aveux pendant les vacances, mon cher Père. Me voici de nouveau à l'œuvre cette année, entamé des mêmes tentations, confus d'y avoir si souvent succombé, et résolu à travailler un peu plus vigoureusement sur moi-même. Si vous saviez, mon bien cher Père, comme j'ai parfois des moments de tristesse et d'inquiétude, quand je pense au vide effrayant de ma vie, à la lâcheté de ma conduite sur toute la ligne, et au triste dossier que je dois avoir dans les livres du bon Dieu ! Je me sens pourtant appelé à autre chose ; et j'ai quelquefois, vers la sainteté, des élans, des désirs, des aspirations qui, en raison même de mes misères, deviennent une espèce de souffrance morale ; tout me rappelle ce que je devrais être ; la vue d'un séminariste plus vertueux que moi, la lecture d'une vie édifiante, les conseils mêmes que je me vois obligé de donner. Croiriez-vous que, depuis plusieurs années, la simple lecture du *Martyrologe*, au réfectoire, me serre le cœur, et que je me dis à chaque nom qui passe : « En voilà des saints ! pourquoi n'en suis-je pas ? »

Je sais bien quelle conclusion il faut tirer, et je la tire chaque fois, mais théoriquement, et elle s'envole bien vite dans la pratique. Priez, s'il vous plaît, un peu pour moi, mon cher Père, j'ai besoin de forces pour répondre à l'appel de Dieu, et pour faire en sorte que mes désirs de sainteté deviennent autre chose que des rêves poétiques, à savoir, des sacrifices positifs et détaillés.

J'ai vu, à la fin des vacances, mes deux bons amis, MM. de Bretenières et Duponchel, qui sont venus me voir ; nous avons parlé du temps déjà passé, déjà presque vieux ; et nous avons retrouvé, en face de ces chers souvenirs, encore une petite goutte d'enthousiasme. En voilà deux saints jeunes prêtres, auxquels je ne puis penser sans me reprocher de leur ressembler si peu.

Adieu, mon bien cher Père, excuscz le désordre de ma lettre ; je vous écrirai un peu plus tard, bien que je sache que vous aurez autre chose à faire qu'à me lire ; tachez de penser tant soit peu à moi dans quelques-unes de vos prières ; et, en tout cas, pour vous forcer à prier pour moi, je me range parmi ceux pour lesquels vous priez *in globo*, comme votre enfant tout respectueusement, tout affectueusement, tout filialement soumis.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXIII

AU RÉVÉREND PÈRE FREYD

Beauvais, 1^{er} décembre 1869.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voici un de vos enfants qui répond à votre appel, heureux de savoir qu'à Sainte-Claire on a compté sur son cœur et sur son attachement pour la maison où il a passé les meilleures années de sa vie. La modique somme ci-incluse est destinée à notre *chère association* des anciens élèves. Si j'étais riche, je donnerais davantage ; mais je suis pauvre, et mes charges sont lourdes ; aussi, mes paiements en affection et en bons sentiments se font avec plus d'exactitude et d'abondance que les autres ; ils n'ont aucune mesure, quand il s'agit de notre chère maison où sont réunis tous mes meilleurs souvenirs et où j'ai tant reçu du bon Dieu, par vous,

mon cher Père, par les bons exemples de mes confrères, et par le Collège Romain. Le sentiment auquel j'obéis en envoyant ma cotisation, et auquel j'obéirai toujours en pareil cas, c'est un sentiment filial et fraternel, un retour de cœur vers ma famille. Depuis que j'ai quitté Sainte-Claire, j'ai compris de plus en plus, et pour cause, pourquoi vous insistiez tant sur *l'esprit de famille* ; n'en doutez pas, le bon souvenir qui m'est resté de vos exhortations à ce sujet, et de l'esprit fraternel qui nous animait, et que j'éprouvais moi-même à travers mes sottises, aura été, pour moi et pour bien d'autres, le principe d'une affection toute patriotique pour le *Séminaire Français*.

Puisque je vous écris au sujet de notre *association*, je veux vous dire un mot, un seul, du projet de *réunion à Paris* ; des préoccupations graves l'ont peut-être retardé ou fait perdre de vue ; je me borne à vous le remémorer et à vous faire remarquer que ces sortes de réunions se pratiquent partout ; que celle-ci est facile dans les termes que je vous indiquais précédemment ; et qu'enfin elle aurait pour avantage de donner à notre association une forme visible, un corps, un point de ralliement, et à nous tous, un point de contact. Les anciens élèves de Saint-Sulpice n'ont pas, que je sache, de réunions officielles, mais c'est que leur maison est à Paris, c'est-à-dire au centre du pays où ils sont dispersés ; ils vont s'y retremper quand ils le veulent, et ravigoter leurs souvenirs ; tandis que pour nous, le berceau est trop loin et il faut s'expatrier pour le revoir.

Autre réclamation que je vous soumets, mon cher Père : le *Séminaire Français* est une maison d'étude, et on doit, régulièrement parlant, y prendre les grades théologiques ; vous même y tenez, parce que les grades, sans donner la science, forcent à l'acquérir et sont la sanction des études. A la fin de nos diplômes, on nous dit que nous pouvons jouir des privilèges qu'ils confèrent ; j'ai cherché partout quels étaient ces privilèges, je n'ai rien trouvé ; je demande que, dans le prochain *Bulletin*, on insère quelques renseignements précis et positifs à ce sujet, non pas pour en abuser

et faire du pédantisme, mais enfin pour savoir nos droits, même en les négligeant.

Je ne veux pas, mon cher Père, vous parler du Concile ; nous avons, nous, toutes les raisons du monde de désirer la définition qui se prépare. Monseigneur sait bien qu'une de ces raisons, c'est le désir que nous avons de le revoir ; ne pourriez-vous pas lui dire que sa santé exige le retour à Beauvais ? Vous savez que l'année prochaine, à Pâques, — c'est du moins un projet, — nous pourrions aller en corps et tous ensemble le chercher à Rome.

En attendant, mon bien cher Père, agréez l'hommage de mes sentiments de vénération toujours filiale et bien affectueuse.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXIV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 13 décembre 1863.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je ne veux pourtant pas attendre la fin de décembre pour vous écrire ; j'ai été retardé dans mes intentions, par deux malheureux sujets d'oraison que je devais donner la semaine dernière, et qui, selon mon habitude, me tourmentaient au point de me rendre incapable de quoi que ce soit.

M. Cottret m'a lu un article du *Progrès de l'Oise* sur votre église ; bien tapé ! Mgr Obré disait au Séminaire, il y a peu de temps, qu'il ne permettrait jamais de faire une église complète dans ces proportions, mais seulement une nef, avec des pierres d'attente et une clôture provisoire au fond. A la bonne heure, cette idée a toujours été la mienne, et plus la clôture provisoire sera horrible, incommode et dépourvue de

solidité, plus vous serez assuré de voir l'église achevée un jour.

Ici, toutes les têtes sont à l'envers en ce moment ; il y a eu, ces jours derniers, des disputes de séminaristes, de petites révolutions qui se terminent aujourd'hui par un renvoi dont je suis très heureux ; je voudrais qu'il y en eût trois ou quatre, car le Séminaire est, depuis la rentrée, dans un état singulier d'effervescence et d'esprit frivole et révolté ; il est remarquable que tous les élèves intelligents soient en complot actuellement. Savez-vous à quoi j'ai la témérité d'attribuer cela ? — 1^o Pas de direction spirituelle ; 2^o pas de direction d'études méthodique et intéressante qui absorbe, qui enlève les bonnes intelligences et les force à mettre leurs ressources au service du bien sous la forme des études, au lieu de faire de la littérature, comme le font la plupart des élèves forts. Je crois que plus j'avancerai, plus je me convaincrai de la nécessité d'une bonne *méthode d'études*, même au point de vue des âmes et de leur sanctification. Dans un prêtre, tout ce qui n'est pas pour Dieu est contre lui, tout ce qui n'est pas utilisé devient nuisible. Si donc un séminariste a des ressources intellectuelles que les études ecclésiastiques n'utilisent pas, autant de chances pour lui de tourner mal ; autant de forces pour le diable, qui entrera sous la forme de la littérature, des rêveries poétiques et des lectures malsaines. Voici comment j'apprécie l'état actuel des esprits dans le Séminaire par les études : les séminaristes *détestent* et méprisent les sciences théologiques ; c'est un malheur immense pour le diocèse, car, dans la vie sacerdotale, *la piété c'est la forme*, dans le sens philosophique du mot, et *l'étude c'est la matière*. Vous me direz que tout cela est vrai et que la faute est aux élèves qui sont mondains et légers, et qui ne veulent pas travailler. Je ne voudrais pas jeter la pierre à l'autorité, et ce que je vous dis, je le dis sans fiel et sans amertume, comme aussi sans aucun désir ni intérêt personnel, mais parce qu'il me semble que nous faisons fausse route en ce moment ; il faut, à tout prix, que nous fassions aimer les études ecclésiastiques ; il faut une méthode qui les

rende agréables à tous ceux qui ont la vocation sacerdotale. Remarquez donc que la doctrine chrétienne est à la portée de tous les esprits ; les plus faibles sont capables de l'apprendre tout entière et d'en comprendre les principaux points ; les plus capables peuvent trouver en elle un aliment pour leur esprit et se passionner pour elle ; il en est de même pour la méthode d'enseigner cette doctrine chrétienne. Il faut que l'enseignement d'un professeur de Séminaire soit à la portée des plus faibles, et qu'en même temps il nourrisse les plus forts en proportion de leur appétit ; que son enseignement soit pour ceux-ci au moins un *fondement d'étude*, comme il est pour ceux-là tout l'édifice. Je crois que tout cela manque ici.

Voilà bien du papier brouillé mal à propos, n'est-ce pas ? C'est qu'aujourd'hui, voyez-vous, cette idée-là ne me quitte pas, et je la crois fondamentale. Je travaille dans mon coin à faire aimer l'étude ; mais le résultat ne peut qu'être minime, soit parce que je n'ai pas ce qu'il faut pour cela, comme ma raison me le dit ; soit parce que mes efforts sont trop isolés, comme mon orgueil me le dit trop souvent.

Il est évident que vous êtes au courant des questions actuelles, surtout de la discussion Veillot-Dupanloup sur l'infailibilité. Que de salive, que d'encre, que de forces précieuses ont été dépensées sans aucun résultat dans cette querelle ! Je n'admets pas la thèse de Mgr Dupanloup, mais la conduite de *l'Univers* est déplorable, bien que ses doctrines soient généralement bonnes ; car, en somme, si Mgr Dupanloup est à la tête d'un parti, ce que j'admets, et si ce parti défend des doctrines mauvaises, ce que j'admets encore, *l'Univers*, qui défend de bonnes doctrines, fait des défenseurs de sa thèse *un parti* aussi, il tend à faire du catholicisme *un parti*, ce qui est lamentable. Ainsi ne prend-il, comme journal, que le côté personnel de la question ; ainsi, suit-il une politique d'insinuations malveillantes, d'injures personnelles, de révélations méchantes, qui ont je ne dis pas pour but — car son but est bon — mais pour résultat, de laisser la question de principe sans solution, d'animer ses

amis contre les personnes qu'il attaque, et de pousser ces mêmes personnes à s'enfoncer de plus en plus dans leur erreur, ne serait-ce que par esprit de contradiction et par animosité contre des défenseurs si exagérés. Ici, nous avons deux ou trois Veillotistes enragés, qui admirent tout dans *l'Univers*, et qui jurent bien plus encore par lui que par l'Église ou par le Pape ; c'est comme au temps de S. Paul : *Ego sum Cephus, ego Apollo.*

Vous savez bien que je ne suis ni gallican, ni libéral ; mais aussi, je ne jure par la parole d'aucun catholique ; et quand je vois nos habiles admirer *l'Univers* quand même, il faut que je me tienne à deux mains pour ne pas devenir gallican, tant je suis indigné de voir qu'on exagère tout, et qu'on défend la doctrine ultramontaine en insinuant, par exemple, que nos adversaires s'entendent avec les protestants, qu'ils sont les complices des sectes ennemies, que Mgr Maret a fait son livre par dépit d'avoir été refusé, à l'évêché de Vannes, que Mgr Darboy est vendu au gouvernement (1). Mais quand tout cela serait vrai, la question de principe en avancerait-elle d'un cheveu ?

Ne vous étonnez pas de mes déclamations ; je me fais du mauvais sang ici tout le jour. Au commencement, j'osais répondre ; mais comme je vois maintenant qu'on me prend pour libéral, je me tais, je bisque, et suis heureux quand je puis me soulager auprès de quelqu'un qui me connaît, en qui j'ai confiance, et qui me pardonne ce qu'il y a d'excessif ou de téméraire dans mes paroles...

Je viens de causer avec M. Caffet (2) ; tout naturellement nous avons disputé : chez M. Caffet, Veillot tient lieu de théologie ; d'où il suit que je suis hérétique et déclaré anathème, bien que je n'admette ni la thèse de Mgr Dupanloup,

1. Une série de lettres et de documents diplomatiques, publiée il y a quelques années, prouve d'une manière absolue qu'il y eut, contre la définition de l'infaillibilité, une entente et des menées secrètes entre Mgr Darboy et Napoléon III. D'où l'opposition acharnée du groupe libéral au Concile du Vatican.

2. Chanoine de Beauvais, ami et commensal de Mgr Gignoux.

ni la convenance de sa lettre, comme je n'admets pas non plus la polémique de Veillot; — hérétique de par M. Caffet, qui avoue lui-même n'avoir fait sa théologie que dans Bailly, janséniste et condamné !

Voilà bien du grimoire que je vous envoie aujourd'hui ; pardonnez-moi cela ; la bouche parle de l'abondance du cœur, et je mourrais si je ne me soulageais de temps en temps.

Mes compliments bien affectueux à M. Boulenger, et pour vous-même, Monsieur le Curé, mon respectueux et bien filial attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 30 décembre 1869.

MONSIEUR LE CURÉ,

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour prévenir l'an 70, et ne pas laisser perdre l'expression de mes souhaits un seul instant de la future année, car je compte aller lundi vous la souhaiter heureuse, de vive voix et en personne. Les élèves ont écrit à Monseigneur, pour lui demander des vacances ; la demande a été exaucée ; vacances de lundi à samedi. Je compte donc aller lundi après-midi, au plus tard mardi matin, rejoindre à Compiègne l'abbé Gossier, revenant de Crépy ; nous passerions avec vous la première partie de la semaine, pour revenir ensemble mercredi, jour de sa rentrée.

Quand je pense que l'année dernière, c'était encore à Orrouy que nous étions réunis pour le nouvel an ! Il est vrai que déjà la décision était prise. Puissiez-vous rester à Ribécourt cent ans encore, voir cesser toutes les discordes, et

toute votre paroisse réunie bientôt, pour le 1^{er} janvier 1871, dans une belle église régulière, complète et dans toutes les formes.

Mes parents et mon frère se joignent à moi pour vous envoyer leurs bons souhaits ainsi qu'à M. Boulenger.

Voyez-vous que *l'Univers* sera obligé de démentir tous les bruits ridicules et invraisemblables qu'il a reproduits contre Mgr Dupanloup ? Je sais, par expérience, que Rome est une ville de cancans, et de cancans contradictoires ; *l'Univers* a eu soin de choisir ceux qui étaient de nature à prêter à Mgr d'Orléans un caractère odieux et les symptômes de la rébellion. Connu ! Et aujourd'hui que je me suis fait anathématiser pour n'avoir pas cru à tout cela, il faut revenir sur toutes ces nouvelles ; mais enfin le mal est fait ! Je trouve cela ridicule et méchant ; nous aurons peut-être grand besoin de l'ascendant de Mgr Dupanloup, pour faire avaler aux gens du monde l'infailibilité du Pape une fois définie, quoi qu'il en pense aujourd'hui.

Mais à bientôt les causeries ; en attendant la semaine prochaine, je suis et serai toujours votre tout respectueux et filial

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXVI

A M. le Comte Doria

Beauvais, 1^{er} janvier 1870.

MONSIEUR LE COMTE,

Je manquerais à mes sentiments bien plus encore qu'à mon devoir, si je laissais commencer une nouvelle année sans vous parler de mes souhaits, et sans vous envoyer un signe de bon souvenir et de respectueux attachement. Le départ de notre cher curé, quoiqu'il ait été pour la petite

famille dont il est le centre, un signal de dispersion, ne m'a fait oublier ni Orrouy, ni ceux que j'ai eu l'honneur et la joie d'y connaître : église, cimetièrre, presbytère, château, les plus vifs et les meilleurs souvenirs de ma vie sont là, groupés dans notre petite vallée, avec tous ceux que j'y ai connus et qui sont morts ou dispersés, avec ceux surtout à qui je dois mon sacerdoce et dont le souvenir est resté bien vivant dans ma mémoire, dans mon cœur. J'ai l'habitude, cher Monsieur, de vous souhaiter chaque année la bénédiction de Dieu dans vos enfants ; aujourd'hui, mon souhait ne changera ni d'objet ni de forme ; comme prêtre, j'y ajouterai seulement pour vous-même le souhait d'une vie très longue, très heureuse et très sainte, avec le ciel au bout et le plus tard possible.

Vous avez eu, autrefois, la bonté d'écouter mes théories de séminariste étudiant ; je fais depuis longtemps le projet, et il faut que vous me permettiez aujourd'hui, de vous ennuyer un moment pour vous parler de mes études actuelles. Bien que la vie de professeur de séminaire soit très amollissante, et que je sois devenu très paresseux, j'ai toujours du plaisir à causer études avec des esprits élevés, distingués et compétents, qui connaissent notre pays et notre époque, et qui savent ses besoins.

N'allez pas croire que nous fassions ici de la haute éducation intellectuelle ou des applications bien relevées de nos méthodes romaines ; elles n'ont que faire au milieu d'une soixantaine de séminaristes qui, pour la plupart, ont bien du mal à comprendre leurs livres de classe. Tous mes efforts tendent à donner à mes élèves plus intelligents une méthode, *un idéal d'études, élémentaires tout à la fois et philosophiques*, qui leur fasse au moins comprendre et aimer l'Histoire ecclésiastique dont je suis professeur, et qui leur serve plus tard, s'ils en ont le goût.

Dans un séminaire, l'Histoire, pour s'harmoniser avec les autres branches d'études, doit être étudiée à un point de vue tout particulier ; son rôle est d'être la servante de la théologie ; c'est la *théologie de l'histoire* que je fais, bien plus que le récit des faits matériels, surtout de l'ordre politique.

Voici, selon moi, le programme du cours d'Histoire dans un séminaire :

I. L'Église est l'Incarnation continuée, c'est-à-dire Jésus-Christ vivant dans le monde, sous la forme de l'enseignement révélé. Or, la révélation est complète et achevée avant la dispersion des apôtres ; et Dieu s'est engagé, au jour de la Pentecôte, à ne plus rien révéler qui pût être *l'objet de la foi catholique*. Ainsi s'explique la répugnance absolue qu'a toujours eue l'Église pour les innovations et les réformes de la doctrine, et sa constance à prendre pour *norme*, dans les définitions de la foi, cette règle de l'antiquité : *Nihil innovetur nisi quod traditum est*, c'est-à-dire, dans les questions de doctrine, tout enseignement qui ne remonte pas aux apôtres, et qui ne se retrouve pas, *au moins à l'état de germe*, dans le dépôt de la Tradition apostolique, est, par le fait même, étranger à la foi, au christianisme.

II. La vie de l'Église consiste donc à prêcher, à expliquer ces dogmes primitifs ; les apôtres ont commencé ce travail ; ils n'ont eu ni le temps de le pousser bien loin, ni l'occasion d'expliquer la doctrine chrétienne jusque dans ses détails les plus intimes ; ils ont dû se contenter de prêcher et de consigner, dans leurs écrits et leurs traditions, les points principaux de la doctrine chrétienne — *capita doctrinæ* — laissant à l'Église qui ne mourait pas avec eux, le soin d'expliquer, selon les exigences des temps, les points secondaires, et de répondre aux questions de détail. Ce travail-là ne se fera pas sans l'intervention divine, et les hérésies auront précisément cette mission providentielle, de forcer l'Église à expliquer sa foi, et de lui indiquer, par la direction de leurs attaques, les points du dogme restés obscurs. A chaque époque, le démon attaque, et l'Église affirme et explique un des points de la doctrine chrétienne ; en sorte que si, dans tel siècle, nous trouvons toute une série de documents relatifs au dogme alors attaqué, c'est à l'hérésie que nous devons le bonheur de la posséder, c'est l'hérésie elle-même qui est l'artisan de sa propre perte. Si, par exemple, la constitution, les prérogatives et les notes de l'Église ont été défendues

contre les donatistes et les protestants ; si le dogme de l'Incarnation a été expliqué contre les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens ; celui de la grâce contre les Pélagiens et les Jansénistes ; tous ces hérétiques nous ont procuré l'avantage de retrouver, dans les ouvrages des Pères, des arsenaux d'arguments pour notre théologie actuelle.

Notre travail consiste donc à étudier l'esprit des grandes controverses théologiques, le sens des attaques et des réponses faites par les Pères au nom de l'Église, et consignées dans leurs écrits ; et à suivre, dans le cours de la Tradition chrétienne, les discussions au milieu desquelles s'est élaborée la théologie catholique. J'ajoute souvent une question générale, destinée à résumer l'état extérieur de la chrétienté, et à montrer la liaison de l'ordre politique avec l'ordre religieux, dans les invasions, la formation des nations chrétiennes, les grandes institutions, les grands règnes ; mais les questions dogmatiques forment toujours le fond de mon étude.

Voilà l'Histoire ecclésiastique. C'est donc moins encore une étude de faits, qu'une étude de doctrines. Ce que j'étudie avant tout, c'est le commentaire donné par l'Église à la révélation et à l'Évangile, commentaire vivant et de jour en jour plus complet ; c'est la formation lente et progressive de nos traités de théologie, que nous voyons se triturer, s'élaborer pièce par pièce, thèse par thèse, malgré les obstacles, ou plutôt en raison même des obstacles.

Comme vous le voyez, Monsieur, c'est un seul des côtés de l'Histoire que j'étudie ; mais aussi, c'est le plus en rapport avec les études vraiment ecclésiastiques, et le plus intéressant pour nous autres. Il me semble que ce travail doit paraître bien fastidieux à tout autre qu'à un prêtre, et, pour parler franchement, il ne manque pas ici de séminaristes qu'une étude comme celle-là ennuie, et qui aimeraient mieux faire de la petite littérature moderne.

Pour moi, je ne comprends pas qu'on puisse préférer quelque chose à l'étude de ce grand travail, de ce magnifique travail de la destruction des hérésies, de la défense et du développement de la doctrine chrétienne, le plus beau et le

plus intime du christianisme, celui, par conséquent, où l'action de la Providence apparaît avec le plus d'éclat et avec un caractère plus lumineux d'assistance divine et d'intervention surnaturelle ; je ne méprise pas les autres sciences, mais je les trouve petites et insipides, si on n'en fait pas des servantes de celle-ci.

Le plus difficile ici pour nous, c'est, dans la pratique des classes, de trouver une méthode d'enseignement qui convienne à tous les esprits ; et je crois que, sous ce rapport, l'enseignement est plus difficile dans un séminaire de province que partout ailleurs. A Rome, et en général là où, les vocations étant nombreuses, on peut refuser les sujets inintelligents, les cours se composent d'un bon choix d'intelligences, qui rendent au professeur la besogne facile et agréable ; ici, à cause de la rareté des vocations, avec quelques élèves très intelligents, il y en a de faibles, et de très faibles. Donner donc la même nourriture à tous, et trouver une méthode tout à la fois assez simple pour s'adapter aux intelligences plus faibles, et assez riche pour suffire aux plus fortes, voilà justement l'écueil.

Une autre difficulté, dont l'unique remède serait un bouleversement radical dans la méthode d'enseignement ecclésiastique généralement suivie en France, c'est la divergence des études. Nous avons ici, et on a partout, un bon nombre de branches d'études que le même élève doit mener de front : Morale, Dogme, Écriture Sainte, Histoire, Droit canonique. Chez nous, on a encore surchargé cela de catéchismes, de prédication, voire même d'agriculture, sans compter la musique qui prend sur les études une place démesurément large. Or chaque professeur, tirant à soi, travaille à son point de vue spécial, et tâche d'obtenir de l'élève le plus de travail possible pour la science qu'il professe. Chacun travaillant ainsi séparément, les différents cours manquent de lien ; l'élève, tirillé dans des sens différents, soigne l'un, néglige l'autre, et souvent néglige tout ; ou bien, s'il veut tout soigner, suffit avec peine à ses deux classes par jour, et cela sans profit.

Voici, je crois, ce qui fait le fond de la Méthode romaine :

à la tête d'une maison, un *préfet des études* complet, c'est-à-dire *compétent* dans chaque branche ; autour de lui, cinq ou six *hommes spéciaux*, qui ont avec lui et entre eux des *réunions officielles* et fréquentes, pour conférer sur l'objet et la méthode de leur enseignement ; la direction générale part d'une seule tête, qui coordonne entre elles et dirige vers un même but, toutes ces branches d'études, de telle sorte qu'au sommet de la montagne se trouve la Théologie dogmatique, où sont étudiées les questions fondamentales ; près d'elle, la Morale, où l'on fait voir, dans le même temps, aux élèves les mêmes questions sous un autre point de vue, ou des questions parallèles ou connexes ; un peu plus bas, l'Écriture Sainte, qui montre ces mêmes questions dans la Bible, à côté de l'Histoire, qui étudie, dans l'antiquité chrétienne, les controverses où ces questions ont été agitées. Cette cohésion des études les rend faciles, intéressantes, entraînant ; c'est ainsi que, tout le temps que j'ai passé à Rome, j'ai suivi par jour, pendant trois ans, facilement et avec plaisir, cinq classes différentes. Elle a pour effet encore de faciliter l'intelligence de chaque branche, en les subordonnant toutes à une seule idée qui les domine, et de laisser dans l'âme des élèves un grand amour pour l'étude ecclésiastique, une conviction profonde et le goût des livres sérieux. Si on étudiait ainsi, on ne parlerait Théologie qu'à la lumière de la Tradition, et on ne prêcherait, on ne défendrait l'Église qu'avec des arguments puisés dans la doctrine chrétienne, et non pas dans un journal quoi qu'il dise, que ce journal soit *l'Univers* ou que ce soit *le Français* ; le journal ne tiendrait lieu de théologie à personne, comme cela arrive à beaucoup de prêtres à ma connaissance, et on n'anathématiserait pas un homme pour le seul crime de n'admettre pas la polémique de Veillot (1).

1. Bien qu'il professât pour Louis Veillot la plus haute estime, l'abbé Aubry — comme beaucoup d'esprits sérieux — déplora toujours les excès incontestables auxquels la polémique porta la plupart des journaux, même les plus catholiques, à propos des questions agitées au Concile du Vatican.

Je me demande souvent pourquoi une si grande partie du clergé marche, en fait d'opinions doctrinales, à la suite d'un laïque ; plus de la moitié des prêtres du diocèse jurent par *l'Univers*, et ne répond à aucune question théologique sans l'avoir consulté ; si on leur demande ce qu'ils sont : — « Moi ? je suis pour Veuillot ! »

Nous sommes deux ici qui nous faisons anathématiser pour tel crime, non pas que nous soyons *gallicans*, nous sommes *ultramontains*, mais pas Veuillotistes, ce qui est tout différent : *Ego quidem Cephæ, ego autem Apollo...* Moi, je suis pour l'Église, et voilà tout : *Ego sum Christi.*

Veillez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de mon inaltérable et respectueux attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXVII

A M. l'abbé Duponchel (1)

Beauvais, 28 janvier 1870.

MON CHER AMI,

Vous aviez autrefois une habitude que je veux critiquer, si vous la conservez : c'est de ne pas assez écrire, et de ne pas terminer chaque étude que vous faites. Il faut mener chaque chose aussi loin que possible, sans aller jusqu'à la diffusion et *la phrase* ; il faut se faire de bons cahiers, où l'on met le plus de choses possible en le moins de mots possible. Il faut écrire toutes ses idées, quand elles sont bonnes ; une pensée, un argument n'est clair, que quand il est bien formulé ; il vaut double, quand il a passé par la plume, parce qu'alors il a trouvé sa formule propre et définitive. Il

1. Ami de l'abbé Aubry, comme lui ancien élève du Collège Romain, alors professeur au petit Séminaire de Paris, aujourd'hui religieux de la Compagnie de Jésus.

faut faire vos cahiers comme si vous deviez les faire imprimer, ou bien les lire devant une classe nombreuse et distinguée.

Nous devrions tous les trois — et c'est mon rêve — nous faire chacun notre petite ou grande théologie complète, dont les éléments seraient puisés partout, et qui ne serait ni Perrone, ni Franzelin, ni aucun autre, ni un résumé d'aucun d'eux, mais qui serait nous, et où nous mettrions tout ce que nous étudions et savons. Je ne dis pas qu'une fois ce travail achevé, nous aurions tellement fini, que nous n'y ajouterions plus rien ; non, mais le fondement étant posé et le corps de bâtiment, on laisse à chaque thèse ou traité des pierres d'attente, en sorte que, quoi que nous lisions, quelque question qui se rencontre, nous sachions tout de suite à quel casier de notre répertoire et à quel endroit de notre système d'études elle s'adapte.

Voilà, mon cher, voilà l'idéal, et il faut s'y mettre avec ardeur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 12 février 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici encore une fois en retard avec vous. J'avais promis à M^{me} Lacroix de vous annoncer sa visite, et sans doute elle est déjà revenue de Ribécourt..

Je crois que M. Cottret va bientôt nous rapporter des nouvelles de Ribécourt ; je viens de parcourir et je lirai demain l'article de *la Foi picarde* sur votre église future ; je n'en devine pas l'auteur, mais je verrai, en le lisant plus attentivement, de quel parti il peut être l'ouvrage, et de quelle teinte est la nouvelle qu'il présage...

Grande nouvelle ! Monseigneur va parler au Concile, en voilà une gloire ! — sur le *Schema de Ecclesia*. Il annonçait cela dans une lettre arrivée hier. La chose s'explique, quand on sait qu'il préside, à la place de Monseigneur Allou, une réunion de vingt évêques au Séminaire Français. Ce sera donc en leur nom qu'il parlera. Il le fera, dit-il, brièvement.

On ne parle plus ici de voir Rome à Pâques ; du reste, si le projet s'exécute, je n'en serai probablement pas, pour dix-huit raisons dont la première est que je n'ai pas le sou ; à moins que vous ne consentiez à en être vous-même, car alors je ferais bien un peu de dettes pour m'offrir à vous servir de guide-interprète.

Notre horloge (1) pot-au-lait va mal, bien mal ; et si M. le Supérieur tâche encore de se montrer gai quand on lui en parle, c'est pour cacher son mal, car de temps en temps il laisse échapper sa tristesse, et il faut, vu son caractère, que les eaux soient bien basses, pour qu'il nous fasse des aveux comme ceux-ci : « Oui, c'est une malheureuse affaire... Oui, nous nous sommes fait illusion... Oui, nous sommes ruinés... » — Les frais ont, depuis déjà assez-long-temps, dépassé 150.000 francs ; et on ne récolte rien, mais là ! rien de rien ! — « Vraiment, lui disais-je l'autre jour, il est heureux que tous les supérieurs, vicaires généraux et gros bonnets du diocèse soient à la tête de cette affaire ; car si elle avait été organisée ou inspirée par un subalterne, un économe, par exemple, sa carrière serait faite ! » Et M. le Supérieur de rire et de dire que c'est vrai ; il en est du reste tout triste, et vraiment cette horloge est une calamité publique !

Je suis allé faire visite au curé de Troissereux, il était absent. Sa *Madelon* m'a montré ses souvenirs de voyage, c'est-à-dire des piles entières de photographies, d'images, des monceaux de médailles. Il n'est pas encore sorti de son

1. Il s'agit de l'horloge monumentale construite par M. Vérité avec l'aide du clergé, aujourd'hui définitivement installée dans la cathédrale de Beauvais.

ravissement ; et *Madelon* me racontait, en description burlesque, tout ce qu'il avait vu et qu'elle croyait m'apprendre.

Veillez agréer, Monsieur le Curé, mon respectueux et très filial attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXIX

A M. l'abbé Boulenger.

Beauvais, 27 février 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous faites bien de m'écrire avant votre loterie, et vous auriez encore mieux fait de m'écrire un peu plus tôt. J'ai fait une tournée dans mes tiroirs et sacs à papier. Vite, placez des billets, je vais vous envoyer de quoi faire encore quelques lots. Dans mes tiroirs je retrouve quelques objets romains : médailles bénies par le Saint-Père, chapelets, *Agnus Dei* indulgenciés, etc...

Dans mes sacs à papier, comme bibliothécaire, j'ai toujours un tas de brochures, petits livres, etc., qui servent à allumer mon feu et autres usages ; j'en choisis quelques-uns qui pourront vous servir, et je vais vous expédier tout cela. Que ne le disiez-vous ? Je ne dis pas que tout cela doit passer tout de suite dans la loterie ; vous en réserverez, si bon vous semble, pour une autre fois ; quelques-uns même peuvent vous servir de gros lots et de pièces de résistance.

Surtout, faites ce qu'on appelle des *surprises* ; exemple : vous annoncez pour lot un *baudet*, et quand le lot arrive, c'est un dé qui est beau ou qui ne l'est pas. Je vous envoie une boîte portant pour enseigne : *biscuits purgatifs* ! qu'on y trouve les deux petits pendants d'oreille bleus que M. Marlé m'a donnés pour étrennes dans un œuf en sucre. Un verre d'eau sucrée sur une assiette, et mille autres petits tours que les enfants trouveront bien.

Figurez-vous — c'est à n'y pas croire, tant la chose est providentielle — qu'au moment même où je vous écris, et précisément à ce point de ma lettre, je suis interrompu par M. Dupont qui me dit : « J'ai demandé à Rome une malle qui était restée au Séminaire Français avec mes effets ; je la reçois aujourd'hui ; M. Dubois y a mis quelques oranges romaines dont vous accepterez bien une ; elle est un peu froissée, mais c'est le souvenir et le parfum de Rome. » J'accepte et je dis à M. Dupont quelle direction prendra son orange ; il en est content.

Quant à l'organisation de vos petites séries, vu le nombre trois que vous avez choisi, cela paraît embarrassant. Voici une combinaison que je propose : Vous avez deux urnes ; dans la première, il n'y a que trois numéros : 1. 2. 3. ; dans la deuxième, il y a deux cents petits billets, chacun d'eux porte trois nombres : premier billet 1. 2. 3. ; deuxième billet 4. 5. 6. ; troisième billet 7. 8. 9. ; dixième billet 28. 29. 30. ; centième billet 298. 299. 300. ; deux centième billet 598. 599. 600. Quinzième lot : la permission d'embrasser l'Enfant-Jésus. — « Jacques, tirez dans la deuxième urne un des deux cents billets qu'elle contient, qu'avez-vous ? — Monsieur, j'ai les trois nombres suivants : 28. 29. 30. — Pour savoir lequel de ces trois nombres doit gagner, Victor, tirez dans la première urne un des trois billets qu'elle contient, qu'avez-vous ? — Le numéro 2. — Donc c'est le numéro 29 qui gagne. Allons, M. Courboin, qui êtes le gagnant, embrassez l'Enfant-Jésus ! » Si c'est le numéro 1 qui vient, c'est 28 qui gagne ; si 3 vient, c'est 30, etc.

Adieu, Monsieur le Curé, bonne chance à la loterie, et recevez mes meilleurs compliments.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXX

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 16 avril 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ayez grand soin de préparer votre cœur à la miséricorde, car je suis volé ; j'ai laissé passer le 12 avril avec son anniversaire qui nous est cher ; j'en accuserais la préparation des sujets d'oraison qui me revenaient ces jours-ci, et qui me préoccupaient, s'il y avait des excuses possibles à un crime de cette nature. Mais non, pas d'excuse, je n'y ai plus pensé, je m'en bats la poitrine des deux mains, et je la battrais des deux pieds, si c'était possible ; dans mon désespoir, j'ai pourtant une consolation, la voici : vous savez du reste que je n'attends pas au douze avril pour vous souhaiter toutes sortes de choses heureuses, et que les trois cent soixante-cinq jours de l'année sont, sous ce rapport, les jours de votre fête.

J'ai vu hier soir l'abbé Gossier ; il est convenu que nous n'allons vous voir qu'après Quasimodo... Je ne puis pas être absent d'ici avant Quasimodo, car les absents pour Rome laissent de la besogne que les restants doivent faire, des messes à dire en ville, dans les communautés ; or, ici, nos malades, bien portants au réfectoire ou pour prendre leurs vacances en voyages, se sentent surtout de leur mal quand il faut courir, et moi, je n'ai pas encore assez d'années de séminaire pour être malade, mais ça viendra ! O heureux, heureux temps !

Recevez, Monsieur le Curé, l'expression de mes souhaits et de mes vœux les plus sincères et les plus affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXI

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 22 mai 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

L'affaire Pillon d'Ercuis a fait un grand pas, et ledit Pillon a envoyé sa soumission au Pape, sur l'ordre formel, motivé, et sur la menace très positive du Saint-Père ; l'affaire est donc terminée, et bien terminée de ce côté ; les antécédents permettent-ils de croire que tout nuage est dissipé ? Je ne le crois pas, car, évidemment, Pillon se retire la rage dans le cœur, et persuadé naturellement que le Pape est trompé. Histoire connue.

Vous avez vu dans quels termes l'infailibilité sera définie ; le *Journal de l'Oise* donnait dernièrement le projet de décret où, comme vous le savez, il n'y a pas d'anathème ; que faut-il penser de cela ? Que ce que fera le Concile sera bien fait. Je regrette d'être quelquefois outré et paradoxal dans mes paroles, quand nous causons de *l'Univers* ; je veux vous dire que la discussion m'entraîne souvent hors de ma pensée. Toutefois, à y réfléchir avec calme, je n'admets pas cette méthode-là ; je veux que vous me disiez votre pensée là-dessus ; car je ne voudrais, ni en ceci, ni en autre chose, être ailleurs qu'avec vous. Je ne suis, vous le savez, ni gallican, ni libéral ; si vous me disiez que j'ai tort de mépriser la méthode Veillot, j'ai trop de confiance en votre jugement pour n'y pas regarder à deux fois. Du reste, nous reparlerons de cela plus au long et au large. Toutes les fois que j'entends disputer sur *l'Univers* ou que je vois *l'Univers* disputer lui-même, je pense à cette parole de saint Paul : *Ego sum Cepha, ego Apollo*. M. Millière (1), le prêtre de Beauvais dont le

1. Pendant de longues années vicaire général de Mgr Gignoux, et un des prêtres les plus savants, les plus vénérables et les plus sympathiques que le diocèse de Beauvais ait produits.

jugement me semble le plus irréprochable et la compétence la plus complète, pense tout comme moi, ou mieux, moi comme lui !

Recevez, Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

J. B. AUBRY.

LETTRE LXXII

A M. le Comte Doria

Beauvais, 11 juillet 1870.

CHER MONSIEUR,

Vous avez eu la bonté, en m'écrivant il y a quelques mois, de me dire un mot de votre manière de voir, dans la grande querelle du jour. J'ai été si heureux et si honoré de votre confiance, j'ai trouvé dans votre lettre tant de points sur lesquels ma pensée est identique à la vôtre, que je me suis mis *illico* à vous répondre, pour vous faire, moi aussi, ma profession de foi, autant qu'il est permis à mon âge d'en faire une. Par malheur, une interruption est venue, et quand j'ai réfléchi que de nombreux hôtes allaient absorber tous vos instants, ma résolution a été non pas oubliée, mais différée, et, d'interruption en interruption, remise jusqu'à ce jour, où je vous sais de retour dans l'ermitage d'Orrouy.

Je dois vous dire d'abord que je ne suis pas gallican et que je crois à l'infaillibilité du Pape. Devenir gallican, serait m'y prendre un peu tard, à la veille d'une définition plus que probable maintenant ; ce serait aussi pour moi être infidèle au bon souvenir de mes études de Rome ; mais je dois avouer que si jamais j'ai eu la tentation de le devenir, c'est depuis que l'abonnement commun du Séminaire fait passer *l'Univers* sous mes yeux, et depuis que je me vois tous les jours traiter d'hérétique, parce que je le trouve absurde.

Aussi, non seulement je comprends, mais j'admets pleinement, avec plusieurs prêtres *sensés* et *compétents* à ma connaissance, M. Millière par exemple, tout ce qu'a dit Mgr Dupanloup dans son célèbre *Avertissement*.

Je crois à l'infaillibilité, mais je ne crois pas qu'il faille, dans une question aussi essentiellement théologique, raisonner en dehors de toute donnée et de tout argument théologique ; je ne crois pas qu'il soit permis de défendre les doctrines en bafouant et persiflant les personnes, en faisant ce que *l'Univers* appelle *démasquer*.

Ce que je crois avec vous, cher Monsieur, et ce que le Concile ne nous défendra pas de croire, c'est que la passion, l'orgueil, l'esprit personnel, l'esprit de parti, que *l'Univers* sème à pleines mains, ont, jusqu'à ces derniers temps, singulièrement aigri et déplacé la discussion.

Vous savez dans quels termes la question avait été posée d'abord ; parmi toutes les formules du dogme dont il s'agissait, Veillot et ses tenants avaient naturellement choisi et servi, aux honnêtes curés qui le lisent, la formule la plus extravagante et la plus exagérée : *Infaillibilité personnelle et séparée*, d'après ce principe que, plus on va aux extrêmes, plus on se rapproche du vrai. Que de fois je me suis fait anathématiser pour avoir dit que cette formule est absurde et clairement réfutée par Perrone ! Si vous avez lu le projet de définition, échappé au secret conciliaire et publié par les journaux il y a deux mois, vous avez pu voir quels coups de lime avait reçus la formule primitive, et quelle différence fondamentale, essentielle, il y a entre le dogme Veillotiste et celui dont s'occupe le Concile.

En somme, voici la question rétablie dans les termes où elle aurait dû être posée du premier coup ; et si ce travail élémentaire a exigé tant de mois et produit tant d'orages, la cause en est, sans nul doute, en ce que la question a été dès l'origine : premièrement, introduite dans la discussion d'une manière tout à fait irrégulière et inouïe dans le passé de l'Église ; secondement, posée devant le public sur un ton déplorablement et ridiculement élevé, dans des termes d'une

exagération choquante; troisièmement, agitée par la presse soi-disant religieuse avec des procédés très malheureux, très propres à révolter les esprits encore indécis ou peu fixés, d'ailleurs très opposés, très attentatoires au sentiment hiérarchique, à la méthode catholique et à toutes les traditions de l'Église.

Le plus choquant et le plus subversif de tous ces procédés, à mon avis, c'est l'intervention des simples fidèles, par la presse, et du clergé inférieur, par la voie des adresses, qu'un évêque appelait dernièrement *un mandat impératif*; j'ai trouvé le mot très expressif et très juste; tellement juste en effet, qu'ici quelques prêtres, ayant pris l'initiative, *pour faire plaisir à Monseigneur (!!)*, et produit des adresses qu'il nous a fallu signer sous peine d'hérésie, Monseigneur, qui n'est pas gallican, a positivement blâmé la chose, et demandé qu'on lui permît d'exercer son rôle de juge et de témoin de la foi pour son diocèse.

Quant à Mgr Dupanloup, lorsqu'il est gallican, je ne puis être avec lui, et je crois le fond de sa thèse théologiquement faux. Mais lorsqu'il revendique son autorité et ses droits d'évêque, méprisés par des journaux qui se posent en organes de la pensée catholique et en chargés d'affaires de la Cour romaine; lorsqu'il réclame le droit de donner son avis comme les autres, de répondre à ceux qui ne pensent pas comme lui et qui se croient bien le droit d'élever la voix; lorsqu'il défend sa thèse avec ardeur et franchise sur le terrain où elle est attaquée, j'applaudis de toute mon âme. Outre sa dignité d'évêque, qui le rend respectable et lui donne voix au Chapitre, outre les nombreux et éminents services qu'il a rendus à l'Église, il s'est montré, ici comme partout, un homme de courage, un grand et beau caractère; il apportait de plus, dans la question d'opportunité, l'avantage immense, inappréciable et trop peu apprécié, de *connaître à fond son siècle et son pays*. C'est là un mérite qui lui donnait au moins le droit d'être écouté, et que les curés souscripteurs de *l'Univers*, leurs servantes, et bien des Veillotistes à ma connaissance, sont incapables d'apprécier.

Comme vous me le disiez dans votre lettre, ceux à qui *l'Univers* est censé avoir fait du bien, étaient déjà pieux et bons avant d'être à lui ; j'ajoute que je fais bon marché de l'avis d'un grand nombre et que, s'il faut juger de ce qui se passe ailleurs par ce que je vois ici, les plus ardents Veuillotistes sont ceux à qui *l'Univers* tient lieu de théologie dont ils ne savent pas le premier mot, ceux qui croient à l'infaillibilité parce que Veuillot l'a dit, et qui n'osent se prononcer sur aucune question théologique sans avoir consulté leur journal, ceux qui ne savent pas ce que c'est que le Pape, ce que c'est que l'infaillibilité, ceux qui ne comprennent ni l'Église, ni Rome, ni la valeur de la Tradition catholique, ni la raison intime qui veut qu'un journal soit radicalement incompetent dans les questions religieuses. Le principal attrait qu'ils trouvent dans *l'Univers*, c'est son accent qui exalte les rangs inférieurs, parce qu'il vit sur eux, c'est cette sorte d'appel permanent à Rome, qui les affranchit de l'autorité immédiate, et donne à leur avis une importance.

Voilà, cher Monsieur, que je vous ai dit toute ma pensée ; je l'ai prise à Rome, où le plus grand nombre et les plus distingués de mes confrères pensaient tout cela ; elle me fait naturellement mettre souvent à l'index, mais tant pis ; et en attendant qu'on en revienne, ce qui arrivera, il me suffit de me savoir dans le vrai et en communion d'idées avec des hommes dont la distinction et le jugement pèsent pour quelque chose dans ma balance.

Veillez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de mon sincère et bien respectueux attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXIII

A M. l'abbé Dubois

Beauvais, 24 juillet 1870.

CHER AMI,

Voilà que vous terminez votre théologie, et peut-être votre séjour de Rome ; un mot de cela. Savez-vous quelle est la meilleure de mes années de Rome ? Réponse : La dernière. Savez-vous pourquoi ? Réponse : L'année du doctorat, non pas à cause de l'examen qui en est la sanction, mais à cause de ce qu'on y fait ; c'est la synthèse des études théologiques. Il faut, mon cher, que vous compreniez bien l'importance de cette opération suprême ; le Collège Romain n'est rien sans elle.

Nous le répétons tous les jours, M. Dupont et moi, ce qui fait la faiblesse des études théologiques, c'est qu'on vise à la science de la théologie et non à la formation du sens théologique, à tout savoir et non à bien savoir, au savoir et non à la méthode. Je ne connais, dans le diocèse, qu'un seul homme qui ait ce sens-là, M. Renaud.

Or, le sens théologique se forme par une double étude qui est supérieurement faite au Collège Romain : 1^o la connaissance parfaite du rôle que joue le principe d'autorité et de la place qu'il occupe dans l'Église catholique. On voit cela dans les traités *de l'Église* et *de la Tradition* ; 2^o la notion exacte de l'ordre surnaturel, dans les traités *du Péché originel* et *de la Grâce*. Ajoutez à cela la grande méthode de Franzelin, que j'admire de plus en plus, et que je m'obstine à trouver applicable partout — à condition d'être appliquée par un professeur clair, méthodique et convaincu ; — une étude suffisante des diverses parties de la théologie ; et puis, la synthèse qui couronne tout cela, et montre le *nexus*. Et voilà une parfaite théologie élémentaire,

Ici, voyez-vous, nous ne faisons rien, et nous ne ferons jamais rien ; il faut un bouleversement radical, non seulement dans la méthode de faire la classe, mais dans toute la règle, même matérielle, où rien n'est organisé pour des études fortes, et où tout est organisé pour des études pué- riles dont le *travail de mémoire* fait le fond.

Pour mon compte, je ne puis, en Histoire, rien faire de bon, mes classes sont trop rares et trop espacées ; la question prouvée dans l'une est toujours oubliée, quand arrive l'autre ; pas moyen de produire dans les âmes une conviction, ni dans les esprits cette intelligence des faits et du langage de l'histoire, ce sens de la Tradition catholique, qui est mon unique but et l'unique chose que je ne puis pas obtenir. Enfiler des textes et des dates, apprendre par cœur : voilà ce qu'on s'obstine à faire, et je n'obtiendrai pas autre chose, tant que les professeurs de théologie ne demanderont que cela.

Adieu, cher Ami, croyez à mes meilleurs sentiments.

J.-B. AUBRY.

LÈTTRÈ LXXIV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 9 septembre 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

Quand on ne pourra plus vous écrire, tâchez de m'envoyer de vos nouvelles, soit par les fuyards, soit par les Prussiens mêmes. Je reste ici tant qu'on ne me chassera pas, et alors à Goincourt, tant qu'on ne me chassera pas.

Que faites-vous ? que devenez-vous ? Je viens d'apprendre que tous vos pays émigrent, et que vous restez au poste ; à la bonne heure, j'ai applaudi à cette nouvelle, car des informations qui nous viennent de toutes sortes de sources,

publiques et privées, nous apprennent que le mouvement de fuite est très exagéré, fait plus de mal que de bien, et que tout danger pour les personnes et même pour les choses est imaginaire. Ce qui est surtout ridicule et dénué de tout fondement, c'est le bruit d'un danger spécial, vous pensez de quelle nature, auquel les femmes seraient exposées de la part des soldats prussiens. Ils font raffle sur tout ce qui se mange, sont assez friands de linge de corps, respectent *absolument* les personnes, dévalisent complètement les maisons inhabitées ; voilà tout et voilà ce que disent des soldats français revenus de l'armée active, et une masse de lettres venues des pays envahis, *verbi gratia*, de Saint-Mihiel, où le frère de M. Duporcq a logé des Prussiens et n'a eu qu'à se louer de leur courtoisie ; de villages de la Meuse, où la famille de M. Gossin n'a eu qu'à se féliciter d'avoir attendu de pied ferme, et en a été quitte pour voir dévaliser basse-cour et potager, tandis que les maisons abandonnées sont mises au pillage, jamais brûlées.

Les choses que je vous dis là sont certaines de toute certitude, et ces informations nous arrivent de tous côtés ; je crois aussi que notre habit est spécialement une sauvegarde contre la brutalité des soldats, car ils ont une consigne très sévère et leur discipline est excellente.

Ce que nous craignons ici avant tout, c'est *la Rouge* et les coups de main ; aussi, on a enterré les valeurs et les vases sacrés à Goincourt. C'est égal, nous voici dans une terrible passe ; il est bien probable qu'avant quinze jours Rochefort et Gambetta seront trouvés trop honnêtes par la sordide populace qui les porte aujourd'hui en triomphe. On dit du reste que tous ces messieurs-là, même Rochefort, ne sont que des orléanistes à qui leur soi-disant républicanisme servirait d'arme contre la dynastie Napoléonienne au profit d'Orléans, et que, l'orage passé, ils remettront leurs pouvoirs à un d'Orléans !...

L'abolition du budget des cultes est plus que probable pour bientôt, et alors que verra-t on ? Il est probable aussi que, pour faire une transition, on réduise ce budget ; aux

termes stricts du Concordat, les seuls *vrais curés* reçoivent un traitement, les desservants, rien ! A la grâce de Dieu !

Je ne crains pas encore ici l'arrivée des Prussiens, ni celle des coupeurs de gorge ; le seul danger que nous courions et qui soit bien constaté, c'est la malveillance des Mobiles qui sont mal disciplinés, commandés à la diable, et qui ont beau jeu pour devenir insolents et pour voler ce qui leur tombe sous la main. Nous en logeons six cent cinquante ; j'ai envoyé mes livres et mon linge à Goincourt ; ici, on vole tout, même les clés. Cette nuit, un peu avant une heure du matin, je dormais ; j'avais retiré ma clé par précaution ; tout à coup je suis éveillé par un bruit de clé ou de crochet dans ma serrure ; ma porte s'ouvre, deux mobiles entrent à pas de loup, déchaussés, et s'avancent croyant ma chambre inhabitée ; je me mets à leur parler, et ils se sauvent à toute vitesse. Ces gredins-là sont bien plus à craindre que l'ennemi.

Toute la journée, il passe des voitures et des troupeaux qui se sauvent. On vient surtout de Nanteuil et de Dammartin ; des dragons de l'armée française sont passés dans les environs de cette dernière ville, signifiant aux habitants de s'en aller vite, parce qu'on va faire dans leur plaine un camp français. Vous allez être aussi sur le passage d'un corps d'armée ennemi ; vite, le vin en terre, et ne leur laissez que du cidre et un demi-tonneau d'abondance.

Puis je vous être utile à quelque chose ? Vous n'avez qu'à le dire, je suis à votre service, n'ayant rien à faire et ne manquant ni de bonne volonté de me rendre utile, ni d'un certain désir instinctif et involontaire de voir les Prussiens et de me trouver quelque part au passage de leur armée pour regarder. Nous nous attendons ici à voir des troupes de ravitailleurs, et la population est tout naturellement et tout bravement décidée à leur accorder tout ce qu'ils demanderont ; la garde nationale *muchera* ses fusils, et la mobile se sauvera militairement !

Toutes les nonnes du département se sauvent échevelées, éperdues comme dans le temps les Sabines ! L'autre jour, il en est arrivée une au couvent, emmenant avec elle, elle ne

savait où, dix petites filles dont plusieurs n'avaient pas pris le temps de mettre leur bonnet.

Augustin a malheureusement un mal de genou qui lui ôte l'usage de ses jambes.

Recevez, Monsieur le Curé, l'expression de mon affection toute filiale et dévouée.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 14 septembre 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

Encore un petit mot de réponse à votre lettre d'hier soir ; est-ce pour vous dire que j'arrive à Ribécourt ? Pas encore, mais j'espère que ça viendra, dussé-je faire cinq ou six heures à pied. J'y serais déjà depuis dimanche, si je ne m'étais dit qu'une bouche de plus à nourrir était, dans ces circonstances, très gênante, bien que deux *truches* (*) cuites dans la cendre me suffisent. — Patience... Mais, pour le moment : 1° je ne puis pas filer sans passer par Goincourt ; 2° nous sommes ici en train de transballer 6000 bouteilles de vin qu'on murera au fond d'une cave ; il faut se cacher même des domestiques ; or, nous ne sommes que quatre, et je suis le plus valide ; un peu de patience !

Surtout, qu'on ne donne pas un liard d'argent aux Prussiens. Tout ce qui se mange et qui se boit, oui ; encore faut-il prendre garde aux faux Prussiens, car il paraît qu'il circule, autour de leur armée, des maraudeurs qui se disent des leurs et qui n'en sont pas ; ceux-ci, quand on ferme, vont plus loin ; avant de se dépouiller, exigent leurs titres. Devant

1. *Deux pommes de terre* : mot picard usité à Orrouy.

l'armée régulière, dignité : parler à tout bout de champ d'en appeler au roi Guillaume ; demander leur numéro matricule, soi-disant pour le donner au premier officier qui paraîtra.

Nouvelle lettre de la grand'mère Gossin ; elle a logé quinze cavaliers prussiens. Détails incroyables, si je n'étais en mesure de les affirmer positivement : elle avait devant sa maison un jardinet de fleurs, elle a demandé qu'on le respectât ; pas une fleur n'a été froissée ; derrière sa maison un jardin fruitier, elle a demandé la même chose ; pas une poire, pas un grain de raisin n'a été touché ; les Prussiens eux-mêmes se prêtent à faire passer par la Belgique les lettres de ceux qui les hébergent et qui veulent écrire dans les départements non envahis.

Bon courage ! Nos mobiles sont partis ; ils ont tout cassé et pillé ; ils vont au Havre ; on dit que leurs chefs les dirigent sur ce point pour échapper au danger...

Adieu. Votre tout filial

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXVI

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 8 novembre 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

N'êtes-vous pas à vous demander si les Prussiens n'ont pas coupé toute communication entre Ribécourt et Beauvais de peur des complots ? Détrompez-vous, je vous avais commencé une lettre peu après la rentrée de Saint-Lucien, l'abbé Gossier devait prendre une place à l'ombre de mon timbre-poste ; il n'est pas venu, et ma lettre est restée là.

Nous voici donc rentrés, comme vous le savez déjà, depuis samedi 6 ; une douzaine manquent encore à l'appel. — Est-ce pour longtemps ? Nous nous le demandons tous, car il y

aura bien des difficultés à cela ; vous savez que nous logeons, au rez-de-chaussée et au premier étage, deux cent cinquante Prussiens qui nous ont laissé seulement le troisième, et provisoirement le second ; ils sont arrivés dimanche 7, pendant que nous étions à la cathédrale ; ils ont l'air de s'installer ici pour l'hiver, car ils ont apporté leurs marmites ; aujourd'hui, ce sont des paillasses et de superbes couvertures neuves fournies par la ville, demain du bois et du charbon.

Je n'ai pas besoin de vous faire la peinture du pauvre Séminaire si diversement occupé ; nos hôtes sont tous Saxons, protestants, malpropres au-delà de toute expression, voleurs surtout de fruits et de chauffage, gourmands, dépourvus de toute politesse, d'ailleurs paisibles et même taciturnes. En somme, si nous prenons, si nous prenions nos précautions, le dommage qu'ils vont nous causer serait de peu d'importance, et l'ordre de la maison souffrirait peu de leur présence, car ils sont rarement au logis. Toutefois, vous pensez bien qu'au milieu des préoccupations affreuses du moment, les esprits ne sont pas à l'étude.

J'hérite de la moitié du cours d'Écriture Sainte, celle des théologiens, pendant que M. Bieuvelet (1) prend celle des philosophes ; je m'étais d'abord un peu débattu, mais quand sont arrivées ces débâcles et les terreurs de l'administration diocésaine du côté des finances, je me suis offert moi-même ; après tout, je retirerai de là quelque bien pour moi-même au point de vue des études ; et, ce qui est la raison majeure et la seule qui m'ait décidé, je contribuerai un peu à payer ma dette au diocèse. — Évidemment il ne manquait plus que ces révolutions pour arranger les affaires d'argent du diocèse ; *l'horloge* aidant, il nous a fallu mettre à quatre cent cinquante francs ; heureux serons-nous si nous les recevons un jour !...

Surtout, si vous veniez à avoir besoin de ma bourse, dites-le moi tout net, et ne me laissez pas croire que vous ne me

1. Professeur de Sciences, puis d'Écriture Sainte, actuellement doyen du Chapitre de la cathédrale.

regardez pas comme de votre famille ; si les choses ne deviennent pas plus mauvaises, j'aurai, avec de l'économie, quelque chose de reste après mes dettes payées. Ne suis-je pas insolent de vous dire cela ? Non, vous autorisez ce sans-gêne, quand vous me dites de regarder votre maison comme la mienne. J'ai été plusieurs fois sur le point de partir pour Ribécourt, mais j'ai fini par rester tout à fait, un peu à cause des Prussiens ici, un peu à cause du mauvais temps ; un peu à cause du manque des moyens de transport, un peu par économie pour vous et pour moi.

Je m'abstiens de toute réflexion sur ces horribles événements ; ce sont des pages d'hélas ! qu'il faudrait écrire. Nous sommes dans une position où il reste bien peu de place à l'espérance. Je trouve une singulière raison d'espérer dans ce mot écrit par Jules Favre, il y a quelques semaines, avec un autre sens : « Les grands cataclysmes sont la condition première des grandes régénérations. » — Ce mot est frappant de justesse et la formule même d'une des plus grandes lois de l'histoire, chrétienne surtout...

M. Caffet m'a dit que Ribécourt n'avait pas souffert et n'avait vu encore que cinq Prussiens ; tant mieux ! Bon courage à tous ; nous sortirons de là meilleurs ; à plus tard les victoires !

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXVII

A Madame la Baronne de Wimpffen (1)

Beauvais, 21 novembre 1870.

MADAME,

Par un concours de circonstances bien explicable dans le temps où nous sommes, je reçois aujourd'hui seulement votre

1. Belle-sœur du général de Wimpffen, épouse de l'inspecteur général de la forêt de Compiègne, amie de l'abbé Aubry et de sa famille.

faire-part ; Madame Gossin m'avait appris depuis quelques jours la terrible nouvelle que vous me faites l'honneur de m'annoncer. Au risque de rouvrir vos plaies, je ne veux pas tarder un instant à vous envoyer un mot de consolation, de pieux, compatissant et bien respectueux souvenir, et à vous dire combien vivement je prends part à vos douleurs.

Chère Madame, c'est le bon Dieu qui visite pour la troisième fois votre maison (1) ; quel bonheur pour vous d'être chrétienne, et de pouvoir comprendre et apprécier ses vues, dans les coups dont il a frappé votre cœur ! Comme tout cela est évidemment surnaturel ! Comme il vous détache, même de tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ! Comme il transporte lui-même dans le Ciel toutes vos affections et tout ce qui doit occuper votre cœur ! Comme enfin, en vous voyant toute remplie de l'esprit de l'Évangile, il vous force à l'appliquer sur toute la ligne et jusque dans l'ordre des affections les meilleures !

Ne trouvez-vous pas, chère Madame, qu'il y a une sorte de volupté sainte dans les plus délicats sacrifices, quand on sait leur valeur, la compensation que Dieu leur donne, et les ravissantes espérances qu'il nous présente, au milieu et en raison même de nos larmes ? Tant que vous serez sur la terre, c'est dans l'Évangile que vous retrouverez vos enfants ; mais aussi vous les y retrouverez tous, et transformés, et radieux, et vous souriant au milieu de leur bonheur ; comme vous y trouverez, pour tout ce qui vous arrive, une explication consolante et pleine d'espérances. Avec notre foi, avec nos vues surnaturelles, la mort n'est pas seulement pour nous, comme pour les incrédules, un déchirement, elle est surtout la condition première pour se retrouver dans un état plus heureux ; à l'âge où elle a pris vos enfants, et avec les dispositions où elle les a trouvés, je le sais, elle est, de plus, une précaution contre les entraînements de la vie et un gage de prédestination.

1. Madame de Wimpffen avait déjà perdu deux enfants de 16 à 18 ans.

Tout cela, chère Madame, vous le savez mieux que moi ; mais j'ai voulu vous le redire pour ma part avec un pieux respect ; veuillez le répéter aussi à M. de Wimpffen et à M^{lle} Émilie. Je veux encore ajouter que, comme prêtre, je penserai à votre nouvelle défunte ; sa mémoire m'est chère, puisqu'elle est de votre famille ; j'aurai pour elle, pour ceux qui sont morts, pour ceux qui vivent, un souvenir plein d'affection.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXVIII

A M. le Comte Doria

Beauvais, 31 décembre 1870.

CHER MONSIEUR,

Au milieu du chaos dans lequel nous voici, et à la distance à laquelle les Prussiens nous mettent les uns des autres, j'espérais à peine avoir, cette année, le bonheur de faire parvenir à Orrouy mon souvenir toujours bien affectueux, et jusqu'à vous mes bons et respectueux souhaits. Le départ inespéré de l'abbé Gossier pour le sol natal, m'épargne ce regret, en me permettant de ne pas me risquer à la poste.

La matière aux souhaits est abondante cette année, plus peut-être que celle aux espérances. Peut-être dois-je vous souhaiter la sécurité complète du côté de vos enfants, qui sont loin de vous, m'a-t-on dit ; je désire aussi que vous ne soyez pas inquiet en raison de votre position dans Orrouy, et à l'occasion de vos augustes fonctions de maire de la République de Gambetta. Nous en avons plus d'un par ici qui a dû payer, de sa bourse ou de sa maison, l'honneur d'être maire, ou bien, sans avoir aucunement violé la neutralité, expier,

par quelques journées de prison et de transes, un coup de fusil tiré sur son territoire, la turbulence d'un de ses administrés, ou seulement le soupçon d'un ombrageux sergent.

Quant à la République, vous pensez bien quelle espèce d'enthousiasme elle excite chez nous ; ce sont des pages d'hélas ! qu'il faudrait s'écrire aujourd'hui, si nous jugions de l'avenir par le passé, et si nous cherchions, dans ce qui s'est fait depuis cinq mois, quelle place il reste pour l'espoir dans notre situation actuelle. Quand je veux consoler et remonter mon patriotisme, je me rappelle, au milieu du fatras des premières proclamations de Jules Favre, une parole de bon sens que nous pouvons bien lui prendre, à condition d'en changer la portée, et qui deviendra alors la formule même d'une très grande loi de l'histoire : « Les grands cataclysmes sont la condition première des grandes régénérations. » Voilà notre espérance pour la Patrie et pour la Religion ; car nous autres, cher Monsieur, nous jugeons tout au poids et à la mesure de la Religion ; la justice même est injuste, et la vertu même est vicieuse, si elle ne prend pas la forme chrétienne qui, de par l'Évangile, est désormais de rigueur dans tout ordre de choses. Voilà le premier article de notre foi politique.

Je ne dis pourtant pas que c'est toute notre foi ; la lecture du peu de journaux que nous recevons, et les rapports avec le clergé, m'ont rappelé bien des fois et m'ont fait comprendre une parole que je vous ai entendu dire, et dont je ne pouvais alors apprécier la justesse : « Le clergé n'a aucune croyance politique ! » *L'Univers* est le grand prédicateur de ce scepticisme-là, et il sait très bien exploiter nos dispositions sur ce point.

Pour moi, j'ai déjà bien regretté que notre éducation ecclésiastique ne fit rien pour former en nous une conviction politique quelconque, et nous donner un fil conducteur au milieu des opinions qui se culbutent partout, jusqu'à l'auberge de notre paroisse. Je comprends qu'avec les rapports intimes et nécessaires qu'il y a entre la Religion et l'ordre social, notre indifférence sur ce point est aussi subversive,

même pour la Religion, que notre influence serait salutaire. La cause en est dans notre ignorance de l'Histoire moderne et des temps actuels. Nous sortons du Séminaire à vingt-cinq ans, sachant par cœur la liste des empereurs grecs et romains, ayant une opinion arrêtée sur les controverses de l'histoire d'Égypte, et ne pensant rien, mais rien du tout, sur les questions de vie ou de mort qui vont évidemment se poser en France de la manière la plus impérieuse. L'Église ne peut certainement pas prendre à leur solution une part officielle, mais le clergé aurait pu y contribuer, discrètement sans doute, mais avec quelque influence encore. Nous attendons positivement sans rien prévoir, sans même formuler un désir, faute d'une conviction ; c'est peut-être une raison pour qu'il ne se fasse rien de définitif. Pour moi, j'en suis encore là, je l'avoue, mais j'ajoute que je le déplore, et que je rêve, pour mon propre compte, de corriger cela par l'étude.

Cher Monsieur, je vous ennuie toujours par mes théories d'enfant ; ma joie est de me dire que vous me pardonnerez d'être ridicule devant vous, et de me regarder comme appartenant un peu à votre famille, en raison de ce que je lui dois et des sentiments que je lui porte. Pourtant, je vous en prie, dites-moi quelque jour que je deviens insupportable, mais ne cessez pas de faire bon accueil à mes sentiments de vénération bien affectueuse.

J.-B AUBRY.

LETTRE LXXIX

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 31 décembre 1870.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici presque en retard pour vous souhaiter la bonne année. L'abbé Gossier devait partir pour les vacances ; j'avais espéré que ma lettre pourrait échapper, jusqu'à

Crépy, Compiègne et peut-être Ribécourt, aux risques de la poste ; mais il renonce au voyage, et me voilà pris. On dit que les lettres n'arrivent pas au-delà de Compiègne ; je le regretterais pour celle-ci, puisqu'elle doit vous porter l'expression de mes bons souhaits.

La matière aux souhaits est abondante cette année, hélas ! plus peut-être que celle aux espérances.

Outre les bonnes choses spirituelles et temporelles que j'ai l'habitude de vous souhaiter bien sincèrement et filialement, je puis encore désirer pour vous que vous échappiez au fléau de la guerre ; on nous a dit que, ces jours derniers, des nuages de Prussiens avaient traversé Noyon ; n'en aurez-vous pas eu votre part ? J'espère que votre étoile les aura détournés encore.

Nous finissons une singulière année, et celle qui commence pourrait bien l'être autant, si nous devions juger de l'avenir par le présent, et chercher dans l'ordre naturel des motifs d'espérer. Comme tout cela est providentiel, comme le doigt de Dieu est visible, et que de temps et de sueurs il aurait fallu aux hommes, pour faire table rase de tant de choses mauvaises et menaçantes qui ont été anéanties en un instant ! Il est vrai qu'après la guerre il faudra tout rebâtir, mais la besogne est à moitié faite.

Je vous souhaite d'échapper au fléau de la guerre ; vous pouvez bien nous rendre la pareille ! Depuis le dimanche dans l'Octave de la Toussaint, nous n'avons pas cessé deux jours d'avoir à loger de cent cinquante à deux cent vingt Prussiens ; mais depuis qu'Amiens absorbe leurs efforts nous n'en avons plus qu'une douzaine à moitié malades. Notre rez-de-chaussée est, depuis huit jours, préparé pour des blessés qui certainement vont être fort nombreux.

Avez-vous encore votre nombreuse petite famille d'élèves ? J'ai été ravi d'apprendre cela ; il faut en faire autant de curés ; n'allez pas toutefois laisser prendre dans votre cœur, à tous ces marmousets-là, la place qui nous revient comme à vos premiers nés. Nous la réclamons au nom du droit d'aînesse.

Je suppose que M. Bocquet reste encore votre hôte ; compliments et bons souhaits, s'il vous plaît, à ce compagnon d'une partie de mon pèlerinage sur la terre ; j'espère qu'il viendra quelque jour ici ; nous travaillerons ensemble et dans les mêmes idées, je le sais.

Que de souhaits j'ai à faire à M. Boulenger et à M^{lle} Lesobre : santé, longue vie, bonne année pour 1871, en attendant les autres !

Comme nous aurions été faire tapage chez vous, ne serait-ce que deux jours et une nuit, si le chemin de fer existait encore ! Mais il faut faire pénitence et remettre à Pâques, en espérant que nous pourrons boire à la durée de la paix et à la santé d'un autre roi que le Gambetta.

Adieu, que ma lettre vous arrive avec mes meilleurs souhaits et mon plus filial et respectueux attachement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXX

A M. l'abbé Dupont (1)

Beauvais, 15 avril 1871.

MON CHER AMI,

Il y a cette différence entre le curé qui fait de la théologie pour avoir ce qui est requis dans le métier, et celui qui fait sa théologie avec méthode, conviction et ardeur, que le premier ne persévère pas dans l'étude, même quand il commence à s'y adonner, tandis que le second y reviendra toujours, même quand des circonstances impérieuses l'en détourneront un moment ; il finira par organiser sa vie pour y donner une place à la science sacrée.

1. Ancien condisciple et ami de l'abbé Aubry à Rome, resté malade pendant toutes ses études, mort quelques mois après son ordination sacerdotale.

Oui, je crois que là est l'avenir chrétien et le salut de la France ; et cette année, en voyant, en Histoire, les siècles qui nous séparent de Luther, je prêche sur tous les tons que l'histoire des siècles modernes se résume, par un certain côté, dans la formule suivante : La foi diminue dans les populations, surtout en France, proportionnellement et parallèlement à la diminution de la doctrine dans les pasteurs, attendu que le sacerdoce, en France, a négligé le seul de ses devoirs que Notre-Seigneur a indiqué à ses apôtres en leur donnant leurs pouvoirs : *Euntes docete*. Le sel s'est affadi, l'erreur est entrée, parce que la place était vide et que la nature a horreur du vide.

Je prêche que toutes les erreurs modernes sont venues de la même source ou, pour mieux dire, sont une infiltration du protestantisme à travers nos digues privées de leur ciment. A partir du moment où il n'y a plus eu de doctrine, il n'y a plus eu de règle de foi ; nous sommes devenus *fluctuantes omni vento doctrinæ* ; j'oserai un jour prêcher que ni la musique, ni les baccalauréats, ne sont destinés à sauver le monde — on aura beau jouer de l'orgue dans les églises pour attirer le monde, faire des prêtres bacheliers : expédients ! — mais qu'il faut chercher *la restauration du clergé dans les vraies études ecclésiastiques* ; voilà ma devise.

Je vous parle de tout cela à cœur ouvert, parce que je sais que vous comprendrez ma pensée ; tandis qu'ici, quand je parle de cela sans correctifs et sans peser mes mots, on crie que je méprise la littérature et les sciences humaines, ou que je donne toute la vie du prêtre à l'étude au détriment de la prière, ou des bonnes œuvres, ou de la sainteté. Absurde ! On ne convertit pas sans zèle ; on n'a pas de zèle, sans aimer l'Église et le Christianisme de vraie passion ; on ne les aime pas ainsi, sans une conviction ardente et complète de la foi ; on n'a pas cette foi, sans les connaître dans leurs fondements, dans leur ensemble, dans leurs admirables et mystérieuses profondeurs ; la vérité qui sauvera le monde, dont la pure et simple exposition a des promesses de conversion et d'efficacité directe sur les âmes et a droit au respect et à la foi du

peuple, et agit sur les âmes par elle-même, *ex opere operato*, et fait la foi, *fides ex auditu*, c'est la vérité chrétienne. Voilà, selon moi, la vraie raison de la nécessité de l'étude pour les prêtres, même et surtout pour les curés. Cette raison n'est pas de celles qu'un séminariste sérieux me donnait un jour : « Être savant, pour savoir remplir ses loisirs dans le presbytère ; pour n'être pas au-dessous de son maître d'école ; pour honorer le corps sacerdotal par l'éclat de la science. » Misères, vétilles, expédients, faussetés ! Voilà où l'absence de doctrine conduit même les hommes de bon sens.

Aussi je me fâche, quand j'entends dire par des hommes comme il faut : « De la théologie, ils en auront toujours assez pour instruire leur petit monde !... »

Nolite vocari Rabbi ; il n'y a qu'un côté par lequel les principes évangéliques d'humilité nous permettent de dominer, c'est par l'*Évangile*.

Je crois, en somme, que les prêtres doivent être préparés à l'étude sacrée par une étude bien dirigée où *les auteurs profanes* ont une place importante ; mais je crois que le résultat des études qui constituent cette préparation doit être, tout en formant en eux des hommes, de leur faire réserver toutes leurs admirations, ce qu'ils ont dans le cœur de conviction, d'ardeur et d'enthousiasme, de le leur faire réserver pour l'*Évangile* ; qu'ils se remplissent de l'*Évangile*, qu'ils dirigent tout à cela, qu'ils ne voient que cela en tout ; je ne blâme pas le prêtre qui, arrivé au sacerdoce, ou l'homme qui, fixé dans le sacerdoce au moins par désirs, revoit les auteurs profanes, mais je comprends et je préfère le prêtre qui, sentant l'homme formé en lui, abandonne tout ce fatras pour la vraie lumière.

Le *Ratio Studiorum Societatis Jesu, ... Regulæ Præfecti Studiorum* (n° 30), recommande aux élèves en philosophie et en théologie, de lire de temps en temps quelque livre d'humanité pour s'entretenir la main : *Theologis ac philosophis omnibus librum aliquem ad humanitatis studia pertinentem distribuatur, moneaturque ut certis quibusdam temporibus legere ubi commodum sit non omittant.*

Avant toutes choses, pensons toujours que nous sommes le sel de la terre, et que cette qualité entraîne deux devoirs : sanctification pour nous, zèle pour le salut des autres. Quel malheur ! je gémiss tous les jours de voir l'état de notre pauvre Séminaire. Pas d'esprit sacerdotal, pas d'amour de l'Évangile, pas un souffle de zèle pour le salut des âmes. Je ne puis m'empêcher d'expliquer cela par l'absence de vraies études sacerdotales, et par l'engouement des pauvres séminaristes pour un tas d'études secondaires et tertiaires, qui dévorent toute la sève de leur âme, les détournent de la vraie voie sacerdotale et apostolique, et les empêchent de se remplir de l'Évangile. Selon moi, et inspection faite de l'Histoire depuis le protestantisme, la diminution de la foi dans le peuple vient, en grande partie, de la diminution de la doctrine dans les prêtres. Avez-vous remarqué comme le clergé de France est agité d'un besoin spontané, instinctif d'études ; mais comme ce besoin, mal utilisé, se jette sur des objets de deuxième, de dixième ou de vingtième ordre ? Avez-vous remarqué comme l'Église de France, à partir du XVIII^e siècle, perd ou laisse affaiblir son caractère de société enseignante, et comme, en proportion, l'impiété s'organise et se constitue en *société enseignante* ? Que tout cela est pitoyable ! Dire que nous y pouvons faire quelque chose, et que nous n'y faisons rien ; dire que des trésors d'énergie, de zèle, d'ardeur, de talent, sont dépensés sans presque aucun profit ! C'est que l'on ne va pas au grand moyen : l'Évangile, et que, pour se préparer au ministère, on étudie beaucoup les sciences humaines, la littérature, les arts libéraux, — toutes choses très bonnes sans doute, — et très peu les vérités auxquelles Jésus-Christ a promis une efficacité surnaturelle et attaché le *charisma* de la conversion des âmes.

Pour nous, si nous le voulons, nous avons, en passant par Rome, échappé à un bien déplorable naufrage, et les principes solides que nous y avons puisés, la conviction de l'Évangile dont nous nous y sommes remplis, peut devenir précieuse entre nos mains. Nous aurons toujours quelques moyens de

la répandre et d'en faire profiter les autres. C'est une flamme dévorante qui doit sortir de nous et tout dévorer aux alentours.

Adieu, mon cher Ami, croyez à mes meilleurs sentiments.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXXI

A M. l'abbé Aubry

Fléchy, 21 avril 1871.

MON CHER MONSIEUR AUBRY,

Est-ce bien à moi que vous parlez de projets d'études ? J'ai à peine assez de forces pour vous adresser quelques lignes d'amitié et d'adhésion constante aux idées que vous vous plaisiez, l'an dernier, à développer devant moi. Je vous remercie d'avoir pensé à moi et de m'avoir prévenu en m'écrivant le premier.

Vous me faites questions sur questions. Ce que je deviens ? Je voudrais devenir un curé, mais c'est une question difficile. Quelles illusions on se fait sur la facilité du saint ministère ! Si jamais vous êtes tenté de demander une paroisse, prenez garde !

Mes occupations sont de dire la Sainte Messe, quand la nuit n'a pas été mauvaise, et de réciter le Bréviaire ; si le temps est beau, je vais aux champs, prendre l'air quelque temps ; puis, si mon estomac et ma tête me laissent assez de liberté, je lisote. Je ne perds pas de vue mes auteurs, surtout le vieux Tyrolien (1), avec ses phrases embarrassées, mais pleines de choses, son traité solide et philosophiquement aligné de la Tradition, ses aperçus mystiques dont ne peuvent avoir idée ceux qui étudient la théologie dans les opé-

1. Le R. P. Franzelin.

rettes d'origine française auxquelles je préférerais le catéchisme du diocèse. Je ne m'étonne pas qu'un élève s'ennuie dans la théologie, quand il n'y trouve rien qui stimule son intelligence et console son cœur : ce qui n'est ni plus ni moins que la beauté. La beauté ne se trouve pas : 1° dans un auteur dont la marche et les divisions heurtent sans cesse la raison ; 2° dans un auteur dont la méthode n'est point variée, chez qui chaque thèse entre forcément dans un cadre unique : case première, arguments d'Écriture Sainte ; case deuxième, textes des Pères au nombre de trois ou quatre ; case troisième, argument de raison s'il s'en trouve. Cette méthode impose une besogne d'esclave à l'élève ; elle répugne. J'éprouvais plus de plaisir autrefois à faire des équations algébriques ou à étudier la composition des nombres, parce que là, au moins, je voyais un admirable jeu de la raison. Outre cela, une fois leur énoncé de thèse flanqué de ces fantômes de preuves, ces auteurs closent leurs articles. La thèse demeure aride, sèche, un squelette sans son vêtement de chairs. Tirez donc les conséquences de cette thèse ; montrez-y les dogmes nombreux qu'elle contient. Les Pères n'emploient que rarement les mêmes expressions, si ce n'est dans quelques questions capitales, quand ils trouvaient des termes déjà consacrés : or, chaque manière d'énoncer un dogme, chaque nuance d'expression, vous apporte, avec la vérité de fond, une vérité secondaire qui en découle. Classez les témoignages de la Tradition, en réunissant ensemble ceux qui possèdent ensemble la même nuance, vous arrivez à deux résultats : 1° celui d'avoir rangé et disposé ces témoignages, qui se présentent dans les auteurs élémentaires, à l'état de fouillis informe ; 2° celui d'avoir extrait une foule de vérités secondaires, qui vous feront pénétrer plus avant dans le dogme. Voilà ce que j'aime chez le bon Franzelin. Si vous voulez un exemple remarquable, recourez à l'*Eucharistie*, page 110. Ce que j'aime aussi, ce sont ces corollaires où sont renfermés ce que j'appelais tantôt ces aperçus mystiques, ces coups d'œil lancés dans le monde surnaturel, qui nourrissent la foi en l'éclairant, en la faisant.

arriver au cœur par la porte de l'intelligence. Sans aller plus loin, ouvrez le même traité, à la fin de la thèse XI, et même la troisième partie de cette thèse entière. Quand on étudie un dogme, j'entends qu'on le poursuive jusqu'aux dernières limites où l'œil de la Sainte Église l'a aperçu et nous l'a indiqué ; de même que, pour transplanter un arbre, on cherche ses racines et ses radicelles. Veut-on, non plus instruire, mais prouver l'existence du dogme aux contradicteurs, qui admettent au moins le témoignage historique humain, le *Vieux*, comme l'appelait Bocquet, vous étale sa Tradition classée par Eglises, par nations et par langues, par siècles, même par individus.

Je ne puis étudier, mon Révérend ; il y a, sur ce point, de la part de ma santé, un *Veto* absolu ; mais à travers huit mois de paresse intellectuelle, l'amour de la théologie perce toujours. Malade, on est indifférent à tout ; mais je sens sur-nager le goût de la théologie ; je n'ai pas étudié autant que vous, je ne sais pas au même degré à quel point la doctrine nourrit la piété ; mais il me semble que ce sont là deux sœurs inséparables. Les saints étaient de grands savants en fait de doctrine, même les plus humbles. Qui jamais donnera des aperçus sur la communion des saints, par exemple, comme les entretiens de cette humble Sœur, Catherine Emmerich ? L'intelligence et le cœur ont besoin de pâture ; si vous ne les appliquez aux choses divines, vous prêtre, vous serez médecin, botaniste, archéologue ou encroûté. Vous ne convertirez pas les peuples : car S. Paul a converti en prêchant la doctrine, et comme cela seulement ; ils ne comprenaient rien à cela, cela leur semblait absurde, un Dieu crucifié, des morts ressuscitant ; ils se sont pourtant rendus. La vérité révélée est vivifiante : quand le ministre ayant autorité la donne au peuple, elle apporte avec elle une grâce qui dispose les âmes à la recevoir ; elle a comme une sorte d'efficacité par elle-même. Les moyens humains et naturels sont de petites industries qui réussiront au prêtre en lui attirant la confiance, ou même en amenant les gens à l'église ; mais de là à convertir, il y a la différence de ce que peut faire

l'homme avec ce que la grâce seule peut faire. Mon prédécesseur était un homme fort distingué comme médecin ; j'ai eu treize pâques, sur quatre cent quatre-vingt-seize habitants.

Vous me dites que les erreurs modernes sont petites-filles du protestantisme. J'ajoute même les erreurs introduites en France dans la méthode d'étudier la théologie : on donne à l'Écriture Sainte, lettre morte non interprétée et expliquée, une valeur décisive ; on élimine l'Église et l'autorité de la parole de ce corps vivant, *seul canal* d'où vient la vérité, pour la remplacer par la Bible, où chaque élève verra le contraire de ce qu'y voit le professeur, à moins qu'on ne tienne le professeur pour infaillible.

Adieu, cher Monsieur, je vais plus loin que je n'avais voulu, je suis fatigué. J'ajoute qu'il me semble fort difficile de prêcher *exactement*, si l'on n'a un grand fonds de doctrine ; qu'on aura, de plus, de la peine à trouver matière à un prône d'un quart d'heure, et qu'alors on sera ennuyeux, ou bien l'on se jettera dans les questions humaines.

J'aurais désiré que vous m'eussiez parlé de votre programme de leçons sur l'Écriture Sainte. Si sous traitez les questions de principes, a-t-on le courage d'écouter ?

Adieu, priez Dieu et la bonne Vierge de me rendre la santé. Le médecin veut que j'en aie pour deux ans, car il y a tout à refaire, et ma plus grande maladie est l'épuisement.

Croyez-moi, cher Monsieur, très flatté de vos confidences et plein d'affection et de respect.

D. DUPONT,
Curé de Fléchy.

LETTRE LXXXII

À M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 3 mai 1871.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vite et vite, je viens de recevoir un *savon* de M. Caffet, pour ne vous avoir pas encore écrit ; je veux donc me mettre en règle.

Je résume les nouvelles d'Orrouy : les jeunes soldats sont revenus, Magnier ⁽¹⁾ entre autres, après un petite vérole. Les gens sont assommés de Prussiens ; M. Doria en a vingt-deux pour lesquels il se ruine ; la pauvre chère maman Zacharie est morte ; le pauvre Sinet est venu terminer sa gloire à Marseille, et ne sera décidément pas empereur de la Chine, car il est mort poitrinaire peu après son débarquement ; il avait écrit à son père de venir le chercher ; le père est arrivé deux jours après l'enterrement. Pluvinage ⁽²⁾ ne va pas trop mal...

J'ai disparu un peu vite le jour de mon départ ; je vous remercie d'avoir pensé à m'envoyer mon paquet ; j'ai dû attendre six heures entières à Creil ; mais je suis allé à Montataire, où le curé ⁽³⁾, un de mes grands amis de Rome, m'a invité très instamment et très aimablement à dîner avec quelques séminaristes de ses anciens enfants spirituels de Noyon, venus là, comme moi, sans autre pensée que de voir l'église et le site. Randon, entre autres, en était ; c'est un

1. Fils du docteur Magnier, de Crépy-en-Valois, élève de M. Boulenger et ami de l'abbé Aubry.

2. Séminariste, engagé volontaire pendant la guerre de 1870, blessé grièvement à Orléans, aujourd'hui curé de Larbroye, dans le Noyonnais.

3. M. l'abbé Corbel, aujourd'hui curé de Chantilly, prêtre d'un grand savoir et d'une rare énergie.

charmant enfant que cet *Orrouyste-là*, tout cœur et tout dévouement depuis les pieds jusqu'à la tête.

Il sera dit que je ne serai jamais sans tribulation ; depuis six semaines, mon père est auprès du feu, sur sa chaise, immobilisé par une goutte sciatique qui ne parle pas de s'en aller. On essaie de tout, bains de vapeur et vésicatoires ; inutile !

Les transfuges de Paris vous arrivent sans doute toujours. Étrange histoire que celle à laquelle nous assistons ! Après bientôt un an de bouleversements, que les Prussiens eux-mêmes ne croyaient pas occasionner, l'avenir est encore aussi mystérieux qu'au premier jour, et pas une question de fond n'a reçu sa solution. Tant mieux, tant mieux, la crise est radicale, et le bon Dieu ne veut plus tolérer qu'un ordre s'établisse sur des principes de désordre.

M. Caffet me charge pour vous de choses aimables et super fines... Il me semble que j'oublie une commission que vous m'avez donnée ; je perds la mémoire, mais j'aurai beau la perdre, je n'oublierai jamais que je suis votre bien affectueux et respectueux enfant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXXIII

A M. l'abbé Duponchel .

Beauvais, 17 juin 1871.

MON CHER AMI,

Il faut que je vous dise ce qui me travaille le cœur depuis quelques semaines ; je crois que cette année sera importante dans ma vie : j'entreprends de me convertir. Je m'aperçois depuis longtemps que, tout en rêvant à l'étude, même à l'étude sacrée, même pour la gloire de Dieu en définitive, et tout en faisant des *théories* sur la mission sacerdo-

tale et sur les sacrifices que je voulais faire au bon Dieu, je vivais sans piété et je gardais tous mes défauts.

Cette idée-là m'a frappé vivement depuis Pâques ; voilà déjà trois ans que je suis prêtre ; le temps défile, et je ne fais rien qui vaille. L'âge mûr et la vieillesse viendront tout doucement, sans que je m'en aperçoive, me surprendre dans ma misère, faisant, *pour l'avenir*, des rêves de sanctification ; puis, j'arriverai à quatre-vingt-dix-neuf ans, les mains vides et me demandant tristement ce que j'ai fait de mes bons désirs :

Mon cher ami, j'ai envie de m'y mettre et d'en finir ; c'est un renversement dans ma vie. Je suis loin de quitter l'étude ; c'est elle qui me ramène à ces pensées, et la piété du cœur n'est venue chez moi qu'à la suite des lumières de l'intelligence, après que le vieux Franzelin m'a eu montré ce que c'est que la Rédemption : le sacerdoce et le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix et dans l'Eucharistie, et ce que c'est que l'Église comme société enseignante et sanctifiante.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXXIV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 19 juin 1871.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis en retard avec vous, et je commence par vous en faire mes excuses. Il me semble que, dans ces derniers temps, vous avez dû vous trouver plus d'une fois sur le chemin de Guiscard. Nous avons appris que notre pauvre grand-papa était retombé, et que probablement cette rechute serait mortelle (1). Cette nouvelle m'a été très pénible, parce que je sens vivement les liens de cette petite famille sacer-

1. L'abbé Aubry appelait M. Hauleville, curé-doyen de Guiscard, son *grand-père* spirituel, parce qu'il avait été le premier éducateur de M. Boulenger, son *père* spirituel.

dotale dont il est le chef ; Monseigneur m'a dit avant-hier qu'il avait le projet d'aller à Guiscard un des jours de la présente semaine.

Je ne suis pas dans une tranquillité parfaite du côté de ma famille ; mon père n'est plus sur sa chaise, mais dans son lit, et pour combien de temps encore ? C'est toujours la sciastique qui le tient, et depuis huit jours il souffre beaucoup ; il ne peut ni rester un instant levé, ni presque dormir. Ce qui le tourmente plus encore, c'est d'être obligé de rester là sans mouvement, lui dont le sang bout, quand il n'a rien à faire. Je sais bien que sa maladie n'est pas dangereuse pour la vie, et qu'une fois passée elle ne revient plus ; mais enfin, elle n'a encore fait que s'aggraver et le faire souffrir davantage. Nous avons essayé toutes sortes de choses plus infaillibles les unes que les autres : bains de vapeur, vésicatoires, frictions, etc. ; en ce moment nous en sommes à un remède recommandé par Monseigneur, les globules homéopathiques, il faut donc essayer.

Je ne vous ai pas encore écrit depuis que vous m'avez annoncé le baccalauréat de François ; ceci, c'est un événement qui nous intéresse tous, c'est une fête de famille ; car enfin François est notre petit frère dans l'ordre de l'éducation, et nous sommes solidairement compris tous dans le diplôme. Dites-lui donc, s'il vous plaît, avec quel enthousiasme ses deux grands frères de Beauvais ont accueilli cette nouvelle, et se sont réjouis de sa gloire.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de M. Duponchel... ; il m'apprend que M. de Bretenières est malade aussi, et qu'il fait la classe avec la fièvre ; c'est bien cela, je reconnais mes hommes ! Après les amitiés dont la raison et le centre virtuel est à Orrouy, voilà les deux meilleurs amis que j'aie sur la terre ; ce sont, dans des genres très différents, des cœurs angéliques, et le sentiment que j'ai pour eux, c'est de la vénération. M. Duponchel : tranquillité, sérénité, charité, largeur de cœur ; M. de Bretenières : dévouement, droiture, dureté pour soi, inflexibilité, rigidité qui nous amusait beaucoup. Je suis jaloux de tous deux.

Je ne vous parlerai pas politique, c'est saturant et fastidieux. Toutes mes aspirations se résument dans le désir de voir expirer la République, et Henri V reprendre la couronne qui est à lui ; il est bien à craindre que ce ne soit une couronne d'épines, qu'il n'ait bien du mal à régner selon ses principes, sur un peuple saturé de l'idée de 89, et que beaucoup de ceux qui l'appellent en ce moment, ne lui tombent sur le dos quinze jours après son avènement, même parmi les catholiques ; la liberté de la presse nous a si bien habitués à juger et à gouverner le gouvernement !

Sentiments bien respectueux et affection toute filiale.

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXXV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 10 juillet 1871.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je ne serai pas long, car nos examens vont commencer, et je n'ai qu'un instant à consacrer à votre service, seulement le temps de vous annoncer ce que peut-être vous savez déjà : Monseigneur m'envoie à Guiscard pour le temps des vacances, afin d'aider et de soulager, autant que faire se pourra, notre cher père. Cette communication a été la bienvenue, bien qu'elle renverse tous mes plans, et je ne pense plus, depuis huit jours et pour huit jours encore, qu'à mes futures occupations ; le profit que j'y ferai, au point de vue sacerdotal, vous le connaissez mieux que moi ; aussi, je suis enchanté de la détermination qu'a prise Monseigneur, si elle peut réussir.

Voici ce que je me propose de faire, à moins qu'il ne me vienne contre-ordre cette semaine : je partirai samedi et j'irai passer le dimanche à Guiscard. N'y pourriez-vous pas venir

le lundi, s'il vous est facile d'attendre jusque-là ? A moins que vous n'y reveniez huit ou dix jours après mon arrivée, quand j'aurai déjà quelques renseignements à vous demander. Je suis absolument neuf en fait de ministère, et je vais me trouver assez embarrassé, moi qui n'ai rêvé que le ministère depuis que je pense au sacerdoce ; je vais commencer par apprendre la formule d'absolution !

Je vous trouve trop hésitant avec nous, dans les choses de notre vocation et même dans d'autres choses ; en général, dans les circonstances où il nous faut prendre une décision importante, il me semble que vous avez trop peur de nous influencer. Cela fait que nous passons un temps précieux à chercher, à tâtonner, à nous demander ce qu'il faut faire. Ne vous fâchez pas de la liberté que je prends en ce moment, rapportez-la à un sentiment filial et au prix que j'attache à vos conseils. Patience ! je vais quelque jour vous mettre en demeure de me dire tout net votre dernier avis sur une question qui m'intéresse singulièrement. Pour le moment, je fourbis mes armes. Je crois que l'année scolaire qui se termine m'aura été utile et décisive ; depuis Pâques surtout, je comprends que jusqu'ici j'ai perdu mon temps et fait fausse route, en ne me mettant pas tout entier dans l'Évangile ; je veux enfin commencer à mieux vivre et me préparer à ce que Dieu me destine.

Adieu, je suis toujours, Monsieur le Curé, votre bien affectueux et dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXXVI

A M. l'abbé Gossin

Guiscard, 16 août 1871.

BIEN CHER AMI,

Si on me laisse ici, j'en remercie le Ciel, et je préfère tout à ce que je quitte. Si on me laisse à Beauvais, il faut que je vous le dise *tout bas*, je patiente encore trois ans, puis je quitte le diocèse pour réaliser quelque vieux rêve resté là, dans un coin de mon âme, *in spem resurrectionis*, et dont je ne parlerai à Monseigneur qu'au dernier moment. Nous parlerons Études ecclésiastiques ; vous faites bien de recueillir tout ce que vous trouvez ou avez d'idées là-dessus ; ce sujet-là m'obsède aussi, depuis ma dernière année de Rome ; je crois qu'on pourrait apprécier la dernière année de l'histoire de France comme voici : La foi a disparu dans le peuple en proportion de ce que la doctrine a disparu dans les pasteurs ; l'*Évangile*, trop ignoré des prêtres, n'est plus prêché ; la foi n'entre plus par les oreilles, *fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* ; les principes chrétiens, qui sont les colonnes de l'ordre intellectuel, ne sont plus enseignés comme il le faudrait ; il reste *ut simus sicut parvuli fluctuantes omni vento doctrinæ* ; de là, une foule d'idées fausses, de préjugés et d'erreurs...

Je crois que le salut de la France et de l'Europe est dans la *Restauration du Clergé par les études*, d'autant plus que Notre-Seigneur a dit quelque chose d'approchant : *Euntes, docete... docentes.*

J.-B. AUBRY.

LETTRE LXXXVII

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 7 décembre 1871.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici bien en retard auprès de vous. Mettez-en la faute sur deux méchants sujets de méditation qu'il me fallait évacuer la semaine dernière ; ces sortes de choses abolissent toutes mes facultés quinze jours d'avance, et me privent de toute connaissance ; j'aime mieux dix sermons aux simples gens de Guiscard, qu'une méditation à un public comme celui-ci.

Comme je me suis donc réjoui du succès de votre retraite et de celle de Pimprez ! Pourquoi faut-il que ce soient des religieux qui font ces bons coups-là ? Formation sacerdotale plus solide, détachement plus complet des intérêts du monde, vie de communauté qui entretient la chaleur du cœur, appui plus grand et plus continu du côté de la famille religieuse, ressources que fournit l'Institut par lui-même et qui supplée à ce qui pourrait lui manquer personnellement, choix plus sérieux et admissions plus sévères : tout cela fait qu'à parts égales du côté de la vertu et du talent, le religieux l'emporte toujours, parce que ses principes sont ceux du corps auquel il appartient, ses méthodes sont éprouvées et sanctifiées par toute une tradition d'hommes solides et saints, et les moyens dont il se sert tirent leur valeur, non pas de lui qui n'en a pas, mais du système.

Gare ! voilà que je raisonne ! oui, vraiment je raisonne là-dessus depuis longtemps, et j'ai, au fond de moi, quelque chose qui pleure à la vue du gaspillage de ressources, du manque de traditions, de l'absence de principes et du changement continu et vertigineux des méthodes dont je suis témoin. Un homme médiocre fera beaucoup dans une asso-

ciation qui a des traditions, parce qu'il est utilisé selon sa capacité et porté par le système ; tandis qu'un homme de valeur ne fera rien dans notre diocèse, parce qu'il vole de lui-même. Chacun de nous travaille à sa manière et de son côté ; il faudrait comploter. Le point de départ de mes méditations là-dessus, est dans une lettre de M. Duponchel qui m'apprend une foule de nouvelles de mes anciens confrères. Tout cela se jette dans des œuvres particulières, distinctes des diocèses : Ordres religieux, associations, missions ; cinq d'un coup chez les Jésuites ! C'est clair aussi, l'eau va à la rivière. Ce sont des jeunes gens de valeur, ils ont en eux une ardeur, un désir de travailler qui les pousse à l'ouvrage. Rentrés dans leur diocèse, ils cherchent à s'utiliser ; nos diocèses sont arides, non seulement en ce sens que l'Évangile n'y pousse plus, mais en ce sens que si quelqu'un veut le semer, à la manière des apôtres, il trouve, sans sortir de la famille sacerdotale, la glace pour le refroidir, tous les obstacles nécessaires pour le raplatir au grand galop ; jetons-nous là où il reste moyen de faire quelque chose. Plantez un arbre sur un rocher, sa racine va chercher la fente où il y a un peu de terre végétale ; la France c'est le rocher, les Ordres religieux et les Congrégations sont les fentes. C'est tellement vrai que j'ai reçu, cette année surtout, des confidences de séminaristes qui ne se sentent aucun goût pour le ministère dans le diocèse, bien qu'ils aient du zèle ou parce qu'ils en ont, et qui rêvent de faire un coup, s'ils n'avaient pas au diocèse des attaches personnelles ; d'autres, partis du même point de départ, arrivent à une autre conclusion : ils défroquent ; les premiers et les seconds sont généralement intelligents, et j'ai, en ce moment-ci, au moins trois exemples du premier cas dont j'ai reçu la confiance. M. Marthe a senti cela quelquefois ; mais la restauration des études, pour être durable, doit se commencer sans enthousiasme et sans extravagance poétique.

Ne vous apercevez-vous pas que je suis à la recherche du principe qui doit sauver le monde, et que je m'occupe, tout en grillant mes mollets au coin de mon feu, à refaire les

constitutions de l'Europe ? Non, vraiment, on ne peut pas se regarder comme fixé.

M. Duponchel me dit avoir entendu parler d'un projet de faire M. de Bretenières supérieur de son petit Séminaire ; voilà qui serait une fête pour nous bien plus que pour lui.

Mon père occupe toujours le coin du feu sur sa chaise, tantôt un peu mieux, tantôt un peu plus souffrant, mais toujours incapable de travail et de marche, et jamais complètement tranquille ; on lui met vésicatoire sur vésicatoire, et ma mère ne manque pas de tourment.

J'ai vu l'abbé Gossier ; il fait du violon depuis huit jours ; il m'a joué : *Prête-moi ta plume !* J'ai bien ri de lui, et il m'a appelé, comme à Orrouy : *Monqueux* ⁽¹⁾ *de bête !*

Ce que vous m'avez dit avoir été raconté à Monseigneur, que j'en avais assez de Guiscard, m'a ennuyé ; voici à quel point de vue : d'abord c'est faux, et il est très vrai que si on m'avait offert de quitter le Séminaire pour Guiscard, j'acceptais avec enthousiasme ; et puis je me suis dit : « Où Monseigneur a-t-il puisé cela ? Ce n'est ni dans mes paroles, ni dans celles d'un autre d'après les miennes, car j'ai toujours dit le contraire ; c'est donc une invention ; or, j'en reconnais le motif et à peu près la source : *tous les moyens sont bons, pour faire croire à Monseigneur que je me plais extrêmement au Séminaire, que du moins je commence à m'y plaire, que du moins je ne puis me plaire nulle part ailleurs. Patience ! Monseigneur aura ma pensée là-dessus. Ayant reçu votre lettre, je suis allé trouver M. Marthe, lui dire mon ennui, lui rappeler que je suis ici par obéissance et en expectative, et le prier, s'il veut tout cacher à Monseigneur, de ne lui rien dire au moins d'où Monseigneur puisse conclure que je suis ici par goût. Je veux être sans pitié et sans cœur sur cet article-là.*

Adieu, cela ne m'empêche pas d'être tout à vous d'affection filiale.

J.-B. AUBRY.

1. Moqueur. Expression familière à Orrouy.

LETTRE LXXXVIII

A M. l'abbé Marlé

Beauvais, 20 décembre 1871.

CHER AMI,

Soyez rempli du zèle apostolique.
La pauvreté, les travaux, les combats,
La mort : voilà l'avenir magnifique
Que notre Dieu réserve à ses soldats !

*Souvenir d'amitié et de tendre encouragement
à M. Marlé, pour sa prêtrise.*

J-B. AUBRY.

LETTRE LXXXIX

A M. le Comte Doria

Beauvais, 29 décembre 1871.

MONSIEUR LE COMTE,

Depuis le jour où la petite famille dont je fais partie s'est trouvée réunie auprès de vous, et où j'ai eu le bonheur de vous voir, il s'est passé deux années si longues, si grosses d'événements et de préoccupations, que nos beaux jours d'Orrouy peuvent être appelés maintenant du *temps passé*, dans le sens le plus noir de ce mot. Mais, plus ils sont lointains, plus aussi cela me semble bon de me reporter, en vous envoyant mes meilleurs souhaits de bonne année, au milieu de nos chers souvenirs d'autrefois. Ces souvenirs me sont trop précieux ; le vôtre, cher Monsieur, celui de votre famille, est trop attaché à tout ce qu'il y a de meilleur dans ma vie, pour que je n'y reste pas toujours fidèle, en raison

même du temps et de la distance, qui ne font qu'ajouter à la vivacité des souvenirs du cœur.

Je ne sais pas si c'est dans la solitude d'Orrouy ou dans celle de Cannes que ma lettre devra vous chercher. Si vous êtes au milieu de vos enfants, comme je le crois, voulez-vous me permettre de présenter ici à M^{lle} Luce mes souhaits les plus respectueux, et de demander à notre cher François (1) s'il a conservé, dans le coin le plus reculé et le plus inaperçu de son cœur, une place, si petite qu'elle soit, et un souvenir imperceptible pour ses vieux amis d'enfance et ses frères de grammaire, s'il veut bien que je lui serre la main et que je l'embrasse comme autrefois? J'ai entendu dire tant de choses de sa science, de ses moustaches et de la beauté de sa taille! L'année 1872 sera bien mauvaise, si elle ne me donne pas l'occasion de constater tout cela sur place, soit en me trouvant à Ribécourt quand vous y viendrez, soit en faisant à Orrouy mon pèlerinage. Que de fois, quand je vais voir notre respectable curé de la cathédrale, M. Thémé, nous faisons ensemble des projets dans ce sens! Mais aujourd'hui, ses fonctions d'archiprêtre l'absorbent à un tel point que, pour lui aussi, ces sortes de projets ne sont presque plus que des rêves du temps passé, auquel il revient, comme nous, toujours avec bonheur.

Veillez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de ma vénération bien sincère et bien reconnaissante.

J.-B. AUBRY.

1. Madame la comtesse Doria, morte après quelques années seulement de mariage, avait laissé deux enfants d'une santé délicate. Afin de préserver ce tendre et précieux héritage, M. Doria passait les hivers à Cannes, dans la villa Soligny qu'il avait fait construire.

LETTRE XC

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 29 décembre 1871.

MONSIEUR LE CURÉ,

L'époque où nous voici n'est pas plus qu'une autre, pour moi, l'époque des souhaits ; tous les jours de l'année sont pour nous des jours de l'an ; mais puisque c'est la saison où on les dit, vous voulez bien que je vous les dise, en toute simplicité et sans façon de compliment. Vous savez bien que vos enfants ne sont pas de ceux à qui le temps et la distance font perdre la mémoire, surtout la mémoire du cœur ; c'est même là un de mes sujets d'orgueil, et ce n'est pas sans doute le moins légitime ; j'ai déjà vu bien des séminaristes et plusieurs prêtres, ayant avecce lui qui les a introduits dans le chemin du sacerdoce, les mêmes liens de parenté spirituelle qui nous attachent à vous, mais j'en vois peu, ce me semble, qui conservent avec leurs pères dans le sacerdoce des relations aussi constantes, aussi filiales de reconnaissance, je dirai même de soumission enfantine ; car enfin, vous savez bien encore que s'il m'arrive souvent de mériter de votre part une remontrance, et même de m'en défendre, elle est toujours reçue, dans le fond, avec un sentiment filial.

Les souvenirs dont vous êtes le centre pour moi, tiennent trop de place dans la direction donnée à ma vie par la vocation sacerdotale, pour que le temps puisse jamais les altérer ou en diminuer la force...

Vous avez sans doute des nouvelles de Guiscard ; les miennes sont indirectes, mais assez récentes ; notre pauvre père est toujours dans le même état, pas mieux, pas sensiblement pire, mais toujours baissant un peu, même par les facultés.

Grande nouvelle ! L'horloge est emballée (1) et en route pour.. Beauvais !... On dispute, au Chapitre et à la Fabrique, la question de savoir où la mettre... Mettez-la à ma place !

M. Renet quitte le Séminaire ; vous sentez bien que l'effet moral de sa présence venant à manquer, c'est un grand coup porté au Séminaire. Heureux ceux qui n'y poussent pas leurs racines, et n'y font pas leur nid ! On parle beaucoup de M. Bieuvelet pour lui succéder ; la chose n'est pas du tout improbable ; si elle se perpète, c'est pour le coup... ! Grand Dieu ! comment peut-on faire pour retenir sa langue ? M. le Supérieur est du reste tout au bout de son courage ; il m'a dit que, s'il restait encore Supérieur, c'était uniquement par complaisance pour Monseigneur. Tout en effet s'effondre, en administration spirituelle comme en administration matérielle ; il y aura six prêtres à Pâques ; sur les six, deux seulement sont appelés par le Conseil, les quatre autres ne seront ordonnés que par la volonté de Monseigneur, et c'est de la triste besogne.

C'est un malheur de voir une œuvre comme celle-là périlcliter ainsi ; mais il me semble que vous pouvez vous imaginer si, dans une telle perspective, on peut installer ici sa vie et son avenir, et s'attacher au Séminaire comme pour ne plus le quitter.

M. Boulenger sait bien que je lui souhaite une bonne santé et bien des choses heureuses pour l'année 1872 et les suivantes, entre autres, des poissons plus gros encore qu'en 1871 au bout de sa ligne.

Nous n'avons pas de vacances ; mais si nous en avons eu et que j'eusse pu aller vous voir, je n'aurais pas attendu d'invitation ; j'y vais plus simplement et je me permets de regarder votre maison comme ma maison paternelle. Vous me faites ensuite une leçon qui n'est pas mal méritée. Mais défiez-vous de ce qu'on dit des réformes que je prétends

1. Cette horloge, dont il a été question plus haut, avait été exposée à Paris, au Palais de l'Industrie.

faire dans le système ; les réformes que je veux ici, tout le monde les veut, et M. Renet ne s'en va que parce qu'on ne les fait pas. J'aurais bien des choses à vous dire là-dessus, mais je vous prie de ne pas me mettre sur le dos toutes les indiscretions que l'on peut commettre.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XCI

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 8 janvier 1872.

BIEN CHER AMI,

Je suis aussi un anachorète, oui, vraiment, un anachorète, comme ceux de la Thébaïde, car je suis dans une solitude complète de cœur et d'esprit. Heureusement, tout cela finira, car vous pensez bien que je garde mes racines en réserve, pour les planter sur une autre terre, en d'autres temps. Je m'enferme, je patiente, je m'impatiente, je me fais du mauvais sang ; quand mes veines sont tranquilles, alors je travaille un peu, je fais mes études et me prépare à la vie, car enfin, la vie ce n'est pas ça ; et au milieu de tous ces orages intérieurs, j'attends le jour du départ... Dans deux ans et demi ou trente mois ; car je compte les mois, vous savez....

L'expérience de mes dernières vacances me porte à croire que si l'on m'avait donné une paroisse, j'aurais tâché de me dépenser pour elle ; je m'y serais attaché et, par elle, au diocèse. Tous mes rêves étaient pour le ministère, je l'ai dit avant d'aller à Rome et bien des fois depuis ; je ne serais pas prêtre, si j'avais pensé être professeur ; ce n'est pas ainsi que j'avais envisagé le sacerdoce et, par la grâce de Dieu, j'espère ne pas mourir là où je suis, j'espère n'y pas vieillir et n'y pas attendre que la graisse et les catharres m'aient rendu

incapable de toute autre besogne que celle que je fais ; elle est si peu attachante pour celui qui a envie de se démolir un peu à faire l'apôtre.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XCII

A M. l'abbé Duponchel

Beauvais, 9 janvier 1872.

MON CHER AMI,

Dieu permet que partout le sacerdoce séculier s'affaiblisse de plus en plus en nombre; en esprit intérieur et en zèle apostolique. C'est une chose étrange de voir chez nous les vocations se raréfier dès le Petit Séminaire... Quel malheur de voir défilér la foi si vite dans nos pauvres campagnes, à six cents prêtres que nous sommes, pour quatre cent mille habitants, et de voir que, pendant ce temps-là et tout en gémissant là-dessus, nous cherchons les raisons de cet affaiblissement de la foi dans un tas de choses secondaires, et le remède dans une foule d'expédients de second, de dixième et de vingtième ordre, qui ne guérissent rien et qu'il faut remplacer invariablement, après quelques mois, par d'autres de même valeur !

On semble ne pas comprendre que c'est à la théologie de guérir tout cela, en réchauffant le cœur des prêtres, en leur mettant dans l'âme la parole de Dieu qui ne s'affadit pas, qui est la matière de l'apostolat, et le grand, le vrai moyen de conversion pour nous et le troupeau.

J.-B. AUBRY.

LETTRE XCIII

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 18 janvier 1872.

CHER AMI,

..... Regardez votre ventre, pauvre ami, et pensez à cette souris qui entra maigre, par un petit trou, dans un grenier, y devint grosse et ne put plus sortir. C'est le chat qui devait rire!.....

J.-B. AUBRY.

LETTRE XCIV

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 15 avril 1872.

CHER AMI,

..... Je ne suis ni gallican, ni ce qu'on appelle aujourd'hui un libéral ; j'admets tout ce qu'on appelle les doctrines romaines ; seulement, je déteste la méthode et le procédé *Veillot*, comme anti-catholique, et je le dis quand il faut le dire....

J.-B. AUBRY.

LETTRE XCV

A M. l'abbé Desaint

Beauvais, 3 juin 1872.

MON CHER AMI,

Monsieur Aubry s'efforce, toujours à sa manière, c'est-à-dire à grands coups de bâton, de m'inspirer l'amour de la vertu et de la théologie; il me tape toujours sur le dos, mais je ne m'en fais guère de bile. Il veut absolument que j'insère dans sa lettre le mot ci-joint. Surtout n'en croyez rien, autant de mots, autant d'hérésies.

P. RANDON (1).

LETTRE XCVI

A M. l'abbé Desaint (2)

Beauvais, 3 juin 1872.

MON CHER MALADE,

Mon Randon est là qui me lit sa description rhétorique du reposoir en question, sa modestie l'empêche de vous parler de la part extraordinairement active et efficace qu'il y a prise; outre une entorse qu'il s'est faite, qui pourra vous décrire les paniers broyés, les tas de mousse répandus; les blés traversés pour couper à court — tandis qu'il était plus court de prendre le bon chemin; — les soutanes déchirées,

1. Un des élèves de prédilection de l'abbé Aubry.

2. Élève de l'abbé Aubry, chargé, sous sa direction, du soin de la bibliothèque; plus tard professeur au Petit et au Grand Séminaire, supérieur du Petit Séminaire de Saint-Lucien; aujourd'hui, supérieur du Grand Séminaire

raccommodées, redéchirées, reraccommodées ; les fleurs cueillies de toutes parts, mais revenues les unes sans pétales, les autres sans queue, chiffonnées, déchiquetées ; les guirlandes faites à grand renfort de feuilles, et rompues à force de tirer ; les tentures déchiquetées à force d'épingles ; les courses effrénées dans les bois, et aboutissant à trois brindilles de mousse incapable de nous servir ; les idées grandioses proposées et qui devaient faciliter la besogne ? Enfin, qui pourra vous dire le mal que ce pauvre Randon s'était donné autour de ce reposoir, les sueurs qu'il avait dépensées et les beaux résultats auxquels il était arrivé... comme toujours ?

Pour moi, qui suis un mauvais sujet, et qui ne puis me mettre à me confier à son adresse, j'étais occupé, dans un coin, à préparer un tabernacle en mousse, et je lui avais interdit d'en approcher à plus de six mètres, de peur que son voisinage même ne fît effondrer l'édifice, et ne *bersillât* ⁽¹⁾ nos colonnes passablement fragiles. Enfin, tout le monde est d'accord pour dire que M. Randon s'est donné plus de mal que personne, et a fait une dépense de forces très considérable ; aussi, quand il est venu me dire qu'il vous écrivait et qu'il ne parlait pas de lui, j'ai voulu suppléer, sachant bien que cela vous ferait plaisir. N'est-ce pas que le portrait est ressemblant ?

Pour vous, mon cher malade, guérissez-vous. Adieu, croyez-moi toujours votre tout affectueusement dévoué

J.-B. AUBRY.

P. S. — Le malheureux vient de lire ma lettre, et il prétend que j'exagère ; je maintiens toutes mes affirmations ; il n'y en a pas une qui ne soit historiquement très exacte. Encore oubliais-je — il me le fait remarquer — qu'il s'est occupé huit jours à sarcler les plates-bandes du jardin, et qu'il faudrait vous décrire les poiriers et les pommiers arrachés, les boutons à fruits broyés, les fraisiers gâtés, les raci-

1. Mot picard qui veut dire *briser*.

nes d'arbres coupées, enfin les allées qu'il a fallu refaire d'un bout à l'autre après son passage, bien plus difficilement que s'il n'y avait pas touché....

LETTRE XCVII

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 23 juin 1872

CHER AMI,

Je vous ai dit mon rêve ; c'est un rêve d'enfance, de jeunesse et de toute ma vie jusqu'à présent ; c'est la seule forme sous laquelle j'aie jamais compris pour moi le sacerdoce. Il y a des inconvénients par là, je les ai vus tous, je crois, et mon rêve survit à l'examen que j'en ai fait. Depuis quelques mois surtout, il se fait dans ma tête et dans mon cœur un travail qui me torture et me déchire ; je vois passer ma jeunesse et mes années d'ardeur, et je n'ai encore mis la main à la réalisation d'aucune de mes idées, qui, en somme, n'ont pourtant guère varié.

Depuis deux ou trois ans seulement, une autre idée, que je n'avais jamais eue, celle de la vie religieuse, combinée avec ce que vous savez, est venue se superposer à mes premiers projets sans les détruire ; tantôt elle s'affaiblit et disparaît, tantôt elle reprend avec force ; je suis obligé d'attendre encore au moins deux années, j'espère que la solution sera venue d'ici là ; mais encore, ces solutions-là ne sont pas toujours si nettes, et Dieu n'est pas obligé de faire des miracles pour nous montrer notre voie...

Me voilà tout seul, cherchant la lumière de tous les côtés d'où elle peut me venir. Donc, vous qui me connaissez, n'ayez pas peur de me dire ce que vous pensez de mes plans en eux-mêmes et par rapport à moi ; ce me sera encore

un élément de plus pour juger et préparer ma décision...

Tout cela me tracasse au-delà de toute expression ; depuis quelques mois surtout, j'en suis bouleversé et je ne fais plus rien....

J.-B. AUBRY.

LETTRE XCVIII

A M. l'abbé Aubry

Le Mesnil-Saint-Firmin, 28 juin 1872.

MON CHER AMI,

Je ne veux répondre que quelques mots à votre lettre de ces jours-ci, puisque vous me donnez l'espérance de vous voir chez moi tout à loisir pendant les vacances. L'état de votre âme est exactement semblable au mien : déchirement, obscurité, idéal placé très haut, réalités désespérantes, isolement complet.

C'est le cas ou jamais de nous jeter avec la plus entière confiance entre les bras de Dieu, et de lui demander la grâce de connaître sa volonté — *Doce me facere voluntatem tuam*. Sa volonté est que nous possédions nos âmes par la patience, suivant la parole de Notre-Seigneur aux apôtres ; puisque nous sommes associés par le sacerdoce à l'œuvre de Dieu, nous devons être patients comme lui ; ces ardeurs qui nous brûlent, qui nous font bouillir, S. Paul les appelle des désirs de jeunesse auxquels il faut renoncer : *Juvenilia desideria... hæc fuge !*

Sans doute, il eût été bien bon de pouvoir entreprendre l'ouvrage que Dieu nous destine, avec l'enthousiasme et l'élan de notre jeunesse sacerdotale ; Dieu ne l'a pas voulu, résignons-nous à sa volonté. Notre fleur est tombée, elle est flétrie, nous ne la verrons plus se relever ; c'est la croix, et la croix toute nue, qui se dresse devant nous ; elle pèsera sur nos épaules, elle nous fera chanceler, mais il faudra la

porter quand même. Qui sait s'il n'entre pas dans les desseins de Dieu de faire de la vie de tout prêtre une passion ? Le commencement de la Passion a été l'agonie au Jardin des Oliviers.

Passez-moi ces réflexions que je me fais constamment à moi-même, pour tâcher d'arriver au calme, à la patience, à la résignation, au courage.

Maintenant, pour ce qui regarde votre rêve, nous en causerons, comme je vous le disais tout à l'heure. Mais je dois vous dire qu'à première vue, je ne vous crois pas appelé à ce genre de vie. J'aimerais vous voir occupé sérieusement à l'éducation cléricale, bien entendu dans un autre milieu que celui où vous êtes, ou même à l'éducation purement et simplement, dans quelque collège. Vous allez vous récrier ; au moins, vous ne me contesterez pas ma franchise et ma sincérité ; vos études, vos manières très attachantes, vos idées, tout semble vous indiquer cette voie. — Ceci, encore une fois, sous bénéfice d'inventaire et de discussion. Ce qui est absolument certain, c'est que vous ne devez pas rester au Grand Séminaire de Beauvais. Mais encore, patience ! Patience !

Je vais à Paris lundi, étudier le terrain où je planterai ma tente ; je vous rendrai compte de mes investigations. Une idée me vient : peut-être feriez-vous bien de faire une bonne retraite chez les Jésuites de la rue de Sèvres, et de vous mettre entièrement sous la direction de quelque Père expérimenté et désintéressé, comme le Père de Pontlevoy, par exemple. En vous faisant connaître à lui parfaitement, vous auriez la ressource de l'entretenir dans la suite, par correspondance, de l'état de votre âme, à laquelle la direction que vous avez ne suffit pas du tout, pour laquelle même elle est très mauvaise.

Vous m'avez dit de vous parler à cœur ouvert ; je l'ai fait comme on le peut sur une feuille de papier ; à bientôt, *os ad os*.

En attendant, tout à vous bien affectueusement *in Christo*.

Georges GOSSIN.

LETTRE XCIX

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 29 juin 1872.

CHER, TRÈS CHER AMI,

Que votre lettre m'a fait de plaisir et de bien, en même temps qu'elle me déchire le cœur ! Quelle douloureuse découverte, s'il était vrai que je sois appelé à l'éducation ! Notez que déjà cette pensée-là m'est venue précisément, et m'a frappé en tant que ce serait un sacrifice, le plus amer des sacrifices, celui de toutes mes aspirations d'enfant, de jeune homme ! Je sens bien, si vous voulez, que j'ai en moi quelque chose de ce qu'il faut pour y faire le vrai bien ; de plus, au milieu des projets que vous connaissez et qui me torturent depuis de longues années déjà, je vous l'ai dit, une idée effrayante s'est souvent présentée, imposée à moi, pour me navrer et faire trembler mon âme des pieds à la tête c'est celle-ci : « Et pourtant, s'il était vrai que Dieu me veut ici ou dans le diocèse à quelque œuvre d'éducation ! » Je me révolte et je me fonds en désolation et en amertume, à la seule horrible pensée d'un tel renversement de ma vie tout entière ; cette idée là m'est comme un spectre et c'est mon cauchemar. Est-il possible, mon Dieu, est-il possible que les meilleures aspirations de mon enfance et de ma jeunesse, celles qui m'ont seules, je vous le déclare, amené au sacerdoce, est-il possible qu'elles aient été inutiles, et qu'en fin finale elles restent sans leur objet. Moi qui ai toujours et si fort détesté l'éducation ? J'ai le malheur de ne pas aimer les enfants, au moins il me le semble ; mais je m'attache aux jeunes hommes, en général, surtout à certaines natures de jeunes hommes, avec une force et une tendresse indescriptibles et que je ne m'explique pas moi-même, qui volontiers iraient jusqu'à la faiblesse, jusqu'à aimer leurs défauts ; ou

du moins, non, j'ai besoin de les leur dire crûment et inexorablement ; mais, par une contradiction singulière, en dedans je les excuse et je les comprends toujours. Quand un jeune homme est pécheur, faible et fragile de cœur, je le sens, j'ai besoin de me mêler de lui pour le corriger ; mais plus il l'est, plus je me sens porté vers lui par un instinct irrésistible de sympathie compatissante. C'est une chose extraordinaire, cela m'a déjà fait entrer, en dehors de tout droit et de tout procédé autoritaire, dans d'incroyables confidences : quelques jeunes hommes sur lesquels je n'avais aucune espèce de droit, se sont trouvés, je ne sais comment, en *une conversation*, brusquement rapprochés de moi, au point de me dire, sans presque rougir et pourtant sérieusement et dans les meilleures vues, leurs plus gros péchés, leurs instincts abjects et aussi leurs aspirations vers quelque chose de mieux, vers un sacrifice radical, — ces choses contraires sont si souvent réunies ! Ainsi, je sais ici plusieurs élèves qui songeraient à la vie religieuse, qui ne le disent à personne, et qui me l'ont dit. Mais ceci me servira partout, même là où vous savez, avec la grâce de Dieu et la direction d'hommes sages.

Quel déchirement, quelle perspective cruelle, encore une fois, s'il faut rester par ici, au milieu de ces ambitions qui se culbutent et se guettent les unes les autres ! Que je suis torturé, depuis sept ou huit mois surtout ! Je n'en dors plus et n'en travaille plus ; j'y mets pourtant, relativement du moins, à l'extérieur et dans la réalité de la vie, de la patience, puisque j'attends, et le moins que je me propose de rester encore où me voici, c'est deux ans. Le travail terrible qui s'est commencé en moi, surtout depuis sept ou huit mois, aura, je l'espère, le temps de s'accentuer, de s'achever d'ici là. Probablement l'idée qui doit donner direction à ma vie, sera venue alors, et je marcherai en conséquence, coûte coûte, il faudra bien. Puisse-t-elle ne pas me condamner à vieillir, à mourir dans ce triste diocèse ! De longtemps, *j'en suis sûr*, il n'y aura moyen d'y rien faire ; on y sera empaqueté dans les égoïsmes, les ambitions, le parti-pris de ne pas faire ce qui est évidemment nécessaire au bien spirituel de soi et des autres,

quoique gênant pour le bien matériel ; de longtemps, les questions d'*intérêt administratif* primeront celles de vocation et de salut des âmes ; on leur sacrifiera *tout* ; je dis *tout*, et vous savez ce que je veux dire ; par conséquent, le zèle ne servira qu'à torturer ceux qui en auront un peu et qui parviendront à le préserver de l'ambition. Il y a des moments où, à force de voir convoiter *les places*, — quel vomissement ! je me sens devenir ambitieux.

Figurez-vous qu'autrefois, dans les intervalles où le projet d'avenir que vous savez me laissait tranquille, j'ai souvent rêvé à la mission du curé de village ; je l'ai vu de près, vous le savez ; par moments, elle me disait au cœur, par la solitude de la vie et par l'humilité de ce ministère là. Maintenant, c'est fini ; en toute hypothèse, je n'irai pas là.

L'idée d'une retraite, que vous me suggérez, m'est déjà venue, mais je ne m'y suis pas arrêté ; je la reprends sérieusement sur votre conseil. Je ne ferai pas cela chez les Jésuites ; j'ai peur de leurs insinuations, et leur retraite n'a pas une once d'attrait pour moi, rien qui me touche, mais là, rien de rien. Le Père de Pontlevoy me plaît pourtant personnellement, mais je n'oserais pas demander à un homme déjà si chargé, d'accepter encore mon fardeau. Et puis, la rue de Sèvres, c'est trop sucré et trop *marquis* ; j'aurais des crispations tout le temps. Il me faut de l'humble, un roc désolé. J'ai justement un projet de voyage à *la Pierre-qui-Vire* et à Dijon ; ce serait chez les Bénédictins que je ferais cela ; je les aime beaucoup, eux et leur genre simple, naïf, naturel. J'y repenserai, et vous dirai mes conclusions. Probablement, j'aurai avec moi, pour faire cette retraite, M. Duponchel et M. de Bretenières ; j'ai en eux, comme en vous, une confiance absolue ; leur contact a quelque chose de calme, d'angélique, qui me fait du bien. Une retraite demande, il est vrai, la solitude du cœur et le silence de l'esprit ; mais, outre que le voyage est à peu près arrangé en commun, leur compagnie n'aura pas d'inconvénient sous ce rapport ; ils me connaissent comme leur poche, j'en fais autant pour eux ; nous ferons un peu de vie intérieure commune, et ce sera.

d'autant plus facile qu'ils sont froids, raisonnables, et que nous nous sommes toujours incroyablement complétés ensemble, en études et en tout. Le bon petit Père Léandre sera probablement mon homme d'affaires; pour le mettre dans une telle position, il faut qu'on lui ait reconnu les qualités d'un vieillard, et par-dessus tout, il a encore toutes celles de la jeunesse. Voilà bien ce qu'il me faut ; du reste, cette question sera facile à régler.

Vous avez bien raison de le dire, la direction que j'ai ici ne me suffit pas et m'est très mauvaise. J'ai pris le parti de ne dire absolument et rigoureusement que mes péchés et, depuis *longtemps*, je ne cherche plus, dans mon directeur, qu'une machine à donner des absolutions, je ne lui demande plus d'autre talent que de les donner valides. Ce qui me dégoûte et me gêne surtout, dans presque toutes ces âmes-là, c'est l'absolu défaut de *désintéressement administratif* : tout pour le diocèse, tout pour le séminaire, voilà toute la direction des âmes, et la norme des vocations. Aussi, ma seule sensation, c'est de me défier d'eux ; que voulez-vous qu'on fasse avec cela ?

M. Boulenger, que je vénère et qui me dit tout, a bien une âme grande et un cœur très délicat, très élevé, c'est vraiment un homme exceptionnel ; mais il est si hésitant, si indécis ! il ne sait me dire que mes défauts, mais il le fait très bien ; c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout.

Je suis très content de vous avoir ouvert mon âme en toute simplicité, et d'être entré avec vous, depuis quelques mois, dans des confidences de cette nature ; nous continuerons à parler, quand ça nous passera ; ça me soulage et m'éclaire, rien que de trouver quelqu'un à qui parler, et quand même ce quelqu'un ne me répondrait pas et ne ferait que m'écouter avec patience, pourvu que je sois sûr de lui.

Adieu, cher vieil ami ; il fallait que je vous réponde tout de suite, vous pensez bien, pour vous remercier cordialement, fraternellement, du fond de l'âme.

J.-B. AUBRY.

LETTRE C

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 30 juin 1872.

BIEN CHER AMI,

...Quel déchirement pour moi, quelle révolution dans ma vie, quelle découverte douloureuse pour moi, si je viens jamais à constater que je dois rester ici, au milieu de tant de choses qui choquent non seulement mes goûts, mais mon jugement arrêté, ma conscience, l'idée que je me suis faite et qu'il faut se faire du sacerdoce ! Quelle destinée contraire à mes rêves ! Me voyez-vous vieillir et mourir là ? Moi, je me vois, aux diverses étapes de ma vie, abreuvé de regrets et ensanglanté de douleurs. Encore un peu d'années, le professorat aura engendré en moi comme en tous, et bien plus que dans les autres, le dégoût, mais un dégoût profond et voisin du désespoir ; dans dix ans, le flot des années le voudra, je serai bêtement, fatalement chanoine, c'est-à-dire qu'il me faudra essuyer les félicitations intolérables et jalouses d'une multitude d'âmes basses dont la mozette de chanoine est le rêve ; dans quinze ans, je serai défleuri, vieilli et fané, on me mettra directeur de la maison, consulté pour la frime par un tas de fourbes qui, me croyant intéressé à voir décamper le supérieur, viendront me parler contre lui et me dire que je mérite bien de le remplacer. Dans vingt ans, il mourra ou il sera usé ; je monterai sur le trône, défleuri, usé, vieilli, fané ; du coup je verrai tomber sur mon dos cette masse énorme d'affaires que, dans une administration, on ne sait à qui fourrer, et qui, par conséquent, viennent au Séminaire ; en sorte qu'à partir de ce moment, la seule affaire dont je ne pourrai plus m'occuper, ce sera la mienne, celle du Séminaire ; et puis, les affaires d'argent allant mal, il me faudra tomber dans l'administration des caisses, combiner des questions de

finances, bâtir des horloges ou restaurer celles qui n'iront plus ; et puis, la mort viendra ! A peine aurai-je eu seulement le temps d'être malade, tant je serai occupé ; encore, les huit jours que durera ma dernière maladie seront-ils tourmentés par les derniers arrangements d'une masse d'affaires embarrassées, demi-honteuses, entortillées ; par l'explication pénible, entrecoupée, et la transmission à d'autres d'une foule d'intérêts matériels, vulgaires, plats et assourdissants, dont je me serai fatalement, pas par goût, mais par nécessité inévitable, laissé absorber. Et puis, je mourrai, on mettra une belle pierre avec mon nom et mes titres de chanoine, etc., l'éloge de *mes vertus* ; on fermera cela, et tout sera dit. On reviendra une fois par an, réciter, tout en riant et en chuchotant, un *de profundis* de commande, pendant que je grillerai dans le purgatoire, jusqu'à expiation complète de *mes vertus*. Que dites-vous de cette destinée ?

J.-B. AUBRY.

LETTRE CI

A M. l'abbé Duponchel

Beauvais, 1^{er} juillet 1872.

CHER AMI,

Vous savez bien que nous avons, pour le temps de nos vacances, un voyage de prémédité à Dijon ; voulez-vous le combiner de manière à nous réserver le temps de faire tous trois ensemble une petite retraite à la *Pierre-qui-Vire*, près de Semur, chez les braves Bénédictins du Père Muard ? Je connais intimement le maître des novices, à qui j'en écrirai pour savoir ce qui est possible. Je suis à peu près résolu de faire cette retraite, j'y attache une importance majeure pour la question de direction de mon avenir, et, en toute hypothèse, pour ma vie sacerdotale. Il s'opère en moi, depuis cinq ou six mois,

un travail étonnant qui est de Dieu, bien sûr, et dont la conclusion m'est totalement inconnue. Or, quelqu'un que j'aime et dont je suis toujours les conseils, me dit de faire une bonne retraite à la rue de Sèvres ou quelque part ailleurs. Je choisis à la *Pierre-qui-Vire* — où je suis invité depuis longtemps — ce quelque part ailleurs...

...Depuis un mois, il m'est tombé entre les mains, d'une manière tout à fait inattendue, étrange et, je l'espère, providentielle, une âme excellente, exquise, mais très livrée au péché. Je me suis trouvé avoir acquis sur un jeune homme, en une conversation, je ne sais quelle espèce d'influence qui m'a permis de lui frapper vigoureusement sur le cœur, en sorte que le voilà en train de chercher à se convertir, et de se débattre, je crois, contre les signes d'une vocation sacerdotale. Il faut que la grâce fasse tout ; c'est une âme très entraînée par les passions, mais au fond de laquelle il y a, sous les broussailles et les décombres, des qualités excellentes. Or, mercredi, je dois frapper un grand coup, dans une promenade que nous avons arrangée entre nous deux, et qui nous fera passer ensemble l'après-midi.

Aidez-nous, je vous en prie, par une prière ardente, instante, suppliante, à la messe ; je dirai la mienne pour lui ce jour-là ; si vous aviez le loisir d'en faire autant, je vous en serais bien reconnaissant. Dans tous les cas, une instance auprès de Notre-Seigneur, lorsqu'il sera présent dans vos mains... C'est incroyable comme cette affaire-là m'occupe et me tourmente.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CII

A M. Gérard (1)

Beauvais, 8 septembre 1872.

CHER COUSIN ET CHÈRE COUSINE,

Vous vous ennuyez, j'en suis sûr, de ne pas recevoir plus vite de mes nouvelles ; je suis rentré depuis 5 ou 6 jours déjà, et bien reposé de mes courses ; il est temps de vous écrire que je ne suis pas mort, mais que je vis pour penser à vous tous, et pour vous aimer tous plus encore qu'avant cette bonne semaine passée au milieu de ma chère famille.

Vous dire le bon souvenir que j'ai emporté et que je garderai de ce voyage, n'est pas possible ; j'ai rencontré partout, chez vous surtout, si bon accueil et tant d'amitié, que je ne pourrai pas oublier ce petit séjour au milieu de vous. Tous les noms et les visages de Bisping et d'Angvillers me repassent dans la tête, et je vous laisse à penser si j'ai eu de l'ouvrage pour répondre à toutes les questions que me faisait maman à mon retour ; tout y passait, jusqu'aux maisons et jusqu'aux arbres, tant le souvenir du pays natal reste vivant dans le cœur. La fin de mon voyage a été très bonne, et le reste d'indisposition que j'avais eu le dernier jour, avait complètement disparu à mon arrivée à Sarrebourg. J'ai passé seulement trois jours dans le pays de mon père ; plusieurs de mes parents de ce côté, m'attendaient à Lunéville ; j'ai revu les membres les plus rapprochés de ma famille le lendemain, réunis pour une messe que je disais à l'intention de tous nos défunts ; et là encore on a trouvé mon séjour trop rapide pour une première visite, et on m'en a fait promettre une nouvelle plus longue ; mais que

1. L'abbé Aubry était allé passer quelques jours en Lorraine, dans la famille de son père et de sa mère, pendant les grandes vacances.

peut-on promettre, et qui peut savoir où nous irons porter nos os ?

Tous, nous souhaitons que l'année prochaine vous veniez nous voir... Mon séjour à Bisping aura, je l'espère, resserré les liens d'amitié qui nous unissaient déjà, et je suis très heureux d'avoir fait connaissance avec cette nombreuse et honorable famille, dont j'avais entendu parler pendant toute mon enfance et ma jeunesse, et que depuis bien longtemps je désirais connaître ; dites-le à tous ceux qui vous parleront de moi, de nous ; dites bien à tous que je ne les oublierai pas, que je pense à eux, que mes prières, comme prêtre, ne seront pas pour moi seul, mais pour eux tous ; dites-leur surtout que ma grande joie, dans ce voyage, a été de les trouver, pour la plupart, bons et fidèles chrétiens ; il n'y a que cela de sérieux et à quoi je tiens.

Voulez-vous que je vous donne mes commissions en détail ? La première sera pour M. le Curé de Bisping comme de juste ; vous savez ce que je pense de lui, et je n'ai pas besoin de vous en dire bien long pour me faire comprendre de vous ; vous savez bien que nous sommes entrés en sympathie à la première visite, et que j'ai été on ne peut plus enchanté de mes rapports avec lui ; voilà un vrai prêtre, en même temps qu'un esprit élevé et distingué ; veuillez lui dire que je le prie de ne pas oublier le pèlerin de l'Assomption 1872. Quant à ma tante, à mon cousin, sa femme, leurs enfants et le bon vieux père, dites-leur qu'il y a entre eux et nous la distance du chemin, pas celle du cœur, que nous parlons d'eux bien souvent, et que nous les embrassons.

Je bénis de nouveau et de loin les enfants à qui j'ai donné la Première Communion dans les deux pays, surtout ceux qui sont de ma famille. Et ce petit Achille Colin, votre gâté et mon grand ami, se souvient-il de votre *grand curé* ? Quand je retournerai à Bisping, j'espère que ma montre aura couvé et fait éclore ses petits ; pour le moment, je crois qu'elle va pondre, qu'il ne fasse donc plus faire de pantalon sans gousset ; en attendant, il aura la complaisance de faire mes compliments à ses parents, surtout à son frère que j'ai

vu pleurer en me disant adieu ; j'ai été fort touché de l'amitié de ce pauvre petit...

Voici bien des commissions auprès des autres ; et à vous, qu'est-ce que je vous dirai ? Oh ! vous savez bien que si j'ai laissé à Bisping la meilleure partie de mon cœur, c'est auprès de vous que je l'ai déposée ; vous savez bien que, par l'affection, vous êtes mes plus proches parents, que je vais me transporter et passer l'hiver par la pensée dans votre petite maison où vous m'avez si aimablement reçu, où j'espère vous revoir, où je crois que vous vivrez tous deux bien longtemps et bien heureux, parce que vous êtes bien unis.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CIII

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 8 septembre 1872.

BIEN CHER AMI,

Je l'ai donc vue, cette *Pierre-qui-Vire* ! Je suis heureux, enchanté de l'avoir vue, et pourtant je crois que ma place n'est pas là, mais où je vous ai dit. J'ai trouvé une communauté pauvre, très mortifiée, très humble, et en même temps très digne ; je crois que j'irais là, si je voulais me faire religieux ; mais le premier des huit jours que j'y ai passés, j'ai été très frappé de la pensée que Dieu ne me voulait pas dans ce genre de vie.

Sans me battre les flancs, et tout en bornant ma retraite à me recueillir et à me tranquilliser le plus possible, je me suis trouvé tout converti, résigné à tout perdre et à tout quitter, même ce qui serait bien, et singulièrement affermi dans mes vieilles idées...

Mon directeur de retraite, après avoir écouté mes considérants, m'a confirmé lui-même dans mes résolutions ; en sorte

que j'ai quitté la retraite dans les dispositions que voici : J'ai encore deux ans pour me sanctifier, me fortifier et réfléchir ; si, dans deux ans, Dieu ne m'a pas fait constater que mon idée est une illusion et que ma voie n'est pas là-bas, j'y vais. Toutefois, d'ici là, et en même temps que je me prépare, je m'attends à tout, et je suis résigné à sacrifier même mes rêves d'enfance, et à faire n'importe quoi, même à rester au Séminaire, s'il est une fois constaté que Dieu m'y veut. S'il ne me vient aucun autre indice, je m'en irai, coûte que coûte, en disant au bon Dieu : « Si ce n'est pas là ma voie, il fallait me le dire ! »

Il me faudra tuer père et mère, et laisser mon frère seul avec un an de soutane...

Dieu ! que j'entrevois pour moi une vie dure et pleine d'amertumes, de déceptions douloureuses et de brisements de cœur ! Je demande la force, non pas de quitter tout, je l'aurai, mais de me résigner même aux insuccès de l'apostolat, même à ne pas récolter le fruit de mes semences, même à n'avoir pas la joie de savoir si elles produiront ; la force d'évangéliser des pauvres, des ignorants, des gens grossiers et animalisés, sans espérance d'être compris et apprécié dans les sacrifices que j'aurai faits pour eux, et d'en recevoir aucun retour d'affection ; la force de me résigner à vieillir sans famille, sans amitiés même et oublié complètement, là-bas, de ceux que je n'oublierai pas, moi. J'ai en moi deux hommes qui se contredisent et se battent, l'un criant : « Je ne pourrai jamais me résoudre à tout quitter, pour aller enfouir ma vie loin de tout ce à quoi je suis attaché ; » l'autre criant plus fort : « Il le faut, c'est tout juste ce qu'il me faut ! »

Voilà, cher ami, ma situation ; j'étais incroyablement tourmenté depuis trois mois, avant cette retraite ; tant qu'elle a duré, mes tourments se sont calmés ; me voici rentré ; ils m'ont repris depuis hier, bien plus fort qu'avant, ils vont sans doute durer. Je ne dors pas, je suis incapable de travailler à quoi que ce soit, je n'ai de goût à rien, sinon pourtant aux choses de la piété et à parler de ma situation

d'esprit ; et il faut la cacher à tout le monde et avoir l'air tranquille...

Quelle singulière chose que le cœur d'un homme ! Je pourrais, en restant ici, me faire un petit nid si agréable, si doux, si confortable ; étudier tout doucement, ne rien faire de gênant ; poursuivre, sans en avoir l'air, ces petits honneurs qui ne sont pas difficiles à obtenir ; mener une petite vie calme, honorée, assez utile pour que ma conscience soit heureuse et ma vocation sacerdotale suffisamment expliquée ; et voilà qu'il me faut chercher midi à quatorze heures, et poursuivre des souffrances que je redoute et désire tout en même temps...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CIV

Au Révérend Père Freyd

Beauvais, 12 octobre 1872.

MON RÉVÉREND ET TRÈS CHER PÈRE,

Ouvrez vite vos bras, ouvrez vite votre cœur ; voici l'enfant prodigue qui arrive ; accueillez-le, je vous en prie, avec votre miséricorde d'autrefois ; il y compte, et il vient à vous avec sa confiance filiale, enfantine, et son abandon d'autrefois aussi, vous parler de son âme.

Il y a deux ans que je ne vous ai écrit ; tant de choses se sont passées, depuis, et chez vous et chez nous, qu'il me semble que ce soient deux siècles. J'ai pensé bien souvent à mon bien-aimé Père de Rome ; c'est peut-être à moi un peu d'outrecuidance de le penser et de le dire, mais je me suis toujours imaginé que vous aviez pour moi un peu d'affection, et peut-être un petit brin de prédilection ; Monseigneur me l'a dit au retour du Concile, et j'en étais bien glorieux et heureux. J'aurais dû, en conséquence, vous écrire ; je m'accuse de ce qu'il y a là de coupable. Voici pourtant les cir-

constances atténuantes : les événements et les préoccupations de la première année ; votre séjour en Alsace ; mon incertitude sur votre retour et séjour à Rome ; puis le fait accompli de ne vous avoir plus écrit. A Pâques, étant allé avec mon cher ami Duponchel, passer une bonne après-midi chez le Père Eshbach, je me suis senti bourrelé de remords ; enfin me voici, le cœur franchement ouvert, et vous demandant mon pardon ; je proteste toutefois que je pense très souvent à vous et à notre chère maison, et que je ne me retourne jamais, sans un serrement de cœur, vers mes bons souvenirs de là-bas.

J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer. Je veux vous parler de mon intérieur, je voudrais pouvoir le prendre et le tenir ouvert dans mes doigts et sous vos yeux, pour que vous voyiez ce qu'il y a et ce qu'il faut là dedans, et qu'avec votre jugement exquis, vous me disiez votre pensée ; mais il faudrait pour cela, cher, très cher Père, que j'aie deux jours, huit jours à passer avec vous.

Oh ! qu'il s'est passé de choses en moi depuis deux ans ! Comme Notre-Seigneur m'a intérieurement bouleversé, retourné, éclairé sur ma vie, tout en me laissant encore beaucoup à faire et à comprendre ! Je ne saurais vous décrire tout cela, mon cher Père ; il s'opère en moi, depuis quelque temps, un travail étonnant qui est, je crois, non la première entrée, mais la vraie installation de Notre-Seigneur dans mon âme, et qui doit aboutir au détachement *complet* de moi-même. Je dis *complet*, car je veux être ou du moins je *voudrais* être *radical* dans mon sacrifice. Que j'en suis loin encore, et que ce travail de détachement est douloureux, déchirant, et menace d'être long !

Vous savez bien à peu près, bien cher Père, ce que j'étais en revenant de Rome, plein de défauts que j'ai encore, mais portant en moi un germe que vous y aviez ou bien déposé ou bien préparé à la germination.

Que vous m'avez fait de bien ! que vous m'avez préparé à la vie sacerdotale, et à tirer profit de toutes ses amertumes

pour la formation de mon âme ! Il faut d'abord que je vous l'avoue, mes deux premières années ici ont été très pauvres pour la vie intérieure, soit par suite d'une disposition d'esprit un peu aigre et dépitée, soit en raison du peu de direction que j'ai trouvé ici en arrivant. J'ai passé ces deux années à me faire du mauvais sang et de la colère. Hélas ! depuis ce temps-là, il y en a bien encore dont je ne veux pas recommencer à vous dire les causes, mais je crois, j'espère, qu'au fond et en moyenne, le bon Dieu a commencé, depuis deux ans, son travail sur mon âme. Un mouvement de professeurs, à cette époque, m'a mis sur les bras, outre ma besogne ordinaire, une moitié de celle de professeur d'Écriture Sainte ; voilà en partie ce qui m'a changé. Je n'avais pas assez lu la Bible ; depuis que j'y suis entré, je me sens remué de fond en comble, et il se réveille en moi des désirs de sacrifice que Dieu seul peut conduire à bonne fin, et auxquels j'ai résolu de donner leur objet, quel qu'il soit, quand j'aurai une fois constaté qu'ils viennent de Dieu, dussé-je, pour cela sacrifier même mes rêves d'enfance, et déchirer, ensanglanter ma vie, en acceptant de la passer où Dieu me voudra.

Ah ! que je comprends mieux que jamais ce que vous nous avez si souvent prêché, mon cher Père, l'union à Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Que je comprends ce mot si court et si expressif que vous m'avez envoyé, à l'occasion de mon sacerdoce : *Intime avec Dieu seul !* Plus j'avance, plus je vois que tout est néant, que le temps est court, et que s'il nous reste une chose à faire, c'est de passer au milieu du monde comme n'en usant pas. Mon cœur s'accroche à tout, s'attache d'instinct aux créatures, et pourtant, je sens qu'il faut que je me détache. Grâce à Dieu, je m'étudie de plus en plus à pousser la pureté de conscience jusqu'aux dernières limites de la délicatesse ; mais si vous saviez les angoisses du cœur, le sentiment vif, amer, saisissant et poignant de cette perspective de vie solitaire, triste, silencieuse, qui s'ouvre devant moi, les bouffées de regret du monde et de la famille qui me reviennent et me suffoquent par moments ! Que j'ai

bien fait de me donner à Dieu, et que j'ai bien fait aussi de l'aller connaître à Rome ! Je crois que je serais déjà perdu, si j'avais fait ici mon séminaire ; mes passions n'auraient pas pris la piété pour aliment, et vous pensez ce qu'elles auraient pris. Aujourd'hui, et depuis six mois surtout, je vois que j'ai trop longtemps hésité en face du sacrifice, qu'il n'y a rien de sérieux et de bon, sinon les choses éternelles ; et je m'y suis mis enfin de toute mon âme, je crois, avec la résolution bien arrêtée d'aller au bout de mes bons désirs, et de ne plus rien refuser au bon Maître.

Il faut, mon cher Père, que je vous parle encore de mon avenir, car j'en suis encore à travailler dans l'avenir, et à faire des projets que je veux vous soumettre. Vous ne vous rappellerez pas que je vous ai parlé un jour de me consacrer plus tard aux missions ; c'est mon rêve d'enfance et de jeunesse ; j'étais obligé d'attendre pour des raisons que vous connaissez. Or, depuis mon retour à Beauvais, ces idées me sont revenues avec une force et une insistance qui m'ont bien tourmenté. Que j'aurais voulu être auprès de vous et vous ouvrir mon cœur ! J'ai cru pour un temps que c'était une tentation, et qu'il fallait la chasser ; mais enfin, depuis six mois, et à mesure que je me forme davantage dans la piété, mon vieux rêve s'accroît et se précise, de manière à ne me laisser aucun doute. J'ai voulu, il y a deux mois, profiter des vacances pour faire une bonne petite retraite ; je suis allé à la Pierre-qui-Vire, chez les Bénédictins, où j'avais quelques amis et un attrait spécial ; j'ai commencé ma retraite en me disant qu'une fois la volonté de Dieu constatée ou indiquée, je la suivrais, *quand bien même elle me dirait de rester toute ma vie professeur*, ce qui me serait bien amer. C'était la première fois que j'avais le courage d'accroître nettement ce sacrifice ; Dieu m'a peut-être entendu, car, à partir de ce moment, pendant toute ma retraite et depuis, je n'ai plus eu une hésitation, et il me semble, plus de doute ; je me suis même fixé une date, et je crois que dans deux ans, si Dieu le permet, j'exécuterai mon projet, en entrant aux Missions-Étrangères de Paris. Pendant un

temps, j'avais pensé un peu à quelque Ordre religieux, peut-être aux Bénédictins de la Pierre-qui-Vire, ou à quelque Congrégation comme la vôtre, comme la nôtre, cher Père, où le ministère est combiné avec la vie et la règle religieuses ; mais je ne crois pas maintenant que Dieu me veuille par là, et mon attrait m'a toujours, et plus que jamais aujourd'hui, reporté vers les Missions-Étrangères.

Vocation à l'apostolat, voilà, cher et vénéré Père, mon rêve perpétuel et la forme sans laquelle je n'ai jamais désiré pour moi le sacerdoce ; quand j'étais plus jeune, j'avais mêlé à ces désirs un peu trop de poésie et d'illusions ; mon cœur était trop jeune, trop facile à entraîner, trop enchanté de la vie, et ma volonté trop faible encore ; j'ai eu peur aussi, bien souvent, de mêler à mes projets une pensée d'orgueil, et de chercher trop le sublime ; je ne m'étais pas assez vigoureusement trempé dans l'amour de Dieu et dans l'obéissance ; enfin, je n'avais pas assez vu les dangers du genre de vie auquel je pensais. Aujourd'hui, il me semble que ma volonté est prête, que j'ai vu les dangers de cette vocation, et que mon rêve a survécu à leur examen. Mes études et mon séjour ici m'auront été grandement utiles comme préparation et pour me fixer définitivement, j'espère, dans la piété ; pour me détacher de moi-même et des affections humaines, ou du moins me donner la force d'agir comme si j'étais détaché. *Me détacher des affections humaines*, ô mon bien cher Père, me connaissez-vous assez, pour savoir combien cela m'est pénible et douloureux, et combien j'en sens la nécessité ? Mon cœur est si faible, si impressionnable, il a si grand besoin d'aimer, de s'attacher à des cœurs qui s'attachent à lui par des affections pures sans doute — je n'en ai, grâce à Dieu, jamais connu d'autres — mais enfin par des affections humaines et, par conséquent, mesquines et antisacerdotales ; il faudra pourtant tout quitter, laisser là tout ce que j'aime, emporter avec moi des souvenirs qui ne me quitteront plus et qui ne serviront qu'à me tourmenter, peut-être à me tenir toujours en haleine de sacrifice.

Depuis quelques mois surtout, il s'est fait dans ma tête

dans mon cœur, dans mon âme, un travail qui me déchire et me pousse irrésistiblement vers un acte plus complet de détachement et de séparation ; je vois défilér ma jeunesse et mes meilleures années, et je n'ai encore mis la main à rien de définitif, à la réalisation d'aucun de mes projets qui, en somme, ont peu varié depuis que je me connais, et qui sont toujours revenus au même point ; je suis sûr que si je ne les réalisais pas, ils me tourmenteraient toute ma vie. Je suis professeur par obéissance et je ne veux plus m'en plaindre, puisque mes supérieurs l'ont voulu et que le professorat m'aura servi d'épreuve et d'expérience ; mais je sens que mon âme n'est plus dans son élément, et que Dieu m'appelle à une autre vie, où le sacrifice soit plus effectif et plus complet, et où je puisse travailler directement au salut des âmes. J'ai encore deux ans pour réfléchir, pour me mûrir et me préparer par l'humilité, l'obéissance, la pureté du cœur et la piété, à ce que Dieu voudra. Je prévois qu'à cette époque je ne trouverai plus devant moi trop *d'obstacles matériels* ; j'aurai trente ans, c'est l'âge que M. Marthe m'avait fixé lorsque, dans ma première année de théologie, je lui ai parlé de cela ; le temps sera donc venu de ramasser mon courage et de m'exécuter une fois pour toutes ; autrement, je grossirais, je vieillirais, je deviendrais chanoine, fatalement à mon tour, et dans *notre sacerdoce séculier*, mon cher Père, la vie professorale n'est pas seulement ennuyeuse et pénible comme partout, elle est affadissante pour le cœur et réfrigérante pour la piété. Il m'en faut une où je sois pauvre, sans famille, sans patrie, sans espérance ni ambition, et où je puisse consacrer toutes mes énergies et toute ma sève au salut des pécheurs et à l'établissement de l'Évangile. Je sais bien qu'à ce dernier point de vue, la vie du missionnaire est pleine de déceptions et qu'il convertit bien peu ; je sais que j'aurai une vie pleine d'amertumes et de brisements du cœur ; mais, avec la grâce de Dieu, je porterai mon fardeau ; je ne demande pas à faire mon ciel sur la terre, ni à être épargné dans mes affections, ni à récolter moi-même le fruit de mes semences, ni à savoir qu'elles produiront après moi ; je

demande à me sanctifier en vue du salut des autres, et à coopérer à l'évangélisation des pauvres, de ceux à qui personne ne pense et de qui on ne peut attendre ni gloire, ni compensation, ni même un retour d'affection ; je voudrais que Dieu me donnât la force de travailler sans espérance de succès, c'est ce que je roule dans mon cœur depuis dix ans.

Toutefois, très cher Père, voici dans quelle disposition d'esprit j'ai quitté ma retraite de la Pierre-qui-Vire : je suis décidé à m'en aller dans deux ans, coûte que coûte, et on en dira ce qu'on voudra, pourvu qu'on m'admette ; comme pourtant il n'y a rien d'absolu ni de défini dans ces sortes de vocations, si Dieu m'envoie d'ici là des indices d'un autre parti qui serait le vrai, fût-ce même de rester ici ; s'il me fait constater que ma place n'est pas là-bas, je resterai ; soit qu'il me faille ajourner encore, soit qu'il me faille y renoncer pour toujours, ce qui me serait bien douloureux.

Voilà ma situation d'esprit ; elle est actuellement assez tranquille et assez reposée, car je tiens avant tout à me sanctifier et à sauver des âmes ; mais je sens, au fond de moi, deux hommes qui se battent et qui se contredisent, l'un criant : « Quoi ! tout quitter, quand je pourrais réussir et même faire du bien par ici ; aller enfouir ma vie si loin de toutes les affections auxquelles je tiens ! » l'autre répondant plus fort : « Oui, oui, c'est précisément là ce qu'il me faut, ce que Dieu me demande : me renoncer davantage, afin d'avoir plus à donner à Dieu et aux âmes ! » Après tout, je ne veux que la volonté de Dieu ; je vais travailler encore deux ans à me fortifier et à faire ici le moins de mal possible ; que si alors Dieu ne m'a pas montré autre chose, je lui dirai : « Mon Dieu, si ce n'était pas là mon chemin, il fallait me le dire ! »

Cher, très cher Père, que je voudrais m'ouvrir à vous, que je voudrais vous montrer mon âme tout entière ! Car vous êtes bien mon Père, et je n'avais pas trouvé, avant de vous connaître, je n'ai pas trouvé, depuis mon départ de Rome, un cœur comme le vôtre, dans lequel il me soit aussi doux de verser et de noyer ce qu'il y a dans le mien, en bien et

en mal ; que je voudrais que vous me jugiez et que vous me disiez votre avis ! Je voudrais aussi, qu'à la distance même où je suis et malgré vos tribulations, vous me conserviez une petite place dans vos affections et dans votre cœur ; je veux rester votre enfant et que ni l'âge, ni la distance, ni aucune situation de la vie, ne m'ôte ce titre à votre affection et à votre tendresse, si je pouvais l'obtenir.

Priez pour moi, cher Père, afin que Dieu fasse de moi un vrai prêtre dans lequel il n'y ait rien, ni un cheveu, ni un acte, ni un désir, qui ne soit sacerdotal, afin qu'il fasse de moi un apôtre et un saint.

Me permettez-vous cette familiarité d'ajouter un mot bien filial pour les Révérends Pères Daum et Brichet, un mot bien affectueux aussi pour nos chers frères ? Oh ! cher frère Pierre, on m'avait dit qu'il était mort, je l'avais pleuré ; c'est le Père Eshbach qui m'a tiré heureusement de cette erreur. Me permettez-vous de me servir de cette lettre, pour envoyer à ce bon vieil ami trois francs de timbres-poste, qui brûleront en cire ou en huile, à la *Mère Admirable*, comme remerciement de me l'avoir conservé ?

Adieu, adieu, bien cher et vénéré Père, vous voulez bien me laisser vous dire que je vous aime toujours, et que mes sentiments sont toujours ceux d'un enfant bien tendrement respectueux.

J.-B. AUBRY.

LÉTTRE CV

A M. Aubry

Beauvais, 12 octobre 1872-

CHER COUSIN ET CHÈRE COUSINE,

Vous vous demandez sans doute si je suis mort ou vivant ; et, ne voyant pas arriver de mes nouvelles, vous aurez cru que je vous avais oubliés. Non, non, je n'ai pas la mémoire

si courte et le cœur si dur ; vous m'avez fait, vous surtout, trop bon accueil, et montré trop de sympathie, pour que je ne pense pas à vous bien souvent, et que nous ne parlions pas de vous tous les jours, ainsi que de vos deux chers petits enfants. J'étais heureux, vous le savez, de me trouver en Lorraine au milieu de ma famille ; et je dois vous le dire bien confidentiellement, c'est chez vous et chez votre frère, qu'il m'a semblé trouver le plus de cordialité et la meilleure partie de ma famille (*). Si donc j'ai un regret, c'est de n'avoir pu disposer de mon temps de manière à rester davantage ; mais je ne suis pas sans espérance, et si je puis, dans quelques années, revoir ces chers pays, je prendrai mieux mes mesures... Mais qui peut savoir quand ces projets-là seront réalisables, et s'ils le seront jamais ? Nous autres prêtres surtout, et particulièrement dans des temps comme les nôtres, nous ne savons guère où nous irons achever notre vie et porter nos os. Notre vocation et notre partage sont donc de nous détacher de tout ; de nous habituer à être bien partout et fixés nulle part, puisqu'il n'y a rien de durable sur la terre et rien d'assuré autour de nous.

J'ai été très heureux, dans le petit séjour que j'ai fait chez vous, de voir avec quelle honnêteté et dans quels bons principes vous élevez votre petite famille. Que Dieu la bénisse, qu'il vous bénisse tous les deux dans vos enfants, et que ces deux chers enfants deviennent eux-mêmes votre joie et votre couronne, voilà mon souhait pour vous et pour eux. J'espère qu'ils n'oublient pas leur cousin prêtre, et que je pourrai plus tard, si jamais je me retrouve au milieu de vous, être fier d'eux comme de vous, et me réjouir d'avoir une famille aussi honorable...

J'embrasse bien affectueusement et je bénis de toute mon âme vos deux petits enfants ; quant à vous, je vous prie de croire aux sentiments bien affectueux de votre dévoué

J.-B. AUBRY.

1. L'abbé Aubry avait visité quelques proches parents dans la Meurthe et les Vosges, berceau de sa famille paternelle.

LETTRE CVI

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 11 novembre 1872.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici bien en retard avec vous, et je rougis que vous m'ayez devancé ; il faut donc vérifier le proverbe, qu'en fait de lettre, on néglige les personnes les plus chères.

Vous m'humiliez, quand je vous entends, après m'avoir posé quelques questions, me dire qu'elles sentent l'indiscrétion ; ne me dites jamais cela, je vous en prie, demandez-moi tout ce que vous voulez, et je veux toujours vous répondre le plus clairement et le plus nettement possible. N'êtes-vous pas mon père dans le sacerdoce, le père de mon âme, et n'avez-vous pas tous droits sur elle ? Que ce soit une chose entendue pour aujourd'hui et pour toujours.

Mes résolutions de la Pierre-qui-Vire sont à deux mois et demi dans le passé ; cela veut dire que la faiblesse humaine leur a bien fait quelques petites brèches, peu importantes cependant, et je crois qu'en somme je passerai mes deux ans. C'est sur la langue médisante et murmurante que je me suis observé ; je crois sur ce point, dont vous savez l'importance pour moi, n'avoir que des choses imperceptibles à redire. J'espère que je continuerai sur ce pied, et je ne m'y sens pas trop faible ; je ne dis pas que l'intérieur du volcan soit aussi calme ; il y a là des bouillonnements d'eau et des tourbillons de feu que vous connaissez bien ; les antipathies n'ont pas disparu, et M. le Supérieur me disait, il y a quinze jours, quand je suis allé lui confier mes résolutions d'avenir : « On voit bien que vous ne vous plaisez pas ici ! » Je fais du reste ma classe le moins mal possible, et je veux travailler à me ferrer dans la piété pendant le temps qui me reste ; j'ai vu ces jours-ci, dans la deuxième Épître de saint

Pierre (ch. II, v. 9), une belle parole en conséquence de laquelle je veux marcher : *Novit Dominus pios de tentatione eripere*. J'ai donc déclaré à M. Marthe mes plans, en lui demandant son avis comme à mon directeur depuis longtemps ; comme je le pensais bien, je n'ai eu de réponse ni en oui ni en non ; mais il m'a dit qu'il ne pouvait pas me tirer cette idée-là, si je l'avais ; ce qui me suffit de sa part. Du reste, je n'ai pas eu deux minutes d'hésitation ou de retour contre mes plans, depuis trois mois ; cela ne veut pas dire que tout m'y paraisse rose et azur, oh ! non, soyez-en certain ; mais enfin, si je ne suis pas détaché par le cœur, je ferai comme si je l'étais ; à moins que d'ici là Dieu ne m'indique clairement une autre voie.

Au reste, depuis *le jour même* de la rentrée, je suis on ne peut plus tranquille, mes souffrances imaginaires m'ont quitté. Je pense beaucoup à l'avenir, mais avec calme ; et les deux ans qui m'en séparent ne me semblent pas de trop, bien que je ne veuille pas reculer ni vieillir davantage..

Vous avez su le départ de M. Tissot pour les Lazaristes.. Voilà encore un prêtre parti, et un cœur sacerdotal celui-là ; à peu près tout le monde, aujourd'hui qu'il est parti, lui rend cette justice, et il la mérite bien. M. Gossin prépare aussi son coup... Tout se désorganise, tout s'en va ; les uns, pour se conserver, cherchent des oasis ; les autres, restant au désert, se perdent ; c'est trop dire pourtant, et je connais des exemples de cœurs sacerdotaux restés au danger et préservés du mal ; c'était trop dire aussi ce que nous disions l'autre jour avec l'abbé Gossin : « Allons-nous-en ; ce qu'il reste de prêtres dans le diocèse se divise en trois séries : les mauvais, plus nombreux qu'on ne pense ; les médiocres, ou bourgeois à neuf cents francs, très nombreux ; et les fervents, découragés et regrettant de ne s'être pas faits religieux ». Il y a du vrai, mais c'est beaucoup trop dire, et je crois que le Curé d'Ars a été suscité par Dieu pour être un type du ministère, peut-être le plus important de notre société. On parle de résurrection sociale ; je veux bien, mais où sont les pronostics ? On cite les grandes manifestations de ces dernières semaines ;

c'est bien, mais est-ce national, n'est-ce pas individuel ? Je crois que, comme nation, nous sommes au bout ; la puissance sacerdotale n'a plus d'action que sur des exceptions, et ces exceptions se restreignent encore et bien vite. Enfin, Dieu juge le présent et sait l'avenir.

Vous savez bien que je suis toujours votre enfant tout affectueusement soumis et tendrement respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CVII

A la Sœur St-Louis de Gonzague (1)

Beauvais, 12 novembre 1872.

MA CHÈRE SŒUR,

Pour nous, ne regrettons pas ce que nous avons quitté et d'avoir tout perdu, car rien de ce que nous avons perdu n'était éternel, et ce qui n'est pas éternel est bien peu de chose ! En choisissant pour notre lot une vie de sacrifices, nous n'avons fait qu'avancer un peu le jour du sacrifice et de la séparation ; il serait toujours venu plus tard, et, un peu plus, un peu moins, ce n'est pas la peine d'y regarder. Voyez, tous nos souvenirs s'en vont, les figures aimées disparaissent l'une après l'autre ; tout se disloque, tout se disperse, le vide se fait autour de nous, nous restons seuls, jusqu'à ce que, par rang d'âge, ce soit notre tour de mourir. Nous vieillirons aussi, et il viendra un jour où nous ne serons plus nous-mêmes que des souvenirs. Mais au moins notre chemin, à nous, aboutit à quelque chose de meilleur et de plus radieux que celui même des autres chrétiens.

1. Cette vénérable religieuse, attachée depuis plus de 40 ans au service des hôpitaux de Paris, dans l'Ordre des Dames Augustines, est aujourd'hui supérieure de l'hôpital Saint-Louis ; originaire d'Orrouy, elle fut formée, comme l'abbé Aubry, à l'école de M. l'abbé Boulenger.

Chère Sœur, avez-vous pensé à cela : *Le ciel des prêtres, le ciel des religieuses*, le ciel des âmes pures et crucifiées ? Ce n'est pas tout à fait le ciel de tout le monde ! Nous autres, qui avons donné à Dieu toutes nos affections, notre métier c'est de nous détacher de tout ; la mort nous frappe aussi, mais nous ne sommes pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; c'est dans l'Évangile que nous retrouvons nos défunts, mais aussi, nous les retrouvons transformés, radieux et nous attendant. Je prierai pour le vôtre, pour les vôtres ; mais ayez confiance, bien confiance ; c'est, pour mon compte, une de mes consolations de penser que le sacrifice des enfants retourne aux parents, et que le bon Dieu bénira ceux qui lui auront fourni des prêtres et des religieuses, des soldats à son armée. Il bénit bien les parents dans leurs enfants, il doit bénir les enfants dans leurs parents, et c'est un grand titre pour eux à sa miséricorde, que de lui avoir donné leur sang.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CVIII

A M. Vasseur (1)

Beauvais, 26 novembre 1872.

CHER MONSIEUR, CHER AMI, CHER FRÈRE,

Vous voulez bien que je vous donne ce nom ; c'est le nom que j'aime à prendre avec vous, et je prévois qu'avec le vide qui vient de se faire auprès de vous, par la mort de votre respectable amie, vous avez besoin aujourd'hui d'un cœur compatissant, qui vous parle en frère et qui vous aide à porter cette nouvelle douleur.

1. Pendant les quelques semaines du ministère qu'il fut appelé à remplir à Guiscard, en 1871, l'abbé Aubry eut la consolation de ramener à Dieu un pauvre paralytique, infirme depuis longtemps ; il s'ensuivit un lien spirituel qui donna lieu à une correspondance remarquable.

Oh ! oui, je sens bien qu'il va vous manquer beaucoup maintenant, et je voudrais que ma lettre vous arrive encore mercredi, comme une consolation pleine de tendresse, comme un doigt levé vers le ciel, pour vous montrer la source des consolations, et vous inviter à placer plus haut que la terre vos espérances.

Comme Dieu vous détache même de tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ! comme il vous isole peu à peu, comme il transporte peu à peu, une à une, toutes vos affections, tout ce qui occupe votre cœur ! Voyez, tous nos souvenirs s'en vont, les figures aimées disparaissent l'une après l'autre ; et nous, nous restons seuls, le vide se fait autour de nous, nous vieillissons aussi ; il viendra un jour où nous ne serons plus nous-mêmes que des souvenirs.

Et vous, cher malade, Dieu vous laisse entre vos souvenirs et vos douleurs, pour vous sanctifier par les uns et par les autres. Rappelez-vous donc que vous n'avez pas sur la terre de demeure permanente, et que votre chemin n'est pas sans issue, mais qu'il se termine au contraire par une radieuse espérance que je voudrais enfin vous voir comprendre et embrasser généreusement et chrétiennement. Votre cœur, je le sais bien, a besoin d'affection ; mais les affections de la terre sont toutes douloureuses, puisqu'inévitablement elles se terminent par des déchirements et des séparations, que votre nature tendre et attachante vous fait sentir, à vous, plus cruellement qu'à tout le monde.

Cher ami, ne soyez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; il ne vous est pas défendu de pleurer vos morts, et de sentir vivement et tendrement les douleurs morales et les sacrifices que Dieu vous impose pour vous purifier et vous tourner vers lui ; mais vous n'en comprendriez pas le sens, si vous oubliiez d'en chercher la compensation au pied de la Croix et de reposer là votre cœur. Oh ! que je le connais, votre pauvre cœur ! que je m'imagine le bien comprendre, le comprendre totalement, en bien comme en mal, dans sa bonté et dans ses continuelles défaillances ! Plus qu'un autre, je crois vous l'avoir dit bien souvent, vous avez besoin

de la piété pour vous soutenir, pour vous rafraîchir et vous reposer l'âme, pour occuper, au-dessus des choses qui passent, votre capacité d'aimer, et pour faire contrepoids aux séparations et aux désenchantements continuels de la vie. Il n'y a de sérieux que ce qui est éternel, tout le reste n'est que douceur et déception ; et puisqu'enfin il faut tout quitter, ce n'est pas la peine de nous cramponner si fort aux choses qui nous entourent. Plus qu'un autre aussi, vous aviez besoin de rencontrer dans le christianisme autre chose que des vérités sèches et spéculatives, il vous fallait le côté qui console, le côté qui se prête à votre besoin d'attachement. Pour vous, à qui Dieu a demandé bien des sacrifices de cœur, votre vie ne sera heureuse ou du moins consolée, débordante de consolation, et votre cœur bien calme et résigné à sa destinée, que quand vous aurez bien compris la vie chrétienne par ce côté. J'ai été particulièrement heureux, il y a quelques mois, en vous voyant, d'apprendre que vous lisiez encore et que vous lisiez toujours *l'Imitation*. Oui, oui, voilà votre livre, le livre de ceux qui souffrent par le cœur, le livre de ceux qui ont besoin d'aimer et qui ne trouvent pas, sur la terre, le repos de leur âme. Dieu vous a demandé beaucoup de patience, et votre part serait bien belle, si vous pouviez parvenir à le remercier de vos épreuves, à comprendre qu'elles peuvent vous être utiles, à bénir et à baiser la main qui vous a frappé ; c'est une main paternelle, plus que cela, une main maternelle, et, en vous frappant, elle a mis à portée de votre cœur des compensations bien douces. Votre vie, à vous, est un peu comme la nôtre, je me le dis toujours quand je pense à vous, ce qui m'arrive bien souvent ; c'est aussi une vie de solitude, de silence et de séparation ; Dieu vous a entouré sans doute de cœurs compatissants et sympathiques, dont l'affection vous repose et vous soutient ; mais enfin, vous n'avez pas de famille, et il y a là des joies et des tendresses humaines auxquelles vous avez renoncé comme nous. Cher, très cher Monsieur, si Dieu vous a demandé ce sacrifice, n'en perdez pas le mérite, et ne vous plaignez pas de la part qui vous a été faite ; la main qui vous a partagé,

encore une fois, est une main maternelle ; si vous savez la bénir, elle saura verser sur vous des consolations et des joies sans mesure ; vous trouverez que votre vie n'est pas si vide et si solitaire ; Jésus-Christ aimé et souffrant avec vous, n'est-il pas votre compagnon et votre ami bien fidèle ? Il y a, sur ce sujet, deux bons et consolants chapitres de l'*Imitation* dans lesquels, si vous voulez bien, mon cœur donnera rendez-vous au vôtre, et où vous me trouverez souvent, bien souvent, car je les relis à tout instant ; ce sont les chapitres VII et VIII du second livre. Voulez-vous que nous fassions ensemble un contrat ? Quand nous lirons, vous et moi, quelque chose dans ces chapitres, nous penserons que nous causons ensemble, que nos cœurs se rencontrent à travers l'espace, et s'ouvrent l'un à l'autre, comme dans ces bonnes conversations d'autrefois, que vous aimiez, j'espère, et qui sont, pour moi aussi, un de mes meilleurs souvenirs. Vous vous direz que peut-être je pense à vous, ce sera vrai souvent ; que mon cœur est près du vôtre pour le comprendre, lui compatir et le consoler, en lui parlant de Dieu et de vos espérances éternelles.

Je veux prier pour vous, pour vos vivants et pour vos morts ; dites à votre mère qu'elle aura avec vous une part dans mes souvenirs. Je veux demander à Dieu pour vous la force et la lumière ; je veux lui demander pour vous la piété ; c'est une chose rare chez les hommes, et c'est pourquoi je dis que Dieu, en vous frappant, vous a fait une belle part, car je crois qu'il vous a donné une vocation à la piété. Aimez-le, cher Monsieur, aimez-le dans le sacrifice bien accepté, dans la résignation et dans la pureté du cœur ; et puis ayez confiance, bien confiance, et ne perdez jamais, je vous en prie bien amicalement, votre courage et la sérénité de votre âme. Si vous pensez que je puisse vous aider, et qu'une lettre de moi, de temps en temps, puisse vous relever et vous fortifier, écrivez-moi quand vous voulez, quand vous en aurez besoin, et soyez sûr que ce sera pour moi un bonheur de porter la main sur votre âme, dans votre âme, et de travailler à lui rendre paix et courage.

Adieu, cher Monsieur ; il est convenu, n'est-ce pas, que je serai votre ami et votre frère, et que vous acceptez mon rendez-vous dans la prière et dans quelque pieuse pensée.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CIX

A M. le Comte Doria

Beauvais, 30 décembre 1872.

CHER MONSIEUR,

A tous les motifs que je trouve dans mon cœur, de vous envoyer chaque année mes souhaits, il s'ajoute cette fois une raison plus pressante encore. Le point principal sur lequel se portaient mes vœux depuis cinq ou six ans, a disparu. J'ai toujours cru être entendu de votre cœur en vous souhaitant la bénédiction de Dieu dans vos enfants. Cher Monsieur, me permettez-vous pour cette fois de vous dire que cette bénédiction est venue, bien autrement sans doute que je la souhaitais, que nous la souhaitions tous, mais bien précieuse et bien évidente encore, quoique bien douloureuse pour vous, pour nous tous ? C'était, je le sais, une grande consolation pour vous, de voir combien de cœurs compatissaient à votre douleur et avec quel sentiment sympathique ils en prenaient leur part ; et moi, je puis bien le dire, j'ai plus de raisons, des raisons plus directes et plus intimes que les autres, d'être touché de ce qui vous touche, et de regarder comme miens les malheurs qui frappent votre famille. Les vivants de cette chère famille ont droit à mon tendre attachement, et les morts à mon plus pieux souvenir ; c'est un droit que je n'ai pas de peine à reconnaître et qu'il m'est doux de leur payer, aux uns comme aux autres. Dieu a visité bien des fois votre maison pour y faire la solitude ; il lui reste maintenant à consoler et à compenser ; l'endroit par où viendront les compensations

n'est pas difficile à trouver ; Dieu vous en a donné, et il est visible qu'il vous en réserve d'exceptionnelles par votre bon François — vous me permettrez bien de dire *notre* bon François, car il est aussi un peu à nous, et il nous a bien des fois promis de nous laisser une petite part dans son cœur. A lui aussi mes bons souhaits, beaucoup de succès dans ses études, un bel et grand et surtout tranquille avenir ; à lui, à vous, cher Monsieur, et à tous, heureuse et longue vie.

Je pense bien que vous allez recevoir des nouvelles de Ribécourt ; j'ai eu le malheur de manquer la petite réunion de famille qui s'est faite à Orrouy vers la fin des vacances ; c'est toujours là que sont nos affections avec nos souvenirs, près des morts que nous avons aimés et des vivants qui nous permettent de les aimer encore.

Tout à l'heure même, je donnais mes commissions pour le cher pays à notre Louis Brailon (1) partant pour six jours de vacances, et qui me donnait cinq minutes au passage ; il tourne fort bien, c'est un charmant enfant, très aimé de ses maîtres et qui réussira parfaitement, plus encore par son caractère que par son intelligence, à faire honneur à notre petite famille sacerdotale.

Agréez, cher Monsieur, l'hommage de mes souhaits bien sincères et de ma vénération bien respectueuse.

J.-B. AUBRY.

1. Alors un des derniers élèves de M. Boulenger, aujourd'hui curé aux environs de Noyon.

LETTRE CX

A M. Gérard

Beauvais, 4 janvier 1873.

CHER COUSIN ET CHÈRE COUSINE,

Je suis presque en retard avec vous ; mais vous savez que ce n'est pas sur la plume qu'il faut juger le cœur, et que je n'attends ni le quatre ni même le premier janvier, pour vous souhaiter mes bonnes années. Je vous les souhaite à tous bien longues, bien remplies de santé — je dis à tous, car je considère cette lettre comme écrite à toute ma chère famille de Bisping et d'Angvillers..... Vous savez bien quelle bonne part il vous faut garder de mes sentiments et de mes souhaits, quelle autre part il faut porter chez ma tante, pour elle et ses enfants ; vous savez aussi ce qu'il faut dire d'aimable et de bien respectueux pour moi à M. le Curé. Enfin, distribuez à tous et à chacun mes bons et affectueux souhaits... J'espère que vous allez tous bien..... Si encore nous étions près de vous, j'irais passer avec vous quelques-unes des longues soirées d'hiver ; nous nous établirions pour causer sous la belle grande cheminée que j'aimais tant, et qui doit être maintenant garnie de ses *lustres* en dedans !⁽¹⁾ Mais non, il faut renoncer à ces jouissances du cœur et vivre séparés, puisque Dieu nous sépare ; mais au moins, la séparation n'empêche pas de penser les uns aux autres ; et pour moi, vous savez bien que ni le temps ni la distance ne m'empêchent d'être avec vous par la mémoire et par le cœur.

Quand vous nous écrirez, dites-nous bien des nouvelles de

1. En Lorraine, la famille se réunit tous les soirs, nombreuse, chrétienne, autour d'immenses cheminées dans lesquelles s'apprêtent les viandes fumées si appréciées des connaisseurs ; là se fait en commun la prière du soir, là se chantent les vieux airs naïfs d'autrefois, les cantiques populaires ; là se transmettent et se perpétuent l'esprit chrétien, les traditions anciennes et vénérables.

tout le monde... Vous savez déjà, par les journaux, les incertitudes et les craintes de notre pauvre pays, si désolé et si bouleversé dans tous les sens. Partout, autour de nous, les populations deviennent irréligieuses, bien ennemies du prêtre ; la vertu et les bonnes mœurs n'augmentent pas avec l'impiété. Vos pays sont encore chrétiens, et c'était une grande joie pour moi, quand j'ai vu la population de mes deux chers pays réunie tout entière dans l'église ; c'est un beau spectacle auquel nous ne sommes plus habitués par ici.....

Recevez, etc.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXI

Au Révérend Père Freyd

Beauvais, 10 janvier 1873.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Me voici avec une bonne année que je viens vous apporter bien filialement. Si je suis un peu en retard auprès de vous, vous savez bien que le cœur ne doit pas être jugé d'après la plume, et que je n'attends ni le dix, ni même le premier janvier, pour souhaiter à mon cher Père de Rome, santé, joies de toute nature, consolation dans ses inquiétudes et bénédiction de Notre-Seigneur sur lui, sur sa maison qui est ma maison paternelle, et sur Rome tout entière. J'ai à vous remercier aussi, mon cher Père, de l'aimable et sainte réponse que vous avez bien voulu faire à ma dernière lettre ; elle m'a fait du bien comme toutes vos paroles, en me reportant à des années qui me sont chères, et en me reposant, comme autrefois, le cœur auprès du vôtre. Avez-vous bien pu croire, comme vous me le dites, que je vous avais oublié ? Non, vous ne l'avez pas cru, et vous me dites cela pour me punir comme un père miséricordieux ;

j'accepte la punition pour mes autres péchés, mais pas pour celui-là.

Outre mes classes, Monseigneur vient de me faire aumônier de la prison de Beauvais, qui est à deux pas de nous, en sorte que je vais avoir là mes deux ou trois cents paroissiens fidèles à évangéliser. Vous pensez bien que je suis ravi et encore dans tout mon enthousiasme et toute la fleur de mes illusions, d'autant plus que je n'ai pas encore pris possession de mon domaine. Ce n'est pas que je me figure que je vais faire merveille, et changer la prison en un couvent de saints et de saintes ; mais enfin je ferai tout mon possible. Par goût, voyez-vous, mon cher Père, j'aime les gros pécheurs, ceux qui ont un peu de passions vivantes et bouillonnantes, et je n'ai ni effort à faire, ni mérites à acquérir, pour avoir pitié de la misère humaine ; je sais que je vais avoir là un ministère stérile et douloureux souvent ; je vous disais, dans ma dernière lettre, que je demandais à Dieu la force de travailler sans succès, et de me sanctifier par l'insuccès même. Voici peut-être la réponse de Notre-Seigneur ; puisse-t-elle n'avoir pas pour résultat de m'humilier et de me faire sentir ma présomption. C'est encore un ministère dangereux sous certains rapports ; c'est à Dieu que je me remets de cela, et sur la piété que je compte ici et dans tous les dangers, *Novit Dominus pios de tentatione eripere.*

Un petit souvenir pour moi, bien cher Père, dans vos prières, pour que je sois un vrai prêtre et un apôtre, que je me sanctifie moi-même par la sanctification des autres, et que j'avance un peu plus vite dans la *vie intérieure*. Oui, je sais bien et je vois de plus en plus que c'est là ce qui me manque, ce qui fait en général les prêtres inutiles et mondains, et la stérilité, l'impuissance fatale du ministère ; quelle triste chose que nos pauvres paroisses, mais aussi comme tout s'explique par l'affadissement de la piété sacerdotale et le défaut de vie intérieure dans les cœurs des pasteurs ! Si vous voyiez nos diocèses, le nôtre, mon cher Père, c'est navrant ; Monseigneur est abreuvé de chagrins ; à chaque instant ce sont de nouvelles misères, de nouvelles catastro-

phes, sans compter ce qui reste secret, sans compter aussi ce qui n'est qu'absence de zèle et de piété ; nombreuses morts de prêtres, chutes et scandales nombreux aussi ; beaucoup s'en vont aux Ordres religieux ; puis les vocations sont rares, et quelles vocations fades, peu accentuées, peu désintéressées, peu innocentes dans leur premier développement ! C'est effrayant, et tous nos supérieurs sont bien inquiets pour l'avenir, car tous les pronostics sont mauvais de ce côté, et le vent n'est pas aux vocations sacerdotales.

Et vous, mon cher Père, je pense bien que vous avez aussi vos peines, et que votre fardeau d'inquiétudes est, par moments, lourd à porter ; vous dire que nos cœurs à tous sont tournés vers Rome, est inutile ; le peu d'âmes chrétiennes qui réchauffe encore nos églises, n'a de vœux que pour le Saint-Père et pour toutes ses œuvres, et on ne parle jamais de l'Église et de la Religion sans commencer par lui. On sait bien que ni l'Église, ni Rome, ne sont perdues, et que la délivrance viendra, mais quand et de quelle manière ? Nous sommes assommés de prophéties, visions contradictoires et toujours fatalement démenties, auxquelles pourtant nos chrétiens peu solides s'arrêtent bien plus qu'à l'Évangile ; chacune explique à sa façon la prochaine régénération du monde : les unes par des actions politiques, les autres par de grands bouleversements sociaux. Tout cela est possible ; mais ce sont là des causes bien secondaires dans la marche ordinaire de Dieu ; et quand on m'apporte de ces prophéties, je ne manque pas de demander quelle sera la part du sacerdoce dans cette régénération, et s'il peut y avoir une transformation de la société dont le sacerdoce ne soit pas l'instrument principal, par les vertus et l'action apostolique : *Vos estis sal terræ, vos estis lux mundi.*

Bien cher Père, vous savez toutes les bonnes choses que je vous souhaite, à vous, au Père Brichet et au Père Daum ; j'ose vous prier de prononcer mon nom avec eux, et de leur transmettre mes bons souhaits bien affectueux, bien respectueux ; j'ai aussi toujours un tendre souvenir pour mon ami, frère Pierre.

Quant à vous, mon Révérend Père, vous savez quelle place vous avez dans mon cœur, et quels sentiments de filiale et toujours bien tendre vénération je puis vous offrir.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXII

A M. Vasseur

Beauvais, 21 février 1873.

CHER AMI,

Je suis bien content que vous ayez accepté et signé notre contrat de fraternité. Nous ne dirons pas fraternité ou la mort, mais fraternité avec la vie et la consolation pour vous et pour moi. Ne vous amusez jamais à expliquer vos retards ; je connais votre situation, et ne puis que vous redire encore : Ecrivez-moi quand vous voulez, quand vous pouvez, quand votre cœur vous le dira, quand vous aurez besoin d'une parole de consolation et d'amitié ; et surtout, surtout, n'oubliez pas qu'il y a un cœur à la porte duquel vous pourrez frapper sans crainte d'abuser, ou de vous y voir refuser une bonne et large place.

Oui, oui, je veux être votre ami, je veux que vous pensiez à moi souvent, un peu tous les jours, si vous voulez ; je voudrais que mon souvenir soit pour ainsi dire toujours à votre chevet, mes mains autour des vôtres, et votre âme causant avec la mienne, à travers la distance qui nous sépare ; moi aussi, je pense bien souvent à vous, votre nom est parmi ceux qui me sont chers, soyez-en bien assuré ; et je vais, comme gage d'amitié, vous demander un service dont votre cœur comprendra la signification. Écoutez et comprenez : il vous passe souvent dans l'âme des désolations qui vous torturent et que vous avez bien du mal à endurer. La première qui vous passera, endurez-la, acceptez-la pour moi ; si j'osais vous

le dire, aimez-la et embrassez-la pour moi, en remerciant Dieu qui vous afflige intérieurement, et en lui offrant, pour moi et pour le succès de mes œuvres, vos sacrifices. Pensez que je vous le demande en grâce, comme le souvenir de l'amitié, et que vous souffrez cela pour moi. Sera-ce une consolation et une force pour vous ? Oui, je l'espère et j'en suis sûr.

Je voudrais que vous soyez gai et content dans vos souffrances et dans vos sacrifices ; non pas de cette gaiété qui empêche de pleurer, de sentir le vide de la vie, et de penser aux affections brisées et aux déchirements du cœur ; mais de cette joie tranquille, intérieure, inspirée par la foi, et reposant sur l'espérance dont vous trouverez souvent l'expression dans notre cher livre.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que je vous y ai donné rendez-vous ; soyez bien fidèle à ce rendez-vous, et pensez, quand vous y êtes, que j'y suis moi-même, lisant peut-être la même chose que vous, et par conséquent, me rencontrant positivement avec vous dans la même pensée.

Tenez, encore une petite convention qui peut-être ne vous fera pas de déplaisir. Dimanche, 23, à trois heures, en sortant de chez mes prisonniers, je lirai le XVI^e chapitre du troisième livre de *l'Imitation*. Soyez au rendez-vous à la même heure, et pénétrez-vous bien des sentiments qui sont exprimés là ; ces biens passagers dont il y est parlé, ne sont pas seulement les richesses, dont l'inanité vous est bien connue, je le sais ; ce sont aussi les biens du cœur, dont vous n'avez pas joui ou dont vous ne jouissez plus, et auxquels vous avez parfois tant de peine à renoncer. Non, non, ne regrettez pas tant les choses que vous n'avez pas eues ou que vous n'avez plus. Dieu vous a fait faire bien des sacrifices ; n'en diminuez pas le mérite en les acceptant mal ou à regret ; soyez plein de courage et d'espérance, cher ami, vous avez avec vous, près de vous et en vous, l'Ami fidèle, le vrai Consolateur dont rien ne peut vous séparer, et qui porte avec lui toutes les espérances et toutes les amabilités. Il est bien vrai que, par moments, le vide et la tristesse de votre

vie doivent vous être pesants et amers. Ne vous plaignez pas du lot qui vous a été réservé, aimez-le au contraire et embrassez-le, en pleurant, soit, mais avec amour. Dieu vous a fait une part de choix, la même qu'à ses prêtres ; aussi, je pense que votre place dans le ciel sera un peu de notre côté ; car nous aurons, nous, savez-vous, nous autres qui avons renoncé à la famille et aux liens charnels, nous aurons une place spéciale ; ce qui ne nous empêchera pas de jouir de la compagnie de ceux que nous aurons aimés ici-bas. Ne vous retournez pas tant vers le passé, ne cherchez pas non plus si vos souffrances vous sont venues de votre faute ou autrement ; ce sont là des questions inutiles, qui vous tortureront le cœur sans profit et sans consolation. Pensez plutôt que vos souffrances vous viennent de Dieu, qui frappe et qui bénit en proportion. A chaque nouvelle douleur endurée avec résignation, pensez que c'est une marque nouvelle d'amour donnée au bon Maître ; pensez que vos sacrifices peuvent être utiles non seulement à vous-même, mais à tous ceux que Dieu vous a permis d'aimer, morts et vivants ; et si vous voulez, à tous ces motifs qui sont surnaturels, ajoutez-en un qui est moins élevé, mais qui peut-être vous donnera un peu de courage : pensez que vous m'aidez par vos sacrifices, que je les aime, que je les prends dans mes mains pour les offrir à notre Maître et Ami et que, de cette façon, je compte sur vous pour m'aider à travailler sur les âmes, comme vous aussi, vous pouvez compter sur moi pour vous aider à souffrir.

Vous saviez donc que j'étais aumônier de la prison ? Depuis un mois je suis entré en fonctions. J'ai deux cent cinquante paroissiens, dont cent cinquante pour des délits ordinaires, cinquante communards et cinquante femmes. Quelle besogne douloureuse et consolante à la fois ! Pauvres gens, je leur répète à satiété que je n'ai pas peur de leurs péchés, qu'ils m'inspirent uniquement de la compassion, que je veux faire avec eux échange d'estime et de confiance, et c'est vrai. Je vois du reste leurs pauvres figures s'épanouir un peu quand j'arrive, et je suis convaincu que l'homme n'est jamais tombé assez bas, pour avoir perdu toute conscience

de sa dignité ; il lui reste toujours un instinct de droiture et un besoin de confiance qu'il est bon d'utiliser. J'ai commencé, chez les communeux, de petites conférences religieuses avec discussions très amicales qui, jusqu'à présent, tournent très bien.

Cher ami, priez avec moi, souffrez pour moi, travaillez pour moi, et que Dieu vous rende en consolations dans votre cœur, ce que vous donnerez au mien en patience et en mérites.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXIII

A M. l'abbé Aubry (1)

Hyères, 13 mars 1873.

MONSIEUR,

Je vous remercie vivement de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Le but de la fondation de l'*Académie unitaire*, c'est de préparer l'avènement du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire non seulement la christianisation de la science, l'érection du monument de la science comparée, l'unité scientifique, etc..., mais encore la christianisation de toutes les branches de l'activité humaine et de tous les intérêts humains. Ce but est développé dans le discours-manifeste, de la page soixante-douze à la page cent-sept, et dans une note très importante (Note C), de la page trois cent-soixante et onze à la page trois cent-soixante-dix-sept. Assurément, on n'a pas tout prévu dans l'exposé du but de la fondation de l'*Académie unitaire*, mais tout ce qui peut

1. Cette lettre est une réponse à l'abbé Aubry, qui avait donné son adhésion et ses encouragements à un essai d'*Académie unitaire* tenté par plusieurs catholiques militants.

entrer dans le cadre de la christianisation intellectuelle, morale et sociale (sans préoccupation politique), est renfermé implicitement dans le concept unitaire.

Le projet d'organisation (qui subira toutes les modifications jugées nécessaires pour devenir le moins imparfait possible) est commenté dans le discours-manifeste (p. 107 à 182)...

Dans un Grand Séminaire, il est possible, je crois, d'organiser un conseil local de l'Académie unitaire, composé au moins d'une division des *lettres* et d'une division de *théologie* et de *philosophie*. La plus grande latitude est laissée à l'initiative de chacun ; néanmoins, on pourrait consulter le tableau du sectionnement unitaire (p. 257, 258). Naturellement, toutes les dignités appartiendraient aux professeurs du Grand Séminaire ; les élèves ne seraient que simples membres. Monsieur le Supérieur pourrait être président du conseil. Les récréations pourraient être transformées en promenades *académiques*. On pourrait, par exemple, mettre à l'ordre du jour la question suivante ou toute autre qui serait présentée : « Du progrès littéraire et philosophique dans l'humanité. » Canevas : L'homme jouit de la plénitude de la vie intellectuelle et morale avant le péché. — Après le péché, décadence ; toute la sagesse humaine accumulée aboutit aux siècles de Périclès et d'Auguste ; impossibilité d'aller plus loin. — Le christianisme relève l'homme, infuse dans l'humanité la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Progrès chrétien plus ou moins lent selon que le Christ est reconnu plus ou moins unanimement comme roi des intelligences et des cœurs, et nourriture des intelligences en même temps que nourriture eucharistique. — Progrès chrétien ou parallélisme de l'amendement moral et du développement intellectuel. — Progrès chrétien, première phase : des premiers Pères à saint Augustin ; deuxième phase : le Moyen-Age jusqu'à saint Bonaventure, Duns Scott et saint Thomas d'Aquin ; troisième phase que nous commençons, avec la grâce de Dieu, parce que nous renions les idées séparatistes de Bacon et de Descartes, et que nous

renouons le fil brisé des traditions dans l'universalité des connaissances humaines.

J'ai donné comme exemple la thèse du progrès littéraire et philosophique dans l'humanité, parce que tout l'honneur de la discussion revient à l'*Histoire*, qui est l'objet spécial de vos études. Le plan, si vaste, peut se diviser en plusieurs parties, par exemple : 1° Action littéraire et philosophique des traditions altérées sur la science de l'Inde, ou de la Chaldée, ou de la Perse, ou de l'Égypte, ou de la Grèce. — 2° Action du christianisme sur les doctrines néo-platoniciennes d'Alexandrie, ou sur les écoles arabes du Moyen-Age. — 3° Progrès, dans le degré de précision philosophique et théologique de la science du Moyen-Age, sur la science des premiers Pères. — 4° Désastreuses conséquences du divorce de la philosophie et de la théologie. — 5° Tableau synoptique des travaux des modernes et des contemporains vers l'*Unité* annoncée par de Maistre, vers l'*Unité*, en conformité exacte, complète, théologique, avec la vérité révélée.

A cette étude peuvent concourir toutes les spécialités des deux divisions de lettres, de philosophie et de théologie. Généreuse émulation entre les élèves, science des professeurs. Il est évident que les maîtres pourront avoir, en outre, des rapports particuliers avec l'Académie unitaire, et se livrer à des travaux spéciaux ; mais il est bon qu'ils ouvrent aux jeunes lévites des horizons immenses : ceux-ci reviendront plus tard, aux époques des retraites, se retremper non seulement dans l'esprit sacerdotal, mais encore dans l'esprit scientifique, et ils pourront devenir des centres à leur tour, pour attirer à la vérité des esprits orgueilleux.

Aussitôt que nous serons suffisamment organisés, nous publierons un *Bulletin hebdomadaire*, qui donnera l'analyse ou le texte des travaux élaborés par les divers cercles et conseils de l'Académie ; ce sera la grande tribune de la science catholique.

LOUIS ARÈNE.

LETTRE CXIV

A M. l'abbé Bocquet

Beauvais, 20 mars 1873.

MON CHER MONSIEUR BOCQUET,

En réponse à votre question, je vais commencer par vous dire simplement que je ne crois pas à la durée d'un cours de Droit Canon. Cela posé, venez, faites du Droit Canon le mieux possible, en attendant que votre position se modifie d'elle-même, par un départ ou autrement.

J'ai suivi l'*Apollinaire* un an et Tarquini trois ans ; je suis bachelier en Droit Canon, s'il vous plaît, et je n'en sais pas un traître mot ; n'importe, je n'en suis que plus apte à vous renseigner, car, de cette façon, je suis impartial et désintéressé.

On vous laissera faire et organiser le cours tout comme vous voudrez ; vous n'aurez les élèves qu'à des heures perdues ; vous ferez le cours à votre choix, en trois ans, en deux ans ou en un. Moi, je vous conseille de le faire en trois ans, distribuant vos matières en conséquence, à raison de deux classes d'une heure par semaine.

Une de vos années peut avoir pour matière les *Institutions de Droit public ecclésiastique* ; le livre du Père Tarquini vous est nécessaire, et vous pouvez le suivre purement et sans modifications. C'est une matière importante, à laquelle vous pouvez rattacher bien des questions utiles, celles du *Syllabus* surtout, et les thèses de principes qui s'agitent dans nos journaux, souvent si bêtement.

Pour le reste, prenez un cours quelconque de Droit Canon ; voyez ce qu'il reste là-dedans de lois ecclésiastiques en vigueur en France, et faites-en un précis que vous donnerez à vos élèves. Quant aux lois qui ne sont plus en application du tout, prenez-en le principe, la thèse fondamentale, et

donnez-la, en montrant comment l'ancienne organisation : 1^o n'était pas si bête que nos malins le disent, et avait sa raison d'être, fondée sur la constitution de l'Église ; 2^o avait beaucoup d'avantages autrement sérieux que notre situation anormale, arbitraire et *va comme je te pousse*, où chaque évêque est Pape et même Dieu ; 3^o reste appliquée très heureusement dans d'autres pays et le redeviendra chez nous, c'est une affaire de temps. En dehors de la vieille législation de l'Église, il n'y a que tâtonnements, *cherchouillements* ; chaque évêque légifère à son idée, et Dieu sait comme !...

Prenez les *Statuts diocésains*, combinez-les dans votre cours, et faites-en la base de vos opérations ; vous pourrez exiger que chaque élève les ait. Il y a une législation diocésaine ; personne ne la connaît, y compris et surtout le législateur ; d'autant plus qu'elle est éparpillée, dit-on, de tous les côtés, dans les synodes, les circulaires de Monseigneur, etc.

Pour ces Statuts, vous rattachez chacune de nos lois diocésaines à la législation universelle, montrant comment cette législation — que vous avez exposée préalablement — s'y trouve ou bien appliquée, spécifiée, déterminée à notre situation particulière ; ou bien altérée, par suite de nécessités malheureuses, et remplacée par d'autres règlements qui bouchent plus ou moins bien les trous, ou qui les élargissent un peu.

C'est une question qu'on peut se poser, de savoir s'il faut dire à nos séminaristes que la situation de nos diocèses est anormale, fausse, anticanonique, anticatholique, et que les lois ecclésiastiques étant productrices et conservatrices de la foi, sa déperdition tient, pour une large part, à leur oblitération. Ce qui fait que c'est une question, c'est que, les instruire de cela, c'est leur donner des armes contre l'autorité. Voici ma pensée : 1^o Ils ont droit à la vérité, et ce n'est pas la vérité qui les révolutionnera. — 2^o La vérité sur ce point, ils la trouveront toujours, et s'ils la trouvent d'eux-mêmes, après qu'on la leur aura cachée, c'est alors qu'elle les révolutionnera. — 3^o Du reste, la vérité est ici très pacifiante ; elle dit qu'avant tout il n'y a de retour et de réforme à la fois

possibles dans l'Église, que la réforme procédant par voie d'autorité ; que le principe d'autorité et l'esprit hiérarchique prime tout dans l'Église, et qu'avant même d'invoquer les lois de l'Église, il faut obéir au législateur, même s'il est maladroit en abrogeant ou suspendant ses lois ; or, les évêques sont législateurs. Il me semble que la vérité, présentée sous cet aspect, n'a aucun danger et ne peut nuire à personne.

Enfin, vous avez à donner surtout une idée juste de la *constitution* de l'Église ; c'est une des choses les moins connues de notre éducation cléricale ; et moi, en Histoire, je vais à chaque instant me butter et échouer contre cette ignorance des élèves.

Toutefois, je maintiens qu'ici, vu bien des choses que vous apprécierez, le cours de Droit Canon est une utopie, une institution imaginée pour vous faire une position, et qui cessera sitôt que vous pourrez en avoir une autre, ce que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

M. Marthe m'a dit, hier même, que vous lui aviez écrit dans le même sens que M. le Doyen m'avait déjà parlé ; il ne m'a pas dit, et je ne lui ai pas demandé, ce qu'on en ferait. Du reste, il n'en sait rien, et il n'est pour rien dans ces décisions, c'est Monseigneur qui fait tout. Retenez donc bien que quand vous désirez quelque chose, il faut aller droit à Monseigneur, car c'est toujours à lui que votre affaire reviendrait, et elle ne lui reviendrait jamais que tronquée, amoindrie, incomplètement, maladroitement et timidement présentée.

Je vous parle ici la bouche ouverte ; il le faut, et au lieu de m'en faire un scrupule, je m'en fais un devoir. Faites de tout cela ce que vous voudrez, je cours en prison, où j'ai bien de l'ouvrage. Adieu.

Votre tout affectueux et fraternel

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXV

A M. Vasseur

Beauvais, 8 avril 1873.

CHER AMI,

C'est pour moi une douce pensée de croire que vous attendez une lettre de moi, et que vous serez encore un peu content lorsqu'on vous remettra ce petit papier. J'ai bien peu de temps, la prison m'occupe énormément, cette semaine surtout; mais puis-je ne pas vous envoyer un souvenir bien amical, puis-je ne pas essayer de renouveler encore un peu votre provision de courage? Vous me dites que vous voulez bien être gai, que vous voulez bien vous faire illusion; écoutez ce que mon cœur va vous dire, et faites-en votre profit, surtout dans ces trois derniers et douloureux jours de la Semaine Sainte.

Moi aussi, je veux que vous soyez gai, mais je ne veux pas que vous cherchiez la gaiété par les illusions. Les illusions sont d'une ressource si courte et si trompeuse; elles sont toujours suivies d'une réaction morale d'autant plus douloureuse, quand arrive la déception; et pour vous, cher vieil ami, pour vous que je connais si impressionnable, si facile à mettre en larmes, la fin d'une illusion, c'est l'abattement, c'est le découragement, c'est l'amertume, c'est quelque chose de voisin du désespoir. Ce que je veux, ce que mon amitié vous demande et vous propose, le voici: sans vous tromper sur votre situation, ni en bien ni en mal, sans chercher à l'approfondir complètement pour en retrouver les causes dans le passé, regardez-la comme une épreuve pénible et douloureuse qui peut tourner à votre bien. Cher ami, vous savez maintenant, je pense, où Dieu a mis pour vous la consolation; elle se trouve dans votre foi, dans la piété où je suis heureux de vous voir entrer un peu, et où je veux vous

voir entrer de plus en plus et avec plus de tendresse et d'abandon encore, si cela vous est possible, et je connais assez votre cœur pour savoir que cela vous est possible. Vous avez un cœur aimant, votre premier besoin est le besoin d'affection ; tous les objets auxquels vous vous êtes attaché sur la terre sont passagers, et Dieu vous les a enlevés tour à tour ; il n'y a donc qu'une seule chose qui ne passe pas et qui soit sans déception, c'est celle que vous trouverez, que vous avez trouvée déjà dans l'*Imitation* et au pied de la Croix, ou pour mieux dire sur la croix, car vous êtes sur la croix, vous aussi, cher ami. Il y a une sorte de bonheur qui vous est possible, même sur la terre : celui de penser que vos souffrances ne sont pas perdues, mais que vous les retrouverez transformées en gloire plus tard, avec ceux que vous avez aimés sur la terre et que vous reverrez là-haut. Pensez encore que vos souffrances et votre sacrifice, bien endurés et vaillamment acceptés, peuvent servir à d'autres. Considérez-vous comme une victime offerte à Dieu pour mériter en faveur des autres, pour aider d'intention tant de prêtres employés au salut des âmes.

Je vous ai demandé, moi que vous voulez bien considérer comme votre ami, je vous ai demandé une part dans l'offrande de vos peines ; écoutez-moi, et que votre bon cœur ne me refuse pas ce service : quand vous êtes affligé, pensez que si vous supportez vos douleurs avec joie, je dirais presque en les aimant, vous m'aidez dans mes œuvres. Vous me dites que cette pensée vous aide et vous soutient. Tant mieux donc, j'en suis bien content, cela prouve que vous continuerez de m'aimer un peu de loin comme de près. Ah ! oui, pensez à moi un peu tous les jours, priez pour moi, soyez fidèle au rendez-vous que je vous ai donné ; pensez que je suis avec vous, près de vous, la main sur votre cœur, vous soutenant, vous consolant, et partageant votre peine, afin d'en alléger le poids.

Pauvre ami, ne soyez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; il vous est bien permis de pleurer, mais tout mon désir, c'est de mettre un peu de joie en vous, de faire

passer un rayon de vie à travers vos larmes, et de vous montrer le chemin de la patrie où nous allons tous ensemble et où nous serons réunis ; est-ce que vous ne voulez pas venir au ciel du même côté que moi ? Vous savez bien, et je vous ai déjà dit, que votre vie, à vous, est un peu comme la nôtre. Savez-vous bien qu'au ciel votre place sera du côté de celle des prêtres, sans que vous soyez séparé des vôtres, puisque Dieu ne vous a point permis de prendre une famille et d'avoir un foyer à vous ? Ne vous inquiétez pas pour l'avenir ; c'est à Notre-Seigneur qu'il faut remettre tout cela ; appuyez votre tête sur sa poitrine avec simplicité, confiance et abandon.

Voulez-vous que, pendant ces trois jours, jeudi, vendredi et samedi saint, je vous demande encore, en faveur de ma pauvre famille de prisonniers, un pieux souvenir dans vos prières ? Je vais leur faire faire une petite retraite préparatoire aux Pâques. Oh ! qu'il est difficile d'arracher à leur misère morale des pécheurs endurcis et vieillis dans le vice ! Au secours, cher ami ! aidez-moi ; vous le pouvez, soyez-en sûr ; si vous parvenez une fois par jour, pendant ces trois jours bénis, à faire en ma faveur un petit *acte d'amour* de vos souffrances, croyez que vous m'aidez puissamment ; et moi, en vous remerciant, j'appelle sur vous la bénédiction de Dieu.

Il faut que je termine ma lettre, je ne vous ai rien dit de bon ; je me suis trouvé trop pressé ; mais vous devinez, oui, vous devinez mes sentiments, vous savez qu'ils sont ceux d'un ami, et vous ne me défendez pas de vous bénir et de vous embrasser bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXVI

A M. Ferdinand Bargallo (1)

Beauvais, 15 mai 1873.

MON CHER ÉPICIER,

Lis la dernière partie de ce volume, c'est-à-dire le livre VI^e, ayant pour titre général *Les Sources* (2); il est possible que tu n'y voies pas grand'chose, et même que cela ne t'intéresse pas du tout, surtout les premiers chapitres, qui sont un peu vagues, et encore plus ce qui regarde la piété, dont tu ne dois pas étouffer, je pense; n'importe, lis tout de même avec attention, je t'en prie, et par complaisance.

J'ai entre les mains une quantité de traités d'études plus ou moins secs et racornissants; ils sont à ton service, comme d'ailleurs ce qui pourrait te servir dans notre bibliothèque.

Mon pauvre garçon, quand tu seras sérieux et que tu chercheras ta voie, en interrogeant la partie généreuse de ton cœur et non pas tes passions; quand tu la chercheras en homme, avec un vrai désir de la trouver et de la suivre, et, pour la suivre, de couper, tailler, retailler, trancher, retrancher, *inexorablement, virilement, héroïquement*, de ton cœur tout ce qui n'est pas selon elle, tu la trouveras, elle se dessinera toute seule; tu ne te battras pas les flancs pour la trouver, elle s'imposera.

Excuse le sermon; ça me fait de la peine de voir un pauvre jeune homme comme toi, si dénué de but et sans boussole.

Ce qu'il y a de bon dans *Les Sources* du P. Gratry, c'est d'abord *l'idée générale* de fusion de toutes les sciences en

1. Disciple de prédilection et ami de l'abbé Aubry, plus tard étudiant en pharmacie et en médecine.

2. *La Logique* du Père Gratry.

une ; il faut lire cela posément ; ensuite, un petit aperçu court, mais large et élevé, sur chaque science en particulier, pour indiquer la manière de l'emboîter dans la synthèse des autres sciences, et de la fondre avec elles. C'est un peu rêveur, mystique, utopiste même, dit-on, mais très élevé ; cela vaut mieux que tes encyclopédies, que je n'ai peut-être pas comprises et que tu m'expliqueras mieux quelque jour, sur un petit bout de papier, si tu veux. Il est vrai, cette fusion des sciences, le P. Gratry veut — et il a bien raison — qu'elle se fasse dans la théologie ; et pour comprendre *pleinement* sa théorie, il faut être théologien ou du moins savoir ce que c'est ; mais n'importe, il parle pour un jeune homme du monde ; tu y trouveras peut-être quelques bonnes idées ; si tu n'y trouves rien, c'est que tu n'as pas d'esprit, mais il n'en sera que cela, et tu m'excuseras sur la bonne intention.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXVII

A M. Ferdinand Bargallo

Beauvais, juin 1873.

MON CHER FERDINAND,

Je voudrais que tu voies toutes les remarques judicieuses et critiques savantissimes que j'ai déjà écrites sur la *Topographie* de Graves (¹). Cahier A : mes observations et corrections ; — cahier B : notes et indications ou résumés de quelques études particulières, qui ont été faites sur la Géologie de l'Oise, et qui peuvent compléter Graves ; — cahier C : mes trouvailles à moi, mes systèmes, questions, hypothèses, sur divers faits géologiques.

1. Un des initiateurs de la science géologique dans le département de l'Oise.

Tout cela est réuni sous une chemise portant ce titre : *Projet de réédition de la Topographie*. De cette façon, tout ce que je vais trouver ira, tout de suite et sans me prendre de temps, se caser là-dedans, à sa place, et le travail se trouvera presque tout fait. Si je venais à claquer, mon frère serait chargé de prendre tous mes papiers et de s'en servir selon mes indications ; tu lui demanderais ce cahier, ainsi que mes papiers relatifs aux sciences naturelles, qui sont ensemble dans un carton à part. Et mes notes sur la *fusion des sciences dans la théologie* ! Elles sont aussi dans un carton à part ayant pour titre : *Plan d'études sacerdotales*, et renfermant d'autres cahiers qui ne t'intéressent pas, toi. Ce n'est pas que tout cela ait du prix, surtout pour un autre que pour moi ; mais il y a pas mal de renseignements bibliographiques et d'idées qui ne sont pas de moi, dont tu pourrais te servir, et des notes où toi seul pourrais comprendre quelque chose, vu la similitude de nos idées et de nos tendances, et les questions que nous avons remuées ensemble ; il y aurait une foule d'indications de livres que tu ne comprendrais pas, et qu'un curé pourrait seul t'expliquer (¹).

C'est drôle, on dirait que je fais mon testament. Dame ! il faut toujours être dans la situation où l'on veut être en mourant. Mourir ! Dieu de Dieu, je mourrai ; dans cinquante ans, au plus tard, je serai pourri. Le dirai-je assez, il n'y a rien de sérieux que ce qui est éternel ou utile aux choses éternelles.

J.-B. AUBRY.

1. Nous avons publié les travaux auxquels le P. Aubry fait allusion dans cette lettre. Ils forment, dans la série de ses *Œuvres complètes*, un volume extrêmement remarquable et suggestif (tome I^{er}), intitulé : *Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et la synthèse des connaissances humaines dans la théologie*. Paris, Retaux, Desclée.

LETTRE CXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 22 juillet 1873.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vite et vite, trois mots que je puisse mettre à la poste encore ce soir, à la dernière levée. Je vais à Noyon jeudi pour les examens ; je reviens le même jour à Ribécourt jusqu'au samedi soir, où M. Lefèvre vient me chercher. Ne puis-je pas espérer que vous aurez besoin de venir à Noyon jeudi aussi, que nous reviendrons ensemble jusqu'à la maison paternelle, et que M. Gossier sera de la partie ?

Voilà donc deux jours de bon temps que j'aurai dans ma vie ; l'espérance me rafraîchit par cette température d'étuve.

A vous, mes meilleurs sentiments de fils.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXIX

A M. Vasseur

Beauvais, 25 août 1873.

CHER AMI,

Il m'est bon de penser que vous ne perdez pas mon souvenir, et que vous l'associez, dans votre vie, à vos meilleures aspirations et à vos idées les plus consolantes. Moi aussi je pense à vous, bien souvent, à vous, mon pauvre ami qui souffrez dans le corps et dans le cœur, plus encore dans le cœur ; je suis bien heureux que vous n'ayez pas perdu le goût de *notre bon livre*, comme vous dites, et que vous trou-

viez encore, dans ces saintes pages, un peu de soulagement et d'espérance ; c'est là que je vous ai donné rendez vous, je vous le donne encore, et je persiste à croire que pour vous surtout, plus que pour tout autre, il n'y a de consolation que dans une piété vive, pleine de tendresse et d'élan vers Dieu et les choses célestes. Il y a longtemps que je vous l'ai dit, votre nature, vos tendances, les besoins de votre cœur, la science de vos meilleures jouissances et aussi de vos plus amères douleurs, tout cela se résume en un seul mot : vous avez besoin d'affection, besoin de tendresse à donner et à recevoir. Et moi, je vous dis que vous ne pourrez jamais trouver la satisfaction de vos tendances et le repos de votre cœur, si vous ne cherchez pas dans la piété un aliment pour votre besoin d'aimer ; vous avez la foi, il faut que votre foi grandisse et s'attendrisse, il faut que vous vous attachiez à Dieu, non seulement par crainte de l'enfer, mais par amour. Cherchez-le, si vous voulez, dans la nature et dans ses créatures, mais considérez-le plutôt comme ami que comme maître et créateur ; trouvez-le près de vous, comme un ami toujours présent et supérieur en tout à tous les amis ; que son amitié remplace et compense surabondamment, dans votre cœur, *toutes les affections que vous n'avez pas goûtées, toutes celles que vous avez goûtées mais perdues, toutes celles que vous craignez de perdre*. Oh ! je connais bien votre cœur ; je sais combien vous avez besoin de vous attacher à quelqu'un qui s'attache à vous, et combien vous souffrez plus qu'un autre de tout ce qui est séparation, abandon, délaissement. Quand vous aurez de la piété autant que je vous en souhaite, c'est-à-dire quand vous aurez bien compris, dans notre bon livre, ce que c'est que Notre-Seigneur, alors vous sentirez encore vos souffrances morales, celles qui vous viendront par la solitude faite autour de vous, vous souffrirez encore de ce que vous appelez *la perte de la vie* ; mais vous ne vous trouverez jamais seul, isolé, abandonné, inutile, comme vous le dites. Vous savez bien que la vie humaine est courte et pleine de misères, il n'y a pas qu'à vous qu'elle échappe ; Dieu vous a fait, il est vrai, une assez large part d'épreuves et d'amertu-

mes ; et pourtant, si vous avez encore un peu de confiance en moi, croyez bien ce que je vais vous dire : la part que Dieu vous a faite est belle et enviable, c'est une part de choix ; car en vous envoyant des douleurs, il a formé en vous un cœur délicat et une nature élevée, un instinct de piété auquel il faut obéir. Vous avez une vocation à la piété, au sacrifice, à la résignation, chose très rare parmi les hommes ; et votre cœur, à ce point de vue, m'a toujours paru renfermer quelque chose d'exceptionnel, de sacerdotal. Vous savez bien qu'en général les hommes qui sont chrétiens, ne visent guère qu'à faire le strict nécessaire pour leur salut ; il y a en vous, et *je veux qu'il y ait en vous* plus que cela : une aspiration vers quelque chose de plus délicat et de plus élevé...

Non, non, vous ne priez pas en vain ; Dieu vous éprouve, Dieu vous a frappé par amour et pour vous forcer de vous tourner vers lui. Lisez, dans *l'Imitation*, les réflexions sur le vide et la caducité des choses auxquelles nous sommes tentés de nous attacher sur la terre, sur le vide même des amitiés humaines, quelque douces qu'elles soient. A vous je puis bien dire que voici mon plus grand sacrifice : le renoncement aux affections humaines, le détachement du cœur, la résignation à l'abandon et à la perte, au mépris même des cœurs auxquels je suis tenté de m'attacher ; et pourtant, c'est là le meilleur, le plus sacerdotal, je crois, de tous les sacrifices que le cœur de l'homme puisse faire. Je pense que c'est aussi la plus délicate et la plus profonde pensée de *l'Imitation* ; je la retrouve et la sens, comme d'instinct, à chaque page de ce livre, mais surtout aux chapitres VII et VIII du Livre III, où vous êtes sûr de me retrouver bien souvent. Cher ami, n'est-ce pas là aussi ce qu'il vous faut, vous dont la vie ressemble tant à la nôtre, et qui n'avez, pas plus que nous, d'espérances sur la terre ? Je vous en prie, ne regrettez pas les sacrifices au milieu desquels Dieu vous a conduit, et ne pleurez pas d'avoir été privé des joies du monde. Résignez-vous, bien doucement, bien joyeusement, tant que Dieu vous laissera sur la terre, à vivre seul et désœuvré, impuissant ; à vieillir sans famille, je dirais presque sans

appui, bien que cependant vous soyez entouré d'affections. C'est Notre-Seigneur qui vous a réservé pour lui-même; ne perdez pas le fruit de votre sacrifice, en le regrettant; mais que votre vie se passe à vous offrir au bon Dieu, tout entier, à chaque instant...

Les prières, les sacrements, ne sont pas des mesquineries, mais les moyens producteurs et les éléments de la foi et de la piété; je vous les recommande bien instamment... Oui, oui, je crois, comme vous le dites, que c'est pour vous une consolation de voir que je pense encore à vous, et que mes occupations vous ont laissé votre place dans mon cœur. N'ayez pas peur de ce côté-là, je ne vous oublierai pas; votre nom est un des bons et des plus chers souvenirs de ma vie. Et vous, ne perdez pas mon souvenir. Quand je suis un peu désolé, ce qui m'arrive assez souvent aussi, je repasse dans ma mémoire, dans mon cœur, les quelques noms qui me sont chers, j'arrive bien vite à celui de mon ami Vasseur, je m'y arrête et suis consolé en songeant qu'il pense, lui aussi, à moi, et qu'ainsi nos âmes vont se chercher pour causer ensemble.

Merci de m'avoir envoyé un échantillon des pensées qui vous occupent, quand vous ne souffrez pas trop... J'ai retrouvé là quelques-unes de vos pensées de prédilection, et j'ai été très heureux d'y rencontrer votre cœur que je connais si bien; j'aime à voir ainsi le fond de votre âme, vos pensées, vos mouvements intérieurs, la direction de votre pauvre vie... Que vos pensées soient bien surnaturelles; en toutes choses, ne vous arrêtez pas trop à ce monde, qui n'est qu'un prélude, ne voyez pas trop le point de vue terrestre et passager. Vous pensez à Dieu, mais vous ne le contemplez que comme Créateur, c'est-à-dire dans l'acte par lequel il nous a créés, pas assez comme Providence et surtout comme Rédempteur, ami, frère et devenu semblable à nous par amour et *pour se faire aimer*; en d'autres termes, Dieu est pour vous un souvenir passé, il n'est pas assez, à vos yeux, une *réalité vivante*, toujours présente en nous, et qui réunit en elle toutes les amabilités et toutes les perfections capa-

bles de prendre notre cœur. Vous pensez aux créatures, et vous ne songez pas assez que notre méditation ne doit pas s'arrêter à elles, mais, par elles, arriver jusqu'à notre Dieu, et nous rappeler surtout qu'elles ne sont qu'une faible image et un souvenir lointain de sa beauté. Vous parlez de la vie et de la mort, et cette pensée n'est que navrante pour vous, c'est une torture, pourquoi ? Parce que vous ne les envisagez pas assez à leur vrai point de vue ; la vie vous semble belle, et vous vous déssolez qu'elle vous échappe si vite ; la mort vous épouvante, vous navre, parce que vous n'y voyez qu'un déchirement, une perte. Or, toutes ces vues sont incomplètes et ne peuvent aboutir à vous consoler ; la vie est un prélude, une préparation, un avant-goût ; tout ce que nous y voyons et goûtons de beau, est un rayon échappé du ciel et un a-compte sur l'avenir. Nous sommes sur le métier, nous sommes des bienheureux en germe, en préparation. Quant à la mort, elle est une séparation, c'est vrai, mais aussi une porte d'entrée dans la vraie vie ; S. Paul l'appelle *un gain*. Songez donc que nous retrouverons au ciel tout ce que nous avons aimé ici-bas, mais transformé, transfiguré, radieux et tout en sourire et en affection. Cherchez donc en tout *le côté de l'espérance* ; il n'y a pas dans toute la religion une seule pensée où il ne se trouve ; c'est à la Foi de vous le montrer.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXX

A M. l'abbé Gossin

Beauvais, 12 septembre 1873.

MON CHER AMI,

Il est donc vrai que cette fois vous partez ! que Dieu vous bénisse, vous conduise, et en fasse autant pour moi (¹).

Plus on vieillit, plus le cœur s'amollit ; on pousse alors des racines dans toutes les directions ; et un jour on se réveille vieux, empaqueté dans ses habitudes retenantes, lié par toutes sortes d'attaches qui font défailir notre volonté, c'est effrayant !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXI

A M. Ferdinand Bargallo

Beauvais, 13 octobre 1873.

MON CHER FERDINAND,

En somme tout cela est jeune, titubant, bégayant, inexpérimenté dans la manière d'écrire. Comme écrivain, en français, tu as quinze ans et pas de philosophie. Prends bien garde à l'inconvénient qu'on signalait, il y a quelques années, dans la *bifurcation* des études ; ceux qui bifurquaient *pour les sciences*, devenaient des esprits secs, incomplets, d'une science non seulement désagréable, mais stérile et sans profondeur, des boîtes à calculs et à notions apprises de côté et

1. L'ami du P. Aubry entraît définitivement dans l'Ordre de saint Dominique.

d'autre. On entasse dans sa tête des textes, des formules, des renseignements, des observations, et on est incapable de les exprimer de manière : 1^o à être compris, faute de clarté ; 2^o à intéresser, faute de charme ou du moins de convenance dans le style ; 3^o à parler avec exactitude, faute de philosophie. J'en suis très frappé à la lecture de ton manuscrit. Le remède est d'écrire, je crois, plus encore que de lire.

Si tu veux écrire avec charme, le moyen n'est pas d'écrire avec emphase et de te battre les flancs. Apprends les choses, laisse-les reposer un peu et prendre leur forme dans ton esprit ; puis dis-les, tout naturellement, naïvement, comme elles viendront et comme tu les penses ; tu penses bien, donc, quand tu feras cela, tu écriras bien et avec charme pour ceux qui te liront. Ne cherche pas le sentiment dans les sciences naturelles ; mais s'il te vient, exprime-le tel qu'il est. Il faut un peu de sentiment dans les sciences naturelles. Ce ne sont pas seulement des formules et des notions sèches, ce sont *des harmonies*, la philosophie et la théorie de la nature ; il y a, en elles, matière à l'enthousiasme ; donc, il faut féconder leur étude ; et le cœur, l'âme, la partie aimante et élevée de l'homme doit entrer dans cette étude pour l'animer. Or, c'est ici que Gratry me semble avoir bien raison en demandant la pureté du cœur.

Comme je t'humilie dans ma critique de tes écritures ! tu rougis plus des fautes du style que de celles du cœur, je l'ai remarqué, cher petit orgueilleux ; tu es donc comme moi : par nature, j'aimerais mieux passer pour vicieux que passer pour bête. Te demanderai-je trop, si, en affaires de cœur et en *affaires intellectuelles*, je te demande, pour toi, pleine confiance en moi, pour me tout montrer ; pour moi, plein pouvoir sur toi, pour tout te reprocher, pour t'humilier ? Je te prie de n'avoir peur de moi dans aucun de ces deux ordres de choses, et de ne pas te gêner devant moi ; pour moi, je n'aurai pas peur de t'humilier, si tu vois que je t'aime vraiment, et si je sais que tu acceptes ce sentiment en pensant que de loin je le dis avec toi, pour toi ; oui, fais cela, et puis donne-moi, s'il te plaît, un petit coin de place dans ton cœur.

Adieu, bon courage, deviens un ange. Comme je t'aime en tout, excepté dans tes péchés, j'aime à lire tes pensées, ce qui a séjourné dans ton intelligence ou dans ton cœur ; envoie ou apporte-les-moi souvent, comme ce soir, même celles qui ont pour objet des sciences où je suis profane ; comme c'est toi que je retrouve, même avec des défauts, beaucoup de défauts, je suis toujours heureux et touché de te lire. Ne refais pas ces préliminaires de géologie ; l'idée s'y trouve, cela suffit, avance plus loin.

Adieu, adieu, pense à tes promesses, et ne me brise pas le cœur, dimanche, par une mauvaise nouvelle ; ne m'enlève pas ma conquête, et le bonheur d'offrir à Dieu tes sacrifices, que je comprends, tes combats, tes victoires.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXII.

A M. l'abbé Boulenger.

Beauvais, 22 octobre 1873.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens de chez Monseigneur, lui dire ce que vous savez ; je m'attendais à plus d'orages, pour les raisons que vous pensez bien. Cependant, Monseigneur a reçu la chose très froidement ; ce qui prouve, comme je le savais déjà, qu'il avait été averti par M. Marthe. J'ai fait la chose aussi doucement que j'ai pu : « Monseigneur, je viens vous faire de la peine ! — Il ne faut pas m'en faire, j'en ai déjà assez. — Monseigneur, je ne suis pas libre de ne pas vous en faire ! »

Puis, j'ai expliqué ma cause avec ses raisons principales : mes idées qui ont toujours été par là ; les pourparlers que j'ai eus avec les supérieurs en question ; l'époque prise par M. Marthe, *il y a dix ans bientôt* ; le temps que j'ai eu pour réfléchir ; comme quoi je ne suis pas dans mon élément et,

si j'attendais quelques années, la tendance à la séparation de tout ce que j'aime venant à dominer dans un autre sens, je me ferais religieux ; comme quoi je ne cherche pas mes aises et mon plaisir par là, etc., etc.

Monseigneur a écouté, n'a pas répondu grand'chose, m'a dit qu'il y repenserait, m'a remontré que j'étais ici en situation de faire du bien, que le diocèse est bien en souffrance, qu'à ce moment même des pertes se font ou se préparent, qu'il ne voulait pas s'opposer à la volonté de Dieu si elle était claire, qu'enfin il y repenserait.

Son ton était bien sec, en me disant tout cela. Il m'a dit aussi : « Le diocèse a fait pour vous des sacrifices. — J'avais prévenu M. Marthe ; je lui avais dit bien clairement de ne pas compter sur moi à l'avenir ; il m'a répondu que, même dans ce cas-là, il m'envoyait à Rome, pourvu que je ne partisse que dans dix ans ; que, de plus, toujours d'après M. Marthe, ces frais n'avaient pas été pris sur l'argent du diocèse, mais sur des dons particuliers, destinés par lui à cela. — Mais vous êtes entré dans des positions qui obligent à rester. — J'y suis entré pour n'y pas rester, en disant bien d'avance que je ne voulais pas engager mon avenir, et en prévenant. — Mais moi, vous ne m'avez pas prévenu. — J'ai prévenu M. Marthe mon confesseur, Supérieur du Séminaire et Vicaire-Général ; je voulais vous prévenir, il m'a empêché, il s'est chargé de la responsabilité de son acte. — Vous n'auriez pas dû accepter la prison. — La chose a été prévue ; quand vous m'en avez parlé, j'ai demandé quelques jours, et j'ai dit à M. Marthe : Faut-il, avant de répondre, m'ouvrir à Monseigneur de mes intentions ? M. Marthe m'a dit : Non. — Faut-il, sans m'en ouvrir à Monseigneur, le prier de ne pas me mettre à la prison ? car vous savez mes intentions, je n'irai à la prison que pour deux ans. — M. Marthe a répondu : Même pour deux ans, acceptez. — Mais si Monseigneur me reproche de ne l'avoir pas prévenu à temps ? — M. Marthe m'a dit : Je suis là pour témoigner qu'en effet vous vouliez prévenir Monseigneur, et que je vous ai arrêté. »

Voilà en résumé ma conversation avec Monseigneur ; et il

est très vrai que tout cela avait été ainsi convenu avec M. Marthe. Depuis dix ans, il a eu certainement bien des bontés pour moi ; mais dans tout ce qui est de mon avenir, c'est-à-dire dans ce qu'il y a de plus sérieux, il m'a joué d'un bout à l'autre, me promettant ce qu'il ne voulait pas tenir, m'engageant dans des impasses, m'imposant, au nom de Monseigneur, des choses que Monseigneur ne m'imposait pas, disant à Monseigneur des choses qu'il me promettait de ne pas lui dire, inventant des réponses de Monseigneur à mes questions, m'assurant que telle démarche ne me liait pas et, quand je l'avais faite, me disant que j'étais lié, convenant d'une chose avec moi et me disant ensuite que jamais il n'avait voulu parler de cela. Bref, je le respecte, je reconnais ses vertus personnelles, je lui suis reconnaissant du bien qu'il m'a voulu, mais je n'ai aucune confiance en lui pour tout ce qui est des vocations en général, de la mienne en particulier, et de l'administration du diocèse.

Je crois devoir vous dire tout cela pour vous montrer comment je puis, dans cette affaire, me décider sans son approbation et contre son avis. Avant de voir Monseigneur, je suis allé le voir lui même, et lui dire que je croyais le temps venu de prévenir Monseigneur ; il m'a, pour la centième fois, prié de ne pas le faire. Je lui ai dit que je le ferais, que je venais seulement l'en avertir, et s'il voulait bien me dire son dernier mot sur le fond de la question, car il ne m'a jamais donné une réponse catégorique. Il s'est mis à combattre mes idées par des raisons administratives, comme toujours. Je lui ai dit : « Mais, je ne vous ai pas résisté, puisqu'au fond et quant à ce qui est de moi-même, vous ne m'avez jamais désapprouvé. — Eh bien, je vous désapprouve ! » J'ai insisté pour voir sur quoi il appuyait son blâme ; pas une raison de directeur d'âme, de prêtre, d'intérieur ; donc, je passe outre, et je le lui ai dit. Puis je suis parti chez Monseigneur, que j'ai trouvé bien plus raisonnable, plus sérieux, plus prêtre, et qui, tout en parlant administration, n'a pourtant donné à l'intérêt administratif qu'une place secondaire, et m'a promis de sérieusement penser à

mon affaire. Qu'en fera-t-il ? Et que conclura-t-il ? Je n'en sais rien, mais je l'ai averti ; j'attendrai silencieusement qu'il aborde la question pour en reparler.

Interruption de deux jours dans ma lettre ; je la continue dimanche soir. Monseigneur était ici à souper ; il m'a fait la mine de toujours, et nous avons été tous deux comme si nous n'avions causé de rien. M. Marthe est plus que froid ; il paraît me porter sur son dos et regarder comme une grossière injure que j'aie songé à prendre une décision autre que la sienne, tant pis.

Augustin va bien ; il travaille d'ordinaire au coin de mon feu ; pour le moment il dort, mais sachant que je vous écris, il m'a chargé de vous envoyer son respect.

Monseigneur, ce soir, est revenu sur le repas manqué de sa fête (1) ; il paraît que les poulets et les gigots n'ont pas été perdus pour tout le monde.

Pour vous, mes sentiments d'enfant bien tendre et soumis.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXIII

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 29 novembre 1873.

MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici bien en retard à mon tour, et vous vous demandez sans doute si j'ai parié aussi cent mille francs pour mon propre compte ; je fais du reste beaucoup d'affaires avec la poste, et ma correspondance s'est passablement accrue depuis que je suis en prison.

J'ai presque envie de vous envoyer dans quelques mois un de mes clients, pour en faire votre paroissien ; c'est un

1. On venait de célébrer les noces d'argent épiscopales de Mgr Gignoux.

pauvre malheureux qui n'a dans son dossier que trente-quatre condamnations ! Il est en surveillance pour la vie, je crois qu'il peut prendre sa résidence dans toute localité où il y a une gendarmerie ; il est du département du Nord et plus flamand de race et de langage que français ; j'espère quelque chose de lui, et un de ses camarades le prépare à la première communion pour Noël ; il est dévoué, actif, travailleur, adroit, plein de bonne volonté, faible de caractère ; on peut le dominer très facilement, et le conduire dans le bon chemin ; cinquante-deux ans, pas de famille ; il ne ferait pas mauvaise figure avec tous vos Belges et ce serait peut-être un bon chrétien ajouté à la collection. Quand vous m'écrirez, dites-moi donc si je puis lui donner ce conseil, et s'il serait assuré de trouver de l'ouvrage. Vous voyez que je brocante aussi les placements ; ah ! qu'on voit de singulières choses ! On nous annonce soixante ou quatre-vingts recrues qui devraient prochainement être versées chez nous par une prison voisine trop encombrée.

.Au fond, le ministère chez ce pauvre monde-là doit être à peu près le même que chez toute autre population, excepté qu'ici on les a pour les offices, on peut les moraliser tout à son aise ; mais ce n'est pas à vous que j'apprendrai pourquoi il est si difficile de faire des chrétiens. Je tape sur la mort et sur l'enfer, sur la nécessité du salut, quoi qu'on en dise ; et je me console en pensant que tout cela n'est pas perdu, et que c'est déjà un résultat de faire souvenir aux gens qu'ils ont une âme à sauver ; la conclusion pratique peut n'être appliquée que plus tard.

Je pense que M. Bocquet ne vieillira pas ici ; il me l'a laissé entendre ; du reste, le caractère provisoire de sa situation et la caducité de ce cours de Droit Canon n'échappent à personne... On a des nouvelles de l'abbé Gossin, en religion Frère Armand ; il est très heureux et persiste à croire qu'il a trouvé le lieu de son repos.. Augustin ne va pas mal ; il profite de mon feu et de ma lumière en travaillant dans ma chambre... J'espère que cette année on ne donnera pas de vacances de janvier au Séminaire comme l'an dernier ; je dis *j'espère*,

et un tel sentiment à propos des vacances peut vous paraître monstrueux ; c'est que je trouve bien peu sérieux pour un Grand Séminaire d'être obligé de renvoyer ses élèves tous les trois mois, pour les contenter et les encourager. Avec des faiblesses et des concessions de ce genre, on ne forme pas des hommes de caractère et d'énergie, et on ne les habitue guère à la privation des jouissances du cœur, c'est pitoyable. Qu'ils aient, comme l'an dernier, l'idée de faire à Monseigneur une pétition un peu flatteuse, et ils auront gain de cause. On nous parle tant de Saint-Sulpice, dont nous sommes censés suivre la règle ; et il n'y a que les bons usages de Saint-Sulpice qu'on soit toujours prêt à laisser à l'abandon.

Je ne travaille plus, c'est désolant ; depuis que je suis chargé de la prison, me voici passé dans la besogne extérieure ; aussi, faut-il voir comme je m'affadis, et comme je perds toutes mes convictions d'autrefois ! J'en suis furieux quand j'y pense..

Je ne crois pas que je puisse vous voir avant Pâques ; mais vous savez bien que toujours et toujours mon souvenir et mes affections sont avec vous, et que je ne vous oublie ni ne vous oublierai un seul jour.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXIV

Au Révérend Père Gossin

Beauvais, 14 décembre 1873.

BIEN CHER PÈRE,

Mon affaire, à moi, est un peu plus avancée qu'à votre départ ; j'ai parlé à Monseigneur, dès les premiers jours d'octobre. Il n'a pas jeté les hauts cris, il avait sans doute été prévenu. J'ai fait comme si je lui apprenais une nouvelle ;

il a fait comme s'il n'en avait jamais entendu parler, n'a pas discuté, ne m'a pas demandé mes raisons, que je lui ai dites tout de même, m'a poussé quelques objections auxquelles j'étais préparé à répondre, et a conclu en disant : « J'y penserai, je vous en reparlerai... »

Le Supérieur des Missions Étrangères, à qui je demandais mon admission officielle pour octobre 1874, m'a répondu que j'étais admis ; mais pas si Monseigneur s'y refusait ; nous verrons, mais c'est fini, le fruit est détaché..

J. B. AUBRY.

LETTRE CXXV

A M. Serret (*)

Beauvais, 18 décembre 1873.

MONSIEUR,

Je viens de lire, dans *l'Univers* du 13 et du 17 courant, vos deux articles intitulés : *Faut-il faire le procès à Gambetta ?* et je ne puis résister au désir de vous en féliciter de toute mon âme.

Je suis prêtre, professeur d'Histoire au Grand Séminaire de Beauvais, et aumônier de la prison ; il me semble que ces deux titres me donnent un peu le droit d'apprécier la question que vous traitez là, et de vous en écrire. Il me semble aussi, Monsieur, que vous avez besoin de savoir l'impression de vos lecteurs, et que ce doit être pour vous un encouragement et une joie.

J'ai trouvé, Monsieur, que vous tombiez tout à fait juste dans votre appréciation sur le système répressif de notre législation ; vos deux articles sont un chapitre développé de *l'Essai* de M. de Maistre *sur le principe générateur des cons-*

1. Alors collaborateur de Louis Veuillot à *l'Univers*.

tutions politiques. Le rapprochement d'idées, le parallélisme de principes est frappant ; aussi, dès les premières lignes de votre article d'hier, vite, je regardai si vous ne le citiez pas plus loin. Du reste, si je n'ai pas retrouvé son texte dans le vôtre, j'étais ravi de retrouver absolument ses idées, mais développées, prouvées et adaptées à ce qui s'est fait chez nous depuis l'époque où il a écrit ; d'autant plus que ce qui, au temps de M. de Maistre, était simplement *vérité de bon sens et axiome de philosophie*, est aujourd'hui *vérité d'expérience et axiome d'histoire*.

Depuis quelques années que je suis professeur d'Histoire et que je lis M. de Maistre, j'avais dans l'idée qu'il nous faudrait un livre dont l'opuscule de ce grand écrivain serait le texte fondamental et fournirait les idées premières, et dans lequel on montrerait, comme du doigt, ce que vous montrez. J'espère, Monsieur, que ce livre est commencé et qu'il sera signé de vous ; j'espère que vous ne vous contenterez pas de quelques articles perdus et endormis dans les colonnes d'un journal, mais que vous achèverez votre démonstration ; je le réclame, et, pour ainsi dire, je vous somme de le faire. La thèse est longue, mais aussi, comme vous aurez beau jeu à la développer avec tous les documents que vous fournit l'Histoire moderne, depuis les premières assemblées de la grande Révolution jusqu'à celle d'aujourd'hui ! C'est un des principes de 89, proclamé dans la Déclaration des droits de l'homme, et consacré par l'article 4 du Code pénal, qu'un fait n'est punissable qu'autant qu'il est déclaré tel par une loi précédemment existante. Que d'abus et de crimes sont, par là même, assurés de l'impunité ! Voilà ce que c'est que la civilisation qui procède et moralise non plus au nom de Dieu, mais au nom de la légalité : Le droit moderne est un dictionnaire de cas, une encyclopédie des différentes manières de faire le mal ; les principes éternels de la justice et la lumière simple et limpide de la conscience, y sont remplacés par des règlements aussi multipliés que les délits.

Victor Hugo, qui est un gremlin, mais qui a dit quelquefois

de bonnes choses, par distraction, écrit quelque part que chaque année, quand les Chambres sont en chaleur, elles pondent tout de suite plusieurs centaines de règlements, dont personne ne tient compte et auxquels on ne fait pas même attention. On aura beau faire, ici et partout où l'on procède par la méthode casuistique, on ne pourra jamais prévoir tous les délits nuisibles ; et quand, dans la pratique, les juges en viendront à confronter les cas théoriques du Code pénal avec les crimes réels qui comparaitront devant eux, jamais il n'y aura identité parfaite, et les plus grands crimes seront toujours ceux qu'on n'aura pas prévus. Tout cela est d'un état de société déplorable, complètement faux, et à rebours du bon sens et des principes par lesquels on dirige une société.

Voulez-vous me permettre, Monsieur, de vous faire maintenant quelques observations critiques sur vos articles ?

1^o Prenez garde de laisser croire que les juges de l'ancienne société étaient sans contrôle, et n'avaient pour règles que leur conscience et leur bon sens.

2^o Bazaine est l'occasion et Gambetta le point de départ de votre démonstration, mais votre horizon s'est élargi ; vous en êtes venu à faire un *traité d'intérêt général*. Le titre que vous donnez à vos articles exprime plus ce que vous y dites ; agrandissez-le. Bazaine et Gambetta ne sont que deux épisodes de votre sujet ; ou mieux, le parallèle que vous faites de leur cause n'est qu'un argument de votre traité. Je ne sais pas, Monsieur, si vous connaissez l'état de l'enseignement de la théologie morale dans nos séminaires de France. Je suis certain que vous y verriez le même vice radical que dans la législation civile : c'est de la casuistique, une foule de cas de conscience qu'on ne rencontrera jamais. Ouvrez *Gury*, qui est pourtant le livre des séminaires et qu'on étudie presque partout ; vous verrez si l'enseignement de la théologie, dans le clergé de France, est malade du même mal que vous dénoncez dans la législation civile. Votre thèse, Monsieur, est une *thèse de théologie*, et non seulement de *philosophie et de droit* ; si vous ne la prenez pas

comme telle, elle ne sera pas complète, elle sera inachevée, tronquée, comme tout ce qui se fait aujourd'hui, et restée tristement à l'état de bonne idée, jetée par hasard, par circonstance, dans le public, au milieu de beaucoup d'autres ; et, après avoir été lue et goûtée par les lecteurs d'un journal, elle n'aura ni retentissement, ni résultat pratique.

Je ne sais pas, Monsieur, ce que vous penserez de ma lettre ; mais je vous supplie d'y voir une marque de sympathie et d'adhésion très sincère à vos idées, comme aussi d'agréer l'hommage de mes sentiments très respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXVI

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 30 décembre 1873.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous vous demandez peut-être si je vais vous apporter une bonne année de vive voix ; M. Bocquet a dû vous dire déjà combien c'était peu probable ; je vous avouerai que toute ou presque toute ma raison de rester, est une raison peu glorieuse et qui ne serait guère avouable qu'à vous, la raison d'argent, qui me serre passablement cette année. Au reste, je n'aurais pu vous donner que deux jours, car jeudi, 1^{er} janvier, la convenance et le devoir exigent ma présence en prison, tout comme la vôtre à Ribécourt. Il y a grand' Messe et prêchement de souhaits ; il faut être là. Je confie donc à la poste mes souhaits d'élève, mes souhaits de cœur filial, l'expression d'une reconnaissance qui a bien dix-huit ans d'âge, et d'une affection aussi tendre et aussi enfantine, mais plus ferme et plus raisonnée que dans ses premières années. J'espère que vous n'avez pas encore de regret de ce

que vous avez fait pour moi , j'espère ne jamais vous faire rougir d'être mon père dans l'ordre sacerdotal. Vous pensez bien que je n'oublie pas M. Boulenger ni M^{lle} Lesobre dans mes souhaits ; je puis bien dire que tous trois vous êtes ma famille autant que celle de Goincourt (1), et ma pensée et mes meilleurs sentiments sont avec vous.

Vous voyez que l'opinion favorable à l'institution des vacances de l'an a triomphé ; elles sont maintenant à peu près officiellement instituées pour toujours et de tradition. Il faut, bien entendu et comme toujours, quand il s'agit d'une décision du conseil qu'on a combattue, approuver et défendre ce qu'on ne voulait pas ; toutefois, entre nous soit dit, c'est de la légèreté et de l'abâtardissement de l'espèce humaine ! Je vais profiter des vacances, au coin de mon feu, pour travailler un peu ; ma seule course est celle de Goincourt, où je vais demain soir dîner en famille ; je n'ai même ici en ville presque aucune visite à rendre ; vous ne vous imaginez pas à quel point je vis en ours, et avec quel soin, malgré moi, j'évite de lier aucune connaissance et aucune fréquentation. J'ai, du reste, passablement à faire cette année ; j'ai tout lieu de croire que ce sera ma dernière ici, bien que Monseigneur ne me reparle de rien ; il ne me fait du reste pas mauvaise mine comme j'en avais peur. Je vois donc approcher le terme sans enthousiasme et sans tremblement, mais bien résolu ; j'espère que vous penserez à moi, devant Dieu, et que vous me souhaitez, avec l'efficacité qu'un prêtre peut donner à ses souhaits, la bénédiction d'En-Haut sur mes projets, sur leur réalisation et, avant tout, sur ma vie intérieure.

Vous avez vu sans doute le mouvement giratoire imprimé à la masse du clergé, et produisant un certain nombre de déménagements ; chacun cherche son nid pour y mourir et personne ne trouve sur la terre *manentem civitatem*, parce que *tempus breve est : præterit figura hujus mundi*. Et moi qui

1. Les parents de l'abbé Aubry habitaient alors Goincourt près Beauvais.

fais ainsi la morale, je suis plus inquiet, plus terrestre que personne !

A la prison, je suis maintenant assuré d'avoir des Sœurs au premier février ; certes, j'en suis bien content. A Noël, j'ai fait communier dix hommes et deux femmes, sur lesquels je compte quelques bons et sérieux retours. Ce n'est pas le fruit de mes œuvres, mais l'effet du malheur et de la réflexion, sur des cœurs où une bonne éducation a laissé des vestiges. On ne s'imagine pas à quel point une éducation chrétienne et une enfance pieuse sont utiles plus tard, même pour celui qui trahit sa foi ; ce doit être une grande consolation pour un curé qui a des catéchismes à faire et des enfants à conduire, que de le savoir ; et pour moi, avec mon assortiment d'hommes de toute espèce et de toute éducation, je me crois en position de le voir d'une manière bien vive ; c'est devenu pour moi une conviction profonde, j'en ai encore eu des exemples frappants à Noël.

Si j'avais le temps et la place, je vous raconterais toute une petite intrigue de lettres et d'accusations, faites contre moi tout dernièrement, par un gardien qui entraît le soir au quartier des femmes et que j'ai débusqué de sa tranquillité. Je ne crois pas avoir fait d'imprudences dans cette affaire, et j'en suis sorti avec les honneurs de la guerre, en l'obligeant, entre *quatre-yeux*, à écrire une lettre rectificative à Monseigneur, à qui il en avait écrit une horrible. On a ses tracas !

A tous, je vous souhaite le bonheur, la santé, la bénédiction de Dieu dans toutes les formes les plus douces qu'elle puisse revêtir, et je termine par l'expression de mon attachement toujours bien tendre et bien filial.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXVII

A M. Ferdinand Bargallo

Beauvais, janvier 1874.

MON CHER FERDINAND,

Ce semestre, j'explique la Genèse ; tu penses bien si je m'en donne tout mon saoul...

Au Mardi-Gras, j'attrape l'administration, et je prends, au lieu des Psaumes, deux petites Épîtres de saint Paul, aux *Éphésiens* et à *Timothée*. Eh bien, franchement, tu sens si j'aime les sciences naturelles ; mais quant aux sciences sacrées, quand on les a comprises, quand, après six mois de vrai travail, large, élevé, bien dirigé et têtue, on y est introduit, oh la, la ! quelle révélation, quel enthousiasme, quel saisissement, quelle hauteur ! Il y a des moments où, après une heure employée à développer saint Paul, la plume à la main, à la fin on voit tant de choses d'un coup, qu'on ne sait par où commencer à les dire ; c'est désespérant, on est débordé. Et puis, ces choses-là sont inexprimables ; l'expression n'épuise jamais la pensée, c'est une torture ; il y a toujours un moment, dans cette étude, où je me sens suffoqué et comme pris à la gorge.

Courage, ami, courage à ton travail ; il y a beaucoup à faire ; chaque quart d'heure que tu perds est autant de pris sur ton avenir.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXVIII

Au Révérend Père Freyd

Beauvais, 27 janvier 1874.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Il est bien tard pour vous souhaiter la bonne année ; la diversité de mes occupations me rend inexact en écriture vis-à-vis de tous, mais je proteste que le cœur m'en fait un reproche plus assidu et plus vif de votre côté. Figurez-vous, mon Père, que je vieillis, l'âge ne me rend pas meilleur, au contraire vraiment. Une année de plus me sépare des meilleurs jours de ma vie, ceux que j'ai passés à Rome ; et, bien que j'aie ramassé là-bas le vrai bon grain, je vois bien que, pour acquérir la graisse pirituelle, *spiritus pinguedinem*, il faut : 1^o avoir reçu de Dieu la vocation, la capacité voulue et un tempérament surnaturel *ad hoc* ; 2^o continuer de chercher sa nourriture dans les choses de Dieu. C'est à quoi j'ai maintenant un peu plus de mal ; mon ministère d'aumônier de prison m'entraîne hors de moi-même et m'occupe matériellement. Ah ! mon cher Père, comme on se refroidit en s'éloignant de ses années d'études, et comme on se sent pauvre et dénué, quand il faut verser dans d'autres âmes la conviction de la foi et l'esprit chrétien !

J'avais espéré vous voir aux dernières vacances, soit à Paris, soit même à Beauvais : vous m'aviez dit, en m'écrivant, quelque chose comme cela ; mais il m'a fallu rengâiner cette espérance ; peut-être nous en réservez-vous la réalisation pour cette année. Que j'aurais eu de choses à vous dire et à vous montrer en moi ; que j'en aurais encore qu'il n'est pas commode d'exposer par lettre !

Il en sera ce qu'il en sera, mon cher Père, mais j'ai lieu de croire que le premier octobre prochain 1874, réalisant un vieux rêve d'enfance et de jeunesse et quittant la vie de

professeur, j'entrerai aux Missions-Étrangères. Ne croyez pas que ce soit de l'enthousiasme et de la poésie ; il y a longtemps que je vous en ai parlé, plus longtemps encore que j'y pense. Mes idées ont eu le loisir de mûrir, de s'éprouver, de se durcir, et de se dépouiller de cet involucre de poésie qui est le fait de la jeunesse et qui sert de corolle à la fleur de la vocation ; la corolle nourrit le fruit, un jour elle tombe et le fruit reste ; le mien, à moi, est pauvre et maigre, mais que Dieu l'accepte et le bénisse ! Si je lui offre ma vie, ce n'est ni par recherche d'ambition, ni pour mon plaisir. Le sacrifice des affections que je me suis formées par ici, me coûtera bien plus au cœur à trente ans, qu'il ne m'aurait coûté à vingt ans. Je le ferai sans enthousiasme, je vous l'assure ; mais je ne veux plus attendre, car je serais trop vieux dans quelques années. Ma décision est très secrète, excepté pour mes supérieurs, qui me laisseront partir, je crois.

Le P. Gossin est dans la province de Lyon. M. Bocquet a aussi son projet d'échapper ; je conçois que tout cela est désolant pour Monseigneur ; mais, après tout, dans la question des vocations, chacun y est pour son compte ; le tout est de savoir si c'est Dieu qui parle. Est-il étonnant du reste que tant d'âmes cherchent leur nid dans la vie religieuse et les œuvres spéciales ? Cette attraction s'explique très bien par la situation anormale du clergé séculier, l'organisation anti sacerdotale et anti-théologique du ministère apostolique dans nos pauvres diocèses, restés gallicans malgré tout et au fond. On ne fera rien, et les âmes seront mal à l'aise, tourmentées et attirées ailleurs, tant que l'état du sacerdoce en France ne sera pas remis à l'antique et à la romaine.

Ne croyez pas, mon Père, que je sois un révolutionnaire et un réformateur ; non, non, jamais je n'ai été si calme qu'aujourd'hui, parce que plus j'avance, plus je crois que nous sommes dans le faux. Cette conviction, je la puise dans des principes que j'ai trouvés à Rome, et qui, grâce à Dieu, sont la vérité même et prévaudront finalement.

Vous savez mieux que nous, sans doute, et avant nous,

mon cher Père, que le Père Eshbach (*) devient Beauvaisien dans quelques jours. Je regarde ceci comme une très bonne nouvelle, et pour notre ville et pour l'œuvre de Saint-Joseph qui avait bien besoin, elle aussi, d'une direction plus théologique, plus fondamentale et moins inspirée par la sensiblerie. Je crois beaucoup à la puissance sacerdotale des religieux, et vraiment j'ai été ravi d'apprendre que la Providence allait nous amener ici deux de nos Pères de Rome ; leur installation est bien vue en général par le clergé ; quoique le prédécesseur du P. Eshbach chez les Frères fût un prêtre très saint et très vénéré dans tout le diocèse (2), on savait bien que le fardeau était trop lourd pour lui, et l'œuvre peu assurée de vivre après lui.

On ne sait plus ici, mon Père, où en est le Séminaire Français, où en est le Collège Romain, où en sont les Jésuites et les études qu'on faisait autrefois avec eux. Je vais vous confier qu'un élève du Séminaire, actuellement en philosophie, et avec lequel je suis en relations un peu plus intimes, m'avait parlé de ses petites inquiétudes d'avenir, de la déception qu'il éprouvait ici en études, et du conseil que quelqu'un lui a donné d'aller à Saint-Sulpice l'an prochain. Comme j'ai passé par là, et que Rome m'a guéri, je lui conseille Rome, et il y pense. C'est un bon élève, estimé, pieux, intelligent, régulier, délicat de caractère et de nature, et qui a besoin, je crois, pour satisfaire son cœur et son esprit, d'aller chercher les horizons qu'on nous ouvrait à Rome et qu'on n'ouvre pas ailleurs. J'espère qu'il se décidera.

M. de Bretenières et M. Duponchel vous auront écrit que, selon notre bonne habitude, nous avons passé quatre ou cinq jours ensemble aux grandes vacances dernières ; c'est ici que nous nous sommes vus cette fois, et la prochaine fois

1. Ancien directeur et répétiteur du Séminaire Français, aumônier du collège des Frères, puis fondateur de l'École apostolique des Pères du Saint-Esprit à Beauvais, aujourd'hui supérieur du Séminaire Français.

2. Mgr Claverie, neveu de Mgr Gignoux, nommé, au départ de l'abbé Aubry, aumônier de la prison, prêtre d'une vertu extraordinaire.

ce sera chez le bon, calme, pacifique et angélique Père Duponchel. Ce bon Duponchel s'est fait, dans le tourbillon de Paris, un sanctuaire de calme et de tranquillité, de paix intérieure, qui est étonnant ; je vais le voir deux ou trois fois par an, et je le vois toujours avec plus de plaisir, à mesure que nos souvenirs communs reculent dans le passé.. :

Pensez-vous encore à moi, cher Père ; mon nom est-il encore dans vos souvenirs, et me donnez-vous encore, parmi tous vos enfants et parmi ceux que vous avez aimés, une petite place dans vos prières ?

Moi, je pense souvent à vous et je vous aime toujours comme jadis, en fils bien respectueux et tendrement attaché.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXIX

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais 14 février 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Votre petit mot, reçu hier, m'a rappelé, ce que du reste je savais fort bien, que je suis avec vous en retard d'une lettre ; car notez bien qu'en principe, sinon en pratique, je tiens à vous écrire une lettre par mois, sinon une lettre longue et soignée, au moins quelques lignes promptes et sans soin, comme celles-ci. Quand j'y manque, c'est la besogne ou l'occasion qui en est cause, mais je garde le principe au fond, et je veux y être fidèle...

Savez-vous ? Mes Sœurs de la prison sont arrivées, elles s'installent définitivement le 24 courant. La future supérieure est venue déjà trois fois ; la dernière fois, elle a passé ici trois jours à emménager ; nous avons causé de l'œuvre. Grande, forte gaillarde, figure franche qui commande le respect, quarante-cinq ans, du courage, une intel-

ligence qui paraît entendre la vie religieuse et les œuvres de zèle, dix-sept ans d'exercice dans les prisons, bon sens, pas bégueule ni prude. Je n'ai pas pensé à lui demander si elles ont, dans leur ordre, le droit de faire des confitures ; c'est essentiel pour quand Monseigneur vient ; enfin je crois que les choses peuvent bien aller, et que le quartier des femmes se ressentira de leur venue. Toute la prison du reste devra s'en ressentir, car elles feront de suite là cuisine ; plus tard, elles tiendront l'infirmerie, même des hommes, et dès à présent les hommes seront bien muselés dans leurs agissements.

Toutefois, je regarde la situation de ces bonnes Sœurs comme un peu anormale et fort délicate : réunion de prisonniers des deux sexes dans une même maison, un seul mur formant la séparation ; contact de gardiens qui sont bien plus à craindre que les prisonniers. Oui, vraiment, le bien est très difficile à faire, surtout parmi les hommes, — quoique moi, pour mon peuple, je dise : surtout parmi les femmes. — La société entière est organisée pour la perdition : *Totus mundus in maligno positus* ; nous ne tenons plus l'homme que par la naissance et par la mort, et que vaut ce que nous obtenons de lui à la mort ? Les prophétesses et bien des journaux, les dévotes, les Sœurs de tous les Sacrés-Cœurs et, en général, les petits esprits, annoncent une régénération avec un tas de circonstances miraculeuses et par le moyen d'événements politiques dont on attend trop, à mon sens. Ne croyons pas que quand Henri V viendrait — ce qui m'a toujours paru très douteux — les alouettes tomberont toutes rôties et les poules se remettront à pondre. Il faut ou bien un grand miracle, ou bien deux ou trois siècles d'une action sacerdotale forte, continue, profonde, étendue et dirigée d'après les principes évangéliques, c'est-à-dire d'après la théologie, pour refaire la société. Le grand miracle national, Dieu peut le faire, mais qu'on me trouve, dans l'histoire, un exemple d'un miracle de cet ordre-là, et d'une nation qui, de pervertie et incrédule, soit devenue fidèle en un an, ou même en dix ans. En fait de prophéties

et d'espérance de régénération surnaturelle, je crois à celle-ci : *Vos estis sal terræ*, et je la traduis ainsi : C'est vous autres, prêtres, qui sauverez le monde. Les grands rois et les belles lois, c'est très bien, mais il faut travailler sans compter dessus ; d'autant plus que, dans tous les temps, les belles lois et les bons gouvernements ne viennent qu'après votre œuvre, et quand vous avez *porté du fruit dans la patience*. Pour moi, je trouve que le nœud de la question et la partie la plus malade de notre corps social, c'est *l'éducation cléricale*. Quand je ne saurais pas cela pour l'avoir vu de près, je le dirais *a priori* ; car tout mal social vient de là. Eh bien, quand je verrai cela changé, je croirai à la régénération de la nation. Jusque-là, chacun de nous ne peut travailler que sur quelques individus ; les âmes qu'il atteindra seront l'exception. Toutefois, je maintiens que, pour le moment, tout en se résignant à n'avoir pas d'hommes et à perdre tous les jeunes gens de douze à dix-huit ans, le point important qui nous reste, c'est la formation chrétienne des enfants : développement du sens chrétien par la foi, dans l'instruction religieuse qui peuple l'âme d'idées surnaturelles ; formation de la conscience par un peu de piété qui les fasse trembler devant le péché, et gémir dans l'état coupable auquel nous savons qu'ils arriveront tous. Oh ! que cela se retrouve tout de même plus tard, et qu'ils sont bien aises de nous avoir là, sous la main !

Lisez donc ceci, sans dire mon nom, à M. le curé de Carlepont (¹), avec qui nous avons causé de tout cela, et qui me semble compter passablement sur une régénération prochaine du monde par je ne sais qui !

Quand je dis que les rois chrétiens et les lois chrétiennes ne viennent jamais dans un pays qu'après l'œuvre sacerdotale, c'est-à-dire quand un pays, dans son ensemble, a été converti par les prêtres seuls et désarmés et même persécutés — ce qui est dans l'ordre : — c'est la grande idée de M. de Maistre, passim dans tous ses livres, surtout dans

1. M. l'abbé Maurice, curé de Carlepont pendant de longues années prêtre d'une grande vertu et d'un esprit sacerdotal très élevé.

l'Essai sur le principe générateur des Constitutions politiques. M. de Maistre est le seul qu'il faut lire, quand on veut comprendre le monde actuel, ses besoins, ses maux et leurs remèdes.

Quand je dis que nous ne tenons plus l'homme que par les deux bouts de sa vie, je tiens pourtant que, pour ceux qui sont et qui resteront dans l'état coupable, nous pouvons actuellement quelque chose : 1^o représenter la foi et tenir continuellement le remords en éveil; 2^o obtenir au moins quelques actes de foi et de repentir, dont Dieu se sert tout de même, et empêcher au moins quelques péchés, c'est toujours ça de pris. Voici le sujet de mon sermon pour demain :

« Pécheurs que je ne viendrai pas à bout de convertir, et qui êtes définitivement résolus à rester dans le péché, soit ! Mais au moins accordez-moi tout de même, quand l'idée vous en passe par la tête, de vous priver un peu du péché, de faire quelque bonne action ou un acte de foi, ou un acte de repentir ou une prière, ça ne sera toujours pas perdu, et vous serez peut-être bien aises un jour de m'avoir écouté. »

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXX

A M. Ferdinand Bargallo

Beauvais, 1^{er} mars 1874.

MON CHER FERDINAND,

Ta *Bibliothèque des Merveilles*, que tu me vantes, si elle est toute dans le genre de ce livre — *Simonin : Merveilles du monde souterrain* — ne vaut pas cher. Je m'en défiais, parce que je n'aime ni ces titres vantards, ni ces collections de *science de fantaisie*.

Ami, est-ce que je ne te corrigerai pas de la manie d'acheter

des livres que tu ne cōnnais pas ? Écoute et comprends-moi : tu ne deviendras pas un esprit solide, si tu te conduis légèrement, étourdiment, dans le choix de tes livres, et si tu disperses tes études dans ces ouvrages frivoles et superficiels. Celui-ci n'est encore qu'un livre frivole, avec un tas d'erreurs dans les *questions de principes*, et pas grand' chose à apprendre dans les *questions de faits*. Historiettes, bons mots, pointes, coups de griffe aux choses religieuses, pas de preuves ; du reste, ici comme partout, on rejette la révélation pour la remplacer non par un système plus facile à croire pour la raison, mais par des théories arbitraires *bien plus incroyables que la foi* ; incohérence, pas de principes. C'est insupportable de raisonner avec des gens qui rient de la Religion *sans dire par quel système ils la remplacent*, et qui *n'ont même pas de système* formulé et saisissable pour expliquer le monde. Prends garde à tes lectures, je t'en prie, prends garde à ces lectures frivoles, ou bien nous ne nous accorderons pas intellectuellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXI

A M. l'abbé Aubry

Paris, 4 mars 1874.

MONSIEUR,

Je n'ai pas cessé d'être malade depuis les premiers jours de janvier, et malgré une petite apparence de mieux, je ne suis pas encore absolument sûr d'être entré en convalescence ; voilà la cause unique, Monsieur, et voilà ma justification du long délai que j'ai mis à répondre à votre lettre si honorable et si précieuse pour moi (1).

1. Cette lettre est la réponse à la lettre CXXV donnée plus haut, p. 301.

Je suis heureux, bien heureux, Monsieur, de ce signe d'assentiment qui me vient de votre part. Ce n'est pas un médiocre encouragement de me rencontrer avec vous en communauté de pensée, de sentir et de juger de même sur des points essentiels. Au reste, entre esprits attentifs, uniquement curieux du vrai, il doit se produire de ces convergences allant jusqu'à l'identité de formules. On court manifestement plus de chances de se rencontrer dans la vérité que dans la fantaisie, qui est toute personnelle. Ce qui m'arrive avec vous, Monsieur, m'arrive également avec Joseph de Maistre. Je n'ai jamais lu son *Essai sur le principe générateur des Constitutions*, ou je n'en ai lu que des bribes citées dans d'autres ouvrages.

Vos critiques sont singulièrement aimables, Monsieur, et je vous en ai la plus grande obligation. Pourtant, sur quelques points, je pourrais faire valoir certaines raisons à ma décharge. Vous me parlez d'un titre ne répondant pas au caractère de généralité de l'article auquel il sert d'étiquette. Rien n'est plus vrai et plus fondé que ce reproche. Mais, qu'est-ce qu'un titre, qu'est-ce même que le fait courant, que l'événement du quart d'heure auquel ce titre fait allusion, qu'est-ce autre chose qu'un prétexte pour s'ouvrir des perspectives d'idées ayant un peu plus d'intérêt et d'ampleur que les mesquines actualités du moment ? Nous sommes très peu novellistes à l'*Univers* ; la nouvelle nous est une occasion de discourir, c'est le clou qui nous sert pour y appendre quelque amère satire des choses et du train d'aujourd'hui. Par là, le journalisme échappe à l'étroitesse du novellisme, s'élève quelque peu au-dessus des commérages et des querelles de coteries.

Vous avez la bonté, Monsieur, de m'engager à ne pas me tenir à quelques aperçus, et à mettre amplement en évidence la misère de nos lois et de notre machine à légiférer. Mon Dieu ! je n'ai jamais fait cela en grand ; mais en vérité, je ne fais pas autre chose en détail, que de dénoncer le fléau de la codification tant au civil qu'au criminel ; c'est éparpillé en une foule d'articles qu'il me paraît impossible de rassembler

aujourd'hui. Le journal est voué à la dispersion, à l'oubli rapide ; c'est une conversation en public, un peu plus montée de ton, mais guère moins décousue que la causerie ordinaire, et dont il ne reste à peu près rien.

Je suis encore si peu remis que, pour avoir écrit un quart d'heure à peine, je sens la tête qui me tourne ; vous n'en jugerez que trop, Monsieur, à l'aspect morbide de cette lettre.

Veillez agréer, Monsieur, avec mes actions de grâces pour vos encouragements et vos conseils, l'hommage de mes plus respectueux et plus dévoués sentiments.

Ph. SERRET,
Rédacteur à *l'Univers*.

LETTRE CXXXII

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 16 mars 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous attendez sans doute que je vous annonce ma visite et mon séjour de Pâques à Ribécourt. Jusqu'à nouvel ordre, ou plutôt à moins de contre-ordre que j'espère ne pas vous annoncer, je fais le projet d'aller causer avec vous la semaine entre Quasimodo et le Bon Pasteur ; je ne vous promets pas les six jours entiers, mais nous entasserons plus de choses en moins de temps ; et puis, vous savez, à Ribécourt on double les journées en dédoublant les nuits ; je suis loin de m'en plaindre, je m'ennuie au contraire des six mois qu'il y a que je ne l'ai pas fait avec vous. Que devenez-vous ? Que faites vous de votre église ? Rien, je suppose. Comment se préparent vos Pâques, et comment se passe pour vous ce carême ? J'ai encore sur le cœur la tristesse avec laquelle vous disiez avant de le commencer : « On n'a pas d'hom-

més ! » Eh ! qui donc en a ? Je voudrais que vous voyiez le vide presque absolu du chœur — place réservée aux hommes — ici, à la cathédrale ; c'est pitoyable ! M. D***, qui est le prédicateur du carême, prêche sous ce rapport dans le désert. Or, remarquez que par la nature de son talent et par la direction que lui donne Monseigneur Oubé, son patron et son admirateur, il s'adresse uniquement aux hommes ; on fait l'impossible pour les réunir ; rien ! Du reste ce pauvre M. D*** me fait pitié : faut-il avoir un aussi beau talent, savoir si bien dire ce qu'on dit, mais avoir si peu les deux ou trois choses qui font avant tout l'orateur apostolique, le prédicateur prêtre ! Connaissance de Jésus-Christ et du christianisme par la théologie, intelligence profonde de l'ordre surnaturel dans son organisation, ses fruits et ses manifestations, et puis un brin de cet enthousiasme auquel on n'échappe pas quand on sait les deux choses dont je viens de parler. Quand on sort de la cathédrale, on se dit les uns aux autres : « C'est beau, ah oui, bien beau ! » Et on s'en va *écaniller* son feu. Je ne perds pas un sermon ; pour moi, tout cela est caractéristique, et je veux voir jusqu'à quel point un beau talent, une belle intelligence peut échouer, faute d'avoir compris l'Évangile et pris le feu sacré à son foyer. M. Bocquet, au commencement du Carême, espérait plus que moi de M. D***. Je lui disais : « Vous verrez ! » Au bout de trois sermons, il a vu, et nous pensons — ici du reste comme en beaucoup de sujets — absolument l'un comme l'autre. Ce pauvre M. D*** du reste est découragé et dégoûté de lui-même, ce qui est inévitable avec son genre ; et il disait, il y a huit jours, à M. Bocquet : « Tout le monde m'assomme d'éloges ; on me dit que c'est à imprimer ; et moi, ça me dégoûte, je sens que je suis dans le faux, qu'il n'y a rien de fondamental dans tout cela. » En somme, il ne convertira que lui-même, et ce sera une belle conversion. Trop là-dessus, nous en recauserons, c'est intéressant à suivre.

Avais-je déjà des Sœurs à la prison, quand je vous ai écrit la dernière ? Toujours est-il qu'elles y sont maintenant en pleine activité. Elles sont très bien. et on s'aperçoit de leur

présence. Seulement elles arrivent dans un triste milieu où elles se trouvent bien isolées, battues en brèche, et dans une situation toute pleine de difficultés et de délicatesses. On est en train de nettoyer un peu le personnel des gardiens ; aussi, depuis quinze jours, tout est bouleversé et en désordre ; le Gardien-chef saute et j'en suis fort aise, car c'était un phénomène de sottise et d'incapacité pour une tâche si difficile.

J'ai pour paroissien un gros industriel de Lille, malade et condamné à deux ans ; c'est un de ces fournisseurs qui ont vendu à l'armée du Nord ces fameux souliers de carton ; il a été condamné pour cela. Le pauvre homme, au fond, en est bien innocent. Ces souliers lui étaient fournis par des associés anglais qu'on a condamnés, solidairement avec lui, à trois cent mille francs, et qui, la sentence portée, se sont retirés dans leur île, lui laissant le soin de tout payer. Lui, est un brave homme, bien élevé et que je n'ai pas eu de mal à ramener à Dieu. C'est à ces gens-là qu'on peut, dans ma situation, faire un peu de bien ; car le malheur, en brisant leur échafaudage terrestre, est un grand orateur.

Figurez-vous que j'ai écrit mes projets d'avenir à mon ancien supérieur de Rome ; il me répond en combattant en partie mon idée ; je dis en partie, car il admet le *fond*, le *but* ; mais il voudrait que je réalise cela dans quelque ordre religieux ou congrégation vouée aux missions. Connue la ficelle ! Ce n'est pas la première fois que, me répondant à ce sujet, il m'insinue de grossir le nombre des Pères de sa congrégation, chose dont je n'ai pas envie du tout, bien que je trouve l'idée très bonne en soi. Du reste, nous trouvons tous que cet homme-là, superexcellent directeur, n'avait que le défaut de bien des religieux, tirer à son ordre, défaut très louable mais auquel il est permis de se soustraire.

Je vis bien tranquille sur la question d'avenir, décidé au fond de moi et n'y pensant pas beaucoup, mais en tout cas n'y pensant que fort paisiblement, et faisant, je pense, ce que je ferais si je devais mourir ici dans quarante ou cinquante ans. Une seule chose me tourmente, je l'avoue : pourrai-je emporter des livres ? Combien me sera-t-il loisible d'en

emporter ? Pourrai-je étudier un peu tout de même ? Car ce serait désolant pour moi de laisser tout cela en plan ; mais encore je le ferai, s'il le faut. Nous autres prêtres, nous avons une vie d'études, mais ce n'est pas pour nous que nous étudions, et ce n'est pas dommage si, arrivés à une certaine époque de la vie, nous sommes condamnés à ne plus étudier qu'un peu et autant qu'il faut pour entretenir la vie acquise préalablement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXIII

A M. l'abbé Desaint

Beauvais, 22 mars 1874.

MON CHER MONSIEUR DESAINT,

Je commence cette lettre sans savoir si je la finirai aujourd'hui, car je suis très occupé depuis un mois. Merci de la vôtre ; avec ma mine trop gaie, évaporée, j'ai souvent des peines et des larmes intérieures, rarement des joies. Votre lettre est une de ces dernières, non pas parce que vous m'y donnez des louanges, mais parce que vous m'y montrez un cœur et une intelligence en harmonie de sentiments et de pensées avec mon cœur et mon intelligence ; est-ce vrai ?

Vous m'avez écrit le jour de la Saint-Thomas : je voulais vous répondre hier, fête de saint Benoît, grande solennité aussi pour les âmes intérieures et qui savent comprendre ; mais je n'ai pas pu, et je vous réponds le jour de la Passion. Or, comme disait hier soir M. Bocquet, en donnant le sujet d'oraison, l'Église ouvre le temps de la Passion par ces grandes paroles de S. Paul : *Christus assistens Pontifex futurorum bonorum...* etc. Lisez ce passage, et exultez donc en entrevoyant ce qu'il contient de richesses dogmatiques.

Ainsi donc, vous voilà professeur, c'est contre mon goût : mais puisque vous y êtes et que même vous y resterez, tâchez de n'être pas un *marchand de littérature*, car c'est pitoyable ; mais un vrai prêtre et un apôtre. Hier après-midi, nous sommes allés à Tillé, M. Bocquet et moi ; en revenant, nous en sommes venus à parler du mot de Notre-Seigneur : *Vos estis sal terræ* ; nous sautions en l'air d'enthousiasme. Comment voulez-vous que la pourriture ne se mette pas dans les maisons d'éducation, même tenues par des prêtres, si ceux-ci admirent plus la littérature que la foi ? Vous avez bien fait d'organiser votre vie pour y donner une place honorable à la science sacrée ; c'est le seul moyen pour l'âme sacerdotale de reprendre continuellement la nourriture qu'il lui faut. Les fonctions professorales ayant pour objet des notions profanes et humaines, peuvent, si on se borne à cela, être des fonctions desséchantes, dissipantes, épuisantes ; car on fait une dépense de forces qui n'est pas compensée. Si l'on veut que ces fonctions deviennent fécondes pour les autres et sanctifiantes pour soi-même, il faut se ménager quelques bons moments de réfection spirituelle. Si vous n'êtes plus tout le jour, comme ici, dans la contemplation des choses de Dieu, au moins faites-leur chaque jour une bonne visite, pas trop courte, et que vous pouvez allonger encore, en faisant rouler votre méditation du matin sur la même notion dogmatique qui a été la veille l'objet de votre étude.

Ah ! le mot charmant de l'*Imitation* (liv. IV, ch. IV, v. 4) : *Si mihi non licet haurire de plenitudine fontis, nec usque ad satietatem potare, apponam tamen os meum ad foramen cœlestis fistulæ, ut saltem modicam inde guttulam capiam ad refocillandam sitim meam et non pœnitus exarescam*. N'est-ce pas que c'est bien cela ? Comment tous nos gredins se sont-ils imaginé que pour être professeur de l'Petit-Séminaire, il n'était pas nécessaire d'être *homme de doctrine*, que même il valait mieux ne pas l'être ? J'appelle cela une gredinerie, faute de trouver un nom qui les abomine assez. Je suis heureux, bien heureux d'être parvenu à vous fourrer

mon idée dans la tête, et de ne vous avoir vu partir que quand ma conviction a été à peu près la vôtre. Oh ! que je bisque, lorsque je vois des prêtres ou des séminaristes qui s'entêtent à ne pas comprendre cette idée, et à la repousser avec ce souverain mépris si fréquent autour de nous ! Quel malheur pour notre clergé et pour tout notre pays !

C'est nous qui sauverons le monde ; nous le sauverons par la doctrine. Donc, il n'est pas près d'être sauvé. Je trouve qu'après de nous on compte trop sur des événements politiques, pour refaire la société, pas assez sur nous autres, qui sommes pourtant le sel de la terre. Du reste, vous connaissez ma thèse sur ce point, et je suis trop pressé aujourd'hui pour vous en dire long là-dessus...

Adieu donc, adieu, mon cher Monsieur Desaint, bon courage, bonne santé ; que le bon Dieu vous conduise dans les pâturages de sa doctrine ; et moi, croyez-moi toujours votre sincèrement et affectueusement dévoué

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXIV

Au Révérend Père Gossin

Beauvais, 10 avril 1874.

CHER PÈRE,

Retenez bien ceci : si j'échappe à la vie religieuse, qui a moins d'attrait pour moi, je ne cherche pas à échapper au sacrifice, aux douleurs, aux peines et aux larmes ; pas plus qu'à la pauvreté, à la vie dure et sans consolation ni compensation terrestres, *dura Evangelistarum conditio*. Toutes les choses auxquelles vous avez renoncé, j'ai bien la prétention d'y renoncer ; et il y a beaucoup de douceurs que vous avez conservées, et que je ne trouverai pas. Cette perspective m'épouvante plus que vous ne croyez ; ce qui m'effraie sur-

tout au-delà de toute expression, c'est l'abandon, la solitude du cœur, le renoncement à toutes les affections, et l'éloignement de tous les souvenirs qui me sont chers. Vous ne sauriez croire comme cette pensée me saisit et me torture ; plus j'approche du moment, plus je tremble ; et cependant, il le faut, car c'est cela même que je cherche. Un bon Père de *la Pierre-qui-Vire*, qui me comprenait bien, m'a dit que je souffrirais beaucoup moralement ; cela me fait trembler, et pourtant, c'est bien là encore ce que je cherche ; Dieu fasse que mes peines soient fécondes ! J'ai du reste remarqué ici, en prison, que je puis quelque chose sur les âmes, en proportion des peines intérieures où je suis moi-même ; je trouve alors des accents plus sympathiques...

J'ai des moments où, avec le plus grand calme intérieur, ma tête et mon sang sont bouleversés ; je sais que tout le monde en passe par là, avant d'exécuter une grande décision...

Quand vous m'écrivez, pensez tout haut ; dites-moi que je devrais venir avec vous et que j'y serais bien ; je n'irai pas, mais j'aime que vous me le disiez...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXV

A M. Ferdinand Bargallo

Beauvais, 15 avril 1874.

MON CHER FERDINAND,

Le petit livre en question — *Sur l'origine et la fin des mondes*, par Ch. Richard ; Biblioth util., T. 34 — a du bon, à partir du chapitre X ; le reste n'est que frivole ; partout il y a des idées fausses et manque de preuves ; pas de philosophie, quoiqu'il s'en pique.

Ami, tant que tu seras jeune et que tu n'auras pas fait de

solides études de principes, prends garde aux lectures frivoles, même dans le genre scientifique ; ne lis pas indifféremment tout ce qui te vient sous la main. Ces petits livres superficiels, légers de genre, badinant sur les principes soit philosophiques, soit religieux, et ne les traitant jamais que par allusion, coup de griffe et plaisanterie, sont dangereux et pour la foi et ; pour l'intelligence. Idées flottantes, indécises, peu fixes ; rien de suivi, de saisissable et d'arrêté dans les questions de fond ; habitude de traiter les choses sérieuses en riant et par épigrammes : voilà ce qu'on rapporte de ces lectures, si on s'y livre trop, et même plus tard, si on s'y livre trop exclusivement.

Il te faut des principes. Vois comme tous ces gens-là, savants sur le terrain des faits, deviennent stupides et déraisonnent, quand ils arrivent sur les principes et sur les doctrines ; il te faut de fortes lectures, ta formation intellectuelle n'est pas achevée. Il te faut..... Sois mon ami, je t'en prie....

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXVI

A M. Vasseur

Beauvais, 29 mai 1874.

CHER AMI,

J'ai reçu votre bonne lettre, et je suis heureux que vous ayez pensé à me mettre de moitié dans vos prières et dans vos peines.... J'espère que la Providence vous gardera, aussi longtemps qu'il le faut, cette bonne et dévouée mère; n'est-il pas providentiel qu'elle soit restée près de vous jusqu'à un âge où si peu parviennent, et qu'elle ait conservé ses forces? Comptez donc sur celui qui vous a protégé, pour vous protéger encore et, en tous cas, pour ne pas vous laisser à l'abandon. Vous connaissez mes principes et ma manière

d'envisager la douleur et de prêcher la résignation ; c'est la résignation que je prêche et non pas l'insouciance ; comme vous le dites très bien, celle-ci serait un crime, surtout quand il s'agit d'une mère. Mon pauvre ami, je sens bien cet isolement, ce vide qui se fait autour de vous, vos souvenirs qui se dispersent, vos affections que Dieu cueille une à une et vers lesquelles vos bras, vos yeux, votre cœur, se retournent avec d'indéfinissables regrets. Ces regrets ne sont pas des fautes ; ils sont dans la nature que Dieu a faite avide d'amour, et aussi dans l'esprit de notre foi qui ne nous défend pas d'aimer. Toutefois, comprenez bien que ces regrets, tout en vous faisant pleurer, ne doivent pas trop vous troubler, ni surtout vous laisser sans force et sans espérance.

L'âme humaine est une fleur, ses affections sont des pétales qui doivent tomber un à un, quand ils auront achevé leur tâche, qui est de nourrir le fruit au milieu d'eux ; le fruit restera seul ensuite. Notre âme doit se mûrir à travers la souffrance et le déchirement des séparations ; nous sommes faits pour une demeure qui ne passera pas et où toutes nos affections nous attendent, transformées et devenues immortelles, radieuses, célestes, bien plus pures et plus douces qu'ici-bas.

Ne dites donc pas : « Pourquoi venir au monde ? » Ce mot est anti-chrétien ; je sais bien que vous n'y avez pas pensé, aussi je ne vous gronde pas, mais ne le redites plus. Je veux que vous pleuriez, mais que vous soyez plus calme, plus consolé, moins révolté ; il est bien vrai que Dieu ne vous a pas, à vous surtout, épargné les peines, mais voyez donc aussi quelles consolations il vous a données. Vous avez toujours été, grâce à Dieu, entouré d'amitiés, d'affections dont vous aviez besoin et qui vous ont soutenu le cœur ; et si, aujourd'hui, quelques-unes vous quittent, il vous en reste encore, et vous êtes à un âge où la plupart des hommes ont vu toutes les leurs s'effeuiller sans retour. Vous, vous êtes resté jeune par le cœur et par l'esprit, par l'imagination, tout en vieillissant et en dépérissant par le corps ; il vous manque encore de la foi, et c'est pour cela que vous sentez trop amè-

rement et rien qu'amèrement vos peines, parce que vous ne voulez pas vous rendre, par un peu de piété, plus capable de comprendre ce qu'il y a de bon dans les espérances célestes.....

Communiez-vous de temps en temps ? Vous habituez-vous un peu à la prière ? Faites tout cela, je vous en prie, et ne vous livrez pas ainsi sans espoir et sans défense à vos torturantes pensées. Fussiez-vous sans ami sur la terre, vous en avez qui vous attendent dans le ciel ; ayez seulement bien soin de mériter de les rejoindre ; et puis, vous en avez sur la terre, je vous en connais jusqu'ici ; vous savez si ceux-là vous aiment tendrement, sincèrement et du fond du cœur, s'ils compatissent à vos peines. Pour moi, vous savez bien, je vous sermonne, je vous gronde même, mais au fond, je vous comprends, j'excuse votre faiblesse ; et loin de blâmer vos défaillances de volonté et de trouver à redire à vos larmes, au contraire, je les bénis et voudrais que mon souvenir et la pensée de ce lien de sympathie vous console un peu et vous semble encore un peu bon et calmant.

Tout ce que je vous demande, c'est d'être un peu plus chrétien dans votre vie et dans vos pratiques, afin d'avoir moins de mal à comprendre où Dieu vous conduit ainsi par le chemin royal de la croix, et d'y avancer avec un peu plus de force ; mais ceci, je vous le demande en grâce, et, si vous le permettez, au nom de l'amitié que vous me donnez et que vous ne me demandez pas en vain. Courage donc, priez pour moi et pour vous avec moi, comme je suis avec vous dans toutes vos peines et dans toutes vos impressions.

Adieu donc, courage, espérance et confiance ; Dieu est avec vous, et si j'ose le dire, si vous me permettez de le dire, moi aussi je suis et je serai toujours avec vous par le cœur, par la pensée.....

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXVII

A M. l'abbé Pinel (1)

Beauvais, 25 juillet 1874.

MON CHER AMI,

Ce que je vais vous écrire, je vous l'écrirai sans détour, sans vous demander même le secret, car enfin je n'ai rien à vous dire qui ne soit fort avouable et que je ne sois prêt à répéter devant qui que ce soit.

D'abord, je n'ai pas à vous parler du Séminaire de Beauvais ; vous jugez vous-même que vous avez besoin et désir d'une formation plus forte, d'une direction plus saine, et qu'en y restant, vous exposerez votre avenir à tomber dans la médiocrité, dans la platitude, dans la vie vulgaire et bourgeoise qui est celle de tout le monde. Cette crainte que vous m'exprimez et que certainement je sais fondée sur l'expérience du grand nombre, je ne puis en discuter ici les raisons spéciales ; ce que je puis faire, c'est vous dire : « Eh bien, cherchez ailleurs une formation qui vous semble mieux vous convenir. » Vous me dites : « J'aimerais à passer par la formation de Rome. » A cela je répondrai toujours et sempiternellement la même chose : « Ah ! pour cela, si vous pouvez le faire, faites-le, certainement faites-le ! » Vous me demandez si je vous le conseille ; certainement, que je vous le conseille, de toute mon âme et de toutes mes forces. Ma théorie à moi, c'est que tout jeune homme qui est appelé au sacerdoce, est capable d'une formation grande et forte, et que *la formation romaine, par cela seul qu'elle est celle de l'Église, est la vraie formation sacerdotale* La théorie qu'il faut prendre du lait avant de prendre de la viande prouve, ou bien que vous pouvez aller à Rome chercher la viande, main-

1. Élève et ami de l'abbé Aubry, aujourd'hui membre de la Compagnie de Jésus.

tenant que vous avez le lait, ou bien que Rome ne répond pas au besoin des intelligences, et que, par conséquent, personne ne doit y aller, que même le Pape a eu tort d'y tolérer l'institution d'un Séminaire Français...

Que voulez vous, j'en reviendrai toujours à cela : la formation romaine est si droite, si sobre, si saine, si haute et si simple à la fois, qu'elle corrige les travers en même temps qu'elle nourrit les esprits ; elle répond à tous les besoins intellectuels : *ad omnia utilis est.*

Vous avez bien raison de dire que plus le poste où vous serez occupé sera humble, plus vous aurez besoin de théologie ; ce n'est pas la formation romaine qui rend pédant et orgueilleux...

Plus vous vous sentez désolé et inquiet d'être seul dans votre sens et privé d'appui, plus vous devez sentir le besoin de mettre Dieu de moitié avec vous, afin que lui, du moins, vous approuve ; non pas qu'il suffise jamais d'être approuvé de Dieu ou de se croire approuvé de Dieu, mais c'est que quelquefois on est obligé de traverser même le blâme des hommes... Au retour de Rome vous ne serez pas fort goûté, comme tous ceux qui en sont venus ; pourquoi ? Parce que vous rapporterez des idées qui choqueront toutes celles des autres ; ce choc sera même le signe de la valeur de vos idées...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXXXVIII

A M. l'abbé Aubry

Halluin, 28 juillet 1874.

MON CHER MONSIEUR,

En rentrant à Lille par une chaleur torride, j'ai été frappé d'une sorte de fièvre nerveuse, qui m'a presque enlevé la raison pendant plusieurs jours ; toutes les émotions que

j'avais éprouvées, mais que j'avais dû renfermer en moi-même, le spectacle de mon père mort en prison, les pénibles devoirs que j'ai rendus à ses restes mortels, tout cela m'avait tellement bouleversé, que j'en avais l'esprit presque égaré, et que, pendant une semaine, j'étais halluciné et je voyais partout le cadavre de mon père (*).

Je suis d'un tempérament très nerveux et excitable, et c'est la première fois que je me trouvais jouer un rôle dans cette tragédie de la mort, qu'une longue habitude rend moins terrible aux personnes obligées par état à y assister souvent.

Un séjour à la campagne, dans ma famille, m'a rendu le calme ; mais je sens qu'il faudra bien du temps pour assoupir cette douleur, et dans un coin de ma pauvre tête, il y a une case qui sera peut-être toujours dérangée.

Si les scènes de la mort produisent un tel effet sur un cœur faible peut-être mais innocent, quels doivent être les remords épouvantables qui assiègent l'homme coupable, surtout le meurtrier ! C'est ce qui m'a toujours arrêté dans mes projets de vengeance, quand il me semblait entendre la voix de mon père m'appeler à son aide, et dans ces heures de haine où l'on maudit la société, ses lois et sa justice.

Mon père mourant a pardonné à ses bourreaux, je leur pardonne donc aussi, et prie Dieu dans sa miséricorde de leur accorder une fin aussi chrétienne que celle de leur victime.

Vous savez maintenant, cher Monsieur, pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt ; ne croyez pas que je vous aie oublié, je n'ai malheureusement que trop de mémoire ; je dis malheureusement pour moi, car votre souvenir n'éveille en moi que des pensées douces et consolantes, des idées de reconnaissance et d'amour chrétien, et je vous bénis chaque fois que je pense à vous. Quel bonheur pour mon pauvre père d'avoir eu le secours de votre ministère ! C'était une

1. L'auteur de cette lettre venait de perdre son père à la prison de Beauvais, où il avait été pieusement assisté par l'abbé Aubry. Voir plus haut la lettre CXXXII, p. 319.

faveur de Dieu, car bien des prêtres, remplis du reste de zèle et de bon vouloir, n'ont pas toujours ces idées élevées et si bien exprimées, cette tolérance, cette foi, cette charité, qui éclataient dans toutes vos paroles ; et je me réjouis qu'il vous ait choisi pour confident de ses plus secrètes pensées. Je l'imiterai donc, puisque vous le désirez, et vous ouvrirai mon cœur en toute sincérité.

Il est vrai que je suis protestant ; mon père le savait bien, ainsi que toute la famille ; et une fois le premier moment de chagrin mutuel passé, jamais plus il n'en a été question entre nous. Je suis protestant par principes, profondément attaché depuis quinze ans à ma religion, pour laquelle je suis prêt à sacrifier ma vie, et j'espère vivre et mourir dans cette religion de mon choix.

Comment suis-je devenu protestant ? J'ai toujours été très croyant, non par éducation, mais instinctivement ; je crois profondément en Dieu, mais j'ai toujours eu peu de goût pour les cérémonies extérieures du culte. J'aime à séparer Dieu des hommes. Né dans la religion catholique, j'y ai été élevé comme tous les enfants, un peu machinalement, et j'ai suivi ses rites sans me préoccuper beaucoup de ce qu'ils signifiaient. Combien d'hommes naissent, vivent et meurent ainsi dans une religion sans la connaître !

Vers l'âge de quinze ans, mon esprit un peu précoce a commencé à raisonner, et à raisonner comme les jeunes gens qui veulent tout trancher, avec une logique inflexible. A toutes les observations que j'entendais faire, à toutes les affirmations, je commençais à opposer ce grand « Pourquoi ? » auquel nul homme ne répondra jamais.

Mes parents, croyant peut-être affermir ma foi, me firent entrer à deux reprises dans des pensionnats dirigés par des Jésuites. Ce qui devait me sauver me perdit ; un remède à trop haute dose devient un poison.

Quand je dus aller à la messe tous les jours et même la servir, passer la moitié de ma vie en prières et en cérémonies religieuses, rapporter toutes mes actions à des principes étroits, trouver la foi dans des dogmes où l'on voyait trop la

main de l'homme, assujettir mon corps et mon esprit à des pratiques mesquines, tout ce qu'il y avait en moi de généreux se révolta. Quand on m'ordonnait de croire, je demandais en quel nom on parlait et pourquoi il fallait croire. Je me jetai dans la controverse théologique, je fis une étude des questions religieuses, des recherches sur l'origine de la religion romaine, et cette religion en sortit un peu en lambeaux. J'étais alors devenu déiste, je n'étais plus catholique.

Dans ces dispositions d'esprit, je quittai le pensionnat des Jésuites pour rentrer au lycée de Lille. J'y fis connaissance d'un jeune Anglais qui me présenta dans sa famille; j'y vis sa sœur et, du premier jour, j'en tombai éperdument amoureux ; ce ne fut pas un feu de paille, ce fut un coup de foudre qui modifia mon caractère entièrement et brisa mon avenir. J'ai connu l'amour vrai, ce sentiment si noble, si pur et si saint que bien des hommes ignorent. Depuis quinze années, j'ai vécu de ce sentiment qui me soutient et me consume en même temps, car mon amour ne fut pas partagé et il ne pouvait pas l'être. Quand la passion est si forte, elle ne rencontre généralement que de l'indifférence. C'est un axiome qu'en amour il y en a un qui aime et un qui se laisse aimer.

Pardon de vous parler de ces choses, cher Monsieur, mais vous voyez que, quoique protestant, je me confesse.

Cette famille d'Anglais était protestante. Nourri jusqu'alors dans l'horreur des hérétiques, je fus étonné de voir que ces hérétiques étaient de très honnêtes gens et surtout de très bons chrétiens. Je me mis à lire la Bible, et alors, poussé par mes convictions et par mon amour tout ensemble, je me fis protestant.

Il est difficile de se juger soi-même ; on dit généralement qu'on ne doit pas changer de religion : pourtant Jésus-Christ était né Juif, il abjura la religion de ses pères pour fonder la sienne. Quoi qu'il en soit, j'aimai une protestante, et n'étant que déiste je me fis protestant. Je revêtis une forme de religion. En étudiant ensuite cette religion, je trouvai qu'elle était la plus adaptée à mes idées, à ma foi et à mon tempérament, et je m'y attachai.

Je ne veux pas entrer ici dans des controverses religieuses ; je n'ai pas l'intention de vous convertir au protestantisme, et quant à me convertir au catholicisme, ce serait bien difficile.

Les diverses religions sont des chemins différents qui aboutissent au même but, à Dieu. Suivons donc chacun notre chemin, et quoique séparés sur cette terre, vous verrez, cher Monsieur, que nous nous rencontrerons un jour Là-Haut ; je prie Dieu qu'il m'en fasse la grâce.

Pour terminer cette longue lettre, et revenir à des sujets plus pratiques, je vous dirai que mon pauvre père a été inhumé à Lille...

Le lendemain de mon retour à Lille, nous avons reçu une lettre de M. le Gardien-chef, nous annonçant que M. Meunier avait été gracié le 6 juillet, vingt-quatre heures avant sa mort...

Vous êtes le premier à qui j'écrive depuis mon retour, sans en excepter ma famille et mes amis.

Parmi les objets restés au greffe, se trouve le chapelet de mon père, qui lui avait été donné par l'abbé Meunier ; cet objet n'ayant aucune valeur, M. le Gardien consentira sans doute à vous le remettre, et je vous prierai de nous l'envoyer... Je suis confus de vous causer tout cet embarras.

Excusez tout ce griffonnage, cher Monsieur, j'ai perdu l'habitude d'écrire, mais j'espère vous avoir fait comprendre combien je vous estime. Si tous les hommes vous ressemblaient, il n'y aurait qu'une religion sur la terre, ce serait la charité.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma sympathie et de mon profond respect (1).

MEUNIER.

1. Le lecteur retrouvera, dans cette lettre, les idées fausses, les objections spécieuses, et tout cet échafaudage d'arguments *ad hominem* et de récriminations, qui sont toute la charpente d'un protestantisme sans principes philosophiques solides, sans dogme divin, sans morale pratique arrêtée et définissable. Vaine et mensongère sentimentalité, liberté absolue de penser et d'agir, surtout, protestation et haine contre le catholicisme telle est la caractéristique de tous les protestantismes.

LETTRE CXXXIX

A M. Vasseur

Beauvais, 2 août 1874.

MON CHER AMI,

La part que je prends à votre peine, je ne puis vous la dire, ni ce que je voudrais faire pour calmer un peu vos inquiétudes et rasséréner l'horizon devant vous. Mon pauvre ami, combien vous avez besoin de vous jeter à corps perdu dans la confiance en Dieu, et de vous accrocher aux espérances éternelles, pour être un peu consolé dans de pareils moments ! Je suis heureux que vous ayez l'habitude de la prière, pour y soulager un peu votre pauvre cœur épuisé, fatigué de pleurer, et y retrouver quelques pensées plus douces.

Vous me demandez si je comprends votre douleur et vos inquiétudes ; oh ! oui, croyez-le, je les comprends, j'y compatis de tout mon cœur, et si, dans ma dernière lettre, je faisais quelques réflexions qui ont pu vous paraître comme une gronderie amicale, croyez bien que c'était pour vous forcer à vous tourner totalement vers Dieu et à chercher, plus haut que la terre, la seule consolation qui vous soit peut-être possible, puisque vous voyez tout ce que vous avez aimé disparaître et le vide se faire entier autour de vous.

Vous avez raison de croire que vos peines ne viennent pas directement de Dieu ; elles ne viennent de lui que *par permission*. Ce n'est pas lui qui a fait la douleur et la mort, ni le mal, même le mal physique, c'est le péché. Toutefois, la douleur n'est pas seulement pour nous punir, mais souvent pour éprouver notre foi, épurer notre cœur, agrandir notre âme, élever nos vues, et rendre notre piété plus délicate et plus tendre, en la débarrassant de tous les intérêts et de tous les attachements terrestres, même de ceux que Dieu autorise et commande, comme les liens du sang et de la famille.

Assurément les prières du malade n'ont pas besoin d'être longues, et je répète toujours à ceux que je visite, que la meilleure prière du malade est l'offrande de ses peines à Dieu, par une simple élévation du cœur et par quelque invocation très courte et très filiale, comme celle-ci : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! Mon Dieu, nous sommes vos enfants ! Mon Dieu, soutenez-nous ! »

Je sais bien que si Dieu rendait autrefois la santé aux malades, par l'imposition des mains des prêtres, il peut encore le faire ; mais ce miracle, autrefois plus fréquent, parce qu'il fallait faire briller aux yeux des païens la vertu de l'Évangile et confirmer la parole des apôtres, l'est moins aujourd'hui ; c'est surtout aux apôtres qu'il est promis et à ceux qui portent l'Évangile dans les pays infidèles. De plus, Dieu n'a jamais aboli la mort et dispensé les chrétiens de porter leur part de souffrances ; la vôtre, à tous deux, est bien grande ; je le répète, vous avez bien droit de demander à Dieu d'en alléger le fardeau, et je le demande avec vous. Toutefois, ne perdez pas de vue le but que Dieu a mis au bout d'une carrière aussi douloureuse, et n'oubliez pas que la vie est courte, que vous en avez parcouru la plus longue portion, et que notre espérance, notre repos à tous est au ciel. Quel bonheur si nous pouvons le conquérir et nous y reposer ensemble ! Il est évident qu'alors on repensera aux douleurs de ce monde, qu'on se retrouvera ensemble, et que les amertumes de la terre seront devenues des joies bien douces.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXL

A Madame Damay (1)

Beauvais, 5 août 1874.

MADAME,

J'aurai d'abord et avant tout le courage de vous dire que je ne veux pas que vous m'écriviez davantage ; veuillez en comprendre les raisons, elles sont contenues dans ce que j'ai à vous dire ; je vous prie de ne pas vous en offenser. J'ajouterai tout de suite que personne ne saura par moi si je vous ai écrit ou si vous m'avez écrit, mais que je ne vous défends pas, que je vous conseille, au contraire, de montrer cette lettre vous-même à M. Leroy (2) ; ce sera précisément une marque de cette confiance illimitée que vous avez raison de lui donner. Si je vous défends de m'écrire, ce n'est pas que vos deux lettres m'aient fait déplaisir, au contraire ; et si jamais, par une disposition providentielle qui n'a rien de probable, vous vous retrouviez sous ma direction, je vous prierais, au nom de votre âme et dans l'unique intérêt de votre sanctification, d'être aussi simple et aussi confiante que vous l'avez été. En dehors de cela, s'il vous plaît, regardez Notre-Seigneur sur la croix, et ne perdez pas votre peine à chercher autre chose. Votre âme, je la connais par cœur, je la vois d'ici, et c'est pour cela que je ne veux pas que vous m'écriviez ; je vous devine, je vous ai dit la voie où je vous croyais appelée ; vous m'avez compris : *c'est bien et c'est assez* ; vous ne périrez pas faute de lumière.

Oui, Madame, je crois que votre mission, à vous, est de devenir une âme délicate sacrifiée, crucifiée ; je vous crois

1. La destinataire de cette lettre, morte depuis longtemps, habitait alors Guiscard, où l'abbé Aubry l'avait connue pendant les quelques semaines de son vicariat provisoire.

2. Devenu vicaire de Guiscard, au départ de l'abbé Aubry.

appelée à une voie de perfection, je dirai même à une tournure de sainteté qui sera héroïque, parce qu'elle consistera dans un sacrifice plus délicat, plus journalier, plus pénible, et qui est à reprendre et à refaire à tout moment, et toujours avec une nouvelle peine. C'est ce que j'ai voulu exprimer dans un mot que vous relevez : *Intime avec Dieu seul*. Je veux bien que ce mot vous inspire non pas des arrière-pensées, mais de vraies pensées et surtout celles-ci : confiance et ouverture d'âme complète vis-à-vis de votre directeur, à la condition qu'il ne trahira pas les intérêts de votre âme. Celui-là, c'est aussi *Dieu seul* ; je ne veux donc pas dire qu'il faille lui rien cacher, je veux dire que vous êtes trop portée à confondre *âme* avec *cœur* ; je veux dire que votre cœur se mêle facilement de la besogne de votre âme ; je veux dire qu'il est terriblement porté à s'accrocher à tout, et à se retourner vers les choses de ce monde, ou bien, tout en marchant vers Dieu, à se laisser prendre aux choses du chemin ; je veux dire que vous ne savez pas encore assez vous passer des consolations données par les créatures et qu'il faut en arriver là ; je veux dire que vous vous sanctifierez en consentant à être oubliée, délaissée, abandonnée, isolée, méconnue, dédaignée, à ne vous sentir soutenue par aucune affection terrestre, *aucune intimité humaine, aucune*, entendez-vous ? je dis *aucune*, ni la mienne ni les autres ; je veux dire que vous vous condamnez à l'isolement, à une vie cachée, triste en apparence, car la vraie piété, occupant tout votre cœur, vous donnera la seule vraie joie qui ne passe pas ; que vous vous résignerez à vieillir et à mourir sans consolation, sans confiance, sans espérance aucune pour la terre, n'aimant que Dieu, ne cherchant que Dieu, et lui restant fidèle envers et contre tous, non seulement dans les devoirs nécessaires au salut, mais encore dans les délicatesses que votre générosité vous indiquera, et cela quand même vous ne seriez appréciée ni encouragée de personne sur la terre, quand même vous auriez un confesseur qui ne vous comprendrait pas et qui n'aurait d'autre talent que de vous donner l'absolution quand vous en aurez besoin.

Je veux dire que Dieu doit vous suffire enfin, n'est-ce pas assez ? et qu'il faudra couper, tailler, trancher, retrancher impitoyablement, dans votre cœur, tout ce qui pourrait l'occuper en dehors de Dieu, même quand il y aurait là un prétexte de piété.

Quelle immolation de vous-même je vous enseigne là ! Quelle continuité de sacrifice, quelle force d'âme et quelle délicatesse d'abnégation il vous faut pour cela ! Mais répondez-vous à vous-même si votre lumière intérieure ne vous dit pas la même chose que moi. Vous me dites que, pour y arriver, il vous faudra devenir bien austère ; oui, c'est cela, bien austère et bien impitoyable pour vous-même, *intime avec Dieu seul*, et résignée à n'être appréciée que de lui ; mais pas austère pour les autres, car j'ai dit aussi : *bien avec tout le monde*, c'est-à-dire qu'avec tout cela vous serez patiente, simple, gaie, ouverte, excusant tout, comprenant tout ; tâchant de guérir tout, dévouée, aimable à tous, souriante pour tous ceux qui vous entourent, et ne visant qu'à une chose, les amener à Dieu à force de prévenances et d'amabilité ; enfin *bien avec tout le monde et intime avec Dieu seul*. Je ne dis même pas que, de ce fait, vous vous priverez de toutes les jouissances du monde, non. Par exemple, vous irez à un dîner, à une soirée, à une promenade ; vous vous mêlerez à des conversations avec d'autres personnes, pour leur être aimable et leur montrer que la piété n'est pas morose et lugubre. Vous vivrez dans le monde, je dirai même dans le tapage et la dissipation des autres, vous rappelant bien que pour vous, votre place, la place de votre cœur, est au pied de la croix et devant le tabernacle, que vous n'avez pas sur la terre de demeure permanente, mais que vous en cherchez une autre. Vous passerez sur la terre comme ne la voyant pas ; vous userez du monde comme n'en usant pas ; vous serez dans la joie comme ne vous réjouissant pas ; et dans la tristesse comme ne pleurant pas, mais tournant vers l'avenir éternel et vers Dieu qui est invisible, mais qui vous attend, toutes vos pensées, tous vos désirs, tout votre cœur, je dirais volontiers tous les vrais sourires de votre âme.

Oh ! je crois que vous me comprenez bien ; non, non, ne vous attachez donc à rien sur la terre, pas même à ce qui est bien, pas même à ce qui aime Dieu. Ce qui est bien, mais humain ou mêlé d'humanité, est encore plus dangereux pour vous que ce qui est mal, parce que votre cœur s'y accroche et cherche la créature comme d'instinct, par raccroc, et avec une malice infinie.

Je ne connais pas votre entourage et votre genre de vie ; mais je crois que pour être triste, austère et isolée, votre vie le sera toujours et presque fatalement, que vous le vouliez ou non. Seulement, ce qui sera loisible, c'est de faire de votre solitude ou bien le chemin du ciel et un ciel anticipé, si vous la peuplez de *Dieu seul*, si vous le prenez pour compagnon de votre vie ; ou bien un supplice inutile, si vous la peuplez de goûts mondains que vous ne pourrez évidemment pas satisfaire, à moins de sacrifier votre salut, et qui, par conséquent, resteront à l'état de tourments sans profit. Comprendons-le bien, si nous ne nous détachons pas, notre vie ne sera et ne pourra être qu'un supplice ; car enfin, si nous restons attachés au monde, il faut toujours en passer par le sacrifice et nous renoncer de fait. Si, au lieu d'embrasser notre croix avec amour, nous la subissons, il faut toujours la porter ; mais alors nous la portons sans mérite, nous avons la matière du sacrifice, la souffrance, sans en avoir l'esprit qui la rend utile et féconde. D'un côté comme de l'autre, il y aura sacrifice ; toute la différence, c'est que le sacrifice, d'un côté, sera sans espérance et sans mérite, et de l'autre, sera couronné de la plus sainte et de la plus radieuse espérance.

Lisez à ce sujet le XX^e chapitre du premier livre de l'*Imitation*, et apprenez à ne plus tourner vos regards vers des jouissances qui ne sont plus pour vous. Les regrets que leur vue vous causerait, d'abord sont inutiles, puis sont autant de pris sur votre part du ciel.

Courage donc, énergie dans ce beau chemin du sacrifice ! Soyez une âme forte et sacrifiée ; remplissez-vous de l'esprit de l'Évangile, qui est un esprit d'abandon de soi-même. Les .

vraies consolations sont plus encore dans le tabernacle, au pied de la croix, que dans les paroles des hommes....

Vous dites que votre vie est triste ; remplissez-la de bonnes œuvres qui occupent votre cœur et donnent un but à votre activité.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLI

A M. l'abbé Masson (1)

Beauvais, 11 août 1874.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre, et suis presque en retard avec vous. Mais ce retard aura l'avantage de vous faire recevoir ma lettre quand vous serez déjà tout installé dans vos fonctions nouvelles — de précepteur — et bien édifié sur la valeur, les avantages et inconvénients de votre situation. Je vous le disais ici, réflexions faites, j'étais content pour vous de vous voir rentré pour les vacances dans cette position.

Je suis persuadé que la situation par laquelle vous allez passer, peut vous être singulièrement utile au point de vue de votre formation. En tous les cas *il faut*, retenez bien ceci et prenez vos mesures en conséquence, *il faut*, bon gré mal gré, qu'elle vous soit ou très utile ou très nuisible : très nuisible, si vous ne prenez pas vos précautions, si vous n'êtes pas ferme dans vos devoirs et décidé à passer à travers le feu et la poudre, pour rester fidèle séminariste ; alors elle vous sera nuisible, parce qu'elle vous dissipera, vous mondanisera, vous dégoûtera de la piété, vous désenchante du sacrifice sacerdotal, et affadira votre cœur en le retirant de Dieu pour le donner au monde, et en remplaçant l'amour de

1. Élève et pénitent de l'abbé Aubry, plus tard prêtre, mort d'une maladie contractée pendant la campagne franco-allemande de 1870-71 à laquelle il prit une part active.

votre vocation par le regret des choses que nous quittons. Elle vous sera très utile si, au contraire, vous restez ferme envers et contre tous, et fidèle à Dieu en tout, dans la dissipation des autres, dans les fêtes, les voyages, le tapage ; alors ce vous sera une épreuve qui vous rendra plus solide et mieux trempé : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. Rappelez-vous ce mot de saint Paul : *Tempus breve est, reliquum est qui ut utuntur hoc mundo tanquam non utantur, et qui gaudent tanquam non gaudentes sint ; præterit enim figura hujus mundi*.

Vous allez voir de près un monde que vous aviez peu vu jusqu'ici, et fréquenter une société un peu séduisante ; prenez garde de laisser votre cœur s'accrocher aux buissons de la route. Dieu est plus beau et plus noble que tout ; restez-lui fidèle, et gardez-lui la meilleure fleur de vos affections, quand vous êtes seul avec lui ; quand vous êtes en société, ne le perdez pas de vue. Ce que vous voyez, nécessairement, doit vous tenter de regretter le monde ; n'oubliez pas que vous avez la meilleure part, et pensez encore à ce mot de l'Imitation : *Quid vis videre quod non licet habere ?* Soyez inexorable contre vous-même en ce qui regarde vos exercices de piété, surtout la méditation et la visite au Saint-Sacrement. C'est là que vous reprendrez des forces, et que vous trouverez une affection grande, puissante et tendre, pour contrebalancer les séductions dont vous serez nécessairement entouré, et pour neutraliser le danger. Je vous parle de dangers ; je ne veux pas dire qu'il y en ait pour vous d'immédiats, et que vous trouviez près de vous des pièges mortels et des tentations directes ; mais bien plutôt que, de sa nature, votre situation est une épreuve pour la vocation, et que le milieu dans lequel vous allez vivre est affadissant et refroidissant pour le cœur, capable de diminuer votre ferveur et votre élan. Si vous y résistez bien, et si vous restez pieux, ce sera bon signe pour plus tard. Vous le savez, j'étais content aussi de cette position pour former vos manières, vous civiliser, vous donner un peu plus de distinction extérieure et de savoir faire en société. Ne cherchez pas tout cela, car tout

cela ne se cherche pas ; soyez extérieurement simple en toutes choses et vis-à-vis de tous ; la meilleure distinction est la simplicité des manières. Vous ne pouvez vous faire bien venir de vos enfants et des parents qu'à force de dévouement, de patience et de discrétion délicate ; faites plutôt désirer votre société, en l'épargnant aux gens, que de la rendre odieuse, en vous imposant toujours avec eux. Si vos enfants sont comme tous les autres de cette classe, ils n'ont guère de piété ; tâchez de leur en donner un peu, sans en avoir l'air, et surtout en évitant de la rendre ennuyeuse. C'est à votre bonne volonté que je confie ces conseils, et à votre bon sens que je m'en remets pour toutes les autres choses dans lesquelles vous serez embarrassé !

Surtout, n'oubliez pas vos études, faites un peu de théologie et d'Écriture Sainte. Quand vous m'écrirez, donnez quelques détails précis sur votre situation et la manière dont vous vous croyez apprécié par ceux qui vous entourent. Que Dieu soit avec vous ! Pour moi, je vous bénis de toute mon âme, et vous prie de me croire votre tout dévoué et sincère ami.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLII

Au Révérend Père Gossin

Beauvais, 13 août 1874.

CHER PÈRE,

Je suis domicilié au Séminaire de Beauvais pour cinq semaines encore ; mais je n'y suis plus professeur, je suis novice aux Missions Étrangères.

Il y a deux ans que j'ai pris jour, en revenant de la Pierrequi-Vire ; depuis ce temps-là, ma perspective a perdu tout ce charme, toute cette poésie qui est inhérente à la jeunesse, et qui commence à se dépapilloter quand on a trente ans.

Monseigneur m'a, sans façons et fort gracieusement, permis de m'en aller...

Le trois octobre, je serai à la rue du Bac ; il en sera ce qu'il en sera, mais voilà vingt ans que ça me travaille, il faut que j'en aie le cœur net. Ne croyez pas que ma décision soit étayée sur des illusions et des idées fantastiques ; ces idées ces illusions, je les ai eues, et il y a toujours bien dix ans que je sais leur peu de valeur. Il y a deux ans surtout que je ne les ai plus du tout ; je suis à sec, et il ne me reste plus, pour aller là, que les *raisons dogmatiques* et la décision que j'ai prise, il y a deux ans, et dont je ne veux plus me dessaisir, quoiqu'aujourd'hui elle n'ait plus aucun charme pour moi...

Depuis quelques années, j'ai souvent pensé à la vie religieuse, mais je n'y ai pensé que par crainte pour mon salut personnel. Aujourd'hui, je remets entre les mains de Dieu le souci de mon salut ; je ne demande qu'à travailler pour les autres ; si Dieu me laisse damner, c'est son affaire, et c'est dans ce sens que je comprends le mot de saint Paul : *Optabam ego ipse anathema esse pro fratribus meis.*

Il y a des moments où je gémissais moi-même d'avoir reçu pour lot une vocation semblable ; je me révolte contre cette idée d'aller me parquer avec un tas de sauvages, qui sont bêtes comme des oies, et qui n'ont rien du tout de ragoûtant. Je sais bien que je regretterai la France et même Beauvais, même le Séminaire, où je ne suis pourtant guère dans mon élément ; je sais même que les regrets m'empoigneront avant de quitter Paris. Mais au moins je serai comme tous les autres, *Euntes ibant et flebant* ; on dit qu'il n'y a pas un missionnaire qui n'en soit là. Marchons donc comme les autres. Je sais bien ce qui me fera le plus souffrir : ce sont les affections que je laisserai par ici, et la disette que j'en sentirai par là. J'ai déjà remarqué que plus je suis désolé, plus mon action est féconde : va donc pour la désolation perpétuelle. Je sais bien que c'est rude à porter, et je suis téméraire de vouloir me charger d'un pareil fardeau ; le bon Dieu s'arrangera, puisque c'est pour lui ce que j'en fais...

J'entrerai au Séminaire de Paris pieds et poings liés. Par là-bas, ils ont des collèges, et on cherche même à organiser des rudiments de séminaires. Si on veut me jeter dans une œuvre de ce genre, j'en serai ravi, car mes goûts restent tout de même dans l'éducation sacerdotale, et j'ai la manie de ramasser de tous côtés ce qui me vient de bon là-dessus. Les six ans que je viens de passer ici, m'auront été singulièrement utiles pour me faire formuler mes idées, et tirer du chaos un plan d'études sacerdotales que j'ai dans la tête — *Non nova sed nove*. Du reste, ils me mettront où ils voudront ; j'ai confiance en eux, je me laisserai manipuler à volonté... Je ne demanderai rien, même par prudence et en vue de ma préservation et de mes goûts. Même si on me met dans une procure pour les affaires matérielles, ou je ne sais quoi, je serai content d'être une pièce dans cet édifice-là. J'aurais bien voulu faire mon pèlerinage à Lourdes, et vous voir en passant, mais j'ai, pour ne pas partir, une raison si valide qu'elle est sans réplique ; je n'ai ni vœu de pauvreté, ni argent dans ma bourse, et je vais m'en aller d'ici sans un sou, ce qui est tout à fait dans mes idées...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLIII

A M. l'abbé Pinel

Beauvais, 20 août 1874.

MON CHER AMI,

Je suis convaincu que sur soixante séminaristes qui sont ici, en moyenne vingt ou trente pensent à la vie religieuse ou à des œuvres spéciales avec un peu de regret, et que le milieu dans lequel ils vivent ici les empêche de mûrir la question. Heureux ceux qui peuvent se soustraire à ce milieu

terne et vulgaire, pour aller étudier leur avenir dans une atmosphère meilleure..

Dans le plan d'étudier à Rome, la question des milieux joue un grand rôle. Peut-être, après les études du Collège Romain, la distinction intellectuelle et morale, l'élévation naturelle et surnaturelle du milieu dans lequel nous vivions au Séminaire Français, est une des choses que j'ai le plus appréciées là-bas. On se connaît moins, on est moins familier ; les pensées qu'on échange sont moins vulgaires ; l'esprit de la maison est plus noble et plus délicat ; les intelligences sont mieux choisies et les vocations mieux trempées. Avec tout cela, on est bien plus simple et bien plus uni ; et il est rare qu'on n'y forme pas quelque bonne, noble, pieuse et intelligente amitié. Voilà de grands points !..

Vous avez rudement besoin de vous préparer à Rome, comme on se prépare à une démarche importante pour la vocation, par la piété, la paix du cœur, la force et l'humilité. Faites-le de toute votre âme. Que votre départ pour Rome soit un acte vraiment surnaturel et qui marque dans votre vie sacerdotale, comme un grand bienfait de Dieu et un grand préservatif pour l'avenir.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLIV

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 22 août 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous écris cette lettre samedi, la nuit. Je ne puis ni dormir, ni rien faire ; je ne sais pas par où tourner mon âme, je suis comme aux abois ; j'ouvre un livre, je le ferme ; je prends un papier pour écrire, je le jette ; que je suis tourmenté et inquiet ! Il faut bien que je recoure à vous, qui

êtes mon Père et mon premier ami, pour vous demander un peu de réconfort et de consolation. Voyez donc ce que je vais faire et vers quel avenir je vais me jeter ! Je suis tourmenté, ce soir surtout, comme je ne l'ai jamais été. Ce n'est pas que je recule ; car, au contraire, je ne pense même plus à l'hypothèse de ne pas partir ; mais plus j'avance, plus cette perspective m'épouvante à tous les points de vue, et me devient aride et navrante. La volonté où je suis de partir est bien arrêtée, mais sans charme ni attrait ; c'est une volonté sèche et têtue. Je ne prie presque pas, je ne médite presque pas, et c'est ce qui m'effraie encore. Je ne vais pas par là pour mon salut, mais pour celui des autres ; il ne me reste de mes idées d'apostolat que les raisons dogmatiques pour ainsi dire, mais desséchées et privées de tout attrait. Je ne sais où donner de la tête pour retrouver un peu de joie et d'espérance ; je sais bien que Dieu peut me donner tout cela, mais j'ai bien du mal à me retourner vers lui. Il me reste un mois à passer ici ; si cela continue, ce sera un mois terrible de souffrances morales. Tout le monde me croit et me voit très calme et très tranquille..

Je vais engager ma vie ; engagée, elle l'est déjà, et le sacrifice est déjà bien lourd par moments ; mais que sera-ce ? Je prévois des regrets, des découragements, des élans d'imagination, des désolations sans mesure, des tentations, des tortures morales : tout cela m'épouvante. Je prévois surtout qu'il n'y aura pour moi aucune compensation terrestre, et qu'une fois parti, ce sera fini, il faudra vieillir comme cela. J'embrasserais encore cette perspective avec une vraie joie, si j'étais sûr d'avoir assez de force pour la porter sans faiblir, c'est-à-dire sans perdre mon âme, ma vie intérieure, sans me décourager totalement ; mais c'est de cela que j'ai peur. Et puis, mes pauvres parents me font trembler aussi ! Comment vais-je m'y prendre et par où commencer ? Et mon frère, que fera-t-il ? Je lui étais bien peu utile, et je le serai plus peut-être de loin et par lettres que de près ; mais je m'en irai fort inquiet pour lui, car le voici dans un âge critique, et il ne reçoit et ne recevra sans doute aucune direc-

tion, et cela m'effraie encore. A la grâce de Dieu ! Mais tout cela n'est pas doux, et il en cuit. Je sens déjà peser sur mon cœur cette parole d'ailleurs si belle de l'Écriture, à propos des apôtres : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*. Peut-être le calme reviendra-t-il pour moi plus tard ; mais pour le moment, je suis bien malheureux, et il faut que vous m'écriviez. Je ne puis vous en dire plus long, car ma tête se vide et je n'ai plus ni idée, ni sentiment.

Mon pauvre Vasseur m'écrit que sa mère se meurt ; il est au bout de son courage et dans toutes ses tristesses.

Ayez soin d'excuser mon griffonnage et surtout croyez-moi, au milieu de cette passe terrible, votre tout affectueux et dévoué fils,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLV

A M. l'abbé Masson

Beauvais, 27 août 1874.

MON BIEN CHER AMI,

Il y a déjà plusieurs jours que votre lettre attend ma réponse, et je ne veux pourtant pas être inexact. Je commencerai par vous dire que je vous trouve, dans vos lettres, trop sobre de détails sur votre vie, vos occupations de précepteur, vos impressions et le milieu qui vous entoure. Ce que vous me dites cependant me rend de plus en plus content de vous voir là.

C'est une épreuve pour votre vertu, comme je l'avais pensé, une expérience pour votre intelligence, une formation pour votre manière d'être extérieure. Réjouissez-vous de cette occasion ; surtout profitez-en pour vous développer comme il faut, et ne laissez pas vos vêtements après les buissons de la route. Je ne saurais assez vous le répéter, pour vos manières avec le monde plus ou moins élégant,

soyez extrêmement simple et naturel, c'est ce qui nous convient à nous autres. Vous ferez évidemment quelques maladresses ; ne vous en tourmentez pas, il faut que vous en fassiez comme tous les autres ; excusez-vous quand elles vous arrivent et s'il y a lieu de vous excuser. Soyez réservé et ayez toujours peur que votre présence soit importune surtout quand il y a quelque réunion ou quelque petite fête.

Quant à votre enfant, j'ai ri de ce que vous en disiez. Vous étiez bien naïf de croire que vous allicz trouver un chérubin, plein de bonne volonté et d'amour du travail. Ce que vous m'en dites de lui est bien vraisemblable et s'accorde bien avec ce que je pense des enfants de cette classe universellement. Ne l'assommez pas de remontrances et de sermons ; ne recourez pas trop à ses parents pour le moriger ou l'obliger ; obtenez de lui le plus possible, en le stimulant le mieux possible, et en lui rendant le travail le moins désagréable possible. Tout en prenant vos fonctions au sérieux et en les remplissant en conscience, ne vous tourmentez pas du tout, si vous obtenez fort peu de chose ou à peu près rien ; car ils sont tous de même, et sur cent précepteurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui sont chargés, dans l'intention ou dans l'arrière pensée des parents, non pas de faire piocher leurs élèves, mais de les surveiller, de les empêcher de se noyer, et de soulager leurs parents. Tâchez de faire un peu de bien au vôtre, et beaucoup à vous-même sous tous les rapports.

Surtout patience, patience, et puis piété, piété, piété ! J'espère que vous aurez pu, après quelques jours d'essai et de peine autour de ce marmot, vous remettre un peu vous-même à vos études, ne serait-ce qu'à bâtons rompus et pour sauver le principe.

Retiré comme vous êtes du diocèse, vous ne savez sans doute pas beaucoup de nouvelles de Beauvais... En voici une qui peut-être vous touchera d'un peu près et sur laquelle je vous recommande le secret le plus absolu : c'est que, très probablement, je quitte le Grand Séminaire ; je vous repar-

lerai de ceci un peu plus tard, et j'exige que vous n'en disiez pas un mot à qui que ce soit, si ce n'est à moi, en m'écrivant; je vous le répète, nous en recauserons par lettre, et en tout cas je resterai ici jusqu'à la fin de septembre et à la veille de la retraite des professeurs.

Pour vous, mon cher ami, courage toujours, soyez entièrement à Dieu par la pureté de cœur et la piété; réjouissez-vous bien de lui appartenir et de souffrir, un peu pour son service.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLVI

A M. Vasseur

Beauvais, 27 août 1874.

MON CHER AMI,

Vos commissions à Notre-Dame de Lourdes seront faites... J'ai confié vos intérêts spirituels et temporels à quelques bonnes et saintes âmes qui ont le bonheur d'aller à Lourdes... Mais vous-même, comment n'avez-vous pas eu l'idée de vous faire porter là-bas? J'en suis étonné vraiment, car c'est pour des malades comme vous que Dieu manifeste ainsi sa puissance, et je vous aurais vu avec beaucoup de joie et d'espérance entreprendre ce voyage, douloureux sans doute, mais en même temps béni et toujours utile aux âmes qui ont la foi. Vous n'auriez pas manqué de guides ni d'appuis, j'en suis certain; et bien sûr que la Sainte Vierge aurait fait quelque chose pour vous. Vous devriez lui promettre quelque chose comme cela, pour le cas où elle rendrait à votre bonne mère encore quelques années de vie... Ai-je besoin de vous dire que je suis avec vous par le cœur et dans ma messe?...

Soyez fort, soyez chrétien, ayez confiance, et pour cela soyez pieux. J'aime votre manière de prier, qui n'est pas de

dire de longues formules, mais d'unir son cœur à Dieu et de le tenir au pied de la croix ; jetez-y toutes vos inquiétudes, déposez-y vos larmes, afin qu'elles soient bénies et fécondes.

Croyez-moi, pour aujourd'hui et pour toujours, votre tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLVII

A M. Vasseur

Beauvais, 1^{er} septembre 1874.

MON CHER AMI,

Que je voudrais vous soulager, vous fortifier !... Mon pauvre ami, confiance surtout, confiance et calme. Je lisais dimanche, à l'Évangile, que Dieu n'abandonne pas les oiseaux du ciel, et que bien moins encore peut-il abandonner ceux qui sont ses enfants ; n'est-ce pas pour vous que cela est écrit ?

Devenez de plus en plus enfant de Dieu par la confiance, la simplicité, l'abandon de votre cœur à sa paternelle volonté ; demandez-lui la santé en vous résignant à la maladie ; vous avez bien le droit surtout de lui demander la santé et la vie pour votre bonne mère...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXLVIII

A M. Vasseur

Beauvais, 4 septembre 1874.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir votre douloureuse lettre. Voulez-vous que ma main, que mon cœur vous écrive un peu ? J'ai aimé à penser que ces lignes vont vous arriver vers le moment où le corps de votre pauvre et chère mère vous sera enlevé pour toujours. En les lisant, ah ! rappelez-vous bien que je suis avec vous par le souvenir, partageant votre douleur et tâchant de remonter un peu votre courage. Je vous en supplie, ne perdez pas, devant Dieu, le fruit de vos peines, mais offrez-les-lui pour votre défunte ; et que votre consolation, aujourd'hui, soit de penser que vous, son enfant, vous infirme, pleurant, sans force, sans famille et isolé, vous allez être encore en relation avec son âme, vous pouvez pour elle bien plus que vous ne pouviez quand elle était vivante auprès de vous. Auprès de vous, du reste, elle y est encore, et la mort nous sépare les uns des autres bien moins que la vie, puisque Dieu *laisse nos âmes se rejoindre et se fréquenter*. Votre mère est près de vous, non seulement sa tombe et sa cendre, mais elle, son âme. Vous pourrez causer encore avec elle dans vos prières ; vous ne serez pas seul sur la terre ; et, bien que la mort vous ait enlevé beaucoup de vos meilleures affections depuis quelques années, elle ne vous a pas encore dépouillé de toutes ; d'abord, il vous reste encore des cœurs sympathiques qui vous connaissent et vous aiment ; et puis, n'avez-vous pas assez de foi pour bien vous remplir et vous saisir de cette idée : les cœurs qui vous ont aimé et que la mort a fait disparaître vous aiment encore, pensent à vous, sont encore près de vous, plus près de vous que pendant la vie ?

Ah ! que je comprends du reste l'amertume de ce déchirement que vous allez subir aujourd'hui, vous surtout à qui la Providence n'avait pas donné d'autre famille que votre mère ! Ce déchirement, vous l'aviez cependant prévu ; il y a trois ans déjà que vous m'en parlez, et que je tâche de mettre en vous un peu de force pour supporter ce grand coup, et un peu de piété pour attendrir votre foi, pour occuper votre cœur dans l'abandon, et pour mettre devant vos yeux, au-delà des années qui vous restent, un peu d'espérance et une perspective heureuse, souriante et radieuse encore, plus radieuse mille fois que celle des joies terrestres.

Que je voudrais que vous lisiez saint Paul ! Il a de ravissantes paroles pour votre situation : « Nous n'avons pas ici de demeure permanente, mais nous en cherchons une future... Nos tribulations, quelque lourdes qu'elles paraissent pour l'instant, sont pourtant courtes et légères, et elles nous procurent un immense poids de gloire et de joie. » Et ceci surtout : « Le temps est court, il nous reste une chose à faire : que ceux qui vivent dans le mariage soient comme n'y vivant pas, ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, et ceux qui vivent dans le monde comme n'en usant pas, car le monde passera pour nous comme un fantôme. »

Pour vous, ne soyez point comme ceux qui n'ont pas d'espérance, car Dieu vous rendra ceux qu'il vous a pris, il les tient en réserve ; si vous croyez en lui, sachez donc bien que les âmes bienheureuses ne sont pas loin de nous, et que Dieu leur permet de jouir de Lui sans être loin de nous. Pleurez sans doute, oh ! oui, pleurez votre mère, mais que vos larmes soient sans amertume ; offrez-les à Dieu pour elle, pour le pardon de ses dernières fautes et pour son bonheur. Elle vous attend, bientôt vous irez à elle ; je dis bientôt, parce que la vie est courte et que vos dernières années passeront désormais bien vite. Surtout, surtout, soyez bien calme et bien résigné.

Du reste votre douleur est grande, mais elle me semble

bien chrétienne. Que Dieu donc vous soutienne, surtout dans ces premiers jours d'isolement ; et puis, qu'il vous fortifie, vous bénisse et vous *sanctifie* jusqu'à la fin, car vous n'avez plus maintenant autre chose à faire sur la terre, que d'achever de bien purifier votre âme et de vous préparer à l'éternité ; tout le reste n'est que vide et sottise. Je veux que vous m'écriviez dans quelques jours comment vous vous trouvez.

Vous allez évidemment, dès demain soir, vous sentir dans un vide affreux... Que cette journée de demain soit pour vous plus sainte encore que douloureuse ; il y a peut-être longtemps que vous n'avez pas relu nos bons chapitres de notre bon livre. Relisez-en un, celui où il est parlé de notre unique ami Jésus ; vous verrez comme toutes ces choses-là vous soulageront et adouciront vos peines et vos regrets. Mon Dieu ! que puis-je donc dire pour vous calmer un peu et vous rendre un peu d'espérance ? Cher ami, mes mains sont autour des vôtres et mon cœur auprès du vôtre ; partageons ensemble vos peines pour en alléger le fardeau ; laissez-moi les déposer doucement au pied de la croix, et vous prendre doucement la tête, pour vous tourner totalement du côté de Dieu... Je sais bien que votre mère aussi m'aimait et avait confiance en moi.

J'irai vous voir prochainement ; nous causerons ensemble du passé et de l'avenir ; nous arrangerons ensemble vos projets, si vous en avez encore, et votre petit intérieur ; j'ai un secret à vous dire relativement à mon avenir à moi ! Hélas ! je ne pense pas que l'avenir puisse rapprocher beaucoup ma vie de la vôtre... Je n'aurai peut-être jamais de paroisse, et Dieu m'appelle à autre chose que je vous dirai bientôt.

J.-B. AUBRY

LETTRE CXLIX

A M. l'abbé Boulenger

Beauvais, 15 septembre 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai bien tardé à vous répondre, et je ne le ferai pas longuement encore aujourd'hui, car je suis très occupé et encore plus préoccupé. Merci de votre dernière lettre, elle a été très bienvenue, même et surtout les observations.

Hélas ! hélas ! aujourd'hui le coup est porté, et le moment que je redoute *depuis dix ans* est venu. Mes parents savent tout. Voici comment je m'y suis pris ; je vous le dirai sans commentaire, vous laissant à penser combien ils sont renversés, et moi brisé par ce coup. J'ai eu l'idée de leur faire annoncer cela par la Sœur de la prison ; je suis allé à Goincourt hier soir, en avant ; j'ai vu mes parents un quart d'heure, puis je me suis sauvé. Ma mère a été appelée chez la Supérieure de l'orphelinat, qui est douce, bonne, délicate. La Sœur de la prison y était ; on a averti ma pauvre mère aussi bien que possible : « Vous avez eu des sacrifices à faire, en voilà encore un. — Quel sacrifice ? qu'est-ce qu'il y a ? — Votre fils ! — Eh bien, quoi ? je viens de le voir ! » Puis on lui a dit la nouvelle. J'ai toujours cru que ma mère était un cœur vaillant ; elle l'a été là ; elle a beaucoup pleuré, mais elle a promis de me donner toute sa permission et de ne pas me gronder. Ce qu'elle a dit de plus fort c'est ceci : « Au moins, s'il s'était fait religieux, je l'aurais encore vu, mais il s'en ira et je ne le verrai sans doute plus ; je me doutais depuis longtemps qu'il ferait quelque chose comme ça, mais j'espérais que ce ne serait pas pour aller si loin. » Ces deux Sœurs sont si bonnes, qu'elles l'ont bien remise ; puis, toutes trois ensemble sont allées à la maison ;

mon frère, qui était là et averti du coup, a été chercher mon père, qui a été bien plus difficile : « Une nouvelle qui vous fera de la peine. — Quelle nouvelle ? je viens de voir mon fils. » — Une mauvaise nouvelle pour mes parents ne peut être que relative à nous. De fil en aiguille on lui a tout dit. Il a été furieux, s'est levé pour sortir et s'en aller, est resté quelque temps dans cette disposition ; enfin on l'a calmé. Lui aussi a promis de ne pas s'opposer à mon départ. Mon frère, au milieu de cela, calme tout, adoucit tout et répond à tout ; je suis bien heureux de l'avoir et bien consolé de le laisser à mes parents. Pendant ce temps-là, j'étais revenu ici ; la Soeur, à son retour, m'a raconté tout cela. Je vais y aller aujourd'hui. Je crois que le calme qu'elles ont enfin obtenu hier, sera bien envolé aujourd'hui, et vous pensez si je m'attends à un orage ou à des orages d'ici à huit jours ; mais il le fallait et il n'était que temps.

Ah ! si vous étiez ici, ou plutôt si vous aviez besoin de venir à Beauvais quand je vous aurai quitté pour rentrer à Paris, par exemple le cinq ou le six octobre, quand mon frère sera lui-même ici ! Que je le voudrais, que je voudrais pouvoir le promettre à mes pauvres parents !

Il est bien douloureux de porter de pareils coups à des parents qui n'ont rien et ne vivent que pour nous, et qui ont tant souffert pour nous ! Mon frère sera leur ange gardien.

Depuis quinze jours et aujourd'hui surtout, je suis sans pensée, sans force morale. J'ai la tête vide, je ne puis pas m'imaginer que ce soit vrai, je ne puis pas y arrêter ma pensée ; à peine deux ou trois fois, hier et avant-hier, j'ai eu envie de pleurer. Mon calme m'effraye, et je me demandais avec épouvante s'il venait de l'égoïsme ; mais non, car s'il fallait donner la moitié de ma vie pour adoucir ce sacrifice à mes parents, je le ferais bien volontiers. Je laisse à mon frère tout ce que j'ai...

A la grâce de Dieu ! c'est à lui que je les confie tous. Je ne publie pas encore mon affaire ; mais à ceux qui la savent ou l'ont entendu dire, je n'en fais pas mystère,

A la semaine prochaine mon passage à Ribécourt.
Et à vous qui êtes mon père et à qui je dois ma vocation,
à vous ma meilleure affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CL

A M. l'abbé Pinel

Beauvais, 17 septembre 1874.

MON CHER AMI,

Je ne suis plus professeur, et je vais quitter Beauvais pour réaliser le rêve de ma vie entière : j'entre au Séminaire des Missions Étrangères. Ne croyez pas que j'aie fait cela depuis les vacances, ni sous l'impression de ces dernières misères ; il y a vingt ans que j'y pense, dix ans que c'est décidé en principe, et deux ans que j'ai pris jour pour le premier octobre 1874. Ne dites pas encore cela pour le moment...

Un élève qui, n'importe où, s'astreindrait énergiquement à étudier à fond son Franzelin, rapporterait de cette méthode exactement le même profit que de la fréquentation des cours, moins cependant le grand avantage de se rompre et de s'exercer à l'argumentation. Pour l'argumentation, ne pourriez-vous pas vous exercer ensemble, en récréation, en promenade, partout ? C'est ce que nous faisons à Rome, et nous nous en sommes fort bien trouvés. Je crois beaucoup à l'efficacité de l'étude, entendue avec grandeur et dans un sens bien droit, comme moyen puissant de formation sacerdotale. L'étude, ainsi entendue, ne nous confirme pas en grâce, mais nous donne sur les autres une action sacerdotale puissante, rend nos convictions théologiques vives, ardentes et profondes, agrandit et élève en nous esprit et cœur.

Rentré ici, soyez le plus modeste, le plus simple des élèves ; étudiez beaucoup, soyez humble, pieux et soumis ;

écoutez volontiers ceux qui vous disent vos défauts, même s'ils les exagèrent ou s'ils vous les disent méchamment. Quant à croire que votre nature a besoin d'études superficielles, jamais, jamais, jamais ; ni pour vous du reste, ni pour d'autres, et vous ne trouverez jamais ce conseil écrit dans un livre ayant le sens commun. On a écrit bien des drôleries sur l'éducation et sur l'étude, peut-être a-t-on écrit celle-là tout de même ; mais elle me semble trop forte et contraire aux principes les plus élémentaires.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLI

A M. Vasseur

Beauvais, 18 septembre 1874.

BIEN CHER AMI,

J'ai su avec une sorte de plaisir douloureux que vous aviez pu suivre votre mère jusqu'au bord de sa tombe, et mesurer pour ainsi dire la distance qui vous séparera d'elle. Vous avez bien fait, c'est aujourd'hui une consolation pour votre bon cœur d'avoir ainsi exprimé, proclamé votre amour et votre reconnaissance envers celle qui vous avait donné sa vie et consacré sa vieillesse ; et quand, après quelques mois, le lointain aura fini par adoucir votre douleur sans la détruire, et enlevé du moins un peu l'amertume de votre solitude, ce sera un bonheur de vous rappeler que vous n'avez pas quitté votre mère, même un instant.

Je suis bien content que vous ayez trouvé un peu de calme et de repos intérieur ; j'espère que le temps vous en apportera plus encore. Remarquez bien, je ne vous souhaite ni l'oubli, ni l'indifférence, ni l'égoïsme, pas même la cessation des larmes ou du moins de la douleur et des regrets. Dieu, qui vous a donné un cœur aimant, une nature atta-

chante et délicate, vous envoie depuis quelques années bien des sacrifices à faire et des séparations qui déchirent votre âme et brisent vos affections et votre vie ; mais du moins avez-vous au-dessus de ces tribulations une pensée douce et calmante, qui domine toutes les peines et illumine encore certaines heures amères de votre existence. Pensez donc ! comment vivriez-vous avec vos regrets si vous n'aviez pas la foi à l'Évangile ? Tous vos regrets seraient sans espérance, les prières que votre mère vous a demandées seraient des absurdités ou de vains mots, et vous n'auriez plus devant vous qu'une vieillese infirme, une mort isolée et sans lendemain. Vous êtes chrétien, soyez pieux, et vous verrez comme Dieu vous soutiendra.

Un monsieur — M. de Wimpffen — qui, sur quatre enfants pleins de charme, en a perdu trois, le plus jeune âgé de dix-sept ans, me disait : « Depuis la mort de mes enfants, j'ai pris la résolution de faire tous les jours une heure de méditation dans l'Évangile ; c'est là que je retrouve mes enfants heureux et souriant à leur famille ; et depuis que j'ai adopté cette pratique, je suis bien content, je remercie Dieu des coups qu'il m'a donnés, et je crois que ces trois morts sont trois visites qu'il a faites à ma maison. » Voilà, j'espère, qui est noblement pensé ; tâchez donc de vous élever jusque-là. Vous le pouvez, vous avez dans l'âme tout ce qu'il faut pour cela, et c'est à la lumière de la piété, à la lumière de l'Évangile que vous retrouverez et reverrez en vous-même vos défunts, ceux qui vous ont aimé, ceux avec qui vous avez fait échange d'affection, heureux aussi et transformés, transfigurés, vous souriant au milieu de vos peines et vous aidant à les porter, à les aimer même, si c'est possible, ou du moins à bénir Dieu qui vous les envoie.

Je comprends bien qu'à ce moment-ci vous n'ayez pas la force de penser à ce qui s'est passé, et que vos souvenirs vous épouvantent comme la vue d'un abîme ; n'ayez pas peur, tout doucement ces souvenirs prendront une autre teinte, et votre joie sera de les repasser l'un après l'autre et d'y penser toujours...

Assurément votre mère sera avec vous, vous entendra, car son âme est vivante ; et comment pourriez-vous croire qu'une mère est heureuse au ciel, si Dieu ne lui permettait pas de suivre et de protéger les jours de son fils resté sur la terre après elle?...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLII

A M. l'abbé Masson

Beauvais, 19 septembre 1874.

MON CHER AMI,

Je suis bien en retard de lettre avec vous, et vous devez me trouver bien négligent ; mais vous comprenez sans doute un peu déjà ma situation, puisque vous savez que je quitte le Séminaire. Il faut aujourd'hui que je vous en dise un peu plus long là-dessus.

Je deviens de professeur élève ; mais où ? Au Séminaire des Missions Étrangères où je passerai un an, pour aller ensuite un peu plus loin. Cette nouvelle va vous surprendre sans doute ; si elle est nouvelle pour vous, elle est vieille pour moi, car il y a vingt ans que j'y pense, dix ans que j'y suis à peu près décidé en principe, et deux ans que j'ai pris jour pour cette fin de vacances ; aujourd'hui, le temps est venu de réaliser mon projet ; il le faut, et je pars la semaine prochaine.

Pour vous qui, depuis trois ans, avez été mon enfant et m'avez ouvert votre âme, je ne puis partir sans vous laisser un mot d'affectueux souvenir et d'encouragement à suivre la voie où vous êtes... Laissez faire le bon Dieu en vous et autour de vous ; ne gênez pas son action par des fautes ou des faiblesses ; restez et soyez humble et simple ; vous n'avez pas de grands talents extérieurs en partage, mais vous

avez les ressources suffisantes pour faire du bien, et en plus quelques bonnes et excellentes qualités qu'on ne connaît pas et qu'on ne peut connaître qu'en vous étudiant un peu plus longtemps et de plus près, un jugement droit, un cœur bon et dévoué, une foi vive et une conscience délicate. S'il ne dépend pas de vous d'avoir une grande intelligence, il dépend de vous d'avoir une grande vertu, un grand cœur ; c'est à force de sacrifices intérieurs et de piété qu'on arrive à cela ; vous pouvez donc y arriver. Ne cherchez pas l'estime des hommes : *Ama nesciri* ; contentez-vous d'être humble et caché, inapprécié, méconnu. C'est par là et à force de patience, de sacrifices, d'humilité, de larmes, que vous parviendrez à faire du bien dans les âmes. Ne soyez jamais un prêtre médiocre en vertu, en piété et en dévouement, il vaudrait mieux retourner vers le monde ; ne cherchez ni l'argent, ni une *position* ; ne vous laissez pas habituer à l'esprit bourgeois et rentier par tout ce que vous verrez et entendrez. Votre modèle, comme prêtre, ce ne sont pas les prêtres parmi lesquels vous vivrez, même les meilleurs ; le type que vous devez copier, pendant le reste de votre Séminaire, pour vous former à la vie sacerdotale, ce ne sont pas vos confrères d'ici, même les excellents ; mais c'est Jésus-Christ qui est votre modèle, votre type sacerdotal, Jésus-Christ cherché continuellement et trouvé dans l'Évangile.

Quand vous serez dans le ministère, gardez bien votre piété et votre zèle. Votre première grande tentation sera de laisser tomber votre zèle et vos désirs d'apostolat quand, après quelques mois ou quelques années d'essais infructueux, vous verrez qu'on n'obtient rien des gens qu'on évangélise, et qu'on ne les atteint même pas pour les évangéliser. Vous serez alors tenté de rentrer dans la vie bourgeoise et de porter votre zèle sur la culture de votre jardin ou sur quelque autre industrie bonne, mais de vingtième ordre. Prenez-y garde et résistez bien à cette tentation, qui est universelle ; restez fidèle dans l'insuccès, et vous arriverez au succès. Si vous n'avez que deux âmes qui vous écoutent, sanctifiez-vous pour elles ; sanctifiez-les beaucoup, et liguez-vous avec

elles pour vous aider à convertir les autres. Soignez bien les enfants, ne vous épargnez pas, soyez dévoué et charitable jusqu'au ridicule ; ne visez pas à orner votre salon ni à donner de belles conférences ; ne placez jamais d'argent pour vous ni pour votre domestique ou vos neveux, mais dépensez tout, et surtout dépensez-vous vous-même.

Voilà bien des choses à faire ; que Dieu vous bénisse et vous soutienne, car c'est lui qui nous sanctifie, non pas nous, qui ne pouvons que prier et nous laisser aller à son action en écartant les obstacles ; encore ne le faisons-nous pas sans qu'il nous aide.

Passez bien le reste de vos vacances. Je suis heureux que vous y ayez un ministère un peu dur et aride auprès de ce pauvre enfant ; cela vous apprendra un peu à *travailler dans l'insuccès* ; soyez dévoué et patient avec lui ; prenez-le par tous les moyens possibles, et ne vous découragez jamais. Cette épreuve vous aura été bien utile, et à lui peut-être plus que vous ne croyez ; plus tard il pleurera peut-être au souvenir de votre patience.

Adieu donc, mon cher ami, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, dans vos prières ; je présenterai encore, moi aussi, votre nom et votre souvenir à Notre-Seigneur à la messe ; ayez un souvenir pour moi, quand vous direz votre première messe, et croyez-moi toujours, de loin comme de près, votre tout affectueux en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLIII

A ses Parents

Ribécourt, 19 septembre 1874.

CHER MONSIEUR ET CHÈRE MADAME AUBRY,

Votre cher enfant me fait part de la communication pénible et douloureuse qu'il a dû vous faire ces jours derniers ; je comprends l'émotion et la peine que vous en ressentez, car ce n'est pas en vain qu'on est père et mère.

Bien des fois il m'a dit que, dès son enfance, il s'est senti appelé de Dieu, par une voix intérieure et pressante, à l'apostolat des nations encore privées en grande partie de la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a dix ans qu'il m'a parlé de ce projet qui lui paraissait venir d'En-Haut. Je vous avouerai que je l'ai combattu parce qu'une semblable vocation a besoin d'être sérieusement et longuement éprouvée. Les années se sont écoulées et la résolution a persisté ; le bon Dieu, qui est le maître, a donc manifesté sa volonté, comment lui désobéir ? comment lui résister ? Quand Jésus-Christ a choisi les douze premiers missionnaires, c'était pour les envoyer au loin dans tous les pays du monde ; il leur a dit : « Quittez tout et suivez-moi, vous irez où je vous enverrai. » Il fait encore de même aujourd'hui ; mais croyez-le, ce n'est pas sans compensation. Même en ce monde, le bon Dieu vous récompensera du sacrifice qu'il vous demande et que vous saurez faire avec un généreux courage.

Vous le Lui avez donné au jour de son sacerdoce. Il le veut tout entier. Je vous connais, je suis sûr que vous aurez assez de générosité pour lui dire : « Mon Dieu, vous voulez sans partage cet enfant que nous aimons tant, eh bien ! que votre volonté soit faite ! »

Il y en a un autre dont le cœur est bon et tendre, que vous aimez également et qui vous aime aussi ; il restera près de vous, il sera votre consolation.

Savez-vous que c'est une grande gloire devant Dieu, et même devant les hommes, que d'avoir un fils missionnaire ! L'honneur en rejaillira sur vous pendant votre vie et aussi dans le ciel ; le bon Dieu, qui récompense tout le bien que l'on fait, vous tiendra compte du sacrifice qu'il vous impose.

Courage donc, et sachez bénir votre cher fils. S'il vous fait de la peine en s'éloignant de vous, son cœur saigne aussi ; c'est pourquoi il a retardé le plus possible le jour de la séparation. Le temps est venu cependant, voici qu'il se trouve entre son Père du ciel qui l'appelle au loin, et ses parents de la terre qui voudraient le retenir. Que faire ? Les apôtres, en pareil cas, ont indiqué la conduite à tenir : « Avant tout, disent-ils, il faut obéir à Dieu. » Voilà pourquoi notre cher enfant part.

Pour moi aussi c'est une séparation douloureuse, vous le savez bien. J'aime votre cher fils comme mon enfant ; je partage votre douleur et votre sacrifice comme je partage votre affection. Nous l'aimerons de loin comme de près, et nous nous consolerons un peu en pensant qu'il fait connaître et aimer Dieu, qu'il fait du bien à l'âme de pauvres hommes qui lui devront leur salut et leur bonheur. Et puis, nous aurons le bon Augustin, que je considère aussi comme mon enfant et que j'aimerai comme son frère.

Il est possible que bientôt j'aie occasion de passer par Beauvais ; je ne manquerai pas de m'arranger pour passer une journée avec vous.

Adieu, encore une fois, bon courage, je vous embrasse de tout cœur et vous offre les compliments de mon père.

J. BOULENGER,
curé-doyen de Ribécourt.

LETTRE CLIV

A ses Parents

Ribécourt, 30 septembre 1874.

BIEN CHERS PARENTS,

Demain matin je pars pour Orrouy, où je vais dire adieu à mes deux tombes et à l'église où j'ai fait ma Première Communion. Avant de partir et pendant que je suis encore à Ribécourt, je veux seulement vous écrire quelques lignes d'amitié et de consolation. Vous savez bien que si je vous ai quittés, ce n'est pas pour chercher mon plaisir ni mes aises, mais pour me conformer à l'idée que j'ai eue toute ma vie. Ma joie et ma consolation, depuis quinze jours, ont été de voir que vous acceptiez ma détermination sans amertume et sans reproche quoique avec douleur, et que vous me laissiez partir sans être irrités contre moi. Maintenant que je vous ai quittés, je vous en supplie, ne changez pas de sentiment, et puisque c'est une chose finie, ne me rendez pas malheureux dans mon avenir par la pensée de votre découragement.

Il m'en coûtait beaucoup, à moi aussi, de vous annoncer une pareille nouvelle ; mais il y avait dix ans que j'attendais le moment de voir mon frère en soutane.

..... Aujourd'hui, le moment était venu, et il le fallait ; plus tard, il ne serait plus temps. Il ne manque pas de mauvaises gens qui sont les ennemis des prêtres, et qui vous exciteront contre moi ; ne les écoutez jamais, et voyez qu'au contraire tous les gens que vous estimez vous parleront en ma faveur.....

Soyez toujours fidèles tous deux à vos devoirs de chrétiens, puisque vos deux enfants doivent être prêtres.

Je serai pauvre toute ma vie ; je ne m'en plains pas, je n'ai

jamais désiré la richesse..... Je ne me soucie pas d'amasser et ne posséderai jamais rien....

Je vous écrirai souvent Adieu, chers Parents, adieu à vous tous, et surtout bon courage et bon espoir.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLV

A son Frère

Paris, 1^{er} octobre 1874.

MON CHER AUGUSTIN,

Je profite d'une réponse à M. Bocquet pour t'envoyer un mot, à toi aussi, que j'ai laissé là bas tout seul. Aie soin de m'écrire à la fin de la retraite au plus tard ; serre bien les lignes de ta lettre, pour me dire une foule de détails, surtout sur ce qui s'est passé à Goincourt après mon départ. On m'a dit que maman était toute maigrie ; ce détail m'a navré. Avec mon air sec et froid, je sens bien vivement les choses, et je suis bien inquiet de ce que vont éprouver nos pauvres parents. J'ai été encore plus peiné peut-être de te laisser là que de les laisser là ; et j'ai eu, trois ou quatre fois, des émotions en reconnaissant ton écriture dans mon adresse écrite sur le papier gris de mon paquet.

Sois un cœur vraiment sacerdotal, c'est-à-dire un cœur noble, grand, pieux, toujours prêt aux plus amers et aux plus douloureux sacrifices. Vise bien à n'être jamais un bourgeois, un homme qui cherche ses aises ; laisse aux autres l'ambition de s'enrichir, de monter en grade et de briller ; contente-toi d'être médiocre en tout, excepté en vertu sacerdotale, et pour le moment actuel, fais tout à fait bien ta retraite, toujours en vue de rendre ton cœur sacerdotal. Écris-moi souvent ; serre tes lignes en deux pages, quand tu n'as pas le temps d'en dire plus long. Console

bien nos parents, à force d'attention ; aie soin qu'ils restent chrétiens. Vois de temps en temps les Sœurs de Saint-Aubin et de la prison. Soigne ta santé ; chauffe-toi l'hiver, avec du charbon et du coke mêlés, on dit que c'est ce qu'il y a de meilleur.

Dis au bon Van-Hollebeke, avec mes bonjours, que je lui souhaite bon courage, pour commencer l'exécution de tout ce que je lui ai dit. Je vous recommande encore, à toi et à nos parents, de parler très peu de moi, excepté à quelques amis intimes ; quand on t'interroge, réponds le moins explicitement possible ; si on ne t'interroge pas, ne souffle mot de moi !

Je n'ai pas besoin de te recommander de chercher à satisfaire le mieux possible tes professeurs. Fais bien ta théologie ; suis bien les vues de M. Bocquet ⁽¹⁾, et applique-les, autant que possible, à tes autres études, pour agrandir les horizons, élever l'esprit et le cœur. La théologie n'est rien, si elle n'agrandit pas la piété et n'éclaire pas la foi. — Quand tu viendras, je te rendrai le peu de linge que j'avais emporté ici, car je n'en aurai pas besoin.

Écris-moi sans ordre, sans soin, sans prétention, sans style et même sans orthographe. Dans mes lettres, je te ferai une foule de questions ; réponds à toutes. Personne, j'espère, ne pensera que je suis ici par dépit ou par un coup de tête ; mieux que tout autre, tu sais si c'est pour cela que je suis venu ; si pourtant tu l'entends dire, ou n'importe ce que tu entendras sur mon compte, ton rôle est le *silence absolu* ; pense ce que tu veux, mais laisse dire et déraisonner.

Je t'écrirai souvent ; parle-moi de tes études, de ta vocation, de tout ce que tu veux que je te dise ; mais surtout, cette fois, fais une retraite qui soit la meilleure de ta vie. — Il est tard, je veux que cette lettre parte ce soir. Aujourd'hui, je suis allé voir Paul Gressier, enfant d'Orrouy, mon camarade de première communion, établi restaurateur à Paris. Mon

1. M. l'abbé Bocquet faisait alors les cours de Droit canonique et d'Écriture Sainte.

voyage à Orrouy a été très simple et sans incident particulier.

Adieu, prie beaucoup pour moi, et moi pour toi. Notre retraite commence jeudi soir, sans prédicateur ; chacun la fait soi-même à sa façon. Adieu encore.

Ton frère bien affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLVI

A Monseigneur Gignoux

Beauvais, 7 octobre 1874.

MONSEIGNEUR,

C'est sans doute un devoir pour moi de vous écrire, mais ce sera bien plus encore un soulagement pour mon âme. Il y a deux personnes au monde dont le souvenir me cause aujourd'hui plus d'émotion, et que je crois plus profondément affligées de mon départ, ma pauvre mère et mon évêque... Ah ! ne croyez pas, Monseigneur, qu'il ne m'en ait rien coûté pour vous causer cette peine, ni que le sacrifice ait été pour moi sans beaucoup de larmes intérieures. Je suis dur, sec et froid d'extérieur, et bien des gens me croient plus de volonté que d'affection ; mais je ne suis pas sans cœur, et mon énergie factice a couvert très souvent bien des faiblesses d'âme, des désolations et des défaillances de volonté. J'espère que, vous du moins, Monseigneur, qui avez le don de lire dans les cœurs par les yeux, et avec qui j'ai toujours aimé à causer de moi-même, j'espère que vous n'y aurez pas été trompé.

Je pense aussi que Votre Grandeur a toujours eu un peu d'affection pour moi ; j'avais cru le remarquer, et cette espérance me consolait de quelques peines que j'ai eues, et m'affligeait à la pensée de vous contrister un jour par mon

départ. — Que de fois j'ai dû vous contrister du reste par mon abord dur et rigide, quand j'aurais dû et voulu être, comme les autres, aimable et souriant ! J'ai bien des défauts et j'ai fait bien des fautes au Séminaire ; on vous les disait souvent, Monseigneur, sans me les dire assez franchement à moi-même, et sans vous en dire les circonstances atténuantes et le contexte. C'est ce qui m'a rendu méchant et défiant, bien plus encore en apparence qu'en réalité. Mais je me repens aujourd'hui ; je veux pleurer mes fautes ; peut-être Dieu me les fera-t-il expier bientôt ; et je compte sur votre pardon, parce que je connais votre cœur paternel ou, pour mieux dire, maternel. Quel bonheur pour moi si, quelque jour, dans un de ses passages à Paris, Votre Grandeur voulait bien m'apporter elle-même l'assurance de ce pardon complet et profond !

Voulez-vous me permettre, Monseigneur, d'adresser à Votre Grandeur une autre prière encore plus hardie, mais dont elle comprendra l'intention filiale et confiante ? Notre bonne Supérieure de la prison a dû raconter à Votre Grandeur comment elle s'est chargée d'annoncer à mes pauvres parents le sacrifice que je leur imposais ; je dois beaucoup à cette excellente Sœur pour la manière délicate dont elle a rempli cette douloureuse tâche, avec l'aide de la *Sœur Providence* de Goincourt ; je leur dois assurément la joie d'avoir vu mes parents accepter leur peine avec une douceur et une élévation de sentiments tout à fait inattendues. Toutefois, le sacrifice a été bien dur pour eux, dont toute la vie et toutes les affections étaient pour moi et pour mon frère.

J'ai pensé, Monseigneur, que si, dans une des visites que vous faites quelquefois à Goincourt, vous aviez la bonté de les voir un instant, et de leur porter quelques mots de consolation et d'encouragement, ils vous comprendraient, ils en seraient honorés et touchés, et ils en auraient pour longtemps à être calmes et heureux. Si ma demande est trop hardie, Monseigneur, je la retire d'avance et je supplie Votre Grandeur de voir seulement une marque de confiance, la plus

grande peut-être que j'aie pu lui donner, en même temps qu'une consolante surprise que je rêvais pour mes chers parents (1).

Vous n'attendez pas après moi, Monseigneur, pour vous faire connaître la maison où je suis entré : tout y est simple, droit et sacerdotal. J'espère beaucoup de l'année que je vais y passer ; nous y sommes au nombre de 135 élèves, dont une douzaine de prêtres, sans compter ceux qui vont partir, au 15 novembre, pour l'Asie. J'y suis entré sans enthousiasme, et mon impression première, si je ne puis déjà l'analyser, est plutôt du calme que de la joie.

J'espère que, de loin comme de près, Monseigneur, vous voudrez bien me conserver une place dans votre cœur parmi vos enfants, et mettre encore mon nom dans vos prières. Je ne puis oublier ce que je vous dois ; et les souvenirs que j'emporterai avec moi, si j'ai le bonheur de partir en mission, ne sont pas de ceux que le temps et la distance peuvent effacer de ma mémoire, de mon cœur ; j'espère que vous me permettrez de vous le rappeler quelquefois par lettre.

Veillez agréer encore une fois, Monseigneur, l'hommage de ma vénération vraiment filiale et de mes plus respectueux sentiments.

J.-B. AUBRY.

1. La prière de l'abbé Aubry fut exaucée ; Mgr Gignoux, avec cette bonté exquise qui le caractérisait, voulut consoler lui-même la famille du futur missionnaire : « J'ai reçu de mon cher enfant une bien belle lettre, une lettre longue, longue comme cela, » lui dit-il ; et il ajouta : « Votre fils sera évêque ou martyr. »

LETTRE CLVII

A la Sœur Françoise

Paris, 8 octobre 1874.

TRÈS BONNE ET TRÈS CHÈRE SŒUR,

Je finis par vous, avant d'entrer en retraite, la série des nombreuses lettres que j'avais à écrire ces jours-ci ; vraiment, vous auriez eu le droit d'être la première en liste, pour deux raisons : premièrement, vous êtes une brebis de mon troupeau, et d'un troupeau qui me sera toujours cher ; et le premier souvenir d'un pasteur, c'est son troupeau ; secondement, je vous dois ce qui pouvait m'arriver de meilleur pendant ces jours pénibles : la résignation et le calme de mes parents. Quel soulagement pour moi de savoir cela, mon Dieu ! quel soulagement, et combien cette pensée me reconforte et me fait de bien aujourd'hui !

Mon frère m'a écrit toutes vos commissions. Merci de ce que vous m'avez fait dire de Monseigneur ; j'allais quand même lui écrire, ce n'a été qu'une raison de plus ; je ne comprends pas qu'il se plaigne de ne m'avoir pas revu ; je ne pouvais plus attendre, et je lui avais fait mes adieux. Au besoin rappelez-lui que je devais partir avant la retraite des professeurs, et que lui ne devait revenir qu'après le commencement de cette retraite. — J'ai osé lui demander d'aller, quelque jour, dire une petite parole d'encouragement et de consolation à ma mère. Je n'ai pas eu de mal à être sincère, en lui disant qu'une de mes peines les plus sensibles a été de le contrister par mon départ ; c'est bien vrai. Il a été, dans ces derniers temps surtout, si bon, si indulgent, si affectueux pour moi, que cela m'a confondu et bouleversé ; voyez, dans ses dernières visites, il s'est mis à me tutoyer.

M'écrirez-vous, ma Sœur ? Oui, n'est-ce pas, si votre règle le permet, comme je pense ; si, pour qu'elle permette, il faut que j'exige une réponse, eh bien, j'exige ! Ayez soin de me

donner une masse de détails qui vous paraissent insignifiants et sans valeur ; ils en auront pour moi. Comment vont et que font vos bonnes Sœurs ? Pauvres petites Sœurs, le bon Dieu vous bénira toutes quatre ; vous êtes les brebis au milieu des loups, et les colombes au milieu des vautours. Les gens du monde vous plaignent ; ah ! ne vous plaignez jamais, je ne connais pas de religieuses mieux partagées. Vous êtes comme Jésus Christ cloué entre deux larrons ; ou bien, puisqu'il est là lui-même, demeurant au-dessus de vous comme votre paratonnerre, vous êtes comme les disciples et les saintes femmes au pied de la croix ; plaignez-vous après cela !

Il faut que vous me promettiez, toutes quatre, de prier encore un peu pour moi, et d'offrir au bon Maître pour moi une petite portion de vos souffrances et de vos peines. Ne vous découragez jamais dans l'insuccès ; devant Dieu il n'y a jamais d'insuccès, à tout coup l'on gagne ! Quand le grand livre sera ouvert devant nos yeux, il se trouvera que nous aurons beaucoup fait les jours où nous pleurons de n'avoir rien fait.

Ai-je un successeur ? Que fait-on de mes chers cantiques ? Y a-t-il des malades ? Qui vous dit la messe ? Mon pauvre petit enfant de chœur me regrette-t-il un petit brin ? Nos pauvres gens ont-ils compris ma détermination, et n'ont-ils pas pris cela pour une disgrâce ou pour une recherche d'avancement ou de position plus gaie, plus avantageuse ? — Ah ! Seigneur ! en voilà des questions ! Comment allez-vous faire, ma bonne Sœur, pour répondre à tout cela ? Je me retiens encore pour ne pas vous en faire davantage.

L'eau m'est venue à la bouche dimanche : un de mes confrères, prêtre aussi, et dans ma situation, est envoyé par un de nos directeurs dire la messe rue de Sèvres, tout près d'ici, chez les *Sœurs de la Sagesse*. Le malheureux ne sait même pas ce que sont ces religieuses ; j'avais une belle envie de demander sa place. Je suppose que c'est une de vos maisons ; j'aurais décliné mes titres et vos quatre noms ; je n'ai pas osé demander, j'aurais eu l'air, dès le premier jour, de chercher à courir ; faudra-t-il y aller une autre fois ?

Chère Sœur, je vous prie de voir encore de temps en temps ma mère et mon frère. Oh ! que je vous suis reconnaissant de la bonté avec laquelle vous leur avez adouci ce sacrifice ! Laissez-moi vous le redire et vous le redire encore ; ces choses-là ne s'expriment pas ; c'était le tourment de ma vie ; et maintenant toute ma joie, toute ma consolation, ma tranquillité, mon repos de cœur, est de songer qu'on pense à moi sans amertume et sans reproches. Courage, ma Sœur, courage à vous, pour trouver des paroles adoucissantes et sanctifiantes qui élèvent leurs âmes et leurs pensées, et leur fassent bien comprendre ce sacrifice. Que Dieu vous rende tout cela, en bénissant votre carrière religieuse et toutes les œuvres qui passeront par vos mains.

J'ai vu la bonne petite femme Blondel, qui m'a annoncé officiellement la grâce de son mari ; je m'en réjouis. Il méritait bien cela et plus encore ; il a tant souffert moralement, lui pour sa femme et sa femme pour lui ! Dieu les bénira, parce qu'ils se sont tournés sincèrement vers lui dans le malheur. — J'ai aussi rencontré deux de mes bons amis *les commu-neux*, qui ont autrefois passé par la prison de Beauvais ; ils ont été bien contents de me voir, et moi aussi. En somme, ils sont bien radoucis, on ne les y prendra plus ; et un des deux, marié au civil seulement, est en train de réunir ses papiers pour se marier à l'église ; c'est toujours quelque chose.

Je veux que vous fassiez part de mon bon et amical souvenir à toutes vos pauvres femmes qui m'ont connu, quand elles seront au réfectoire. J'en ai converti bien peu ; que toutes se rappellent mes conseils, et demandent au bon Dieu la force de renoncer au péché et la grâce d'une sincère conversion. Un bonjour particulièrement tendre à ma petite vieillotte que j'ai confessée la dernière.

Je n'ai plus le temps ni la place pour vous parler de la maison où je suis. Nous sommes 135 novices-missionnaires ; l'année 1874 en aura vu partir 57 pour l'Asie ; c'est un chiffre qu'on n'a pas encore atteint, depuis 250 ans que la maison existe. Ne voyez-vous pas que le royaume de Dieu s'en va d'ici et qu'il est donné à d'autres peuples ? Tout ici

est simple, droit, candide, sacerdotal, apostolique, et je me trouve certes bien entouré ; puissé-je apprendre à devenir un saint pour devenir apôtre !

Adieu, ma bien chère Sœur, je suis content de vous avoir écrit. Priez un peu pour moi toutes les quatre ; je ne vous oublierai pas non plus devant le Cœur de Notre-Seigneur, où je dépose pour vous mon plus respectueux dévouement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLVIII

A son Frère

Paris, 26 octobre 1874.

MON CHER AUGUSTIN,

A toi la plus longue lettre, pour répondre aux deux que tu m'as envoyées et qui m'ont bien fait plaisir. Je vais tâcher de répondre à tout ce que tu me demandes.

J'espère d'abord que tu as soin de ne pas perdre le fruit de ta retraite, qui me paraît avoir été bonne, et que tu vas mettre une grande énergie, une grande résolution, à conserver ce fruit pour ta vie spirituelle. Le sacerdoce est une si grande chose ; les sacrifices qu'il entraîne sont devenus si difficiles par le temps qui court, et les dangers que la société actuelle sème autour du prêtre, soit pour l'entraîner au mal, soit pour le refroidir et le rendre médiocre, sont si grands aujourd'hui, que c'est pitié de voir la plupart des séminaristes se préparer si peu, si légèrement, si mollement à la lutte, et élever si peu leurs pensées.

J'ai envoyé à la Sœur de Saint-Aubin un papier où j'ai recopié, pour toi, une des méditations de ma dernière retraite, méditation que j'avais au reste déjà faite à la Pierre-qui-Vire. Tu la garderas comme un souvenir, et tu t'en

serviras à la retraite d'ordination, si tu es appelé à la tonsure.

Aie horreur du médiocre, du vulgaire, de tout ce qui sent l'égoïsme et la bassesse de sentiment. Travaille petitement, humblement, au jour le jour, à te fortifier dans la préparation sacerdotale — *grande opus* — à te river à une vie de prêtre.

Je suis content que tu aimes la solitude de ta chambre, et pas mécontent du reste que tu sentes un peu amèrement le contraste entre ta tristesse et la gaieté du dehors les jours de fêtes. Toutefois, ne sois pas triste ; mêle-toi bien aux autres, ris et cause ; tout cela est, au Séminaire, un grand élément de formation ; et s'il faut, pour cela, faire un peu de sacrifices, et te dominer toi-même, fais-le, Dieu te bénira.

Causions de tes études. Je regrette bien de n'être pas là pour te montrer un peu le chemin, car les études que tu suis aujourd'hui me sont plus familières. Retiens bien que, dans un Séminaire, le cœur des études, c'est la théologie dogmatique, et le corps de la formation, ce sont les études sacrées. J'ai confiance en l'avenir d'un prêtre qui, pendant son Séminaire, a fait tout son possible pour bien pousser ses études ecclésiastiques, à condition que, dans les études sacrées, il n'ait pas seulement cherché l'instruction, la culture de l'esprit, le talent, les succès profanes et autres choses naturelles ; mais surtout la culture de l'âme, le développement et l'illumination de la foi, l'aliment de la piété, ce qui doit, plus tard, servir de matière à son apostolat, à sa prédication, soit en chaire, soit au confessionnal, soit au catéchisme, soit dans les conversations ; car partout un prêtre est prêtre ou apôtre.

Pour cela, il faut bien chercher, dans toutes les études, non seulement ce qui s'apprend, mais ce qui nourrit l'âme, élève et éclaire la piété. C'est surtout en Dogme et en Écriture Sainte que cela est possible, parce qu'à tout instant, dans ces deux branches d'études, on se rencontre avec des pensées saintes, sanctifiantes et propres à la méditation.

J'ai déjà conseillé à quelqu'un une méthode que je vais

t'enseigner aussi et qui, difficile d'abord, te sera ensuite très utile : Prends pour sujets d'oraison, tous les jours, la suite des thèses que tu étudies en dogme, au fur et à mesure qu'elles passent, en commençant par la première et en allant sans choisir. D'aucunes te paraîtront sèches ; n'importe, médite-les ; tu finiras par y découvrir le côté élevé qui est le côté mystique. Seulement, que ce ne soit pas pour toi un repassage, une étude, un exercice de mémoire ou même d'esprit ; mais une recherche de la parole de Dieu, cachée dans le dogme en question, et adressée par Jésus-Christ à ton cœur.

Une excellente chose aussi et que je te recommande très instamment, c'est de te mettre avec un autre élève pour travailler, en récréation, en promenade, partout, surtout le dogme, et au point de vue que je viens de dire. Tu travailleras et retravailleras ces thèses, et il finira par en rester quelque chose dans l'intelligence et dans l'âme. En travaillant à deux, on s'éclaire, on s'échauffe, on s'encourage et on s'élève l'un l'autre.

Tu veux prendre un auteur spécial, soit ! mais si tu le fais, que ce ne soit que pour le Dogme. S. Thomas n'est pas pour les commençants ; si cependant tu aimes mieux étudier chez lui ce que tu vois en classe, soit ! Franzelin serait excellent, mais difficile ; si cependant tu le veux, écris-le, je t'enverrai un de ses volumes.

En Morale, contente-toi de bien suivre le livre et la classe ; aie toujours tes cahiers bien en ordre. Pour l'Histoire et le Droit canonique, rien à te dire.

Pour l'Écriture Sainte : la plupart des méthodes actuelles sont absolument fausses. Travaille de ton côté, sonde bien le texte de ce que tu lis, toujours, comme je te l'ai dit, pour trouver la parole de Dieu, la pensée de l'Esprit-Saint, adressée aux âmes intérieures pour les nourrir et leur donner la vie et le feu intérieur.

Je n'attache absolument aucune importance au *Répertoire*, et je n'aime pas du tout ces classifications de textes, qui ont le grand inconvénient d'isoler la parole de Dieu des livres

qui l'encadrent, et de l'ensemble où l'Esprit-Saint l'a placée non sans raison ; il est d'expérience, très universellement, que plus tard on ne se sert jamais de son répertoire. Je t'ai laissé le mien ; fais ce qu'il faut pour obéir, mais ne t'attache pas à cette misérable méthode, et n'y perds pas ton temps.

Ma méthode consistait à trouver d'abord, dans le chapitre que j'avais à étudier, les deux ou trois grandes idées qui y dominaient et qui se partageaient ce chapitre ; puis, à suivre, dans la série des versets, le détail du développement donné à chacune de ces grandes idées, en ajoutant, s'il le fallait, des subdivisions pour indiquer, dans chaque idée générale, les idées secondaires qu'elle contenait. S. Thomas, ou encore Mauduit — qui est plus simple — me fournissaient souvent ces renseignements pour la marche générale des idées. Mais comme tout cela ne me donnait que l'esquisse ou la charpente du texte biblique, je me servais, pour remplir les vides et expliquer verset par verset, de Cornelius à Lapide, qui est excellent.

Tu me demandes si je sais ma destination ; jamais on ne la sait que peu avant son départ. — Un renseignement pour le *Traité de la Grâce* : Rohrbacher a fait un opuscule intitulé *De la Nature et de la Grâce* ; c'est ce qu'il y a de plus sain, de plus net et de plus lucide sur cette question, la plus haute de la théologie ; si tu le trouves, tu le liras et tu l'étudieras alors. Quand tu as le temps de lire, lis M. de Maistre, étudie le *Traité de la Tradition* de Franzelin.

Ici, je n'ai pas beaucoup de besogne déterminée par la règle : cinq classes en tout par semaine, lesquelles ne me demandent aucune préparation ; pour les suivre, il suffit d'y être et d'écouter : trois classes de Morale, une de Droit canonique et une d'Écriture Sainte. Toutes mes après-midi sont à moi, dans ma chambre ; je fais, pour mon propre compte, de la théologie, de l'Écriture et des lectures se rapportant à ces deux études. Je suis très content et n'ai pas souffert du tout de ce passage entre le régime professoral et celui d'élève. A Meudon, je n'ai rien fait d'extraordinaire ; je suis seulement allé jusqu'à Sèvres mercredi.

L'avant-midi, à la maison de campagne, on nous fait toujours faire une bonne course ; on dîne très abondamment là-bas, puis, l'après-midi, liberté jusqu'au moment du retour. Quand tu m'écris, donne-moi toutes sortes de détails, serre bien tes lignes ; vois comme une page de mes lettres contient de choses.

J'espère, demain matin, pouvoir rencontrer ma tante au chemin de fer ; je ne sais pas trop cependant comment je vais faire, car elle arrive bien matin, et je ne puis guère être là pour le moment même de son arrivée. Je lui remettrai toutes mes lettres sous une même enveloppe et tu les distribueras.

Adieu, bon courage en toutes choses ; fais de ton mieux ; ne sois jamais ni triste, ni découragé ; console nos parents. Je t'embrasse tout affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLIX

A ses Parents.

Paris, 26 octobre 1874.

BIEN CHERS PARENTS,

Je viens de recevoir une lettre de la cousine Colin, m'annonçant que ma tante arrive à Paris mercredi, de grand matin ; et j'ai déjà répondu, pour indiquer les heures où je pourrai me trouver au train. J'ai grand'peur de ne pouvoir pas être là, lorsqu'elle arrivera, à six heures du matin ; je lui écris de m'attendre dans la gare ; elle repartirait de Paris pour arriver à Beauvais à midi. Je suis heureux de ce voyage qui vous fera plaisir : vous retiendrez sans doute ma tante le plus longtemps possible auprès de vous.

J'ai appris, par mon frère, que vous n'aviez pas manqué de visites depuis quelque temps ; j'en suis heureux pour

vous. Je suis bien content aussi que vos santés soient bonnes. Que papa prenne garde à la fatigue et au froid cet hiver, de peur que ses douleurs ne reprennent ; en toutes choses du reste il faut vous soigner. Ma santé est très bonne et j'ai tout ce qu'il me faut.

J'ai vu François Doria, qui finit son année de volontariat militaire ; il a eu deux mois de maladie, et on craint un peu pour sa poitrine. Vous voyez qu'avec la fortune même on peut avoir du tracas : voilà un jeune homme qui doit être bientôt majeur et entrer en possession d'une grande fortune. Allons, ceux qui n'ont rien ne peuvent rien perdre !

Mercredi, ma tante vous donnera des nouvelles plus directes de moi. Adieu, chers Parents, soyez heureux, ayez de la patience et du courage.

Votre fils bien reconnaissant et affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLX

A M. l'abbé Desaint

Paris, 27 octobre 1874.

MON CHER MONSIEUR DESAINT,

Ah ! si j'avais le temps, comme je vous dirais des bêtises, pour vous punir de ce que vous distrayez Anneraux (*) pendant qu'il m'écrit ! Vilain polisson ! vous me devez une lettre en réparation de ce méfait, entendez-vous ? Croyez-vous que d'ici je ne vous aperçois pas là-bas, dans ma chambre occupée par l'ami Anneraux ? Je vous vois en train d'*écaniller* mon feu et de rire, pendant que moi, ici, je gre-

. 1. Comme M. Desaint, élève de prédilection de l'abbé Aubry ; avait été bibliothécaire sous ses ordres ; actuellement directeur du Grand Séminaire de Beauvais.

lotte à la pensée du froid qui va venir. Ah ! tas de gredins que vous êtes ! jouissez de votre bonheur, allez, car vos beaux jours vont être bientôt passés.

Pour vous, mon pauvre petit, je vous attends ici, et vous n'en finissez pas de venir ; mais enfin, préparez-vous toujours à la vie apostolique par l'étude entendue comme vous savez, et devenue ainsi une méditation, une élévation de l'esprit et du cœur vers Dieu. Montez bien votre petit bagage spirituel ; surtout prenez des résolutions pressantes et des goûts sacerdotaux ; car on a, sacristi ! bon besoin de cela, quand on entre dans le ministère.

Faut que je vous conte ce que j'ai entendu avant-hier dimanche ; vous le redirez à mon ami Randon avec mes meilleurs bonjours. Avant-hier donc, son oncle, qui demeure ici tout près, est venu me voir. Il faut vous dire que ce bon oncle, qui m'a l'air d'être un fort excellent religieux, a été abîmé intellectuellement, il y a quelques années, par une forte fièvre typhoïde, et qu'il revient tout doucement, et à force de précautions, à son état normal. Il vient donc ; nous causons ; il est fort distrait et répond gauchement, ou ne se souvient pas de ce qu'il a dit ou entendu. Je lui parle, comme de juste, du bon Randon ; et voici l'oncle qui se met à me parler des conditions du ministère sacré, lui dont la conversation est, sur tout le reste, décousue, avec une sagesse, une élévation, une profondeur et un charme qui m'ont ravi. Je savais ce qu'il m'a dit, mais j'en suis plus convaincu depuis dimanche. Il me montre que, dans le ministère, le zèle et l'activité sont deux excellents éléments, mais que si leur action n'est pas nourrie par la vie intérieure et vivifiée par la charité, il est impossible qu'on fasse rien qui vaille, même avec de la science, du talent et des industries. Il m'a causé longtemps là-dessus, et il n'en démordait plus ; il y revenait même quand je parlais d'autre chose. Nous nous sommes quittés fort bons amis, et il m'a fait promettre de le revoir quelquefois, ce que je ferai avec plaisir.

Pour moi, avec la joie d'être là où depuis vingt ans je voulais être, j'ai encore celle d'avoir devant moi une bonne

année de repos spirituel, d'*égoïsme* et de retraite, qui va bien me servir. Je me dépêche d'étudier le plus possible ; je suis tranquille, j'ai mes après-midi toutes rondes pour moi, et une grande partie de l'avant-midi ; car nous allons une heure en classe, quatre fois par semaine, avec le bon Père Maury ; et ce sont de petites classes toutes douces, où l'on rit autant qu'on travaille et, pour mieux dire, où l'on travaille en riant. Nous sommes cent trente-six, et tout cela vivant, animé, intelligent, bouillant et cordial, très bon genre et, en toutes choses, une bonne volonté parfaite.

On m'a beaucoup parlé de ce pauvre Denier (1) ; on me dit qu'il a bien souffert ; son défaut de parole le faisait passer pour triste et sauvage ; on est ébouriffé de m'entendre dire qu'il était très enthousiaste et exalté ; on a tout fait pour le distraire, impossible.

Moi, vous comprenez, je rajeunis ici. A Beauvais, voyez-vous, je vieillissais. Enfin tout va bien, et dans un an à peu près, on espère prendre son vol plus loin. Nous en avons treize qui vont partir, ça fera cinquante-sept de partis cette année. Vous avez raison de dire qu'il y a beaucoup d'Indiens, de Chinois et d'Iroquois en France ; mais il y faut aussi de vrais prêtres, et pour être un vrai prêtre, il faut devenir une âme intérieure, ne pas rester à moitié chemin dans le sacrifice de soi, ne pas chercher dans le sacerdoce un métier, et accepter, embrasser noblement la perspective d'une vie de solitude, d'amertumes, de mépris, de larmes, de dévouement incompris, inapprécié, et savoir même travailler dans l'insuccès sans perdre sa ferveur et son zèle : *Hoc opus, hic labor !*

Adieu, mon vieux, écrivez-moi encore et je vous répondrai mieux qu'aujourd'hui, où je n'ai plus le temps, Mettez-moi un peu dans vos prières, s'il vous plaît ; j'en ai encore plus besoin que vous, ça fait trembler !

Si je n'y pense plus, un conseil : quand vous serez à la veille du jour du sacerdoce, le soir, lisez tout doucement le

1. Un des élèves du Grand Séminaire de Beauvais.

dernier chapitre de l'*Apocalypse* ; oh ! qu'il est beau dans cette circonstance, à partir du mot sublime : *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni*, jusqu'à la fin : *Veni, Domine Jesu. — Etiam venio ; venio cito. — Veni, veni, Domine Jesu. — Ecce, ecce venio velociter.* — Ah ! mon Dieu ! *le ciel des prêtres !* avez-vous pensé à cela ? Dites tout ça à cet ami Randon.

Je vous *embrassillonne* tous les deux, comme mes deux petits enfants, drôles que vous êtes.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXI

A M. l'abbé Pinel

Paris, 6 novembre 1874.

MON CHER AMI,

Je vous dirai que pour un Grand Séminaire, je n'admets pas trop qu'on ne relève pas de son directeur, même au point de vue intellectuel. En principe, les directeurs doivent être assez homogènes dans leur manière d'entendre les études sacrées, et chacun assez compétent dans ces études, pour être capables de diriger les élèves même à ce point de vue ; notez-le bien...

Préparez-vous ; faites de votre mieux pour devenir un curé modèle, solide en tout, grand en vertu et puissant en œuvres ; mais surtout, surtout, mettez-vous dans le calme...

Vous voulez faire du S. Thomas ; certes, je ne puis que vous encourager. Qui est-ce donc qui vous dira que vous avez tort de vouloir faire du S. Thomas ? Est-ce que la compagnie et le contact de S. Thomas, par hasard, serait dangereux pour vous ?... Toutefois, j'ai toujours conseillé et je conseillerai toujours de prendre pour base d'études, au-dessus même de S. Thomas, un autre théologien plus

moderne, Franzelin par exemple. Je n'ai pas le temps de développer les raisons qui me font parler ainsi ; en voici une sommairement : S. Thomas est un génie, et les autres que je puis vous conseiller, ne sont que ses enfants ; la méthode de S. Thomas est éternelle, et cependant, depuis qu'il a écrit et à travers toutes nos décadences théologiques, la méthode théologique vraie et complète, celle qui est en voie de se former, sera plus parfaite que celle du XIII^e siècle, bien que les écrivains peut-être soient fort inférieurs à ceux du XIII^e siècle, surtout à S. Thomas. On se servira toujours de S. Thomas ; mais désormais, à son travail, qui est la contemplation du dogme en lui-même, on ajoutera l'étude de la Tradition ou des états, des développements, des preuves historiques du dogme, autre grand côté de la théologie qui n'avait pas sa raison d'être au temps de S. Thomas.

Si je vous conseille Franzelin, ce n'est pas qu'il soit le seul bon ; c'est qu'à mes yeux il est un de ceux qui ont le mieux compris et le mieux rendu cette transformation de la théologie, cette fusion des deux méthodes, celle de S. Thomas, qui est la méthode contemplative, et celle de Bellarmin, de Pétau, etc., qui est la méthode démonstrative. Lui, Franzelin, réunit les deux ensemble. Si j'ai dans l'esprit tant soit peu d'idées philosophiques, c'est à lui que je les dois. Un de ses élèves, M. Grandclaude (1), a tiré de ses ouvrages, en réunissant toutes les notions philosophiques qui s'y trouvent, une *philosophie élémentaire* qui est excellente et d'un très bon sens, et dont, à cause de cela, on ne veut pas dans beaucoup de Séminaires, où il ne faut que de la *camelotte*..... Franzelin est très aride pendant quelques mois ; puis, quand on l'a compris et goûté, on en est fou et on n'en veut plus d'autre.

Encore une réflexion là-dessus : Franzelin sait bien, lui aussi, que S. Thomas est parfait, que c'est un génie et qu'on ne l'atteindra pas ; et cependant il écrit, lui aussi, même après S. Thomas, et pour un public de théologiens qui est à peu près le même que celui des lecteurs de S. Thomas, et

1. D'abord professeur, puis supérieur du Grand Séminaire de Saint-Dié.

il leur conseille S. Thomas. Pourquoi ? Apparemment parce qu'il pense qu'ils doivent étudier S. Thomas, et que cependant S. Thomas n'est plus pour eux une règle d'études adéquate et suffisante, et l'idéal de ce qu'il faut aujourd'hui. Lui, Franzelin, est un beau type de la méthode nouvelle : *Non nova, sed nove*.

En toutes choses simplicité, droiture, humilité, prière simple et douce, pour demander à Dieu de vous donner la direction qui vous manque.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXII

A ses Parents

Paris, 7 novembre 1874.

BIEN CHERS PARENTS.

C'est à vous-mêmes que je veux écrire aujourd'hui par l'occasion qui se présente à moi, pour vous dire et vous montrer que je ne vous oublie pas et que mes affections sont avec vous. J'espère que les santés sont bonnes et que vous n'êtes pas tristes. La famille est augmentée par l'arrivée de ma tante ; il faut surtout qu'elle ne s'ennuie pas de ses enfants, et qu'elle leur fasse sentir, en restant un peu loin d'eux, combien ils ont encore besoin d'elle. — Je dis à mon frère de ne pas trop demander à aller à Goincourt, d'abord parce qu'il a besoin de son temps, et puis pour ne pas demander de faveurs. Du reste, vous le verrez encore quelquefois en dehors du mercredi ; ne soyez pas inquiets pour lui, je sais, de tous les côtés, qu'il va bien et que tout ira pour le mieux.

M. le Doyen de Ribécourt m'a écrit ; dans trois ans il arrangera tout pour que vous soyez tous un peu rapprochés, ce qui sans doute sera un plaisir pour vous et une grande

utilité pour mon frère... Ayez bonne patience ; les trois années qui vous restent passeront bien vite ; le tout est de garder un peu de santé pour en profiter alors,

J'ai revu mercredi M. le Curé de Meudon ; il doit demander à M. le Supérieur pour que je chante la messe à Meudon le 21 novembre, jour de la fête. — Ma santé est bonne, et je ne manque de rien de ce qu'il me faut. Le séjour de Paris m'est encore meilleur que celui de Meudon, qui est humide et malsain ; c'est là que vous aurez dû gagner ou augmenter vos douleurs.

Dites à mon frère de me parler, dans sa prochaine lettre, de vos récoltes, de ce que vous avez de fruits ; quel est l'état de la basse cour ; votre nouvelle pièce de vin est-elle tout entière en bouteilles ? Tous ces petits détails m'intéressent beaucoup.

Je vous recommande bien, encore une fois, la patience, le courage, et vous souhaite, à tous quatre, une bonne santé. Je termine, bien chers Parents, en vous embrassant tous avec la plus sincère affection et du fond du cœur.

Votre fils bien dévoué et reconnaissant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXIII

A son Frère

Paris, 7 novembre 1874.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Joseph (¹) sera porteur de douze lettres de moi ; la plupart de ces lettres ont quatre pages et assez serrées ; tu vois si mon temps a été occupé ces jours-ci. Tu seras presque le

1. M. Joseph Bargallo, ami de la famille, alors élève de l'École Niedermeyer, aujourd'hui professeur de musique à Beauvais.

dernier servi, car il ne me reste plus, après celle-ci, que deux lettres à faire ; aussi, je vais t'écrire à la hâte, sans ordre ni raison.

Je suis content de tous les détails que tu me donnes. Comme de juste, ne soigne pas ton style, et ne te tourmente pas de ne pas écrire avec suite. Écris bout à bout, quand tu as un instant, quand il te vient n'importe quelle idée ; et rappelle-toi bien que même les détails qui te paraissent insignifiants, me sont agréables : ce qui se fait à la cathédrale, le sermon du nouveau vicaire, ce qu'on dit à Saint-Lucien, ce que tu entends dire de la prison, etc.

Louis, en m'écrivant, se plaint de n'avoir plus personne qui s'occupe de lui, qui le remonte, lui demande un peu compte de sa conduite, et lui donne un conseil. L'an dernier je faisais cela ; prends un peu ma place, et sois assez homme et assez sérieux pour te donner autorité sur cet enfant-là.

Rends-moi toujours compte de tes classes, de tes vues sur les études ; entre dans le détail de ce que tu fais, des idées qui te viennent, des questions dont tu voudrais avoir la solution, des renseignements que tu désires, etc. — Je te renvoie le volume de Franzelin *De Sacramentis in genere*. Sans doute, c'est bien difficile, mais aussi le profit est grand ; et il n'est pas nécessaire, pour en tirer parti, de faire tout un traité ou même d'en faire long. Mets-toi à la première page, et à la première ligne ; lis attentivement, tâche d'entrer dans la profondeur de la pensée ; ne passe à la deuxième phrase que si tu as compris la première. Quand tu as étudié un alinéa, écris quelque chose en latin là-dessus, soit en forme de résumé, soit en forme de commentaire. Si tu es quinze jours sur la première page, ne te décourage pas et continue toujours. Quand tu n'en ferais, en un trimestre, qu'une seule thèse ou deux, tu y trouverais encore quelque profit pour rendre ton intelligence plus ferme, plus virile, plus profonde. Écrivant à l'abbé Pinel, je lui dis pourquoi je conseille encore plus Franzelin que saint Thomas ; demande-lui à lire cette page de ma lettre, car j'attache de l'importance à ce conseil.

Ce que tu me dis du cours de M. X*** est très bien jugé ;

c'est là justement le défaut de son enseignement et j'en cherchais la formule ; tu l'as trouvée : il est trivial et rabaisse la dignité de la théologie. Cela vient de ce qu'il n'a aucune élévation dans l'esprit, et qu'en théologie dogmatique, c'est là ce qu'il faut surtout, pour avoir des vues un peu hautes et nobles ; lui, n'en a pas ; et je le défie d'en avoir. Je ne me ferai pas scrupule de te parler librement de tout cela, non pour que tu méprises, critiques ou négliges ; mais parce que je tiens à te former le jugement et à te donner des idées saines et droites. Ce défaut de vues et de largeur tient en partie, chez lui et chez tous les esprits de même trempe, à ce qu'ils sont habitués à travailler en machines, à ramasser des textes et à compiler des passages de tous les auteurs possibles ; au lieu de faire avant tout consister leur étude à saisir un dogme, à constater d'abord clairement ce que l'Église nous enseigne là-dessus, puis à contemp'ler ce dogme et à se l'assimiler par la méditation, qui en fait découvrir les raisons profondes et les relations soit avec d'autres dogmes, soit avec des vérités naturelles et philosophiques. Je crois t'avoir dit la méthode que je conseillais, pour identifier autant que possible la piété avec l'étude, la méditation avec le travail. Essaie et reparle-m'en.

Tu as bien raison pour Bellanger ; ce n'est rien du tout, moins que rien. Quand j'expliquais les *Psaumes*, j'ai regardé partout, pour tâter de tous les auteurs et choisir ; je l'ai regardé comme les autres, pour m'assurer de sa valeur ; il m'a paru si pauvre, que je ne m'en suis pas servi. Bellarmin, que tu as dans la collection de Cornélius à Lapede, est encore ce qu'il y a de meilleur, quoique cependant il ne me satisfasse pas encore, attendu qu'il n'indique pas la marche des idées, les divisions, l'objet principal d'un psaume, mais qu'il l'explique verset par verset, ce qui m'ennuie toujours, parce que la pensée se trouve hachée, émiettée.

Si, comme je le pense, tu es appelé à la tonsure, que ce premier pas officiel vers le sacerdoce te soit une grande raison de redoubler de ferveur, de régularité, de travail et de bon esprit. Alors tu feras encore de ton mieux la retraite

d'ordination ; ce sera pour toi une nouvelle retrempe qui avivera dans ton âme l'impression de la retraite. Tu verras encore, et plusieurs fois, le prédicateur de cette retraite ; même quand tu ne serais pas appelé, tu pourrais le voir ; il te fera quelque direction ; c'est autant de gagné ; tout cela est précieux et se retrouvera plus tard. En toutes choses, tâche de devenir un séminariste modèle, et surtout une âme intérieure, c'est-à-dire unie à Dieu, élevée, habituée à méditer, à prier, à chercher dans le sacerdoce non pas des choses vulgaires, mais le côté grand et surnaturel.

A propos des catéchismes, fais toujours tout ton possible pour éviter d'être catéchiste. Si un jour tu ne peux écarter cette charge, obtiens un catéchisme qui t'occupe le moins possible ; car ce ministère prématuré n'est pas vraiment utile pour habituer le séminariste aux fonctions sacerdotales ; il fatigue plus qu'on ne croit, et mange du temps. Au Séminaire, il faut se remplir de doctrine ; il sera toujours bien temps d'apprendre à faire le catéchisme, quand tu seras en paroisse, et que tu auras un troupeau à toi.

Tu sais ce que je t'ai dit pour toutes les études en général : suis la règle et obéis de ton mieux ; mais ce n'est pas te prêcher la révolte que de te dire que, généralement, la méthode d'études en Écriture Sainte et en Théologie est fautive, stérile, mesquine, étiolante, parce qu'elle est petite, mécanique et à vues étroites. On veut trop prouver, pas assez expliquer, commenter, élever, faire méditer, ouvrir des vues ; on veut absolument tout dire sur chaque chose. Mieux vaudrait donner quelques pensées, mais grandes et résumant tout, laissant ensuite à chacun de remplir ce cadre, aujourd'hui ou plus tard, par des études plus détaillées, et d'ajouter à ces quelques grandes pensées, qui sont les jalons, les pensées intimes, secondaires et de détail. Le tout n'est pas, au Séminaire, de se fourrer beaucoup de théologie dans la tête, mais de comprendre la méthode, de former en soi le *sens théologique*, c'est-à-dire l'habitude et l'instinct qui goûte, sent et devine la vérité théologique, qui aime à approfondir les questions dogmatiques en pénétrant leurs

raisons profondes, et l'harmonie des traités et des dogmes entre eux.

Bien savoir, par exemple, comment les sacrements découlent de l'*Incarnation* dont ils sont le fruit ; comment, entre eux, ils sont groupés autour de l'Eucharistie qui est leur centre et la source de leur sève, organisés pour la *grâce* dont ils sont les vases — ce mot est de saint Thomas expliquant saint Paul ; — donnés à l'Église, et confectonnés par l'Église dont ils sont les instruments et qui, par eux, exerce son pouvoir. Comprendre ce qu'on entend par leur efficacité *ex opere operato*, et la différence entre l'efficacité *ex opere operato* et l'efficacité *ex opere operantis*. Pour cela, bien comprendre la différence entre la manière dont la grâce vient en nous par suite d'un acte de vertu, d'une prière, d'une prédication entendue, d'un bon conseil ou exemple, d'une impression, d'une peine, etc. ; et la manière dont elle y est produite par la vertu propre et intrinsèque du sacrement. Tâcher de comprendre encore ce qu'on entend par le *caractère sacramentel* imprimé par trois sacrements, la belle organisation que Notre-Seigneur a donnée à ce faisceau des sept sacrements, de manière que chacun d'eux pourvoie à un des sept grands besoins de la vie surnaturelle de l'homme, et vienne s'adapter, se superposer, s'ajuster à l'œuvre du Créateur ; c'est-à-dire à la vie naturelle et à la vocation donnée à l'homme pour le surnaturel.

Surtout, surtout, et en toutes choses, tâcher de se faire une idée juste et profonde de ce que c'est que la grâce et l'ordre surnaturel ; c'est là le *summum caput* de toute la théologie : Car l'important n'est pas de ramasser dans tous les livres et tous les monuments, anciens et modernes, tous les textes possibles sur chaque thèse : méthode fatigante pour l'intelligence, surchargeante pour la mémoire, et d'une déplorable inutilité. En se donnant moins de mal, en visant plus juste, on formera mieux le sens théologique, savoir : en tâchant d'abord de bien comprendre la vérité dogmatique dont il est question ; puis, retrouvant les deux ou trois notions dont elle se compose, énonçant clairement en tête les prin-

cipes sur lesquels elle repose ; enfin, et ce n'est là que le second travail, indiquant les quelques groupes de preuves, sans s'acharner à vouloir tout dire, à vouloir énumérer toutes les preuves particulières sans en oublier une, petite ou grande, et à éplucher tous les textes, pour y trouver à toute fin ce qu'on a envie d'y trouver, ce qui finit par devenir fastidieux et abrutissant.

L'étude des *Psaumes* est très importante, mais très difficile, parce qu'elle est très élevée ; c'est, de toutes les parties du cours d'Écriture Sainte, celle que je redoutais le plus. Elle est importante, parce que les Psaumes sont la formule des prières de l'Église, surtout des prières sacerdotales dans le Bréviaire. Il est essentiel, par conséquent, de faire son possible pour voir quelque chose du sens de ces Psaumes. Autrement, on les récitera tous les jours, jusqu'à la fin de sa vie, sans y rien comprendre, et ce ne sera qu'une récitation brutale et inutile à l'âme, au lieu d'être, comme il le faudrait, une nourriture quotidienne pour le cœur, un aliment continu pour la vie intérieure, une mine de pensées saintes et d'aspirations pieuses pouvant servir à la méditation.

Pour simplifier cette étude, se rappeler que toutes les pensées et tous les sentiments exprimés dans les Psaumes, se rapportent à quelques idées dominantes qu'on y retrouve répétées à chaque instant et qui, d'ordinaire, ont trait soit à David dont ils sont le journal quotidien, soit à Jésus-Christ dont David était la figure et dont ils chantent la vie. Voici, au hasard, quelques-unes de ces pensées : sentiment de pénitence — demande de grâces — éloge de la loi de Dieu comme moyen d'arriver au bonheur — reconnaissance pour les bienfaits reçus — description des biens que Dieu donnera aux hommes par Jésus-Christ et par l'Église — descriptions enthousiastes de la vie de l'Église, de ses conquêtes et des transformations qu'elle fera dans le monde — prophétie des persécutions endurées par David, par Jésus-Christ, par ses disciples — prophétie des différents mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Précautions importantes : 1^o Prendre, *avant tout*, une notion bien exacte du sens littéral, du sens spirituel, de leur différence et de la manière de les discerner, quand on explique un passage, comme aussi de la manière dont ils peuvent se trouver réunis et superposés dans un même texte ; s'il est nécessaire, interroger un autre professeur, pour avoir cette explication. 2^o Prendre garde aux petites explications ou applications soi-disant mystiques, ingénieuses, plus ou moins *ad rem* ; elles sont d'ordinaire très étrangères à ce qu'a voulu dire l'auteur sacré ; elles ne sont pas fondamentales et, par conséquent, n'ont pas de valeur réelle ; il n'y faut pas faire attention.

Adieu, bon courage en tout, et sois à tes devoirs.

Je t'embrasse très affectueusement, et prions ensemble l'un pour l'autre.

Ton frère tout affectueux et dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXIV

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 15 novembre 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Il est bientôt temps que je vous écrive, n'est-ce pas ? et vous me trouvez sans doute bien lent. J'ai pourtant d'abord à vous remercier de votre voyage à Beauvais et à Goincourt ; je tenais beaucoup à cela. Je suis bien heureux de ce que vous y avez dit et fait, surtout de ce projet de faire caser mon frère non loin de vous. Ceci me fait grand plaisir, d'abord au point de vue de son avenir à lui, et de sa vie sacerdotale ; et puis, parce que mes parents ont ainsi un objectif et une espérance dans l'avenir. Pour mon frère, votre voisinage et votre influence lui feront un fort grand bien. Au

moins dans ses premières années, il aura besoin ne serait-ce que de sentir auprès de lui quelqu'un qu'il estime et à qui il rende compte de sa vie ; ceci, il le fera volontiers, je le sais. Enfin, je crois vous avoir dit et pouvoir vous dire encore que je vous le lègue. Je regrette énormément pour lui le pauvre milieu dans lequel il lui faut vivre désormais : il ne reçoit pas de direction au point de vue spirituel ; il est complètement livré à lui-même au point de vue intellectuel. Je vais lui écrire souvent et lui dire mes vues sur tout cela.

Pour mes parents, je crois encore que toute l'affaire de mon départ a été bien conduite et annoncée à temps ; mon frère lui-même a été de cet avis. Sans doute, je leur laisse un fond de chagrin ; mais pouvait-il en être autrement ? Je trouve que les choses ont été du mieux possible ; ces deux Sœurs ont préparé et annoncé la question très délicatement. Je n'ai eu ni reproches, ni cris pendant les dix ou douze jours que j'ai encore passés à Beauvais et, depuis, il y a eu sans doute des larmes, mais encore ont-elles été bien adoucies...

Ah ! qu'on est donc tranquille ici ! Je n'aurais pas cru que, dans Paris, on pût établir une tranquillité pareille. Je ne sors pas du tout ; il faut demander permission, j'aime mieux rester, et cela m'est plus avantageux. La maison marche comme un cœur ; nous sommes 139 ; il y a bien quelques caractères qui me reviennent moins, mais pas un qui me déplaît. C'est clair aussi, il n'y a pas un pédant, pas un ambitieux. Le Supérieur est un homme très éminent en tous genres et que j'apprécie de plus en plus ; j'aime beaucoup toutes les idées et tout l'esprit de cette maison. Je cire mes souliers, je fais mon lit !... Qué plaisir ! ah ! qué plaisir ! Ce qui m'inquiète un peu, c'est que nous passons l'hiver sans feu ; j'ai déjà un peu *la rhume* ; mais nous sommes 139 dans le même cas, et on ne fait qu'en rire et battre la semelle.

Nous sommes dix prêtres nouveaux venus et dans ma situation ou à peu près ; nous assistons à une classe chaque matin, savoir : trois classes de Morale, une de Droit canon et une d'Écriture Sainte par semaine. Les trois de Morale sont pour nous autres vieux ; ça se fait tout doux en famille, et

tout le monde a la parole. Le professeur est un vieux brave homme qui a passé dix ans aux Indes et qui a beaucoup de bon sens et les vrais principes ; la Morale se fait surtout en vue des missions, et roule sur les cas qu'on y rencontre et les mœurs particulières de l'Extrême-Orient. Toute l'après-midi est, pour nous autres, du temps libre à passer à notre chambre. Je me frotte les mains de joie quand je rentre à ma chambre, et que je vois cette bonne après midi s'étendre devant moi à perte de vue. Je ne sors pas de ma *taudière* ; je commence par ouvrir un livre de théologie devant moi — je fais du Franzelin, *de Traditione* — je tâche d'étudier, je dors un brin, je lis un brin ; je m'entortille les pieds dans quelque oripeau, je travailote, je pense un peu, et je suis saisi de voir que l'étude est passée et que je n'ai pas fait grand'chose ; mais je dis toujours : « C'est pour demain ! Ah ! que je vais travailler demain ! c'est effrayant ! » Et quand demain est devenu aujourd'hui il ressemble à hier.

Je ne pense pas beaucoup à l'avenir. Ici on ne s'en préoccupe pas du tout, et, tout naturellement, cette pensée se dépouille de ce qu'elle a de préoccupant ; aussi, je suis loin de toutes les inquiétudes qui me torturaient avant mon départ. Tout naturellement aussi, on se familiarise avec l'idée des fatigues et du temps dur qu'on aura là-bas ; on parle de ça comme à Beauvais on parle de sa future paroisse. Comme niveau et moyenne d'intelligence, la communauté est très riche, vraiment très riche, à part une minorité très petite d'élèves faibles mais pas stupides ; la plupart sont très vivants et forts intelligents. Il est bien dommage, et les directeurs sont les premiers à déplorer, que les besoins des missions n'aient pas encore permis d'enseigner la théologie en quatre ans au lieu de trois ; quelle riche maison l'on ferait ! on y pense et c'est au moins un vœu.

Quand vous m'écrirez, dites-moi donc ce que devient votre Franzelin ; parlez-moi un peu de cela, et, si vous le désirez, je vous en parlerai aussi. Quand je suis passé à Ribécourt, vous comprenez, quoique très calme, j'étais fatigué moralement et désorganisé ; aujourd'hui, j'ai grand plaisir à parler

études ; nous sommes trois ou quatre, parmi les *vieux*, qui nous entendons assez bien et qui en causons volontiers au long et au large. — Je vous envoie deux *Chant du départ* (1), dont un pour M^{me} Huraux (2) en reconnaissance de sa visite et de celles qu'elle m'a promises encore ; elle a paru fort touchée du peu qu'elle a vu. J'ai reçu aussi la visite de François Doria, dans ses derniers jours de caserne ; il sentait le tabac, et il m'a dit qu'il fumait du matin au soir, qu'il buvait la goutte tous les jours, qu'il avait payé la goutte aux militaires d'Orrouy, quand ils sont venus le voir à Saint-Denis, qu'il avait fait une nuit de salle de police, qu'il vous donnerait sa première visite après son retour à Orrouy, qu'il allait faire du Droit quoique ça le dégoûte, et travailler de lui-même pour devenir un homme instruit ; enfin tout ça est charmant, ravissant ! Comme il me parlait de ses camarades, je lui dis : « Tout ça fait la vie, et c'est un tas de polissons, n'est-ce pas ? » Il me répond : « Il n'y a que de ça ! » Et son beau regard clair et droit n'a pas besoin de se détourner ni de se troubler, mais on y lit : « J'ai bien un peu de mal, mais je n'ai pas perdu mon trésor. »

Par M. Bocquet j'ai envoyé à M. Potier mes meilleurs remerciements, parce qu'il a été une des voix qui ne m'ont pas chargé et qui ont parlé de moi avec un brin d'estime, quand vous êtes allé à Beauvais. Qui donc ai-je vu dernièrement ? Ah ! le bon Père Réaux ; sa visite toute ronde et cordiale m'a fait bien plaisir (3).

Quand donc venez-vous à Paris ? Vous avez certainement besoin d'un tas d'objets pour votre église nouvelle et future, pour la sacristie, pour vous-même ; je soupçonne que c'est parce que j'y suis que vous n'y venez pas. Venez acheter

1. Cantique des missionnaires dont la musique est l'œuvre de Gounod.

2. Une bonne chrétienne et une âme d'élite de la paroisse de Ribécourt.

3. L'abbé Réaux, pendant de longues années curé de Morienvall, une des figures les plus originales et un des esprits les plus caustiques qu'on puisse imaginer.

une marmite en terre cuite pour faire la soupe ; à Paris il doit y avoir toutes les dimensions ; et puis, il vous faut de la vaisselle, enfin tous les ustensiles d'un presbytère. Dieu ! que je rirais donc de joie si je vous voyais !

Je vais voir Paul Gressier ; ce pauvre garçon est lancé là dans une drôle de position pour l'âme. Cette fois-ci les souvenirs d'enfance et les impressions du catéchisme sont un peu plus loin qu'en Cochinchine (*) ; et si je m'y frotte, ce ne sera que pour dire : « Paul, je comprends bien que c'est difficile ; tout ce que je te demande, c'est de garder le souvenir au fond de ton cœur ; plus tard, quand le bon Dieu reparlera, de ne pas étouffer sa voix ; et d'ici là, de lui réserver, dans l'intimité de ta conscience, une pauvre petite place. » Ah ! mon Dieu, quelle situation aussi !... Quel dommage d'assister à de pareilles décadences, sans pouvoir faire autre chose que se dire : Je n'y puis rien ! — C'est à se faire Trappiste.

Veillez agréer, etc.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXV

A son Frère

Paris, 15 novembre 1874.

MON CHER AUGUSTIN,

J'ai aujourd'hui une occasion pour Beauvais et, comme d'habitude, je la saisis pour t'écrire de suite. Fais toi une petite solitude morale, intellectuelle et surnaturelle, où tu sois en tête à-tête et en cœur à cœur avec Notre-Seigneur, puisqu'à la retraite on t'a montré à faire cela. — Je n'avais pas pensé à te parler du *Tiers-Ordre* : le Tiers-Ordre en soi, je l'approuve sans te le conseiller particulièrement, car il faut que ce soit

1. Paul Gressier, camarade d'enfance et de première Communion de l'abbé Aubry, avait été quelque temps élève de M. Boulenger.

spontané et embrassé par goût. Mais, au Séminaire, il est avéré pour moi qu'il est devenu une congrégation *a parte* et un courant qui peut nuire à l'esprit de famille.

Sois le plus humble, le plus caché, le plus ignoré, le plus modeste des séminaristes ; tout en poursuivant ton but, et en gardant tes idées, ne cherche pas la lutte, pour laquelle tu n'es pas fait. Travaille beaucoup, prends des idées, emplis-toi de doctrine par la théologie dogmatique, l'Écriture Sainte et les cours de M. Bocquet. Suis bien les cours, tâche de les compléter par quelques bonnes idées prises ailleurs. Je suis content que tu te mettes à Franzelin ; fais-le sans aucun retard, et quand tu as une demi-heure devant toi, vite à la besogne ; toutefois réserve-lui plutôt les longues études, car on ne peut pas y mordre en peu de temps. Ne te décourage jamais ; par moments je passais toute une étude à déchiffrer quelques lignes de lui, sans pouvoir ni en percevoir le sens ni les résumer. Écris en latin l'idée que tu y trouves, en l'exprimant sous une autre forme, une forme à toi. L'avantage qu'aura pour toi cette étude — et que doivent avoir pour un séminariste toutes ses études — ne sera pas de te donner de la science et des notions nouvelles ; mais de t'élever les idées, de te donner un peu l'habitude de lire des choses profondes, de te tourner à la grande méthode, qui est bonne pour les faibles comme pour les forts ; enfin, et c'est là ton besoin à toi, de te donner un peu de trempe d'intelligence et de fermeté de raisonnement, en même temps que de sens ou d'instinct théologique. Essaie toujours avec courage, et si ça réussit tant soit peu, je veux que pendant tout ton Séminaire, et encore après bien entendu, tu complètes toujours tes études par quelqu'un des traités de Franzelin ; ceci comme étude de fond, et M. de Maistre comme étude familière. Oh ! que voilà deux hommes bien capables de former solidement l'esprit, et que c'est important, aujourd'hui, d'avoir l'esprit solidement formé, avec le déluge d'erreurs, de préjugés, d'idées fausses, de théories flasques et creuses, qui remplit les intelligences même sacerdotales, même chez les prêtres les plus capables et les plus saints !

Oh ! quelle pauvre et plate chose qu'un prêtre sans action et incapable de cette grande influence sacerdotale qui fait tant de bien, qu'un prêtre dans lequel on ne sent pas cet ascendant, cette grandeur, cette austérité attrayante qui provient d'une conviction virile et profonde, et qui s'obtient par l'esprit de foi, la méditation, les études fortes ! Quel haillon qu'un prêtre qui ne sait que rire, chanter, dire des niaiseries, et qui n'est pas capable de prendre intérêt à une conversation sérieuse sur des sujets de piété, de zèle et de science sacrée ! Évite bien de devenir cela et, à force de prendre l'esprit de ton état et le grand, le noble côté de la vocation sacerdotale, tâche d'arriver à l'enthousiasme dans la piété, le zèle et les sciences sacrées. Tant que tu seras au Séminaire, ne fais absolument que des sciences sacrées, fais-en avec ardeur et que tout ton temps se passe à cela.

Je ne te parle guère de moi ; du reste, je n'ai pas grand' chose à te dire ; je vis ici fort retiré et fort tranquille ; je sors extrêmement peu, je ne m'occupe nullement de politique. C'est incroyable comme, au milieu de Paris, nous sommes tranquilles ; je ne me figure pas que je suis à Paris ; on est bien plus calme et plus retiré qu'à Beauvais. — Dimanche prochain je pontifie à Meudon ; il y aura grand gala, c'est la fête.

Adieu, bon courage à toi en toutes choses ; sois solitaire et retiré, mais ne sois jamais triste ; réjouis toi de ta vocation et d'être à Dieu, d'avoir été tiré du milieu d'un monde qui va se perdant de plus en plus. Je t'embrasse en frère et en ami bien affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXVI

A son Frère

Paris, 26 novembre 1874.

MON CHER AUGUSTIN,

Je vais avoir, ce soir, je crois, une occasion pour Beauvais ; je veux donc vite et vite griffonner quelques lettres en désordre. — D'abord je suis content que tu travailles et que tu sentes un peu ce que vaut Franzelin ; pioche-le, épluche-le, ligne par ligne, avec une patience héroïque, et tu y trouveras toujours quelque chose. Si, par exemple pendant tout ton Séminaire, tu en fais un peu, et que tu y consacres les bonnes heures des vacances, ton séminaire t'aura été utile, tu ne comprendras cela qu'après. Suis bien les classes, mais alors même fais encore un peu de Franzelin. Mieux vaut étudier avec profondeur quelques traités, que d'éhopper la superficie de tous. Pour l'étude de Franzelin, chacun sa méthode : il est bien difficile de le résumer ; je résumais cependant et tâchais de tirer au clair. Commente, si tu veux, mais sur un cahier, sauf à trouver plus tard que tu as mal compris d'abord, car il faut nécessairement en passer par là.

Si M. Péys te reparle de moi, fais-lui mes compliments, et dis-lui que je lui demande pardon de l'avoir tant taquiné (1).

Dimanche dernier, fête à Meudon : j'y ai chanté la messe et dîné ; puis j'ai assisté aux vêpres et au salut. Le prédicateur était un professeur du Petit Séminaire de Versailles : sermon à phrases et à emphase, comme toujours, du reste ! Quand on vit ici où tout est si simple et si naturel, on ne peut plus supporter cette emphase et ces détours maniérés.

1. M. l'abbé Péys, Doyen du Chapitre de la cathédrale, témoigna toujours à l'abbé Aubry une grande estime et une vive sympathie.

Je ne puis m'imaginer que nous ne soyons pas dans le faux, en France, sous le rapport de la prédication, et qu'il soit nécessaire de faire ainsi de grandes théories sociales dans les sermons, au lieu d'instruire le plus naturellement et d'exhorter le plus simplement et le plus cordialement possible son monde ; ce qui, du reste, n'empêche ni la conviction, ni le cœur, ni même la beauté de la forme littéraire et la grandeur des idées. Je pardonne beaucoup d'inégalités, de bévues, de lacunes et de hors-d'œuvre à un prédicateur dans lequel je sens la doctrine vraie et la vibration du cœur sacerdotal. Étudie, à ce point de vue, les sermons qui se prêchent au réfectoire, et tâche de te faire avant tout une idée juste de ce que doit être la prédication sacerdotale pour être comme elle doit l'être, le moyen ordinaire et régulier d'action sur les âmes. Quand je dis *prédication*, j'entends par là non seulement les tirades oratoires qui se débitent en chaire, mais tous les discours du prêtre destinés à convertir, édifier, instruire, sanctifier. La prédication, entendue ainsi, se fait en chaire, au catéchisme, au confessionnal, dans les conversations particulières, partout.

Je pense bien que tu vas être appelé à la tonsure ; c'est le premier pas. Je ne te dirai pas de bien réfléchir pour voir si tu dois accepter, parce que je crois ta volonté assez déterminée ; mais je te dirai de te faire une idée de plus en plus juste et de plus en plus grande de la carrière à laquelle tu te prépares et où tu entres. Redoute surtout de devenir comme ces malheureux séminaristes qui entrent au Séminaire sérieux et pieux, au moins dans leurs aspirations, et se faisant une grande idée du sacerdoce ; puis qui partent pour leur paroisse, refroidis, aplatis, vulgarisés, ayant tout perdu. Quelle carrière sacerdotale et quel apostolat peut-on avoir après cela ! Travaille beaucoup, mais, comme je te l'ai dit, en faisant marcher de front tous tes devoirs, étude et piété, en les nourrissant l'un par l'autre ; ne t'éparpille pas dans les livres, tu n'as ni le temps ni l'activité d'intelligence pour cela ; pousse énergiquement ton travail avec un seul livre. Il est évident qu'à force de persévérance, de patience, d'énergie

et d'entêtement dans ton travail, tu arriveras à un résultat utile. Ce résultat, tu ne peux ni le constater, ni le deviner avant d'y avoir passé, et il faut nécessairement que jusque-là tu travailles sur la foi des autres et sur l'expérience qu'ils en ont faite ; mais un jour viendra où tu t'applaudiras de les avoir écoutés. Le travail, entendu comme nous l'entendons, n'a pas seulement pour but d'orner l'intelligence et de rendre le prêtre capable et brillant ; mais surtout de développer et d'éclairer sa piété, en lui donnant de la doctrine et du nerf ; de le rendre, par l'énergie de ses convictions et la hauteur de ses pensées, capable d'une action forte sur les peuples. Voilà ce qui est trop peu compris aujourd'hui, et c'est une contradiction de dire qu'il puisse exister une piété sacerdotale vraie et communicative sans une doctrine profonde et élevée, autant qu'il est possible à chacun. Je vois, du reste, avec bien du plaisir et de la joie la disposition où tu es de travailler vigoureusement et de faire l'impossible pour voir un peu clair à la théologie.

A toi, mon cher Augustin, ma meilleure et ma plus tendre affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXVII

A son Frère

Paris, 8 décembre 1874.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Je voulais t'écrire dimanche, selon ton désir et mon projet ; mais l'occasion qui se présente est cause que je devance l'appel et que je serai plus court. Du reste, ce que je voulais te dire, ce qu'il convient de dire au moment de la tonsure, c'est ce que j'ai écrit dans cette *Méditation sur le Sacrifice* que

tu as entre les mains et que tu liras pendant la retraite (1).

Que ce jour de la tonsure ne soit pas insignifiant pour toi ; mais, par tes méditations et tes désirs, qu'il soit bien pour toi, pour ton âme, le jour de la consécration à Dieu. Il est probable que je ne te verrai pas minoré ; laisse-moi, en te voyant tonsuré, la douce consolation et la joie de croire, d'être sûr que tu auras fait déjà, dans ton cœur et par désir, le pas décisif, et que je puis partir sans crainte pour ton avenir. Je te demande en quelque sorte plus qu'aux autres, car je te demande d'attacher à la réception de la tonsure, à cause de moi, et pour que je sois en paix, une signification plus complète et une valeur plus grande que sa signification et sa valeur ordinaires.

Pendant les huit jours qui te resteront encore, au moment où tu liras cette lettre, surtout pendant la retraite, ne te demande plus si tu es digne ou non, si tu es suffisamment préparé ou non, si tu as bien ou mal employé ton Séminaire jusqu'ici ; mais purifie d'abord très bien ta conscience, et puis regarde en face et dans le vif cette longue perspective sacerdotale, cette chaîne de sacrifices que tu as devant toi et que tu vas embrasser. C'est facile, c'est même poétique de renoncer au monde pour une journée ou pour quelque temps ; mais il viendra pour toi, comme pour tous, des jours où le sacrifice pèsera bien lourd sur tes épaules et ne te semblera plus du tout poétique, mais rebutant et décourageant. Il faut aujourd'hui envisager tout cela et faire provision d'énergie et de piété pour ce temps-là ! Nous n'avons qu'une vie à dépenser ; ce n'est pas une petite affaire de renoncer ainsi par avance, non pas pour un temps, mais pour toujours, sans espérance d'y revenir, à tous les plaisirs et à toutes les jouissances qui remplissent la vie des autres, et de se jeter tout entier dans le sacrifice inexorable et éternel de ses convoitises. Il y aura dans ta vie des moments terribles de tentations et de mouvements involontaires de regret du monde. Tu seras bien heureux, un jour, d'avoir

1. Cette méditation a été publiée dans le volume des *Méditations et Opuscules spirituels* : Œuv. compl., T. V.

prévu cela et d'y avoir préparé ton cœur ; profite bien et précieusement du temps présent, surtout de ces jours qui précèdent l'ordination. Cent fois, mille fois par jour, demande à Notre Seigneur de te donner l'intelligence de ta vocation, et de te remplir de son amour qui adoucit tout, qui allège le fardeau et compense tous les sacrifices avec surabondance.

Ne t'effraie pas du reste ; je te parle toujours des dangers qui t'attendent : c'est que j'ai remarqué qu'on ne vous en parle pas assez là-bas. Mais je ne suis pas inquiet pour toi, parce que je te vois disposé comme je le désirais précisément, rempli d'intentions droites et de bonne volonté ; c'est énorme, même c'est tout ce que l'homme doit fournir ; Dieu fournit le reste, si on le laisse faire. Aie donc confiance, contente-toi de te bien recueillir pendant la retraite, et de bien mettre ton âme en état de repartir avec plus d'énergie encore que depuis deux mois. Rends-toi bien compte de ce qu'il y a encore de défectueux en toi depuis la dernière retraite, et sois vaillant pour tâcher de mieux faire.

Il te reste trois ans de Séminaire ; c'est peu sans doute, mais, mon Dieu ! c'est énorme et ce sera bien précieux, si tu sais en profiter et perdre le moins possible de ces instants qui sont tous nécessaires à la formation sacerdotale. Combien ai-je vu de séminaristes qui entraient au Séminaire encore passables, ayant peu de générosité sans doute, mais de la bonne volonté ; puis, au lieu de développer leurs dispositions, ils allaient décroissant, s'affadissant jusqu'au bout, pour arriver finalement au sacerdoce aplatis et tout à fait dénués de préparation. Jamais je n'en ai vu un seul ayant la bonne volonté que je te vois, et qui n'ait abouti à un résultat tout à fait heureux et complètement rassurant pour l'avenir... Fais comme cela, et la fin ne te surprendra pas les mains vides, l'âme effrayée d'être déjà au bout, sans avoir eu seulement le temps de réfléchir.

La préparation sacerdotale et la vie du séminariste se composent de deux grandes choses : l'étude des sciences sacrées — surtout du dogme — et la piété. L'étude est le

corps de cette préparation, la piété en est l'âme. Ces deux choses doivent être unies étroitement : l'étude sanctifiée par la piété et devenant elle-même une méditation ; la piété nourrie et soutenue par l'étude qui lui fournit des pensées fortes et la dispense d'être une sensiblerie fantaisiste, une affaire d'impression de jeunesse. En trois ans, tu peux faire beaucoup sur ces deux points ; que tes résolutions portent là-dessus...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXVIII

A M. l'abbé Desaint

Paris, 20 décembre 1874.

MON CHER MONSIEUR DESAINT,

Je reçois votre faire-part ; M. Maury me dit l'avoir reçu aussi ; c'est aimable à vous d'avoir pensé à moi, et je vous en remercie. Le grand jour est donc presque arrivé ; je sais de quels désirs vous l'avez appelé, et ce que vous cherchez dans le sacerdoce. Que Dieu donc vous bénisse en ce jour, et le rende si heureux et si beau pour vous, qu'il reste toujours le meilleur, le plus doux, le plus profond souvenir de votre vie. Comme je le dis aussi au bon Randon, ne perdez plus votre temps à vous demander si vous êtes digne ou indigne, si vous serez fidèle ou non ; mais achevez vos provisions. Le jour n'est pas loin où, vous trouvant enrôlé dans la glorieuse et généreuse phalange de l'apostolat, vous allez commencer à dépenser ces provisions, à nourrir les autres de la graisse spirituelle que vous avez puisée au Séminaire et, comme j'aimais à dire, à *dégorger*, devant vos enfants, ce que vous avez amassé pour eux. *Grande opus* que celui de l'apostolat, non seulement parce qu'il est incroyablement difficile de convertir des pécheurs — je parle d'une conversion vraie

et radicale — et qu'il faut pour cela, dans le prêtre, une action profonde et, au-dessus de lui, l'intervention divine ; mais encore parce qu'il est difficile, incroyablement, énormément difficile à celui qui exerce l'apostolat, de *se conserver en se dépensant*, de *donner sa sève tout en la gardant*, de se mêler aux pécheurs comme il le faut, tout en restant bien plus, comme il le faut bien plus encore, *segregatus a peccatoribus*. Voilà le *grande opus* et la difficulté qui fait périr tant d'âmes sacerdotales.

Que Dieu vous préserve, *nous préserve*, n'est-ce pas ? Car pour moi aussi le danger ne sera pas mince. Que notre devise soit : *In patientia et doctrina* ; — *patientia*, c'est non la vertu particulière que nous appelons patience, mais la fidélité à l'ensemble des vertus qui conviennent à chaque état ; — *doctrina*, vous savez ce que c'est.

Adieu, dites tout cela au bon Randon. Bon courage et bénédictions de Dieu à vous tous, surtout à vous deux que j'ai toujours aimés mieux. Je serai avec vous ce jour-là comme votre ami et votre frère tout affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXIX

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 28 décembre 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

C'est un peu fort, n'est-ce pas ? de tarder à vous écrire comme j'ai tardé depuis ma dernière lettre ; il y a quinze jours que mon mois réglementaire et traditionnel est écoulé, mais je reprends aujourd'hui cette antique et toujours chère tradition.

Mon frère m'arrive ce soir ; je vais le chercher à la gare. Il passera ici ses six jours de vacances ; voilà qui est plantu-

reux, six jours de vacances ! Je commence cette lettre avant midi, mais je ne vous l'enverrai que demain, quand je l'aurai vu. Je ne commence donc pas par vous dire mon souhait de bonne année ; je l'attends pour partager mon compliment avec lui. Devinez chez qui il loge ! Eh bien, chez Paul Gressier. J'ai vu Paul, il y a une quinzaine, chez lui ; sachant que mon frère venait, il a insisté pour l'avoir à loger et à manger ; sa maison m'a paru très convenable ; il a ses logements particuliers à lui, et une chambre à nous offrir. C'est loin d'ici, mais l'omnibus va droit de sa porte à la Croix-Rouge, qui est à deux pas d'ici. J'ai accepté d'emblée sans me faire tirer l'oreille et familièrement du reste.

J'aurai la permission de recevoir mon frère dans ma chambre l'avant-midi, et de le promener l'après-midi, excepté une ou deux fois que je le confierai à l'ami Duponchel, pour ne pas trop demander de permissions ; car, savez-vous, il faut que je demande des permissions aujourd'hui ! Oh ! je ne m'en plains pas ; il faut que je redevienne enfant pour faire peau neuve, reprendre, si c'était possible, les qualités de l'enfant, et en dépouiller les défauts. Jugez, voilà quinze jours que je passe mes récréations à jeter des boules de neige ; je n'aurais jamais cru qu'on y avait tant de plaisir, et que ça réchauffait si bien les mains. En parlant de réchauffer, et pour répondre à une recommandation de votre dernière lettre, je vous dirai que l'hiver se passe à merveille et sans que j'en souffre du tout. D'abord, j'aime mieux n'avoir jamais de feu, que d'en avoir un peu et seulement à certains moments de la journée. Je me calfeutre de mon mieux à mon bureau ; quand je sens mes *pédoules* se refroidir, je parcours au pas de course tous les corridors de nos cinq étages, c'est juste la mesure de ce qu'il faut de chemin pour me réchauffer ; je rentre, je me rentortille jusqu'à nouveau refroidissement, et toujours comme ça jusqu'au soir ; c'est un vrai plaisir ! Et puis, à mon bureau, je fais une marmotte avec une serviette pour avoir chaud à la tête. Enfin, je me trouve bien et puis, travailler, c'est le principal.

Je fais un peu de toutes sortes de choses ; le fond de mon

travail devrait être le *Traité du rapport de la raison avec la foi*, par Franzelin, à la fin de son traité de la *Tradition*. C'est une partie que j'ai vue un peu partout, mais jamais d'un jet et avec suite. Il a traité supérieurement cette question ; je ne l'ai pas étudiée chez lui ; or, c'est la tâche que je me suis donnée pour le moment ; mais il se rencontre toujours un tas de questions secondaires, livres à lire, études de détail, qui m'arrêtent au passage. — Je viens de lire un excellent petit livre : *De la Nature et de la Grâce*, par Rohrbacher ; si vous rencontrez cela, ne le manquez pas. Je suis très heureux que vous n'ayez pas lâché Franzelin ; l'étude de ces volumes est une œuvre de longue haleine, vous pouvez le voir aujourd'hui ; mais aussi, de quel profit elle est, non seulement pour l'intelligence et pour le côté spéculatif de la vie sacerdotale, mais pour approfondir, agrandir, affermir les convictions, éclairer la foi, fortifier la prédication, donner du nerf et une nourriture forte à la piété, fournir des principes sûrs pour se retrouver dans ce dédale et ce tumulte d'idées fausses et de doctrines mêlées qui pullulent dans le monde. Après hésitation et réflexion, je l'ai aussi conseillé à mon frère, en lui disant de faire de ce travail, aujourd'hui autant que possible et plus tard, le fond de ses occupations intellectuelles et l'œuvre de sa vie. Sans doute, c'est difficile à écorcher, mais comme il n'est besoin pour cela ni d'imagination, ni de mémoire, mais seulement d'une intelligence suffisante et de jugement, avec de l'énergie et de la persévérance on en vient à bout. Ceci et l'étude de S. Paul d'après les commentaires de S. Thomas et de Cornélius à Lapide, voilà deux très bonnes choses à mettre dans la vie d'un prêtre, pour résoudre le problème de l'entretien des forces spirituelles, combiné avec la dépense qu'on en fait dans le ministère : *Grande opus !*

Mon frère est arrivé hier ; j'écris ceci au moment où il dort sur mon lit et je l'entends ronfler ; je viens de me retourner et de lui dire à demi-voix : « Dors-tu ? » pas de réponse. Hier donc je l'ai reçu à la gare ; nous sommes allés de suite chez Paul, puis, revenus ici, allés chez Duponchel ;

enfin, il est retourné en omnibus souper et coucher. Ce matin, il est venu à la messe ici ; j'avais apporté à ma chambre un croûton et ma petite bouteille de vin du souper ; il a fait trempette, puis nous avons mangé un morceau de flan et une chique de chausson à la pomme envoyés de Goincourt par qui vous savez. Mon frère, un peu fatigué par quelques courses avec Duponchel, se repose. Demain, mercredi, nous allons à Meudon en communauté ; lui, déjeunera chez M. le Curé, qui l'attend, moi, dans mon régiment, et nous reviendrons ensemble par l'hôpital Beaujon, dire bonjour à la Sœur S.-Louis de Gonzague. Avec tout cela, j'ai une masse de lettres à faire, et je suis bien peu avancé encore ; aussi, celle-ci, que je voulais faire très longue et toute pleine d'un tas de choses, va s'en ressentir et en être écourtée ; mais je ne tarderai plus beaucoup.

Et maintenant, il est bientôt temps que je termine par où aurait dû peut être commencer ma lettre ; mon excuse, c'est que je l'ai écrite en plusieurs fois. Vous dire que je vous souhaite une bonne année, que je la souhaite à tous les vôtres avec tout ce qu'on a coutume de souhaiter à pareille époque, et que mon frère, ici présent quoique endormi, se joint à moi sans le savoir pour vous faire les mêmes vœux, et s'y joindra tout à l'heure réellement ; vous dire tout cela, c'est dire peu de chose, car ma pensée va plus loin et mes désirs sont d'un ordre plus élevé ! A vous qui êtes prêtre et le père de mon sacerdoce, je ne puis me contenter de souhaiter ces choses vulgaires dont on parle et qu'on apprécie dans le monde sans penser qu'il y a mieux ; mais à vous on peut en parler sans avoir peur de n'être pas compris. Que Dieu donc, en 1875 et toujours, vous donne la richesse spirituelle pour vous et pour les vôtres ; qu'il bénisse votre ministère et féconde vos œuvres ; qu'il vous console des peines que vous avez eues, et donne la solution la plus heureuse aux embarras de construction qui sont votre principal souci. Vous savez que pour moi, selon les conditions ordinaires, j'irai finir cette année 75 là-bas, en-dessous des caves de Paris ; c'est donc la dernière fois que je vous envoie mes souhaits à quelques

lieues de distance et avec assurance qu'ils vous arriveront à temps. L'an prochain, je vous les enverrai sans doute encore, mais d'où, comment, par où? Je n'en sais rien ; et s'ils n'arrivent que six mois après, vous saurez bien que les facteurs en sont la cause. Eh bien donc, bonne année, et pour tout l'avenir bonnes années au pluriel et avec un redoublement de pluriel !... Ah ! souhaitez-moi aussi les grâces d'état, en ajoutant à ce souhait l'efficacité de la prière. Que je vais avoir besoin de Dieu dans l'avenir ! Le moment vient à grands pas, avec une vitesse effroyable ; déjà trois mois de passés ; encore trois ou quatre fois autant, et il faudra lever la séance et aller semer ce que je suis censé avoir amassé. Que je suis peu de chose en face d'une perspective comme celle-là ! Une seule chose me rassure, c'est que je tremble et qu'il me semble avoir un peu l'idée de ma misère surnaturelle.

Le dormeur est enfin éveillé ; il ratifie ce que j'ai avancé en son nom, et s'unit à moi sans restriction. Et maintenant, je vais mettre mes mitaines, prendre le ton de l'églogue, et commencer une lettre à Monseigneur. Je termine donc ici.

A vous, Monsieur le Curé, toute mon affection, toute ma reconnaissance, toute ma tendresse, tout ce qu'il peut y avoir de meilleur dans le cœur d'un fils.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXX

A la Sœur Françoise

Paris, 31 décembre 1874.

TRÈS BONNE ET CHÈRE SŒUR,

Je m'ennuyais un peu, savez-vous, quand l'ami Blondel est arrivé, il y a huit jours, m'apportant votre signe de bon souvenir. J'ai été bien heureux de recevoir l'homme et la lettre, comme aussi de recevoir, par mon frère, de plus amples détails.

Je vois avec une grande joie qu'il s'opère à la prison des merveilles par les mains de M. Claveric (1) ; c'était du reste tout simple, et il est trop bien avec le bon Dieu pour n'avoir pas droit à des faveurs spéciales, et pour que ses œuvres ne soient pas bénies. Il faut que je commence par vous faire mes souhaits pour toutes les quatre. A vous au moins il n'est pas besoin de souhaiter, comme aux gens du monde, une foule de choses extérieures et secondaires, sans lesquelles on fait fort bien son salut ; vos pensées vont plus haut, vous avez d'autres désirs et aussi d'autres besoins. Oh ! qu'il vous faut, dans cette grande œuvre, une provision de vie spirituelle et intérieure, pour vous sanctifier, pour préserver votre âme du contact de ce qui vous entoure, pour élever entre vous et le démon qui habite tout près de vous, une infranchissable muraille, pour vous sanctifier par ce ministère délicat et profond que vous avez reçu en partage ! Votre œuvre est une œuvre enviable. Assurément, je suis heureux d'être ici, et je me crois dans ma voie ; mais j'aimerais bien aussi l'œuvre des prisons ; je ne connais rien de beau et de touchant comme de sentir qu'on travaille à convertir un cœur perdu, et ma plus grande jouissance est d'avoir vu, par moments, une âme qui se fondait sous mes efforts. — Je vous souhaite la grâce de Dieu pour vous-même, et l'influence dans la conversion des autres, puisque tout votre travail doit aboutir à cela.

Je vous disais donc que j'avais été heureux de voir Blondel. Les premiers jours, il s'est occupé de chercher une place, et je l'attends très prochainement pour m'informer de ce qu'il aura trouvé. Il est allé passer les fêtes de Noël chez sa mère près de Noyon. Le jugement de M. le Gardien-chef sur lui est bien exact ; du reste, Blondel a un bon cœur, une excellente petite femme qui souffrait, pleurait, priait pour lui, et il a été bien élevé, il était resté digne ; c'est un de ceux à qui j'ai vu le malheur faire du bien et dont la dignité

1. Successeur de l'abbé Aubry à l'aumônerie de la prison, et l'un des prêtres les plus vénérables et les plus apostoliques que le diocèse de Beauvais ait jamais produit.

s'est relevée au contact de gens qui n'en avaient plus. Pour moi, il m'était précieux et il m'aidait, quand je voulais préserver quelque pauvre jeune homme en qui je voyais de la bonne volonté.

O la pauvre fille de Marseille ! Que faire, si votre crainte est fondée ? Avoir pitié d'elle, lui montrer que nous autres, qui poussons au bien, ne méprisons pas ceux qui tombent dans le mal ; ne pas rompre avec elle, lui bien assurer que si d'autres la méprisent, nous ne la mépriserons pas ; lui faire envisager cela comme une grande et terrible leçon ; l'empêcher de prendre son malheur gaiement et follement, et aussi de s'en abattre ; obtenir d'elle un retour à Dieu et de la piété, car elle va entrer maintenant dans la période des réflexions amères et douloureuses ; et puis... prier pour elle.

Je veux vous remercier encore un coup, ma chère Sœur, de votre bonté pour mes parents et pour mon frère, et vous répéter ce que vous savez bien déjà, que je suis plus sensible encore à l'amitié qu'on leur montre qu'à la bienveillance qu'on me montrerait à moi même. — Je veux aussi vous prier d'offrir de ma part des choses bien respectueuses à M. le Gardien-chef et à M. Évrard (1), qui a été si charmant pour moi ; puis, mes amitiés à ceux des gardiens que j'ai connus. Je serais bien aise aussi que vous puissiez dire en mon nom un mot de bon et affectueux souvenir à ce pauvre M. Crignon qui est rentré à Beauvais, m'a dit Blondel.

J'ai bien des lettres à faire encore, et je suis en retard ; j'ai été bien heureux d'avoir mon frère ces quelques jours ; lui-même ira causer un peu avec vous à son retour ; il ne rentrera que samedi.

Recevez, toutes ensemble, mes chères et bonnes Sœurs, l'assurance de mes meilleurs souhaits et de mes sentiments bien affectueux en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

1. Médecin des prisons de Beauvais, qui professait pour l'abbé Aubry la plus haute estime et la plus vive sympathie.

LETTRE CLXXI

A Monseigneur Gignoux

Paris, 30 décembre 1874

MONSEIGNEUR,

Je ne puis me défendre d'une certaine impression de tristesse, en pensant que je n'aurai plus désormais le bonheur d'aller, à pareil jour, comme la plupart de vos enfants, présenter personnellement à Votre Grandeur vénérée mon souhait de nouvelle année. Mon souvenir et mes affections sont à Beauvais pendant ces jours, au milieu de mes deux familles, la famille du corps, et celle de l'âme dont vous êtes le père, Monseigneur. En la quittant, parce qu'il le fallait, je ne l'ai pas reniée ; je suis resté, je resterai votre enfant dans l'ordre sacerdotal, et il n'y a ni temps, ni distance, ni préoccupations, ni joies, ni peines, ni choses temporelles, ni choses spirituelles même, qui puissent affaiblir dans mon cœur les sentiments que j'ai puisés auprès du vôtre.

On m'a raconté ce que vous aviez dit aux nouveaux prêtres de la dernière ordination en entrant au salon, que vous aviez perdu 34 prêtres pour l'année qui finit. Ah ! Monseigneur, croyez-le bien, cette douloureuse réflexion m'a percé le cœur ; je suis un de ces 34 qui vous ont affligé. Sans doute j'ai dû le faire pour obéir à la voix intérieure qui m'appelait et que je ne pouvais plus négliger ; mais j'ai toujours tremblé à la pensée de la peine que j'allais vous faire, et aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, cette pensée est encore celle qui m'impressionne le plus. Tout mon désir et toute ma prière est que Dieu compense et vous rende au centuple ce que nous vous prenons. Mon départ est peut-être le meilleur ou le seul bon exemple que j'aie donné au Séminaire. J'irai sans doute finir aux antipodes cette année

qui va commencer ; de loin comme de près, Monseigneur, veuillez me conserver ma qualité d'enfant de votre famille. Mon frère, qui est avec moi depuis lundi, m'a dit combien vous étiez bon et paternel pour lui ; croyez, Monseigneur, que je suis bien touché de toutes ces attentions délicates. Il m'a dit, et notre bonne Sœur Françoise m'a également appris, toutes les merveilles qui s'opèrent à la prison ; tout le monde va vouloir y aller, et déjà, me dit-on, cela commence bien et toutes les places sont prises ! Je suis bien heureux, bien content de savoir cette œuvre en si saintes mains et en si bonne voie.

Veillez agréer, Monseigneur, avec la nouvelle expression de mes souhaits, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et de ma vénération tendre et filiale.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXII

A M. l'abbé Chardon (1)

Paris, 31 décembre 1874.

CHER TCHOT VACABOND (2),

Votre petit mot, inséré dans la lettre épiscopale, quoique tout court comme vous, m'a fait pourtant une agréable surprise et un grand plaisir ; aussi, je ne peux pas le laisser sans réponse, d'abord pour « vous la souhaiter bonne et hûreuse », et pi après, pour vous dire que ce n'est pas tout. à fait de ma faute, si je ne vous ai pas vu avant le départ. Je devais partir le vendredi au matin, à sept heures ; or, le jeudi, v'la toutes mes visites qui manquaient, je ne trouvais

1. Secrétaire général de l'Évêché de Beauvais et ami de l'abbé Aubry.

2. *Tchot*, mot picard, *petit* en français, familier à l'abbé Aubry. Nous laissons d'ailleurs à cette lettre, comme à toutes les autres, sa tournure et son caractère familier et original.

personne, et il fallait retourner ; si bien que j'ai eu à peine le temps d'aller revoir un dernier coup mes pauvres parents qui m'ont encore retardé. Le vendredi matin, au lieu de partir à 7, je suis parti à 10 heures, et j'ai core fait quèques visites, en particulier à l'évêché, mais votre secrétariat était fermé ; or moi, os savez, j'ai pas de cartes de visite, et j'ai pas pu vous laisser la mienne, pour attester que j'avais essayé de vous aller dire adieu. Mais, mon pauvre tchot cher cœur, croyez que je n'oublie pas des bons amis comme vous avec qui j'avons si ben ri.

J'ai core comme ça 6 ou 8 mois à rire ; pi après, faudra partir pour les Iroquois, c'est là que je ne rirons pu, ah là là ! Je sais ben que je brairai pus d'une fois, au souvenir de la patrie et des amitiés laissées par ici. Et pis, s'ils allions me manger, ces bougres-là ; mais non, je suis rassuré sur ce dernier danger, parce que, vous savez, quand le bon Dieu cueille un martyr, il le choisit autrement ficelé et préparé que nous autres mauvais drôles, qui ne valons pas une pipe de tabac !... Si seulement le bon Dieu voulait ben de moi pour apôtre et instrument de salut de quelques-uns de ces guerdins-là, je serais ben content comme ça ! Demandez-y ça pour moi, mon cher cœur, quand y vous arrivera de penser à moi pendant votre prière ; et si le bon Dieu veut bien y ajouter pour moi le martyre, quand j'aurai assez souffert et gémé, pour effacer mes péchés et m'épurer le cœur, s'il veut bien cela, que son nom soit béni.

Je ne sais pas trop quand je partirai pour l'autre côté, pet-être en octobre, pet-être en novembre, pet-être pus tôt ; quand ils voudront. Je sus ben content d'être ici ; c'est vrai que je n'ai jamais été plus heureux ; je n'aurais même pas cru ça. Il est probable que j'irai faire un tour à Beauvais avant de m'en aller me faire étranner, quand j'aurai ma destination, c'est-à-dire un mois ou deux avant.

Adieu, mon pauvre petit poulet ; sans phrase je vous souhaite bonne année, et je suis tout à vous bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXIII

A M. l'abbé Pinel

Paris, 31 décembre 1874.

MON CHER AMI,

... L'année qui s'ouvre se terminera pour vous par le sacerdoce probablement. Pour avoir un sacerdoce béni et fécond, vous savez les conditions de la préparation ; passez le temps qui vous reste dans le recueillement de l'étude et de la prière — *in patientia et doctrina*. *Patientia*, toutes les vertus de votre état auxquelles vous devez persévérance ; *doctrina*, vous savez ce que c'est.

Continuez à faire provision de science, de cette bonne science sacrée qui est la moelle et la nourriture de la vie sacerdotale, et sans laquelle la piété n'est plus qu'une sentimentalité éphémère, une impression sans durée, et la méditation qu'une rêverie et un tissu d'idées personnelles. Ces principes sont dans une région trop élevée pour que n'importe quels beaux raisonnements les atteignent ; et ils sont trop fondés en raisons théologiques pour qu'aucune théorie puisse prévaloir contre eux. Si on vous dit que la science n'est rien, dites : C'est vrai, la science humaine ; mais la science de Dieu, la science des saints, la foi à ce degré lumineux et suréminent où elle convient à l'intelligence des prêtres et devient foi sacerdotale, elle est tout ; ou plutôt, ne le dites pas, mais pensez-le, et n'en démordez jamais, car ceci est aussi clair que l'existence de Dieu et que la divinité de Jésus-Christ.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXIV

A ses Parents

Paris, 1^{er} janvier 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Mon frère va me quitter ; il vous parlera de moi un peu plus longuement, et vous fera toutes mes commissions. Mais je ne veux pas le laisser partir sans lui remettre pour vous quelques lignes, afin de vous dire moi-même que je vous souhaite une bonne année, ou plutôt beaucoup de bonnes années, une heureuse vieillesse sans maladies ni peines, et un peu plus de tranquillité que vous n'en avez eu dans le passé. — J'ai reçu toutes les friandises que maman avait faites pour moi ; je l'en remercie bien... Peut-être aurez-vous trouvé le jour de l'an un peu triste, ne nous ayant ni l'un ni l'autre avec vous ; mais j'ai cru pouvoir garder mon frère encore un jour.

Il fait bien froid, et cependant je ne souffre pas, quoique je n'aie pas de feu ; je m'entortille bien ; quand le froid me gagne les pieds, je circule, puis je reviens à mon bureau, et toujours comme cela. Ma santé est très bonne et encore meilleure qu'à Beauvais ; je suis bien heureux de savoir que les vôtres ne sont pas mauvaises non plus.

Adieu, chers Parents ; encore une fois, je vous souhaite une bonne année en vous embrassant de tout cœur.

Votre fils tout affectueux et dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXV

A M. l'abbé Masson

Paris, 1^{er} janvier 1875

MON BIEN CHER AMI,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir l'expression de vos sentiments et de vos souhaits ; je sais qu'ils sont sincères et je vous remercie d'avoir bien voulu penser encore à moi. Je dois aussi vous souhaiter quelque chose ; je ne désire pas pour vous de ces choses banales et vulgaires qu'on souhaite aux gens du monde, j'espère que vos pensées vont plus haut. Il est assez probable que cette année sera la dernière de votre préparation, et se terminera pour vous par une grande chose ! Ah ! que je vous souhaite une année sainte et féconde dont l'effet dure toute votre vie ! Vous savez que, pendant toute sa vie, un prêtre subsiste de ce qu'il a pris au Séminaire ; malheur à ceux qui n'y ont rien fait dans le sens de l'étude ou dans celui de la correction des défauts ! A mesure que vous vous sentez approcher du but, redoublez d'énergie, d'attention, d'esprit surnaturel, pour ne rien laisser sans fruit, des grâces que Dieu vous donne, car ce serait une brèche faite à votre sacerdoce, et je vous l'ai déjà dit : telle négligence, tel oubli, telle paresse, telle infidélité au Séminaire même, a pour fruit quelques années de froideur ou de misère spirituelle, plus tard dans le sacerdoce ; toute votre vie sacerdotale est en germe dans votre vie de séminariste.

Vous me parlez d'idées particulières qui vous viennent relativement à l'avenir ; je ne pense pas les avoir positivement combattues, comme vous paraissez le croire. Ce qui est plutôt exact, c'est que je ne me suis jamais prêté à m'en occuper avec vous, et voici pourquoi : Rien ne me paraissait évident et caractérisé pour vous dans ces désirs vagues

qu'on trouve plus ou moins dans tous. Ces choses-là se décident toutes seules pour ainsi dire, et on ne peut en tenir compte que quand elles prennent une certaine fixité et une certaine netteté de projet qu'elles me semblaient n'avoir pas ; aussi, j'ai mieux aimé vous laisser livré à vous-même sur ce point, et ne m'occuper que de ce qui était incontestablement le travail que j'avais à faire avec vous. Si votre idée non seulement est bonne, mais si elle est l'expression de la volonté de Dieu, elle avancera toute seule et se spécifiera, en ce sens que vous n'hésitez plus, par exemple, entre la vie de missionnaire et celle de religieux ; votre volonté s'affermira, et vous vous trouverez tout naturellement en chemin vers l'exécution. Mais, pour moi, je ne vois rien de caractéristique pour me faire croire à une vocation spéciale chez vous, quoique cependant je ne nie pas et je ne combatte rien. Je vous dirai encore que je vous croirais plutôt appelé, s'il y avait du vrai dans vos désirs, à la vie religieuse qu'à celle de missionnaire, et que votre nature, vos tendances, vos goûts, vos aptitudes, m'indiqueraient plutôt cela. Mais enfin, voyez, réfléchissez, étudiez, méditez, et surtout priez, en attendant du reste avec patience et tranquillité que la lumière se fasse ; il vaut mieux retarder le bien que de faire le mal.

Mais où vous ne risquez rien, et où vous pouvez toujours être assuré de vous trouver dans votre voie, c'est dans tout ce qui est capable d'exercer votre âme au sacrifice, de la fortifier dans les vertus sacerdotales, de la rendre fidèle, inébranlable, inamovible dans sa piété, de la faire avancer de plus en plus dans l'union d'esprit et de cœur à Dieu, et de l'attacher indissolublement à Dieu. Eh bien, c'est tout cela que je vous souhaite et que je demande à Dieu pour vous.

Adieu, mon bien cher, et croyez-moi toujours votre bien affectueusement dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXVI

Au Révérend Père Freyd

Paris, 18 janvier 1875.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Monsieur l'abbé Lavalloir, curé de la paroisse où s'est passée mon enfance et où j'ai commencé mon éducation sacerdotale, allant à Rome et devant vous demander l'hospitalité, je veux, par lui, vous envoyer mon souvenir d'enfant, mes souhaits de bonne année, avec l'expression de la confiance très tendre et très reconnaissante que vous connaissez bien. — J'ai entendu dire, avec bien du plaisir, que le Séminaire Français s'était assez bien remonté cette année ; hélas ! notre Beauvais ne lui fournit pas son contingent ! Mais vous verrez, mon Père, que cela reviendra un peu plus tard, et sans peut-être attendre longtemps. Rome est connue chez nous, tout le monde voudrait y aller : ceux qui sont prêtres voudraient y avoir été formés, ceux qui ne le sont pas encore voudraient s'y aller former, et je connais là-bas beaucoup de petites têtes qui grillent d'aller se tremper dans cette atmosphère. Tout l'obstacle, aujourd'hui, est là où vous savez ; mais l'obstacle n'agira pas toujours. Malheureusement, jusqu'ici nous nous échappons tous, et c'est en partie ce qui a refroidi cet enthousiasme d'autrefois ; car vous savez que chez nous tout se fait par l'enthousiasme, qui est une flamme bien passagère. M. Bocquet, lui aussi, veut partir, et il attend la fin de l'année scolaire pour tomber dans la jésuitière.

Et moi, mon bien cher Père, vous savez bien depuis quel temps je convoitais de tomber ici ; j'y suis enfin depuis trois mois, et j'y suis bien content, travaillant pour moi, *faisant de l'égoïsme*, pour me préparer un peu à cette diffusion de moi-même à laquelle oblige la vie de mission. Oh ! que je

trouve cela bon, après quelques années de sacerdoce et d'un peu de dissipation, même dans le milieu où je vivais ! Que je trouve bon de pouvoir ainsi me retrouver moi-même une année entière, vivre en retraite sous la règle ! Il est bien certain, et plus j'avance plus je le comprends, qu'ayant beaucoup de forces spirituelles à dépenser plus tard, nous avons grand besoin d'en amasser d'avance une provision bien abondante ; il est certain encore qu'il n'y a pas d'œuvres de mission où le prêtre soit aussi abandonné que dans la nôtre, où il ait aussi peu de moyens de retremper ses forces et de se remettre en santé, en vie intérieure. C'est une des considérations qui m'ont fait hésiter longtemps, vu surtout ma misère personnelle et le besoin que j'aurais précisément d'avoir toujours à ma portée une source où puiser les forces nécessaires pour remplacer celles que je dépense ; mais enfin j'ai remis toutes ces questions au bon Dieu, et je tâche de profiter un peu de cette année. Si je pouvais seulement devenir un homme d'oraison, je sais bien que je serais assuré contre tout ; j'y travaille un peu, mais je n'y fais pas grand' chose, et j'ai bien peur d'être jeune jusqu'à la vieillesse inclusivement. Je n'ai, pour me consoler et me rassurer, que deux raisons : 1° je sais, je vois, je sens la nécessité d'une vie intérieure solide et profonde, aussi bien pour me nourrir moi-même que pour me donner des forces et de la sève à dépenser ; 2° mon meilleur désir est de l'obtenir enfin cette vie intérieure.

Il y a cela de bon ici que l'on insiste là-dessus, et qu'on est bien dans ces principes. Malheureusement, la préparation est trop courte et remplie d'occupations trop diverses. Je suis effrayé par moments pour ces pauvres petits qui sortent du monde et qui ont si peu d'années à passer ici, pour être jetés ensuite dans le tourbillon du ministère et au milieu de la corruption d'une société païenne, pour en devenir le sel. Vous connaissez du reste quelques-uns de nos directeurs. Ils sont dans les meilleurs principes, et la maison est d'un excellent esprit de famille, fort analogue à celui qui régnait au Séminaire Français, quand nous y avons

été 85. On travaille, on est pieux, on est à son affaire, on a de l'entrain pour le bien, et je reçois de bonnes leçons, je vous assure, mon cher Père, par l'exemple d'une foule d'excellents jeunes gens qui sont extrêmement vertueux, tandis que moi, je suis un gremlin lardé de tous les défauts. Ah ! si le bon Dieu ne me donnait que mon dû, ce serait à moi une belle imprudence d'avoir choisi la carrière apostolique ! Gardez mon nom, s'il vous plaît, parmi ceux de vos enfants ; à titre d'affection comme à titre de pauvreté, j'ai droit à une place à part dans vos prières, et vous me connaissez si bien que vous savez ce qu'il faut demander à Dieu pour moi.

Il est possible que je parte pour les antipodes en juillet, mais plus probablement en novembre. N'y aura-t-il pas, aux vacances prochaines, cette première réunion tant désirée des anciens élèves du Séminaire Français, chez nos Pères de la rue Lhomond ? Il est clair que celle-là, étant appelée par les vœux de tous et ayant une raison d'être toute simple, toute naturelle et facile à comprendre, ne fera pas *fiasco*.

Je vois souvent notre placide Père Duponchel, qui est bien toujours le même, tranquille, simple, égal dans ses humeurs, et conduisant doucement sa petite barque vers le bien.

Vous m'avez toujours donné la permission, mon cher Père, quand je vous écrirais, de vous envoyer mes commissions pour mes anciens directeurs : mille choses respectueuses au P. Daum et au P. Bricbet, sans oublier le petit bonjour aux frères et la petite tendresse à notre cher frère Pierre, mon ami d'enfance.

Mon bien cher Père, ma joie est de penser que vous me regardez encore comme votre enfant de deux jours, et que vous acceptez, à ce titre, l'expression de mes meilleurs souhaits, de ma reconnaissance, et de mon plus tendre respect

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXVII

A M. Vasseur

Paris, 29 janvier 1875.

CHER VIEIL AMI,

Il y a bien longtemps que je vous laisse, et pourtant vous n'êtes pas oublié ; j'ai dans la mémoire et dans le cœur un petit nombre de noms choisis qui me sont plus chers et que je prétends bien emporter avec moi, comme mon petit bagage, pour me consoler et me rafraîchir l'âme quand j'en aurai besoin. Du reste, maintenant et toujours, plus tard, rendez-vous à l'autel, où les préoccupations du ministère et les fatigues de la vie apostolique ne m'empêcheront pas de me souvenir de vous, soit que vous viviez, soit que vous soyez retourné auprès de votre mère.

La dernière fois que je vous ai vu, vous m'aviez demandé de vous suggérer un texte ou une réflexion à mettre sur la tombe de cette bonne mère ; j'aurais bien dû vous l'envoyer. Voici cependant, et au moins pour la graver dans votre cœur, l'idée qui m'était venue : il est d'usage de prendre dans l'Écriture, ces sortes de textes à graver sur les tombes. Je n'en ai pas trouvé qui exprimât positivement ce que j'aurais voulu ; mais il m'a semblé voir un sentiment qui rend bien votre situation particulière et le regret unique avec lequel votre mère vous a quitté, dans ce mot de S. Paul : *Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance* (I Thess. IV, 12). Il me semble que, pour vous, c'est bien là ce qu'il faut conclure, après les peines qui vous ont abreuvé ; et, vous le savez bien, l'Évangile, la croix, la perspective céleste de l'avenir éternel, nous apprennent à trouver toujours une espérance, une pensée d'amour et de consolation, même au milieu des situations les plus douloureuses et des angoisses les plus profondes. Mon ambition pour vous, le savez-vous ceci ?

mon ambition serait de vous voir, vous malade, orphelin et seul au monde, enseigner la résignation et la force à ceux qui vous entourent, donner des leçons d'élévation de cœur à ceux qui viennent vous voir, être un modèle de ce qu'on peut devenir par la voie des souffrances morales et par le chemin des larmes, et apprendre à tous qu'un cœur vraiment chrétien n'est jamais sans espérance et qu'au contraire, plus il est abreuvé et délaissé, plus il se tourne avec amour vers son Dieu.

Voilà, mon bon frère, ce que je voudrais demander à Dieu pour vous, et quelle fonction il me semble que Dieu vous donne, comprenez-le bien. Comprenez surtout que vous ne souffrez pas pour vous seul, mais pour servir de modèle et d'enseignement aux autres ; prenez au sérieux et avec grandeur cette fonction sainte, et vous serez consolé en même temps que vous consolerez les autres. Je sais bien que vous êtes très aimé dans Guiscard, pour des raisons qu'il est inutile de dire ; je sais aussi que vous pouvez beaucoup au point de vue que je viens de vous dire, et pour le bien de vos frères, vous qui vous croyez inutile et impotent.

Et maintenant, comment allez-vous ? Que faites-vous ? Comment avez-vous enfin organisé votre vie ? J'espère que vous voudrez bien m'écrire et me dire où vous en êtes sous tous les rapports.

Pour moi, je vous ai dit ce que je devenais, et comment je réalisais, en venant aux missions, le projet de mon enfance, de ma jeunesse, et mon premier rêve de vocation sacerdotale. Assurément, c'était pour moi une rude secousse de quitter mes parents, mon frère et tous ces liens qui attachent nécessairement un prêtre à quelques âmes à qui il a pu faire du bien. Déjà je puis dire que Dieu a commencé à compenser ce sacrifice : j'ai eu d'abord la consolation de savoir que mes parents, après la première commotion de douleur, m'avaient compris et avaient accepté ma résolution. J'ai eu le bonheur d'être assuré que mon frère était en bon chemin ; il est venu me voir à l'an, et votre nom a été prononcé entre nous. Enfin, depuis que je suis ici, je me suis trouvé dans un calme

et une joie que je n'espérais pas. Je ne sais pas encore au juste à quelle époque je partirai pour nos missions lointaines ; ce sera entre juillet et novembre prochain. Je ne sais pas non plus au juste pour quel pays je serai désigné ; notre Société a pour elle seule 350 millions d'âmes à évangéliser, vous voyez que j'ai de la place. Oh ! qu'il y aurait à faire ! Que l'œuvre de la Propagation de la Foi est une grande et sainte institution, et que nous avons besoin des prières des chrétiens et des âmes souffrantes, pour nous aider dans ce laborieux et dangereux ministère !

Je vous envoie, par la poste, un exemplaire de notre chant du départ, c'est-à-dire du cantique que nous chantons chaque fois qu'il y a un nouveau bataillon de missionnaires qui s'en vont là-bas ; je pense que ces couplets vous feront plaisir.

Adieu ! Priez pour moi et pour vous avec moi ! Bon courage ! Soyez plein d'espérance ; restez fidèle au bon Dieu toujours, afin que sa grâce soit avec vous et sa bénédiction sur nous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXVIII

A son Frère

Paris, 29 janvier 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Je pense bien que tu es en pleine préparation d'examen ; aussi, ne te presse pas de m'écrire ou, si tu en as l'occasion, fais-le brièvement et sans y perdre de temps. J'ai quitté hier soir M. le Doyen de Ribécourt ; il était arrivé avant-hier après-midi ; nous avons un départ auquel il a assisté ; nous avons passé la soirée ensemble. Le lendemain, c'est-à-dire hier, nous avons promenade ; je suis resté ici avec lui, et nous avons passé la journée à rouler un peu dans Paris. Nous avons déjeuné chez Paul Gressier, qui a été très aima-

ble, et nous avons terminé par une visite détaillée aux malades de la Sœur Louis de Gonzague. Je pense que Louis t'aura fait remettre le petit mot inséré pour toi dans la lettre de son curé partant pour Rome ; grâce au retard que lui a fait subir l'inondation en Savoie, je l'ai eu ici deux jours, et je suis sorti avec lui. Je t'ai dit que Blondel montait là-bas, derrière le quartier de Paul, une gargote qui semblait devoir bien marcher. Il a demandé, ces jours-ci, la permission de vendre à boire ; j'ai dû m'en occuper, et j'espère qu'il l'obtiendra, malgré la grande difficulté causée par le nombre déjà très grand des marchands de vin. Jeudi, pendant que j'étais avec M. le Doyen de Ribécourt, M. le Curé de Troissereux (1) est venu me voir ; quand tu le rencontreras, dis-lui avec qui j'étais et combien j'ai regretté d'avoir toujours manqué ses visites jusqu'ici. L'ami Jouy de Saint-Aubin est venu me voir, il veut faire visite à nos parents, il m'a promis de revenir encore (2).....

Tu as à prendre une idée juste et haute du dogme. Pour cela, il n'est pas besoin de mémoire, et les textes y importent peu ; il est besoin de méditation, de prière, d'élévation d'esprit... Emploie tous tes instants ; aussitôt l'examen fini, empoigne Franzelin, et ne te dérange pas de tout ce qu'on peut dire et clabauder. Ne sois en défaut pour rien ; prends courage pour préparer ton examen ; s'il ne réussit pas comme tu le voudrais, qu'importe ? qui est-ce qui t'en fera des reproches ? Ce ne sera ni ta conscience, ni moi, ni nos parents, ni personne de ceux que tu estimes ; donc... au petit bonheur en faisant ton possible.

Cette fois, je ne t'envoie encore que deux pages ; mais elles sont serrées... Profite bien de cette année, car l'an prochain tu seras seul.

Adieu, bon courage, du calme et de la patience. Je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

1. M. l'abbé Durosois, prêtre vénérable et ami de l'abbé Aubry.

2. C'était un ancien détenu, converti par l'abbé Aubry à la prison de Beauvais, et mort depuis dans les sentiments les plus chrétiens.

LETTRE CLXXIX

A son Frère

Paris, 6 février 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Cette alerte, donnée à Beauvais sur mon départ, est singulière. Mais enfin elle est passée. Si vous aviez tous réfléchi tant soit peu, vous n'y auriez pas cru, car enfin j'aurais prévenu ; au moins, M. le Doyen de Ribécourt vous aurait prévenus, puisque, dans l'hypothèse, il avait assisté à mon départ. Ce qui est vrai, c'est qu'il est venu me voir, et qu'il a assisté à un départ de six missionnaires. Quand ce sera mon tour, je vous préviendrai ; nous n'en sommes pas là.

Je reçois ton petit mot... Garde-toi bien d'oublier ce que je t'ai dit, sur la manière d'utiliser les peines qui te surviennent, pour ta préparation au sacerdoce ; sois très patient ; ne te troubles pas, va ton petit chemin.... Je veux te répéter ce que mille fois j'ai dit au couvent : quand on n'a pas de directeur, ou qu'on en a un qui ne vous dirige pas, il faut aller trouver Notre-Seigneur et lui dire de faire le nécessaire pour vous suffire ; en d'autres termes, on doit suppléer par la piété et par l'étude réunies — car c'est tout un — au défaut de directeur.

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXX

A M. l'abbé Crété

Paris, 19 février 1875.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre il y a déjà bien longtemps, et ma réponse, faite aujourd'hui seulement, n'est peut-être pas près de partir, car j'attendrai, pour l'envoyer, une occasion. C'est que, voyez-vous, je n'en mène pas large, et suis obligé de vivre de régime ; mais vous pardonneriez, n'est-ce pas ?

J'ai appris que vous étiez tonsuré, vous et la plupart des petits monstres de votre cours ; c'est le moment ou jamais de se convertir à fond de cale, et de devenir sérieux. Voyez comme les années marchent et défilent vertigineusement : dans trois ans vous serez vraisemblablement chargé d'un troupeau ; n'est-ce pas effrayant à penser ? Quand on envisage les dangers auxquels le prêtre est exposé dans le ministère, surtout ce danger universel, le plus inévitable et le moins apprécié de tous, celui de perdre, après quelques années ou quelques mois de cure, son zèle, sa piété, son élan, son courage, sa sève, et cette fleur d'apostolat qui est au moins l'apanage du jeune séminariste, et qui n'est pas tout entière une illusion ; quand on réfléchit à cela, quand on envisage ces dangers, on comprend la nécessité de se préparer sérieusement et profondément au sacerdoce. Chaque année perdue, chaque mois passé à ne pas faire grand'chose, chaque semaine, chaque journée, chaque étude négligée, fait une brèche à votre avenir sacerdotal, et il y a tel quart d'heure de votre vie actuelle qui, bien employé, peut assurer, dans les desseins providentiels, un mois ou un an de votre vie future en paroisse.

Travaillez, piochez par l'esprit et le cœur, sans jamais les séparer l'un de l'autre. C'est là le propre des occupations qui

sont la tâche ordinaire du séminariste, d'être à la fois pour l'esprit et pour le cœur. La piété du prêtre doit être intelligente, éclairée, profondément théologique ; son étude doit être pieuse et mystique, surnaturalisée par l'esprit de foi, et tournée en méditation ; je ne connais pas une thèse de théologie qui ne soit une méditation, si on sait l'envisager comme il faut. Que votre temps se passe à faire des provisions pour l'avenir à ce point de vue ; car le jour n'est pas loin où vous regretterez amèrement d'avoir perdu des heures si précieuses, et négligé de préparer votre âme à l'avènement de Jésus-Christ ; ou bien si vous ne le regrettez pas, je vous plains encore plus.

Vous excuserez cette morale que je vous fais, n'est-ce pas ? C'est que, voyez-vous, je suis redevenu séminariste, et je suis plein de cette idée aujourd'hui, que tout le mal du sacerdoce vient de ce qu'on néglige et on comprend mal la préparation sacerdotale. Vous m'excuserez également, si je ne vous ai pas laissé un souvenir, j'avais tant de monde à satisfaire, et puis j'ai été si bouleversé. Mon frère vous en donnera un tout petit pour moi ; et, pour la troisième fois, vous excuserez s'il est si minime, parce que je suis dans la position du soldat sans le sou, et pourtant je n'ai pas mangé ma paie. Oh ! là là ! dans quelle situation il faut se voir ! Mais dans un an je serai riche : là-bas, chez les Mongols, je vais faire ma fortune. Priez le bon Dieu pour que je ne sois pas trop canaille, et que mes crimes ne m'empêchent pas de faire les œuvres de Notre-Seigneur ; car c'est là la fortune que j'espère, avec des trous à mes bas et du riz sec pour tout fricot.

Adieu, mon cher Créte ; croyez à mes sentiments bien affectueux et fraternels.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXI

A son Frère

Paris, 19 février 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

J'espère que tu es au travail fort et ferme ; sois-y bien jusqu'à Pâques. Fais du Franzelin, toujours en avant ; écris ton travail, sans prendre garde de recopier au propre ; écris au brouillon sur un cahier cousu et raturé. Le tout, c'est d'en faire le plus possible, car le profit est après plusieurs thèses ; il ne s'agit pas d'avoir de beaux cahiers qu'on ne relit pas. Quand tu as bien compris une thèse, et que tu l'as résumée, sans t'amuser à la revoir, ni à la repasser, ni à essayer d'en faire un résumé plus soigné, passe à la suivante. Plus tu en auras fait, plus grand sera le profit que tu en tireras et le goût que tu en auras. L'important, le principal résultat que cette étude aura pour toi, ne sera pas de t'apprendre des choses de détail, pas même de t'apprendre des idées nouvelles, des dogmes que tu ne connaissais pas. Ce sera de te donner une idée de la méthode vraie, de la manière de traiter les choses théologiques et de procéder dans leur étude et leur exposition, de la manière dont il faut analyser une thèse dogmatique, en considérant, l'une après l'autre, non pas les différentes preuves de détail sur lesquelles elle s'appuie, mais les différentes notions qui la composent et les quelques grands principes qui lui servent de base et de charpente. Cela fait, sans doute tu sauras peu de chose comme science positive ; mais tes idées seront agrandies, ta foi élargie et éclairée, ton jugement affermi, ton intelligence prémunie contre les dangers intellectuels que nécessairement elle rencontrera plus tard dans la lecture des journaux, revues, brochures, livres modernes et plus ou moins fades qui pullulent, qui débordent dans le monde religieux, et dont les presbytères sont malheureusement inondés. Et

puis, tu puiseras là le goût des lectures sérieuses et le tact au moyen duquel, à première lecture et tout de suite, on aperçoit, on sent la pensée qui n'est pas juste. En sorte que : 1^o tu ne pourras plus lire des choses superficielles ; 2^o tu auras l'art d'utiliser toutes tes lectures et de puiser partout de bonnes idées à noter et à garder.

Que de fois j'ai entendu dire : Eh! mon Dieu, un curé n'a pas besoin d'en savoir si long, pour prêcher aux bonnes femmes et instruire des morveux d'enfants qui ne savent que tout juste lire et apprendre leur catéchisme! — Je dis qu'un curé a besoin d'être un esprit élevé, d'avoir une foi sublime, beaucoup de lumières, des principes sûrs et éminents pour la direction des âmes, l'intelligence des voies de Dieu dans le salut des âmes et des voies du démon dans leur perte ; c'est la théologie dogmatique qui donne tout cela. Le curé qui ne sait que son catéchisme, même un bon catéchisme, ne peut, en fait d'enseignement — en chaire, au confessionnal, au catéchisme, en conversation, partout — que donner matériellement, brutalement, à son monde, une série de dogmes qu'il est incapable de sentir et d'expliquer, pour lesquels il ne saura jamais s'enthousiasmer, qu'il ne saura pas défendre au besoin. Sa théologie sera comme un livre de géométrie contenant deux ou trois cents théorèmes ; il les sait à la lettre avec le numéro des pages ; faites-le sortir de la lettre, il est stupide.

Parle-moi beaucoup de tes impressions d'études dans tes lettres ; ta dernière contient des idées justes à ce point de vue. Je désire surtout que tu comprennes bien en quoi consiste le rapport intime et nécessaire entre l'étude de la théologie et l'application du cœur à la piété ; comment, sans nier que la piété soit plus nécessaire au prêtre que la science, j'affirme que la partie principale de la préparation sacerdotale, c'est l'étude de la théologie, et qu'il n'y a pas de vraie piété sacerdotale sans une grande lumière théologique, parce que la piété, dans le cœur sacerdotal, n'est pas une impression de sensibilité, mais l'esprit de foi.

Qu'est-ce que saurait connaître à cela un professeur qui

a passé sa vie à enseigner la littérature et les sciences ; et peut-on, à 35 ou 40 ans, refaire son éducation, former à nouveau ses facultés, se hausser au rang de théologien ? Mais il y aurait absurdité à ce qu'on en vînt à bout ; ce serait contre tous les principes. Tout homme qui, à 25 ans, n'a pas, je ne dis pas la science, mais le *sens théologique*, c'est-à-dire l'idée, la méthode, le genre, l'instinct, ne l'aura jamais, parce qu'il a passé l'âge où les facultés sont formables et encore susceptibles de recevoir l'impression de la méthode et d'entrer dans l'enthousiasme théologique ; ses efforts ne pourront être que comiques. Il ramassera, en feuilletant les livres que d'autres lui diront être les bons, il ramassera quelques grands mots, il *dégagera* — puisque ce mot est reçu — des textes, des phrases détachées, il vous servira les idées des autres ; mais je le défie de savoir jamais se faire une science théologique à lui, et dans laquelle il soit sur son terrain.

Pour toi, dans le travail que je te recommande, remarque bien que la mémoire n'y ayant qu'un rôle très secondaire et même très inférieur, tu n'y éprouveras pas les mêmes difficultés que tu as rencontrées jusqu'ici dans tes autres études. Ne t'amuse pas non seulement à apprendre par cœur, mais même à t'efforcer de retenir. Ce qui doit te rester dans la tête, te restera sans que tu le veilles et sans que tu y fasses attention, par suite de l'effort même que tu feras pour comprendre ; mais ne laisse rien passer sans l'avoir compris. Après cela, que ton travail consiste à résumer ou à développer, c'est ton affaire et tu as le choix ; car les uns ont pris une méthode, les autres, une autre. Vois ce qui te convient le mieux, mais, en tout cas, écris et, dans ton travail, vise à mettre en relief, à faire ressortir la pensée principale, celle qui porte. Pour tes autres études, celles qui sont imposées pour les classes, borne-toi à te tenir au courant, et pioche Franzelin. Quand tu n'en ferais, comme tu dis, que quatre ou cinq thèses, c'est toujours autant, et tu en tireras profit plus encore que tu ne t'en apercevras.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXII

A ses Parents

Paris, 24 février 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Encore un mot pour vous aujourd'hui, puisque j'ai une occasion. Mon frère m'a dit que papa avait été repris d'une violente attaque de rhumatisme, mais que les vésicatoires ont presque tout guéri. J'espère que maintenant, c'est tout à fait fini ; désormais, toutes les fois que les rhumatismes viendront, vous savez le remède juste qu'il faut.

Pour moi, ma santé est très bonne et, bien qu'il soit revenu un peu de froid depuis quelque temps, je n'en souffre guère, malgré la privation du feu. Nous avons une salle chauffée ; je vais m'y réchauffer de temps en temps, puis je m'entortille bien. J'espère que maintenant vous êtes un peu plus consolés de mon absence ; prenez courage, le temps qui vous reste à Beauvais se passera bien vite ..

J'ai vu Monseigneur hier ; c'est par lui que je vous fais parvenir cette lettre. Il m'a promis qu'il irait bientôt vous voir à Goincourt ; il pourra vous dire qu'il m'a trouvé bonne mine et en bonne santé. Je suis mieux, en effet, qu'à Beauvais ; cela peut tenir un peu aussi à ce que je ne me plaisais pas du tout au Séminaire.

Croyez bien toujours, chers Parents, à mes sentiments les plus affectueux et dévoués.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXIII

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 26 février 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je me rappelle cette promenade à La Mothe dont vous me parlez ; n'est-ce pas ce jour-là que vous, Gossier, François et moi, avons rapporté chacun un marron, en pariant à qui le garderait le plus longtemps ? Je montrais hier le mien au P. Duponchel ; je l'ai emporté à Rome, et il aura une place dans ma malle quand je partirai pour les antipodes. Vous voyez que je suis fidèle aux souvenirs ; si seulement j'étais aussi fidèle à la grâce, ça n'irait pas mal.

Je pense bien que pour le moment, comme vous le dites, vous n'avez pas le temps de scruter Franzelin ; qu'importent les interruptions, si la volonté persiste, et pourvu que vous y reveniez ? J'ai vu plus d'un séminariste l'attaquer, puis se décourager, se laisser entraîner par d'autres occupations, et l'abandonner totalement. C'est toujours un malheur, et ces essais inachevés sont plus désastreux qu'une abstention complète, car ils sont une constatation d'impuissance de la volonté, et une promesse qu'on se fait à soi-même de ne jamais revenir à la science des principes.

Avez-vous lu l'éloge de D. Guéranger par Mgr Pie ? Succulent ! Avez-vous remarqué ce petit mot sur la théologie, aliment et sève de la vraie piété ? Que c'est juste ! Que cette grande semaine, par exemple (la Semaine Sainte), devient touchante et significative, majestueuse, pleine d'instruction et débordante de nourriture surnaturelle, quand on médite ses mystères à la lumière des principes théologiques ! Plus j'avance, plus je sens cela ; et ce ne sont pas des efforts d'imagination et de littérature résultant des souvenirs plus ou moins dramatiques sur lesquels on passe. Vous savez

bien qu'à Beauvais toute la Semaine Sainte était en musique, aussi belle, aussi pieuse que possible, et rendant très fidèlement le sens des mystères. Ici nos offices sont extrêmement simples, sans musique ni art ; on s'attache en toutes choses à rendre scrupuleusement la liturgie. Jamais Semaine Sainte ne m'a aussi profondément touché, et semblé aussi instructive, aussi *préchante*, et aussi éloquente dans sa prédication.

Si vous avez un *Tacite* parmi vos livres de rebut, je vous demanderai de me le donner. Ne vous récriez pas sur cette manie d'emporter un livre pareil ; on a ses idées ! La lecture de Tacite tient lieu d'un tas de choses, comme exercice de style, et même d'intelligence et de pensée.

J'espère qu'enfin votre basilique va crouler sous le marteau du démolisseur ; je serai content si j'en vois la démolition quand j'irai faire mes adieux par là. Vous me recommandez de n'être pas alors longtemps à Beauvais ; réponse : On nous donne dix jours en tout à passer hors de la maison.

Vous ai-je dit que j'ai vu M. Lavalloir, à son retour de Rome ? Il avait été malade à Rome ; il avait assez vu ; mais tout cela était entassé pêle-mêle, comme les choses vues trop vite. Il m'avait raconté son assistance à la messe du Pape et sa communion de la main du Saint-Père. Par un domestique, il a obtenu le verre du Pape. Maintenant, il va se remettre à l'œuvre pour son église et organiser sa loterie. Je n'approuve pas que lui aussi fasse une loterie : 1° la paroisse n'est pas pauvre ; 2° on ne fait qu'une réparation ; 3° elle n'est pas urgente. Cette loterie nuira d'autant aux autres, et vous auriez bien plus de raisons d'en faire une ; mais ceux qui en ont besoin n'osent pas.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXIV

A M. l'abbé Pinel

Paris, 1^{er} mars 1875.

MON CHER AMI,

Une seule chose est nécessaire : vous préparer grandement et solidement au sacerdoce, par l'acquisition des vertus nécessaires. Assurément, il ne faut pas être orgueilleux ; assurément, l'humilité est la condition *sine qua non* des autres vertus et de la bonne effusion de la grâce en vous et en tous. Mais, en vérité, si vous êtes orgueilleux, ou si votre avenir n'était pas vraiment sacerdotal, ce n'est pas et ce ne sera pas la faute de la théologie, qui ne peut vous faire que du bien. Serais-je téméraire de regarder comme une énormité et comme une sorte de blasphème, de dire qu'une étude aussi complète que possible de la théologie vous conduira hors de l'humilité ? La théologie, c'est la foi ; la foi contient et enseigne toutes les vertus, et fait, en particulier, très bien comprendre au théologien le sens vrai, les raisons profondes et supérieures de l'humilité. Que la science enfle, c'est très vrai, une demi-science, et surtout la science mal comprise, comme la comprennent ceux qui vous disent cela. Mais la doctrine n'a jamais enflé ni S. Paul, ni les grands théologiens, qui ont toujours été des modèles d'humilité et de piété, ni les grands saints, qui ont tous été de grands théologiens, sinon par étude, du moins par intuition.

Soyez sûr d'une chose : ceux qui vous montrent la théologie comme destructive de l'humilité et de la piété, ne savent pas ce que c'est ni que la piété, ni que la théologie ; et vous verrez bien rarement, sinon jamais, un grand théologien qui soit pédant, orgueilleux ou ambitieux. N'est-ce pas tout simple, puisque la théologie est la contemplation

de la parole de Dieu ? Ou bien il faudrait dire que l'Église a eu tort de faire surtout consister la préparation sacerdotale en l'étude de la théologie.

J'admets la distinction entre la direction intellectuelle et la direction spirituelle. Je voulais dire qu'il serait mauvais de les séparer entièrement ; il serait subversif que le professeur ne fit pas un peu de sa classe une direction spirituelle, et que le directeur, dans sa direction, ne supposât pas et ne prît pas pour son point d'appui, l'enseignement donné par le professeur. Si le professeur et le directeur sont en lutte, l'élève est écartelé entre deux hommes qui le tirent en sens contraires ; si le directeur détruit l'œuvre du professeur, ou réciproquement, l'élève, qui sera obligé d'opter, ne fera rien de bien...

Question des *Lieux théologiques*. C'est bien là leur esprit, ce que vous me dites ; mais 1^o la thèse dont vous me parlez *subvertit* tout le travail de développement dogmatique opéré depuis le Concile de Trente. 2^o Le *principe de Tradition* est un de ceux auxquels l'Église a, dès l'origine, tenu le plus — *Depositum custodi, nihil innovetur nisi quod traditum est*. Toutes les fois qu'elle veut juger une doctrine, elle commence par interroger ses anciens, ceux qu'elle sait dans la ligne traditionnelle ; ce qu'ils disent, c'est ce qu'elle adopte toujours. 3^o Si vous prenez le dogme *n'importe où*, il sera aussi *n'importe comment*. Pour être sûr d'avoir les idées vraies, il faut s'adresser non au premier venu, mais à ceux que l'Église nous indique comme les ayant sans mélange d'erreur ; et cela est surtout nécessaire dans un ordre de notions aussi délicates que le dogme, où il est si facile et si fréquent de glisser des idées personnelles. Ce qui a sauvé l'Église, c'est sa *manie* de toujours confronter sa doctrine actuelle avec les sources antiques. S. Thomas même n'expose que l'idée dogmatique en elle-même — du moins dans sa *Somme* ; mais cette idée, il la puise dans les Pères, qu'il possède à fond et qu'il adore. Lisez le *prologue* en quelques lignes de sa *Somme* : ainsi, pour lui, l'œuvre du théologien consiste à prendre ce qu'ont dit les anciens, et à le refondre

en un monument de forme nouvelle mais tout entier *pris aux sources*.

Si vous prenez la théologie *n'importe où*, que ne ramassez-vous pas avec elle ! Quand vous aurez vu Franzelin — *de Traditione*, vous comprendrez comment discerner, dans S. Thomas, ce qui est révélé de ce qui est traditionnel. Oui, la question est un peu singulière ; mais elle touche à l'un des plus beaux faits de l'histoire de l'intelligence humaine dans ses rapports avec la foi. La révélation n'est pas venue apporter une certaine somme de vérités distinctes et séparées, capables d'être comptées comme les théorèmes d'un livre de géométrie, et dont le nombre sera au complet et déterminé, quand l'Église aura tout défini. Elle nous a donné des principes qui touchent à toutes les vérités rationnelles, et qui doivent achever l'éducation de l'homme, en éclairant pour lui toutes les vérités naturelles dont chacune, pour être connue, n'exige que la lumière de la raison. L'idéal de la science est de confondre ensemble ces deux lumières, et de grandir la science rationnelle de toute la grandeur de la science révélée (V. Gratry : *Les sources*). Dans l'édifice scolastique qui résultera de là, et qui sera un en deux natures, tout sera révélation et tout sera raison. C'est ce qu'avaient fait les scolastiques, c'est ce qu'a fait S. Thomas, c'est ce qu'on nomme *la philosophie chrétienne*, c'est-à-dire la raison éclairée par la foi. Jusqu'où la raison pouvait-elle aller *seule*, sans se tromper dans l'investigation de la vérité ? Voyez 1^o les philosophes antiques, 2^o la thèse des théologiens sur la soumission de la philosophie à la théologie. S. Thomas ne marque pas et ne pouvait ni ne devait marquer cette limite ou cet endroit de chaque vérité où commence l'influence théologique. Les cours et les livres de philosophie ont pour but tout juste de vous montrer ce qui est du domaine purement rationnel ; ceux de théologie, d'y superposer l'élément supérieur révélé...

Adieu, cher Ami, croyez à mes meilleurs sentiments.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXV

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 2 mars 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous avez sans doute su la singulière aventure à laquelle votre voyage ici a donné occasion, et comment, par une femme de Ribécourt qui a mal compris ce qu'elle a entendu dire sur le *départ* auquel vous avez assisté, et qui a porté sa méprise à Beauvais, le bruit s'y est répandu, pendant trois jours, que vous m'aviez embarqué pour la Mandchourie. — Patience ! 1875 ne se terminera pas sans doute pour moi en France ; il me reste pourtant quelques mois auxquels je n'ai nulle envie de renoncer, pour me préparer encore. Ce n'est pas sans terreur que je vois approcher cette date encore inconnue. Il me semble que j'arrive ici, et déjà les confrères ne parlent plus que de partir ; je suis de tous le moins pressé, je ne comprends pas leur impatience et, bien que je sois venu ici pour partir et que je veuille partir, cependant je ne serais pas fâché de voir mon temps de préparation se prolonger un peu. Je suis si tranquille, et j'avais, en quittant Beauvais, tant besoin de me reposer moralement !

Je finis d'étudier *Le Pape* de M. de Maistre. Magnifique livre, plein d'idées, qu'il faut *détasser* pour les méditer à l'aise et chacune dans ses dimensions. C'est le seul des ouvrages de M. de Maistre qu'il me reste à étudier, à l'exception des *Soirées* que je dois emporter en mission. J'ai aussi une foule d'autres études en route ; j'en finirai quelques-unes, et il faudra bien laisser en plan toutes les autres ; qu'importe ! Mes études ne portent guère que sur des choses de dogme ; peu de morale. Cela vous semble peut-être spéculatif et pas pratique ; mais je ne le fais pas sans y avoir pensé et sans croire qu'il faut, en étude, donner beaucoup plus à la partie

dogmatique. C'est le moyen d'abord d'être ferré sur *les principes*, et puis même, de savoir mieux et plus sainement sa morale, puisque toutes les notions de la morale reposent sur un ou quelques principes dogmatiques.

Il devient assez probable qu'au lieu de partir en novembre, comme je le pensais d'abord, je partirai pendant les grandes vacances ; mais je n'en sais rien encore. Quelle vitesse ! Me voilà bientôt vieux, et je n'ai encore été jusqu'ici qu'en préparation, et quelle préparation ! puisque, après six ans de sacerdoce, je me trouve bien moins avancé, bien plus misérable qu'avant. Je ne saurais vous dire à quelle valeur j'apprécie cette année de repos et de récollection, passée ici, après ma carrière déjà entamée. Vous m'avez dit souvent que vous désireriez cela pour vous ; c'est maintenant que je comprends ce désir et sa raison d'être. On ne s'imagine pas combien les choses du ministère et la vie qu'on a menée s'éclairent, quand ainsi, après quelques années de pratique plus ou moins directe, on se replonge dans la théorie pour quelques mois. Une retraite, c'est déjà très bon, mais trop éphémère dans ses effets, et cela ne peut pas défaire un pli et en former un autre...

C'est une des choses qui font la force des Jésuites : *leurs grands Exercices*, qu'ils viennent prendre de temps en temps pour se remonter à neuf. J'en voyais un que je connais, à la *rue de Sèvres*, il y a plusieurs semaines, et il m'expliquait l'organisation de leurs missions dans l'Extrême-Orient, auprès des nôtres. Il est bien clair qu'ils vont moins loin, moins avant que nous ; qu'ils s'exposent moins au danger et conquièrent moins de pays ; que les nôtres ouvrent d'ordinaire la marche et tracent le chemin avec un dévouement et un désintéressement plus radicaux. Mais, d'autre part, ils ont pour eux-mêmes le talent de la préservation et de la sûreté personnelle au point de vue spirituel, et tous les moyens les plus capables d'entretenir dans leurs missionnaires le zèle et la ferveur sacerdotales.

Aujourd'hui même, nous commençons ici notre jubilé ; je veux, comme il est juste, le faire pour le mieux, et tâcher

d'en tirer un très grand profit. Je vais donc me constituer le mieux possible dans le recueillement et l'esprit de méditation, pour monter au moins quelques échelons de mon échelle, donner une petite assurance de plus à ma préservation future et aussi à la fécondité de mon travail ; car quel bien pouvons-nous faire aux autres, si nous n'avons une vie intérieure riche et exubérante ? Si j'ai tant prêché la théologie aux séminaristes de Beauvais, ce n'est pas pour les persuader d'être savants, mais parce que la théologie est l'aliment de la piété sacerdotale, et la source ou du moins la nourriture de la vie intérieure. — Il y avait, là-dessus, un bon article dans les *Études des Jésuites*, où je grapple tout ce que je puis ; car je me dépêche de dévorer le plus possible avant de partir, dans tous les livres que je ne puis pas emporter. A chaque instant il m'en revient à la mémoire que j'avais le projet d'étudier, et dont le sujet rentrait dans mon cadre d'études, mais dont il faudra faire le sacrifice. Enfin, nous mourrons les mains pleines de projets irréalisés, et puisqu'il faudra bien alors les laisser, en les laissant aujourd'hui je ne fais que prendre un acompte sur la mort, qui, après tout, pourrait bien ne pas me faire attendre longtemps, car à tout instant on nous annonce la mort de quelque jeune missionnaire ; avant-hier encore, celle d'un jeune prêtre de 1868, missionnaire en Mandchourie et homme de grande ressource et de grande espérance.

Retournerai-je à Ribécourt ? Dites à M. Boulenger que j'aurai bien du plaisir à lui manger un dernier lapin, si j'y retourne. Ces bruits de départ qui circulent ici depuis quelques jours, et cette possibilité qu'il y aurait pour moi de partir plus tôt, me font impression et me causent une espèce d'angoisse. Je me dis : Quoi ! faut-il partir et tout laisser là ? je ne reverrai plus rien de cela, et tout est fini ? Je ne puis encore me le bien figurer. La pensée de mes parents, de mon frère, de vous, de tout ce que j'aime au monde, me revient à l'esprit, plus éveillée et plus impérieuse que jamais, avec un accent qui me déchire par moments. Ne croyez pas pourtant que ce soit de la défaillance, et que je sois sérieu-

sement tenté de caponner ; non, mais c'est un mouvement naturel par lequel il faut passer et qui sera bien plus fort là-bas, pendant les premiers mois et même les premières années, cela dépend. Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour donner un peu de valeur au sacrifice de la séparation et rendre à l'âme un peu d'élan, quand elle se sent privée de tout ce qui console et aussi de tout ce qui amollit, quand on reste dans la patrie sans être appelé à y rester.

Poidevin est venu me voir ⁽¹⁾ ; je l'ai trouvé bien gentil, bien ouvert et bon cœur ; j'ai été content de lui. Il m'a dit quelques paroles de très bon souvenir pour vous, relativement à la peine que vous vous étiez donnée autrefois pour nous. Voyez et jugez un peu de l'œuvre d'un curé : Voilà deux pauvres jeunes gens, Paul Gressier et lui, qui ont 30 ans, qui ont passé par les situations les plus dissipantes et les plus malsaines de la vie, qui tous deux ont, depuis longtemps, fait naufrage, ont été des années entières sans aucun rapport avec quelqu'un qui pût leur reparler des enseignements de l'enfance et des pensées de la foi. S'il y a, parmi tous ceux que vous avez élevés, des jeunes gens chez qui l'impression de la vie chrétienne qu'ils ont menée d'abord et abandonnée ensuite, devrait être complètement effacée, noyée et sans empire sur le présent, sans espérance pour l'avenir, ce devrait bien être dans ces deux-là. Eh bien, moi qui les connais bien et à qui ils ne cachent pas beaucoup, au moins à qui ils ne cachent pas la misère de l'ensemble de leur vie, je les retrouve encore ayant une âme profondément chrétienne. Quand je leur fais raconter leur vie, je constate que, des 15 ou 16 ans qui les séparent de la vie chrétienne, ils n'ont pas rapporté le moindre souvenir, la moindre affection, le moindre goût capable d'effacer votre souvenir et l'impression que vos leçons ont faite sur leur cœur ; cette impression est, au contraire, bien plus puissante aujourd'hui. Quand j'ai dit à Poidevin que vous étiez venu, et que nous avions déjeuné ensemble chez Paul, il m'a dit : « Oh ! si

1. Camarade de première Communion et ami de jeunesse de l'abbé Aubry.

j'avais su cela, je n'aurais pas manqué d'y être, et il n'y aurait pas eu d'affaire qui tienne ! »

Paul, de son côté, a tout à fait la même impression. Ce que j'ai constaté chez eux, c'est un sentiment de vénération et une vraie tendresse filiale pour celui qui les a formés et qui a manipulé leur âme. Il est évident que si jamais vous les rencontrez, il faut les traiter en enfants, ne pas leur marchander une petite morale et un petit rappel au passé, aux promesses de l'enfance. Ces pauvres garçons, les voilà vieux bien plus que moi, désenchantés de tout, s'accordant tous deux à me dire que je suis bien plus heureux qu'eux, et cela avec un accent de sincérité qu'il n'est pas possible de suspecter.

Un détail comparatif entre l'œuvre du curé et celle du missionnaire. Je vous disais tout à l'heure ce qu'était notre souvenir aujourd'hui pour Paul et Poidevin ; eh bien, tous les missionnaires conviennent qu'à peu près jamais on ne rencontre, en Chine, aux Indes et au Japon, en général dans les missions, la reconnaissance et l'affection, deux choses qui feraient tant de bien et dont le missionnaire a si soif par moments. Il n'y a rien d'égoïste comme ces peuples abrutis, avilis, surtout comme ces Chinois, infatués de leur absurde civilisation qu'ils s'imaginent bêtement être bien supérieure à la nôtre.

Oh ! quelle immense besogne de convertir ces peuples à la foi et de les saturer de l'Évangile — *imbuendum Evangelio mundum* ! Qu'il y faut d'hommes, de saints, de prédications, de sacrifices, de douleurs, de larmes et de sang ! Quand on s'en rend un peu compte, on comprend combien cette œuvre de la Propagation de la Foi est fondamentale et a besoin de l'assistance et surtout des prières de ce qu'il reste de chrétiens en Europe. Je dis *surtout de leurs prières*, car l'argent n'est rien, si nécessaire qu'il soit pour fournir des ouvriers, en comparaison de la force surnaturelle que les prières des âmes chrétiennes fournissent aux missionnaires, pour leur servir de trésor et de ressource. Mais me voici dans la morale, il faut finir...

Adieu, Monsieur le Curé ; vous savez bien que je suis et serai jusqu'à la vieillesse et au-delà, votre enfant très affectueux et reconnaissant.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXVI

A son Frère

Paris, 8 mars 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu dois être étonné de voir cette lettre au crayon ; j'écris en classe et sur mon genou. J'ai appris hier soir seulement que le P. Eschbach était ici, et je me suis mis à confectionner vite et vite des lettres ; toutes sont finies ; tu es le dernier et le plus mal servi, car il ne me reste que bien peu de temps...

Arrivé à trente ans, si on n'est pas formé, on est évidemment informable, comme un *enfant noué*... Comprends combien il est important pour un jeune homme qui va vers le sacerdoce, de ne rien négliger pour s'y préparer et pour se former l'âme, la conscience, l'intelligence, le cœur, les habitudes même extérieures, pendant son Séminaire. Comment cela ? En profitant de son mieux de tous ses devoirs, considérés non pas comme des tâches, comme des *pensums*, mais comme des moyens de formation qui façonnent le cœur et l'âme, et les rendent capables du sacerdoce. Ne sois pas comme ces *gredins*, trop nombreux toujours dans un Séminaire, qui ne désirent le sacerdoce qu'à cause de la tranquillité, du bien-être, du débarras de ce qui les embête. Combien en ai-je vus qui, entrés au Séminaire avec un peu de piété, quelques idées de zèle et une certaine somme de bonne volonté, en sont sortis déflorés, affadis, refroidis, vieillis moralement, ayant perdu les illusions de la jeunesse

sans avoir eu le bonheur de les remplacer par des principes et par la maturité de la foi et du zèle ! On en arrive là bien facilement, quand on se livre tout entier à ce milieu vulgaire et fade, si peu élevé de sentiments, si peu noble d'esprit, si peu sacerdotal, des séminaristes en qui rien de théologique et de surnaturel ne respire. C'est à cause de cela que je te conseille beaucoup de borner tes fréquentations aux séminaristes que tu vois dans le vrai chemin et dans les vrais sentiments. J'ai toujours cru que les récréations, les conversations entre séminaristes, sont un des moyens les plus puissants de formation qu'il y ait au Séminaire. Fais en sorte de les utiliser en les sanctifiant un peu, et en tâchant de diriger les causeries et les pensées sur quelque chose de bon.

Je te recommande Mgr Berteaud. Il y a dans ses écrits de magnifiques et succulentes choses ; c'est tout dogmatique ; il te faudra le lire.

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXVII

A M. l'abbé Masson

Paris, 15 mars 1875.

MON BIEN CHER AMI,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir, vous le pensez bien, la bonne nouvelle que vous m'annoncez dans votre dernière lettre, et il est évident que je serai avec vous le jour de l'ordination, et même d'ici là, d'esprit et de cœur. Je voulais vous répondre une longue lettre, et voici que, devant profiter d'une occasion, je suis pressé et obligé d'abrégé beaucoup ; mais vous savez bien ce que je puis penser en pareille circonstance, et ce que je vous dirais, si le temps me le permettait.

Ceci, mon cher ami, doit être pour vous l'achèvement de la vie de sacrifice, non pas en ce sens qu'ayant, comme le disent de misérables séminaristes, le *divin crampon*, vous pourrez vous relâcher et ne pas tant vous gêner ; mais, au contraire, en ce sens que ceci met le comble à votre vie de sacrifice, d'obéissance, d'humilité, de piété, de renoncement à la chair et à ses exigences. Il y a longtemps que Dieu avait parlé à votre cœur et lui avait demandé une consécration entière, exclusive et profonde à son service ; le moment en est venu, réjouissez-vous, parce qu'il couronne vos efforts et met le comble à vos vœux. Mais songez à la force qu'il vous faudra et aux conséquences de ce grand engagement que vous allez prendre. Soyez humble, priez beaucoup d'ici-là, ce jour-là et après ; demandez toujours à Dieu la même chose — *unum necessarium* — la fidélité à son service, et le développement de votre vie intérieure. Il faut surtout, retez bien ceci et mettez-le en pratique, si vous voulez que Dieu bénisse votre avenir sacerdotal, il faut que votre sous-diaconat, loin d'être pour vous, comme pour tant d'autres peut-être, le signal du relâchement dans le travail, la piété, l'obéissance et en tout, soit au contraire celui d'un redoublement d'efforts. Prenez-en la résolution, je vous en prie, s'il est vrai que vous ayez conservé quelque affection pour moi, et quelque souvenir du bien que je n'ai pas fait, mais que du moins j'aurais voulu faire à votre âme. Prenez bien cette résolution, mettez-la dès après l'ordination en pratique, visez à ne vous en dédire jamais, et assurez ainsi votre avenir contre les dangers du ministère, par votre fidélité entière à vos devoirs d'aujourd'hui, qui ont précisément pour but de vous préparer et de vous prémunir. Ces dangers, je vous en ai bien souvent parlé, je ne le regrette pas ; plus je vais, plus je vois qu'il faut, au Séminaire, être non pas découragé à l'avance, mais familiarisé avec la pensée des luttes qu'il faudra soutenir et des périls qu'on courra. J'ai été bien content, en lisant votre petite lettre trop courte, d'y voir ce sentiment, dans lequel enfin vous paraissez entrer. Oui, entrez-y par tous les moyens possibles : prière, humilité,

charité, obéissance, assiduité aux devoirs actuels ; vous assurerez votre avenir et vous acquerrez de nouveaux droits à ne pas faire comme les autres. J'espère que vous prierez un peu aussi pour moi, que vous offrirez à Dieu pour moi quelques-uns de vos sacrifices et quelques unes de vos prières ; vous savez combien j'en ai besoin dans la position où Dieu m'a engagé, et d'autre part, plus vous prierez pour les autres, plus vous obtiendrez pour vous.

Adieu, mon cher ami, et croyez-moi votre tout affectueux et dévoué en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CLXXXVIII

A M. l'abbé Potier

Paris, 20 mars 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Joseph vous aura dit son malheur avant que vous n'ayez lu cette lettre ; le guignon s'acharne contre ce pauvre garçon ; et, tout en lui disant tout à l'heure qu'il paie les paresse de son enfance, j'en suis vraiment désolé pour lui. Pour le quart d'heure, la question d'avenir s'impose et devient pressante ; il n'a aucune vue, aucun désir, ni de goût prononcé pour rien. Voilà tous ces pauvres jeunes gens ! Parlez donc des illusions et des rêves de la jeunesse ! Il faut bien dire que, pour ces deux frères, qui sont du reste de charmants enfants, leur éducation toute compressive et autoritaire leur a enlevé jusqu'à la racine de cette faculté qui, dans les autres, produit l'enthousiasme, les beaux rêves et les projets d'avenir. Eux deux ont du dégoût pour plusieurs choses, et n'ont de goût pour aucune ; c'est désolant ! Je reparle à Joseph de ce qu'il va faire. Dès ce soir, son père va lui dire : « Tu me diras demain, ou dans deux jours, ou dans huit,

ce que tu veux faire. » Je conseille à Joseph de répondre : « Je puis vous le dire tout de suite aussi bien que demain, c'est que je n'ai aucun goût et que je n'ai rien en vue ; placez-moi vous-même, ce n'est pas à mon âge qu'on est capable de se chercher une place, quand on n'a aucun goût prononcé. »

Monsieur Bargallo, leur père, a le malheur d'être, dans ces sortes de choses, trop officiel dans sa manière de procéder. Ils savent trop qu'il a un désir ; ils ne sont nullement disposés ni aptes à le réaliser, et leurs goûts ont été trop perpétuellement contrariés, pour se jeter, comme nous autres ou comme les autres enfants, sur quelque chose. Pour le moment, Joseph n'a qu'un seul goût, la liberté ; je vous laisse à juger ! Je sais, je sais, et je sais ce que je dis, et pourquoi je crois, qu'avec les meilleures intentions du monde M. Bargallo a fait bien du mal à ses enfants, quand ils ont eu, eux, dans des genres très différents, tant de ressources. On a proposé à Joseph le commerce ; voilà trois jours qu'il ne cesse de m'en parler pour en rire ; c'est peut-être le plus prononcé d'entre tous ses dégoûts. Je crois qu'une administration lui conviendrait mieux, à cause de la netteté et du caractère mathématique et précis des emplois ; d'autant plus qu'essentiellement Joseph est un rouage d'administration, très intelligent, très actif, très exact, n'aimant que les besognes précises, incapable de tout ce qui est littérature, développement et sentiment, soumis et déférent dans tout ce qui est devoir prévu et étiqueté, puis, en tout le reste, insolent comme un page. Autrefois, vous m'aviez parlé de *chemins de fer* ; c'est la seule chose qu'il m'ait jamais paru accueillir avec un peu de faveur ; je lui en reparle aujourd'hui, et il se jette sur cette idée pour échapper à tout le reste. Il me demande de vous en reparler moi-même et de vous prier d'enlever *prestissimo*, pour qu'il parte au plus vite. Je crois qu'au fond il a raison, et je vous soumets la chose pour que vous jugiez et avisiez. Il est clair que, dans cette administration, il *mangera de la vache enragée* et rongera son frein ; je le lui ai dit deux cents fois ; je crois qu'il en est persuadé,

je crois aussi qu'il lui sera bon de manger un peu de cela, et il a pris, il y a six mois, l'initiative de me l'écrire un jour. Au fond, il a de la foi, il désire vivre chrétiennement, et il est sincère en me répondant affirmativement quand je le lui demande. Voyez, pensez, jugez ; moi, j'opine pour les chemins de fer.

Je vous prie d'agréer, etc.

J.-B. AUBRY

LETTRE CLXXXIX

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 24 mars 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Le passage de M. Huraux a été trop rapide, pour que je puisse lui remettre une lettre pour vous ; mais il vous a reporté mon souvenir filial, et je veux le compléter aujourd'hui. Je pense que ma lettre vous trouvera en pleine occupation, et peut-être bien fatigué déjà. Ces jours-ci sont toujours ceux de la moisson d'un curé ; si ce travail est pénible, les fruits en sont doux. Vous m'étonnez presque de dire avec tristesse qu'on ne vient pas à bout de convertir les gens ; sans doute, c'est triste ; mais où est-ce donc qu'on les convertit ? A peu près partout le travail du prêtre consiste à conserver, et si l'on conquiert, ce n'est que par l'enfance élevée chrétiennement.

Tout ce que nous apprenons ici de nos missions, nous montré à bien en rabattre de l'idée beaucoup trop grande qu'on se fait généralement des conquêtes des missionnaires. Ils avancent avec une lenteur extrême ; le mouvement est presque imperceptible, et les pauvres chrétiens qu'ils font sont à une belle distance de ce petit noyau de fidèles que vous avez et qui prient et croient, qui méritent et ont de la

bonne volonté. Je voudrais causer de cela avec vous ; je suis persuadé que des détails sur l'état des missions et sur ce qu'on y fait, sans vous consoler du mal que vous voyez — car il ne faut pas se consoler du mal — vous aideraient à mieux apprécier le bien qui vous reste et dont il vous est possible d'être encore l'instrument. Songez et persuadez-vous bien qu'outre les sacrifices par lesquels il nous faut entrer dans la vie de missionnaire et au milieu desquels il faut vivre, ou plutôt *au-dessus* de ces sacrifices, il y a celui-ci, qui est bien plus grand et auquel nous devons, à peu près tous, nous résigner : *Travailler dans l'insuccès !* Il faut des vies de prêtres, entassées dans ce sol païen et dépensées sans succès ni profit visibles pendant bien des années, pour établir ensuite plus tard, sur ce pilotis, la société chrétienne. Pour mon compte, voilà ce que, depuis quelques mois surtout, je cherche à bien me mettre dans la tête, et surtout dans la volonté ; et vous n'aurez pas de mal à croire que c'est bien à quoi j'ai le plus de mal à me résigner.

Si vous saviez comme je jouis de mon temps ici ! Jamais je n'ai été si tranquille, si calme, si à l'aise. Vraiment cette année me sera précieuse comme souvenir et, j'espère, comme profit spirituel, comme précaution et fondement pour l'avenir. Depuis que je suis ici, j'ai de plus en plus éprouvé cette impression de repos, et je ne me rappelle pas l'avoir éprouvée de ma vie comme depuis un mois. Nous avons fait notre Jubilé, et la clôture est le jour de saint Joseph ; j'ai fait le mien de mon mieux, et je suis content. La Semaine Sainte arrive comme un bon surcroît de richesses ; non pas que je ne sois très pauvre, mais j'ai plus de confiance en l'avenir et j'éprouve davantage l'impression du détachement intérieur, qui est la première condition de la joie et du bonheur dans la carrière apostolique ; en même temps, et sans y penser ni en faire l'effort, je suis plus indifférent à ce qui sera fait de moi et à ce qui m'arrivera. Je voudrais vivre et travailler longtemps ; mais, après tout, s'il faut claquer des fièvres en arrivant là-bas, ou végéter toute une vie sans rien avancer, *fiat voluntas !* pourvu que je devienne une pierre

olide à mettre dans le pilotis inférieur, pour bâtir dessus.

L'abbé Gossier m'a écrit qu'il commencerait ses vacances par Ribécourt ; j'envie son sort sans me plaindre du mien, qui est libre et volontaire. — On commence à désirer Pâques tout de même ; savez-vous bien que nous faisons un carême numéro un ? Jeûne vrai et strict, c'est-à-dire qu'on ne prend rien le matin ; et maigre complet, c'est-à-dire que depuis le mardi-gras, je n'ai pas touché une *berluque* de viande. Je commence à m'apercevoir, en passant devant les boucheries, que la chair fraîche a des charmes. Avec tout cela, très bonne santé cependant et pas de fatigue, grâce sans doute à une goutte de quinquina que je prends tous les jours avant le repas du midi. Je fais toutes sortes de choses ; il faut se meubler l'intelligence avant de partir et afin de pouvoir abandonner les livres. Pour le moment, je me régale des œuvres de Mgr Berteaud ; c'est succulent ; il n'y a qu'un volume de *Mandements* sur la Foi, le Verbe Incarné, l'Eglise, etc. Quand vous rencontrerez cela, ne manquez pas de lire ces trois mandements surtout.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXC

A M. Joseph Bargallo

Paris 7 avril 1875.

MON PAUVRE JOSEPH,

J'espère que tu me laisseras toujours, de près comme de loin, de loin comme de près, le droit de te demander un brin compte de ta vie chrétienne, et de me mêler de la question de savoir si tu es fidèle au devoir. Je t'en prie, envisage l'avenir sérieusement, en homme qui voit ce qu'il y a tout au bout de la vie, et la grande question qui domine toutes les autres. Demande sincèrement à Dieu de te fortifier contre les dangers de la vie ; prends toi-même, du fond du cœur, une résolution profonde, inspirée par ta foi, à laquelle tu te

fassés un point d'honneur d'être fidèle, et qui soit comme une espèce d'engagement vis-à-vis de toi-même. Tu es tenace par moments, pour en venir à tes fins, quand tu as quelque chose dans la tête ; tu aimes mieux souffrir un peu, endurer des choses très pénibles à la nature et qu'autrement tu ne voudrais pas endurer. Il y a certainement en cela un principe d'orgueil, mais il y a aussi du bon. Cette ténacité, porte-la dans le bien et promets-moi d'éviter le vice plus efficacement que tant d'autres.

Quand je partirai, dans quelques mois, pour les antipodes, certes, je ne vous quitterai pas sans être bien inquiet. Ce ne sont pas des *ordres* ni même, j'ose le dire, des *conseils de maître* que je vous laisserai en vous quittant, ce seront des supplications d'ami...

Si c'est à Paris que tu viens, je t'en dirai plus long ; je te parlerai plus crûment et selon ma pensée !... Tu verras, dans 15 ou 20 ans, mon homme, si c'est vrai ce que je dis toujours, que tout sur la terre est comédie et diplomatie, excepté d'y faire son salut, de s'y préparer à la mort en faisant le plus de bien possible autour de soi, en attendant, de ne pas se préparer à des remords et des larmes pour l'âge mûr et la vieillesse.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXCI

A la Sœur Providence (1)

Paris, 7 avril 1875.

TRÈS BONNE ET TRÈS CHÈRE SŒUR,

Mon frère m'a dit que je vous ferais plaisir, si je vous écrivais un petit mot de bon souvenir. Est-ce que je puis

1. Supérieure de l'orphelinat de Goincourt, qui, avec la Sœur Supérieure de la prison, avait appris aux parents de l'abbé Aubry la détermination de leur fils.

refuser de vous faire plaisir, à vous qui m'avez rendu, avant mon départ, un des plus grands services dont j'aie jamais eu besoin, et qui avez adouci, par votre amabilité, le coup que je portais à nos parents ?

Chère Sœur, que le bon Dieu vous rende en courage et en bénédictions sur vos enfants et sur toute votre œuvre, le bien que vous nous avez fait à tous *ce jour-là*, et depuis ce jour-là encore. Depuis six mois que je suis ici, je me suis dit bien des fois, et j'ai dit à bien du monde : Pour moi, si mes parents ne se sont pas fâchés, si le coup a été si bien adouci et leur est devenu peu amer, si même la peine de mon départ leur a servi au fond et les a rendus plus chrétiens, quand j'avais tant de raisons de craindre le contraire, c'est que la chose leur a été présentée avec délicatesse d'abord, et qu'ensuite nous avons là-bas un ange gardien et une *Providence*, pour nous aider à faire passer les moments pénibles et avaler les retours d'amertume. Je le répète, ma bonne Sœur, le bon Dieu vous rendra cela en bénédictions sur votre œuvre et en courage. Ah ! que je sais combien, par moments, vous avez besoin de courage ! Mais aussi, songez quel beau travail le bon Dieu vous a confié là ! Hier encore je le disais à quelqu'un, à une religieuse d'hôpital, que je suis allé voir avec mon frère et qui est notre compatriote ; je lui disais : « Aujourd'hui, en France, le prêtre et la religion en général n'ont plus guère d'action sur les gens ; nous ne tenons plus la vie humaine que par les deux bouts, l'enfance et le lit de la mort ; au moins tenons-les bien, et tirons-en le meilleur parti possible pour le salut des âmes ! »

Pour vous, ma chère Sœur, c'est un touchant et pieux ministère que vous avez reçu en partage ; il est difficile, obscur et souvent ingrat, mais il est bien précieux devant Dieu. Ces pauvres petites filles seront chrétiennes autant que vous les aurez rendues chrétiennes ; la plupart, après vous être sorties des mains, laisseront de côté leur foi et leurs devoirs ; mais au moins vous leur aurez donné un souvenir chrétien, qui leur deviendra cher et touchant avec le temps, et qui finira toujours par les sauver. Vous aurez formé, comme

dit saint Paul, Jésus-Christ dans ces pauvres petites âmes ; les misères de la vie le défigureront, mais ne l'effaceront pas, et il finira toujours par prendre le dessus et vous donner raison.

Allez, ma bonne Sœur, quand arrivera le jugement dernier, vous serez bien surprise d'en retrouver tant qui vous auront passé par les mains, que vous aurez vues disparaître en ce monde et regardées comme perdues, qui cependant seront sauvées à cause de vous et que vous verrez portant encore votre numéro. Faites-les seulement beaucoup prier pour leur avenir, en vue d'amasser, aujourd'hui qu'elles sont à l'abri, une provision de mérites et de grâces pour le jour du danger. Parlez-leur souvent de la persévérance ; nourrissez-vous bien vous-même de vie intérieure, pour être une bonne mère nourrice ; et soyez bien rassurée, bien consolée et bien confiante, parce que vous faites l'œuvre de Dieu ; vous lui élevez ses enfants, et votre vie est un bel apostolat, riche en occasions de mérites, et capable, si vous savez le comprendre, de vous faire avancer bien loin et bien près du bon Dieu. Le tout est, dans votre vie, de même que dans ma vie future à moi quand je serai là-bas, *en rase campagne*, comme aurait dit le bon Père Depuille, le tout est de prendre ses précautions pour conduire de front deux choses qu'on trouve rarement réunies : *le zèle du salut des autres, le soin de son avancement à soi-même*. Oh ! la combinaison difficile, et qu'il est rare de trouver ces deux choses-là ensemble !

Notre Mère Sainte-Angèle ⁽¹⁾ est, je n'ai pas peur de le dire, la première qui m'ait fait comprendre cela, à force de me le dire. Les premières fois qu'elle m'en parlait, je répondais « Oui ! » mais je n'y attachais pas grande valeur ; elle me l'a tant dit, que j'ai fini par y penser plus sérieusement et par m'en convaincre. Aujourd'hui, tout ce que je lis, tout ce que je vois, me le prouve et me l'enfonce plus profondément dans l'esprit. J'ai déjà vu bien des prêtres et pas mal de religieuses : presque tous ceux et celles qui avaient eu une vie

1. Supérieure de la petite communauté des Sœurs du Sacré-Cœur de St-Aubin, à Beauvais, dont l'abbé Aubry avait été aumônier pendant plusieurs années.

employée, même à des occupations saintes, même à sauver des âmes, n'avaient pas pris le temps de songer à eux-mêmes et de s'enrichir spirituellement ou, si vous voulez, d'amasser de la graisse spirituelle. Je n'en ai guère trouvé que deux exemples vrais : l'un était mon brave Père Freyd, de Rome, qui vient de mourir, l'autre est notre vénérée Mère Sainte-Angèle, que toutes ses filles aiment et comprennent, mais qu'elles ne comprennent pas encore assez, et qui pourrait faire, sous ce rapport, une bonne petite classe à bien des prêtres, surtout aux jeunes prêtres...

Notre chère Sœur Maxence est absolument dans les mêmes idées et le même chemin. Entrez bien dans ces vues ; faites-lui répéter 200 fois la même chose, pour vous la fourrer dans la tête ; puis, pour la forcer de répéter encore, ayez l'air de ne pas y croire, et vous verrez ce qui s'en suivra. Vous verrez aussi que le jour où vous commencerez à profiter de « votre Mère » et à la comprendre, le bon Dieu vous la prendra. Qu'il ne vous la prenne que le plus tard possible, afin qu'elle ait le temps de rendre comme elle les autres, capables d'exercer la bonne influence de la vraie piété. Pendant plusieurs années, tant qu'on a encore un peu de jeunesse et de vie naturelle dans les veines, il est difficile de concilier ensemble la vie intérieure et le travail extérieur. Si on lutte bien, et *si on sait bien se soigner soi-même avant tout*, il arrive un âge où le travail n'a plus de dangers et où les œuvres deviennent très fécondes.

Que Notre-Seigneur, à qui vous avez donné votre vie, et à qui vous offrez tous vos sacrifices, petits et grands, que Notre-Seigneur vous récompense et vous bénisse, en vous donnant une belle vie religieuse.

J'ai été bien content d'apprendre que maman faisait son Jubilé comme il faut ; vous pensez bien que ces bonnes nouvelles sont pour moi un grand encouragement. Aidez-la, s'il vous plaît, tout doucement par un conseil, par une bonne parole, et que Dieu vous le rende.

Croyez, ma bien chère Sœur, à toute ma reconnaissance et à mes meilleurs sentiments.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXCII

A M. l'abbé Boulenger

Paris 10 avril 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

L'abbé Gossier va repasser tout à l'heure et me demander mes lettres pour Beauvais ; entre autres je lui donnerai celle-ci, à laquelle il ajoutera la sienne, de manière que nous vous arrivions tous deux ensemble, comme au vieux temps jadis, pour vous souhaiter bonne fête, bonne santé, bonnes années et toutes les prospérités spirituelles et temporelles.

Vous savez que, depuis Rome, j'ai la manie des petits bouquets cueillis aux endroits qui m'intéressent. Quand je suis passé par Orrouy, le 1^{er} octobre 1874, pour faire mes adieux aux vivants et peut-être plus encore aux morts, j'ai fait ma moisson dans le cimetière, et je vous en envoie un échantillon cueilli sur une tombe qui vous est chère et à nous aussi, et que vous avez visitée souvent. Je garde encore un autre échantillon pris au même endroit, et qui vous reviendra peut-être quelque jour de la Mongolie ou du Japon, ou de je ne sais quel autre coin barbare.

Comme bien vous pensez, à chaque fête qui passe, je fais réflexion que l'an prochain je ne la célébrerai plus en France. A la grâce de Dieu ! et que la Providence nous porte dans ses mains partout où nous irons. Dans une de mes dernières lettres, je vous disais que la pensée de partir bientôt me retournait bien un peu le sang par moments ; ne vous en effrayez pas cependant, ce mouvement est tout naturel, et nous l'éprouvons tous d'une façon ou de l'autre. On ne peut pas ne pas sentir ; mais cela ne m'empêche pas d'être fort tranquille et de me préparer tout doucement au départ ; je pense qu'on ne tardera plus guère à nous avertir et à nous donner une date précise.

M. Gossier a été bien heureux d'être là pour vos premières communions. Il y a très longtemps que je n'ai assisté à une fête de ce genre, et je m'y intéresse plus en avançant en âge, parce que je sais mieux apercevoir l'importance du travail qui s'y accomplit, et l'intérêt que nous avons dans l'éducation des enfants. J'espère que votre moisson de Pâques a été bonne cette année ; on dit qu'à Paris le Jubilé, sous ce rapport, a fait merveille. Sans doute les prières qui ont été faites partout occasionnent une germination de grâces ; mais qu'il en faut ! que de mal il se fait partout ! Et ce qui est pire encore, bien pire que le mal, c'est l'absence de la foi et les œuvres pervertissantes.

L'abbé Gossier me raconte ce qui va se faire pour l'église et le presbytère de Ribécourt ; il faudrait pourtant que nous passions, lui et moi, deux jours ensemble chez vous, quand j'irai faire mes adieux. Où nous mettrez-vous ? Dans le poulailler ou la lapinière ? Il faudra que nous organisions cela, pour préluder un peu à mes aventures cochinchinoises. Mais je suis persuadé qu'on ne vous laissera pas, même provisoirement, demeurer au milieu des ruines, et que la pudeur même de l'amour-propre vous obtiendra un logement.

Mon frère vient de me quitter tout à l'heure et de repartir pour Beauvais ; il couchait ici chez M. Duponchel et mangeait partout, même et surtout à ma chambre, où nous faisons la dinette avec les friandises envoyées par maman. Mercredi à midi, nous avons déjeuné avec Poidevin et Paul chez ce dernier, et on a bu à votre santé et prospérité. Hier enfin, avec l'abbé Gossier, nous avons fait visite à la bonne Sœur St-Louis de Gonzague.

M. Bocquet, en quittant Beauvais, est venu me voir ; il est parti d'ici pour Amiens. En deux jours qu'il a passés ici, il a recouvré la vie et la gaieté ; il a dû s'embaucher pour la Jésuitière, et j'en suis finalement content pour lui, puisque ce sont ses premières amours...

A vous, Monsieur le Curé, mes sentiments les meilleurs et ma plus filiale affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXCIH

A son Frère

Paris, 22 avril 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

J'espère avoir bientôt une occasion, et je commence cette lettre à l'aventure. Sans doute tu me prépares un tas de choses curieuses que je recevrai par M^{me} Durand...

Écoute beaucoup, travaille de ton mieux, suis bien les classes, fais-le mieux possible les besognes qui sont imposées par les professeurs, et vise : 1^o à te faire une méthode d'études, un plan selon nos idées, en comprenant de mieux en mieux la vraie manière d'entrer dans l'intelligence des sciences sacrées, surtout de la théologie dogmatique, qui est la science des principes pour toutes les autres ; 2^o à bien saisir le rapport de ces études, de ces sciences, avec la piété, la vie intérieure, la formation de l'âme sacerdotale et le développement de la vocation.

Quand tu auras compris cela, tu auras fait un grand progrès, et ton travail t'aura servi à quelque chose. Tant que tu ne l'auras pas compris et que tu n'en auras pas saisi les raisons, tant que tu ne verras pas en détail et avec évidence l'absurdité de ce système gallican, qui sépare la piété de la doctrine, et qui croit qu'il peut y avoir une vie sacerdotale riche, féconde et capable d'action sur les âmes, sans les vues de la foi et l'intelligence aussi approfondie que possible des dogmes, tu n'auras rien acquis et tu seras hors de la question...

Apprends à méditer, à prier, à mortifier le cœur, à savoir sacrifier généreusement une convoitise, une affection ; tâche de devenir un homme d'oraison surtout, et pour cela utilise les principes théologiques qui te passent dans l'esprit. Prends des sujets de méditation qui aient quelque rapport

avec tes études ; ces sujets te passeront ainsi dans l'âme sous leurs divers points de vue ; la méditation sera fortifiée et nourrie par les principes doctrinaux puisés dans l'étude ; l'étude sera fécondée, rendue pratique et élevée par la méditation. C'est ainsi qu'on devient un homme plus complet et capable, je ne dis pas de briller, mais de goûter un peu les vraies joies du sacerdoce, et en même temps de présenter au peuple un christianisme un peu grand, un peu convaincu, un peu susceptible de gagner les cœurs. — Remarque bien ceci : en entrant dans le sacerdoce, nous renonçons à toutes les jouissances naturelles, et, en raison de notre état, elles deviennent dangereuses pour nous ; cependant, nous gardons notre nature qui a besoin de jouir, d'aimer quelque chose, de s'enthousiasmer pour quelque chose. Toutes les fois que j'ai vu sortir du Séminaire un jeune prêtre qui n'avait pas su puiser dans les études du Séminaire, je ne dis pas le talent, l'éloquence, ou une grande science, car ce n'est pas possible à tous et, du reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais au moins l'élévation de l'intelligence, une foi plus éclairée avec une conviction plus ardente, et l'amour du christianisme, j'ai tremblé pour lui et je me suis dit : Il emporte avec lui le cœur humain qui, dans peu de temps, réclamera quelque chose. Il n'aura, dans les occupations sacerdotales et dans les pensées théologiques, rien à lui donner ; malgré lui, il cherchera autre chose, et il est condamné ou bien à devenir un butor et un abruti, ou bien à souffrir beaucoup et mal à propos ; dans l'un et l'autre cas, ce sera un pauvre prêtre.

Pour toi, songe beaucoup, beaucoup, à l'avenir ; prévois tes besoins, les dangers intérieurs et extérieurs auxquels tu seras nécessairement exposé et dont le plus grand est celui-ci : n'avoir pas en soi des provisions assez solides et assez abondantes et, par conséquent, se trouver bientôt à bout de ressources, appauvri, alangui, dégoûté, découragé, tombé pour le reste de ses jours dans l'ornière d'une vie médiocre et languissante. Quel triste idéal ! Dire pourtant que c'est celui de la plupart. Redoute-le, et que toute ta vie

actuelle devienne, dans tes mains, le moyen d'éviter ce malheur.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent qu'à des hommes de petite intelligence, il faut une petite méthode théologique. A mes yeux, la méthode romaine, pour les sciences sacrées, résout le problème le plus difficile de l'enseignement ecclésiastique, qui est celui-ci : Étant donné un Séminaire de province où il y a un mélange de bonnes intelligences et d'intelligences médiocres, trouver une méthode d'enseignement, qui soit à la fois assez forte et assez élevée pour les intelligences plus capables, et assez simple pour les intelligences médiocres. Eh bien, la méthode romaine est juste ce qu'il faut pour cela, parce qu'elle est la vraie méthode théologique, et en ce sens elle peut s'appeler très justement *méthode catholique*, c'est-à-dire bonne à tous les genres d'esprits. Crois bien que j'y ai réfléchi pour toi : elle ne fera pas de toi un aigle, mais si tu t'y livres et si tu y es fidèle, si tu la travailles constamment et courageusement, elle te sera bien utile, pour faire de toi un homme de principes et un esprit élevé ; c'est beaucoup ! Il ne s'agit pas de chercher à sortir de sa position et de s'élever au-dessus de ses talents naturels ; il s'agit de cultiver la nature, d'exploiter tout ce que Dieu nous a donné, et de tirer de soi tout ce qu'il est possible d'en tirer. On ne s'imagine pas à quels résultats on peut arriver par cette méthode, et quels hommes on pourrait former, si on savait s'en servir. C'est ce qui fait la force des Jésuites ; ils savent utiliser leurs hommes, en leur fournissant des principes, et en tirant de chacun, même des plus médiocres, tout ce qui est possible...

Je réponds pour toi d'un excellent et solide profit dans les études à la fin de ton Séminaire, si tu luttas quand même, et en ayant toujours pour objectif devant les yeux notre idée, que l'important n'est pas de ramasser des détails, de compiler des textes, et, comme dit Mgr Berteaud, de *réduire les dogmes à un catalogue aride*, car alors, ajoute-t-il bravement, *on est suppôt du démon* — c'est dans son mandement très remarquable *sur la Foi* qu'il dit cela ; mais

l'important c'est : 1^o dans chaque traité, de comprendre et d'enchaîner les quelques idées-mères et les quelques principes fondamentaux et générateurs de la doctrine qui doit s'y développer ; j'ai tâché de t'en donner un spécimen pour la *Pénitence* (1) ; 2^o dans chaque thèse, de bien saisir le sens ou, comme on dit, le concept, la notion du dogme ou de la vérité en question ; de se rendre compte des principes sur lesquels elle repose et par lesquels elle se rattache au reste du traité, à l'enchaînement de la doctrine ; de distinguer nettement, dans ce concept, deux ou trois idées-mères qui servent alors de division à la thèse ; puis, de grouper logiquement et le plus philosophiquement possible les arguments. Soit ! qu'on prenne, quand il le faut, la division en *Probatum Scripturâ, Traditione, Ratione* ; mais qu'on ne s'acharne pas à n'avoir que cette division, qui ne va pas partout, et qu'elle ne dispense pas de diviser la thèse par idées plutôt que par nombre de textes, ce qui est sec et misérable ; 3^o à la fin de chaque traité et de chaque thèse, lui donner sa fleur, qui est le point de vue pieux et mystique, celui par où la doctrine exposée rentre dans l'économie de la vie intérieure et fournit des principes et des pensées pour la piété, la prédication et la méditation, pour le fond de la vie sacerdotale et du ministère apostolique, pour la direction que plus tard vous devrez donner aux âmes, chose rare, peu appréciée et mal faite généralement...

Adieu, bon courage, du calme et de la force ; je t'embrasse.

J.-B. AUBRY.

1. V. ce travail au t. IV des Œuvres complètes, *L'Église et le Surnaturel*, p. 465.

LETTRE CXCIV

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 26 avril 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Écrivant à M. Bocquet pour lui faire mes adieux avant sa *prise de voile*, et sachant qu'il va vous voir ces jours-ci, je jette encore d'une pierre deux coups, bien qu'il n'y ait pas longtemps que je vous ai écrit, et encore moins longtemps que ma dernière lettre vous est parvenue, par suite du retard de l'abbé Gossier. J'ai regretté ce retard, qui a pu vous faire croire à mon oubli pendant 48 heures ; mais il m'avait promis d'être exact, et c'est là-dessus que j'avais agi. Évidemment, vous êtes instamment prié de ne plus tirer de conclusion si, les années prochaines, je ne suis pas tout à fait exact, et de vous attendre à des retards dans la correspondance. Mais l'an prochain comme l'an prochain, et voguons vers l'avenir, en écartant le moins mal possible les soucis qui nous en viennent malgré nous, et en demandant seulement au bon Dieu qu'il nous y épargne la faiblesse de l'offenser. S'il nous épargne cela, tout est gagné, et un brin de misère pourra être pris gaîment et du bon côté, après tout !

Je regrette bien que vos affaires d'église n'avancent pas et ne doivent pas avancer ; j'aurais été content de voir ne fût-ce que le premier commencement de la démolition ; et puis je me faisais une fête de coucher avec les lapins et de leur donner des *souleurs* et des paniques toute la nuit. J'espère que toute cette diplomatie qu'il faudra pour vos démolitions, vous amènera ici dans le courant de l'été, et que nous pourrons encore passer quelques heures ensemble ; il faut nous dépêcher de causer et en faire provision pour longtemps. Ne devenez ni triste, ni pessimiste, ni découragé. Je sais bien votre situation et vos œuvres, ce qu'il vous est encore per-

mis de faire, au milieu de cette paralysie générale de la société religieuse dans nos pauvres diocèses, et ce que vous faites. Tout cela vous... ferait vieillir bien plus vite que vous ne devriez, et vous ... ferait vivre très malheureux mal à propos, sans que cela vous servît à rien ; si ces peines servaient à quelque chose, au moins on pourrait s'en réjouir pendant que la nature en gémirait. Il ne faut pas voir que le triste côté, ni chercher de préférence les pensées sombres et amères, et non pas ce qui vous reconforterait et vous réjouirait. Mais où vais-je sur ce ton et avec ce langage ? Voici que je prends une manière de parler qui n'est peut-être pas respectueuse. J'espère, n'est-ce pas ? que vous n'êtes pas offensé de mon langage, et que vous aimez mieux que je vous parle sans façon, comme si nous étions là ensemble à causer.

Cette position de curé dans une paroisse de campagne, pas trop populeuse, pas trop restreinte, je l'ai rêvée quelquefois. Je crois que j'en caressais le rêve surtout à mon retour de Rome, et encore un peu avant et un peu après. Il me semblait, et je ne puis me défendre de croire encore qu'on peut se faire là une petite existence heureuse, même avec les empêchements qui arrêtent l'action sacerdotale dans nos pays, avec les soucis inséparables de ce genre de vie, et de votre situation en particulier ; quand je dis une existence heureuse, je parle en prêtre, et j'entends cela dans le bon sens. Je me serais fait, dans mon presbytère, un petit sanctuaire d'étude *une et variée*, dans les idées que vous connaissez, de piété tranquille et intérieure, nourrie par la doctrine. C'est là que se serait passée la meilleure partie de ma vie, à ramasser des provisions, toujours en vue de me rendre de plus en plus solide *intellectuellement et surnaturellement*, et d'avoir davantage et du meilleur à donner à mon troupeau ; car enfin le troupeau finit toujours par se ressentir un peu de la richesse spirituelle de son pasteur. Ça lui arrive par les *enfants* qu'il instruit, par les *âmes pieuses* qu'il entretient et qui profitent nécessairement, par les *pêcheurs* même qui, sans se convertir et sans le vouloir, n'échappent pas non

plus à cette inondation de vie surnaturelle qui déborde du prêtre.

Si abruties que soient nos populations, il reste presque partout un petit noyau, si petit soit-il, de bonnes dévotes, qui ne sont pas des aigles, mais qui ont un brin de bonne volonté. J'aurais eu assez de plaisir à empoigner cela, et à tirer de leur peau tout ce qu'elles peuvent donner, surtout à les avancer le plus loin possible dans la vie spirituelle et, en même temps, à « les liquer entre elles par la prière, le sacrifice, l'offrande des œuvres méritoires et de petites entreprises de zèle », pour grossir leur nombre et essayer de décrocher quelque pécheur hésitant mais entamé par la grâce et travaillé par une bonne pensée, comme il y en a beaucoup, et plus qu'on ne s'imagine, je pense. Après celui-là, un autre, et après cet autre, un autre ; ou du moins elles m'auraient aidé à recruter et en augmenter le nombre par la jeunesse.

Tout cela, ce sont des rêves que j'ai faits souvent ; je sais très bien quelles objections il y a, combien la réalité diffère du rêve, et ce qu'il y a, dans ces imaginations, d'illusion et d'inexpérience ; comment tout cela tomberait comme une fantasmagorie devant la vie pratique, et en très peu d'années ou de mois ou de semaines.

Je ne puis m'empêcher de croire cependant que j'aurais essayé et commencé à réaliser quelque chose. Il est vrai, j'ai bien peu la pratique du ministère, et je n'ai pas goûté, pour mon propre compte, à la vie de paroisse. Toutefois, j'ai eu quelques bonnes occasions de me faire une idée de la pratique des âmes, en sorte que je ne suis pas tout à fait aussi neuf que le commun de ceux qui n'ont pas été en paroisse. J'ai vécu en prison ; j'ai passé, à Guiscard, trois mois succulents, pleins d'observations qui ont été faites dans les meilleures conditions possibles, puisque tout me passait par les mains, et que cependant je travaillais sur les œuvres et pour le compte d'un autre. J'ai eu, dans Beauvais même, pendant deux années de mon professorat, une occasion tout accidentelle et inattendue, mais suivie et bien instructive, d'étudier à fond le cœur humain et de voir au vif la lutte entre

la conscience et les passions ; cette occasion m'a été on ne peut plus utile et m'a mûri en dedans. Enfin, ce que je dis à tout le monde, c'est ceci : Je n'ai pas été dans le ministère, mais j'ai eu le bonheur d'être élevé par un prêtre de sens et de tact, qui m'a mêlé la plus possible à son ministère, pendant toute mon éducation cléricale, en me menant chez ses malades, en m'initiant à tout ce qu'il faisait. Je n'en voyais pas l'utilité alors, et je n'y faisais pas attention. J'ai surtout du regret de n'avoir pas plus pratiqué les enfants, pour qui j'avais peu de goût. Mais il m'est resté quelque chose de tout cela.

Remarquez enfin que tous mes rêves relatifs à la vie de presbytère, reposent sur le rôle fondamental des études sacrées dans le mécanisme naturel et surnaturel du ministère sacerdotal. Ce n'est pas tout à fait une marotte déraisonnable. Si, dans tous les Séminaires et dans tous les pays, la portion de beaucoup la plus grande de la préparation au sacerdoce est occupée par les études, qui y tiennent plus de place que tout le reste, même que la piété, ce n'est pas pour rien. L'étude des *sciences sacrées*, c'est de la piété en principes, et c'est ce que l'Église a mis à la base de la vie sacerdotale, parce que c'est l'aliment le plus solide de la vie intérieure et le générateur du ministère apostolique en même temps qu'une jouissance intellectuelle considérable, très attrayante après quelques efforts et du temps, en sorte qu'elle contient tout à la fois nourriture et agrément, et qu'elle porte avec elle le remède au dégoût, un excitant perpétuel à ne pas s'arrêter et à puiser toujours à la source. Trouvez un autre des devoirs sacerdotaux qui, de lui-même, surtout s'il n'est pas soutenu par ces études, n'aboutisse pas au dégoût, à la défaillance, et ne se déflöre pas avec le temps. Je ne sortirai pas de là.

Mais voilà bien des dissertations à perte de vue ! J'espère du moins que vous ne vous offenserez pas de mon outrecuidance et des libertés que je me permets. Ce ne sont certes ni des conseils ni des lumières que j'ai la prétention de donner, bien qu'on m'ait maltraité quelquefois, parce que j'ai

toujours refusé de *sacrifier le principe*, et que je voulais du moins sauver cela. Vous savez que je n'aime pas à me vanter et à me faire valoir ; du moins je l'espère, je le désire, et j'ai toujours tenu à cela, presque plus qu'aux principes mêmes.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXCIV

A M. l'abbé Aubry (1)

Amiens, 30 avril 1875.

MON CHER AMI,

Où suis-je et comment suis-je ? Certainement je suis au port, c'est-à-dire où Dieu me voulait ; c'est assez vous dire qu'enfin je suis tranquille, déjà heureux et plein de confiance en l'avenir. La paix n'est pas autre chose ; aussi je la possède et j'en bénis Dieu. Beauvais n'est plus pour moi qu'un inutile souvenir. — *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero, quæ sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum persequor* (2). Je ne veux pas dire que ma vie actuelle soit exempte de sacrifices ; mais ces sacrifices sont dans l'ordre ; ils ne troublent pas et n'apportent rien de cette souffrance fade et ingrate que j'endurais à Beauvais.

Tout l'Institut que j'embrasse est une vaste croix, à laquelle il faut livrer tous ses membres et se donner sans rémission, jusqu'à son dernier soupir. S. Ignace a surtout fondé, dans la Compagnie, une vaste extension de Jésus-Christ crucifié ; chacun le sait, chacun l'accepte, chacun le poursuit, et avec cela, n'est-ce pas vrai ? on marche et on sait qu'on fait une bonne besogne.

1. Nous donnons cette belle page du Révérend Père Bocquet, ancien collègue à Beauvais et ami très intime de l'abbé Aubry, comme se rattachant étroitement à la vie intellectuelle et sacerdotale de son destinataire.

2. Philip. III, 13.

Je ne vous dirai rien encore de l'esprit de la Compagnie que je viens étudier ; toutefois, je ne la vois plus maintenant du dehors, comme autrefois, mais du dedans, et c'est par l'intérieur seulement que je puis juger, comme vous savez, une institution surnaturelle. Eh bien, je ne vois ici rien que de simple, rien que de très évangélique. Il me semble que si je voulais me représenter cette modestie de Jésus-Christ, à laquelle S. Paul veut qu'on reconnaisse les fidèles, je prendrais un intérieur de maison de la Compagnie.

Vous connaissez mes idées, qui sont les vôtres, principalement sur le surnaturel ; eh bien, malgré mon caractère nécessairement mondain et fatalement imbu des préjugés originels de la nature déchue, je ne vois ici rien qui me choque, rien qui me froisse, mais au contraire mille choses édifiantes et fortifiantes pour l'âme.

Avant de pénétrer au Noviciat, j'ai fait en probation, pendant huit jours, les exercices de S. Ignace. Vous m'avez dit souvent, en me parlant de vous-même, que vous étiez un homme à belles idées, et que l'inconvénient de ces natures, c'est qu'elles passent leur vie à engendrer de belles idées, sans jamais rien enfanter dans la pratique. J'ai pris cela pour moi ; j'étais cela et je le suis encore. Or, j'ai précisément découvert, dans les *Exercices de S. Ignace*, le plus admirable *compendium* pratique des plus belles idées que la Révélation fait naître dans les âmes ; là, j'ai joui de la vraie contemplation de la théologie en action. Voulez-vous que je vous le dise ? Il y a le libéralisme de principe et de théorie et le libéralisme d'action ; ce dernier, nous le portons tous dans notre chair et dans nos os ; il n'est pas une parcelle de nous-mêmes qui n'en soit imbue. Une règle qui révolte notre amour-propre et porte devant le tribunal de notre nature le caractère de folie, doit être bien propre à nous désinfecter du vice. Quand S. Paul parle de folie, *stultum*, de chose ridicule et scandaleuse, de chose absurde, *stultitiam*, *verbum cum stultitia*, je ne pense pas qu'il parle par métaphore. Or, de toutes les règles de perfection chrétienne et religieuse, il n'en est pas une qui ait la gloire de

porter cette marque de la croix comme celle de S. Ignace. Aux meilleurs, elle apparaît naturellement, et comme d'instinct, absurde ; mais c'est qu'elle est profondément surnaturelle ; donc, je la choisis, je me livre à elle pieds et poings liés. Je sens bien que je vais être démonté par pièces et par morceaux, non pas au moyen d'expédients extraordinaires et insolites, mais par les procédés les plus simples, les plus humbles, les plus vulgaires même ; mourir petit à petit et me transformer à froid, sans aucun excitant pour l'imagination, par des efforts continuels intérieurs très humbles et très obscurs de la volonté pure, sous la forte inspiration que donnent par elles-mêmes à l'âme les vérités exposées dans les *Exercices*. Tel est, si je ne me trompe, l'idéal du Jésuite, et peut-être le moyen le plus bref, le plus sûr, le plus pratique de parvenir à une vertu solide en elle-même et vraiment utile au prochain.

Vous allez peut-être croire que ce sont des illusions de novice. Ah ! je ne suis plus guère destiné aux illusions, après toutes les peines que j'ai souffertes ! Je vous assure que le feu de la jeunesse est bien tombé chez moi, et que j'aurais besoin de n'être pas si mort et parfois si affaissé sur moi-même, en tout si peu généreux, si peu ardent de caractère, si peu chevaleresque dans les choses qui sont de Jésus-Christ. Dieu a voulu tout ce qui est arrivé, pour ma plus grande instruction ; peut-être la dernière persécution a-t-elle eu pour résultat de faire tomber en moi ce qui aurait pu être raide et que vous me signaliez parfois avec raison.

A. BOCQUET,
au Noviciat de Saint-Acheul.

LETTRE CXCVI

A son Frère

Paris, 10 mai 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu as raison de te rapetisser le plus possible et de tenir peu de place, mais raison aussi de chercher à ouvrir et à nourrir ton intelligence, à former tes principes. Reste fidèle à ces deux choses : sois humble, sois pieux, sois modèle en tout, et constant surtout dans les vertus intérieures et dans les luttes auxquelles personne n'assiste que toi, Dieu, l'ange gardien et le démon. Mais aussi, travaille dans le sens que je t'ai dit, à te former et à développer le plus fortement et le plus largement possible ta foi et tes principes. Rien n'est de trop pour toi, en étude, de tout ce que tu pourras comprendre ; plus tu comprendras, plus ta foi sera forte et éclairée, ton humilité profonde et sincère, ta conscience délicate, ta piété solide et virile. Car la piété, c'est le cœur agissant après et selon l'intelligence ; et avant d'aimer Notre-Seigneur, il faut le connaître ; plus on le connaît, plus on l'aime ; et tous ceux qui ont traité de l'amour de Dieu ou de Notre-Seigneur, ont commencé d'abord par traiter de sa connaissance.

MM. Le Hir et Faillon ont quelque valeur comme érudits, pas comme hommes de principes, ni comme auteurs capables de former l'intelligence et d'entrer, à aucun titre que ce soit, dans l'éducation cléricale, même à titre d'auteurs à consulter pour les élèves... Leurs ouvrages sont des compilations, non des principes ; de l'érudition, non de la doctrine ; et au Séminaire, il ne faut que des principes et de la doctrine.

En Histoire, il ne s'agit ni de Darras, ni d'Alzog, ni même de la nomenclature des faits qui remplissent les dix-huit

siècles et demi qu'a vécu l'Église. Il s'agit uniquement de comprendre comment elle a vécu, s'est développée, a rempli sa tâche, appliqué ses principes, défendu le dépôt de ses traditions saintes, conduit l'humanité à sa fin surnaturelle qui est la *fin de toutes choses* — même des choux et des tas de cailloux, car S. Paul est plein de cette idée ; prêché l'Évangile à toute créature — même aux choux et aux tas de cailloux, comme le dit S. Grégoire le Grand (9^e leçon, Matins, Ascension) ; enfin il s'agit de prendre une idée générale et synthétique de la vie de l'Église. Que s'il s'agissait de raconter des faits bout à bout, dans le meilleur ordre possible, autant vaudrait prendre un auteur où ce travail est tout fait, et le lire tout bonnement ; il raconterait toujours bien aussi exactement que le professeur.

Tes réflexions sur la thèse gallicane relatives aux *Légendes du Bréviaire* sont très justes ; ce ne sont pas des définitions de la foi, mais ce qu'il y a de plus respectable après les définitions de la foi. Il faut lire là-dessus D. Guéranger dans ses *Institutions liturgiques* — encore un qui n'était pas gallican. Cette thèse est une rengaine sulpicienne que je connais de date antique et qui vient en droite ligne des jansénistes !

Pénètre-toi bien de cette vérité : *la Tradition de l'Église* et sa valeur dogmatique. Je ne vois, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes, un théologien qui ait aussi bien exposé et démontré cela que Franzelin, dans son traité de *la Tradition*. Il est certainement supérieur à celui de Bellarmin ; beaucoup disent que c'est son meilleur ; j'incline à le croire, avec celui de *l'Eucharistie*.

Certainement que les choux et les tas de cailloux ont des rapports avec l'ordre surnaturel ; ils n'existent même qu'en vue du rapport qu'ils ont avec lui, et du concours qu'ils apportent à l'opération surnaturelle de Dieu sur l'homme. C'est clair, puisque tout ce qui a été fait dans l'ordre naturel, a été fait en vue de concourir à sa fin surnaturelle, *omnia propter electos operatus est Deus*... Aussi, tout a été relevé en Jésus-Christ ; c'est-à-dire, par lui toutes choses ont été

rétablies dans leurs rapports avec la fin surnaturelle d'où le péché les avait détournées — *Instaurare omnia in Christo*. Voilà le plan de Dieu selon S. Paul (1) ; et même les derniers éléments de la création matérielle sont, par l'usage que l'homme en fait et par la solidarité qu'ils ont avec lui, reliés directement avec la fin surnaturelle. Cette idée a beau paraître ridicule à certains prêtres, elle est de S. Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*.

Le Père Combalot a fait, d'après les Pères, un livre intitulé : *De la connaissance de Jésus-Christ, ou le dogme de l'Incarnation considéré comme la fin suprême de toutes choses*, et dans lequel tu trouverais développée au long cette idée, que toute la création matérielle est solidaire avec l'homme, parce qu'elle a été faite comme lui pour manifester la gloire de Dieu, et porter l'homme à sa fin surnaturelle ; parce qu'elle sert à l'homme d'instrument pour monter jusqu'à Dieu dans l'ordre surnaturel ; parce qu'elle est essentiellement solidaire avec la vie de l'homme dont le corps recrute en elle ses éléments, ses principes, son être et l'entretien de sa vie ; parce qu'elle ressuscitera ou sera transformée d'abord en lui ; car son corps ressuscitera, et ce sera encore un corps de chair, et parce que non seulement la chair ressuscitera, mais aussi toute une création matérielle sera refaite avec les éléments transformés et purifiés de la première, pour servir de siège et de palais à l'homme ressuscité. Peut-être y aura-t-il encore alors des choux et des tas de cailloux, ce serait possible, et encore bien d'autres choses apparemment ridicules au moyen desquelles on aurait beau jeu de tourner en dérision la vraie théologie. Ce n'est pas ma faute si saint Pierre le dit, dans sa seconde Épître (III-13). Saint Grégoire dit qu'à cause de l'homme il faut que toute créature — même les choux et les tas de cailloux, qui sont sans doute des créatures — reçoive l'Évangile, par le moyen de l'homme bien entendu.

Au reste, cette pensée est partout dans les Pères, et je viens par hasard de la trouver dans l'ouvrage du Père Ven-

1. Éphés., I, 10.

tura : *La raison philosophique et la raison catholique* (p. 532). Je l'ai vue souvent dans Cornelius à Lapede, surtout dans ses commentaires aux textes que je viens de te citer ; elle est particulièrement exprimée avec charme dans saint Bonaventure, où je me rappelle aussi l'avoir vue, du reste, partout, partout ; et sur ceci, au moins, les théologiens sont d'accord.

Pour l'étude de saint Thomas, provisoirement voici mon avis pour toi : prends un volume de la *Somme*, celui où se trouve le traité que vous faites en dogme. A chaque thèse que vous faites en classe ou que tu étudies, prends dans saint Thomas l'article où il traite cette question, lis simplement et très attentivement, médite là-dessus et, comme je t'ai dit un jour, fais positivement de cela le texte de ton oraison du lendemain. Écris-en, bien entendu, comme toujours, tes idées, soit sur ton cahier de dogme, soit à part ; écris-les à ta façon, si longuement, si courtement que tu voudras, en français ou en latin, comme tu voudras, mais écris quelque chose. Inutile, pour le moment, de reprendre saint Thomas au commencement, pour tout voir et avec suite, je ne l'ai jamais fait. Mais si tu veux, 1^o pour le temps actuel, bien faire ta théologie, 2^o pour l'avenir, prendre le goût et la faculté de lire et d'étudier saint Thomas, il est absolument essentiel de faire maintenant l'étude que je te dis ; le profit en sera grand pour toi, tu verras.

Que tu revoies certaines questions de ta philosophie en vacances, soit, et même j'approuve. Ton idée sur la fonte à opérer entre la philosophie et la théologie est la bonne ; cause de cela avec ceux à qui j'en ai écrit. — En passant : la conversation est, à mon sens, un des plus puissants éléments de formation intellectuelle. N'étudie pas *Magnier*, qui, non seulement ne signifie rien du tout, mais se tient dans des systèmes et dans un procédé faux. Il est *cartésien*, comme la plupart des auteurs de philosophie et de théologie sulpiciens. — Ce n'est pas ma faute si on ne peut prémunir les étudiants contre les livres pernicious et les idées fausses, sans être obligé d'exclure certains ouvrages sortis de Saint-

Sulpice. Je n'ai pas le temps de t'expliquer aujourd'hui en quoi consiste le *cartésianisme* ; je me borne à te dire que c'est tout juste la méthode opposée à la méthode scolastique et à ce qu'on appelle la *philosophie catholique*. Comme auteurs de philosophie élémentaire, voici les bons : Sanseverino, Liberatore, Goudin, Grandclaude, Rosset, Tongiorgi ; ce dernier est moins pur scolastique ; le plus clair de tous est Liberatore, que j'ai pris pour mien ; le plus concis est Sanseverino.

Voilà, ce me semble, à peu près tout ce que j'avais à te dire en réponse à tes questions, et j'ai été plus long et plus explicite que je ne l'espérais. Maintenant, un seul mot pour conclure : voici les belles fêtes, comprends-les bien et prends leur esprit ; surtout cette octave du Saint-Sacrement qui est la fête des prêtres, prolongée huit jours en forme de triomphe ; c'est une prière continuelle et ravissante, enlevante, quand on sait en voir le sens. Profite bien de tout cela pour toi, pour la formation de ta piété, pour t'attacher par tendresse, par amour, profondément, du fond du cœur et pour la vie entière, pour l'éternité même, à Notre-Seigneur, et pour te mettre dans les dispositions qui conviennent à notre état et sans lesquelles il n'y a pas de cœur sacerdotal.

Adieu, il faut que je termine sur ce peu de pensées et que je te laisse en t'embrassant bien affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXCVII

A M. l'abbé Boulfroy (1)

Paris, 10 ma 1875.

MON CHER AMI,

Ma pensée sur Saint-Sulpice serait trop longue à dire entière. La voici sur quelques points. Les Sulpiciens ont été fondés en 1641. Or :

1° Rome ne leur a pas canonisé un saint.

2° Ils n'ont pas produit un théologien irréprochable... une Congrégation faite pour l'enseignement clérical !

3° Toutes les erreurs qui ont passé sur le monde théologique depuis ce temps, ont trouvé dans Saint-Sulpice non pas quelques adeptes, mais la faveur, la vogue, et plusieurs y sont encore largement représentées : ontologisme, gallicanisme déguisé — M. J*** et autres ; libéralisme à outrance — M. H***, grand professeur de dogme à Paris et prototype de l'enseignement sulpicien.

4° Depuis qu'ils sont en possession de l'enseignement clérical en France, il y a eu divorce entre la théologie et les sciences humaines ; le cartésianisme s'est installé dans la philosophie et la théologie. Il en est résulté un clergé sans action sur les peuples, et qui n'a plus exercé aucun ascendant intellectuel, mais à qui, en vertu de ses principes mêmes, et avec raison, on a signifié de se cantonner dans ses sacristies. Quarante mille prêtres en France formés plus ou moins à la méthode sulpicienne, et la société leur ayant échappé des mains !

5° La plupart des évêques opposants au Concile du Vatican et leurs théologiens... sulpiciens !

1. Élève du Grand Séminaire, aujourd'hui prêtre du diocèse de Beauvais.

6° Rome les a toujours suspectés et les suspecte encore. De leur côté, ils ne se sont pas prêtés aux réformes demandées par le Souverain-Pontife.

J'ai sur cela mes idées, qu'il serait trop long de développer. Que ceux à qui vous les direz, les suspectent, mes idées ; mais qu'ils les raisonnent, ainsi que les faits que je viens de dire. Je crois que Rome a, dans son système d'éducation et de formation, des défauts provenant des personnes, et la *substance excellente* ; tandis que Saint-Sulpice a des qualités provenant des personnes, et la substance essentiellement mauvaise : principes faux, idée fausse du rôle du sacerdoce et de la formation sacerdotale ; piété avant tout et sans doctrine, par conséquent piété fautive ; enseignement séparé de la piété, par conséquent faux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CXCVIII

A M. l'abbé Boulfroy (1)

Paris, Saint-Sulpice, mai 1875.

MON CHER AMI,

La dernière partie de ta lettre m'a piqué au vif, car tu le sais, le moindre de mes défauts c'est la reconnaissance. Aussi, en te voyant attaquer mes maîtres, je néglige l'avis de M. Mollevaut, dont je me suis servi dans ma dernière lettre pour excuser ma négligence, et je me hâte de te répondre et de réfuter des allégations que j'affirme être mensongères et entachées d'une partialité qui révolte tout esprit droit et sincèrement ami de la vérité.

Bien que tu n'apportes aucune preuve à l'appui de toutes

1. M. l'abbé Boulfroy, ayant communiqué la lettre précédente à un de ses amis, M. Pinet, étudiant au Séminaire de Saint-Sulpice, en reçut la réponse que nous donnons ici.

tes assertions, ce qui rend ma tâche plus difficile, je prendrai les uns après les autres tous les reproches dont tu accables « ces Messieurs », et je les réfuterai par des faits dont il te sera facile de contrôler la véracité, de sorte que j'espère t'amener à résipiscence et à confesser que tu as eu tort de te faire le porte-voix de ces calomnies.

1^o Tout d'abord tu me dis : « Les Sulpiciens ont été fondés en 1641 ; or Rome ne leur a pas canonisé un saint depuis ce temps. » — Voilà un singulier reproche ! Est-il seulement imputable aux Sulpiciens ? Non, puisque les Eudistes, les Oratoriens, les Oblats, les Picpuciens, etc., chargés également de la direction des Séminaires, n'ont encore eu, que je sache, aucun des leurs inscrit au martyrologe. Mais s'il n'y a pas eu *encore* de saints canoniquement reconnus, on ne peut contester le martyre de deux membres de la Compagnie dans le commencement de son établissement au Canada ; et les 18 Sulpiciens massacrés à la première Révolution pour refus de serment, méritent bien une mention. Quant à leurs élèves, je puis citer le vénérable Grignon de Montfort, Mgr Daveluy, martyrisé en Corée, et notre jeune Paul Seigneret, dont les lettres révèlent la belle âme. Ce peu d'exemples, que je pourrais multiplier si j'avais le loisir de faire des recherches, doivent amplement te suffire, et te montrer que la sainteté ne fuit pas Saint-Sulpice. Aussi ne m'y arrêterai-je pas plus longtemps.

2^o Ton second chef d'accusation : « Ils n'ont pas produit un théologien éminent et irréprochable... une Congrégation faite pour l'enseignement clérical ! » — peut très bien se réfuter ; car la coutume des Séminaires de Saint-Sulpice, comme des autres Séminaires de la Capitale, était, avant la Révolution, de n'avoir pas de classes proprement dites dans l'intérieur de la maison, mais seulement des conférences, présidées par l'un des anciens et des plus forts sujets, dans lesquelles on s'exerçait, chaque jour, par des répétitions et des argumentations sur les matières qui étaient l'objet des cours publics. Aussi, le but véritable de la Compagnie était non pas tant les études, que la formation des clercs à la

piété ; témoin les institutions mêmes de Saint-Sulpice où il est dit : que l'on doit s'appliquer à former les élèves surtout à la pratique de l'oraison mentale et des vertus chrétiennes.

Je sais très bien que tu vas m'objecter que, depuis la première Révolution, tout cela a changé, et que présentement les Sulpiciens enseignent et la philosophie et la théologie. Cela est très vrai ; mais tu admettras bien que, depuis ce temps, les persécutions et les épreuves de toutes sortes qu'à éprouvées l'Église de France, et celle de Paris en particulier, ont dû détourner les Anciens du sanctuaire de ce genre d'études ; et depuis la paix de l'Église, le nombre des prêtres a été trop petit, pour qu'ils eussent pu dérober au service des paroisses les loisirs nécessaires à l'examen de ces grandes questions. Pourtant, je tiens à te prouver que s'il n'y a pas de théologiens éminents, il y en a au moins qui ont du mérite. Tel était du moins l'avis de Mgr Deschamps, archevêque de Malines, au Concile du Vatican, lorsqu'il s'appuya sur l'enseignement donné par M. Brugère, notre professeur de Saint-Sulpice, et rendit justice à la saine doctrine qu'il propage. Après cette autorité, que tu ne récuseras pas, j'espère, je passe à ton *tertio*.

3° « Toutes les erreurs qui ont passé sur le monde théologique, depuis 1641, ont trouvé, dans Saint-Sulpice, non pas quelques adeptes, mais la faveur, la vogue ; et plusieurs sont encore représentées . ontologisme, gallicanisme (en M. Icard et autres), libéralisme à outrance en M. Hogan, prototype de l'enseignement sulpicien. » — Ceci est un peu trop fort ! Accuser les Sulpiciens d'aimer les nouveautés, eux dont la ligne de conduite peut se résumer en ceci : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est*. La personne qui t'a renseigné ne les connaît pas assurément, car si j'ouvre l'Histoire des erreurs, depuis 1641, je rencontre : 1) le *gallicanisme*, qui a déchiré pendant si longtemps notre belle Église gallicane, et qui fut le précurseur du schisme constitutionnel. Tu n'as véritablement pas la main heureuse, car ces deux erreurs n'ont pas un seul adepte dans la Compagnie. Bien au contraire, c'est là où on leur a fait la guerre la plus

acharnée. M. Boucharot, septième supérieur de la Compagnie, a été le promoteur de la résolution qui fut adoptée par la Sorbonne dans l'année 1758, en faveur de la Bulle *Unigenitus* ; du reste, la haine du parti janséniste pour M. Olier et Saint-Sulpice est assez connue. 2) Quant au *schisme constitutionnel*, il me suffit de te rappeler que, bien loin d'y adhérer, la Compagnie de Saint-Sulpice eut l'honneur d'avoir 18 de ses membres massacrés pour refus de serment ; enfin, en 1791, 50 évêques français, anciens élèves de Saint-Sulpice, avaient préféré l'exil et même la mort au parjure. 3) Pour le gallicanisme, il est bon de te rappeler que la doctrine contenue dans la *Déclaration de 1682*, était autrefois soutenue en France par toutes les facultés de théologie et généralement reçue du clergé. La Compagnie, n'enseignant les *quatre articles* que comme de pures opinions que Rome n'avait pas condamnées et qui d'ailleurs leur étaient imposées par les évêques, était disposée à les abandonner dans le cas où ceux-ci auraient changé l'enseignement sur cette matière et, à plus forte raison, dans le cas où le Souverain-Pontife les y aurait engagés. Il paraît même que ces opinions n'étaient guère en honneur chez les Sulpiciens, puisque le roi Louis XIV fit défendre aux docteurs de Saint-Sulpice d'assister aux assemblées de la faculté de théologie, convoquée pour l'acceptation et la signature des *quatre articles* ; et le gallican Saint-Simon, dans ses *Mémoires* les traite fort mal, ce qui fait dire à M. de Montalembert dans une étude sur ces *Mémoires*, que cette savante, modeste et illustre Congrégation, dénoncée comme gallicane, malgré le récent et glorieux souvenir de la résistance de M. Émery à Napoléon, était, au temps de Saint-Simon, tenue pour le réceptacle de l'ultramontanisme le plus violent, comme s'il était dans sa destinée d'être toujours méconnue par les esprits extrêmes des partis les plus opposés. 4) *Ontologisme* ! Sanseverino, l'auteur que nous suivons en philosophie, n'a pas précisément cette réputation ; aussi ne m'étendrai-je pas là-dessus, car j'ai hâte d'arriver au *libéralisme à outrance*. Donne-moi donc la définition de ce libéralisme, car je ne

sais pas ce que c'est ; depuis que je suis à Saint-Sulpice, on ne m'en a jamais parlé. En attendant que tu sois plus précis et un peu moins vague, je puis t'affirmer que *le plus fougueux ultramontain* ne trouverait rien à reprendre dans la morale enseignée à Saint-Sulpice d'après un auteur sulpicien, puisqu'après avoir condamné la liberté de conscience et de la presse, on soutient la légitimité de la peine de mort pour crime d'hérésie. Il y a loin de cela à ce qu'écrivait Mgr Parisis, dans un ouvrage intitulé *Cas de Conscience*, et dans lequel il concluait formellement « que dans l'intérêt de la morale et de la foi, nous devons accepter les institutions libérales qui règnent aujourd'hui en France ».

4^o « Depuis qu'ils sont en possession de l'enseignement clérical en France, il y a eu divorce entre la théologie et les sciences humaines ; il en est résulté un clergé sans action sur les peuples, sans ascendant sur le monde intellectuel, et on lui a signifié avec raison de se cantonner dans ses sacristies. » — Cette assertion est encore bien gratuite, et l'expérience la dément. Car Lacordaire, sortant à peine de Saint-Sulpice, ne prit-il pas de l'ascendant sur le peuple, dans ses conférences du collège Stanislas qui lui ouvrirent la chaire de Notre-Dame ? Un des plus forts exégètes de notre temps, M. Le Hir, n'était-il pas professeur à Saint-Sulpice ? Et ce M. Mollevaut dont je t'ai déjà parlé, était regardé par M. Boissonnade comme un helléniste très érudit et des plus forts. Enfin, pour te montrer que loin de les cantonner dans leurs sacristies, on est bien aise de les y aller chercher, M. Laboulaye, dans son rapport sur l'enseignement supérieur, avouait, en pleine Assemblée Nationale, qu'ayant été consulté sur un cas de dispense très grave (il s'agissait du mariage), et se trouvant très embarrassé, fut très heureux de rencontrer le traité *de Matrimonio* du P. Carrière — un Sulpicien — où il put trouver la solution si vivement désirée. Tu vois donc, bon ami, qu'ici encore, comme dans les points précédents, les faits donnent un complet démenti à la personne qui t'a renseigné.

5^o « La plupart des évêques opposants au Concile du

Vatican, et leurs théologiens, sulpiciens! » — J'avoue franchement que je ne comprends pas ce reproche. Voudrais-tu, par hasard, faire un crime aux évêques d'avoir rempli leur devoir? Ne sont-ils pas juges et docteurs de la foi? Et faudrait-il soutenir que M. de Bismarck et les vieux catholiques ont raison, puisqu'ils soutiennent que, par la définition de l'infailibilité pontificale, les évêques ont été dépouillés de leurs prérogatives? Tu vois que ce reproche ne peut tirer à conséquence. D'ailleurs, les évêques français n'ont jamais dit s'opposer, mais contester l'opportunité; et puis, ce qui coupe court à tout reproche, ne se sont-ils pas tous soumis aux décrets du Concile? Est-ce une critique à l'endroit des évêques ou un compliment aux Sulpiciens?

6° « Rome les a toujours suspectés; de leur côté, ils ne se prêtent pas aux réformes imposées par l'autorité. » — Toujours des affirmations, sans jamais les appuyer de preuves. Il aurait été bien de dire sur quoi l'on se basait; mais ici, comme dans toutes tes allégations, la bonne foi trompée est confondue à la lumière des faits. Lorsqu'en 1804, le pape Pie VII était à Paris pour le couronnement de Napoléon I^{er}, et voulut honorer de sa présence plusieurs églises, il voulut précisément commencer par l'église desservie par les Sulpiciens; il vint donc y dire la messe et donner la communion aux séminaristes. Sous le pontificat de Mgr Darboy, le nonce du Saint-Siège n'a jamais mis les pieds à Notre-Dame; en revanche, il officiait très souvent à Saint-Sulpice. C'est le nonce qui est venu à Issy, il y a deux ans, poser la première pierre du nouveau bâtiment d'Issy. Enfin, n'est-ce pas sur Saint-Sulpice que se trouvent réunies les œuvres les plus directement attachées au Saint-Siège, telles que le *Denier de Saint-Pierre*? Penses-tu, après cela, que si Rome avait les Sulpiciens en aussi grande suspicion, cela serait ainsi?

Quant au reproche que les Sulpiciens méprisent Rome, je proteste de toute mon âme, et donne le démenti le plus formel à celui qui soutient cette calomnie, car je suis témoin tous les jours que ces Messieurs nous enseignent le contraire par leurs actes et par leurs paroles. Et cette prière que

récitait l'abbé Perreyve, en communiant de la main du Saint-Père : « Seigneur, que dans les choses même libres, je ne contriste jamais le cœur du Saint-Père, que pas une ligne ne sorte de ma plume qui résiste jamais à cette main ; que je sache plutôt broyer ma langue avec mes dents, que parler contre le désir de mon âme, » cette prière n'était qu'un faible écho de ce qu'il avait entendu au Séminaire.

7^o « Ils ont une idée fausse du sacerdoce : piété avant tout, sans doctrine, et par conséquent piété fausse ; enseignement séparé de la piété, et enseignement faux. » — Je suis étonné qu'un prêtre trouve que la piété avant tout soit une idée fausse du sacerdoce. Sur quoi baseras-tu donc cette science que tu tiens tant à acquérir ; et ne faut-il pas tout d'abord poser un fondement sérieux avant de commencer l'édifice, sous peine de le voir crouler ? Et sans la piété, quelle différence y aura-t-il entre un prêtre savant sans piété et la plupart de nos savants contemporains ? La science est bonne, elle est désirable pour un prêtre, mais la piété est nécessaire, car sans elle le démon de l'orgueil vient vite, et nous assistons alors à ces déplorables chutes dont nous n'avons que trop d'exemples dans ce siècle. Or, comme tu le dis toi-même, l'enseignement séparé de la piété est un enseignement faux. Donc, comme la doctrine de saint Thomas, que nous suivons en philosophie et en théologie, est la plus pure à laquelle on puisse s'abreuver, je crois que Saint-Sulpice est à l'abri de tous les reproches que tu lui fais ; je crois qu'à ce point de vue tu auras plutôt à voir de ton côté, car Tongiorgi s'est laissé entraîner aux nouveautés. Mais je ne veux pas te faire un procès ; le temps dont je dispose est très court ; aussi ne prolongerai-je pas la discussion. Je crois t'avoir donné satisfaction sur tous les points ; j'aime à penser que tu es converti d'avance. Mais j'ai pensé que si tu voulais de plus amples renseignements, tu pouvais t'adresser à notre bon P. Vernet qui, lui au moins, est à même de te renseigner.

Je ne veux pas clore ma lettre sans te demander pardon des termes de *gallican*, *ultramontain*, dont je me suis servi

et contre lesquels je proteste, parce qu'ils semblent tendre à former un parti dans l'Église où, selon Mgr Guilbert, « il ne doit jamais y avoir de parti, et en former c'est évidemment s'isoler, faire une scission, ou du moins une chose dont on cherche la raison sans pouvoir la trouver. »

P. PINET,
élève de Saint-Sulpice.

LETTRE CXCIX

A son Frère

Paris, mai 1875.

MON CHER AUGUSTIN (1),

Il n'est pas accablant du tout, ni même péremptoire, le document de notre Sulpicien, malgré quelques invectives assez véhémentes et pas mal de points d'exclamation ; et je suppose que M. Boulfroy n'est pas si converti que le pense son correspondant.

Le Sulpicien titulaire qui a dicté ces réponses n'était pas, on le voit clairement, si convaincu de leur valeur. Je n'ai ni le temps ni l'envie de répondre en détail et au long ; je ne veux pas entamer de polémique là-dessus, et vous avez mal fait de troubler la conscience de ce pauvre jeune homme, en lui livrant des appréciations que je crois justes, qui sont certainement fondées sur les principes et sur l'Histoire, qui se confirment toujours davantage dans mon esprit, mais que je vous envoyais pour vous autres. Du reste il n'y a pas, dans

1. Nous avons ici la réponse à la lettre précédente. Cette réponse devait être communiquée à M. l'abbé Boulfroy, et par celui-ci, au professeur de Saint-Sulpice qui avait inspiré la lettre écrite par M. l'abbé Pinet.

l'usage que vous en avez fait, de quoi fouetter un chat, et rien de tout ce que je vous ai écrit ne demande un si profond secret.

Quelques notes, au fur et à mesure que je vais relire la lettre du Sulpicien, et marquer au crayon des points de repère. Je néglige les premières phrases où il n'y a que des invectives et tant soit peu d'emphase : « Allégations mensongères..., révolte de l'esprit ami de la vérité..., tâche difficile..., résipiscence., confession..., porte-voix de calomnies, etc... » Passons au déluge.

1^o Ce reproche — « Rome ne leur a pas canonisé un saint » — a un motif tout canonique et fondé sur les principes de l'Église catholique. Les familles religieuses et sacerdotales à qui Dieu, dans le cours des siècles chrétiens, a donné un rôle un peu considérable et surtout une mission de réforme dans l'Église, ont à peu près toutes été mises, par la Providence, à la suite d'un ou de plusieurs saints, dont le mérite et les lumières étaient une garantie pour l'œuvre entière ; ou encore, quand elles ont vécu quelque temps, la fécondité de leur mission divine s'est presque toujours révélée par un fruit ou quelques fruits de sainteté héroïque, destinés, dans le plan de Dieu, à confirmer les autres dans l'esprit de leur Institut, et à leur servir de types. Il est de tradition aussi que l'Église, quand elle avait confiance en la mission et en l'œuvre d'une famille de ce genre, se prêtait volontiers à lui canoniser quelque saint, pour ajouter à l'autorité extrinsèque de la Congrégation entière, lui attirer des vocations, et lui donner une marque de sa sympathie et de sa reconnaissance. Voilà pourquoi je faisais ce reproche ; car après 230 ans d'existence, ayant fourni certainement des personnages pieux et de grande vertu, ayant bien des fois demandé la canonisation de plusieurs, si Saint-Sulpice n'a rien obtenu, et si Rome l'a débouté encore dans ses dernières tentatives, je ne tire pas de conclusion de ce fait seul, mais je l'indique comme une lacune significative. Que de petites Congrégations, moins anciennes ou très peu nombreuses, comme les Eudistes, les Picpuciens, les Oblats,

n'aient pas de saints non plus, c'est moins étonnant, puisqu'elles sont moins anciennes et moins nombreuses. Les *Oratoriens*, ou bien on parle de ceux qu'a fondés le Père Pétetot ; ils sont si jeunes, si peu nombreux, et puis leur esprit s'est aussi un peu montré libéral ; vivront-ils longtemps ? Ou bien on parle des anciens, fondés par le Père de Bérulle en France ; on sait que le Jansénisme s'en empara très vite, qu'il y coulait à plein bord, que la secte prit dans cette Congrégation quelques-uns de ses plus gros hérésiarques, et que l'Oratoire en est mort. L'Oratoire de saint Philippe de Néri en Italie a eu des saints.

2^o Cet *encore* est naïf ; c'est que M. Faillon avait été si bien chargé de tenter, et que sa tentative a justement enfoncé M. Olier pour longtemps. Dans 200 ans nous en reparlerons, et vous me citerez ceux que vous aurez.

3^o Grignon de Montfort et Mgr Daveluy appartiennent canoniquement à d'autres familles. Leur passage très temporaire entre les quatre murs de l'enclos de Saint-Sulpice ne prouve rien du tout ; on ne voit rien en eux par où Saint-Sulpice puisse les revendiquer, et par où eux-mêmes rapportent à Saint-Sulpice leur sainteté. — J'avoue que je goûte très peu *Paul Seigneret* ; certainement le pauvre jeune homme est bon et sincère, mais ce n'est pas la grande et solide étoffe catholique ; c'est de l'imagination, de la poésie, du romantisme, du personnalisme ; piété peu œcuménique, pas à proposer pour modèle aux jeunes gens. Sa manière d'étudier la foi, en particulier, sa manière d'étudier l'Écriture Sainte — quoiqu'elle ait été la raison du lien qui s'est établi entre lui et son biographe — est étrange, contraire au genre et à la méthode de l'Église, et suspecte : ce sont des rapprochements ingénieux, c'est de l'imagination, de la dévotion de sensibilité, du sens privé.

4^o Ce reproche — « ils n'ont pas produit un théologien irréprochable » — est très fondé et très impardonnable. La réponse qu'y fait le petit Sulpicien n'est pas une réponse. Les Sulpiciens ont écrit pour l'enseignement, pendant cette première période de leur vie ; et leurs écrits sont générale-

ment suspects. Pas un n'a percé la croûte qui couvre les théologiens vulgaires et de sixième ordre. A Paris, ils n'enseignaient pas eux-mêmes, mais hors de Paris. Je soutiens qu'ils ont eu une vaste part dans cet appauvrissement de l'éducation cléricale qui a rendu l'Église de France 1° si languissante dans la foi, 2° si stérile dans les œuvres apostoliques, même dans celles où on a fait la plus grande dépense de dévouement, 3° si féconde en erreurs, et si mêlée dans ses principes.

5° Ces épreuves n'ont pas du tout *détourné les anciens du sanctuaire de ce genre d'études* ; ils ont écrit, beaucoup écrit. Ceux qui n'étaient pas de Saint-Sulpice ont écrit, et il y en a qui ont réussi ! Ceux de Saint-Sulpice ont écrit aussi, et pas plus parmi eux que parmi leurs anciens, on ne citera *un théologien éminent et irréprochable*. Ils ont pour le moment vingt et un Séminaires en France ; ils en ont eu davantage ; en tous cas, ils en ont toujours eu un bon nombre ; il est tout naturel qu'ils produisent, et que de leur enseignement oral jaillissent des livres.

Plus loin, notre Sulpicien cite *Carrière*. Veut-il dire que ce soit là leur théologien éminent et irréprochable ? Légiste éminent, oui, à ce que disent les légistes, mais non théologien. A Rome, on ne le cite que pour le réfuter dans son erreur capitale sur le ministre du sacrement de mariage, — dans son erreur sur la condition des religieux devant l'État, — dans son erreur sur l'obligation qu'il impose aux contrats, pour des œuvres pies, de passer par le contrôle de l'État et par les formes légales, sous peine d'être invalides, — dans ses exagérations sur le pouvoir du prince temporel, relatif aux empêchements, — dans son système théologique entier dont tout le nerf est un principe faux : pouvoir trop grand donné au prince séculier dans les choses religieuses et ecclésiastiques, dans l'obligation qu'il peut imposer aux consciences. Il y aurait long à dire !

On parle beaucoup de leur théologien de Toulouse, Bonal *antiscolastique déclaré*, libéral avancé, qui s'y est repris à cinq fois pour refaire ses questions relatives aux rap-

ports de l'Église et de l'État. Les quatre premières fois, on le menaçait de l'Index, la cinquième, il a pu passer ric à rac ; il est pour le moment leur oracle. Je lui trouve une tendance rationaliste, dans sa manière d'établir la foi par la raison, et d'amener l'esprit à la première vérité révélée. Du reste, ce reproche est celui qu'il faut faire à la plupart des théologies françaises, pour le traité de la Religion et pour celui de la Foi. Entre autres, M. B*** me semble le mériter assez largement. Son livre est érudit ; à chaque instant des citations, des notes, des noms de Pères de l'Église — tout le monde en veut et il est facile de les citer dans les sens le plus opposés. Il les cite beaucoup, mais il les fonde peu ou pas du tout. Ce n'est pas encore ce livre-là qui sauvera le monde ; du reste, attendons que le temps ait sanctionné le jugement de notre Sulpicien sur M. B***. Il y a, du reste, comme entassement indigeste d'arguments d'autorité, des thèses qui prouvent beaucoup de travail, une grande dépense de recherches. — Si Mgr Deschamps avait fait un *éloge des deux traités* de M. B***, et que cet éloge fût imprimé, ce me serait un argument en faveur de M. B*** ; l'a-t-il fait ? J'en serais friand ! S'il l'a fait, comme dit le jeune Sulpicien, au Concile du Vatican, ce sera sans doute en esprit prophétique, car M. B*** n'a fait gémir la presse qu'en 1873 ; jusque-là, il autographiait et dictait, seulement pour ses élèves. On ne cite pas, en plein Concile, des notes dictées ou une autographie, même quand M. B*** en est l'auteur. Du reste, pour qu'un théologien soit jugé, il faut bien 20 ans. Repassez en 1893 ; l'expérience ayant parlé, nous serons tous plus autorisés à dire ce que vaut M. B***, et s'il est ce théologien éminent et irréprochable si longtemps attendu de Saint-Sulpice. Au préalable, mon avis est que non. Je voudrais qu'on me cite, plus authentiquement, l'endroit de ses œuvres ou un passage quelconque, mais *bien authentique et trouvable*, où Mgr Deschamps ait fait cet éloge.

6° Je maintiens ce reproche tout entier. Il y aurait une thèse fort intéressante à faire sur les doctrines de la Compagnie de Saint-Sulpice, à partir de la *Vie de la Sainte*

Vierge par M. Olier, que M. Faillon avait éditée et présentée à Rome, comme argument de la cause de canonisation, croyant faire merveille, et qui, à Rome, n'a pas été trouvée si saine ni si claire dans ses doctrines, malgré la vertu très réelle de M. Olier, je ne la nie pas.

Puis, il y aurait le *quiétisme* de M. Tronson, encore très visible dans ses *Examens particuliers*, surtout dans l'examen sur l'amour de bienveillance, qui est cependant le fondement de sa spiritualité ; sans compter pas mal d'autres nuages répandus dans tout ce même livre, dont tout le monde sait l'importance dans la piété sulpicienne et le grand rôle dans la formation cléricale. Puis, cette belle procession d'écrivains jansénistes et gallicans, depuis le grand siècle jusqu'à nos jours, dont quelques-uns étaient de la Compagnie, et beaucoup étaient élèves des Séminaires sulpiciens et, *généralement du moins*, en avaient pris les idées. Les plus gros bonnets y passeraient, comme M. Émery, fameusement gallican, et M. Gosselin, avec son livre sur la *Puissance des Papes au Moyen-Age*, le pandémonium du gallicanisme et du libéralisme, le livre le plus faux, le plus dangereux et le plus pervers qui ait été écrit en notre siècle sur les rapports de l'Église et de l'État, celui qui a abîmé toute l'Histoire ecclésiastique, celui pourtant qui a le plus contribué à former l'opinion publique sur ces questions, et qu'on lisait encore l'an dernier au réfectoire de Saint-Sulpice.

On arriverait ainsi jusqu'au *Compendium de théologie* du P. R***, une des têtes fortes de Saint-Sulpice et qui, en raison de son âge et de son autorité, représentait fort bien les traditions sulpiciennes. Il était un résumé de toutes les opinions suspectes qui vivent encore dans le clergé de France ; les Sulpiciens ont bien dû le désavouer, quand il eut été condamné par Rome.

Je voudrais trouver quelque part une liste ou un catalogue de tous les livres édités par les Sulpiciens depuis l'origine ; je montrerais à notre Sulpicien que ses Pères ont écrit et n'ont pas été heureux en écriture ; que l'expérience n'a pas recommandé grand'chose à la postérité. Mgr Baudry n'y

ferait pas mauvaise figure avec son *Cœur de Jésus*. piété étrange, singulière, romantique, pas catholique, et surtout son livre intitulé *l'Ontologie*, signé par M. Hugonin, son élève chéri.

7° Cet axiome théologique — *Nihil innovetur* — n'a pas été inventé par les Sulpiciens, mais vient de la haute antiquité ecclésiastique. Il veut dire qu'il faut garder la foi, toute la foi transmise par les apôtres, et dont l'organe principal et infaillible est Rome ; et que, quand on s'est trouvé englobé, bon ou malgré soi, dans un courant de doctrines nouvelles, il faut en sortir. Tous les hommes qui ont erré, sitôt entrés dans l'erreur, se sont écriés *Nihil innovetur !* Nous possédons, ne changeons plus. Ainsi, les protestants disent : Le protestantisme nous vient de nos pères ; possible que le catholicisme soit meilleur, mais, *nihil innovetur*. Les Gallicans disaient : Notre tradition française nous enseigne que le Pape n'est pas infaillible, et qu'il ne gouverne pas dans chaque diocèse, gardons notre tradition. Les Sulpiciens ont fait de même ; et ce principe : *nihil innovetur*, qui est à l'Église une arme contre l'erreur, leur a été, à eux, une arme contre la vérité et une raison de s'entêter contre la liturgie, la doctrine, les idées romaines et scolastiques.

8° Tous leurs écrivains en sont entachés, imprégnés — *de jansénisme* ; je n'appelle pas jansénistes seulement ceux qui ont été sectaires, excommuniés, dénoncés par sentence publique ; mais encore ceux qui répandent l'esprit, l'idée, les principes du jansénisme. Or, c'est le cas. Je sais que, généralement, ils reculaient devant les dernières conséquences de leurs principes, et n'allaient jamais jusqu'à la séparation complète ; mais les principes, ils en étaient tout imbibés. On sait qu'il n'y a pas bien longtemps, Bailly était l'auteur suivi dans leurs Séminaires et dans les Séminaires tenus selon leur règle.

Quant à la part de M. Bourachot dans cette résolution de la Sorbonne, vraiment c'est trop dire ; l'Histoire ne lui fait pas si largement les honneurs de l'avoir obtenue, et d'avoir tant travaillé pour elle ; et je ne vois nulle part qu'il

ait fait autre chose, comme toute la Sorbonne et comme toutes les assemblées du royaume, que d'adhérer enfin à la Bulle *Unigenitus*. Il n'y avait pas vraiment grand mérite ; et il était bien temps de faire cela en 1758, quand tout le monde, même les plus récalcitrants, excepté le Parlement, s'était prononcé ; quand le roi, par des décrets formels, avait donné force de loi à la Bulle, avait édicté des peines sévères contre les opposants ; et quand il n'y avait plus de milieu possible entre la soumission au Pape doublé du roi, et l'hérésie formelle doublée des peines civiles (v. Rohrbacher à cette date, T. XXVII). Faire de cette adhésion un si grand mérite à M. Bourachot, c'est comme si on me louait de ne pas me faire protestant ou musulman.

9° C'est fin d'aller chercher le *schisme constitutionnel*, pour avoir l'occasion de s'écrier que les Sulpiciens ont eu l'honneur d'y avoir 18 martyrs, loin d'y adhérer. Comme si j'avais parlé de leur conduite dans cette circonstance ! Vraiment la question posée dans ce schisme était trop élémentaire pour qu'on pût s'y fourvoyer ainsi. Du reste, la résistance des Sulpiciens est digne d'éloges, et je n'ai pas contesté les vertus dont ils ont plusieurs fois fait preuve. Je nie seulement leur rectitude doctrinale, l'orthodoxie de leurs principes, et leur compétence dans la formation cléricale qui est leur œuvre essentielle. Il ne serait pas difficile de prouver que le schisme constitutionnel, auquel plusieurs Sulpiciens résistèrent jusqu'à la mort, était tout simplement le fruit et la conséquence logique de ces principes gallicans, répandus dans le clergé de France par Saint-Sulpice. Quant à ces 50 évêques exilés, comptez s'il est bien vrai que tous venaient des mains sulpiciennes et, au moyen d'une biographie universelle, voyez s'il n'y a pas eu un seul des assermentés et même des mariés, qui ait passé par les mêmes mains sulpiciennes.

10° Ceci est beaucoup trop dire — que la *Déclaration de 1682* aurait été soutenue par toutes les facultés de théologie, selon l'affirmation de M. l'abbé Pinet ; il s'en suivrait que la France entière a été dans l'erreur gallicane ; c'est bien

faux. Je crois que le Saint-Siège ne s'était pas tenu si neutre sur les *quatre Articles*, et n'avait pas laissé la question si libre que cela. Comment donc, est-ce que les évêques imposent à Saint-Sulpice un enseignement ? Je croyais que Saint-Sulpice se tenait plus libre et n'avait pas d'enseignement officiel ; en tout cas, vous avouez que l'enseignement y était carrément gallican.

11^o Fameuse autorité théologique que celle de Saint-Simon, qui ne croit à rien du tout, et qui maltraitait surtout ce qui était soumis au roi. Si les injures de Saint-Simon prouvent qu'on est très orthodoxe, voilà bien des gens qui le deviendront ! — Le témoignage de Montalembert, en ces matières, est aussi passablement suspect. On sait que les mots d'*ultramontanisme violent*, de *violence ultramontaine*, de *fougueux ultramontain*, sont familiers à l'école libérale et gallicane. C'est la première fois que je vois Saint-Sulpice accusé d'*ultramontanisme violent* : reproche nouveau et que M. de Montalembert a soin de traiter comme une calomnie, puisqu'il dit que c'est méconnaître la savante, modeste et illustre Congrégation. En tout cas, il est clair que personne ne songe aujourd'hui à lui faire le même reproche, et que si elle l'a mérité au temps de Saint-Simon, elle a changé depuis et n'a pas été fidèle au principe *nihil innovetur*. Curieux argument que celui qu'on va chercher dans Saint-Simon pour prouver une question théologique ! Et puis, cette épithète de Gallican donnée à Saint-Simon, c'est comme si on donnait à Voltaire celle de Janséniste. — M. Émery avait du bon, mais le singulier théologien ! Et puis, quel Gallican ! Éditeur de certaines œuvres de Fleury qui ne sont pas sorties immaculées de ses mains.

12^o *Ontologisme*. Notre Sulpicien fait bien de filer doux sur cet article ; et le vieux Sulpicien qui lui dictait n'a pas mis les pieds dans le plat. Je crois bien ! Quand les condamnations sont venues, elles en ont surpris plus d'un de Saint-Sulpice en train de prêcher l'ontologisme. La condamnation les a un peu étourdis, mais pas déroutés ; car, au moyen d'un biais, ils ont trouvé une échappatoire par où ils pouvaient

continuer de le prêcher, sans tomber sous la lettre des propositions condamnées. M. B*** n'est pas le moindre ni le seul; on en cite qui, au grand Saint-Sulpice de Paris, font ce qu'il fait à Orléans. M. H*** a des thèses curieuses et qui, si elles sont violentes et fougueuses, ne sont pas ultramontaines, pour leur donner le moyen de continuer à enseigner l'ontologisme et le reste, après tout comme avant la condamnation, sans pourtant se croire condamné. Il est vrai que Sanseverino est entré à Issy; patience! il n'y est pas encore acclimaté; on l'enseigne actuellement pour la seconde année. Je vous dirai comme pour B*** : repassez dans 20 ans, et je vous dirai s'il y est encore. Sanseverino est excellent scolastique; mais un an et demi ne suffit ni pour constituer une tradition, ni pour fournir un argument en faveur de l'esprit scolastique de ces Messieurs. Du reste, on dit que M. Lecoq a eu du mal à l'introduire, et que ses confrères, M. M***, son supérieur, surtout, ne le voient pas avec tant de bonheur. Magnier leur allait mieux, paraît-il.

13° Bravo! ceci est naïf! si on ne vous en a pas encore parlé — du *libéralisme* — ce silence me semble éloquent! La question du *libéralisme* est arrivée aujourd'hui à un tel point que, dans toutes les écoles catholiques, on ne peut se dispenser d'y toucher. Si l'on veut être orthodoxe, il faut réfuter le libéralisme, et le dénoncer aux élèves pour les prémunir. Si on ne vous le réfute pas, mon petit, on a ses raisons; et je sens, dans votre lettre, plus d'une pointe libérale assez prononcée. J'ai vu plus d'un jeune prêtre sorti de Saint-Sulpice très libéral, ne sachant pas ce qu'était le libéralisme et en ayant à peine entendu prononcer le nom, quoiqu'on lui en eût infiltré tous les principes (1). Prenez

1. M. l'abbé Caux, ancien élève de Saint-Sulpice, qui remplaça M. Bocquet au Grand Séminaire de Beauvais, disait souvent à ses élèves « Qu'est-ce que c'est que le libéralisme?... Définissez-moi cela!... » Nous l'avons entendu dire aussi : « Qu'est-ce que c'est que des principes? Montrez m'en un! » Cette parole, il l'a répétée bien souvent; les étudiants en étaient confondus.

garde de sortir de Saint-Sulpice libéral naïf, comme ceux dont je parle. Prenez garde surtout à M. H*** ; c'est un des prêtres les plus libéraux de France à l'heure qu'il est ; or, étant professeur de dogme, il donne le ton à Saint-Sulpice de Paris, qui donne le ton à tous les Saint-Sulpice de France, et à beaucoup de Séminaires tenus par des prêtres séculiers.

Dans les lignes suivantes, notre Sulpicien paraît croire que c'est surtout en morale que le libéralisme se prêche et s'infiltré. Détrompez-vous c'est en dogme ; quoiqu'il puisse très bien se prêcher en morale, même après des thèses condamnant les libertés de conscience et de la presse, ou soutenant la légitimité de la peine de mort pour hérésie.

14° *Le plus fougueux ultramontain !* — Comme vous y allez, petit ! comme vous y allez ! Pourquoi un *ultramontain* vous paraît-il plutôt fougueux qu'un *gallican* par exemple, ou qu'un libéral, ou qu'un ontologiste ? Vous n'êtes pas doux, miséricorde ! Ce mot de *fougueux ultramontain* est une rengaine gallicane, usée au-delà de la corde. On peut très bien n'être pas fougueux, et trouver quelques ombres libérales dans l'enseignement de Saint-Sulpice.

15° Les *institutions libérales*, oui, le *libéralisme*, non, mon petit. Le libéralisme est une erreur condamnée par le *Syllabus* de Pie IX, et vingt fois avant et après l'édition de ce *Syllabus* qui, lors de son apparition, ne fit pas le bonheur des Sulpiciens, et ne les enthousiasme pas encore maintenant. Les *institutions libérales* d'un pays sont, au contraire, les inventions, les conquêtes, les lois, que les meilleurs esprits de ce pays lui ont données, pour assurer à leur patrie l'avenir de la civilisation et de la religion, le bonheur temporel et surtout éternel du peuple. Du reste, au temps de Mgr Parisi, le mot de *libéral* n'avait pas encore été dévoyé comme depuis. Alors, être *libéral*, c'était combattre pour obtenir la liberté de la vérité contre l'erreur qui cherchait à l'opprimer. Aujourd'hui, être *libéral*, c'est combattre pour obtenir toute liberté en faveur de l'erreur, afin qu'elle puisse opprimer la

vérité. Mgr Parisis était libéral dans le premier sens ; à Saint-Sulpice, il y a pas mal de libéraux dans le second sens ; libéraux mitigés, incomplets, voilés, inconséquents bien entendu, car il y a des degrés très divers, et ces Messieurs n'oseraient pas aller si loin que Rochefort et autres gredins. On dit que M. H*** est, de tous, le plus avancé, et j'ai vu de lui des propositions qui, en effet, sont étonnantes aujourd'hui dans la bouche d'un prêtre.

16° Tout le monde sait que Lacordaire — très libéral du reste, et, en ceci, docile élève de Saint-Sulpice — faisait fameusement gorge-chaude sur l'esprit routinier, mesquin, étroit, étiolant, éteignoir de Saint-Sulpice. Il y en a de belles traces dans ses lettres ; et le Père Chocarne, dans sa Vie, quoique contraint à cette grande réserve nécessaire dans un livre mis aux mains du public, l'a dit assez clairement. Il faut entendre Mgr de Ségur (1) et bien d'autres anciens élèves de Saint-Sulpice là-dessus ; le reproche qu'ils font à cet enseignement est celui que je rapporte ici. En sortant de Saint-Sulpice, Lacordaire étudia encore beaucoup, avant de produire ; et si le petit veut à toute fin que Lacordaire soit un fruit de Saint-Sulpice, je lui rappellerai qu'au point de vue doctrinal, au point de vue des principes, si Lacordaire avait, à son talent naturel qui ne venait pas de Saint-Sulpice, joint une éducation cléricale plus saine, sa gloire serait un peu plus pure, et son œuvre de réforme dominicaine n'aboutirait pas aux tristes choses que nous voyons.

17° Des *érudits*. Certainement, ils en ont eu ; des savants, peu ; des théologiens, pas. Les œuvres de M. Le Hir sont bonnes, mais c'est de troisième ordre ; ce sont des opuscules d'érudition qui ont leur petite utilité, mais non une grande portée, soit dans les sciences sacrées, soit dans les sciences profanes, soit pour relier et soumettre les secondes aux premières. M. Mollevaut « très fort helléniste... », grand bien

1. Sa *Vie*, écrite par son frère, M. le marquis de Ségur, renferme, sur cette question, des documents précieux et significatifs.

lui fasse ! Mais a-t-il fait avancer la théologie, ou les sciences humaines, même la science hellénique ? A-t-il pu quelque chose pour faire cesser ce divorce dont il est question et qui est, par les œuvres de beaucoup de monde et entre autres des Sulpiciens, une des plaies de notre temps et de notre pays ?

Le témoignage de M. Laboulaye pèse dans ma balance, pour la question dont il s'agit, tout juste autant que celui de Saint-Simon plus haut et de l'abbé Perreyve plus bas. M. Carrière était un jurisconsulte, pas un théologien ; sa science est profane ; il a aidé au divorce en faisant, entre la théologie et la science des lois, un mariage malsain où la science des lois avait la primauté. Je voudrais savoir si tout juste le cas dont s'occupait M. Laboulaye n'est pas un de ceux où M. Carrière s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'à la garde. Dans son *traité du Mariage* il n'en a pas fait d'autres.

A propos de Saint-Sulpice et de l'hommage rendu par M. Laboulaye à M. Carrière, faites-vous mettre au courant du nouvel éloge que ce même M. Laboulaye vient de faire de Saint-Sulpice, dans son *Rapport à la Chambre sur la liberté de l'enseignement supérieur* (1) : « Ce n'est pas à Saint-Sulpice, ni dans aucune école de théologie sérieuse, qu'on attaquera la légitimité du mariage civil ! » Voilà en substance ce qu'il dit. Si cet éloge était vrai, ce serait un joli coup de massue. Certes, il est exagéré, mais il y a bien quelque chose ; et M. Carrière, que M. Laboulaye a passablement fréquenté, s'en est payé sur le mariage, et a dit à peu près tout ce qu'on pouvait dire et que l'Église n'aime pas.

18° Le petit se met aussi le doigt dans l'œil ici. C'est une gloire pour un épiscopat d'avoir des doctrines pures et de les voir confirmées par les définitions de l'Église ; c'est une gloire et une consolation aussi, pour un pays, de pouvoir se dire : L'Église a défini telle chose, c'est bien ce que nous prê-

1. V. Journal *L'Univers*, juin 1875.

chaient nos évêques, et cela nous apprend que nous pouvons avoir confiance en eux.

Les évêques opposants avaient le droit de défendre leur opinion ; mais enfin, il est constaté qu'elle était fausse, et que leur tact théologique était en défaut. Ceci n'est pas si rassurant. En tout cas, il est constaté qu'ils ont nourri leurs peuples d'erreur avant la définition ; c'est quelque chose. Un pays où l'épiscopat se trouve ainsi, en assez bon nombre, pris par les définitions de l'Église en flagrant délit d'erreur, a toujours le droit de gémir un peu sur l'enseignement qu'on lui a donné, et de ne plus s'étonner de ce que ça n'allait pas. Et s'il y a, dans ce pays, une Congrégation enseignante qui avait été le principal foyer de cette erreur, et d'où sont sortis la plupart de ces évêques pris ainsi au filet, elle a le droit de se mordre les pouces, et de dire : « Tiens, je m'étais fourvoyée ! Je ferai bien de reviser un peu le reste de mon enseignement, pour voir si je ne me fourvoie pas encore ! » — Puis, les autres ont le droit de se méfier d'elle. On dit que M. Icard était théologien de Mgr Bernadou opposant et gallican ; c'est significatif.

19° Si bien ; les faits sont nombreux. Ce gallicanisme des Sulpiciens est un fait ; ce refus de leur canoniser un saint ; pas mal de livres condamnés ; jamais ils n'ont eu d'école à Rome — les Congrégations tiennent à cela, et c'est leur salut au point de vue des principes. On sait qu'à Saint-Sulpice on méprise l'éducation romaine ; c'est réciproque ; peu, très peu de rapports avec le Saint-Siège. Le nonce, Mgr Chigi, n'aimait pas du tout le Séminaire de Saint-Sulpice, et, comme cela arrive toujours, son entourage le laissait très bien voir. Il fallait entendre son second, Mgr Capri, auteur d'un opuscule intitulé : *Observations aux évêques de France sur les études des Séminaires*, opuscule qui a été fort remarqué et qui critique la méthode d'études ecclésiastiques française et sulpicienne. — Ce fait de Pie VII venant à la paroisse Saint-Sulpice, et des bonnes œuvres groupées autour de la paroisse Saint-Sulpice, est un argument comique ; ça ne vaut pas une plumée d'encre. Il s'agit de prouver que

les Sulpiciens, dans leurs *21 Séminaires*, font merveille pour l'éducation cléricale, et non que la *paroisse Saint-Sulpice* est la meilleure et la plus célèbre de Paris, ce qui tient à bien des causes.

Le pauvre abbé Perreyve ne m'a jamais séduit ; je crois qu'il était bon, et qu'il avait un vrai talent naturel ; mais libéral, libéralissime, romantique en piété, rêveur sentimental, moderne, nuance poitrinaire. Cette prière qu'il faisait là était sincère. Mais lisez le peu qu'il a laissé d'écrits ; il y a plus « d'une ligne sortie de sa plume » qui contient des principes fort désagréables « au Saint-Père ». Je sais qu'à Saint-Sulpice les maîtres ne parleront jamais contre Rome ; mais *l'esprit, l'esprit, l'esprit !* n'est pas romain, il est antiromain ; c'est un esprit de famille particulière, très distincte de l'Église catholique ; un esprit de terrain, de cru, de canton « *Nous Sulpiciens.... Nos Messieurs de Saint-Sulpice.. A Saint-Sulpice on nous enseigne... Notre règle de Saint-Sulpice.... Nos traditions de Saint-Sulpice..... Saint-Sulpice notre berceau... etc.* » M. de Maistre, dans ses ouvrages, dénonce à chaque instant cette manie gallicane de dire d'abord, dans toute question : « Nous croyons en France... En France nous tenons que... Nos idées en France... Nous autres Français... » — Êtes-vous catholiques, oui ou non ?

20° Elle sera éternelle cette équivoque au moyen de laquelle ces Messieurs prouvent ce qu'ils appellent, tout à fait à contre-temps, la *supériorité de la piété sur la science*. Eux autres, ils croient, à Saint-Sulpice, que la vraie piété sacerdotale vit de sentiment pur, et n'a pas pour aliment principal, essentiel même, la *doctrine* qui est la foi, la foi éclairée et élevée à ce degré supérieur où elle doit être élevée dans l'âme sacerdotale. Nous, avec l'Église catholique, nous disons : La foi est la base de toute sainteté ; à la sainteté sacerdotale, il faut pour base une foi sacerdotale, c'est-à-dire la doctrine. — Mais la piété passe avant la science. — Réponse : *Nego suppositum*. Je nie qu'on puisse les séparer, et que votre piété puisse être sacerdotale, c'est-à-dire grande,

forte, virile, éclairée, nourrie de principes, expansive par l'apostolat, capable de féconder les âmes, si vous n'avez pas nourri votre intelligence de la doctrine révélée, autant que vous l'avez pu. Il est difficile mais possible d'être théologien sans être pieux ; il est impossible à un prêtre d'être pieux sans doctrine, je veux dire pieux d'une piété saine et droite ; et ceci est impossible surtout à un clergé et à un ensemble de prêtres. — J'avoue que Sanseverino me va mieux que Tongiorgi, qui est très bon, mais pas si pur scolastique : *Quid indè ?*

21^o Notre Sulpicien a l'air, dans cet endroit de sa lettre, comme dans tous les autres où il a dit le mot d'*ultramontain*, de mettre sur le même pied, d'opposer l'un à l'autre, et d'anathématiser également le gallicanisme et l'ultramontanisme, comme deux partis contraires, également mauvais, comme deux erreurs extrêmes, à égale distance de la vérité, qui se tiendrait au milieu, entre deux, et qui aurait pour représentants ces Messieurs de Saint-Sulpice. Cette théorie sent rudement son gallicanisme.

Pour nous, nous savons au juste, et en termes précis, en quoi consiste le gallicanisme, ce qu'il enseigne, les arguments qu'il avait pour lui et les autorités qu'il a contre lui, enfin la condamnation qui le frappe. Si l'ultramontanisme est une erreur aussi, l'erreur opposée, il faudrait demander à notre Sulpicien de vous dire au juste en quoi elle consiste, quelle est sa formule, quels sont les arguments principaux qu'elle invoque et les autorités qu'on peut invoquer contre elle ; lui demander surtout pourquoi il la trouve plus fougueuse, plus violente que le gallicanisme ; lui demander si elle est condamnée aussi elle-même, et s'il permet qu'on la soutienne encore, lui qui permet toute opinion non condamnée par les papes ; enfin, lui demander en quoi consiste au juste et précisément la vérité, dans ce conflit de deux erreurs extrêmes, gallicanisme et ultramontanisme, et la doctrine qu'il faut adopter. Posez-lui donc toutes ces questions pour voir.

Il m'est revenu encore un tas de choses sur Saint-Sulpice ;

mais je ne les ai pas notées et je ne me les rappelle pas. M. Duponchel a été quelques mois élève de M. B..., leur oracle du moment ; il pense comme moi sur son compte (1).

J.-B. AUBRY.

LETTRE CC

A M. l'abbé Gaudissart

Paris, 15 mai 1875.

MON CHER AMI,

Je connais de vieille date cette distinction entre *les principes* et *la pratique*, tendant à faire croire qu'une chose peut très bien être démontrée certaine, nécessaire *en principe*, et inutile, inapplicable et même désastreuse *en pratique*. Le seul enseignement qui, dans *la pratique*, a chance et espérance de faire du bien, c'est celui qui est fondé sur les *vrais principes*, et je n'en connais qu'un, celui qui est de *l'Église*, et l'Église, c'est Rome. On attaque beaucoup nos méthodes et nos idées ; si, pour les combattre, on nous disait : « Vous vous écartez des principes, par conséquent on ne peut vous suivre en pratique ; » nous demanderions la preuve de la majeure, mais nous ne trouverions pas le raisonnement illogique. Mais quand on nous dit : « Vos idées sont bonnes *en principe*, elles sont même les vraies ; mais en pratique

1. Cette lettre répond aussi à une attaque formulée par M. l'abbé Fesch, dans son livre : *Au Séminaire — Souvenirs de Saint-Sulpice*. L'auteur de cette brochure, publiée en 1894, chez Oudin, s'efforce de justifier Saint-Sulpice des reproches formulés par l'abbé Aubry. Mais il a le tort : 1° de ne reproduire aucune des graves raisons de l'abbé Aubry ; 2° de remplacer les arguments par des attaques personnelles ; 3° de donner à son œuvre un ton badin, une allure légère qui en font une véritable *charge* fort désobligeante pour Saint-Sulpice. Il faut lire surtout les chapitres sur : *La vie de l'esprit*. — *Le crâne de l'élève de Saint-Sulpice*. — *Les catéchismes aux demoiselles*. — *L'oraison*. — *La physiologie des Sulpiciens*, etc., etc.

elles ne peuvent être appliquées ; » nous répondons : « Halte-là ! » Or, ceci, on me l'a dit cent fois, deux cents fois, mille fois, et c'est ce qui m'a rendu de plus en plus entêté. D'autant plus que pour moi, plus j'avance et étudie dans les livres et les hommes, plus je vois avec évidence qu'en étude comme en tout le reste, dans l'enseignement des sciences sacrées comme dans tout autre enseignement, ce qu'il y a de plus simple, de plus fécond et facile en pratique, c'est ce qui est conforme aux principes.

La méthode scolastique et romaine est la seule qui résolve le plus grand problème de l'enseignement des sciences sacrées, qui est celui-ci : Trouver une méthode d'enseignement assez forte pour suffire aux intelligences fortes, assez simple en même temps pour être à la portée des intelligences faibles. Chez moi, depuis sept ans que je suis revenu de Rome, cette conviction s'est accrue de tout ce que j'ai vu, lu, médité, pratiqué, vu pratiquer, en ce sens ou en sens contraire, entendu et souffert ; et chaque jour m'en apporte une preuve nouvelle, soit de témoignage, soit de raison intrinsèque.

Allez, restez fidèle à cette idée, continuez de la puiser et de la faire puiser aux autres dans notre bon vieux *Franzelin*, et le temps vous dira le reste.

Assurément, j'ai bien des défauts de caractère et d'intelligence ; mais mon idée, qui n'est pas de moi, est la bonne, la seule à laquelle il faudrait revenir en France, et en dehors de laquelle on ne fera rien et on n'a rien fait depuis 200 ans. Qu'on me traite d'orgueilleux, on a bien raison ; mais je le serais encore bien plus, si je n'avais pas eu pour frein ces grandes vues de la foi, qui sont si puissantes pour saisir l'homme et humilier sa raison. Qu'on vous traite tous aussi d'orgueilleux ; mais étudiez beaucoup, et plus vous approcherez de Dieu par l'intelligence de la foi, plus vous sentirez votre néant. Soyez très soumis à l'autorité, surtout à l'autorité dogmatique et traditionnelle de l'Église, qui vous apprendra avec surabondance à mettre en première ligne, dans la vie sacerdotale, la doctrine sacrée, c'est-à-dire la

sanctification de l'esprit par l'étude approfondie de la foi, racine et fondement de toute sainteté, instrument principal et essentiel de la sainteté du prêtre, et aussi de son action sanctifiante au milieu des peuples. Si cette idée-là vous paraît juste, et si vous avez assez de confiance en moi pour me croire, quand je vous dis que c'est une des idées fondamentales du christianisme, embrassez-la, attachez-vous à elle pour toujours et n'en démordez jamais, à moins que le Pape ne vous dise d'en démordez, ce qu'il ne fera jamais, n'ayez pas peur. — Je sais que quelques-uns vont partout, m'accusant d'avoir voulu importer brutalement et aveuglément au Séminaire les méthodes et les institutions romaines, non seulement dans ce qu'elles ont d'essentiel, c'est-à-dire dans le procédé fondamental de l'enseignement, mais avec tout ce détail et cet attirail de formules et d'exercices qui ne conviennent que dans des cours supérieurs et avec une moyenne d'intelligences très élevée. Ceux qui colportent ce conte : 1° sont les mêmes qui, il y a quelques années, ont fait des expériences ridicules en ce genre, lesquelles sont tombées honteusement, au milieu des rires et des chansons ; 2° ils savent fort bien qu'en parlant ainsi de nous, ils *mentent*. — Je dis en connaissance de cause ils *mentent*, puisqu'ils disent le faux sachant que c'est faux...

C'est une rengaine de beaucoup de théologiens, ou du moins de *théologastres*, de dire, à propos de Josué, que la Bible est inspirée dans tout ce qui touche à la foi et aux mœurs, mais que, pour ce qui est des faits historiques et des notions scientifiques, elle ne l'est plus, que l'inspiration n'atteint pas ce domaine, et qu'il ne faut pas, en ces choses, demander à la Bible l'exactitude scientifique. Tenez ceci pour une sottise, pour les raisons suivantes : 1° s'il plaît à Dieu de parler histoire ou science, est-ce qu'il n'y est pas aussi compétent que sur tout le reste ? est-ce que sa parole, même dans ce domaine, ne sera pas la formule souveraine et absolument exacte du vrai ? 2° Si les choses dogmatiques sont seules inspirées dans la Bible, et si dans le reste il peut y avoir erreur, qui marquera la limite entre les deux

domaines, celui des choses dogmatiques et par conséquent inspirées, celui des choses non dogmatiques où l'erreur est possible, car elles sont souvent mêlées? Je ne pourrai plus rien lire sans me demander anxieusement : Oui, mais, ceci est-il inspiré? 3° Ces choses non dogmatiques sont-elles de l'Esprit-Saint? Si oui, alors elles sont inspirées et infaillibles ; si non, alors elles ont été ajoutées par l'auteur humain ; à celui-ci il a donc été loisible d'ajouter ses pensées à celles de Dieu. Où s'arrêter dans cette voie? Je ne suis plus sûr de rien. Aussi, pour toutes ces choses qui, au premier aspect, semblent contraires à la science moderne, je commence toujours par bien m'assurer de ce que dit la Bible, je tiens cela pour souverainement vrai, et si la science n'est pas contente, j'attends qu'elle découvre que la Bible a raison, même scientifiquement, ce qui arrive toujours.

Pour vos classes d'Écriture Sainte que puis-je vous dire? Gardez la méthode que je vous ai conseillée. Je n'aime pas les notes recopiées à nouveau après rédaction en classe ; c'est écolier, c'est étioyant pour l'intelligence qui passe tout le meilleur temps dans le copiage, sans manipuler une seule idée nouvelle en plus de ce qu'elle a déjà vu, tandis que ce temps serait si bien employé à compléter l'étude, par quelque travail dans d'autres auteurs et à d'autres sources. Comme dit Audisio, dans son livre sur les *Études ecclésiastiques : Les compendiums dessèchent et appauvrissent l'esprit.*

Marchez votre chemin, ornez votre intelligence de la vérité révélée ; éclairez, approfondissez votre foi, augmentez sans cesse votre petit trésor intérieur de foi, de force, de principes ; soyez les plus humbles et les plus modestes en même temps que les plus inébranlables dans vos idées, non parce qu'elles sont vos idées, non parce qu'elles sont vôtres ou nôtres, mais parce qu'elles sont, vous le verrez de plus en plus, celles de l'Église, celles qui doivent former les cœurs sacerdotaux et sauver le monde.

Réponse à une de vos questions : Un professeur dont l'éducation a été faite avec des *principes*, et qui a lui-même, dans son enseignement, procédé par *exposition de principes*,

n'a pas besoin d'une journée pour préparer sa classe et pour y être intéressant et instructif, grand dans sa pensée et simple dans son exposition. — Je parle d'un professeur de hautes sciences, comme sont essentiellement les sciences sacrées. Si un professeur a besoin de 26 heures pour préparer chaque cours, c'est le signe évident qu'il n'est ni homme de principes, ni capable de penser, mais seulement chercheur, s'épuisant en érudition sèche et incapable de féconder les intelligences en les charmant, dépensant beaucoup de fatigues à *ramasser les idées des autres*, mais n'en ayant pas lui-même et n'en pouvant fournir de son fond.

Vous paraissez dire que vous prendrez votre parti aux vacances ; je vous en félicite. Vous trouverez l'homme et, par conséquent, des misères partout ; mais au lieu où je suppose que votre cœur vous appelle, vous trouverez plus de grandeur, moins d'esprit d'intrigue et d'ambitions qui se poussent et se jaloussent (1).

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCI

A M. l'abbé Pinel

Paris, 15 mai 1875.

MON CHER AMI,

Vos idées sont bonnes et vraies sur le rôle de la *doctrine* — dites plutôt encore *doctrine* que *science*, quoique science ou intelligence de la foi puisse se dire — dans la piété... Consultez à ce propos et étudiez le *Mandement* de Mgr Berteaud sur *la Foi* ; c'est son meilleur, et il vous montre à quoi sert dans l'Église l'intelligence de la foi. Tenez pour subversives

1. Allusion à la Société de Jésus, dans laquelle M. l'abbé Gaudissart entra définitivement un peu plus tard, et dont il est aujourd'hui un des membres les plus distingués.

du sens catholique et même pour impies, les propositions contraires. Il y a deux cents ans que la France fait l'expérience de cette piété sans doctrine et non fondée sur la doctrine, que j'ai toujours combattue et combattrai toujours ; nous récoltons les fruits qu'elle a produits dans notre pays, sous la présidence et la direction des *Sulpiciens*, qui n'ont jamais su que cette thèse : *La piété avant tout, puis la doctrine*. Ne dites pas, vous *La doctrine avant la piété* ; mais si on vous demande qui passe avant, de la piété ou de la doctrine, répondez : *nego suppositum*.

La doctrine, c'est la foi élevée par l'intelligence du dogme à ce degré éminent de lumière où il faut qu'elle soit dans l'âme du prêtre, pour que sa piété soit éclairée et sacerdotale. Dieu n'a pas fait un saint qu'il ne le fit en même temps théologien ; si ce n'est par étude, c'est par intuition. Exemple : le Curé d'Ars, dont les discours, catéchismes et paroles, rapportés par M. Monnin, sont des perles de théologie. Tellement, que l'Église ne canonise jamais un saint sans avoir d'abord examiné tout ce qu'il a pu laisser des produits de son intelligence, pour le juger là-dessus. Et je crois que cet examen a été tout juste, pour M. Olier, l'obstacle à sa canonisation ; il a été assurément bien saint, et on ne peut pas montrer d'erreur caractérisée en lui ; mais que voulez-vous ! ce n'est pas une spiritualité œcuménique, claire, moulée sur les principes traditionnels. Sa *Vie de la Sainte Vierge*, éditée par M. Faillon qui voulait tout juste, il y a une vingtaine d'années, lui faire de cette vie un piédestal pour la canonisation, a précisément retardé, et pour toujours, je crois, enrayé l'affaire. Ce livre a été mal vu à Rome, je le sais.

Le P. Ramière est venu me voir ; justement, je lui ai parlé de cette thèse des rapports entre la science et la piété : « Ah ! s'est-il écrié, si je la connais ? J'en suis empesté ! (sic) et il y a longtemps que j'ai l'idée de faire un article là-dessus dans les *Études religieuses* ; je le ferais bien à ce moment-ci, mais j'aurais peur qu'ils ne prennent ça pour un coup monté ; ça pourra venir. » Nous avons conti-

nué à causer sur ce thème où il abonde dans notre sens, comme du reste tout théologien et tout homme d'un peu de sens, possédant ce que saint Paul appelle *Prima elementa exordii sermonum Dei*, y abondera aussi. Laissez dire et gardez notre idée, qui est l'idée catholique ; seulement, écoutez bien les thèses qui se débitent, et jugez bien de la pauvreté de leurs arguments. — Il faut bien que ceux qui parlent ainsi de la piété et de la doctrine, aient une idée fautive de la piété, puisque l'un d'eux, le représentant de cette idée à Beauvais, disait qu'il y a dans saint Thomas plus de doctrine que de piété. Peut-on ! Quelles choses il faut entendre sur cette petite planète, pour si peu de temps qu'on doit y passer !

Les idées qui vous viennent et que vous attribuez à votre peu d'étude de saint Thomas. — Écoutez bien : c'est là le propre des études faites aux bonnes sources ; elles ne donnent pas positivement une science acquise, mais des principes et le sens théologique ou, comme dit Lacordaire, la puissance de découverte dans l'infini. Plus vous vous formerez en théologie, plus vous éprouverez cela ; vous serez étonné que pour trois principes que vous aurez étudiés et un peu médités, vous aurez la réponse à des centaines de questions ; et après un peu d'expérience des choses théologiques, s'il vous arrive d'être mis en face d'une question que vous n'aurez jamais vue, d'instinct et d'intuition vous sentirez qu'il faut y répondre de telle façon ; ou encore, si vous êtes mis en face de telle manière de concevoir un dogme, d'instinct aussi et d'intuition vous sentirez que le concept qu'on vous en donne est juste ou non théologiquement. Vous ne pourrez peut être pas de suite en donner des raisons spéciales, surtout vous ne pourrez pas en donner les preuves traditionnelles ; mais, habitué que vous serez à sentir avec les Pères et S. Thomas dans ce que vous aurez étudié chez eux, vous rencontrerez encore avec eux dans ce qui vous sera présenté, avant que vous ne les ayez consultés. D'où vient cela ? Du *nexus* qu'il y a entre les dogmes, de ce que Dieu, dans les choses surnaturelles et dans les notions révélées, n'a

qu'une manière de procéder ; une fois que vous avez saisi cette manière, elle vous sert à tout juger, en attendant que vous puissiez étudier chaque chose en détail.

Une seule erreur dans vos observations à ce sujet. Vous me dites que « l'étude des bons auteurs, à ce point de vue, est surtout de déboucher, d'exercer l'intelligence et de la rendre capable de trouver elle-même la vérité. » Très bien ! Vous ajoutez : « Non pas, sans doute, la vérité révélée. » Et moi, je réplique : Si, bien les vérités révélées. Car une fois en possession des principes de la foi bien compris et embrassés dans toute leur ampleur, il vous viendra maintes fois à l'esprit des notions, des observations, que vous serez surpris et charmé de trouver dans la théologie, et qui seront ou des conclusions dogmatiques certaines, ou des vérités définies, sans compter une foule d'observations profondes et d'idées lumineuses en même temps que saintes. Car, en doctrine, ce qui est lumière est sainteté, et la foi est, tout ensemble, un principe de lumière pour l'esprit et de piété pour le cœur ; la foi, vertu de l'esprit, est la racine et la base de toute sainteté.

Dites donc cela à ceux qui battent en brèche la doctrine : « Monsieur, comment donc se fait-il que Dieu a fondé l'édifice de la sanctification, de la vie intérieure, de la régénération spirituelle, sur la foi qui est une vertu de l'esprit, une lumière intellectuelle ; et qu'il fasse d'abord à tout chrétien un devoir de développer sa foi et de l'éclairer le plus possible, que même ce soit là le principe de la vie chrétienne ? Est-ce que, par hasard, le bon Dieu serait aussi dans cette erreur qu'il n'y a pas de vraie piété sans doctrine ? Pourquoi aussi le bon Dieu n'a-t-il pas étudié à Saint-Sulpice ? »

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCII

A M. l'abbé Masson

Paris, 16 mai 1875.

MON CHER AMI,

Je vous remercie d'abord de votre lettre affectueuse et confiante comme toujours, et je vous félicite de ce qu'elle m'annonce. Vous avez raison de compter sur mon cœur, et vous n'êtes pas dans l'erreur en pensant que je ne vous oublierai pas dans cette grande circonstance, et à l'heure même où je sais que vous aurez fait ce nouveau pas vers la montagne sainte de l'autel. — Voyez-vous comme les choses marchent, et comme il est urgent et pressant pour vous de soigner ce temps précieux de la préparation sacerdotale? Voilà votre Séminaire pour ainsi dire fini, et le peu qui vous en reste à faire avant le sacerdoce ne sera pas grand'chose, surtout avec les coupures du temps d'ici là, et avec toutes les préoccupations de ces derniers mois.

Ne faites pas comme tant d'autres qui, une fois arrivés au point où vous en êtes, se disent qu'ils n'ont plus rien à faire, que ce n'est plus la peine de s'y remettre, qu'ils n'auront plus le temps de rien acquérir, intellectuellement et moralement, et qu'ils seront ce qu'ils sont aujourd'hui. Il vous reste sept mois ; ce temps sera occupé par des péripéties très diverses. Croyez-moi, mon cher, croyez-moi, c'est le temps précieux, le temps de la moisson, le temps du salut pour vous, le temps de donner à votre avenir sa direction et sa tournure. Ce que vous allez être avant Noël, vous le serez dans votre vie sacerdotale. Vous avez bien raison de trembler ; mais songez aussi que l'avenir dépend tout entier de vous, de la manière dont vous occuperez le présent. Vous savez quel ennemi vous avez surtout à combattre et d'où vient pour vous tout le danger ; ce danger, que vous sentez

vivement aujourd'hui, vous le sentirez davantage encore plus tard. Profitez bien de tout, pour vous prémunir et pour augmenter, en vous ce trésor intérieur de doctrine, de piété, d'esprit de foi, de délicatesse de conscience, de force spirituelle, sans lequel *il faut qu'on succombe*. Il y en a déjà tant qui succombent, même après avoir possédé ce trésor pendant leurs jeunes années sacerdotales.

Ma lettre va vous trouver en retraite. Courage et confiance en Dieu, prière et prière encore. Écoutez ceci : que vos résolutions, pendant cette retraite, ne portent pas du tout sur l'avenir, je veux dire sur ce que vous ferez ou serez après votre sacerdoce, sur les dangers auxquels vous serez exposé alors, ni sur les vertus qu'il vous faudra ou sur les travaux de zèle que vous ferez. Qu'elles portent uniquement, *exclusivement*, sur la manière dont vous allez passer les sept mois qui vous restent, pour en faire ce que je viens de vous dire, le temps le plus précieux de votre Séminaire. Croyez que le conseil que je vous donne là est un bon conseil ; que si vous le mettez en pratique, il aura servi grandement à l'avenir même et surtout. Plus vous avancez vers la fin, au lieu de vous relâcher, redoublez de travail, de vigilance et d'efforts. Passez très bien, dans l'innocence sévère et angélique du cœur, dans la piété, dans le travail, ces deux derniers mois d'année scolaire. Préparez un excellent examen, et tâchez d'être en mesure de me dire, quand vous viendrez me voir, qu'il a été le meilleur examen que vous ayez jamais passé au Séminaire. Puis, ces vacances que vous allez passer, en précepteur sans doute, qu'elles soient un repos, mais un repos très utile à votre âme, une épreuve absolument victorieuse ; enfin, que les trois mois qui vous resteront ensuite, vous soient une véritable retraite, toute en méditation et en recueillement.

C'est une chose, à mon sens, effrayante et bouleversante, que la légèreté avec laquelle le plus grand nombre des séminaristes se préparent au sacerdoce, et surtout le sans- façon, le sans-souci, le manque de réflexion et de sérieux intérieur avec lesquels ils passent les derniers mois de leur Séminaire,

qui sont les mois décisifs, la crise importante. C'est une chose effrayante pour eux, car, après une telle faute, ce serait miraculeux qu'ils soient de vrais prêtres ; effrayante pour leurs futurs paroissiens, à qui ils ne peuvent avoir rien de fameux à porter.

Pour vous, mon cher ami, vous n'apporterez pas à votre troupeau un savant, ni une intelligence distinguée, ni aucune qualité naturelle brillante. Apportez-lui une âme vraiment sacerdotale, vraiment apostolique, profondément unie à Dieu, grandement préparée au point de vue surnaturel ; apportez-lui un saint, non pas encore un saint achevé, car vous ne pouvez espérer d'être achevé d'ici à Noël ; mais un vrai saint en voie de s'achever ; car, vous le savez, parmi les prêtres qui entrent dans le ministère, les uns, en y entrant, abandonnent tout travail de sanctification sur eux-mêmes et commencent à maigrir spirituellement ; les autres, en petit nombre, commencent, ce jour-là, une vie sainte et unie à Dieu, qui progresse jusqu'à la fin. Donc, courage dans cette retraite ; mettez-vous-y tout entier, de toutes vos forces. Chacun des sacrifices que vous faites aujourd'hui, chacun des mérites que vous amassez, chacun des entretiens vraiment intimes que vous avez avec Notre-Seigneur, ajoute à ce petit trésor que vous emporterez avec vous, est un degré d'union de plus que vous acquérez avec Dieu, et une raison de plus que vous avez d'espérer que l'avenir pour vous sera béni de Dieu, fécond en mérites, et utile pour la conquête apostolique des âmes, à laquelle vous voulez vous employer, vous consacrer, par le don de vous-même et le sacrifice de votre vie, peu importe sous quelle forme et dans quels lieux. Car il y a partout grandement à faire, et celui qui veut être à la hauteur de sa mission et qui sait se remplir de l'esprit surnaturel, trouve peut-être plus encore à faire en France que nous ne trouvons à faire, nous autres, dans nos pays étrangers si arides, si antipathiques à l'Évangile et où l'on trouve si peu d'élan vers la foi.

Vous m'annoncez votre visite pour les vacances ; elle me sera, vous le savez bien, un plaisir et une joie. Je vous prie

seulement de m'avertir quelques jours d'avance et au juste du jour où vous viendrez. Nous passons nos vacances, non pas ici, mais à Meudon, qui est à deux lieues de Paris ; et si vous veniez sans me prévenir, il est probable que vous ne me trouveriez pas. Étant averti, il me sera très facile de revenir ici ; nous faisons cela souvent, et il y en a toujours quelques-uns ici. Je vous prierai aussi de choisir de préférence l'avant-midi, que nous avons plus tranquille et plus libre.

Adieu, mon bien cher ami ; encore une fois courage et confiance en Dieu, qui vous soutient et vous fortifie, et à qui on ne se donne pas en vain. Je prends acte de la promesse que vous me faites de prier pour moi souvent ; j'en ai bon besoin ; moi aussi, je penserai à vous. Adieu, je vous embrasse bien affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCIII

A son Frère,

Paris, 24 mai 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Madame Bargallo va peut-être encore m'apporter un mot de toi, puisqu'elle vient, je pense, aujourd'hui. Je n'ai plus grand'chose à te dire, ni grand temps pour te le dire ; du reste, je ne suis plus en retard avec vous autres. J'attends encore demain la Sœur Marcellin. Joseph doit aussi te faire une lettre, et déjà il se l'était proposé avant d'avoir reçu la tienne de l'autre jour.

Voici l'examen qui approche ; il faut bien t'y mettre d'avance et le piocher dur et ferme, répétant et répétant encore. Je sais que c'est une préparation bien matérielle et presque toute de mémoire ; fais ce que tu peux pour y

employer aussi ton intelligence, et pour tirer ou faire sortir de tous ces textes quelques idées, quelques principes, soit en les cherchant dans les textes mêmes qui, après tout, sont toujours la formule d'une idée, soit en cherchant ailleurs, sur chacun de ces traités, sur chacune de ces thèses, les idées, les grands principes, ce qui est vivant, ce qui est fécond, ce qui agrandit les horizons, pour ensuite y rattacher ces textes ; c'est en même temps le moyen de les retenir, en les classant sous une idée intelligente, et le moyen de leur donner leur vraie utilité.

Quelle horreur, quel blasphème que cette comparaison de l'enseignement théologique avec une carcasse, c'est-à-dire avec un squelette ! Je ne l'ai jamais vue dans aucun théologien ; j'y ai vu plutôt la comparaison évangélique de semence, pour exprimer les premiers éléments de la foi qu'on jette dans les âmes par l'enseignement dogmatique. — *Semen est verbum Dei*. Une carcasse est morte et ne vivra jamais, ni ne peut féconder l'intelligence ; une semence est essentiellement vivante, plus vivante que la plante même qui sortira d'elle, et tout son rôle est de devenir féconde. Voilà ce que doit être l'enseignement pour vous. Assurément, il ne peut être qu'élémentaire, c'est-à-dire court, condensé, quintessencié ; mais il faut qu'on vous donne ou que vous cherchiez, sur chaque traité, sur chaque dogme, les *grands principes* par lesquels il se rattache à l'ensemble de la foi, par lesquels il prend vie dans ce grand corps du dogme catholique. Tâche toujours de voir tout par ce côté ; aie au moins cette idée, cette tendance, cette recherche, et, même avec un pauvre enseignement sec et desséchant, tu profiteras.

Oui, vraiment, un chou et un tas de cailloux ont du rapport avec l'ordre surnaturel ; ce sont des créatures infimes, mais enfin des créatures, et par conséquent, faites en vue de l'ordre surnaturel, qui suppose la création de l'ordre naturel. Elles se rapportent à la fin naturelle, qui est l'escabeau de la fin surnaturelle ; elles manifestent Dieu, qui doit être connu par la foi, et reconnu surnaturellement par ses manifestations naturelles ; elles sont à l'homme, comme toute autre

créature, un bien qu'il doit sanctifier et par lequel il doit se sanctifier ; et puis, *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J -B. AUBRY.

LETTRE CCIV

A ses Parents

Paris, 24 mai 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Comme je compte avoir aujourd'hui une occasion pour Beauvais par une Sœur de Saint-Aubin, je veux lui remettre quelques lignes pour vous. J'espère que votre santé est bonne et que, malgré la chaleur, vous ne vous fatiguez pas trop. Mon frère m'a dit que maman avait eu peur que je ne parte un de ces jours sans rien dire ; n'ayez pas peur. D'abord, je ne suis pas encore sur mon départ ; et puis, je ne partirai pas sans vous aller dire adieu et passer quelques jours auprès de vous. Je ne sais pas encore du tout à quelle époque ce sera, mais j'ai encore certainement plusieurs mois à passer ici auparavant. Dans tous les cas, il est certain que j'irai passer quelques jours à Goincourt ; et puis, même une fois parti, je ne suis pas perdu, aujourd'hui surtout que les voyages sont si faciles et la poste si bien organisée. A peu près tous les missionnaires reviennent de temps en temps ; surtout, il est bien facile de s'écrire souvent et d'envoyer régulièrement des nouvelles à sa famille.

Le principal pour le moment, et notre espérance à vous et à moi, c'est que mon frère achève ses études, ait bien le cœur à son affaire ; et vous verrez que tout s'arrangera et que bientôt vos ennuis auront une fin heureuse. J'espère que vous vous soignez bien et ne manquez de rien ; que mon frère

pense à me le dire dans sa prochaine lettre, car enfin il n'y a rien qui m'intéresse plus au monde que de savoir si mes parents ont ce qu'il leur faut.

J'espère et je compte bien que vous avez fait vos Pâques tous deux, que vous serez fidèles toujours aux devoirs des chrétiens, et que ce sera à la vie à la mort ; car enfin il faut travailler au salut de son âme dans l'autre monde, il n'y a que cela de sérieux sur la terre, et tout le reste est bien peu de chose. Et puis, ce serait honteux et triste que vous n'y soyez pas tout à fait fidèles, ayant deux fils dont l'un est prêtre et l'autre se prépare à l'être dans peu d'années.

Je termine cette lettre, chers Parents, en vous embrassant bien affectueusement.

Votre fils tout dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCV

A son Frère,

Paris, 24 mai 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Comment t'envoyer mes cahiers d'histoire ? ce sont des papiers décousus, brouillons informes, pleins de notes surajoutées, illisibles pour tout autre que pour moi ; j'aurais voulu rédiger tout cela, ainsi que mes cahiers d'Écriture Sainte...

Si le cartésianisme est condamné ? Le *Discours* de Descartes *sur la méthode* est condamné ; une foule de propositions rationalistes et cartésiennes, émises depuis Descartes, ont été condamnées. Du reste, il n'y a qu'un cri parmi les théologiens pour détester l'œuvre philosophique de Descartes et lui attribuer l'origine du rationalisme. C'est tout à fait curieux de voir aujourd'hui défendre le cartésianisme.

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCVI

A la Sœur Sainte-Angèle

Paris, 4 juin 1875.

BIEN CHÈRE SŒUR,

N'est-ce pas grande fête aujourd'hui pour vous? Ayant une occasion, je voulais vous envoyer encore un petit mot, mais voilà que je n'ai plus le temps que de vous remercier de votre lettre d'avant-hier. Allons, notre Mère, ceci est votre mois, plus encore que le mois de mai, et vous y aurez de quoi méditer et vous consoler.

Je voulais vous dire un mot de ce qu'est pour vous, dans votre vie religieuse, ce Cœur de Notre-Seigneur, source, réservoir, océan de la vie intérieure. Dans les cœurs des hommes, sous l'action du Saint-Esprit, il peut se passer de bien belles choses surnaturelles, une transformation qui met précieusement, au fond de leur pauvre sac, le trésor même du ciel. Mais tout ce que tous les hommes de tous les lieux et de tous les temps ont reçu et recevront de biens surnaturels, ne sera qu'un petit suintement de ce qui remplit le Cœur de Notre-Seigneur, et de ce qu'il possédait, lui, en totalité. En nous Dieu met une parcelle du don céleste, pour qu'elle fermente et nous travaille comme un levain. En Lui *la divinité ruisselait*, comme dit Mgr Berteaud.

Voilà mon commissionnaire, adieu.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCVII

A la Sœur Françoise

Paris 4 juin 1875.

MA BIEN CHÈRE ET BONNE SŒUR,

Vite, quelques lignes pour vous par une occasion qui se présente à moi. Vraiment, j'étais un peu à sec de nouvelles de ma pauvre ancienne paroisse ; et cependant, il n'est ni possible ni utile, même dans ma situation et à quelques mois du départ pour le lointain, de me désintéresser de ce qui arrive à nos chers prisonniers. Le P. Limbour m'avait bien donné quelques nouvelles ; mais sa visite a été si courte ; toutes les fois qu'il viendra à Paris, ayez soin de me l'envoyer.

Votre lettre me rassure un peu sur le grave changement survenu dans l'administration de la prison. Le départ de M. Moreau était bien à prévoir sans doute, mais ce n'est pas une perte considérable que je regrette beaucoup. En le sachant parti, il m'est revenu une petite tristesse de n'avoir pu le revoir, à la pensée qu'on lui avait donné des doutes sur moi, et que de ces doutes peut-être il avait gardé quelque chose ; c'est à cela sans doute que je dois attribuer l'excessive réserve et comme une sorte d'attitude défiante qu'il a toujours eue envers moi. Vous pensez bien, ma chère Sœur, que je n'attribue pas à cela plus d'importance et que je ne m'en tourmente pas plus qu'il ne faut ; mais enfin, j'ai cela au cœur, non comme une amertume, mais comme un regret. Peut-être lui écrivez-vous ; veuillez lui dire mes regrets en même temps que mes bons souhaits pour sa nouvelle position et son avenir.

Vous ne me dites pas beaucoup de nouvelles de notre monde, ma chère Sœur, ni de votre excellente petite famille de religieuses. Croyez-vous donc que je ne m'intéresse plus

à tout cela, ou bien êtes-vous étonnée que, m'étant voué à une carrière de détachement, j'aie gardé un bon souvenir pour ma pauvre prison et tout ce qui s'y rapporte ? Dites bien, s'il vous plaît, à vos Sœurs, qu'en ce jour et en ce mois du Sacré-Cœur, je demande pour elles au bon Dieu le trésor intérieur de grâce, de charité, de piété, d'attachement à Notre-Seigneur et de dévouement total à ses intérêts, sans lequel on ne fait rien de bon pour soi, ni pour les autres, surtout dans la carrière religieuse et sacerdotale, et dont elles-mêmes, particulièrement, ont tant, tant, tant besoin dans un milieu si peu surnaturel, si peu chrétien, si occupé par le démon, et si livré à tout ce qui éloigne de l'esprit de foi. Plus la dépense des forces surnaturelles que nous avons à faire est grande, plus aussi nous avons besoin de refaire à notre âme des provisions abondantes, pour n'être jamais à sec et surpris par la disette. Oh ! que je sens cela aujourd'hui, à la veille d'entrer dans une carrière où j'aurai tant besoin de richesses intérieures et où je me sens si pauvre, si faible, si terrestre toujours ! Offrez pour moi, s'il vous plaît, ma chère Sœur, quelques-uns de vos mérites et quelques-unes de vos peines ; vous savez la loi de la prière et de l'offrande du mérite pour les autres : on enrichit les autres sans s'appauvrir soi-même.

Je vois de temps en temps notre Blondel, que vous vous rappelez bien ; j'espère que celui-là du moins restera fidèle au bon Dieu, et ne perdra pas le profit de cette leçon du malheur qui est si dure sur le moment, et quelquefois si utile dans une vie. Il travaille et fait ses devoirs ; il s'est enrôlé dans un cercle catholique. Sa femme, qui est une bonne petite chrétienne, vend à boire et à manger ; leurs affaires vont assez bien. Ce souvenir de prison ne leur est pas trop pénible, et nous en parlons quelquefois en toute simplicité, sans que ni l'un ni l'autre ne songent plus à rougir. J'avais toujours peur, étant aumônier, que mon nom et mes relations ne produisent une impression amère sur les familles ainsi éprouvées ; j'ai fait l'expérience qu'au contraire, pour ceux qui ont pris occasion de leur malheur pour se retourner

vers Dieu, ce souvenir s'adouçissait, et ils me voyaient sans peine. Je me propose, en juillet, quand viendront les vacances, de consacrer un jour à me rendre à Poissy, où j'irai voir mon pauvre Dufossé ; Poissy n'étant pas loin, ce me sera facile, et je suis bien sûr que celui-là aussi sera content de me revoir.

Voyez, ma bonne Sœur, voyez comme je suis peu indifférent à l'affection et au bon souvenir des hommes. Ah ! il faut savoir aussi quel lien étrange et puissant s'établit entre le cœur du prêtre et celui de ces pauvres gens qu'il a vus souffrir et qu'il a pu consoler un peu et ramener vers l'Évangile.

Vous voulez bien, ma chère Sœur, présenter mes sentiments très respectueux à mon successeur, M. Claverie, et au P. Limbour ; quelque chose de très particulièrement aimable aussi pour M. le docteur Évrard. Si je l'osais, je vous demanderais bien de me rappeler au bon souvenir et de me recommander aux prières de vos Sœurs de Clermont, que je connais un peu. Enfin, quant à vous toutes, mes chères Sœurs, croyez que je ne vous oublie pas devant Dieu ; puisque vous me demandez de vous bénir, je le fais de toute mon âme, en déposant pour vous dans le cœur de Notre-Seigneur mes meilleurs souhaits et mes sentiments les plus respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCVIII

A M. l'abbé Boulenger

Paris, 12 juin 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

A mon tour, me voici en retard avec vous. Depuis ma dernière lettre, qui vous a été portée par M. Bocquet en partance pour Saint-Acheul, M. le Curé de Carlepont a dû, ces jours derniers, vous porter de mes nouvelles et vous

annoncer la lettre que voici. Puisque j'ai nommé M. Bocquet, je veux vous dire tout de suite que j'ai reçu de lui une très bonne et longue lettre où il me dépeint sa nouvelle position. Il paraît très heureux au port ; tant mieux donc, en voilà encore un de casé, non sans avoir un peu souffert.

Vous savez que l'été n'est pas ma saison de prédilection pour le travail ni pour la santé. D'ordinaire, jusqu'à présent, au 15 juin il fallait dételer, impossible de plus rien faire. J'espère, cette année, aller plus loin, et je vais pour le mieux. Je travaille toujours à mes *petites bricoles* ; j'ai trente-six études en route ; il faudrait dix ans pour finir tout ce que j'ai entrepris, et dix siècles pour faire tout ce que je voudrais faire ; mais le départ coupera court à tout travail. Je ne m'en tourmente pas et je laisserai toute étude, heureux si le bon Dieu me pardonne mes péchés en considération de ce sacrifice, et veut bien me faire récolter enfin en grâces et en fruits salutaires, le peu que j'aurai semé en étude : *Semen est verbum Dei*.

Vous me parlez de Mgr Laforêt ; c'est une très bonne étude. J'ai lu un peu de Mgr Laforêt, dans son tableau des études théologiques ; il m'a beaucoup plu, et je ne crois pas qu'il puisse rien faire de médiocre. Le sujet du livre dont vous me parlez est un des plus intéressants à lire, traité par des hommes comme lui, qui connaissent avec un peu de philosophie et de profondeur notre époque, son mal et son remède.

Une de mes grandes tentations, du côté de l'intelligence, c'est de travailler pour apprendre, pour savoir, pour moi enfin, et c'est ce qui me ferait regretter inconsolablement l'impossibilité où je serai peut-être bientôt d'étudier. Mais je sais bien que toute étude, même sainte, qui n'a pas pour but final l'apostolat, est vaine et ridicule, puisqu'elle mourra avec nous.. Nous travaillons pour nous armer et nous mettre en mesure d'être utiles et d'avoir un sacerdoce fécond, une action forte sur les âmes d'une façon ou de l'autre ; car il y a des apostolats de toutes les formes. Je me résigne donc bien volontiers, en pensant qu'il y a un âge

où il est temps de servir aux autres, par les fonctions du ministère, ce que nous avons ingurgité nous-mêmes par nos études entendues de la vraie manière, c'est-à-dire non pas comme des études sèches et spéculatives, mais comme un développement de la foi et de toute la vie chrétienne et sacerdotale fondée sur la foi, comme la préparation de notre âme par l'acquisition des principes révélés, en dehors desquels il ne reste que des idées personnelles, sans action et sans fécondité. Voilà, au fond, toute ma pensée sur les études sacerdotales, comme élément de formation et moyen fondamental de préparation au ministère, comme base même et aliment de la piété à ce degré suréminent de force, d'élévation et de lumière où elle devient piété sacerdotale. — On m'a souvent accusé d'exagérer beaucoup le rôle de l'étude dans la formation sacerdotale. Plus je vais et vois, plus je m'enfonce dans mon exagération, que je crois très fondée sur les raisons dogmatiques, sur la forme et l'organisation que Notre-Seigneur a données à son Église et à la vie chrétienne. Je pense que vous me comprendrez et que vous ne trouverez ni déraisonnable, ni exagérée l'idée que je viens de vous dire. Quand je serai missionnaire aussi, j'ai bien l'espérance, si c'est possible, de m'entretenir un peu la main et la tête.

Pas encore de nouvelles du départ ; il paraît qu'on nous annoncera cela vers le 10 juillet. Je redoute le séjour de Meudon pour les vacances ; vous savez que nous y passons toutes les vacances. La jeunesse y fait grand tapage ; on n'y a pas son installation et pas grand'chose à faire ; j'ai peur de m'y ennuyer et d'y perdre mon temps. Plus les mois défilent, plus je suis chiche de mon temps, vous pensez bien. C'est ici toutefois qu'il faut continuer de m'écrire, à moins de contre-ordre.

Adieu, Monsieur le Curé, et croyez toujours à mes meilleurs, plus affectueux et plus dévoués sentiments de fils en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCIX

A son Frère

Paris, 16 juin 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Voici M. Racinet qui vient de me remettre ta lettre et qui repasse demain pour me voir plus longuement et t'apporter les miennes. J'aurais beaucoup à te répondre, car en voici deux que je reçois de toi depuis ma dernière ; mais je suis un peu pressé, d'abord parce que j'en ai plusieurs à faire d'ici à demain, et puis parce que ces derniers mois me sont plus précieux, et que je me dépêche de les bien employer à étudier ce qu'il ne sera plus temps pour moi d'étudier plus tard ; aussi suis-je débordé par les choses que je voudrais voir.

Recueille bien partout ce que ton jugement et ta conscience te diront bon et utile, et à ta formation, et à ton avenir. Mais tu le vois, il faut avoir sa provision de principes et de force intérieure à soi, son trésor spirituel sur lequel on puisse vivre, même quand on n'a personne pour donner à votre âme la nourriture intérieure. Nous ne sommes pas protestants, et nous savons bien que, tout en relevant directement de Dieu, nous sommes aussi soumis à des hommes, et que nous avons besoin des hommes qui composent l'Église et qui ont mission et grâce d'état pour nous gouverner et nous distribuer la grâce. Mais retiens bien ceci, pour aujourd'hui et pour plus tard, tu en feras plus d'une fois l'expérience : il faut avoir des directeurs spirituels, et cependant ne pas trop compter sur eux ; tâcher, à force de travail et par une bonne formation, de nous rendre capables de vivre sans eux. Il est toujours vrai que Notre-Seigneur se réserve directement pour lui-même la plus belle part de la direction spirituelle des âmes qui sont à son service ; c'est donc toujours principalement sur lui qu'il faut compter, et à lui qu'il faut s'adres-

ser par la méditation, la prière, les lectures, l'étude sanctifiée, le sacrifice dans les grandes et les petites choses. Si tu t'y prends ainsi, tu te formeras, même à travers les obstacles et la sécheresse ; et tout ce qui ne te sera pas nuisible te sera utile. Pour les âmes de bonne volonté, tout devient élément de formation, de sanctification, de perfection et de solidification ; c'est presque le mot de saint Paul (Rom., VIII-8). Médite ce mot, il te servira ; et si tu as su profiter de ton Séminaire, si tu es un prêtre fidèle, si tu sais voir clair à ce que tu fais, tu éprouveras combien ce mot est profondément vrai. Pour le moment, il s'agit de tes études ; sois avare de ton temps ; sitôt que tu as une minute, emploie-la à la théologie, aie toujours tes papiers avec toi. Abonne-toi avec quelque autre élève pour travailler un peu en récréation, en promenade ; cette manière de travailler réveille et excite, tandis qu'à sa chambre, on s'endort, et l'imagination porte l'esprit ailleurs et dévore inutilement les heures. Il ne t'est même pas défendu, au contraire, de suivre, dans tes méditations, une méthode que je t'avais dite autrefois, et qui serait tout à la fois très solide pour la piété et très fécondante pour l'étude. Ce serait de prendre pour sujets de méditation, chaque jour, les pensées principales et dominantes d'une thèse ou même d'une partie de traité étudiée la veille. Si on faisait cela, la théologie ne serait plus une simple science, mais une prière. Et puisque vous êtes quelques-uns qui voulez comprendre notre idée, que pour être pieux comme prêtre, il faut de la doctrine et une foi éclairée, sachez donc que la piété devient solide et que la doctrine devient piété, quand on s'étudie ainsi à les identifier toutes deux ensemble, en les forçant à se rejoindre dans la méditation. Quelquefois, en parcourant la collection des œuvres de saint Thomas, où tout est si serré, si méthodique, si puissant en raisonnement et si régulier dans toute la manière de procéder, je me suis dit : Saint Thomas ne pouvait plus penser sans procéder méthodiquement et par principes ; que devait donc être sa prière, sa méditation ? Comme ce devait être puissant et solide !

Les plus fortes intelligences sont des fourmis à côté de saint Thomas. Tu n'es pas de ces plus fortes intelligences, et cependant il t'est permis et il te sera bon d'aspirer à l'imiter en quelque chose, de si loin que ce soit, et à te former une piété solide, en y mêlant ce que tu apprends en théologie, et une théologie pieuse, en la faisant passer dans tes méditations. C'est un peu difficile, mais essaye..

Ne t'effraye pas des difficultés de l'étude, du côté de la mémoire ; cela n'est rien du tout, et n'empêche ni de comprendre profondément, ni de penser et de sentir d'une manière élevée et juste, ni d'acquérir l'instinct théologique, bien plus précieux que l'érudition, pour laquelle j'ai toujours eu peu de goût. Le peu que tu me dis sur tes études et sur ce que tu entends, est ordinairement juste et vrai ; en même temps que tes réflexions sur ta manière de concevoir la direction spirituelle, la piété, la vie spirituelle, l'alliance ou pour mieux dire la fusion entre les principes et la piété, me montrent que tu es dans le vrai sous ce rapport, et que tu arriveras à saisir ce que M. Bocquet et moi avons tant prêché. La conclusion, c'est qu'il faudra continuer d'étudier, d'étudier de bons livres et des auteurs solides. Si lentement que tu avances, n'importe ; ce sera toujours éminemment profitable, et tu en récolteras les fruits plus tard, soit pour ta vie à toi-même et pour le développement normal de ta piété, soit pour la bonne et saine direction que tu apprendras, sans t'en douter, à donner aux autres. Je dis *sans l'en douter*, car cela ne se cherche pas ; et quand on a su donner à ses études la bonne direction dès le Séminaire, 1^o on a du goût pour le travail, 2^o on est tout surpris, en se trouvant aux prises avec les âmes, d'avoir des lumières pour découvrir leurs besoins et pour leur donner le vrai remède et la vraie nourriture. Évidemment, tout cela n'empêche pas d'être très humble et très simple, pas plus que d'être très obéissant. Soyez les plus humbles, les plus modestes et les plus obéissants de tous les séminaristes, vous qui aspirez à sortir de cette ornière intolérable de l'esprit vulgaire et bourgeois, et à réaliser en vous un autre idéal de la vie sacerdotale que

celui qui vous est trop souvent montré autour de vous. Si vous êtes très humbles et très simples, on n'aura rien à vous dire, et votre conscience à vous-mêmes ne vous fera pas de reproches sur ce chapitre, qu'on semble vous développer partout : La théologie vous rend orgueilleux et intraitables.

Je ne puis nullement admettre ce que te demande M. Catel de ne pas me dire tout ce qui te touche et te regarde, en bien ou en mal, et de ne pas me demander d'avis. Toute sa thèse sur ce point, à mon sens, est une *mauvaise action*. J'approuve beaucoup tes réponses ; tu avais le droit de les faire, il te le donnait en te parlant ainsi ; j'ajoute qu'à cause de moi tu en avais le devoir. A l'occasion fais-en encore autant ; tout le monde comprendra que tu as le droit de ne pas souffrir qu'on m'attaque devant toi ; si ce sont des supérieurs, fais-le respectueusement, mais fais-le...

Pour moi, M. Catel personnifie éminemment, dans le diocèse, ce système de formation creux, vain et stérile, cette sensiblerie *froide et sans cœur*, cette piété sans principes et sans nerf, ni force, ni expansion, ni efficacité sur les âmes, dont on essaye en France depuis deux cents ans, et qui a produit ce que nous voyons partout.

Adieu, que ce Mois du Sacré-Cœur te soit encore une bonne remonte spirituelle, et une occasion de te rattacher à Notre-Seigneur par la méditation, par l'esprit de prière, par le sacrifice viril, constant, calme et résolu.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCX

A M. Louis Brailion (1)

Paris, 16 juin 1875,

MON CHER LAPIN SEC,

Il y avait bien longtemps que je n'avais eu de tes nouvelles, et je commençais à craindre que le semeur d'ivraie ne m'eût chassé du cœur de mon Louis. Mais enfin le signe de vie que tu m'as donné me rassure, bien qu'il soit très court. On me l'avait dit, que tu avais fait le polisson, mais enfin réjouissons-nous que ce soit passé.

Toi, mon pauvre petit, voilà que tu montes vers les hautes classes ; vois comme le temps file. Encore quelques années, et si Dieu t'appelle au sacerdoce, tu auras comblé, par ces années, la distance qui te sépare encore du grand jour et qui, pour le moment, te semble presque infinie ; l'auras-tu aussi comblée par la préparation de ton âme et de ton cœur ?

Vois donc l'avenir plus *en homme*, avec des vues et des pensées élevées, pas en enfant et en gamin qui rit et s'amuse ; mets la main à l'œuvre de ta formation et de ta sanctification par le sacrifice, par la piété, par la pratique des petits devoirs de tous les jours et de tous les genres, par l'étude offerte à Dieu et solidement embrassée. Il ne s'agit pas d'être la moitié d'un prêtre sérieux, et de passer sa vie à végéter dans des pensées vulgaires ; il s'agit d'être tout entier au bon Dieu, et de dépenser ses forces jusqu'au dernier sang pour le service et le salut des âmes. Sois missionnaire en France, si tu ne viens pas me rejoindre ; mais en tout cas, sois un apôtre, médiocre en tout, excepté en dévouement, en zèle, en charité pour les âmes, en amour de Dieu...

1. Disciple, lui aussi, de M. Boulenger, alors élève du Petit Séminaire de Saint-Lucien, aujourd'hui prêtre du diocèse de Beauvais.

Dire que je ne verrai plus cette pauvre et chère église d'Orrouy, avec son manteau neuf ! Je sais bien qu'elle sera plus gracieuse maintenant, et pourtant je regrette mes gros, vieux, énormes et laids piliers, parce qu'ils étaient pour moi un souvenir, et que mon imagination n'est pas faite à me transporter dans l'église sans les y voir.

Et toi, mon pauvre chien, ne te verrai-je plus ? Adieu, sois sage au dedans et au dehors.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXI

À M. l'abbé Pinel

Paris, 19 juin 1875.

MON CHER AMI,

Pour la méthode d'étudier la théologie, il faut être très large ; chacun travaille à sa façon et selon son esprit ; toutes les méthodes sont bonnes, pourvu qu'on les suive bien et qu'elles aient pour fond *la recherche de l'intelligence du dogme*. Ainsi, les uns choisiront les Pères, très bien ; les autres, un grand scolastique, très bien ; tout cela est très bien, pourvu qu'on s'y attache solidement. Étudiant un livre, les uns l'analyseront et le résumeront ; les autres commenteront et développeront ses idées. Étudiant une question, les uns en chercheront les éléments dans beaucoup de livres, les autres chercheront l'auteur qui l'a traitée le plus longuement et largement ; tout cela est à merveille. C'est à chacun de se faire sa méthode et de travailler selon sa forme d'esprit, selon son attrait. Il n'y a que les gens étroits et à courtes vues qui soient exclusifs et qui soient portés à plier tous les esprits à leur méthode, en leur imposant un cadre absolument achevé dans ses détails et où l'intelligence personnelle de l'élève n'ait plus aucune initiative à se donner, aucune

idée à trouver spontanément, mais une enflade de textes ou de pensées à suivre servilement et uniformément, sans avoir le droit de s'écarter, ni d'ajouter, ni d'amplifier, ni de changer l'ordre, ni de modifier les points de vue. M. Bocquet et moi, nous avons une manière de travailler toute différente, et nous nous entendions fort bien en études, nous rencontrant fort souvent dans notre manière de sentir et de penser les choses théologiques.

Vous remarquerez que la théologie est utile à tout, et que celui qui, ayant fait une bonne théologie, s'adonne à quelque autre étude, ne sera médiocre en rien, et trouvera de suite, en toutes choses, le vrai point de vue. En sorte que le moyen d'être bon professeur de littérature ou de sciences, est encore d'avoir d'abord une bonne théologie. Autrement on n'a qu'une littérature superficielle et de forme, et après dix ans de professorat, quand la première jeunesse a disparu avec ce premier élan dont elle a le privilège, on est un homme à *ficelles*, et on devient intolérable. En sorte que le moyen d'être bon professeur, est de s'entretenir la main et l'esprit dans les choses théologiques, qui servent toujours à donner à l'esprit une élévation de vues et une supériorité d'idées qu'on n'aura pas sans elles.

Vous voulez absolument que je vous réponde à propos de votre nullité en sciences naturelles. Eh ! mon Dieu ! ceci n'est pas bien important. J'admets qu'il y a moyen d'étudier très utilement ces sciences et, en général, toutes les sciences. Il y a du reste un côté par où elles se rattachent aux sciences de principes, en sorte qu'elles peuvent être autre chose qu'un vernis, sans jamais pourtant devenir absolument nécessaires, surtout sans être nécessaires pour *former l'homme de principes* ; tandis que les sciences de principes — philosophie, théologie — sont nécessaires pour arriver à la vraie science profonde et harmonieuse dans les autres branches d'étude. Pour ce qui est de la littérature, vous trouverez la preuve de ce que je viens de dire, dans deux articles du Père Longhaye — *Études des Jésuites*, 1874 — et intitulés à peu près ainsi : *Esquisse d'une introduction philosophique à un*

traité de littérature. Ce qu'il dit de la littérature, je le dis des autres sciences. Le Père Gratry a fait un charmant opuscule — *Les Sources* — qui contient de bien bonnes idées, sur la manière d'envisager toutes les sciences ; cet opuscule forme aussi le dernier chapitre de sa *Logique*.

Courage et patience ! Avant tout, gardez l'esprit et la grande idée de votre vocation ; soyez-y fidèle en toutes choses ; prouvez-vous à vous-même que l'amour de la théologie aide la piété et les autres vertus en général.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXII

A M. l'abbé Hadengue (1)

Paris, 21 juin 1875.

CHER VIEIL AMI,

C'est vrai tout de même que je ne m'attendais pas trop à cela ; mais enfin votre confiance a été la bienvenue, et vous pouvez compter que je ne la trahirai pas, quoi qu'il arrive et quoi que vous fassiez. Ceci est peut être la seule réponse catégorique que je vous ferai dans toute cette lettre ; car, comment voulez-vous qu'en pareille matière, je vous réponde catégoriquement ? Et comment voulez-vous qu'il soit évident pour moi que vous êtes ou n'êtes pas appelé ? Tenez, le plus simple sera de vous conter sommairement l'histoire de ma vocation à moi.

J'ai trente ans ; il y a vingt ans que je pense à être missionnaire. De dix à seize ans, c'était pour moi un rêve poétique et que d'ailleurs je croyais irréalisable. Étant en *seconde*, j'en ai parlé à M. Catel, alors mon directeur ; il n'a pas combattu, mais il n'a répondu que par des phrases

1. Prêtre du diocèse de Beauvais et ami intime de J.-B. Aubry.

alentour de la question. Au Grand Séminaire, j'en ai parlé à M. Marthe, mon directeur, qui combattait, ne combattait pas, reculait, ne disait rien, disait quelque chose ; enfin, c'était à n'y rien reconnaître — je n'ai pas énormément confiance en la sûreté de son œil, quand il faut discerner une vocation ; il voit juste quand il voit, mais il voit peu. A cette époque, j'en ai parlé par lettres à M. Albrand, alors supérieur du Séminaire des Missions Étrangères. Il m'a répondu : « Nous vous admettons, si vos supérieurs le permettent. » Quand sa réponse m'est arrivée, j'en ai été effrayé ; j'ai demandé à mes supérieurs, c'est-à-dire à M. Marthe ; il n'a pas permis, et je ne l'ai pas pressé ; je n'étais plus décidé. Mes raisons d'hésiter alors étaient d'abord mes parents qui avaient besoin de moi, mon frère qui entrait à Saint-Lucien et avait besoin de moi, enfin moi-même qui ne me sentais pas de taille.

La considération surtout de mes parents m'arrêtait, et m'a effrayé pendant ces vingt ans que j'ai mis à élaborer mon idée. Il y a donc dix ans que, sur ces entrefaites, M. Marthe m'a envoyé à Rome, pour m'attacher au diocèse, je crois. Je pris la précaution de lui dire d'abord : « Je vous avertis que je ne me lie pas pour toujours au diocèse ; vous savez mon arrière-pensée, je réserve la question d'avenir. » Je vous avoue qu'en lui disant cela, j'affectais un peu plus de décision que je n'en avais, car j'étais alors fort ébranlé. Il me répondit : « Dans dix ans, si vous voulez partir, soit, je vous laisserai partir. » — Ceci se passait en 1864, je suis parti en 1874, contre son gré, en lui rappelant sa promesse ; mais n'anticipons pas.

Me voilà à Rome en 1865 ; j'y passe trois ans. Mon projet de mission me revenait bien un peu ; mais en somme et dans l'ensemble il était bien obscurci, et j'y renonçais à peu près. J'en ai pourtant parlé au P. Freyd, en exagérant un peu le degré d'intensité de mes désirs, et surtout leur continuité ; car ils étaient alors fort passagers. Le P. Freyd ne combattit pas trop, mais se servit un peu de mon projet pour me montrer en perspective sa Congrégation, érigée spécialement

pour les missions. Il me disait : « Je ne combattrai pas votre projet ; l'idée de mission n'est pas mauvaise pour vous, mais vous devez la réaliser dans une Congrégation qui vous préserve et vous soutienne ; en restant prêtre séculier, le missionnaire est isolé, peu soutenu ; j'ai peur de ça pour vous. » — Je ne répondis pas grand'chose ; mais le P. Freyd, parfait du reste, était attiré pour sa Congrégation ; je me dis donc à moi-même, en l'entendant : Je te vois venir, je ne veux pas de ta Congrégation ; je ne sais pas trop si je finirai par être missionnaire, mais si je le suis, ce sera aux Missions Étrangères de Paris.

Je revins de Rome en 1868 ; je ne voulais pas être professeur, mais employé dans le ministère. Je fus professeur ; j'en remercie Dieu, quoique j'aie un peu souffert dans ce milieu ; le bon Dieu a bien fait ce qu'il a fait ; ce qui a été mal fait, c'est de moi. En rentrant à Beauvais, je pensais bien encore aux missions, mais assez vaguement, et bien moins décidé qu'avant. Je ne me rappelle plus comment et sous quelles impressions l'idée m'est revenue plus vive, jusqu'après ma quatrième année de professorat. Cette année-là, je me trouve décidé à quitter le diocèse ; j'avais beaucoup causé *Religieux* avec l'abbé Gossin, qui était en train de terminer ses hésitations, lui aussi, et de commencer ses préparatifs. A vous dire vrai, je me sentais si plein de défauts, si remué par les passions, qui ont incroyablement grandi chez moi depuis trois ou quatre ans, et enfin si faible de cœur, que tout en étant décidé à chercher un autre sol que celui du diocèse, je n'étais pas encore bien décidé à entrer dans les missions. Je pensais un brin aux Religieux ; mon attrait était pour les Bénédictins. Je vais passer huit jours à *La Pierre-qui-Vire* ⁽¹⁾ ; ces huit jours de retraite m'ont été doux. J'étais arrivé à la *Pierre-qui-Vire*, pensant vraiment aux missions dans le fond, et tâchant de me faire accroire que je pensais aux Religieux. J'ai admiré la vie des bons Pères, et je me suis dit : « Ce n'est pas pour moi ; soyons

1. Maison-mère des Bénédictins réformés par le P. Muard.

missionnaire, allez-y ! » — Le Père à qui je parlai m'approuva à peu près ; je pris date par devant moi-même. En revenant, je m'arrêtai à Paris, je vins m'abonner ici et demander l'admission, en désignant la date d'octobre 1874. Le supérieur me répondit : « Oui, mais que Monseigneur consente ; sinon, non. » Soit !

En arrivant à Beauvais, j'en parle à M. Marthe, comme d'une chose toute faite, comme d'un fait accompli qu'il peut écrire dans ses tablettes, et sur lequel il n'y a pas à revenir. Il éclate en reproches amers ; je me raidis. Il faut vous dire qu'alors j'étais décidé, que cependant j'hésitais encore affreusement au dedans de moi, et que devant mes supérieurs j'affectais d'être bien plus résolu et énergique dans ma décision que je ne l'étais au fond. J'ai passé bien des nuits à me tourmenter et à me dire : « Certainement que j'irai, puisque c'est décidé, il n'y a plus à y revenir. Cependant, ne fais-je pas une bêtise ? » Et il me venait un tas de raisons de ne pas y aller.

M. Marthe, lui, ne m'a jamais présenté une raison vraie de rester ; il ne me présentait que des raisons administratives : les besoins du diocèse ; ce qu'on avait fait pour moi ; Monseigneur qui a tant de peines et qui perd tous ses prêtres. — Je répondais : Le besoin du diocèse ? Il y a 600 prêtres pour 400,000 âmes ; la société des Missions Étrangères se compose de 500 missionnaires qui ont, à eux seuls, 250 millions d'âmes à évangéliser ; rien qu'en Mandchourie, là-bas, tout en haut, 20 prêtres qui vont et viennent sur une pièce de terre de 600 lieues de long et autant de large, avec une forêt de 300 lieues. — Ce qu'on a fait pour moi ? Je vous avais prévenu. — Monseigneur qui perd ses prêtres ? Il en reste encore assez pour n'avoir rien à faire. — Si M. Marthe, raisonnablement, tranquillement, m'avait présenté les considérants que je ne cessais de m'objecter à moi-même, et m'avait dit en conclusion : Comme directeur, je vous défends de partir, certainement je serais resté.

Pendant ces deux dernières années j'ai bien souffert ; et à partir du moment où ma décision a été prise et où je me

suis retrouvé à Beauvais pour faire mon bail, l'idée de mission, non seulement a perdu tout charme pour moi, mais encore me révoltait et me dégoûtait par moments. Il ne m'est resté, pour tenir bon, que deux choses : 1^o ma décision, prise antérieurement, et sur laquelle je ne voulais pas revenir, que je ne voulais pas même examiner ; 2^o les pures et sèches raisons dogmatiques de cette vocation.

En janvier 1873, voilà Monseigneur qui me propose la prison ; je crois que c'était une ruse pour me lier au diocèse, et que M. Marthe — bien que je lui eusse dit mon projet comme à mon directeur et sous le secret — avait dit à Monseigneur mes intentions ; et Monseigneur voulait me donner une attache, pour me dire ensuite : « Mais vous avez accepté la prison, c'est un engagement, il ne fallait pas l'accepter. » — C'est ce qui ne manqua pas d'arriver ; mais je pris mes précautions, j'allai trouver M. Marthe : « Monseigneur m'offre la prison ; vous savez, je pars dans un an et demi, faut-il accepter ? — Oui. — Et si, dans un an et demi, il m'objecte cela, témoignerez-vous que je vous ai averti ? — Oui. — Ne vaudrait-il pas mieux que je m'ouvre à Monseigneur de mes projets ? — Non. » Nouvelles scènes de reproches ; mais j'y étais si bien habitué ! J'acceptai la prison.

En décembre 1873, j'allai dire un jour à M. Marthe : « Je vais de ce pas, tout de suite, dans dix minutes, dire à Monseigneur qu'en octobre 1874 je m'en vais. » Scène de reproches. J'avertis Monseigneur, qui fut sec et un peu amer, mais qui ne dit pas grand'chose, sinon deux réflexions que j'attendais : « Ce qu'on a fait pour vous... la prison que vous avez acceptée. » Je répondis ce qu'il fallait. Monseigneur me dit qu'il m'en reparlerait, et me voilà parti. Je regardais l'affaire comme faite, j'en avais parlé à mon frère et à mon curé ; j'avais une peur et une inquiétude pour mes parents, ça ne se décrit pas ! Et puis, pour moi-même, franchement j'étais décidé ; mais j'avais des retours de volonté effrayants, et je passais mon temps à me révolter contre ma décision et à me dire : « Suis-je fait pour cette vie de missionnaire ? Évidemment non. J'ai des aptitudes pour le professorat,

je suis ici à ma place ; si je n'y reste pas, c'est par orgueil, parce que je m'entête dans cette décision, parce que je ne veux pas en avoir mon démenti ; si je ne me plais pas ici, c'est parce que je n'ai jamais mis mon cœur à cette besogne et pris ma position sérieusement. Je vais aux missions contre toute raison et contre tout bon sens. Évidemment, le chemin par lequel Dieu m'a providentiellement conduit jusqu'ici n'aboutit pas aux missions. Ne vais-je pas faire une sottise et substituer à la vocation de Dieu une vocation qui est de moi ? Tant pis, j'irai. Mon Dieu, si mon projet n'est pas de vous, dites-le d'une façon ou de l'autre ; si vous ne dites rien, je vais de l'avant ; qui ne dit rien consent ; je vous remets mon salut, et je vais chercher celui des autres. »

Dans cette dernière année 1873-1874, M. Bocquet était avec moi, préparant et méditant depuis longtemps son projet de jésuitière. Je le combattais alors, ne le croyant pas bon à être Jésuite ; je me suis rendu plus tard à ses raisons. Les objections que je lui faisais, il en convenait, et elles l'ont ébranlé longtemps ; elles ne faisaient qu'ajouter à ses hésitations, car il était exactement dans la même situation d'esprit que moi. Nous avons bien souffert, mais nous nous consolions en *mijotant* notre affaire ensemble. Lui, ne savait pas, et n'a su qu'en juin 1874, ce que je devais faire au juste ; à partir de ce moment-là, il m'a dit : « Je suis jaloux de vous, je voudrais aller avec vous ; mon projet de Jésuite me dégoûte, je vais aller là comme dans un tombeau. » Ceci, il me l'a écrit vingt fois depuis mon départ de Beauvais. Or, il vient de m'écrire de Saint-Acheul, où il est depuis un mois ; il est enchanté, calme, reposé — il faut dire que ses six derniers mois à Beauvais ont été horribles. Pour vous édifier sur ce qu'il a pu souffrir, allez, en mon nom, demander à M. Potier de vous faire lire la pièce qu'il sait bien.

Avec tout cela, Monseigneur ne faisait plus semblant de rien, et ne me parlait de rien. Je dois vous dire qu'il a été, dans toute cette affaire — à part ma première ouverture — d'une amabilité et d'une délicatesse de procédés qui sont

aujourd'hui pour moi le plus touchant souvenir que j'aie gardé de Beauvais. Quand je vis que Monseigneur ne me parlait de rien, vers février, j'écrivis au supérieur d'ici, lui disant où j'en étais, ce que j'avais fait, et le priant d'écrire lui-même à Monseigneur, lui demandant catégoriquement la permission de me recevoir. Il le fit ; Monseigneur répondit qu'il ne pouvait s'y opposer. Je vis Monseigneur, qui me dit la même chose. Affaire faite !

En juillet 1874, sitôt les vacances, je vins à Paris prendre jour et me faire inscrire. Au retour, j'avertis Monseigneur et M. Marthe de ce que j'avais fait, je dis adieu à Monseigneur partant pour Arcachon, et je me trouvai assis devant mon bureau pour ces deux mois de vacances, la tête dans les mains et me disant : « Qu'est-ce que je fais ? » — Quinze jours avant de partir, je fis avertir mes parents par la Sœur Providence et la Sœur de la prison réunies ; c'était ma plus grande inquiétude, ma question capitale ; il y avait vingt ans que je redoutais ce moment. La chose fut conduite par ces deux bonnes Sœurs d'une manière si délicate, que ça se passa vraiment pour le mieux et que, du côté de mes parents, depuis ce moment-là, je n'ai eu que de la consolation.

Je partis le matin du jour où s'ouvrait la retraite des professeurs, j'allai passer quatre ou cinq jours à Ribécourt chez mon curé, quelques heures à Orrouy, où j'ai un frère et une sœur enterrés, et me voilà ici. Je pense partir en octobre ou novembre, et je suis fameusement content de ne savoir pas où et de n'avoir aucunement à dire mon goût, car n'importe où que j'aille, j'aurai de la misère plus que mon souï et dans tous les genres. Si j'avais moi-même choisi le poste ou influé sur le choix, je passerais le temps à me dire alors : « Voilà ce que c'est, c'est de ma faute, pourquoi ai-je voulu ce poste-là ? » Tandis qu'en ne choisissant pas, je me dirai : « Ce n'est pas de ma faute, c'est eux qui m'ont mis là : en avant deux ! » — Si on me donnait à choisir, je choisirais de ne pas choisir ; mais on ne me donnera pas à choisir.

Depuis que je suis ici, j'ai encore passé par des impressions assez différentes, et la poésie n'est pas revenue, pas de danger ! La pensée se révolte même encore un peu par moments, mais bien plus modérément, et j'ai passé une année calme et tranquille, travaillant pour moi et complétant un peu mes études. Car ici, ceux qui ont fini leur théologie, tout en étant absolument soumis à la règle comme tous les autres, n'ont à peu près aucune besogne tracée d'autorité, et s'occupent comme ils veulent, à leur chambre ; je trouve même qu'on les abandonne trop à leur propre direction sous ce rapport ; pour celui qui sait travailler, c'est bon, mais pour les autres, je ne sais pas.

Voilà mon histoire, ma vieille. J'ai voulu vous la dire tout au long, quoique sommairement, afin qu'elle vous soit un élément de jugement. Tous ceux que j'ai entendus causer, ont passé par les mêmes phases, plus ou moins, selon les natures. Tous conviennent que plus on avance en âge, plus le sacrifice est dur, parce qu'on prend des attaches de cœur, on fait l'expérience de sa misère et de sa faiblesse spirituelle, on se crée des besoins physiques et moraux, qui ajoutent naturellement à la difficulté. Ceux qui apportent ici quelque illusion pratique ou un peu d'enthousiasme encore, le perdent dans la huitaine pour ne jamais le retrouver ; on est même, en pareil cas, déçu à son entrée ici, comme on l'est aussi en mission, c'est tout clair. Un vieux missionnaire, revenu *ad tempus* pour sa santé, et qui est reparti il y a un mois environ, me disait assez confidentiellement, il n'y a pas longtemps : « Si les élèves savaient ici ce que c'est que la vie de mission, pas un seul ne s'embarquerait ; vous retourneriez tous dans vos diocèses ou dans des Ordres religieux. »

Je veux vous le redire, mon vieux, comme à ma première ligne : « Je ne puis rien vous répondre de catégorique. » Pesez bien ceci encore : Jamais je ne dirai un mot que je sache capable de tenter, d'influencer, d'engager ou de décider quelqu'un à se faire missionnaire ; c'est du reste un principe reçu ici et pratiqué de vieille date. Les différentes fois

que je suis venu voir M. le Supérieur, avant d'entrer, je cherchais à me faire donner une assurance que c'était ma vocation ; je lui offrais l'occasion de m'engager, de me presser ; je lui présentais mes objections, pour qu'il les réfutât : rien ! Il m'a toujours répondu fort tranquillement : « Voyez vous-même ; soyez sûr que si c'est votre vocation, votre volonté se trouvera décidée toute seule. Évidemment, vous devez prier, demander à Dieu la lumière, écarter les raisons naturelles d'un côté comme de l'autre, vivre déjà saintement et vous remplir de l'esprit de sacrifice ; tout cela n'engage à rien, et vous servira toujours ; pour le reste, c'est à vous de voir. » — Une seule fois, comme je lui parlais des objections que je me posais à moi-même : « 1° Mon diocèse est déjà si pauvre en prêtres ; 2° J'ai peur de prendre la vocation de missionnaire sous mon bonnet, et non pas dans la volonté de Dieu, » il répondit : « Si vous n'êtes pas appelé, il ne faut pas venir ; si vous êtes appelé, ce que je ne puis savoir, remarquez ceci : 1° Votre diocèse n'est pas si pauvre en prêtres que nos missions ; on n'y meurt pas sans secours religieux, à moins de le vouloir ; en mission, nos chrétiens voient le prêtre une fois par an, car il roule dans tout son district, de façon à passer une fois par an dans chaque chrétienté ; 2° La vocation vient de Dieu, mais de Dieu par vous. Elle se manifeste, non par une révélation ou un ordre venu de quelqu'un hors de vous, mais par l'accentuation de votre volonté qui se décide sur de bonnes raisons, senties et aperçues. Voici comment la question doit se poser : La vie du missionnaire est bien plus pénible et plus dévouée, par conséquent plus parfaite que celle du prêtre qui reste dans son diocèse. Dieu ne m'oblige pas à la choisir ; mais si je la choisis, puisqu'elle est plus parfaite, il sera plus content de moi ; à moins que, vu ce que je connais de moi, ce ne soit évidemment une sottise à moi de la choisir, et que je ne sois pas décidé à en accomplir les devoirs, ou à moins que je la choisisse pour des raisons naturelles. » — Je vous dirai que ceci était ma crainte ; j'avais toujours peur de la choisir pour des raisons naturelles : poésie, recherche de l'extraordinaire, espèce de

gloriole, etc., et, en dernier lieu, entêtement à suivre mon projet. Mais enfin j'ai passé outre.

Il y a deux choses qui m'ont beaucoup déçu, dès que j'ai mieux entendu parler de nos missions : 1^o De vieux et habiles missionnaires, après avoir bien travaillé et examiné, se posent la question de savoir si, vu la nature, le passé, les mœurs des peuples que nous avons à évangéliser, on pourra jamais fonder parmi eux la *société chrétienne*, l'Évangile à l'état d'institution sociale, et faire autre chose que des *œuvres d'individus*, ce qui est bien différent et bien moins intéressant ; 2^o (et c'est presque la même question) : Il est prouvé que dans l'ancien Empire Romain, le Christianisme est entré par les classes hautes et influentes des sénateurs, des princes de sang impérial, des grands officiers, par la noblesse romaine. Les Jésuites, dans leurs missions, cherchent à suivre la même marche et, au XVII^e siècle au moins, même après encore, ils y avaient assez réussi. J'ai cru remarquer chez nos missionnaires une marche opposée : leur travail commence par le petit peuple. Je ne sais pas si c'est par choix ou par nécessité qu'ils font ainsi, il paraît que la haute société par là est inattaquable ; c'est pourtant ce qui rendrait l'Église un peu solide. Voici d'autres remarques prises au hasard : 3^o Il y a, dans le caractère, les mœurs et l'état intellectuel de ces peuples, une incroyable résistance et une antipathie singulière pour l'Évangile. 4^o Il semble qu'ils sont sans cœur et sans affection ; le missionnaire n'y rencontre presque jamais la reconnaissance, l'attachement et le dévouement. Ces pauvres gens n'ont pas une nature sympathique et facile à aimer ; ils n'ont même pas la simplicité, la bonhomie et la rudesse du sauvage qui est, lui au moins, *enfant de la nature*. 5^o Les défauts dominants dans le caractère national sont : fourberie, lâcheté, trahison, férocité froide, rapacité, vanité, infatuation d'eux-mêmes et de leur pays, qu'ils mettent au-dessus de tout, résistance à toute idée apportée par un autre, entêtement ridicule, malpropreté hideuse, pas de jugement, une imagination effrénée et bizarre, dont on a idée en

lisant la description de leur dogme absurde et fantasmagorique.

On est en train d'imprimer une petite notice de notre œuvre, exposant son but et ses conditions ; je vous l'enverrai dans peu de jours. Si votre idée persistait, je vous engagerais assez à venir me voir, et à passer deux jours ou plus ici ; j'aurais le temps de causer au long et au large, de répondre à vos questions, de vous renseigner en détail et *de visu*, autant que possible ! Vous pourriez voir le Supérieur. Tout cela n'engage à rien et vous serait peut-être utile, ne fût-ce que pour vous débarrasser d'une idée qui, sans doute, vous obsède, comme elle m'a longtemps obsédé. Il vaut toujours mieux en avoir le cœur net, et ne pas se laisser vieillir sans chercher à y voir clair, car c'est intolérable de passer ainsi les années à se dire : « Irai-je ? n'irai-je pas ? J'irai, je n'irai pas ! »

Tenez, que je vous dise une considération toute de raison froide qui, dans ces dernières années surtout, a eu beaucoup d'influence pour m'aider à prendre ma décision, ou à la garder une fois qu'elle a été prise, et qui, aujourd'hui encore, dans les hésitations actuelles et les retours de ma volonté sur ce qui est fait, m'aide à rester et à me tenir tranquille, allant de l'avant. Chacun de nous a une somme de forces à dépenser à l'œuvre de Dieu ; il doit chercher un terrain où elles auront leur objet et pourront s'utiliser. En voyant notre malheureux diocèse où, bon gré mal gré, les plus ardents sont bridés et condamnés à l'inertie par mille causes inévitables : froideur du milieu, éducation sacerdotale refroidissante, respect humain, la peur des confrères qui riraient de notre zèle et l'entraveraient, la force d'inertie qui, dans les gens, se mettrait en travers pour nous empêcher, le manque d'organisation de la part de l'administration diocésaine qui, par exemple à Beauvais, tout en reconnaissant la nécessité urgente de monter des œuvres actives et fortes, des œuvres d'hommes, et de répandre dans tout le diocèse un déluge de moyens de propagande, reste inerte et se refuse à rien tenter ; — quand je voyais tout cela, je me disais : Il

faudra donc que je me laisse brider l'âme comme ça aussi, et que j'aïlle végéter, grossir, moisir, pourrir, en face de 4 ou 500 âmes que je ne pourrai pas seulement secouer, et là-dessus j'aurai deux poignées de bonnes femmes, le bedeau, quatre ou cinq vieux grands-pères faisant leurs Pâques, trois pelés et un tondu à la messe ? Ce qui me fait peur, ce n'est pas le triste état de nos populations, puisque celles que j'irai voir sont pires ; c'est l'impossibilité à laquelle mille circonstances de temps, de lieu et d'administration, réduisent ici fatalement le prêtre, en le forçant à emboîter le pas de la fainéantise, malgré ses bons désirs, et à s'atrophier peu à peu. Au moins, là-bas, s'il y a du mal, bien plus de mal qu'ici, et d'immenses défauts, même dans l'organisation du ministère, — c'est possible, je n'en sais rien — il y a de la marge pour travailler, et de l'espace pour taper dans le tas. Personne ne sera là pour trouver que votre zèle est excessif, que vous êtes ridicule, que vous semblez jeter la pierre aux autres en faisant autrement qu'eux, et patati, et patata. Ma conclusion, je l'ai tirée en venant ici, et je la tire encore en y restant. Il est clair qu'on a bien de la misère en mission, que non seulement tout ne va pas sur des roulettes, mais qu'on rencontre des obstacles odieux, qu'on est souvent aussi condamné à ne pas avancer ; mais au moins on peut se donner du mal et se trémousser pour faire quelque chose ; la somme de forces est dépensée. Je vous donne ce raisonnement pour ce qu'il vaut, et uniquement pour vous dire ce qui a le plus influé sur moi pour me décider.

Vous parlez de sacrifices, mon vieux, et c'est bien le cas d'en parler ; car il y en a plus encore, paraît-il, que nous n'en soupçonnons, nous autres qui sommes ici, surtout de plus pénibles et de plus amers. Mais ce n'est pas assez dire ; on se console de cela, quand on sait que le sacrifice est méritoire, et qu'on aura de l'élan pour le faire. Mais il y a ce dégoût, cet affreux dégoût qui arrive si vite, par là surtout, qui vous déflöre tout, et contre lequel il faut marcher sous peine de se perdre. Il y a des dangers particuliers provenant de l'isolement où l'on est, du manque de soutien et de direc-

tion, enfin d'un tas de causes d'abrutissement dont on est entouré et qui agissent bien puissamment. On dit, et je suis porté à le croire, que les missionnaires de chez nous sont bien plus exposés sous tous rapports, surtout bien plus exposés à faire fausse route, à se décourager, à s'abrutir, à tomber dans le marasme, à ne faire que peu de fruits, tout en dépensant beaucoup de forces, et qu'ils ont bien moins de moyens de préservation et de réconfort spirituels, que les missionnaires appartenant à des Ordres religieux. Cela se comprend bien, puisque chez nous, tous sont missionnaires, et on n'est que missionnaire, et missionnaire jusqu'à la mort; puisque nous n'avons ni la vie commune, ni d'autres vœux que le clergé séculier auquel nous appartenons; puisque nous avons bien plus d'isolement en notre qualité de séculiers; puisque, en devenant missionnaires, nous brûlons nos vaisseaux, n'ayant pas, comme les religieux, la possibilité, la facilité de demander à nos supérieurs un autre service, si ça ne va pas. Encore, si nous avons l'espérance d'établir par là vraiment le règne de Dieu, de fonder des institutions chrétiennes d'une portée un peu large, de faire entrer l'Évangile dans la vie sociale, enfin d'établir la société chrétienne! Mais cette espérance, l'avons-nous? Non seulement je n'oserais l'affirmer, mais c'est tout juste si je ne penche pas à croire l'opposé. Dans ce cas, il ne reste qu'une consolation; la pensée de *sauver des individus*; et il est évident, les plus pessimistes le disent, qu'un bon missionnaire en sauve bien plus que s'il était resté en France. Encore ne faut-il pas croire que les chrétiens qu'on fait par là ressemblent à ceux des Catacombes, au moins tels que les peint Fleury : c'est pauvre comme foi, c'est superstitieux, c'est lâche, étroit, faible, cupide; et, comme nous disait à satiété, il y a quelques mois, un vieil évêque, missionnaire depuis 45 ans, l'évêque de la Mandchourie, Mgr Vérolle — qui vient de retourner dans sa mission comme un chat qu'on fouette, — les populations les moins chrétiennes de la France sont foncièrement, par leurs principes, leurs idées, leurs goûts, leurs manières de voir, leurs mœurs mêmes, plus chrétiennes

que les populations les plus chrétiennes de la Chine, bien que sur celles-ci on ait toute influence et une action toute-puissante.

Voilà, mon pauvre vieux, la situation, telle du moins que je la connais et que je me l'imagine, d'après tout ce que je vois et entends. Il y aurait encore des milliers de choses à vous dire ; mais enfin il faut se borner ; du reste cela suffit comme aperçu. J'ai voulu vous dire les choses très carrément et très simplement. Vous pourriez croire que j'exagère les raisons contre, pour vous effrayer et vous éprouver. Franchement, je ne les exagère pas du tout, et je ne vous ai dit que ma pensée. Il y a même encore un petit détail assez pénible que je ne vous dis pas par lettre, parce que je ne puis pas vous le dire, mais dont, au besoin, je vous soufflerai un mot de vive voix, sans expliquer ma pensée et uniquement pour vous faire un exposé fidèle de la situation.

Après cela, si vous êtes appelé de Dieu, c'est à vous de le dire, c'est-à-dire de juger si votre désir persévère, et s'il se résout en une décision positive. — Nous sommes ici 110 à 120 ; il est parti 57 missionnaires en 1873 ; nous aurons un départ le 30 juin au soir, un autre le 14 juillet au soir ; si vous voulez venir, prévenez-moi ; dans ce cas, par exemple, arrivez le jour du départ avant-midi. J'aurai mon après-midi à passer avec vous et le lendemain aussi ; nous causerons, et peut-être cela vous aidera-t-il à vider cette question.

Croyez, mon vieux, que votre secret sera gardé fidèlement. Adieu, priez un brimborion pour moi, j'en ai beau besoin pour le présent et pour l'avenir ; et, quoi que vous décidiez, croyez, mon bien cher, à ma sincère et fraternelle amitié.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXIII

A ses Parents

Paris, 6 juillet 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Il y a un peu longtemps que je ne vous ai pas écrit ; je veux le faire aujourd'hui, car, bien que vous ayez souvent de mes nouvelles par mon frère et nos amis, peut-être vous vous ennuyez encore un peu à cause de moi. Ma santé est toujours bonne, et j'ai été bien heureux d'apprendre que la vôtre aussi n'était pas mauvaise. Surtout, réservez un peu de forces pour l'avenir ; voyez comme le temps passe vite ; mon frère va vous revoir en vacances, et voilà sa seconde année finie ; encore deux ans et demi et tout est dit. Mon frère vous dira que j'irai probablement à Beauvais ou, pour mieux dire, à Goincourt, au mois de septembre. Je dis « probablement », c'est-à-dire il est certain que j'irai vous voir une dizaine de jours, mais je ne sais pas encore au juste à quelle époque des vacances. Jeudi 15 juillet, nous allons à Meudon ; je redoute beaucoup ce séjour de Meudon, je m'y ennuie, je ne sortirai guère....

Adieu, chers Parents, je vous souhaite toujours bon courage et bonne santé, et je termine cette lettre en vous embrassant bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXIV

A M. l'abbé Desaint.

Paris, 16 juillet 1875.

MON CHER LAPIN,

Ai-je assez tardé à répondre à votre excellente lettre ? Je vous connais assez, et je compte assez sur la petite place que vous m'avez donnée dans votre cœur, pour être assuré que mon silence vous a fait de la peine. Il y a plusieurs semaines que l'enveloppe de cette lettre est faite, selon mon usage, quand j'ai une lettre en projet ; mais 36 occupations à l'approche du départ m'ont empêché, et puis il a paru bon au Saint-Esprit et à nous de vous faire faire un peu de patience pour vos méfaits...

Vous savez que le Conseil reçoit chaque mois le bulletin de l'état des missions, par une lettre venue du centre, et que sur cette lettre on accuse les moindres accidents et changements de santé...

Je viens de recevoir l'ordre, avant-hier, de laisser pousser ma barbe, pour partir dans deux ou trois mois, mais je ne sais pas au juste quand, et je ne sais pas où ; je ne m'en occupe pas et continue à travailler. Cette année m'a été très bonne sous le rapport du travail, car j'avais à peu près tout mon temps. Bientôt je serai obligé sans doute de laisser là toute étude, et j'en fais le sacrifice, en demandant à Dieu que ce sacrifice me tienne, devant lui, lieu d'étude, pour nourrir mon âme et entretenir en moi l'esprit de foi, le sens sacerdotal, et me préserver dans cette terrible vie des missions, que j'embrasse non sans trembler un peu....

Prêchez bien du S. Thomas et des Pères, sans doute ; mais que tout cela soit bien assoupli dans votre prédication et votre direction. Lisez S. Thomas et les Pères ; broyez-les bien, pétrissez-les bien dans votre esprit ; puis parlez sans

chercher à donner du S. Thomas et des Pères, mais en cherchant à bien parler, à bien instruire; alors, ce S. Thomas et ces Pères que vous servirez à votre peuple, vous les tirez non des livres, mais de vous-même; comprenez-vous? Pour cela, il faut continuer d'étudier, afin de refaire continuellement la provision de forces à mesure que vous l'épuisez.

Adieu, mon pauvre vieux, priez pour moi, car j'en ai grand besoin.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXV

A M. Vasseur

Paris, 18 juillet 1875.

TRÈS CHER ET EXCELLENT AMI,

Ne vous semble-t-il pas, en recevant cette lettre, recevoir des nouvelles de l'autre monde? Il y a si longtemps que je ne vous ai écrit! Ma lettre avait croisé la vôtre, et ainsi vous voyez bien que nos deux pensées s'étaient rencontrées à travers l'espace; j'espère qu'elles se sont encore rencontrées bien des fois depuis ce temps. Pour moi, j'ai souvent, bien souvent pensé à vous, croyez-le; ce matin encore, à l'autel, j'ai mis votre souvenir et celui de votre excellente mère parmi ceux qui me sont chers; je le fais souvent du reste, et je crois franchement que plus tard, même à l'autre bout du monde, je ne perdrai pas votre nom.

La lettre que je vous fais aujourd'hui est presque une lettre d'adieu, car depuis deux jours je suis désigné pour partir en mission, mais je ne sais pas encore pour quel pays, ni même au juste pour quelle date. Je pense seulement partir à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, et je me propose de vous écrire encore une fois, quand je

saurai plus précisément ma destination et l'époque de mon départ.

Il y avait, dans votre dernière lettre, deux questions auxquelles j'aurais dû répondre plus tôt. La première était relative à l'inscription que vous vous proposiez de mettre sur la tombe de votre bonne mère. Cette inscription était déjà faite, mais je vous avais suggéré un texte que j'aime et qui convient à votre situation, et exprime bien le sentiment qu'elle doit inspirer à vous et à ceux qui vous voient : *Nous ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance*. Il y avait deux autres variantes à choisir : *Ne pleurons pas* ou *Ne pleurez pas*. Quelle que soit la forme que vous avez adoptée, elle sera la bonne ; car, d'un côté comme de l'autre, elle contient une pensée pieuse, élevée, consolante, propre à édifier, et c'est le principal ; car les paroles que nous mettons sur les tombes de nos défunts sont utiles surtout pour instruire ceux qui leur survivent, et leur inspirer de saintes pensées. Si donc vous avez fait mettre : *Nous ne pleurons pas*, c'est bien ; car alors vous faites profession, vous qu'on a connu dans la souffrance, de placer en Dieu votre espoir, et de chercher dans les pensées de la foi votre consolation. Si vous avez mis : *Ne pleurons pas*, bien encore ; car vous montrez alors quelle est la pensée qui vous a soutenus tous deux, vous et votre bonne mère, au milieu de vos douleurs que personne, dans Guiscard, n'a ignorées, et ceci est encore une profession de foi et une édification. Enfin si vous dites : *Ne pleurez pas*, bien encore ; car, du fond du tombeau, vous exhortez ceux qui vivent à placer, comme vous, leurs espérances dans une région supérieure à celle des misères et des douleurs terrestres.

Est-ce bien vrai, mon pauvre vieil ami, que votre espérance est toujours au ciel ? N'êtes-vous pas découragé ? Ne sentez-vous pas souvent encore vos forces morales défailir, et savez-vous toujours tourner vers Dieu, vers le ciel, vos pauvres yeux qui ont maintenant tant pleuré ? Il faut que vous me répondiez où vous en êtes sous ce rapport, et comment va cette pauvre âme si faible. Priez-vous, lisez-vous,

causez-vous, pleurez-vous, riez-vous quelquefois ; avez-vous souvent encore quelqu'un pour causer ; à quoi vous occupez-vous ; quelles sont vos pensées les plus habituelles ; votre petit ménage va-t-il à peu près ? Voilà bien des questions auxquelles vous ne trouverez pas étonnant que je souhaite un mot de réponse. Ah ! surtout, surtout, je vous en ai prié bien des fois, je vous en supplie encore, et ce sera ma dernière prière à vous, ne perdez pas le mérite des souffrances que le bon Dieu vous a envoyées pour vous donner occasion de vous sanctifier et d'épurer votre cœur. Soyez bien doux, bien résigné, bien patient ; tâchez d'être gai ; votre bonne mère qui vous voit, peut-être serait soulagée, ce me semble, et consolée, si elle vous voyait gai et calme, sans perdre toutefois son souvenir. Surtout, bénissez la main de Dieu, quand elle vous envoie quelque tristesse ; et même quand votre pauvre cœur déborde, quand vos yeux s'emplissent de larmes, laissez-les partir, mais qu'elles soient sans amertume, sans murmure ni désespoir, puisque Celui qui vous envoie ces souffrances morales, vous les envoie par amour et pour avoir l'occasion de vous bénir et de vous récompenser. Tâchez d'être pieux et toujours pur de cœur, dans vos pensées, dans vos désirs, dans vos aspirations ; tâchez de purifier de plus en plus votre vie, et ne vous tourmentez pas à regretter ce que vous n'avez pas goûté, et les joies de la famille que Dieu n'a pas jugé à propos de vous donner, afin que vous gardiez pour lui votre cœur et votre amour. J'ai souvent regretté de n'avoir pas eu plus de temps à passer près de vous, j'aurais essayé de vous pousser un peu dans la piété, dans ce que nous appelons le chemin de la perfection ou de la vie intérieure ; il me semble qu'avec votre nature aimante, délicate, et votre cœur trop sensible, vous auriez pu, dans ce chemin, faire quelque chose de bien. Mais Dieu sait bien ce qu'il fait, et ce n'est pas sans raison probablement qu'il nous a ménagé seulement quelques mois de relations. Gardez mon souvenir, et plaise à Dieu qu'il soit pour vous une instruction, un encouragement, un signe d'espérance.

Voici votre douloureux anniversaire ; que ce ne soit pas pour vous l'occasion de vous attrister ni de pleurer, mais simplement de méditer, de prier, de demander à Dieu plus de forces, et surtout la science de souffrir pour votre sanctification et d'utiliser vos souffrances ; envisagées à ce point de vue, qui est très simple pour un cœur chrétien, elles vous deviendront une richesse et porteront avec elles leur consolation qui, vous le sentez bien, ne peut vous venir que des pensées de la foi, des pensées célestes.

Voilà, cher Ami, ce que je demanderai à Dieu pour vous. Du reste, courage, espérance et confiance en Dieu. Notre Dieu n'est pas un tyran, pas même un maître ; mais un père, un ami compatissant et tendre qui, en nous demandant un peu d'amour et de sacrifice, sait bien ce qu'il nous réserve, et comprend bien la faiblesse de notre pauvre cœur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXVI

A M. l'abbé Boulenger

Meudon, 20 juillet 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

C'est encore à Paris que j'ai reçu votre lettre ; mais vous voyez, je vous répons de Meudon, où nous sommes installés depuis quelques jours pour toutes les vacances, ou du moins en attendant autre chose.

Avec les vacances, il m'est arrivé une décision, et je suis désigné pour partir en mission, mais je ne sais encore ni où ni au juste à quelle époque, probablement fin octobre. Aussi, ne vais-je pas perdre mon temps à courir, mais je voudrais avoir l'énergie de finir un tas de petites choses commencées, de mettre en ordre mes petits papiers, enfin de préparer le

petit bagage ; cette dernière opération toutefois ne se fera définitivement qu'après mon voyage à Beauvais, car jusquelà, ne sachant pas encore ma destination, je sais pas non plus de quoi je puis avoir besoin.

Vous comprenez combien le moment où je me trouve est sérieux et pour ainsi dire solennel pour moi ; je me sens fort tranquille, sans hésitation pratique et sans impatience. Je dis *sans hésitation pratique*, car enfin il y a toujours là cette nature défaillante en face du sacrifice, et ce cœur humain qui ne peut pas regarder sans sourciller une perspective comme celle que j'ai devant moi.

Beaucoup s'imaginent, et vous semblez croire vous-même que j'ai une volonté ferme ; c'est étrange, je croyais le contraire. S'il est vrai que j'ai une volonté relativement énergique, que seront donc les autres ? Car pour moi, j'ai, en toutes choses, avant de prendre une détermination, des va-et-vient de volonté, des défaillances, des hésitations, et instinctivement, sans chercher à feindre, j'affecte au dehors bien plus d'énergie et de décision que je n'en ai au fond. Quant à ceci du moins, c'est un fait accompli, et s'il me reste encore deux mois par exemple à passer en France, il faut bien que je les passe à me préparer l'âme et le corps au départ, et que je recueille un peu mes idées et mes forces.

N'avez-vous pas quelque vaisselle à venir acheter à Paris, au retour de la retraite... ? Pensez-vous qu'il soit bien que mon frère vienne à la cérémonie de mon départ ? Franchement, j'aimerais mieux qu'il n'y vienne pas, et qu'il n'y vienne personne de mes connaissances ; j'aimerais beaucoup mieux cela. Quant à mon frère, en particulier, il serait bien plus à sa place auprès de mes parents ; toutefois, je ne lui en parlerai pas, et je vous laisserai le soin de lui dire votre pensée et de le décider à rester là-bas, si vous pensez comme moi. Nous avons du reste encore le temps d'y songer.

Quand je regarde derrière moi cette année qui finit, je ne me trouve guère changé ni bonifié ; il n'y a que les saints qui se bonifient avec le temps ; et, si peu de progrès qu'on fasse dans la vie spirituelle, c'est être saint que d'en faire, je

le comprends de plus en plus, et il faut une singulière énergie pour ne pas profiter de la vie à rebours. J'ai appris ici à connaître mieux, plus pratiquement, plus froidement aussi, l'œuvre dans laquelle me voici entré ; je n'ai plus, pour y partir, que les raisons sérieuses et pour ainsi dire dogmatiques. Je me suis en quelque sorte étudié, pendant cette année, à prévoir toutes les peines, surtout morales, de la vie de missionnaire ; je crois même que je me les suis exagérées, ou du moins que je les ai trop généralisées, en sorte que peut-être vous écrirai-je, dans quelques années : « C'est moins dur que je n'avais pensé. » A plus tard du reste ; je ne vais par là ni en touriste, ni en curieux, ni en amateur, mais pour utiliser un peu ma vie au service de Dieu, et pour aider tant soit peu, mais de toutes mes forces, à *construire l'Église et la société chrétienne*. Ceci est mon rêve, plus encore, j'ose dire, que de nombreuses conversions individuelles, bien que les conversions individuelles soient l'élément dont nous devons composer la société chrétienne en formation.

Voulez-vous mon avis sur le livre de Mgr Gay : *De la vie et des vertus chrétiennes*? On nous en a lu une grande partie en lecture spirituelle. Je ne l'aime pas ; la doctrine y est très bonne, très pure et toujours dans les vrais principes ; mais c'est fastidieux à lire, fatigant, sans ordre, ni clarté, ni suite. Ses chapitres commencent en général très bien ; puis il s'écarte, s'écarte énormément de son sujet, en sorte qu'on est tout étonné quand on se rappelle, dans le courant d'un chapitre, qu'il traite de telle ou telle vertu. Le style est souvent maniéré, guindé, forcé. Ici, on l'avait commencé avec un certain plaisir, et moi-même j'avais été content, l'ayant aussi entendu vanter par M. Bocquet ; mais ensuite la plupart en ont été fatigués. J'ai connu Mgr Gay à Rome, où il était théologien des Congrégations qui préparaient le Concile, et c'était une raison pour moi d'être prévenu en faveur de son livre. Il y a du reste, au commencement des chapitres, des passages excellents.

Je vous vois d'ici faisant des *Pathos* au concours régional,

devant tous les grands dignitaires de la République, comme autrefois notre papa et notre grand-papa spirituel de Guiscard, dont nous devons faire imprimer les discours après sa mort. Si vous mourez avant moi, je ne serai pas là pour recueillir vos papiers, et pour faire imprimer vos discours préfectoraux et régionaux ; mais gare que je ne meure avant vous, de la gale ou de quelque autre saleté pareille ! — Il y a une quinzaine de jours, il nous est revenu un missionnaire de Chine, maigre, noir et affreux. Nous nous demandions si c'était la fatigue et le soleil qui l'avaient mis dans cet état, quand on nous a dit qu'il avait la lèpre et qu'il entraît à l'hôpital Saint-Louis, non pas pour s'y guérir, mais pour achever de s'y consumer. Il y a douze ans qu'il avait attrapé ce mal, et il peut encore en vivre autant ; seulement, quand il va être bien constaté médicalement qu'il est incurable, il partira pour Lourdes ; il n'a plus d'espérance que par là.

Vous ne m'avez pas dit comment les parents du P. Bocquet avaient pris son départ ; ces pauvres gens, cela fait pitié à penser, car je sais ce qu'il en coûte. Je suis bien heureux de la manière dont les choses ont été acceptées par les miens ; j'ai encore un peu de crainte, non pas de tout ce qu'ils me diront quand j'irai les voir, mais de la peine que va encore leur faire mon dernier départ. J'espère, je compte bien que vous les verrez, et à Goincourt, à l'occasion de la retraite ; si votre voyage ici devait, à ce prix, être ou écourté ou retranché même, quoique j'y tiens, si vous le pouvez, j'aimerais mieux encore que vous les voyiez.

A vous, Monsieur le Curé, mon affection la plus filiale et mes sentiments les plus tendrement dévoués.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXVII

A la Sœur Providence

Paris, 31 juillet 1875.

MA CHÈRE SŒUR,

J'aurais bien voulu vous répondre un peu plus à loisir, mais il n'y a plus moyen, car je me suis oublié à courir tout le temps avec mon frère, et me voici à la dernière heure, n'ayant rien fait de ces trois jours.

Merci du bon souvenir spirituel que vous me gardez devant Dieu dans vos prières ; je n'oublierai pas non plus de dire votre nom à Notre-Seigneur, au Saint Sacrifice de la Messe, et de lui recommander votre maison, votre œuvre et vos enfants. Oui, oui, travaillons avec courage, au milieu même de la sécheresse, sans consolation, sans encouragement, sans aide ; travaillons comme si nous étions consolés, encouragés, aidés. C'est là le vrai mérite et le vrai service de Dieu : lui rester fidèles et unis, quand tout nous détourne de lui, et quand notre nature même cherche à nous tirer en sens opposé ; garder notre sève et notre recueillement intérieurs, notre esprit de foi et d'oraison, quand tout est fait pour nous les enlever et pour affadir notre âme ; défendre notre bon petit trésor surnaturel avec grand courage et vaillance contre le monde qui cherche toujours à rentrer en nous par les fentes de la porte ou les trous des serrures. Il n'est pas possible, si quelqu'un fait cela énergiquement, que Dieu, qui est magnifique dans ses récompenses, ne lui rende pas avec prodigalité le prix de ses sacrifices.

A Dieu, soyons à Dieu ; mettez-moi dans vos prières au Sacré-Cœur ; donnez-moi une part dans vos mérites, et croyez à ma reconnaissance et à mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

J. B. AUBRY.

LETTRE CCXVIII

A M. l'abbé Boulenger,

Meudon, 11 août 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Le voici enfin arrivé, ce jour que nous attendions tous avec des sentiments si différents ; je suis en mesure aujourd'hui de vous dire des dates et des noms propres ; j'ai appris hier que j'étais missionnaire en Chine, dans la province du Kouy-Tchéou, et que je partirais le jeudi 23 septembre au matin. Nous sommes quatre à partir ensemble, avant une autre escouade plus nombreuse, qui attend l'ordination et qui partira en novembre. Sur ces quatre, nous sommes deux pour le Kouy-Tchéou, et la Providence me donne pour compagnon celui des trois que j'aurais choisi, en sorte que je suis bien content sur ceci et tranquille sur tout le reste.

Cette décision m'a trouvé et laissé fort calme ; en une heure ou deux, j'ai repassé, dans ma mémoire, cette série de sacrifices et d'abnégations qu'il faut embrasser en embrassant la vie apostolique, et que j'ai tant et tant ruminée depuis quatre ou cinq ans, surtout depuis un an. Si je ne comptais sur une force supérieure à la mienne et venue de plus haut, certes je resterais par ici. Que le bon Dieu me soutienne et me protège, et que mon départ soit, aux quelques personnes qui me connaissent, un témoignage de la vérité de notre prédication et du prix des âmes, pour lesquelles nous travaillons tous.

Le voyage du Kouy-Tchéou est un des plus longs de nos missions, par suite du grand tour qu'il faut faire, et cette province est une de celles d'où les communications sont plus difficiles avec l'Europe. Il faut nous enchinoiser par le vêtement et le genre de vie extérieure, ce qui n'est pas le plus amusant ni le plus ragoûtant de l'affaire.

Je pense partir pour Beauvais et Goincourt lundi prochain; j'irai à Ribécourt au milieu de la semaine suivante, pour rentrer ici le jeudi ou le vendredi de la même semaine. J'écris aujourd'hui à mes parents, mes pauvres parents ! Comme je redoute la peine que je vais leur faire encore, et comme cette pensée me fait appréhender le voyage que je vais faire à Beauvais, et le moment où je devrai les quitter pour toujours, c'est plus que probable ! — Vous comprendrez bien facilement que je vais être pressé ces jours-ci, avant de partir pour Beauvais ; aussi je ne vous en écrirai pas plus long aujourd'hui. Est-il besoin de dire que je compte sur vos prières et sur celles des quelques âmes sur lesquelles vous avez autorité ? Tout-à-l'heure même, nous partons en communauté pour Marly et Saint-Germain ; peut-être demain irai-je à Poissy, voir à la prison un de mes anciens paroissiens de Beauvais, le notaire Dufossé, qui m'y appelle et à qui j'ai promis cette visite d'adieu. Dimanche, Assomption, le curé de Meudon me fait pontifier dans son église ; j'irai le soir coucher à Paris, et le lundi, à la première heure, départ pour Beauvais. A plus tard les causeries avec vous. Si je passe deux jours à Ribécourt, ne me faites pas voyager, s'il vous plaît, hors de Ribécourt, à moins que ce ne soit à Noyon, entre deux trains, et réservez-nous notre tranquillité ensemble ; c'est-à-dire que je ne sois pas l'occasion d'invitations ; pour cela ne parlez pas d'avance de mon passage. Cependant, notre bon Père de Carlepont, et mon petit Père Renaud, il faut que je les voie.

Je termine là, et à vous, Monsieur le Curé, mon attachement tout filial.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXIX

A ses Parents

Meudon, 11 août 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

La nouvelle que j'ai à vous annoncer aujourd'hui ne vous réjouira pas, je le sais ; mais elle ne peut cependant vous étonner maintenant, et il faut enfin vous la dire. Hier matin on m'a appris que j'étais nommé missionnaire en Chine, et que je partirais pour mon poste à la fin du mois de septembre ; on m'accorde dix jours pour aller vous voir encore une fois, et faire mes adieux avant de partir. Je pense donc arriver lundi prochain à Beauvais. En vous quittant ensuite, je pense aller deux jours à Ribécourt avant de rentrer à Paris...

Vous savez que la pensée des peines que vous aviez eues, de celles que devait vous causer mon départ, et aussi du besoin que vous aviez de moi, a été tout ce qui m'a fait retarder, pendant plusieurs années, l'exécution de mon projet, qui est déjà vieux. Ce n'est pas pour me donner du plaisir que je vais par là ; mais vous savez que c'est pour travailler, dans la souffrance et le danger, à la conversion et au salut des païens. Toute ma consolation, il y a dix mois, a été de voir que vous ne me refusiez pas votre consentement, et que vous ne m'en voudriez pas. J'aurais été bien malheureux, s'il avait fallu que vous preniez la chose autrement, et j'ai été bien heureux de savoir que ma décision, loin de vous écarter de la religion, vous avait au contraire portés à mettre encore mieux en pratique vos devoirs. Je vais vous demander en grâce deux choses : la première, c'est de continuer toujours ainsi et mieux encore, si vous pouvez, à remplir tous vos devoirs. Car c'est là ce qu'il y a de plus important dans la vie, et nous serons bien heureux, au moment de la mort et quand Dieu nous jugera, d'avoir fait ce que Dieu

exigeait de nous, afin d'être au moins heureux et consolés de nos peines tous ensemble au ciel. La seconde chose que je vous demande, c'est de n'être pas plus méchants pour moi quand je vais aller vous voir, de ne pas me faire de reproches ni de scène pénible, et de ne pas vous désoler du tout à mon départ, car ce serait pour moi un souvenir qui me tourmenterait toujours, et me rendrait plus amères et plus dures les peines qui m'attendent ; du reste, il est bien probable que je vous reverrai encore dans peu d'années.

Je désire aussi que maman ne fasse aucun préparatif et aucun frais pour me recevoir. Je coucherai à Goincourt et resterai avec vous, bien content de vivre simplement comme vous. A bientôt donc, chers Parents, le bonheur de nous voir et de nous retrouver tous ensemble ; ne pensons pas à plus tard et à la séparation.

Je termine ma lettre en vous embrassant de tout cœur bien affectueusement.

Votre fils tout dévoué et tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXX

A M. Vasseur

Ribécourt, 28 août 1875.

BIEN CHER AMI,

Vous voyez, je vous écris cette lettre de Ribécourt, où je suis depuis avant-hier, et d'où je vais partir tout à l'heure pour rentrer à Paris et me préparer au grand départ. J'aurais bien voulu, en venant ici, pousser jusqu'à Guiscard, pour vous serrer la main et vous dire bon courage une dernière fois ; mais il faut en faire le sacrifice, et c'est seulement à cette distance qu'il faut vous dire adieu. Chargez-vous en même temps de me rappeler au bon souvenir et de me

recommander aux prières des bonnes personnes que vous voyez et qui pensent encore à moi ; dites-leur qu'aujourd'hui et désormais plus que jamais, j'ai besoin de me sentir appuyé par les prières des âmes pieuses que j'ai connues, afin d'avoir la force de porter dans l'avenir et, s'il plaît à Dieu, toute ma vie, le fardeau d'une vocation pleine de sacrifices et de souffrances physiques et morales.

J'ai, depuis 15 jours déjà, ma nomination, et c'est pour cela que je suis venu en adieux à Beauvais et ici ; je suis nommé missionnaire en Chine, dans une province qui est au centre du grand empire et qui s'appelle le Kouy-Tchéou ; je partirai de Paris pour Marseille le 23 septembre au matin, et de Marseille pour là-bas le 26. — Vous pensez bien que tout cela est fait pour me donner des idées sérieuses. Je partirai calme et content ; j'ai la consolation inappréciable d'avoir obtenu toute permission de mes parents, et de les avoir vus consentir franchement et sans arrière-pensée au sacrifice que leur impose mon départ et à tous ceux que leur imposera mon absence. J'aurais été bien malheureux s'il n'en avait pas été ainsi ; mais, grâce à Dieu, mon départ et ma vocation les ont rendus plus chrétiens ; il faut dire que mon frère, resté auprès d'eux, m'a été bien utile et précieux, pour adoucir tout ce qu'il y aurait eu d'amer et de douloureux dans cette circonstance.

J'arrive à vous maintenant, mon pauvre et cher infirme. Ai-je besoin de vous dire et de vous redire que là-bas, au fond de cette Chine qui engloutit tant et tant de missionnaires, et qu'on veut à toute fin saturer de christianisme, je garderai votre souvenir, et que ma pensée se reportera vers vous ? Croyez-le bien, nous restons français par là, et les anciens missionnaires nous disent unanimement que les souvenirs de la patrie et des affections que nous y avons laissées prennent, par l'éloignement même, une vivacité, une tendresse et une éloquence incomparables. Je sais vos peines, vos douleurs passées et actuelles, votre unique et chère espérance dans l'avenir éternel ; j'emporte tout cela dans mon cœur. Pensez à moi devant Dieu dans vos prières, aidez-moi,

comme je vous l'ai dit un jour, aidez-moi dans mes labeurs et dans mes sacrifices, en priant un peu pour moi et en offrant à Dieu à mes intentions, et en vue de me soutenir, quelques-unes de vos douleurs et de vos journées plus pénibles ; moi aussi, je prierai pour vous en même temps que pour votre mère.

Plusieurs choses m'ont frappé dans votre excellente lettre, et je veux vous les dire en toute simplicité. La première, c'est que je trouve vos sentiments, votre situation d'âme, la direction de vos idées, bien plus conformes à l'Évangile, et bien plus dans l'esprit chrétien qu'il y a quelques années. Il est évident que, sous ce rapport, vous avez fait des progrès et reçu un peu de lumière ; votre foi s'est agrandie, et le départ même de votre bonne mère pour le ciel vous a, pour ainsi dire, forcé à tourner vos yeux par là et à les tenir attachés à ce lieu que les saints ont appelé *la patrie*. Oh ! le beau mot ! Adoptez-le, et songez donc que vous pourriez même, depuis que votre mère y est entrée, l'appeler *votre maison maternelle*. Vous êtes plus chrétien qu'autrefois, et votre cœur est plus porté à s'attacher aux pensées et aux consolations de la foi ; j'en suis content et je désire que mon départ, à moi qui ne puis douter de votre affection, vous aide à marcher encore plus avant dans cette voie.

Je veux que dans vos lettres et votre langage, vous corrigiez une manière de dire que je vais vous signaler. Souvent, quand vous parlez de votre bonne mère, vous dites : *Ma malheureuse mère, mon infortunée mère*. Pourquoi dire ainsi ? Ce langage la contristerait, si elle n'était aujourd'hui dans les joies éternelles, vous attendant et vous aidant à porter le fardeau. Que vous disiez : *Ma bonne mère, ma chère mère*, ou même *ma pauvre mère*, en signe de tendresse, très bien ; mais ne l'appellez plus *malheureuse* ; ne vous semble-t-il pas que c'est elle qui, aujourd'hui, vous le défend par ma bouche ? Certes, je ne puis blâmer vos larmes et cette fidélité de votre douleur, mais que ce soit une douleur pleine d'espérance, et non une douleur sombre et amère. Votre mère est au ciel, et le ciel est près de vous ; elle vous voit encore, elle

vous aime toujours, elle assiste à vos combats, elle encourage votre âme, et elle vous attend bientôt. Nous prions pour elle, afin d'assurer son salut et afin que nos prières, en passant par ses mains, retournent, plus méritoires, à tout ce qu'elle a aimé.

J'aime votre idée de faire dire à la fois plusieurs messes le même jour sur divers points ; c'est comme un concert de prières, de supplications. Je me réjouis que vous puissiez communier ce jour-là ; faites-le bien pieusement, avec toute votre foi, et que ce soit pour vous bien plus encore une occasion d'espérance qu'une occasion de larmes... Il est bien vrai que votre espérance est au ciel tout entière, et que vous n'avez plus grand'chose à prétendre sur la terre. Du moins sanctifiez bien, par la prière, par la patience, et en élevant vos intentions, les années que Dieu voudra bien vous donner encore. Souvenez-vous de cette belle parole que votre digne et respectable amie, Madame Gruet, vous conseillait d'écrire sur le mur de votre petite chambre de douleur. Mais surtout, surtout, n'oubliez pas cette admirable parole de l'Évangile, que vous allez graver sur la tombe de votre excellente mère, qui sera un jour aussi votre tombe, et *ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance* ; mais tâchez de rendre vos souffrances physiques et surtout morales utiles à vous et aux autres, en les offrant à Dieu et en le remerciant, si vous en avez le courage, de vous les avoir envoyées ; un jour viendra où vous serez bien heureux d'avoir su les porter avec foi et résignation.

Ne m'oubliez pas, je vous en supplie ; donnez-moi une petite place dans vos mérites. Vous êtes une des âmes les plus sympathiques à la mienne que j'aie rencontrées ; vous êtes parmi ce petit nombre d'amis choisis, d'amis de cœur pour qui, avec mes parents, j'offre à Dieu le sacrifice que je vais faire en quittant tout ce que j'aime.

Adieu, gardez mon souvenir, restez fidèle à nos principes, et recevez encore une fois l'expression de ma plus vive amitié.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXI

À ses Parents.

Paris, 10 septembre 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Mon intention était de vous écrire aujourd'hui une longue lettre, mais je suis bien pressé. Nos malles doivent partir lundi matin. Dimanche, je serai toute la journée à Meudon ; je n'ai encore aucun paquet de fait, et il m'arrive à chaque instant des dérangements. Je vais toujours commencer cette lettre, qui arrivera demain à Beauvais par une occasion ; du reste, je vous écrirai encore avant mon départ ; et puis, comme mon frère me l'a dit, j'écrirai aussi de ville en ville, le long de ma route ; en sorte que je tâcherai de ne jamais vous laisser longtemps sans nouvelles.

Mon frère me parle du projet qu'il avait et qu'il n'a plus de venir à mon départ ; assurément, ce serait pour moi un grand plaisir de le revoir encore avant le départ ; et cependant, j'approuve plutôt le parti qu'il a pris en dernier lieu, de ne pas venir et de rester avec vous ces jours-là. D'abord, je le verrais fort peu, et nous ne serions presque pas un instant seuls ensemble, car je vais être envahi par l'un, par l'autre, d'autant plus que les anciens élèves du Séminaire Français de Rome vont se réunir à Paris le 22, et que beaucoup d'entre eux viendront me voir ; moi-même, je serai obligé d'aller, au moins un moment, à leur réunion. Et puis, si mon frère venait, je ne parterais pas si calme et si tranquille au dedans de moi ; ce sont toujours des séparations qui font bien du mal, encore plus un quart d'heure après qu'on s'est quitté qu'en se quittant. Plusieurs prêtres m'ont dit qu'ils viendraient à mon départ, je n'y tiens pour personne ; mais encore, tant que ce sont simplement des étrangers, on se quitte sans peine ; tandis que pour la famille, c'est plus ter-

rible. Il n'est pas du tout nécessaire ni utile que la famille soit représentée à la cérémonie des adieux des missionnaires; tout au contraire, on aime mieux et il est d'usage que la famille n'y soit pas du tout; on part avec moins de peine; j'aime mieux vous écrire et que vous m'écriviez. Je n'ai du reste pas du tout perdu l'espoir de vous revoir un jour, même sur la terre, en attendant que nous soyons tous réunis au ciel, s'il plaît à Dieu, nous et ceux que nous avons perdus. Je vous dirai qu'il y a un an, quand j'ai revu Orrouy pour la dernière fois, j'ai enlevé, sur nos deux tombes du cimetière, une petite boîte de terre que je vais emporter partout. — Je n'ai pas encore fait faire ma photographie; ce sera pour lundi; j'ai voulu attendre que ma barbe ne ressemble plus trop à une brosse. Mon frère en fera la distribution aux amis...

Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXII

A M. l'abbé Boulenger.

Paris, 18 septembre 1875.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis bien pressé pour vous écrire longuement, car nous finissons notre petite retraite de trois jours; je trouve, en la finissant, quelques lettres qui demandent réponse, avant de partir demain pour Meudon. — La chose est bien arrangée comme vous l'avez combinée; je tâcherai d'être mardi matin à votre arrivée au train; je n'en répons cependant pas; je réserve à faire avec vous quelques visites. Notre chapelle étant en réparation, la petite cérémonie des adieux se fera mercredi à Meudon sans aucune solennité; peu de monde pourra y assister, mais il y aura place pour vous, même à

table ; M. le Supérieur me l'a dit. M. Lavalloir m'écrit qu'il vient aussi ; j'espère qu'il y aura aussi place pour lui, mais voilà tout. Je reviendrai le même jour à Paris, par le train de 6 heures, et le jeudi nous partons au train de 6 heures et demie.

Mon frère ne vient pas et j'en suis bien content, car c'est toujours une cause de faiblesse, et je sais très bien que je serais parti moins tranquille au dedans ; je l'avais dit à plusieurs personnes qui ont influence sur lui, et il m'a écrit qu'il y renonçait sur leur conseil et sur le mien.

Je ne pense presque pas au départ ; que de séparations cependant, et comme je sais bien que je les sentirai dans peu de jours ! A la grâce de Dieu, ceci et tout le reste, puisque c'est à son compte que nous allons travailler. Priez et faites prier pour moi vos bonnes âmes chrétiennes qui connaissent la science de la prière ; j'en ai et j'en aurai grand besoin toujours.

Je pars calme et content ; il faut enfin travailler à la gloire de Dieu sans réserve. — Mes bons compliments à M. Boulenger ; je ne le reverrai plus, mais je ne l'oublierai pas. A bientôt, et en attendant, je vous prie de recevoir toute mon affection filiale et dévouée en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXIII

A ses Parents

Paris, 22 septembre 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Me voici tout entouré de monde qui cause et qui m'attend ; M. Boulenger et d'autres sont là ; vous pensez bien que je ne vais pas pouvoir en écrire long ; mais ce sera pour un peu plus loin, et il me suffira aujourd'hui de vous dire

adieu et de vous faire tous mes souhaits. Enfin le jour est venu de partir ; je pars tranquille et sans inquiétude, puisque je sais que vous n'êtes pas en colère contre moi. Soyez sans inquiétude pour l'avenir, tout ira bien. J'écrirai de temps en temps, je me soignerai, j'aurai de vos nouvelles et, malgré la distance, nous ne serons pas sans savoir ce que nous devenons les uns les autres.

J'envoie à l'adresse de mon frère une petite caisse renfermant le peu d'effets à moi qui me sont restés et que je n'emporte pas ; j'y joins ma photographie ; elle est bien mal réussie, voici pourquoi : j'étais éreinté ce jour-là, et je n'avais pas dormi, en sorte que je paraissais vieilli. J'envoie aussi à mon frère ma procuration, prise chez un notaire, pour le cas de besoin.

Adieu, bien chers Parents, je ne vous oublierai jamais ; croyez à mon affection et à mon dévouement.

Votre fils très reconnaissant et respectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXIV

A ses Parents

Ribécourt, 25 septembre 1875.

CHERS MONSIEUR ET MADAME AUBRY,

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Vous ayant tous remplacés au grand jour du départ, j'ai promis à notre cher missionnaire de vous écrire aussitôt après mon retour. Je n'ai pu jusqu'à cette heure m'acquitter de cette promesse, à cause d'une migraine intense qui m'a suivi et m'accompagne depuis jeudi.

L'abbé Aubry n'a pu vous écrire que quelques mots au milieu des visites, des adieux, des derniers paquets. Je ne sais vraiment pas comment il a pu suffire à tout pendant

ces derniers jours ; il lui faut une bien grande dose d'énergie et d'activité. Il était en même temps à tout le monde, il pensait à tout et répondait à tout. Mardi, à 11 heures, il m'attendait à la gare. M. le curé d'Orrouy et François Doria arrivaient de leur côté ; nous les recevions à 11 heures à la gare. François nous payait à déjeuner à tous dans un bon restaurant, où nous pouvions causer tout à notre aise dans un cabinet particulier. Puis, tout en continuant notre conversation, nous allions tous ensemble dire adieu à la bonne Sœur Saint-Louis de Gonzague, à Beaujon, puis à Paul Gressier, et nous reconduisions ces Messieurs au chemin de fer, repartant pour Orrouy. En revenant, nous avons vu Jeanne Marchand, nous avons fait divers achats et, en arrivant au Séminaire, nous avons trouvé les deux chers amis, M. de Bretenières et M. Duponchel. Mercredi, ils ont passé la matinée avec nous, dans la chambre de notre cher enfant, en compagnie de M. Dubois. Tout en prenant part à la conversation, l'abbé Aubry écrivait, faisait des lettres, disposait ses affaires, etc.

A une heure, il partait pour Meudon, avec le Supérieur et les autres missionnaires ; et nous, nous partions au train de deux heures. A trois heures avait lieu cette cérémonie que vous connaissez ; inutile de vous dire qu'elle m'a plus impressionné que jamais ! D'un autre côté, repassant dans ma mémoire, d'une manière rapide, tout le passé, il m'a bien semblé que c'est la main de Dieu qui l'a conduit là ; c'est Dieu qui l'appelle et lui dit : « Pars, c'est là que je te veux ! » Quand Dieu ordonne, que faire, que dire ? N'est-il pas le Maître ? Il faut bien se soumettre à sa sainte volonté, et faire le bien là où il veut que nous allions, puisqu'il nous trace à chacun notre chemin. Quand Dieu ordonne à Abraham, pour éprouver sa foi, d'immoler son fils unique, le saint patriarche se dispose à obéir ; c'est ainsi qu'en bons chrétiens il vous faut faire. La foi chrétienne et la grâce de Dieu vous aident tous à accepter ce sacrifice pour la gloire du Seigneur, pour le salut des pauvres âmes qui vous seront reconnaissantes pendant l'éternité, parce que ce sera à votre cher fils

qu'elles devront d'avoir connu le vrai Dieu, et qu'il les aura conduites à la porte du ciel. Voilà l'unique motif de ce départ; aussi douloureux pour la nature qu'il est grand et héroïque aux yeux de la foi. Adorons les desseins de Dieu et bénissons sa Providence !

Après le salut, le dîner d'adieu auquel assistait le bon curé de Meudon ; puis retour à Paris par une pluie battante. Nous avons trouvé au Séminaire M. Durosois. Profitant d'un moment de tranquillité, nous avons fait ensemble les derniers paquets ; puis, deux dernières visites à M. Verwaest et aux Pères du Saint-Esprit. Il était temps de prendre un peu de repos.

Jeudi, à quatre heures et demie, la messe. A cinq heures et demie, nous montions en omnibus pour la gare de Lyon, où l'on se quittait à 6 heures et demie. Je l'ai embrassé pour vous et pour moi. Sa dernière pensée, sa dernière parole a été pour ses chers parents : il sera toujours avec vous par la pensée et par le cœur ! Prions le bon Dieu qu'il le protège pendant ce long voyage, et qu'il rende son ministère fructueux. Le bon Augustin sera votre consolation et votre soutien, comme son frère sera votre gloire. Adieu.

J. BOULENGER,
curé-doyen de Ribécourt.

LETTRE CCXXV

A son Frère

Ribécourt, 5 octobre 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Je ne vous parle pas longuement de notre cher missionnaire ; vous savez déjà que j'ai passé avec lui l'après-midi de mardi, en compagnie de M. le curé d'Orrouy et de François Doria. Nous nous sommes réunis dans la chambre de votre

frère pendant toute la matinée de mercredi. On causait dans l'intimité pour la dernière fois ; notre cher missionnaire causait et écrivait tout à la fois, faisant ses dernières lettres.

Vous savez que la cérémonie des adieux s'est passée à Meudon, à 3 heures. Je ne vous en dis rien, si ce n'est que je me regardais comme le délégué de la famille ; je vous représentais tous. MM. de Bretenières, Duponchel et Désaire y assistaient comme délégués des anciens élèves du Séminaire Français à Rome, réunis chez les Pères du Saint-Esprit. M. le Supérieur a eu l'amabilité de me faire dîner à sa gauche, ayant à sa droite le bon curé de Meudon. Nous avons tous trinqué avec notre missionnaire, qui ne paraissait pas trop ému, du moins il ne laissait rien voir. Sa résolution était prise, le sacrifice était fait dans son cœur, rien ne pouvait le retenir.

Aussitôt levés de table, nous partions pour Paris par une pluie battante. En arrivant, nous avons trouvé M. Durosois, qui croyait que la cérémonie se faisait à Paris ; puis Poidevin est venu embrasser son camarade de première Communion. Après avoir fait ensemble les derniers petits paquets, nous avons achevé quelques courses encore, et j'ai quitté le missionnaire vers 8 heures, chez les Pères du Saint-Esprit, où il allait dire adieu à ses anciens confrères, réunis en bon nombre de toutes les parties de la France.

Il était bien fatigué ; cela se comprend. Cependant, le jeudi, à 4 heures et demie, il était à l'autel ; à 5 heures et demie, nous montions en omnibus pour la gare de Lyon ; enfin, à 6 heures vingt, il fallait se dire le dernier adieu. Je l'ai embrassé deux fois, pour vous et pour moi, pour les deux familles. Puis il a disparu dans le tourbillon des voyageurs ; il est bien loin maintenant. Que son bon ange le conduise ! Que Dieu soit avec lui ! Soyons avec lui de cœur et prions pour lui !...

Je ne saurais vous parler d'autre chose, adieu.

J. BOULENGER,
curé-doyen de Ribécourt.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES DE J.-B. AUBRY

I. — A M. l'abbé Boulenger	7
II. — A M. l'abbé Boulenger	9
III. — A M. l'abbé Boulenger	12
IV. — A M. l'abbé Petit	14
V. — A M. l'abbé Catel	15
VI. — A M. l'abbé Boulenger	17
VII. — A M. l'abbé Boulenger	20
VIII. — A M. l'abbé Boulenger	22
IX. — A M. l'abbé Boulenger	24
X. — A M. l'abbé Boulenger	28
XI. — A M. l'abbé Boulenger	31
XII. — A M. l'abbé Boulenger	32
XIII. — A M. l'abbé Gossin	36
XIV. — A M. l'abbé Marlé	37
XV. — A M. l'abbé Boulenger	38
XVI. — A M. l'abbé Boulenger	41
XVII. — A M. l'abbé Catel	44
XVIII. — A M. l'abbé Boulenger	46
XIX. — A M. l'abbé Boulenger	51
XX. — A M. l'abbé Boulenger	58
XXI. — A M. l'abbé Boulenger	61
XXII. — A M. l'abbé Catel	72
XXIII. — A M. l'abbé Boulenger	74
XXIV. — A M. l'abbé Boulenger	78
XXV. — A M. l'abbé Boulenger	79
XXVI. — A M. l'abbé Boulenger	81

XXVII.	— A M. l'abbé Boulenger	83
XXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	85
XXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	88
XXX.	— A M. l'abbé Catel	91
XXXI.	— A M. l'abbé Gossin.	93
XXXII.	— A M. l'abbé Marlé.	94
XXXIII.	— A M. l'abbé Boulenger	96
XXXIV.	— A M. l'abbé Catel	100
XXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	102
XXXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	107
XXXVII.	— A M. l'abbé Lefeuvre.	111
XXXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	112
XXXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	115
XL.	— A M. l'abbé Boulenger	117
XLI.	— Au Révérend Père Freyd.	122
XLII.	— A M. l'abbé Boulenger	124
XLIII.	— A M. l'abbé Boulenger	126
XLIV.	— A M. l'abbé Catel	130
XLV.	— A M. l'abbé Boulenger	132
XLVI.	— A M. l'abbé Marlé.	134
XLVII.	— A M. l'abbé Boulenger	135
XLVIII.	— A M. l'abbé Catel	139
XLIX.	— A M. l'abbé Lefeuvre.	141
L.	— A M. l'abbé Boulenger	142
LI.	— A M. l'abbé Boulenger	146
LII.	— A M. l'abbé Marlé.	149
LIII.	— A M. l'abbé Catel	150
LIV.	— A M. l'abbé Pihan	153
LV.	— Au Révérend Père Freyd.	155
LVI.	— A M. l'abbé Gossin	157
LVII.	— Au Révérend Père Freyd.	158
LVIII.	— A M. le Comte Doria	161
LIX.	— A M. l'abbé Boulenger	163
LX.	— A M. l'abbé Boulenger	165
LXI.	— Au Révérend Père Freyd.	167
LXII.	— Au Révérend Père Freyd.	171
LXIII.	— Au Révérend Père Freyd.	173
LXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	175
LXV.	— A M. l'abbé Boulenger	179
LXVI.	— A M. le Comte Doria	180
LXVII.	— A M. l'abbé Duponchel	186
LXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	187
LXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	189
LXX.	— A M. l'abbé Boulenger	191
LXXI.	— A M. l'abbé Boulenger	192
LXXII.	— A M. le Comte Doria	193
LXXIII.	— A M. l'abbé Dubois	197

LXXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	198
LXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	201
LXXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	202
LXXVII.	— A Madame la Baronne de Wimpffen	204
LXXVIII.	— A M. le Comte Doria	206
LXXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	208
LXXX.	— A M. l'abbé Dupont	210
LXXXI.	— A M. l'abbé Aubry	214
LXXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	218
LXXXIII.	— A M. l'abbé Duponchel	219
LXXXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	220
LXXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	222
LXXXVI.	— A M. l'abbé Gossin	224
LXXXVII.	— A M. l'abbé Boulenger	225
LXXXVIII.	— A M. l'abbé Marlé	228
LXXXIX.	— A M. le Comte Doria	228
XC.	— A M. l'abbé Boulenger	230
XCI.	— A M. l'abbé Gossin	232
XCII.	— A M. l'abbé Duponchel	233
XCIII.	— A M. l'abbé Gossin	234
XCIV.	— A M. l'abbé Gossin	234
XCV.	— A M. l'abbé Desaint	235
XCVI.	— A M. l'abbé Desaint	235
XCVII.	— A M. l'abbé Gossin	237
XCVIII.	— A M. l'abbé Aubry	238
XCIX.	— A M. l'abbé Gossin	240
C.	— A M. l'abbé Gossin	244
CI.	— A M. l'abbé Duponchel	245
CII.	— A M. Gérard	247
CIII.	— A M. l'abbé Gossin	249
CIV.	— Au Révérend Père Freyd	251
CV.	— A M. Aubry	258
CVI.	— A M. l'abbé Boulenger	260
CVII.	— A la Sœur St-Louis de Gonzague	262
CVIII.	— A M. Vasseur	263
CIX.	— A M. le Comte Doria	267
CX.	— A M. Gérard	269
CXI.	— Au Révérend Père Freyd	270
CXII.	— A M. Vasseur	273
CXIII.	— A M. l'abbé Aubry	276
CXIV.	— A M. l'abbé Bocquet	279
CXV.	— A M. Vasseur	282
CXVI.	— A M. Ferdinand Bargallo	285
CXVII.	— A M. Ferdinand Bargallo	286
CXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	288
CXIX.	— A M. Vasseur	288
CXX.	— A M. l'abbé Gossin	293

CXXI.	— A M. Ferdinand Bargallo	293
CXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	295
CXXIII.	— A M. l'abbé Boulenger	298
CXXIV.	— Au Révérend Père Gossin	300
CXXV.	— A M. Serret.	301
CXXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	304
CXXVII.	— A M. Ferdinand Bargallo	307
CXXVIII.	— Au Révérend Père Freyd	308
CXXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	311
CXXX.	— A M. Ferdinand Bargallo	314
CXXXI.	— A M. l'abbé Aubry	315
CXXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	317
CXXXIII.	— A M. l'abbé Desaint.	320
CXXXIV.	— Au Révérend Père Gossin	322
CXXXV.	— A M. Ferdinand Bargallo	323
CXXXVI.	— A M. Vasseur	324
CXXXVII.	— A M. l'abbé Pinel.	327
CXXXVIII.	— A M. l'abbé Aubry	328
CXXXIX.	— A M. Vasseur	333
CXL.	— A Madame Damay	335
CXLI.	— A M. l'abbé Masson	339
CXLII.	— Au Révérend Père Gossin	341
CXLIII.	— A M. l'abbé Pinel.	343
CXLIV.	— A M. l'abbé Boulenger	344
CXLV.	— A M. l'abbé Masson	346
CXLVI.	— A M. Vasseur	348
CXLVII.	— A M. Vasseur	349
CXLVIII.	— A M. Vasseur	350
CXLIX.	— A M. l'abbé Boulenger	353
CL.	— A M. l'abbé Pinel.	355
CLI.	— A M. Vasseur	356
CLII.	— A M. l'abbé Masson	358
CLIII.	— A ses Parents	361
CLIV.	— A ses Parents	363
CLV.	— A son Frère	364
CLVI.	— A Monseigneur Gignoux	366
CLVII.	— A la Sœur Françoise.	369
CLVIII.	— A son Frère.	372
CLIX.	— A ses Parents	376
CLX.	— A M. l'abbé Desaint.	377
CLXI.	— A M. l'abbé Pinel	380
CLXII.	— A ses Parents	382
CLXIII.	— A son Frère.	383
CLXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	389
CLXV.	— A son Frère	393
CLXVI.	— A son Frère	396
CLXVII.	— A son Frère	398

CLXVIII.	— A M. l'abbé Desaint	401
CLXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	402
CLXX.	— A la Sœur Françoise	406
CLXXI.	— A Monseigneur Gignoux	409
CLXXII.	— A M. l'abbé Chardon	410
CLXXIII.	— A M. l'abbé Pinel	412
CLXXIV.	— A ses Parents	413
CLXXV.	— A M. l'abbé Masson	414
CLXXVI.	— Au Révérend Père Freyd.	416
CLXXVII.	— A M. Vasseur	419
CLXXVIII.	— A son Frère	421
CLXXIX.	— A son Frère	423
CLXXX.	— A M. l'abbé Créte	424
CLXXXI.	— A son Frère	426
CLXXXII.	— A ses Parents	429
CLXXXIII.	— A M. l'abbé Boulenger	430
CLXXXIV.	— A M. l'abbé Pinel	432
CLXXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	435
CLXXXVI.	— A son Frère	440
CLXXXVII.	— A M. l'abbé Masson	441
CLXXXVIII.	— A M. l'abbé Potier.	443
CLXXXIX.	— A M. l'abbé Boulenger	445
CXC.	— A M. Joseph Bargallo.	447
CXCI.	— A la Sœur Providence.	448
CXCII.	— A M. l'abbé Boulenger.	452
CXCIII.	— A son Frère	454
CXCIV.	— A M. l'abbé Boulenger	458
CXCV.	— A M. l'abbé Aubry.	462
CXCVI.	— A son Frère	465
CXCVII.	— A M. l'abbé Boulfroy	470
CXCVIII.	— A M. l'abbé Boulfroy	471
CXCIX.	— A son Frère	478
CC.	— A M. l'abbé Gaudissart	494
CCI.	— A M. l'abbé Pinel	498
CCII.	— A M. l'abbé Masson	502
CCIII.	— A son Frère	505
CCIV.	— A ses Parents	507
CCV.	— A son Frère	508
CCVI.	— A la Sœur Sainte-Angèle	509
CCVII.	— A la Sœur Françoise	510
CCVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	512
CCIX.	— A son Frère	515
CCX.	— A M. Louis Brailion	519
CCXI.	— A M. l'abbé Pinel	520
CCXII.	— A M. l'abbé Hadengue	522
CCXIII.	— A ses Parents	536
CCXIV.	— A M. l'abbé Desaint	537

CCXV.	— A M. Vasseur	538
CCXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	541
CCXVII.	— A la Sœur Providence	545
CCXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	546
CCXIX.	— A ses Parents	548
CCXX.	— A M. Vasseur	549
CCXXI.	— A ses Parents	553
CCXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	554
CCXXIII.	— A ses Parents	555
CCXXIV.	— A ses Parents	556
CCXXV.	— A son Frère	558

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie},
41, RUE DU METZ. — LILLE.
